S.938.
R.4.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Tome Septième.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

PUBLIÉ

SOUS LA DIRECTION DE M. DE LARENAUDIÈRE.

TOME SEPTIÈME.

PARIS,

CHEZ ARTHUS BERTRAND,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N. 16.

1827.

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉROS 45 ET 46. — JANVIER ET FÉVRIER.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRE, ANALYSES, ETC.

Recherches sur les Druzes et sur leur religion, par M. le Chevalier REGNAULT, *Consul du Roi à Saint-Jean-d'Acre* (1).

Il existe dans le Liban un peuple remarquable par des opinions religieuses peu connues jusqu'à ce jour, soit à cause du mystère dont elles sont enveloppées, soit à cause des contradictions dans les récits de ses voisins ; c'est le peuple Druze, dont le nom même a induit en erreur ceux qui ont voulu parler de son origine. Les uns ont cru la trouver dans un de ses chefs ou législateurs nommé *Durzi* : d'autres, également trompés par l'étymologie, l'ont rap-

(1) On trouve, dans plusieurs ouvrages, des renseignemens détaillés sur les Druzes ; les principaux sont : *Voyage en Syrie et en Egypte*, par Volney ; *Voyage en Arabie et en d'autres pays circonvoisins*, par Niebuhr ; *Itinéraire d'une partie peu connue de l'Asie Mineure*, par M. Corancés ; *Voyage autour du monde, par terre et par mer*, par Pagès ; *Mémoire sur*

portée à des Français qui, sous la conduite d'un seigneur de la maison de Dreux, auraient résisté aux Sarasins, et seraient parvenus à s'établir dans le Liban. S'il est resté de la descendance de ces pieux guerriers, qu'on ne la cherche pas ailleurs que chez les Maronites, peuple limitrophe qui a toujours montré de l'attachement aux Français.

Le nom de *Durzi*, qui fait *Druze* au pluriel, est un nom de secte; il signifie celui qui en a étudié les mystères, et dérive du verbe étudier, *darass iédross*, ainsi qu'il est expliqué dans les livres mystiques (1). Ces livres, qu'on appelle livres de la science, sont au nombre de cinq : ils renferment la morale et la cosmogonie des Hiérophantes d'Egypte. Comme on les cache avec le plus grand soin, ce n'a été qu'à l'occasion des dernières défaites des Druzes, qu'un personnage très-distingué, qui ne veut pas être connu, a pu s'en procurer les extraits que l'on offre dans cette Notice, avec la confiance qu'ils ont été fidèlement traduits de l'Arabe par M. Joseph Conti, jeune orientaliste.

Les Druzes passent généralement pour des gens livrés à l'idolâtrie, quoiqu'ils professent l'unité de Dieu, dans une religion qu'ils cachent non-seulement aux étrangers qui ne sauraient y être admis, mais encore à ceux d'entre eux qui ont négligé de se faire initier aux mystères de l'unité. Cependant ils professent exté-

---

les Druses, par Venture (insérée dans les *Annales des Voyages*); *Museum cuficum et Borgianum*, par Adler; *Chrestomathie arabe*, par M. le baron Sylvestre de Sacy; *Répertoire de littérature biblique et orientale* (*en allemand*), T. XII, T. XIV, T. XV, T. XVII, contenant des mémoires de Bruns, Eichhorn et Adler; *Memorabilia*, par Paulus, (en allemand), T. I. La plupart des voyageurs qui ont visité ou décrit la Syrie et la Turquie asiatique, ont aussi parlé des Druses : consultez Rauwolf, d'Arvieux, Eng. Roger, Pocoke, Brown, Scholz, Richter, Brown; les *Lettres édifiantes*, T. II, et II etc. E.

(1) Si l'on objecte que ce verbe s'écrit par un *s*, et non par un *z*, on répond que l'usage a prévalu sur la règle de la dérivation.

rieurement la religion Mahométane, pour conserver en leurs mains la force armée qu'on leur confie, sous le commandement de leur premier cheikh ou gouverneur.

Quoiqu'on ne puisse pas assigner précisément l'époque de leur expulsion d'Egypte, par suite des troubles qu'excita leur apostasie de l'Islamisme, leur établissement définitif, dans le Liban, ne remonte guère au-delà de cinq cents ans. Ils y occupent aujourd'hui un territoire d'environ cent cinquante lieues carrées, depuis *Nahr el Kelb* jusqu'auprès de Sour, entre la vallée de *Bqâa* et la Méditerranée. Ce territoire est divisé en sept cantons :

Le premier, *El Ckouf*, avec dix-huit principaux villages, entre autres, *Oumbal*, *Bâaqlin*, *Djedéïdé*, *Djbâa*, *Bâadaran*, *Smqanié*, *Mekhtara*, etc;

Le deuxième, *El Aarqoub*, avec neuf villages, comme *Kafar-Nabrak*, *Aain-Zaltha*, *Bégloun*, *Bérich*, etc.;

Le troisième, *El-Djerd*, dont le principal village est *Beteter*;

Le quatrième, *El-Menassaf*, dans lequel se trouve *Deir-el-Qamar*, capitale du Liban;

Le cinquième, *El-Chahar*, avec le village d'*Elabey*;

Le sixième, *El-Djerb*, qui se divise en *Djerb Fouqani*, avec le village d'*Eglat*, et en *Djerb Lehtani*, avec le village de *Chouegfate*;

Le septième, *El-Metu*, dont les principaux villages sont, *El-Rass*, *El-Aabdié*, *Chebénieh*, *Bremana*, *Kernéil*, *Hemana*, etc.

Ces sept cantons peuvent fournir quinze mille combattans, y compris quatre mille chrétiens qui habitent plusieurs villages où ils ont des églises comme les Druzes des *Khalouch*, ou lieux cachés, pour l'adoration. On trouve encore des Druzes dans le *Hauran*, à *Rachâuia*, à *Hasbaya* (pachalik de Damas) et à *Djabel-el-Aala*, dans le pachalik d'Alep. Les Druzes prétendent que leur secte est répandue en Egypte, en Europe et aux Indes, mais qu'elle ne s'y fait pas connaître.

Le gouvernement de ces cantons avait toujours été confié à un cheikh Druze, mais depuis la révolte du cheikh Béchir, qui a été

étranglé en avril 1825, dans le sérail d'Acre, il n'y a pas d'apparence qu'on lui donne des successeurs. Il ne restera donc aux Druzes que leurs chefs spirituels, ou *oqqals*. Ces chefs, au nombre de quatre, sont très-considérés : ils peuvent excommunier, punir les autres *oqqals*, et rendre des sentences en matière de religion. Ils héritent de tous ceux qui meurent sans enfans, et tous les Druzes sont obligés de leur faire des legs pour avoir leur bénédiction. Qu'on ne pense pas qu'ils abusent de ces priviléges, ni qu'ils aient d'autre ambition que de mériter, par la pratique des plus austères vertus, les récompenses que leurs livres leur promettent. On peut dire en général des *oqqals*, qu'ils sont sobres, modestes, charitables, désintéressés. Ils se privent du vin, du tabac, et s'imposent, par dévotion, d'autres abstinences et d'autres mortifications. Jamais ils ne portent sur eux d'ornemens en or ou en argent. Leurs habits sont en laine et de couleurs obscures. Quand ils doivent manger chez un gouverneur ou chez un homme qui perçoit des droits publics, de quelque genre que ce soit, ils apportent leur pain et leurs mets, crainte de manger le bien d'autrui : pour le même motif, ils changent les monnaies qu'ils reçoivent des gens en place contre d'autres monnaies chez les laboureurs ou chez les négocians. Enfin ils ont une si grande horreur du mensonge, qu'ils se tiennent sur la négative toutes les fois qu'on les presse par des questions insidieuses. Bien différens des juifs, qui prêchent la propagation de leur espèce, ils se font une vertu de la continence, et refusent aux étrangers l'admission dans leur religion, parce qu'ils doivent exercer sur tous les autres peuples une domination plus étendue pendant l'éternité. Quoiqu'ils professent en public la religion musulmane, dans laquelle ils élèvent les enfans Druzes jusqu'à un certain âge, ils ne négligent rien pour leur inspirer le desir d'être admis à la connaissance de celle qui contient les mystères de l'unité, les secrets de la divinité.

Les Druzes sont partagés en deux classes, dont la plus nombreuse est celle des *Djahels*, ou ignorans, *profanum vulgus*; l'autre

est celle des *Oqqals*, dans laquelle on n'est admis qu'après bien des épreuves et divers degrés d'initiation, comme dans la Franc-Maçonnerie, à laquelle on peut la comparer, les initiés ayant leur mot sacré et leurs signes de reconnaissance. Voici la formule du serment qu'on fait prêter aux Oqqals, et qu'on appelle l'alliance de notre seigneur, commandant par son propre ordre :

« Moi..... tel, fils d'un tel, invoquant notre Seigneur, seul et unique commandant, inébranlable et incomparable, je déclare et j'atteste sur mon âme et sur mon corps, dans ce moment, que je suis sain de corps et d'esprit, et sans que j'y sois aucunement forcé, que je renie toutes les religions et toutes les croyances quelconques, ne reconnaissant autre chose que l'obéissance à notre Seigneur commandant (que son nom soit glorifié), obéissance qui est l'adoration de lui seul, à qui je n'associerai aucun être du temps passé, du présent et de l'avenir; que j'ai remis mon ame, mon corps, mon fils et tout ce que je possède à notre dit Seigneur; que j'accepte tous ses commandemens, pour les observer fidèlement, et que si jamais j'y contreviens en la moindre chose, ou si je fais à d'autres des révélations, je consens, d'après ce que j'écris et ce que j'atteste actuellement sur mon âme et sur mon corps, à être traité comme un infidèle au créateur adoré, et à être privé de tout avantage sur tous les points, parce que j'aurai mérité la punition du Très-Haut. J'affirme qu'il n'y a point au ciel d'autre Dieu adoré, ni présentement sur la terre d'autre pontife *Imam*, que notre Seigneur le Commandant ; et que j'embrasse fermement le monothéisme..... » On place ici la date du jour, du mois et de l'année, à compter du temps du Mamlouk dudit Seigneur.

Voyons maintenant d'où est sorti le fondateur de cette nouvelle secte, et quelle digne légende ses actions lui ont valu. Cette recherche n'est pas sans difficulté, vu les contradictions qu'on trouve dans les historiens arabes. Les uns l'ont appelé *Mohamed*, fils d'*Ismâaïl*, de la famille d'*Aly*, fils d'*Aba-Taleb*, et lui ont composé une histoire toute remplie d'invraisemblances et d'exagérations.

C'est pourquoi, ne prenant dans leurs écrits que les faits généralement attestés, on reconnaît que ce Seigneur, le sixième de la famille des *Fattmioun*, s'appelait *Mansour-ebn-el-Aaziz;* qu'il naquit au Kaire, un jeudi, le 23e jour du mois de *Rabi-el-eval*, l'an 375 de l'*Hédjire*, correspondant à l'an 985 de Jésus-Christ ; que son père étant mort au mois de *Châaban*, l'an 383, il lui succéda sous le titre de Commandant, par l'ordre de Dieu, et de possesseur du glaive pour exterminer les ennemis de Dieu ; qu'enfin, à l'âge de onze ans et demi, un jour de jeudi, à la fin de *Ramadan*, l'an 386, il se déclara le troisième *Khalif* de sa race, en Égypte.

Ce Commandant, ce *Khalif*, était d'une taille moyenne et d'un aspect à-la-fois gracieux, fier, imposant; son goût pour les sciences, ou plutôt son ambition effrénée du pouvoir l'avait rendu géomètre, physicien, astronome, sans réformer son naturel. Avec de l'activité, du courage, de la générosité, il se montra toujours cruel, arrogant, présomptueux, et, à l'exemple de Pharaon, au temps de Moïse, il poussa l'extravagance jusqu'à se faire passer pour Dieu incarné : alors il s'appela Commandant par son propre ordre, et exigea avec l'adoration de sa personne incréée, l'obéissance aveugle de ses commandemens. Comme il comblait d'honneurs et de richesses ceux qui le reconnaissaient, et punissait de mort ceux qui refusaient de croire à sa divinité, il eut bientôt dans le Kaire une foule de sectateurs qui le nommaient clément et miséricordieux, et qui criaient en le voyant : O l'éternel ! l'unique, le seul qui donne la vie et la mort! parce qu'il savait parfaitement ce que chacun faisait chez soi, et qu'on lui attribuait le pouvoir de faire de l'or à sa volonté. C'étaient des temps d'une bien singulière ignorance, que ceux où l'on admettait également l'idée d'un Dieu qui se fait homme, et d'un homme qui se fait Dieu.

Le nouveau Dieu prétendit être de la race de *Fatime-el-Zehra*, fille du prophète *Mohamed*, dont l'origine remonte à *Aly*, fils d'*Aba-Taleb*, et cependant il débuta par faire afficher à la porte des mosquées et sur les places publiques, l'ordre de blasphémer les disci-

ples de *Mohamed.* Voici le précis de sa vie, suivant l'historien *Schems-Din-el-Zachabi.*

Le prince *Mansour* aima les sciences et la justice, et il fit mourir les justes et les savans; mais il fut plus miséricordieux envers les chiens; il révoqua l'arrêt de leur extermination, après en avoir laissé tuer un grand nombre. Il exila les astronomes et prohiba l'astronomie, pour rester le seul instruit dans cette science. Il fit construire des mosquées et des colléges, dans lesquels il plaça des savans et des docteurs; et peu de temps après, il massacra les uns et les autres et détruisit ces établissemens. Il fréquenta les luteurs, et s'en débarrassa de même. Il parcourait les rues, monté sur un âne, et punissait lui-même tous les marchands qu'il surprenait en fraude. Pour contraindre les femmes à rester chez elles, il défendit aux cordonniers de leur faire des souliers, et les tint pendant sept ans prisonnières dans leurs maisons. Un jour qu'il avait entendu le bruit que des femmes faisaient dans un bain public, il fit murer le bain et les y laissa mourir. Voulant ensuite montrer comment il faisait la police, il ordonna aux habitans du Kaire d'allumer des bougies, dans les rues et dans les places, pendant la nuit, et de laisser ouvertes leurs maisons et leurs boutiques, et promit que si quelqu'un perdait la moindre chose, il en rembourserait la valeur. Cet ordre fut exécuté à sa satisfaction, car rien ne manqua. Il entretenait la propreté dans les rues en les faisant balayer et en empêchant d'ouvrir les fenêtres. Il annula pendant vingt ans la prière *Taravich*, qu'on fait la nuit en *Ramadan*, puis il la permit. Il défendit de manger du cresson et des *meloukhiè;* il s'emporta de même contre les dattes, dont il fit brûler une grande quantité, et contre les raisins secs, car il envoya des gens pour arracher les vignes. Il condamna les Chrétiens à porter au cou une croix en bois du poids de cinq rottes d'Égypte (environ trois kilogrammes) et de la longueur de trois pieds et demi; et les Juifs, au lieu de croix, un tronc d'arbre du même poids et de la même longueur; à ne porter que des turbans noirs, et à ne point acheter les montures ni les navires

des Musulmans. Ils leur fit bâtir des bains particuliers, où ils ne pouvaient entrer qu'avec leurs croix ou leurs troncs d'arbres; enfin il les força d'embrasser l'islamisme, puis il leur permit de retourner à leur première religion; et comme il s'en convertit sept mille dans une semaine, il fut si indigné de cet empressement qu'il fit ruiner leurs temples; mais il ordonna peu de temps après qu'ils fussent rebâtis. Il se créa deux ministres, l'un juif, et l'autre chrétien, avec pleine puissance de gouverner; ils s'en acquittèrent si bien qu'ils furent condamnés à mort, sur les plaintes des Musulmans.

Un de ses courtisans composa un livre sur la transmigration des ames et sur d'autres points de doctrine. Ce livre ayant été lu dans la grande mosquée du Kaire, le peuple se révolta contre le docteur, qui aurait été massacré, si le Commandant ne l'eût fait partir sur-le-champ pour la Syrie. Ce novateur vint habiter au mont *Baniass* (à deux journées de Damas), où, pour faire recevoir ses opinions, il soutint ses discours par des largesses. La croyance en la transmigration des ames s'est tellement conservée jusqu'à ce jour, que plusieurs villages attendent encore le retour du Commandant. Mais revenons à notre historien.

Quand le Commandant eut conquis toute la Syrie, en l'an 400 de l'*Hédjire*, il fit abattre plusieurs églises, même celle de Saint-Sauveur, à Jérusalem. Il changea encore les vêtemens des Juifs et des Chrétiens. Il porta lui-même, pendant sept ans, des habits de laine; il entretint nuit et jour des bougies allumées dans son palais, et il resta sept autres années dans les ténèbres.

Nous omettons bien des particularités d'un pareil règne, pour donner l'explication, suivant les livres druzes, de celles que nous venons de rapporter, et pour prouver combien la disparition du Commandant, semblable à celle de Romulus, a été favorable à cette explication.

Le Commandant, qui connaissait tous les secrets des familles, par le moyen des vieilles femmes, eut des doutes sur la vertu de sa sœur *Sïdat-el-Melouk* (la dame des rois), et résolut de la faire

mourir ; mais, pour éclaircir ses soupçons, il envoya des sages-femmes s'assurer de sa virginité. Celle-ci comprenant que sa mort était inévitable, voulut prévenir son frère; elle alla trouver de nuit le prince *Seïf-el-Dewlate*, *ebn-el-Dewass*, dont la mort était également résolue ; elle l'informa de tout, et lui promit, pour l'entraîner dans sa vengeance, de le faire vizir auprès de son neveu, le fils du Commandant. Il convinrent de faire tuer le Commandant, quand il irait à *Halewan* où il avait coutume d'aller seul et monté sur un âne. Le lendemain, le Commandant étant sorti avec sa troupe, alla seul au lieu indiqué, et y fut massacré par une dixaine d'esclaves, à chacun desquels *Dewass* avait donné cinq cents deniers. La troupe ne le voyant pas revenir, alla à sa recherche, et ne trouva, au bout de sept jours, que l'âne à qui l'on avait coupé les pieds, et auprès d'un bassin, les habits du Commandant, avec les marques des coups dont il avait été percé. Cet événement se passa dans la nuit de lundi 27 *cheval* année 411 et la vingt-cinquième du règne de Mansour.

Hamzé profita de la circonstance pour faire accroire au peuple que le Commandant avait disparu en s'échappant de ses habits, mais qu'il avait laissé un précieux manuscrit sur sa doctrine. Cette fable, que la sœur du Commandant était intéressée à accréditer, est devenue la base de la religion que l'on va examiner.

Les livres druzes portent que, depuis la création du monde jusqu'à ce jour, il s'est écoulé des milliers et des millions d'années, qu'aucun autre que le Dieu-Commandant, Créateur, ne peut calculer; qu'Adam l'élu, le spirituel, le père excellent, le prudent *Chautil* fit un pacte avec les hommes et les appela au pays des vivans. On compte soixante-dix époques avant ce pacte. La durée d'une époque est de soixante-dix siècles et le siècle de mille ans. Il est dit aussi, dans le second livre de la science, que le Seigneur adoré s'est fait voir dix fois sous la forme humaine, et que la dernière fois il était le commandant apparu en Egypte. *Sijd-Abd-Allah*, l'un des princes *Tuoukhié*, que les Druzes regardent comme un pontife;

Imam, prétend que les dix-neuf lettres de la formule, *Bissm-Illah el Rahman el Rahim*, signifient chacune un invoquant, comme *Hamzé* le mamelouk du Commandant; que sept de ces dix-neuf invoquants ont été envoyés avec le titre de missionnaires dans les sept provinces du monde, et les douze autres, chacun dans une île de la mer pour appeler à l'adoration du Commandant.

Il est dit, dans le livre de la généalogie, que l'élu d'Adam eut *Chitt* pour successeur. Or, le successeur est l'invoquant, ou celui qui annonce que l'élu d'Adam est le Christ vivant. Chitt, au temps du Christ, était Jean-Baptiste, ou Adam l'oubliant. Satan est Adam le rebelle, ou le premier prononçant, et son successeur *Caïn*;

Le second prononçant est *Noë*, son successeur *Sem;*

Le troisième *Abraham*, son successeur *Ismâaïl*;

Le quatrième *Moïse*, son successeur *Aaron*, et après *Aaron*, *Josué*, fils de *Noun*;

Le cinquième *Jessé*, son successeur *Pierre;*

Le sixième *Mohamed*, fils d'*Abd-Allah*, son successeur *Aaly*, fils d'*Aba-Taleb;*

Et le septième *Sâaid*, ou Satan, et son successeur *Qédah*. Satan a disparu après Sâaid et n'a plus reparu. Toutes ces personnes n'ont eu que deux ames qui ont passé d'un corps dans un autre. L'ame de ces prophêtes était celle de Satan ou d'Adam le rebelle; et l'ame d'Adam l'élu était celle du Christ vivant. Elles indiquent les deux principes du bien et du mal, comme il paraît par cette invocation au commencement du livre de la science : « Je me confie » en notre Seigneur, le haut et le très-haut, la cause des causes, » le créateur du passé, du présent, de l'avenir et de l'éternité, » l'unique, le tout-puissant et l'éternel Commandant qui, de sa lu- » mière resplendissante, a formé l'intelligence ou le premier pré- » curseur; de celui-ci le monde, les limites spirituelles et téné- » breuses. »

On voit, dans le livre de la transmigration, que quand une

femme conçoit, le fœtus est formé dans son ventre par l'esprit animal pendant neuf mois; mais, qu'au moment de l'accouchement, l'enfant reçoit l'ame raisonnable de quelqu'un qui vient de mourir à l'instant même, soit dans le voisinage, soit au loin. Les ames ne se mêlent point entre elles; chacune passe dans un individu de la même religion que celui qu'elle vient de quitter, de sorte que l'ame d'un Druze doit nécessairement aller à un Druze. Si un homme change de religion pendant sa vie, il est évident que sa demeure change aussi: et si l'ame d'un initié *Oqqal*, passe dans un Druze *Djahel*, il n'y a nul doute que celui-ci ne se fasse un jour initier, et n'adore, comme par le passé, l'unité de son Seigneur-Commandant.

Les mystagogues (suivant Timée de Locres) avaient inventé les dogmes qui font passer les ames des hommes mous et timides dans des corps de femmes que leur faiblesse expose à l'injure; celles des meurtriers, dans des corps de bêtes féroces; celles des hommes lubriques, dans des sangliers ou pourceaux; celles des hommes légers et inconstans, dans des oiseaux; celles des paresseux, des sots et des ignorans, dans des poissons. Les Druzes ne disent pas combien l'ame d'un *Oqqal* doit éprouver d'incorporations (1).

L'imposteur Hamzé a composé sur la doctrine des Druzes des épîtres dans lesquelles il dit à ses frères: « Annoncez que la religion est la parole de l'unité, et que je vais à la Chine, en m'éloi-

---

(1) Les Païens ayant toujours pensé que la justice et l'équité de Dieu ne lui permettent pas de livrer aux démons les ames vicieuses, à la fin d'une seule vie et d'une seule épreuve, crurent que la Providence les renvoyait après la mort en d'autres corps, comme dans de nouvelles écoles, pour y être châtiées selon leurs mérites et purifiées par le châtiment. Platon ne promettait l'entrée du ciel qu'aux ames qui s'étaient signalées dans la pratique de la vertu pendant trois incorporations; et Pindare, plus de cent vingt ans avant lui, enseignait la même doctrine sur les trois incorporations nécessaires aux ames vertueuses, pour entrer dans le séjour de la félicité.

— Beausobre, histoire du Manichéisme.

gnant de vous secrétement, pour me joindre à mes frères les invoquants; que le temps finira bientôt, et que notre seigneur d'heureuse mémoire, se transfigurera sous la forme humaine, comme il a fait en Egypte. Nous serons avec lui, moi et mes frères. Mes vêtemens seront verts, et je monterai une jument verte : mon frère l'ame, c'est-à-dire *Ismâaïl*, aura des vêtemens rouges et montera une jument rouge : mon frère le verbe, c'est-à-dire *Mohamed*, aura des vêtemens jaunes et montera une jument jaune : mon frère *Aba-el-Kheïr* des vêtemens blancs et montera une jument blanche, et mon frère *Beha - el - Din* des vêtemens noirs et montera une jument noire.

» Il se formera des troupes innombrables d'initiés qui viendront de la Chine dans les Indes. Elles conquèreront par le sabre et par la force de notre Seigneur - Commandant. Notre Seigneur me donnera un sabre avec lequel je couperai jusqu'à ce que j'entre à la Mekke, que je la renverse de dessus ses fondemens et que j'en disperse les pierres. Nous ferons un tel massacre dans le monde qu'il n'y restera plus aucun infidèle.

» Alors la parole s'accomplira : notre seigneur glorifié se transfigurera sous la forme humaine, et toute la terre appartiendra aux adorateurs de l'unité. Ceux - ci diront de qui est aujourd'hui et à jamais le règne! On leur répondra : de Dieu unique et vainqueur, de notre Seigneur-Commandant glorifié. Notre Seigneur dira : Je viens donner la vie et la mort, car je suis le tout puissant; il accablera d'impôts les infidèles, hommes, femmes, enfans, jusqu'à ceux qui sont au berceau, pour les tenir également dans les angoisses et les tourmens. Mais les initiés hériteront de toute la terre dont ils seront rois et possesseurs, chacun selon sa dévotion; ils vivront éternellement au milieu des délices et de la félicité, en se disant mutuellement : Heureux, vous qui avez eu de la patience et qui en jouissez! »

Hamzé a aussi dit dans l'épître de l'exagération : « O infidèles et renégats! vous périrez par la faim et par la soif; vous paierez un

tribut de plus en plus pesant; vous porterez deux pendans d'oreilles de plomb, chacun du poids de vingt drachmes; l'extrémité de vos manches sera teinte en noir, et votre tribut sera de deux deniers. Les pendans d'oreilles des Chrétiens seront en fer, chacun du poids de trente drachmes; l'extrémité de leurs manches sera teinte en noir et leur tribut de trois deniers. Mais les pendans d'oreilles des renégats seront de verre noir, chacun du poids de quarante drachmes; leur habit sera couleur de plomb, leur tribut de cinq deniers, et ils auront sur la tête une queue de peau de renard. On coupera le cou à ceux qui refuseront de payer leur tribut, la justice devant être totalement annulée. »

Vient ensuite l'explication de paroles mytérieuses, comme *Doumâa*, *Soumâa*, l'aîle droite, l'aîle gauche, les pieds de l'arête, les trois vœux et l'anathème de l'imam. *Doumâa* signifie *Hamzé*, parce qu'il disait : Dieu est toujours avec moi. *Soumâa* est le second ministre, *Ismâaïl*, qui a pris sa doctrine de *Hamzé* : les deux aîles sont le père du bien, Aba-el-Kheir, et la splendeur de la religion, *Beha-el-Din*, c'est-à-dire l'ouverture et l'ombre. Les pieds de l'arête désignent Mathieu et Luc, et les trois vœux, Mathieu, Marc et Luc qui ont prédit chacun, pendant sept années, la venue du Christ vivant.

Jean a dit : « *Je suis la voix de celui qui crie dans le désert* : *Préparez la voie du Seigneur.* Il a dit aussi : *Voici l'agneau de Dieu, voici celui qui ôte les péchés du monde.* Il a rendu témoignage de la transmigration des ames, en disant : *Elie est venu, et vous ne l'avez pas connu.* Or, Jean était Elie dans le temps passé.

Le Christ était Adam l'élu, qui au moment de son crucifîment, donna sa ressemblance à Jésus, fils de Marie (1) pour être crucifié à sa place. Il y avait ainsi deux Christs d'une même figure, l'un Jésus, fils de Marie, et l'autre le Christ vivant, *Adam* l'élu,

(1) Les Musulmans ne croient pas même que Notre Seigneur ait été crucifié; ils assurent que ce fut un Juif qui lui ressemblait.

la première intelligence qui apparut sous la forme humaine, au temps du Commandant, c'est-à-dire *Hamzé* le grand *Imam*.

Tout ceci étant des mystères, *Hamzé* a recommandé aux initiés de n'en rien révéler aux étrangers, et de ne pas faire grâce à quiconque aurait commis le péché capital ou l'apostasie qui mérite l'anathème et la punition. Il ordonne de cacher, dans un lieu bien secret, les livres de la science, qui contiennent les commandemens du Seigneur, livres qui ne doivent être lus que par l'*Imam* et en présence des initiés; enfin, il veut que l'on coupe par morceaux tout étranger qui aura osé porter sur soi quelqu'un de ces livres. On ne peut en effet trop bien cacher aux Musulmans et même aux Chrétiens, des livres qui défendent la prière, la dîme, le jeûne et le pélerinage à la Mekke, pour des motifs qu'on ne dit pas; qui enseignent que la bible, l'évangile et le qoran n'étant autre chose que le sens de l'unité, ne doivent se rapporter qu'au Commandant glorifié, et dans lesquels on trouve qu'Adam l'élu, ayant paru pour la seconde fois sous le nom d'Abraham, il changea la loi de Noë; que Moïse vint ensuite changer la loi d'Abraham et arracher l'univers à l'idolâtrie; que cette loi fut changée par Jésus; et celle de Jésus par Mohamed qui conquit le monde par le sabre et l'assujétit à sa loi nouvelle; qu'enfin apparut en Egypte le Commandant *Mohamed*, fils *Ismâail*(2), et que le monde a cru à son unité, parce que ce Commandant changeait continuellement de formes, pouvant prendre celle qu'il voulait.

Suivant l'épître qu'on nomme Constantinopolitaine, Jean ou le Christ vivant, a dit trois jours après le crucifiment de Jésus, fils de Marie: Me voici ressuscité de la mort. Ces trois jours signifient: le premier, son exhortation à croire à l'unité; le second, l'apparition du Paraclet qui est Mohamed et aussi Noë, Abraham, Moïse, apparus avant le Christ; et le troisième, l'apparition du *Mehdi* ou

(2) C'est sous ce nom déjà cité que les Druzes s'obstinent à reconnaître leur fondateur.

Hamzé qui en appelle au contenu des quatre livres, la bible, l'évangile, les psaumes et le qoran. Il est dit dans l'Évangile : *Je suis le bon pasteur; et je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent, comme mon père me connaît, et comme je connais mon père. J'ai des brebis qui ne sont pas de ce troupeau; il faut que je les y amène, et il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur.* Ceci indique le mahométisme; de même que cet autre passage de l'évangile : *Entrez dans votre chambre, et priez votre père secrètement*, signifie cachez l'unité, et couvrez – vous des apparences des fausses religions, comme la mahométane. Le Christ a dit: *Celui qui écoutera ma voix, ne goûtera jamais la mort;* et il n'a pas dit, celui qui fera comme moi. Tout ceci est la parole de l'unité qu'il ne faut pas révéler, d'autant plus que, pour en affirmer la vérité, il a ordonné à ses disciples de baptiser avec de l'eau.

Il y a aussi, comme dans l'évangile, une citation de dix vierges : cinq sages et cinq folles. Les sages sont les ministres du Commandant, qui invoquent l'existence; elles sont aussi les cinq limites, savoir : 1° l'intelligence, 2° l'âme, 3° le verbe, 4° le père du bien, et 5° la splendeur de la religion.

Les vierges folles sont 1° le prononçant ou Mohamed, fils d'*Abd-Allah;* 2° la base, ou *Aly*, fils d'*Aba-Taleb;* 3° l'accomplissement, ou *Omar*, fils de *Khettab;* 4° le titre, ou *Aba-Bekr*, et 5° l'invoquant, c'est-à-dire *Otman.*

La répétition d'instructions et d'explications aussi singulières sur la métempsycose et sur la palingénésie des Druzes, se retrouve encore dans l'épître intitulée : Lumière de la chandelle du soir de vendredi. *Hamzé* y donne des préceptes qui réunissent le cynisme à l'impiété. Il assure que le Seigneur-Commandant a disparu secrètement le soir du vendredi, pour revenir, à pareille heure et à pareil jour, posséder tout le monde. Il donne ensuite, en ces termes, les ordres de ce seigneur : « Il faut donc, ô initiés et initiées, que vous vous assembliez chaque soir de vendredi; que vous lisiez et conserviez les livres de la science que vous a laissés notre Seigneur

glorifié. Il faut aussi que vous enseigniez vos sœurs initiées derrière un rideau, et que celles-ci n'élèvent point la voix. Lisez entre vous les vêpres secrètes, parce que j'ai détruit les sept colonnes de cérémonie et que je les ai remplacées par sept spirituelles. La première, la plus importante, est la véracité dans les paroles; la seconde, la conservation des frères; la troisième, le renoncement à toutes les religions; la quatrième, l'adoration de notre Seigneur et Juge le Commandant; la cinquième, la soumission à ses commandemens; la sixième, le secret des mystères de l'unité; et la septième, le baisement, en tout temps, des parties sexuelles des initiées (1). »

Quand un Druze est parvenu à connaître toutes ces belles choses, et qu'il demande un plus haut degré d'initiation, on l'oblige à faire la confession de tous ses péchés, comme les doutes sur la religion, l'assassinat d'un frère ou de tout homme qu'il n'est pas permis de tuer, et la fornication avec ses sœurs, qui est considérée comme le plus grand péché. Il doit les avouer à l'assemblée, en présence des initiés, hommes et femmes, pour que la pénitence en soit valable. Alors il fait cette profession de foi :

« Grâce au sens des sens, le maître mentionné! Gloire au haut, au très-haut! Sachez, mes frères, que *Chautil* est le grand Adam,

(1) On reconnaît, dans ce dernier commandement, l'ancien culte d'Isis, ou plutôt de Cérès, qui était adorée à Syracuse. En Egypte, on exposait le phallus d'Osiris au respect des peuples, et en Sicile, les parties sexuelles de la femme, sous le nom de Myllos. Elles étaient représentées par un pâté de la même forme, composé de sésame et de miel. Athénée assure que les Syracusains portaient en procession et avec la plus grande dévotion, de pareils pâtés, dans les temples des déesses.

Le nom de Myllos avait encore deux autres significations : écrit avec l'accent aigu, Myllós désignait une femme de mauvaise vie, une appareilleuse, et avec l'accent grave, Myllòs désignait un méchant homme, un fourbe, un scélérat. Cette explication nous a été donnée par un hellénisto de Chypre, M. Panagin Angelato, ancien consul de la république ionienne.

que l'on dit en apparence le père du genre humain; mais qu'il est Adam l'élu, la première intelligence, la cause des causes, parce que son cœur s'est abandonné avec joie à l'unité de notre Seigneur, et que notre Seigneur lui a joint l'invoquant *Enoc*, qu'on appelle Ève en public, parce qu'*Enoc* n'était qu'une femme en comparaison de *Chantil*, celui-ci ayant reçu la science de notre Seigneur, et l'ayant donnée à *Enoc*, par qui elle est venue aux initiés. »

Tels sont les principaux objets de la croyance des Druzes, ou du délire de ceux qui en furent les inventeurs. Ceux-ci ont prétendu que Dieu forma, de sa lumière resplendissante, la première créature, qui fut l'intelligence ou *Hamzé;* mais que *Hamzé* s'étant énorgueilli de s'être vu seigneur sans rival, Dieu lui en donna un dans Satan, *Harett-ebn-Termach. Hamzé*, qui était le précurseur, chef du temps et inventeur de la justice, devint dans la première époque, Adam l'élu, le savant *Chantil;* ce qui est conforme à la doctrine sur la transmigration des ames: quand le corps meurt, l'ame le quitte comme un habit dont elle se dépouille pour en prendre un autre, tant que Dieu le veut.

On donne ici le catéchisme des Druzes pour établir, s'il est possible, quelque connexion entre les dogmes et les discours de *Hamzé.* Ce docteur a dit : « La *Rakanié* dansait au Kaire devant le Commandant, jouait avec des mouchoirs cordés et mettait les hommes à nu, depuis la ceinture en bas. Alors ils se disaient les uns aux autres : faites-moi voir vos parties naturelles. » Pendant ce temps, les esclaves se livraient entre eux à la plus honteuse luxure; et tout cela se faisait dans des vues profondes de sagesse qui seront expliquées.

CATÉCHISME à l'usage des Druzes Djahels *qui veulent être initiés.*

Le Djahel demande à l'*Oqqal :*

D. Monseigneur, enseignez-moi ce que signifie le nom de *Durzi?*

R. Il signifie sectateur du Commandant apparu en Égypte et de son serviteur, chef du temps, Hamzé, fils d'Aly.

D. Comment connaîtrons-nous la noblesse de *Hamzé*, dont la paix soit sur nous?

R. Par son propre témoignage, puisqu'il a dit : « Je suis l'origine des créatures du Seigneur, son secrétaire instruit de ses affaires; je suis le livre et le taureau; la maison édifiée; le maître des découvertes et des révélations; je suis aussi l'*imam* des justes, l'arbitre des lois, le distributeur des grâces; je dois détruire le monde et les deux témoignages, parce que je suis encore le feu ardent. » Sa noblesse est donc établie par des titres qui sont les mêmes que ceux du créateur ou Commandant glorifié.

D. Quelle est la religion de l'unité ; la base de la croyance des initiés?

R. C'est la renonciation à toutes les autres religions, parce que nous sommes obligés de rejeter toutes les croyances.

D. Si jamais un étranger embrasse la religion de l'unité, la croyance et l'obéissance à notre seigneur, sera-t-il sauvé?

R. Non. Parce que la sentence a été prononcée, la plume brisée et la porte fermée; mais son ame, après sa mort, passera dans une personne de son ancienne religion.

D. Quand les ames ont-elles été créées?

R. Après l'intelligence ou Hamzé, l'élu du créateur, de celui qui a formé les ames par sa propre lumière, et en un nombre fixe qui ne pourra jamais augmenter ni diminuer.

D. Nous est-il permis de révéler aux femmes la religion de l'unité?

R. Oui. Notre seigneur glorifié a répondu d'elles, et elles lui

ont si bien obéi, qu'il y a plus de femmes que d'hommes initiés (1).

D. Que dirons-nous des autres nations qui prétendent adorer le Seigneur-Créateur?

R. Que leur prétention est fausse, parce que l'adoration ne peut réussir sans qu'on n'en ait une parfaite connaissance; ainsi quand même ils disent : *nous adorons Dieu*, sans savoir pourtant que Dieu est le Commandant par son propre ordre, leur adoration est de toute nullité.

D. Lequel des ministres a dicté les livres de l'unité, proclamé la cause de l'existence et publié les épîtres qui sont la base de l'unité?

R. Ce sont les trois invoquans de notre Seigneur-Commandant, l'intelligence, l'ame et le verbe; ou *Hamzé*, *Ismâaïl* et *Beha-el-Din* (2).

D. En combien de parties la science se divise-t-elle?

R. En cinq parties, dont deux appartiennent à la religion, deux à la nature, et la cinquième à la vérité.

D. Et chacune de celles-ci en combien de parties se divise-t-elle?

R. En plusieurs parties; les deux premières comprennent toutes les religions, les deux autres, les sciences, et la cinquième, la vérité de la religion de l'unité.

D. Comment pourrons-nous connaître, à la première entrevue, nos frères les initiés?

R. Après le salut, vous leur demanderez : les cultivateurs sèment-ils, dans vos villages, la graine d'*Ahliledj* (myrobolan)?

---

(1) Le septième précepte sur le Myllos a bien pu le rendre garant de leur discrétion et de leur empressement à rechercher l'initiation.

(2) On a vu que le nom spirituel de *Beha-el-Din*, splendeur de la religion, est l'Ombre. Mais les mystiques ne s'arrêtent pas à de pareilles contradictions qu'ils peuvent expliquer par les différens degrés d'initiation.

S'ils vous répondent : sans doute, ils le sèment dans les cœurs des croyans. Alors vous les questionnerez sur les limites ; et s'ils répondent, ils seront du nombre des frères.

D. Si un Druze meurt sans s'être fait initier, sera-t-il sauvé ?

R. Non. Tout au contraire, il sera auprès de notre Seigneur-Commandant glorifié, dans un éternel esclavage, portera les pendans d'oreilles et paiera le tribut.

D. Qu'entend-on par la pointe du compas ?

R. Hamzé, la voie de l'équité, l'arbitre de la justice, le chef du temps, le généreux prophète, la cause des causes, l'élu d'Adam, le précurseur et l'intelligence première.

D. Qu'est-ce que désigne la cîme ?

R. Adam le particulier, Hermès, Enoc, *Idriss*, et Jean, qui était Ismâaïl au temps du Commandant, et *Moqdad* au temps de Mohamed, fils d'Abd-Allah.

D. Qui est l'ancien et l'éternel ?

R. Ismâaïl, l'ame raisonnable.

D. Quels sont les pieds de l'arête ?

R. Ce sont les trois vœux, qu'on appelle aussi Jean, Marc et Matthieu, parce qu'ils ont prêché vingt-un ans la venue du Christ vivant.

D. Que désigne-t-on par la puissance ?

R. Mohamed, fils de *Ouahbé* de Jérusalem, ou le verbe, le troisième des cinq ministres.

D. Comment les ministres saluaient-ils le Commandant lorsqu'ils entraient chez lui ?

R. Ils disaient humblement : la paix vient de vous, notre-Seigneur, et elle retournera à vous, parce que vous la méritez de plus en plus ; que notre Seigneur soit béni, honoré et glorifié !

D. Et la possession, que désigne-t-elle ?

R. *Beha-el-Din*, qui était Aly, fils d'Ahmed au temps du Commandant glorifié.

D. Quelles sont les cinq vierges sages ?

R. Les cinq ministres de notre Seigneur le Commandant glorifie.

D. Quelles sont les cinq folles ?

R. Les cinq ministres de la loi apparente.

D. Quelles sont les lettres de la vérité ?

R. Les cent soixante-quatre femmes et filles qui appartiennent à notre Seigneur

D. Quelles sont les lettres du mensonge ?

R. Le démon, sa femme et ses enfans, c'est-à-dire, Mohamed, fils d'Abd-Allah, prophète des Musulmans, et toute sa postérité.

D. Comment *Khemar*, fils de *Habach-el-Soléimani*, s'est-il permis de dire, dans son épître, qu'il est le frère de notre Seigneur ?

R. Lorsque notre Seigneur apparut en Egypte, il le déclara son frère, dans le dessein d'augmenter sa perversion et de le tuer légitimement

D. Pourquoi notre Seigneur montait-il sur des ânes sans selle ?

R. Pour abolir la loi du prononçant auquel l'âne ressemble, car il est dit dans le *Qoran* que la plus noble des voix est le braire des ânes. C'est la loi apparente ou la religion de Mohamed, fils d'Abd-Allah.

D. Pourquoi s'habillait-il en laine noire ?

R. Pour annoncer les afflictions et les souffrances que ses adorateurs ont endurées après lui.

D. Dans quel dessein et par qui les pyramides d'Egypte ont-elles été construites ?

R. Par notre Seigneur glorifié, pour y tenir cachés, jusqu'à son retour, les alliances et les titres qu'il a faits pour les hommes.

D. Pour quel motif le législateur a-t-il comparu au monde ?

R. Pour le triomphe des Monothéistes, et afin qu'ils s'affermissent dans l'adoration du Commandant, en reconnaisant que le législateur n'est que le démon.

D. Comment l'ame transmigre-t-elle ?

R. Toutes les fois qu'un individu meurt, son ame le quitte pour aller s'incorporer dans un nouvellement né.

D. Quelles sont les Limites ?

R. Les cinq ministres du Commandant, 1° *Hamzé*, le chef du temps ; 2° Ismâaïl, l'ame ; 3° Mohamed, le verbe ; 4° Aba-el-Kheir, l'aïeul ; 5° Beha-el-Din, l'ombre.

D. Comment appelle-t-on les Chrétiens et les Musulmans ?

R. On appelle les Chrétiens commentateurs, parce qu'ils ont mal interprété l'Évangile ; et les Musulmans *descendeurs*, *Ahl-el-Tenzil*, parce qu'ils ont dit que le *Qoran* est descendu du ciel sur leur prophète Mohamed.

D. Que deviendra l'oqqal qui aura forniqué avec une sœur ou avec toute autre femme ?

R. Il faudra qu'il fasse pénitence pendant sept ans et qu'il aille chez tous les Oqqals leur demander pardon de sa faute, sans quoi il mourra comme un athée.

D. Comment distinguerons-nous la véritable croyance d'avec les autres ?

R. Ce sont les paroles d'un athée et d'incrédulité en notre Commandant, parce que les Oqqals se sont remis entièrement entre ses mains, et qu'ils ont accepté sa loi sans examen ni dispute, ayant déclaré qu'aussitôt que quelqu'un y contredit, il devient infidèle et athée.

D. Que disait-on de Mohamed, qui se prétendait fils de notre Seigneur ?

R. C'était l'adultérin d'une esclave. Il s'empara du commandement, après la disparition de notre Seigneur, en disant : je suis son fils, adorez-moi comme vous l'adoriez. Mais Hamzé lui répliqua : Notre Seigneur n'a point engendré, comme aussi il n'a pas été engendré.

D. Pourquoi donc notre Seigneur l'a-t-il fait son fils, au lieu de le tuer ?

R. Il a voulu, dans sa sagesse, que ce fils fût la cause des afflictions.

D. Pour quel motif est-il fait mention des diables et des anges?

R. Les diables indiquent le monde ténébreux, qui n'obéit point à l'invocation de l'existence : mais quant à ce que disent les superstitieux, que les diables et les anges sont des ames sans corps, c'est une absurdité. Le démon, *Eblis*, est le diable, *Chéitan*, ou *Harett ebn Termah*, et les anges, sont ceux qui ont accepté l'invocation de notre Seigneur glorifié ou Dieu adoré de tout temps.

D. Qu'entend-on par les époques *Eddouar?*

R. On entend les lois des prophètes, comme Adam, Noë, Abraham, Moïse, le Christ, Mohamed et Sâaïd, qui n'ont qu'une seule ame, laquelle a passé alternativement d'un corps à un autre. Ils sont aussi les diables, Adam le rebelle, que Dieu a chassé du paradis des Oqqals. Mais quant à ce qu'affirment les Chrétiens et les Musulmans, qu'il existe un ciel de délices et un enfer de feu, tout cela est sans aucun fondement et par conséquent faux.

D. Quels sont les anges porteurs du trône du Seigneur glorifié?

R. Ce sont les cinq ministres de notre Seigneur : 1° le précurseur; 2° le *citateur;* 3° l'aïeul; 4° l'ouverture, et 5° l'ombre. On les désigne aussi par les cinq limites : 1° Gabriel, qui est Hamzé; 2° Mikaïl, l'âme; 3° Séraphin, le verbe; 4° Ezraïl (1), splendeur de la religion, et 5° Mitaïl, le père du bien.

D. Qui sont les quatre femmes?

R. Ismâaïl, Mohamed, le verbe; Salamé, le père du bien, et Aly, l'ame.

D. Pourquoi les nomme-t-on femmes?

R. Pour indiquer qu'ils sont inférieurs à Hamzé, à qui seul appartient le grade d'homme, et à qui ils obéissent comme des femmes.

D. Que disons-nous de l'Évangile?

---

(1) Ezraïl est encore le nom de la mort ou l'ange de la mort.

R. Que c'est la dictée même du Seigneur le Christ vivant, qui était *Soleiman-el-Farsi*, au temps de Mohamed, fils d'Abd-Allah, et Hamzé, ou l'intelligence première, au temps du Commandant.

D. Au temps du Christ, fils de Marie, où était le Christ vivant?

R. Il était au nombre de ses disciples. C'est lui qui a dicté l'Évangile et qui a instruit le Christ fils de Marie; mais quand ce dernier l'a contredit, le Christ vivant lui a suscité la haine des Juifs, qui l'ont crucifié.

D. Et qu'est-il arrivé après sa mort?

R. On l'a mis dans un tombeau, d'où le Christ vivant l'a volé pour annoncer qu'il est ressuscité de la mort.

D. Que s'est-il passé après cette résurrection?

R. Le Christ vivant, c'est-à-dire Hamzé, l'esclave de notre Seigneur, est entré chez les disciples, les portes étant fermées.

D. Qui sont les prédicateurs de l'Évangile?

R. Mathieu, Marc, Luc et Jean: ou autrement, les quatre femmes, Ismâaïl, l'ame; Mohamed, le verbe, le père du bien et la splendeur de la religion.

D. Pourquoi nous est-il ordonné de cacher soigneusement la science?

R. Parce qu'elle contient les secrets de notre Seigneur glorifié.

D. Que signifie l'abolition du jeûne?

R. On l'a aboli parce que le prononçant *Nateq*, c'est-à-dire Mohamed, fils d'Abd-Allah l'a ordonné. Mais le jeûne, pour mortifier l'ame, devient une œuvre méritoire, de même que la dîme, dans l'intention de faire l'aumône aux frères.

D. Quels sont les commandemens de notre Seigneur?

R. La véracité dans tout ce que nous disons, l'amour de nos frères et l'obéissance à notre Seigneur juge, en nous abandonnant totalement à lui.

D. Pourquoi dansait-on, jouait-on aux mouchoirs cordés, et mentionnait-on les parties naturelles des hommes et des femmes, devant notre Seigneur?

R. Ceci se découvrira dans un autre temps, parce que la danse

indique chacun des prophètes qui a dansé à son tour, et qui s'en est allé; les coups de mouchoirs noués désignent la religion de Mohamed, fils d'Abd-Allah, et la mention du *phallus* se rapporte au Commandant, qui doit se lever pour renverser les infidèles, comme le *phallus* se lève à l'approche, etc.

D. Quelles sont les choses défendues?

R. Il est défendu de manger le bien des gens en place, de toucher à leurs mets, et même de se servir de leur argent, sans l'avoir échangé contre celui des négocians ou des cultivateurs.

D. Combien de fois notre Seigneur a-t-il apparu au monde?

R. Il apparut en Egypte, la huitième année de son règne, et il disparut la neuvième, parce qu'elle était calamiteuse; il reparut la dixième année, pour disparaître la onzième et ne revenir qu'au jour du jugement. Après sa disparition ses sectateurs se dispersèrent en Syrie.

D. Quand reparaîtra-t-il?

R. On n'en sait rien; mais des signes le feront connaître. Quand vous verrez les royaumes se renverser et les Chrétiens vaincre les Musulmans, dites alors que la venue de notre Seigneur glorifié est proche.

D. De quelle manière traitera-t-il les nations étrangères?

R. Il les détruira par le sabre; et après, elles renaîtront au nombre de quatre, savoir : les Chrétiens, les Musulmans, les Juifs et les Druzes apostats ou ignorans; toutes ces nations seront éternellement dans l'esclavage et dans les souffrances.

D. Combien de fois notre Seigneur s'est-il incarné sous la forme humaine?

R. Dix fois : la première dans les Indes, et il a été nommé le Haut; la seconde à Ispahan, et il a été nommé le Très-Haut; la troisième à Mehdié, et il a été nommé le Juste; et les sept autres fois en Egypte, sous les noms de Cher, Chéri, Elevé, Soigné, Puissant, Vainqueur et Commandant. C'était Ismâaïl, fils de Mansour.

D. Combien de fois Hamzé, ministre du Commandant, a-t-il apparu ?

R. Ses apparitions sous la forme humaine sont au nombre de sept. Au temps d'Adam, on l'appelait *Chautil;* au temps de Noë, Pitagore ; au temps de Jésus, le Christ vivant ; au temps d'Abraham, David ; au temps de Moïse, *Chedaïb;* au temps de Mohamed, fils d'Abd-Allah, *Soléiman-el-Farsi;* et au temps de Sâaid, Saleh.

D. D'où provient le nom de Durzi ?

R. Il provient de ceux qui suivirent le Commandant glorifié, lorsqu'il apparut en Egypte, sous la forme humaine ; car Durzy signifie celui qui a étudié les livres de l'unité.

D. Pourquoi donnons-nous des louanges à ces livres ?

R. Pour élever le nom du Commandant glorifié et de son mamelouk Hamzé, celui-ci ayant parlé les paroles de l'unité, dans l'Évangile que les Chrétiens ont mal interprété.

D. Pourquoi n'avons-nous pas d'autres livres que le *Qoran?*

R. Pour cacher notre religion et faire croire que nous professons la mohamétane.

D. Que dites-vous des martyrs dont les Chrétiens se glorifient, et du courage qu'ils ont eu de donner leur vie pour l'amour du Christ?

R. Les martyrs étaient du temps de l'ignorance, avant l'apparition de notre Seigneur sous la forme humaine. Alors on adorait le Christ vivant, c'est-à-dire Adam l'élu, connu sous le nom de Hamzé, après la venue du Commandant. Voilà pourquoi ils sont loués.

Ces notions, tout incomplètes qu'elles sont, nous paraissent indiquer suffisamment l'origine des principaux points de la croyance des Druzes, sans qu'il soit nécessaire d'entrer dans plus de détails sur un culte qui a cela de commun avec toutes les fausses religions, de n'avoir été établi que par la force, et de n'avoir proposé que les seules jouissances physiques, pour le règne éternel promis aux initiés.

A Seyde, le 19 avril 1826.

Le Chevalier REGNAULT.

NOTICE *sur la Colonie Grecque, établie à New-Smyrna en Floride, dans l'année* 1768 (1), *par* M. JAMES MÉASE, *M. D., Membre de la Société Philosophique américaine.*

Philadelphie, 1826.

Par le traité de paix conclu entre l'Espagne et la Grande-Bretagne, en février 1763, la première de ces puissances céda à l'autre tout ce qu'elle possédait sur le continent de l'Amérique septentrionale, à l'est et au sud de Mississipi. La Floride fut en conséquence divisée en orientale et occidentale qui formèrent chacune un gouvernement; le cours de l'Apalachicola marqua la ligne qui les séparait. Des gouverneurs, des ingénieurs et des officiers furent envoyés dans ces nouvelles possessions avec un nombre convenable de troupes.

L'opinion avantageuse qu'on s'était, à l'avance, formée en Angleterre de la grand fertilité de la Floride, fut confirmée par les lettres qu'écrivirent en Europe les premières personnes qui s'établirent dans la colonie, et par les rapports exagérés de MM. Stork et de Brahm, ingénieurs, qui la décrivirent comme un paradis terrestre. Leur Mémoire, qui fut publié, donna occasion à de vastes spéculations en terres, et à la formation de plusieurs établissemens dans cet El-Dorado supposé: tous se terminèrent par la ruine

(1) Les principales autorités sur lesquels sont fondes les détails donnés dans cette notice sont :

Concise Natural History of East and West-Florida, by Capitan Bernard Romans. Le premier volume de cet ouvrage fut publié à New-York en 1775, in-8°. Le second volume n'a jamais paru.

Mémoire du docteur Turnbull inséré dans le *Columbian Magazin* (décembre 1788). L'auteur qui avait conçu le projet de la colonie, composa cet écrit pour réfuter les allégations de Romans qui avaient été insérées dans un précédent numéro du même ouvrage.

complète des espérances des personnes qui s'y trouvaient intéressées et la perte totale des capitaux qui y avaient été employés.

La colonie de New – Smyrna fut une de celles qui éprouvèrent ce triste sort. On ne sait pas bien positivement si la première idée de cet établissement fut conçue par le docteur Turnbull qui amena les colons, ou si les capitalistes anglais, qui y étaient intéressés, le chargèrent de la peupler ; du reste le fait est peu important à constater. Il suffit de savoir que Turnbull fut le principal agent de cette affaire, et qu'il dirigea la colonie après qu'elle eût été projetée et jusqu'à sa dissolution finale.

Suivant ce qu'il nous apprend lui-même, il voyageait en Turquie à l'époque où il prit des arrangemens avec les colons ; il est probable qu'il s'était fixé à Smyrne comme médecin, puisqu'il y avait épousé une Grecque native de cette ville : ce fut en honneur de sa femme qu'il nomma New-myrna la colonie qu'il fonda en Floride.

Les colons arrivèrent en 1768, et furent placés dans la Floride orientale à 60 milles au sud de Saint-Augustin, ancienne capitale de la province. Voici comme cette troupe était composée :

1° Grecs de Smyrne.

2° Cent Italiens non mariés, ramassés dans les rues de Livourne.

3° Habitans de l'île de Minorque. Le total était de 1,500 personnes, y compris les enfans.

D'après le plan arrêté, les colons devaient cultiver les terres ; mais la Compagnie devait d'abord les nourrir et les entretenir : ensuite elle devait être remboursée des frais du transport en Amérique sur les premiers produits. Pendant dix ans, ou plus, les colons partageraient également le produit net avec la Compagnie jusqu'à ce qu'elle fût payée de ses avances. Mais toute la dépense de l'entretien du fermier et de sa famille devait d'abord être prélevée sur le produit brut, avant que le partage dont il vient d'être question, s'effectuât, de sorte que, d'après le calcul de Turnbull,

la part du cultivateur ne pouvait être au-dessous des deux tiers du produit et de plus le fermier était toujours assuré d'avoir sa subsistance; car, dans le cas du manque total de récolte, le propriétaire ne pouvait pas le laisser mourir de faim. Turnbull prouve aussi que ces conditions étaient bien plus avantageuses pour les colons que celles qu'ils auraient eues dans leur pays où les fermes se louent à partage.

On n'a d'autres renseignemens sur les productions de la colonie, que trois faits cités isolément. Bernard Romans, malgré la teinte rembrunie de son récit, convient que l'on fit dans la colonie de l'indigo excellent. Turnbull dit qu'il vendit dans une année plus de 5,000 boisseaux de maïs, quantité excédant celle qui était nécessaire aux colons, et que l'on élevait beaucoup de volaille qui était vendue à Saint-Augustin et aux navires caboteurs.

Cependant la colonie, par différentes causes, ne réussit pas. Romans les attribue aux tromperies que l'on se permit envers les cultivateurs ; assujétis à des travaux très-rudes, ils n'étaient pas suffisamment nourris ; ils n'avaient par jour qu'une quarte de maïs et deux onces de porc ; il leur était défendu de pêcher dans l'étang ou le bras de mer qui bornait leur terrain.

Turnbull repousse d'un ton indigné ces accusations, et dit que les colons étaient nourris suffisamment ; qu'à la vérité on ne distribuait qu'une fois par semaine les vivres qu'il était nécessaire de tenir en magasin pour empêcher qu'ils ne fussent gaspillés, mais que si les colons avaient souffert de la faim, ils n'auraient certainement pas vendu leurs volailles. Il ajoute qu'on leur donnait tous les secours et les encouragemens nécessaires pour la pêche, et que plusieurs familles avaient dans leurs maisons des quantités considérables de poisson sec, un homme pouvant en prendre assez dans une heure pour sustenter sa famille pendant tout un jour.

Afin de prouver que le mécontentement des colons n'était pas dû aux causes alléguées par Romans, Turnbull raconte que peu de jours après le débarquement des colons, et avant le commencement

des travaux, Carlo Forni, Italien, engagea seize hommes résolus à se joindre à lui pour s'emparer des toiles, des vêtemens, etc., qui avaient été apportés pour l'usage de la colonie. Ils réussirent à se saisir d'une goelette, et la chargèrent de ces marchandises pour la valeur de 1,300 livres sterling; ils se seraient échappés avec ce butin, si la mer, qui était basse, ne les avait pas empêchés de passer la barre. Mais toutes les marchandises furent perdues, parce que les mutins les jetèrent par-dessus bord, afin d'alléger la goélette. Ils tuèrent aussi un M. Cutler, magistrat, et l'un des directeurs de la colonie, dont Forni était le lieutenant.

Suivant Romans, un détachement du neuvième régiment fut envoyé pour appaiser la révolte: mais une troupe de mutins s'échappa dans un canot et gagna les cayes des Florides; un navire de New-Providence, dans les Lucayes, recueillit ces fugitifs. Ce récit donnerait lieu de croire que l'insurrection ne se bornait pas aux dix-sept hommes dont Turnbull fait mention; cet écrivain ne parle pas de cette dernière circonstance. Romans dit que lui-même fit partie du grand jury qui, pendant quinze jours, examina l'affaire de cette révolte, et qui lança cinq mandats d'accusation. A la requête de Turnbull, tous les accusés déclarés coupables obtinrent leur pardon, excepté deux; savoir: Forni et l'homme qui avait assassiné Cutler.

Turnbull, pour prouver la fausseté des faits cités relativement à la sévérité dont on usait envers les colons, dit qu'en 1769, il alla en Angleterre, et que son absence dura près d'un an. Il laissa la colonie aux soins de madame Turnbull et de son neveu, jeune homme de vingt-trois ans; s'il l'eût regardé comme un maître cruel, il n'aurait pas laissé sa femme et ses cinq petits enfans au milieu des colons appartenant, pour la plupart, à des nations qui généralement vengent les injures par le meurtre; ils auraient pu en commettre sans le moindre risque, puisqu'ils avaient la facilité de se sauver dans un des bateaux de la rivière et de gagner la Havane. Quoiqu'ils eussent toujours en leur pouvoir ce moyen de s'échapper,

aucun d'eux ne déserta depuis la mutinerie de 1768 jusqu'à la dissolution de la colonie en 1777.

Le caractère aimable du docteur Turnbull, qui vécut plusieurs années à Charleston et y pratiqua la médecine, après la dispersion de la colonie, et le respect dont sa mémoire y jouit, autorisent à avoir une confiance entière à cette défense concise de sa conduite, et à douter de l'exactitude de Romans. Si des rigueurs ont été exercées envers quelques colons de New-Smyrna, on ne peut accuser Turnbull de les avoir ordonnées ou approuvées. Des actes d'oppression ont pu être commis durant son absence, et il est très-probable que la conduite de beaucoup de gens aura donné lieu à des châtimens qui leur auront été infligés par les délégués des inspecteurs de la colonie qui s'étendait à une distance de huit milles en tous sens. Cependant Turnbull nous assure que, bien loin d'encourager cette manière d'agir, il congédiait les surveillans qu'il trouvait enclins à trop de sévérité.

D'un autre côté, il faut prendre en considération les préventions de Romans, qui percent dans la manière dont il raconte l'origine de la colonie : « Le docteur Turnbull, dit-il, desirait transplanter » un pachalik du Levant dans l'Amérique septentrionale; par des » promesses trompeuses, on engagea de pauvres gens à quitter leur » patrie, les champs et les vignobles féconds de la Grèce et de » l'Italie, pour le New-Smyrna; mais au lieu de l'abondance, ils » n'y trouvèrent que la disette au plus haut degré, et au lieu d'une » terre fertile, un sable nu et aride. »

Le docteur Turnbull répond à cette imputation : « Je n'ai pas » séduit les Colons : ce sont au contraire les Grecs qui m'ont sol- » licité de leur procurer un refuge pour eux et pour leurs familles, » étant réduits à l'excès de la misère, par la tyrannie du Gouver- » nement turc. Les Italiens étaient des étrangers ou des vagabonds » ramassés dans les rues de Livourne; le Gouvernement toscan allait » bannir, parce que leur oisiveté les rendait dangereux; ils étaient » les pauvres et nus, à l'exception d'un seul individu; quelques-uns

» offrirent de travailler pendant un certain nombre d'années,
» uniquement pour leur nourriture et un sequin ou dix shilling
» sterling par an. Les émigrants de Minorque étaient également
» très-pauvres, à l'exception de deux à trois familles ; ils ont sou-
» vent déclaré que, sans l'assistance du docteur Turnbull, ils se-
» raient morts de faim. »

D'après cet exposé, il ne faut pas beaucoup de pénétration pour découvrir les causes qui amenèrent la ruine des projets des propriétaires de la colonie. Certes c'est déceler un défaut absolu de connaissance de la nature humaine, qu'espérer que des gens tels que ceux que l'on avait engagés, seraient propres à travailler comme journaliers dans un pays si différent, sous tous les rapports, de ceux d'où ils venaient, et dans lequel la connaissance des plantes qu'ils étaient appelés à cultiver, l'activité, l'intelligence, en un mot toutes les qualités qui leur manquaient, étaient nécessaires pour assurer le succès de l'entreprise. La masse des Colons était composée d'éléments qui offraient à tout homme doué de quelque réflexion, le présage infaillible d'une destruction plus ou moins prompte ; en effet, quand même la perversité des Italiens n'y aurait pas coopéré, le peu d'activité et le manque d'industrie des Smyrnéens et des Minorcains, bonnes gens, mais mal-adroits, aurait amené le même résultat. De plus, le Directeur-général montra, à plusieurs égards, bien peu d'habileté. En supposant même que tous les Grecs et les Minorcains fussent des gens irréprochables, ce qui, pourtant, ne paraît pas avoir été le cas, ne devait-il pas prévoir que quelques-uns d'entre eux seraient corrompus par leur commerce journalier avec les vauriens d'Italiens? Il commit une méprise funeste, en n'adaptant pas les travaux des Colons aux choses qui leur étaient familières, et en leur assignant des cultures qu'ils ne connaissaient nullement. La vigne et le cotonnier réussissant très-bien dans deux des pays d'où les Colons venaient, et le premier de ces végétaux croissant dans le troisième, ils auraient dû être les premiers objets de l'attention des propriétaires, surtout puisque, suivant le

témoignage de Romans, déjà le coton était cultivé dans la Géorgie et la Floride, et que la vigne croissait spontanément dans le pays (1). Le tabac, la vigne de Corinthe, dont on aurait pu se procurer aisément des boutures qui auraient été apportées dans les mêmes navires que les Colons, la soie, le figuier, et divers autres objets, auraient pu donner lieu à des cultures aisées et profitables, indépendamment de celle du maïs, nécessaire pour le pain.

Mais le Directeur se laissa guider par un principe singulier, dans l'organisation de la colonie, et ce fut peut-être ce qui l'empêcha d'essayer la culture d'aucune des choses qui viennent d'être nommées : « Je ne desirais, dit-il, engager que des indigens, et ne » prendre que des gens qui ne pouvaient avoir aucun motif de » regarder en arrière, ni concevoir le moindre regret de quitter » leur patrie » Il aura pensé, en conséquence, qu'il agirait contre l'esprit de cette règle, en introduisant ou cultivant quelque chose qui eût poussé dans les pays d'où venaient les Colons. Mais il est évident que s'il a eu des craintes que cette cause ne produisît du mécontentement dans l'esprit des Colons, elles étaient dénuées de tout fondement. Les pensées des Grecs, en se reportant vers leur pays, ne pouvaient que s'associer au souvenir des actes d'oppression et d'injustice auxquels ils y étaient sujets de la part des Turcs, et ils savaient bien qu'ils y seraient exposés de nouveau, s'ils y retournaient. Les Italiens savaient bien que s'ils se montraient à Livourne, on les déporterait ailleurs ; quant aux Minorcains, ils ne pouvaient souhaiter de revoir une île où ils étaient presque morts de faim.

Ces réflexions, bien naturelles, auraient réprimé à l'instant chez

---

(1) Romans dit (page 132) que les Français qui habitaient la Floride Occidentale, cultivaient déjà la vigne avec succès, et auraient fait du vin, s'il ne fût arrivé de la Métropole l'ordre exprès de détruire tous les vignobles. Il ajoute que de son temps on voyait encore les restes des vignobles. Sous le gouvernement espagnol, la prohibition fut continuée.

les Colons, tout desir de retourner dans leur patrie, s'il eût pu entrer dans leur ame; séparés ainsi pour toujours et aussi efficacement des lieux qui les avaient vu naître, il n'était pas probable qu'ils seraient attaqués de la nostalgie et détournés de leur principe d'association, en cultivant les plantes de leur terre natale, et il est évident, qu'étant occupés de cette manière, leur travail aurait raniné chez eux toute étincelle d'industrie dont ils auraient été doués, en excitant chez eux le seul sentiment agréable auquel leurs souvenirs transantliques pouvaient donner naissance.

D'ailleurs il fallait bien qu'il y eût quelque ouvrage de fait, et il est clair que les Colons auraient entrepris avec plaisir la sorte de travail à laquelle ils auraient entendu quelque chose, ou qu'ils auraient déjà vue dans d'autres pays, plutôt que d'autres absolument nouvelles pour eux.

Quel que puisse avoir été le principe ou la règle de leur occupation, il est certain que l'on n'essaya de cultiver ni le coton, ni la vigne, ni aucun des objets dont il a été question et que les travaux des colons furent bornés à défricher la terre et à semer l'indigo, le maïs et probablement la pomme de terre, et cette dernière pour leur usage. Comme ils ignoraient entièrement ce qui concernait la culture de ces végétaux, il aura fallu qu'il l'apprissent des hommes du pays, à moitié instruits, qui étaient placés au-dessus d'eux comme maîtres d'ouvrage; mais l'impossibilité de communiquer avec eux, la maladresse des colons, l'indolence des uns et le caractère fâcheux des autres, doivent avoir formé des obstacles puissans à l'acquisition prompte des connaissânces agricoles. Par cette raison les progrès des colons furent sans doute lents, et le produit de leur travail fut incertain, d'après les hasards des saisons et les défauts de la culture; tandis que la consommation des vivres, les demandes de vêtemens, et d'autres dépenses nombreuses de la colonie, étaient continuelles et constantes.

On sait cependant, qu'indépendamment de la vente d'une quantité considérable de maïs, et d'un peu d'indigo très-bon, ainsi

qu'on l'a dit plus haut, on fit aussi du sucre dans la colonie; mais il est présumable que la balance, dressée à la fin de l'année, montra une diminution du capital, et il est très-douteux qu'aucun dividende ait jamais été partagé entre les propriétaires.

Une autre cause, qui tendit à retarder la prospérité de la colonie, fut le grand nombre de querelles entre ses habitans; et la pire espèce des discordes, celle des familles. Turnbull avoue qu'il fut souvent obligé d'intervenir, afin de maintenir la paix entre l'homme et sa femme, parce que les femmes provoquaient quelquefois leurs maris à un tel point, que ceux-ci les traitaient durement. L'air vif de la Floride (1) avait effacé de l'esprit de tous les colons, si d'ailleurs ils l'avaient jamais connu, l'avis salutaire que Saint-Paul donne aux personnes mariées.

Enfin la guerre de la révolution américaine, qui commença en 1776, et au moment même où l'on peut supposer que les terres allaient être en plein rapport, doit avoir privé les colons d'un débouché facile, qui leur aurait été ouvert dans les colonies britanniques, sans cet événement. La colonie se débattit contre les causes de sa décadence jusqu'en 1777; alors elle fut malheureusement anéantie, ainsi que d'autres établissemens, par une invasion des habitans de la Géorgie, en représailles d'une attaque très-imprudente faite par le gouverneur de la Floride, sur la frontière de cet état. On ne connait pas les particularités de cette catastrophe; mais il est présumable que les bâtimens furent détruits et que tout ce qui appartenait aux habitans fut pris et emporté.

Il est impossible aujourd'hui de dire si, dans le cas où ils n'auraient pas été troublés, la colonie aurait continué à subsister; mais comme le directeur général n'ignorait pas qu'elle n'était nullement profitable aux propriétaires, et leur causait beaucoup de désagrémens, il fut sans doute très-content d'annuler le contrat des co-

---

(1) Vignolles —On Florida, p. 72.

lons, et eux de leur côté ne furent pas moins heureux de l'occasion de devenir leurs maîtres. Turnbull alla s'établir à Charleston, dans la Caroline méridionale, où il vécut très-respecté. Les colons se retirèrent à Saint-Augustin, où Vignolle nous apprend que leurs descendans forment un corps nombreux d'hommes laborieux et vertueux, qui se distinguent également de l'indolent espagnol et des étrangers rapaces, qui ont visité cette ville depuis la cession de la Floride aux États-Unis. Les petits fermiers, les chasseurs, les pêcheurs et les laboureurs, qui composent ce corps, contribuent à la stabilité réelle de la société. Ils sont généralement d'un caractère modéré et probe, et très-stricts à remplir leur devoir; les crimes sont inconnus parmi eux; ils continuent à parler leur langue maternelle et ne se font pas moins remarquer par leur simplicité primitive et leur honnêteté, que par leur idiome (1).

MÉLANGES.

Voyage à Manipor.

Les détails suivans, concernant les pays compris entre Banskandi et Manipor ou Mannipore, sont extraits d'un itinéraire, inséré dans le journal de Calcutta, du 20 février dernier. Ils nous paraissent propres à remplir la lacune que laisse dans la Géographie, le peu de notions que l'on avait jusqu'ici sur ces contrées, et ils fournissent la preuve des nombreuses erreurs qui s'étaient glissées dans les relations antérieures, rédigées sur des renseignemens fournis par les indigènes; ces erreurs sont sensibles, surtout dans ce qui concerne la population du pays et le cours de la Barak ou Surma, tel qu'il est tracé sur nos cartes.

---

(1) Observations on Florida, by Charles Vignolles, p. 72.

Les voyageurs partirent de Banskandi le 4 décembre, et en quatre heures, arrivèrent à Lakhipor ou Lakshimpor. L'étroit sentier qui conduit aux rives de la Chiri Nollah, guéable en ce moment, longe la Barak jusqu'à Lakhipor, ville assez considérable, jadis, mais déserte depuis l'invasion des Birmans en 1824. Quelques habitans sont revenus s'établir sur la rive opposée de la rivière.

De Lakhipor, on arriva en six heures à Joujouri, sur les bords d'un ruisseau appelé par les Nagas, Fodipori. On mit encore six heures pour atteindre les bords de la Jiri-Nollah; le chemin serpentait sur plusieurs rangées de collines. Cette rivière est une des plus considérables parmi celles du second ordre, et la profondeur de ses eaux peut la rendre navigable jusqu'au point où elle se réunit avec la Barak, à Noungshi, au nord-est; mais elle est sujette à des crues et à des baisses soudaines, et son cours est fréquemment entravé par des rochers. Elle était guéable en ce moment, mais dans toute autre saison, on la traverse sur des radeaux de bambous. Après la Jiri, le Sauter se dirige au milieu de forêts entrecoupées de nombreux ruisseaux, dont les bords sont tous escarpés, et qui coulent sur un terrain assez uni. A quelques milles plus loin, dans l'est, les collines présentent une disposition plus régulière, et se dirigent parallèlement, du nord au sud, en chaînes réunies par quelques subdivisions de l'est à l'ouest. En cinq heures, on arriva à Kala Naga Ghat. Les habitans de ce village et de ceux des environs font ordinairement sur les rivières le trajet de cet endroit à Banskandi et Silhet.

On mit huit heures pour se rendre de ce lieu sur les bords de la Makro Nollah. A trois milles après Kala Naga Ghat, le pays commence à devenir montueux, et la route traverse une rangée de collines d'un accès plus difficile que celles des chaînes pré-

cédentes; quoique moins élevées, elles sont plus rapides. Des forêts de bambous s'étendent, du pied de ces collines, jusqu'à une légère distance de leurs sommités, couvertes d'arbres et de lianes. Un sentier escarpé et difficile, conduit du sommet de la chaîne, aux bords de la Nollah. Cette rivière, coulant dans le ravin formé entre les collines, se jette dans la Barak, au pied du Kheimapic; elle était alors guéable. Les voyageurs arrivèrent en six heures à la Barak, qu'ils passèrent également à gué. La route se prolonge sur la chaîne de Kheibauda qui, s'élevant de trois à quatre mille pieds au-dessus des plaines de Kachar, et s'étendant en ligne non interrompue, de Allingba à Khima, peut être considérée comme la limite naturelle, entre la partie montagneuse de l'est et la contrée de l'ouest, entrecoupée de collines et de plaines. Le village de Kala Naga est bâti sur un des pics les plus élevés de la chaîne. On y monte, des bords de la Makro Nollah, par un sentier étroit et raboteux de trois milles de longueur. Le village, formé d'une soixantaine de maisons, a trois cents habitans de la tribu des Nagas. On voit au loin, dans le nord, deux mornes élevés, au milieu desquels, les habitans disent que coule le Barak. La source et une partie du cours de cette rivière sont encore au nombre des problêmes que les géographes n'ont point résolus. Elle est navigable pour les barques, jusqu'à l'embouchure de la Jiri Nolla, mais bientôt, elle est tellement obstruée par les rochers, qu'elle devient dangereuse; elle coule en cet endroit du nord au sud; mais à quelque distance de là, une colline détourne ses eaux qui se dirigent vers l'est. Son cours depuis Banskandi, tel qu'on le voit sur nos cartes, est fort inexact.

En six heures, on arriva de la Barak aux bords de la Somla. Après la première de deux rivières, commence une montée, conduisant au pic sur lequel est situé le village de Komberon, à

environ six milles de la rive. Ce village, un des plus considérables de ceux qui se trouvent sur cette route, peut avoir de cinq à six cents habitans de la tribu des Nagas. Deux heures plus loin, se trouve Nungba ou Lungba. La montée qui y conduit, en pente douce, est sur des rangées de collines transversales. Ces ramifications sont moins élevées et moins escarpées que les chaînes principales. Une averse de pluie retint les voyageurs à ce village.

Après huit heures de marche, ils arrivèrent à Munjerun Konao, village Naga. En sortant de Nungba, le chemin suit le cours du Lukchai Nollah qui sort des collines de Munjerun Konao et se jette dans l'Ireng. C'est le seul ruisseau qui borde une certaine étendue de terrain en plaine; tous ceux qu'on avait passés jusques là, coulent au fond d'étroits ravins qu'ils remplissent en entier lorsqu'ils sont grossis par les pluies. Le Lukchai parcourt une vallée de quatre ou cinq cents toises de largeur, bien cultivée, et produisant du riz d'une excellente qualité. La montée de Munjerun Kuno est très-facile; deux ou trois acqueducs, formés par des bambous, amènent l'eau de fort loin, et la versent dans un réservoir pratiqué sur les bords du sentier. De cet endroit, les voyageurs se rendirent en huit heures à Aouang Kul, village Naga. A partir des bords de l'Ireng, la côte est rapide; quelques siéges d'une pierre noirâtre sont placés de loin en loin sur les bords du sentier.

Aouang Kul est le point d'intersection des deux routes de Banskandi à Manipor et d'Aqui à Kala Naga.

Après ce village, on arriva en huit heures sur les bords de la Yehi, à un endroit appelé Lima Sinthaṃ. La descente, en partant d'Aouang Kul, suit le flanc des petites collines, et se termine aux bords de l'Yehi qui sort des hauteurs au nord-ouest de Manipor, et se jette dans l'Ireng après de nombreux détours.

La route, pendant une espace de six heures, longeait le cours de cette rivière, et était assez aisée. En quelques endroits cependant, les bois se prolongeant jusqu'aux bords de l'eau, obligeaient les voyageurs à faire un détour. Après s'être arrêtés pendant un jour, ils arrivèrent le 18 décembre à Manipor.

Cette ville est placée sur un amphitéâtre formé par les collines, qui a de dix à douze milles de profondeur de l'est à l'ouest, sur vingt à trente de développement du nord au sud.

Une large route conduit du pied de la montagne à la ville; mais elle est de distance en distance interrompue par des broussailles et traversée par des ruisseaux. Toute la vallée est couverte d'herbes épaisses et de marécages. De petites collines s'élèvent irrégulièrement à droite et à gauche, et l'on reconnaît encore la place qu'occupaient de nombreux villages dont il n'existe plus un seul. Les habitans en ont été réduits en esclavage, ou se sont réfugiés à Silhet où ils se font remarquer par l'industrie et l'activité qu'ils déploient. La ville de Manipor offre peu de vestiges rappelant qu'elle fut jadis la capitale d'un royaume. Deux fossés larges et profonds forment deux enceintes. L'intérieure était habitée par les rajahs et leur famille; l'extérieure, entre les deux fossés, par les officiers du gouvernement et leurs subordonnés. On ne voit aucun reste des demeures des princes et de celles du peuple; les seules ruines qui existent sont celles de deux temples en briques, de peu d'importance, et n'offrant aucun intérêt.

La vallée de Manipor est arrosée par de nombreuses rivières, qui, sortant des collines du nord de la vallée, et coulant au sud, se jettent pour la plupart dans le Ninghti ou Khindouain, branche occidentale de l'Irevati. On descend et on remonte leur cours dans des canots faits de troncs d'arbres creusés.

On arrive à Manipor en venant d'Ava, par deux routes, l'une

parcourt un étroit défilé au sud de Manipor, l'autre traverse une longue chaîne de collines habitées par les Nagas. Ce fut la première que prirent les Birmans; ils l'eûrent bientôt rendue impraticable, et furent alors obligés de traverser les collines.

La richesse du sol de la vallée de Manipor est suffisamment indiquée par la force et la quantité des herbes sauvages qui y croissent, et par l'abondance des eaux qui l'arrosent. Sans doute, cette contrée abandonnée et déserte n'attend, pour se couvrir de riches productions, que la présence de l'homme et les travaux de l'agriculteur. P.

Détails *sur un volcan de l'Himalaya.*

Ce volcan est situé dans le district du *Purneah*, l'un des sommets les plus élevés de toute la chaîne de l'Himalaya : ce pic est souvent visible sur le bord oriental du Bourhampoutre, au sud des monts Garraou, ainsi que de Bhougilpore, mais pas assez distinctement pour pouvoir remarquer la colonne de fumée dont parle la lettre suivante. On peut le considérer comme un cratère éteint; et si la fumée sort maintenant d'un volcan, elle ne peut provenir que de l'est du pic, qui empêcherait qu'on ne la vît au sud.

Nous allons, à ce sujet, donner l'extrait d'une lettre, datée de Thoon-Ke-Purneah, du 13 juin 1825, que nous empruntons à l'excellent recueil de M. le docteur Brewster.

« Au commencement de février 1825, nous étions sur notre retour d'une excursion faite vers la montagne qui est au nord de *Rungapauméï*, lorsque, au lever du soleil, nous observâmes un nuage épais, formé de fumée, s'élever perpendiculairement de la sommité supérieure de la montagne; après avoir atteint une hauteur considérable, en une colonne très-épaisse, cette fumée prit une direction vers l'est, comme si sa partie supérieure en avait été transportée par les vents; différentes parties

s'en détachèrent, semblables à de petits nuages, et la colonne resta en cet état pendant un assez long espace de temps.

L'atmosphère avait été très-belle pendant plusieurs jours de suite, et quoique l'aspect de la colonne restât constamment le même, cependant il arrivait quelquefois qu'elle paraissait plus grande et d'une densité beaucoup plus fortement prononcée, tout en s'élevant perpendiculairement, comme à l'issue d'un cratère, et offrant une dispersion vers l'est, dans la partie supérieure.

Depuis plusieurs années, je suis habitué à voir les montagnes chargées de neige et à en observer les apparences; mais je fus tellement frappé du caractère qu'elles avaient à mes yeux, ce jour là, que l'idée d'un volcan en action fut la première qui se présenta naturellement à mon esprit. Cette opinion, le desir de jouir d'un aussi grand spectacle, me conduisirent à en approcher le plus près possible, toutes les fois que l'état de l'atmosphère permettait de distinguer le pic; je remarquai toujours le même phénomène, et je suis convaincu que, bien qu'on n'y voie point de flammes, la constance de la sortie et l'aspect toujours semblable que cette colonne de fumée présente, ne peuvent être que le produit d'une fermentation ignée dans l'intérieur de la montagne. Je dois ajouter que j'ai vu, en une seule occasion il est vrai, la tête de la colonne portée à l'ouest, probablement changée par les vents supérieurs.

Le même aspect continua de se montrer jusqu'à l'époque des chaleurs; l'atmosphère se chargea alors de tant de vapeurs, qu'il fut impossible même de voir la montagne; et les pluies, qui commencent à tomber, n'ont point encore rétabli l'état primitif des choses.

Peu exercé à décrire les phénomènes de la nature, je crains bien que vous ne compreniez pas entièrement l'impression que je voudrais pouvoir vous communiquer; mais en se figurant une grande colonne de fumée, sortant avec violence du milieu d'un fourneau ardent, noire à sa base et plus claire au sommet (où le

vent vient la disperser à la région supérieure de l'atmosphère), je pense que vous aurez une idée réelle du phénomène que nous avons sous les yeux.

Le pic où l'on l'observe est au nord vrai de *Rumgapannéi* : c'est le plus élevé de tous ceux de cette partie de l'Himalaya. Je pense que si c'est réellement un volcan, son cratère doit être situé au nord du sommet, parce que, au moment où l'on vit la fumée, le pic fut parfaitement visible, et qu'elle paraissait sortir de derrière : il est possible qu'elle sorte d'un plateau inférieur qui nous reste caché par le sommet.

Il est vraiment impossible que les apparences en question soient produites par des nuages, car on n'a point d'exemple que jamais aucun d'eux ait conservé la même forme pendant plusieurs mois consécutifs, tout en gardant la même position dans l'atmosphère. Je terminerai mes observations en ajoutant que, pendant toute la durée du phénomène, les sommités de tous les autres pics restèrent parfaitement distincts, dégagés de nuages et n'offrant aucun indice de fumée semblable à celle dont cette note est le sujet. »

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

Expédition du capitaine Franklin.

Nous recueillons ici les documens les plus importans et les plus nouveaux publiés jusqu'à présent sur cette entreprise scientifique. Quelques-unes de ces lettres n'ont point encore été traduites ; elles intéressent la géographie botanique ; elles offrent des détails curieux sur la flore du Nord Amérique ; c'est ce qui nous a engagé à les insérer.

Fort Franklin, lac du Grand-Ours, 6 février 1826.

A New-York nous fûmes accueillis avec bienveillance et même avec intérêt par la haute société ; nous y passâmes huit jours fort agréablement. Nous remontâmes ensuite le fleuve Hudson dans un

bateau à vapeur pour nous rendre à Albanie. Ce fleuve est magnifique, et le pays qu'il arrose, riche de sites variés, et dont la plupart sont remarquables par un caractère tout-à-la-fois imposant et romantique. Albanie, siége du gouvernement de l'État de New-York, n'offre ni ce mouvement commercial, ni cette activité industrielle qui anime les villes maritimes des Etats-Unis. Elle est bien bâtie, bien habitée, et a le bonheur d'avoir pour gouverneur le général Witt-Clinton, militaire aimable et savant, qui eut la bonté de nous offrir l'hospitalité. Le dimanche, à l'église, le ministre presbytérien adressa à l'Éternel une prière particulière pour le succès et le salut des personnes de l'expédition.

Nous louâmes ici trois voitures pour nous transporter à Lewistown, à quatre milles d'Albanie. Notre société se composait alors de cinq officiers, quatre soldats de marine et du consul britannique, M. Buchanan qui nous accompagna jusque dans le haut Canada, et nous fut très-utile par sa connaissance des routes, des manières de voyager et des mœurs des habitans. En quittant Lewistown, nous passâmes le fleuve Niagara, et nous le remontâmes l'espace de sept milles pour contempler la chute célèbre de ce nom. Je n'entreprendrai pas de la décrire moi-même; elle a souvent été l'objet de tableaux plus ou moins heureux, et, cependant, son admirable aspect me parut cent fois plus imposant, plus grandiose que l'idée que ces tableaux peuvent en donner. Les autres cataractes, comparées à celle du Niagara, doivent être comptées pour rien. C'est un immense et superbe monument de la puissance du Créateur, de celui qui dirige à son gré les eaux, et qui leur a imprimé ici un mouvement que toutes les forces humaines ne pourraient arrêter. Opposez Xerxès et ses satrapes, ou le plus grand des potentats à la tête de la plus puissante armée qui ait jamais foulé la terre, et il suffira d'une minute pour les anéantir avec leurs hordes innombrables. Les environs de la chute sont charmans. Les riches habitans de l'Etat de New-York y viennent passer la saison des grandes chaleurs dans de jolies maisons de campagne décorées

avec une élégante simplicité. Une auberge domine la chute. Quelques degrés en bois, établis sur le bord du fleuve, permettent aux curieux de monter et de descendre. Cette chute a de si vastes proportions, qu'en contemplant le cours effroyable des eaux qu'elle précipite, l'œil aperçoit à peine les objets que l'industrie humaine y a joints.

De la chute du Niagara nous nous rendîmes successivement au fort Saint-Georges sur le lac Ontario, puis à York, où nous séjournâmes vingt-quatre heures; après quoi nous montâmes dans des charrettes qui nous conduisirent, par des routes affreuses, dans un pays mal habité jusqu'au lac Simcœ que nous traversâmes. Nous descendîmes ensuite le fleuve Nattawassaga jusqu'au lac Huron, et parvînmes en peu de jours à Penetenguishène, dépôt naval où nous fûmes rejoints par vingt-quatre Canadiens qui nous étaient envoyés de Montréal. Montés sur deux grands canots chargés de provisions, nous côtoyâmes les lacs Huron et Supérieur jusqu'au fort Williams, ancien entrepôt de la Compagnie des commerçans en pelleterie du nord-ouest. Nous y échangeâmes nos grands canots contre de plus petites embarcations propres à la navigation des rivières; et nous nous séparâmes en deux divisions. Le capitaine Franklin et moi nous prîmes les devants dans un canot peu chargé, et MM. Black, Kendall et Drummond nous suivirent dans trois autres canots qui portaient nos munitions. Nous arrivâmes le 15 juin à Cumberland-House, notre quartier d'hiver dans la première année de notre expédition antérieure. Ce fut également durant l'hiver dernier le séjour de quelques-uns de nos gens qui, pourvus de trois bateaux et de quelques provisions, avaient quitté l'Angleterre en juin 1824. Nous les rejoignîmes le 20 juin, assez à temps pour les aider à atteindre et à franchir ce point élevé, qui divise les eaux tombant dans la baie d'Hudson de celles qui se portent vers l'Océan arctique. La grande sécheresse avait tari le cours des rivières et des ruisseaux qui sillonnent en tous sens l'isthme de Methy; l'eau manquait pour le flottage des canots, si ce n'est dans

quelques petits bassins séparés les uns des autres par des gués fort étendus et presque secs. Il nous fallut porter les bateaux pendant presque toute la longueur de l'isthme, et cela par des marécages où d'innombrables mosquites nous incommodaient à chaque pas. L'isthme de Methy, qui s'étend sur une chaîne de collines sablonneuses, a lui-même environ douze milles de long; et, durant ce trajet, les bateaux furent portés sur les épaules des marins partout où ils ne pouvaient flotter sur les ruisseaux en question. Après cette opération pénible, qui causa des engorgemens aux jambes de la plupart de nos gens, nous descendîmes la rivière Athapeskow, et nous arrivâmes au fort Chepawayan sur le lac des montagnes, le 15 juillet. En consultant les voyages de Mackensie, vous verrez que c'est du fort Chepawayan que cet explorateur partit, le 3 juin 1686, pour son mémorable voyage à l'Océan arctique, dans le cours duquel il découvrit le fleuve qui porte son nom, et ouvrit au commerce des pelleteries une vaste étendue de pays jusqu'alors inconnus.

Le capitaine Franklin dut rester au fort Chepawayan jusqu'à ce que M. Black y fût arrivé, afin de pouvoir congédier ceux des Canadiens qui devaient retourner chez eux dans cette saison, et de faire quelques autres dispositions pour la suite de l'entreprise; mais pour qu'il ne se perdît pas de temps, il fut convenu que je prendrais les devants en emmenant avec moi les cinq bateaux, et je partis en conséquence le 21.

Les canots, sous MM. Black et Kendal (M. Drummond étant resté à Cumberland-House pour herboriser sur le Sankatchevan), arrivèrent enfin à Chepawayan le 23, et le surlendemain, le capitaine Franklin, après avoir renvoyé au Canada un canot chargé des voyageurs dont les services ne lui étaient plus nécessaires, partit pour me rejoindre. Nous fûmes tous rendus au lac de l'Esclave le 26 juillet, seulement deux jours plus tard que nous n'y étions arrivés dans la seconde année de notre expédition antérieure; différence dans la marche qui ne doit s'attribuer qu'à la connaissance perfectionnée que nous avions acquise de la route

et du mode de voyager, et aux bonnes dispositions faites par le capitaine Franklin. Après avoir passé deux jours sous le toit hospitalier de M. Macvicar, qui nous avait témoigné tant d'intérêt à l'époque de nos souffrances précédentes, je m'avançai de nouveau, et suivant la côte méridionale du grand lac de l'Esclave, j'atteignis enfin le fleuve Mackensie, et j'y pénétrai. Le courant de ce superbe fleuve nous emporta rapidement en avant, et, le 3 août, nous arrivâmes au fort Simpson, situé au confluent du fleuve des Montagnes et de la Mackensie. En descendant toujours ce dernier fleuve, nous parvînmes, le 6 du mois, à 7 heures du matin, au fort Norman, c'est-à-dire à 200 milles plus loin où nous débarquâmes. Au fort Norman, je laissai un bateau chargé d'une portion de nos munitions et d'un équipage d'élite pour le capitaine Franklin, et marchant toujours avec les autres, je sortis du fleuve Mackensie et je rencontrai celui du Grand-Ours, qui s'unit à ce dernier à environ 30 milles au-dessus du fort Norman. La rivière du Grand-Ours a un courant très-rapide; car, quoi qu'elle ait 76 milles de long (25 lieues), on le descend en huit ou neuf heures, tandis que, pour le remonter, il faut trois ou quatre jours de marche. Le 16 août, nous arrivâmes au fort Franklin qu'on s'occupait alors à bâtir.

M. Dease, l'un des principaux négocians de la Compagnie de la baie d'Hudson, qui, accompagné d'un petit nombre d'hommes, s'y était rendu au mois de juin, dans le but de faire quelques préparatifs pour nous recevoir, ne s'attendait pas à nous voir arriver avant le 25 septembre; le capitaine Franklin atteignit avec les personnes de sa suite, le fort Norman, le lendemain du jour où je l'avais quitté; puis, laissant en arrière M. Black avec les munitions, lui et M. Kendall descendirent rapidement le fleuve avec un équipage de sept hommes, y compris l'interprète esquimaux. Le troisième jour, ils avaient dépassé le fort Bonne-Espérance (lat., 67° 28') qui est le dernier des postes de la Compagnie, et, en trois jours de plus, ils atteignirent enfin l'Océan arctique. Ils virent que le fleuve s'y jetait par plusieurs embouchures séparées

les unes des autres par des deltas fort bas, que les débordemens du fleuve submergent, en général, au printemps. L'île des Baleines de Mackensie, terme du voyage du navigateur de ce nom, est un des plus avancés de ces deltas; mais cette île est environnée par les eaux douces du fleuve, et ce n'est qu'en approchant de l'île de Garry, trente milles plus loin vers la mer, qu'on aperçoit enfin l'eau salée, qui se distingue de l'eau bourbeuse de la rivière par une nuance très-tranchante. Le capitaine Franklin débarqua à l'île Garry, six mois justes après l'époque de son départ d'Angleterre, et ses amis n'apprendront peut-être pas sans émotion, que là, il déploya pour la première fois un drapeau en soie que sa femme avait brodé, dans sa dernière maladie, et qu'elle lui avait remis avec un préssentiment malheureusement trop bien fondé, qu'ils ne se reverraient plus en ce monde.

L'île de Garry est située au 69° 29' de latitude et par le 135° 41' de longitude occidentale. Du sommet de sa plus haute élévation, on aperçut un grand nombre de baleines noires et blanches et de veaux marins. Après y avoir passé un jour à faire des observations artronomiques, et avoir joui du bonheur de contempler une mer sans glaces, les voyageurs partirent pour retourner au poste d'où j'écris; ils y arrivèrent le 6 septembre. Pendant leur absence, nous avions donné au fort le nom de Franklin, qu'il porte maintenant. Ils aperçurent dans l'île de Garry plusieurs traces de campemens abandonnés par les Esquimaux, et pas un seul de ces sauvages. Quelques petits ouvrages en fer furent déposés dans leurs huttes, et depuis, on a su par une tribu d'Indiens, appelés *Yeux-Vifs*, qui fréquentent le fort de Bonne-Espérance, que ces présens ont été trouvés par ceux auxquels ils étaient destinés. A compter de son départ de New-York, le 26 mars jusqu'au 6 septembre, époque de la réunion des deux divisions au fort Franklin, l'expédition a parcouru l'espace de 5,160 milles, dont 596 dans les États-Unis et les parties habitées du haut Canada. A la date de cette lettre, tout ceux qui la composaient joussaient d'une bonne santé et n'atten-

daient, pour recommencer leurs travaux, que la fin de juin, époque où les fleuves seraient débarrassés des glaces.

Nous allons prendre maintenant dans la correspondance du docteur Richardson, ce qui est relatif à la végétation du pays. Nous donnerons en même-temps quelques fragmens de lettres de MM. Drummond et Douglas.

Fort Franklin, sur le lac du Grand-Ours, 10 novembre 1825.

Depuis ma dernière lettre, nous avons poursuivi notre voyage presque sans interruption, jusqu'au moment de notre arrivée ici. Le capitaine Franklin, ayant continué sa navigation au large, a trouvé la mer, jusqu'aux bornes de l'horizon, entièrement libre de glaçons. Cette circonstance est bien propre à accroître l'espoir de succès dont nous nous flattons. Notre manière de voyager en descendant le fleuve, ne nous ayant permis de mettre pied à terre que deux fois par jour, m'a empêché d'herboriser au-delà des endroits où nous nous arrêtions pour camper ou pour déjeûner. Aussi, depuis notre entrée dans la contrée qui avait été déjà parcourue, ma liste ne s'est pas augmentée de plus de cinquante espèces. Si je pouvais explorer pendant l'été les *Rocky mountains*, qui, en quelques endroits, ne sont pas à plus d'une journée de marche de la rivière Mackenzie, je recueillerais, je n'en doute pas, quelques espèces nouvelles. Mais, quoique je me propose de faire tout ce qui dependra de moi pour gravir quelques uns de leurs sommets avant mon retour, je crains que ce ne soit dans une saison trop avancée pour herboriser. Drummond est demeuré sur la Saskatchewan, et quoique les Indiens de ce pays aient montré cette année un peu de turbulence, ce qui l'obligera à faire ses courses avec précaution, j'espère que les plans qu'on a adoptés lui permettront de gravir avec sécurité les montagnes dans cette latitude, et qu'il en rapportera une abondante moisson. Je compte principalement sur lui pour l'enthomologie et la botanique, dirigeant moi-même en grande partie mon attention sur d'autres ob-

jets. Nos collections, avant Cumberland-house, faites sur un pays que nous n'avions pas encore visité, contiennent plusieurs plantes qui ne se trouvent pas dans les flores d'Amérique ; mais il n'y a guère que deux ou trois espèces qui n'aient été pas décrites. Ce sont en général des plantes hâtives. Les violettes surtout sont abondantes. J'espère que nos échantillons répandront quelque clarté dans ce genre difficile à connaître, quoique je ne pense pas que nous ayons rien ajouté au nombre des espèces. Les mousses de Drummond formeront la collection la plus complète qui ait été faite pour l'Amérique du nord, et j'espère qu'elle approchera, pour le nombre des espèces, de la *Muscologie* d'Angleterre.

Voici la liste de celles qui ont été recueillies pendant notre dernier voyage.

Sphagnum latifolium.
Andræa rupestris.
Phascum subulatum.
    Crispum.
Diphyscium foliosum.
Gymnostomum pyriforme.
    Trunculatum.
    Lapponicum.
    Rupestre.
Eucalypta streptocarpa.
    Rhaptocarpa.
Weissia controversa.
    Curvirostra
Grimmia affinis.
Tortula subulata.
Bartramia crispa.
    Funaria.
Cynontudium flexicaule.
Fontinalis cupillacea, abundant fruit.
Azzhenopterum heterostichum.
Anomodon viticulosum.
Bryum roseum.
    Argenteum.
    Punctatum.
    Cuspidatum.
    Marginatum.
    Turbinatum.
    Hypnum triquetrum.
    Abietinum.
Tortula convoluta.
Trichostomum pallidum.
    Microcarpum.
Pteroganium duæ species.
Leucodon sciuroïdes.
    Alterum.
Dicranum longifolium.
    Montanum.
    Heteromallum.
    Rufescens.

Didymodon trifarium.
Glaucescens.
Inclinatum.
Orthotrichum clavellatum.
Pumilum.
Ludwidgii.
Crispum.
Bartramia fontana.
Pomiformis.
Hypnum dimorphum.
Polymorphum.
Rutabulum.
Cupressiforme.
Illecebrum.
Hypnum velutinum.
Incurvatum.
Prælongum.
Halleri.
Aureum.
Riparium.
Alopecurum.
Aduncum.
Stellatum.
Silesianum.
Pulchellum.
Jilaceum.
Palustre.

J'ai trouvé aux environs du fort Franklin le *Bryum squarrosum* en graines. Je crois avoir découvert aussi une nouvelle espèce de *splachnum*, avec un filet long et très-mince, une petite capsule sur le côté de l'apophyse, et presque pas de tige. Il y a encore en abondance une petite espèce de mousse ressemblant à celle que Wahlenberg décrit sous le nom de *B. pulchellum atropurpureum*, mais bien différente de l'échantillon *B. pulchellum* de Funck. Elle a une capsule plus petite, ressemblant beaucoup, comme l'observe Wahlenberg, à la *Weissia nigrita*. La liste précédente ne comprend pas les mousses recueillies par Drummond, depuis notre séparation. Ajoutée à la première collection, elle porte le nombre des mousses du pays à plus de 150, et je suis certain que nous en découvrirons encore autant, et peut-être davantage.

La *Callitriche autumnalis* croît sur ce lac, et ne ressemble en rien à celles que j'ai vues en Angleterre, soit pour le port, soit pour le fruit. Elle fleurit sous l'eau. Le capitaine Franklin a apporté de l'île Carey, à l'embouchure de la Mackenzie, quelques

espèces que vous avez décrites dans l'appendix de Parry, entre autres le *Pyrethrum*, à grande fleur. J'ai trouvé aussi sur le sommet d'une colline voisine, une petite plante de la *Syngénésie*, fort curieuse. Elle a la feuille comme une chrysanthèmum, avec un lobe terminal très-obtus, une seule fleur, avec un calice comme l'*Érigeron*. Elle était en graines lorsque je la cueillis, et je n'en pus voir la corolle.

Liste des graines envoyées.

1	Ribes locustre.	Terrain pierreux.
2	Ranunculus lapponicus.	Terrain humide et gras.
3	Viola.	Dans les bois épais.
4	Potentilla pennsylvanica.	Lieux pierreux.
5	Draba.	Endroits secs.
6	Ranunculus pennsylvanicus.	Pierreux.
7	Aquilegia.	Dans les bosquets, au bord des rivières.
8	Ranunculus.	
9		
10	Ribes hudsonianum	Dans les bois.
11	Vesicaria arctica.	Lieux élevés et arides.
12	Plante de la didynamie.	Sols calcaires.
13	Ranunculus.	
14	Polemonium.	Capsule à trois valves, beaucoup de graines. Tube de la corolle sans valves. Sol sablonneux et profond.
15	Plante de la tetradynamie.	Sols argilleux.
16	Heracleum.	
17	Linum sibiricum.	Terrains calcaires.
18	Primula farinosa.	Argile compacte.
19	Sisymbrium brachycarpum.	Endroits découverts.
20	Plante de la tetradynamie.	Endroits secs.

21	Anemone hudsoniana.	Bords des rivières.
22	Primula pusilla.	Argile compacte.
23	Carex?	Bords des lacs.
24	Primula egalikcensis.	Sol humide et argileux.
25	Rumex.	Lac de l'ours.
26	Xylosteum.	Dans les bois.
27	Gramen.	Bords des lacs.

Des graines des mêmes plantes ont été envoyées à M. Sabine et au docteur Graham.

De M. Drummond.

Des Rocky mountains, 26 avril 1826.

Si je prends la liberté de vous écrire de cette partie du monde, c'est moins pour vous communiquer des découvertes que pour vous faire connaître ma manière d'être, et vous remercier de l'occasion que vous m'avez fournie de voir des objets qui ont le plus grand rapport avec mes goûts. Je ferai mon possible pour vous donner une légère idée du pays que j'ai vu ; car la manière dont nous avons voyagé ne m'a pas beaucoup permis d'en observer les productions. En débarquant à New-York, je fus frappé de l'aspect nouveau pour moi, des arbres qui croissent dans la ville : tels que le *platanus occidentalis*, et le *catalpa syringifolia*, avec ses fruits singuliers. Les forêts des environs de New-York se composent de chênes et d'arbres tombant de vétusté. Les grandes routes sont bordées de peupliers et de saules probablement exotiques, qui deviennent fort gros.

A l'ombre des forêts je reconnus deux espèces de *wintergreen* ombellées très-communes, la *mitchella repens*, etc. Dans les marécages, le *pothos fœtida* alors en fleurs, et des débris d'herbes et de plantes qui m'étaient inconnues. Parmi les *musci*, je remarquai trois ou quatre espèces de *leskea*. Je vis aussi pour la première fois l'*orthotrichum clavellatum*, et une mousse ressemblant au *leucodon sciuroïdes*. Les bas fonds étaient couverts de *juniperus virginiana*;

et la *sarracenia purpurea* y croissait parmi les *sphagni*. L'aspect général du pays fut toujours à - peu - près le même jusqu'au moment où nous arrivâmes aux lacs Huron et Supérieur ; là il devient plus montagneux, mais les rochers sont entièrement nuds. Le froid occasionné par les lacs, peut faire classer ce pays au rang des contrées sous-alpines. Je trouvai sur les rochers près des rivages, et en grande abondance, la *grimmia ovata* et *unicolor*, le *gymnostomum laponicum* (rare), le *pterogonium* filiforme, etc., l'*aspidium fragrans*, la *woodsia ilvense*, et l'*orthotrichum elegans*, *ludwidgii* et *crispum*, communs ; le *pinus banksiana* commençait à se montrer, ainsi que le peuplier dans les endroits plus marécageux. La *primula pusilla* en fleurs couvrait les rivages Un peu au-dessus du fort Williams, j'observai la *wosdsia glabella*, et je crois une nouvelle espèce de *pteris*. Les chênes et les peupliers continuent à se trouver, mais font insensiblement place au *pinus alba* et *banksiana*. Les mousses qui croissent sous leur ombrage, sont en général l'*hypnum crista-castrensis*, *schreberi* et *abietinum*. L'*hypnum nitens* est commun dans les marécages, ainsi que plusieurs *lycopodium* qu'on ne trouve pas en Angleterre. Le *ledum latifolium*, la *gualtheria procumbens*, la *linnœa borealis* sont très-abondantes. On trouve aussi dans les marais l'*andromeda polyfolia* et *calyculata*.

Le pays continua à n'être entrecoupé que de petites collines et de lacs, et à présenter la même végétation jusqu'à Winnipeg. Là, ce n'est qu'un marécage continu, où l'on ne voit guère autre chose que des saules et des roseaux. Sur les rochers calcaires, je remarquai le *gymnostomum tenue*, et une nouvelle espèce, la *weissia calcarea*, etc. Les marais se prolongent au-delà de Cumberland-House, où je trouvai en abondance le *bryum triquetrum*..... Pendant un séjour de six semaines, je n'y recueillis que très - peu de plantes, et pour la plupart fort communes. Les eaux du lac, sur lequel Cumberland - House est situé, grossirent prodigieusement, et inondèrent tous les environs. Les bois étaient entièrement composés, en cet endroit, de peupliers et de saules. Je m'a-

perçus de l'effet de la crue des eaux en traversant la Saskatchewan ; les plantes de ses bords avaient péri, et la rapidité de notre marche ne me permit pas de visiter l'intérieur. Le niveau de la plaine, à Carlton-House, est de cinquante pieds au-dessus de la rivière, qui en cet endroit s'était élevée de vingt-cinq. Presque toutes les plantes que je vis dans la plaine, avaient cessé d'être en fleur ; mais je remarquai que celles de la Diadelphie étaient très-nombreuses. Les plaines, en général sablonneuses, sont peu favorables aux mousses. Comme il régnait beaucoup d'agitation parmi les Indiens des environs de Carlton, je me déterminai à pousser jusqu'à Edmonton, environ quatre cents milles plus loin dans l'ouest. La facilité que cette course m'offrait de voir des plantes, me mettait à même de juger de ce que je pouvais attendre pour la suite. Malheureusement c'est toujours à-peu-près la même chose.

Je trouvai l'occasion de faire partie d'une petite troupe qui se rendait à Colombie, ce qui me détermina à aller aux montagnes. Nous quittâmes la Saskatchewan, et nous nous rendîmes à la rivière Assinaboyne, à cent milles nord-ouest d'Edmonton, à travers un pays couvert de forêts de saules et de peupliers. Je ne puis évaluer la distance qu'approximativement. Je remarquai plusieurs plantes que je n'avais pas vues encore, mais rien d'intéressant. Les voyageurs remontèrent la rivière dans des canots jusqu'aux montagnes qui sont à environ trois cents milles ; mais, comme ces canots étaient trop chargés, quelques-uns de nous durent faire la route par terre, et le desir de voir le pays m'engagea à être de ce nombre. Nous partîmes le 1er octobre, mais malheureusement le 4 il tomba une telle quantité de neige qu'il me fallut renoncer à mes herborisations. Nous arrivâmes en dix jours aux montagnes, sans aucun accident. Le pays est partout très-boisé, mais il devient d'un aspect plus irrégulier en se rapprochant des montagnes. Je remarquai une espèce de pin que je n'avais pas vue encore ; c'est probablement le *pinus taxifolius*. Le *pinus banksiana* est le plus commun. Je trouvai en cet endroit un chasseur

indien que je me décidai à accompagner pendant l'hiver, attendu que la neige m'empêchait de songer à la botanique. Je reconnus cependant en quelques endroits découverts, plusieurs espèces intéressantes : la *menziesia cœrulea*, l'*arbutus alpina* avec ses baies rouges ; quatre ou cinq espèces de *pedicularis ;* les *juncus triglumis* et *spicatus ;* et deux ou trois autres espèces que je ne connais pas ; une plante ressemblant beaucoup à l'avoine, et qui est probablement l'*hudsonia*, non décrite par Nuttall ; quatre ou cinq saxifrages ; plusieurs *potentilla*, dont quelques-unes nouvelles ; le *dryas integrifolia* et *octopetala ;* deux ou trois espèces de *draba* et d'*alyssum* non décrites ; un beau *pteris ;* deux ou trois espèces d'*artemisia*. Parmi les mousses, j'en vis peu qui fussent nouvelles pour moi, et aucune que je croie pouvoir ranger parmi les plantes alpines. Le *splachnum angustatum* et les *mnioïdes* sont abondans, ainsi qu'un petit *gymnostomum* que je crois nouveau, ressemblant au *gymnostomum donianum*, mais de moitié plus petit, et venant dans les endroits pierreux. Je vis le *bryum demissum*, portant un petit nombre de capsules ; les *cetraria nivalis* et *cucullata* sont abondantes ; j'ai reconnu aussi la *dufourra arctica*. J'espère d'après cela, être à même de réparer, en quelque sorte, la perte du temps qui s'est écoulé sans que j'aie pu en profiter. L'hiver a été extrêmement rigoureux, et, par conséquent, les animaux rares et chétifs ; cependant je n'ai pas manqué de vivres. J'ai parcouru le pied des montagnes l'espace de trois cents milles, au nord du Portage, et je suis revenu ici depuis peu de jours. Je suis allé me promener sur quelques parties de terrain que la neige ne recouvrait pas, et j'ai reconnu qu'il paraîtrait incessamment quelques fleurs, telles que la *saxifraga oppositifolia*, une *draba*, et une plante dont le genre m'est inconnu, mais que je crois une *globularia*. Je me propose de passer l'été dans les montagnes, de les traverser, s'il est possible, pendant l'automne, pour me rendre sur la Colombia, et de revenir au printemps à Carlton-House, pour y demeurer jusqu'au moment où je dois rejoindre le docteur Richardson à Cumberland-House vers le 5 août

1827. Il y a fort peu d'insectes dans ce pays, et ce sont à-peu-près les mêmes qu'on trouve en Angleterre. Je m'occupe en ce moment de la chasse des oiseaux: mais ils ne sont pas très-nombreux ici, et disparaissent entièrement pendant l'hiver.

De M. Douglas.

Des grandes Chutes sur la Colombie, 24 mars 1826.

Monsieur, vous avez reçu, par le retour de M. Scouler, des détails intéressans sur la partie nord-ouest de l'Amérique. Son départ me fut très-sensible; pendant plusieurs jours, je me trouvai bien seul.

La partie supérieure du pays m'a paru extrêmement intéressante, et sa végétation est tellement différente de ce que présentent les côtes, que j'ai résolu de consacrer une année entière à son examen. Quoique cette résolution n'ait pas tout-à-fait reçu l'assentiment de M. Sabine, qui m'a défendu de rester dans ce pays après le départ du bâtiment; j'espère qu'il n'en sera pas trop contrarié. Je crois pouvoir atteindre les *Rocky Mountains* dans le mois d'août, et achever, avec ce que je possède déjà, une riche collection. Pendant l'hiver dernier, j'ai été constamment occupé à ramasser des mousses et des *Jungermanniæ*, et à faire des collections de zoologie. Je vous apprends avec plaisir que j'ai découvert une nouvelle espèce de pin, la plus grande du genre, et présentant probablement les plus beaux échantillons de la végétation américaine. Il atteint l'énorme dimension de 170 à 220 pieds anglais de hauteur, et de 20 à 50 de circonférence; les cônes ont de 12 à 18 pouces de long; j'en ai un qui a 16 pouces et demi de long et 10 pouces de tour dans la partie la plus grosse. Le tronc de cet arbre est extrêmement droit et dépourvu de branches jusqu'à une légère distance de l'extrémité qui forme une ombelle parfaite. Le bois de belle qualité donne beaucoup de résine. Des arbres de cette espèce croissent encore, malgré qu'ils aient été brûlés en partie par les habitans (usage très-fréquent parmi

ceux-ci, pour s'éviter la peine de ramasser d'autres bois), donnent une substance que je crois n'être autre chose que du sucre, bien que je sois presque effrayé de l'affirmer. Au reste, comme on en a envoyé en Angleterre avec les cônes qui la produisent, sa véritable nature sera bientôt connue. L'arbre croît abondamment à deux dégrés au sud de Colombie, dans le pays habité par la tribu des Indiens appelés Umptqun. Ils ramassent les pignons en automne, et en font des espèces de gâteaux qui sont considérés comme un objet de luxe. La substance sucrée est employée pour assaisonnement comme le sucre chez nous. Je me propose de prendre plusieurs échantillons de ce pin, pour pouvoir en donner une idée assez correcte, et un sac de pignons. Je desire beaucoup me procurer le *phlox speciosa*, et s'il existe ici, j'espère y parvenir. Il y a dans ce pays plusieurs liliacées très-curieuses.

J'ai reçu des nouvelles de la compagnie du capitaine Franklin, du lac Cumberland; ils se rendaient au lac de l'Ours où ils doivent passer l'hiver. J'apprends qu'un M. Drummond, qui est probablement le botaniste de ce nom, qui a demeuré à Forfar, accompagne l'expédition en qualité de naturaliste. Il se trouve sur le côté opposé des montagnes, vers la rivière Pene. Il y a ici un nommé M. Macleod, qui a passé les cinq dernières années au fort Bonne-Espérance, sur la rivière Mackensie. Il m'apprend que s'il faut s'en rapporter aux habitans, qu'il connaît parfaitement, il doit exister un passage au nord-ouest. Ils parlent d'une grande rivière qui coule parallèlement à la Mackensie, et se jette à la mer près le cap de Glace, au nord duquel se trouve, dans une île, un établissement où les vaisseaux marchands viennent faire des échanges. Ils assurent que les gens de cet établissement sont fort méchans, et qu'il leur arrive souvent de pendre des Indiens aux manœuvres des vaisseaux; on ajoute qu'ils portent une longue barbe. Je pense qu'on peut ajouter quelque foi à tout cela, attendu que M. Macleod me montra des monnaies russes, des peignes et quelques objets de quincaillerie, ne ressemblant en rien à ceux que fournit la

Compagnie Anglaise. M. Macleod fit rassembler les habitans l'été dernier, pour qu'ils l'accompagnassent à son départ pour la baie d'Hudson. La mer est libre, dit-il, après le mois de juillet. La conduite de ce voyageur présente un exemple frappant de ce que peut la persévérance; dans le court espace de onze mois, il a visité la mer polaire et les océans Atlantique et Pacifique, au milieu de travaux et de dangers que personne, sans doute, n'avait affrontés avant lui (1).

Je ferai mon possible pour traverser le continent pendant le printemps de 1827. Mais, si je ne réussis pas dans ce projet, je saisirai la première occasion pour me rendre en Angleterre. J'ai une bien faible provision de linge et de vêtemens, puisqu'elle se borne à deux chemises, deux mouchoirs, une couverture, un manteau, et que je n'ai pas de bas. Mais il m'était impossible d'en porter davantage, attendu que le papier pour envelopper les échantillons et tous les objets nécessaires aux observations, forment déjà un assez grand embarrras.

P. S. Depuis que j'ai écrit ce qui précède, j'ai trouvé le *phlox speciosa* de Pursh, végétal superbe; sa description, cependant, demandera quelque attention. J'ai trouvé aussi, du même genre, une nouvelle espèce qui se rapproche de la *setacea*, et beaucoup de *tigarea tridentata* à fleurs jaunes. Je ne sais, en vérité, où m'asseoir pour écrire, et où placer mon papier.

Je me trouve maintenant par les 47 1/2 degrés de latitude nord, et 119 de longitude ouest.

De M. Douglas à M. Scouler.

Priests rapid sur la Colombie, par 48° de latitude nord, et 117 de long ouest, 3 avril 1826.

Je me suis fait une contusion au genou en clouant une caisse, et cet accident m'a donné quelque inquiétude et m'a privé du plai-

(1) Nous avions déjà fait connaître ce passage intéressant.

sir de vous voir avant votre départ. Je partis du fort Vanconver le 22 octobre, dans le dessein de vous voir, en me rendant au port Whitby sur la rivière Chichilin. Dans la soirée du lendemain, je mis pied à terre à Oak-point pour m'y procurer quelque vivres. Un Indien me remit la lettre par laquelle vous me faisiez part de l'espoir que vous aviez de rester quelques jours de plus ; comme, d'ailleurs, des habitans m'assurèrent avoir vu le bâtiment dans la matinée même, je pris mon parti sur-le-champ, et, sans perdre de temps, je me rembarquai à onze heures du soir, espérant arriver à la baie avant le point du jour. Malheureusement, le vent étant contraire et mes Indiens fatigués, nous n'arrivâmes qu'à dix heures, et j'appris, à mon grand regret, que votre bâtiment venait de quitter la rivière depuis une heure seulement. Je trouvai Tha-a-Muxci, chef indien dont vous m'aviez parlé quelquefois. C'est un beau vieillard. D'après la demande qu'il m'en fit, je le rasai, *afin qu'il ressemblât à un chef du roi Georges.* Il m'accompagna le long de la côte, et, en remontant le Chichilin jusqu'à soixante milles de l'embouchure. Là, je traversai, près du mont Saint-Hélené, un petit espace de terrain pour me rendre à la rivière Cow-a-Lidsk, que je descendis jusqu'à sa jonction avec la Colombie. C'est la course la plus infructueuse que j'aie faite ; la saison était avancée, et la douleur de mon genou me contrariait beaucoup. Aussi, je fus contraint à m'arrêter pendant trois jours au cap Fonlweather, dans une hutte construite avec des herbes et des branches de pin ; et, comme il m'etait impossiblé de sortir pour chasser, je n'avais que fort peu de chose à manger. Je tuai, dans le courant de l'excursion, plusieurs espèces de *procellaria* et de *larus*, et un *colymbus* ; mais les pluies qui tombèrent en abondance, ne me permirent pas de les conserver. La seule plante qui me parut digne de quelque attention, est une nouvelle espèce d'*eriogonum*. Je recueillis aussi quelques semences, entre autres celles de l'*helonias tenax*, et d'un beau *carex* à grand fruit. Cette tournée, qui dura vingt-cinq jours, me réduisit à un tel état de faiblesse que, pendant

le reste de la saison, j'ai été à-peu-près hors d'état de rien entreprendre. Pendant les intervalles de beau temps qui eurent lieu dans le cours de l'hiver, j'ai parcouru les bois pour ramasser des mousses; mais je ne connais pas assez bien ces familles pour pouvoir les classer. Comme il ne fallait pas songer à la botanique, je commençai à faire une collection d'oiseaux. Mais je trouvai un obstacle dans ma vue qui, toujours extrêmement faible, avait encore considérablement diminué depuis peu. J'éprouvai la plus grande difficulté à me servir du fusil, dont j'avais jusque-là fait usage avec beaucoup d'adresse.

J'ai une espèce de pin qui est le plus beau du genre, et j'espère en obtenir bientôt de nouveaux échantillons, ainsi qu'une grande quantité de semences. C'est, sans contrédit, le plus beau végétal de l'Amérique. J'ai une autre espèce de *mimulus*, le *mimulus alba*. J'ai laissé les bords de la mer dans le milieu de ce mois; mais, quoique j'eusse pu traverser le continent et retourner en Angleterre, je pense qu'il n'est pas dans les intérêts de la Société qui m'emploie, de négliger le champ intéressant de découvertes que me présentent les pays bordant la partie supérieure des rivières. Excusez mon griffonnage; j'ai bien peu de temps à moi, et surtout bien peu de commodités pour vous écrire. Ma caisse à échantillons me sert de table et de pupître; mais au moins elle contient quelques objets curieux.

Retour du docteur Blume.

Ce célèbre naturaliste hollandais, disciple de Brugmann, vient de rentrer dans sa patrie après un séjour de neuf années dans l'île de Java. Favorisé par les circonstances, plein de zèle et de connaissances variées, il a exploré cette grande contrée avec autant de talent que de bonheur. Il revient possesseur d'une immense collection dans les trois règnes, mais surtout en plantes, dont la plupart n'ont pas encore été décrites. Quand on se rappelle combien peu

de progrès l'histoire naturelle des possessions hollandaises, en Asie, a fait depuis les jours de Rumpf et Rheede, et les tristes résultats du zèle et des recherches de M. Kuhl et Van Hasselt, et la fin déplorable des naturalistes anglais Arnold et Jack, victimes d'un climat meurtrier, on met un double prix à l'heureux retour de M. le docteur Blume. Il s'occupe activement de la publication de ses travaux, à laquelle S. M. le roi des Pays-Bas accorde une protection toute spéciale. Il faut espérer que nous posséderons bientôt une flore complète de la plus belle des colonies hollandaises. L'échantillon que le docteur Blume en a déjà fait paraître à Batavia, sous le titre d'*Aperçu général de la botanique de Java*, donne une idée de l'importance de ses découvertes.

Depuis long-temps on a remarqué entre les Finlandais, les Surjans, les Wotjaks, les Tscherming, etc., une grande affinité dans la langue et les mœurs. Le docteur Sjongren vient d'obtenir la permission de l'empereur de Russie, d'entreprendre un voyage pour faire des recherches sur ces peuplades.

Le célèbre voyageur Beltrami a découvert dans un couvent de l'intérieur du Mexique, un manuscrit de la plus grande rareté, peut-être unique. C'est l'évangile, tel qu'il fut dicté par les premiers moines espagnols, connus sous le nom de moines conquérans qui abordèrent dans ces parages, et qui fut traduit par Montézuma en langue mexicaine (probablement en caractères hiéroglyphiques), lorsqu'il embrassa le culte catholique. Ce manuscrit, grand in-folio, est d'une écriture élégante, sur un papier indigène qui ressemble au parchemin, mais plus large que le papyrus.

La nouvelle expédition russe de découvertes, composée des vaisseaux de la marine impériale, le *Moller* et le *Seniavin*, sous les ordres des capitaines Stanjikowich et Litke, a pour objet la reconnaissance des côtes appartenantes à la Russie, dans la partie du nord de l'Océan pacifique. Le premier de ces bâtimens est chargé d'explorer les côtes N. O. et les îles Aleutiennes, et le second les côtes orientales de l'Asie, le détroit de Behering, les rivages de Kamschatka, les îles Carolines, la mer d'Otschosk, etc. Ce voyage doit durer quatre ans.

On vient de retrouver à Vienne le manuscrit du journal du célèbre voyageur Seetzen. Le docteur Heinrichs, son parent, l'a acheté d'un Italien, et se propose de le publier incessamment. Il n'est pas besoin d'ajouter que les amis de la géographie attendent cette curieuse relation avec une vive impatience.

Le naufrage de l'*Antelope* fit connaître les îles Pelew, un événement semblable, la perte du navire *La Valetta*, de 300 tonneaux, commandé par le capitaine J. W. Philips, neveu du contre-amiral Burney, a fait découvrir le 10 juillet 1825, une île et un rescif de corail jusqu'alors inconnus, situés par le 21e degré de latitude sud, et par le 143e degré de longitude orientale (M. de G.). Les naufragés ont fait un séjour de quatre-vingt-douze jours sur cette île, qui paraît inhabitée, du moins la relation de ce naufrage ne parle pas de ses habitans.

DÉCOUVERTES EN AFRIQUE.

Lettre du capitaine CLAPPERTON. — *Départ du colonel* DENHAM. —FERNANDO-PO. — *Le major* LAING.

Le capitaine Clapperton, dans une lettre datée de Hio ou Eyo, capitale du Youriba, le 22 février 1826, annonce qu'après avoir été dangereusement malade, il est parvenu à se rétablir sans le secours de la médecine, et qu'il est parvenu à Hio, où il a été fort bien accueilli. Il comptait se rendre à Youri où Pearce fut tué, et y réclamer ses papiers, si Bello ne les avait pas déja envoyés et Europe. « J'ai fait, dit-il, des découvertes importantes, j'ai franchi une chaîne de montagnes, dont auparavant on ignorait entièrement l'existence, et j'ai traversé un des royaumes les plus grands de l'Afrique, dont l'Europe ne savait pas même le nom. » Il termine sa lettre par assurer que le prétendu Niger n'est qu'à deux journées de route à l'est du point où il se trouve, et affirme qu'il a son embouchure dans le golfe du Benin. C'est sans doute cette assertion positive qui a déterminé le départ et la mission du colonel Denham, qui a quitté la Tamise dans les derniers jours de décembre, sur le vaisseau le *Cadmus*. L'objet précis de son voyage et le point qu'il va visiter, sont encore officiellement inconnus; ce qui paraît certain, c'est que cette mission se rattache au projet d'ouvrir des communications avec l'intérieur, et de former un grand établissement plus central que Sierra-Leone, qui n'a pas de rivières navigables et dont le climat est meurtrier; tout fait croire que Fernando-Po est le lieu choisi pour la nouvelle colonie. Cette île a depuis long-temps été signalée comme le point le plus convenable pour l'y etablir. Elle est haute, boisée, bien arrosée, elle est saine, et sa fertilité ajoute à son importance de position. Ce qui change presque cette conjecture en réalité, c'est la nomination du capitaine Owen, qui a exécuté avec autant de

talent que de persévérance, la reconnaissance des côtes orientales d'Afrique, aux fonctions de gouverneur de Fernando-Po. Les journaux anglais annoncent que l'établissement de Sierra Leone doit y être immédiatement transféré. C'est un commencement d'exécution du projet de M. Macqueen.

Une nouvelle beaucoup plus extraordinaire, c'est l'annonce du retour du major Laing, par la voie de Tripoli. On assure qu'il a écrit de Tombouctou (sa lettre est sans date), qu'il était dans l'intention de se rendre directement à Tripoli, ce qui laisserait sans exécution la partie de son itinéraire dont la science attendait les plus intéressans résultats. (*Voir* la lettre de M. Delaporte à M. Jomard, qui annonce l'arrivée du major à Touat, ville dépendante du royaume de Maroc.)

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

§. 1er. *Procès-Verbaux des Séances.*

Séance particulière du 29 décembre 1826.

M. le baron Coquebert-Montbret fait un rapport sur le manuscrit intitulé : *Mirabilia descripta per Fratrem Jordanum, etc.*, dont la Commission centrale a ordonné la publication dans le tome II (2me partie) du Recueil des Mémoires de la Société.

Il offre en même temps 500 exemplaires du *Fac simile* de l'écriture du manuscrit original, pour être joints au 2me volume.

MM. Barbié du Bocage font hommage de 650 exemplaires du portrait de feu M. Barbié du Bocage, leur père, pour être joints au Bulletin (Nos 43 et 44), qui contient l'éloge de ce savant.

La Commission centrale, réunie pour délibérer sur plusieurs articles réglementaires relatifs à son administration intérieure, entre d'abord en discussion sur la proposition faite par M. Girard d'éta-

blir un jeton de présence: elle en adopte le principe, et nomme une Commission, composée de MM. le baron Coquebert-Montbret, le chevalier Bonne et de Freycinet, qu'elle invite à lui présenter un rapport sur les frais, le type, la valeur et le mode de répartition de ce jeton.

La Commission centrale nomme, au scrutin, une seconde Commission chargée de juger les Mémoires envoyés pour concourir au prix relatif à la *Détermination des directions suivant lesquelles le flot arrive sur les différens points de la côte méridionale de la Manche, compris entre le cap de Hougue et le cap d'Antifer.* Cette Commission est composée de MM. le comte Andréossy, Brué et de Freycinet.

M. le Président invite M. Warden à faire un Rapport à la Commission centrale sur les travaux de deux savans Américains, MM. le docteur Mease et Tanner qui ont enrichi les Archives et la Bibliothèque de plusieurs Mémoires et Ouvrages importans, et qui peuvent être jugés dignes de recevoir des diplômes de correspondans.

Un Membre propose que la lettre, adressée par le M. Président aux membres de la Commission centrale, soit insérée dans le Bulletin. Cette proposition est adoptée.

Séance du 5 *janvier* 1827.

MM. le marquis de Pastoret et le vicomte de Chateaubriand, pairs de France, remercient la Société du titre de *Président honoraire* qu'elle leur a conféré, dans son Assemblée générale du 1er décembre, et ils l'assurent de tout l'intérêt qu'ils portent aux succès de ses travaux.

M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie royale des Sciences accuse réception du tome II (1re partie) du Recueil des Mémoires, et témoigne à la Société tout le prix que l'Académie attache à cette publication.

M. Moris adresse ses remercîmens à la Société qui vient de l'admettre au nombre de ses Membres; il fera tous ses efforts pour concourir au but qu'elle se propose.

M. le Président annonce qu'il a été déposé sur le bureau un Mémoire pour le concours relatif au *Nivellement des fleuves et des rivières de la France.* Ce Mémoire porte la devise : *Les fleuves, pour être utiles, ont besoin des secours de l'art.*

MM. les colonels Jacotin, Corabœuf et le général Haxo sont nommés, au scrutin, membres de la Commission chargée de juger ce concours.

La Section de Comptabilité communique à la Commission Centrale le budget des recettes et des dépenses pour l'exercice de 1826-1827. Ce budget est adopté.

Sur la proposition de cette Section, la Commission Centrale décide que la Carte des Pachaliks d'Alep, d'Orfa et de Bagdad, qui fait partie du tome II du Recueil des Mémoires, sera vendue séparément: elle en fixe le prix à cinq francs pour le public et à deux francs cinquante centimes pour les Membres de la Société

La Commission adopte également diverses mesures proposées par la Section de Comptabilité pour faciliter la vente du Recueil des Mémoires.

M. Eyriès, au nom de la Section de Publication, fait un Rapport verbal sur trois Mémoires manuscrits, adressés à la Société et renvoyés à l'examen de cette section. La Commission adopte les conclusions de ce Rapport, et décide que les Mémoires, dont il s'agit, seront imprimés dans le Bulletin.

M. Eyriès veut bien se charger d'ajouter quelques observations préliminaires à l'un de ces Mémoires, relatif à la religion des Druses.

M. Jomard rend compte à l'Assemblée des travaux préparatoires de la Commission mixte, chargée de rassembler les élémens nécessaires à la rédaction d'une Carte hydrographique de la France.

Cette Commission, composée de cinq Membres de la Société et de trois Ingénieurs en chef des Ponts-et-Chaussées et des Mines, a décidé qu'elle se réunirait tous les jeudis pour discuter les bases de l'opération importante dont la Société a conçu le projet.

M. Warden annonce que le capitaine J. A. Nye, de Boston, a reconnu un rocher, dans le trajet de Marshfield, au Massachusets, à l'île de Saint-Thomas; et qu'il en a fixé la position, d'après ses observations lunaires, par 31° 19' de latitude nord, et par 55° 47' de longitude ouest. (Voir Documens, page 80).

M. le Président invite M. le baron Ch. Dupin à faire un Rapport à la Société sur la *Carte industrielle et minéralogique du cours de la Dordogne, de la plupart de ses affluens et, en particulier, de la Vézère et de la Corrèze*, par M. Mévil.

Il invite également M. Alex. Barbié du Bocage à faire un Rapport sur le *Grand Atlas américain de M. Tanner.*

Séance du 19 *janvier* 1827.

S. E. le Baron de Damas, Ministre des Affaires Etrangères, adresse ses remercîmens à la Société, pour l'envoi qu'elle lui a fait du tome II (première partie) du Recueil de ses Mémoires, en l'assurant de tout l'intérêt qu'il prend à ses utiles travaux. Sur le desir de Son Excellence, la Société s'empresse de l'admettre au nombre de ses Membres.

M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie française remercie la Société pour le même objet.

M. le docteur Sébastien Minaño, Membre de l'Académie royale d'Histoire de Madrid, admis récemment dans le sein de la Société, offre, comme un témoignage de sa reconnaissance, un exemplaire des trois premiers volumes du *Dictionnaire géographique et statistique de l'Espagne et du Portugal*, qu'il publie sous les auspices de S. M. le Roi d'Espagne. La Commission centrale accueille avec intérêt cet ouvrage, qui est le premier dictionnaire général que l'on possède sur la Péninsule, et vote des remercîmens à l'auteur.

M. le Baron de Nerciat, envoyé en mission à Smyrne, informe la Société de son départ, et lui témoigne le desir de recevoir ses instructions. M. le Président invite la Section de Correspon-

dance à dresser une série de questions sur le pays que M. de Nereiat a le projet de visiter.

M. Cadet de Metz continue la lecture de son Rapport sur le Mémorial topographique et militaire du Dépôt général de la Guerre.

M. Warden annonce que l'on vient de trouver près de l'embouchure de la rivière de Calcasu, qui se jette dans le golfe du Mexique, par le 29° 36' de latitude nord, une bouteille cachetée renfermant un billet qui indique que cette bouteille a été jetée à la mer, le 16 novembre 1823, à bord du Brick, *Jack-Tar*, par le 34° 45' de latitude nord, et le 16° 1' de longitude ouest, dans l'intention de reconnaître la direction des courans.

Cette bouteille, dit-on, a dû être jetée à la mer, entre Madère et la côte d'Afrique; elle aurait donc parcouru, en trois ans, un espace d'environ trois mille lieues.

Le même Membre fait hommage : 1° d'un tableau, publié en 1826, des peuplades indiennes des Etats-Unis, qui occupent le pays à l'est des monts Rocky, classées d'après leurs langues et leurs dialectes, par A. Gallatin, actuellement Ministre des Etats-Unis, à Londres; 2° d'une Circulaire, datée le 15 mai 1826, par laquelle le Secrétaire du département de la Guerre annonce l'intention du Gouvernement, de faire rechercher tous les renseignemens relatifs aux langues des Indiens, accompagnée de modèles de vocabulaires des mots et des phrases les plus usités.

M. le Baron Coquebert de Montbret communique à l'Assemblée une Carte manuscrite, composée de plusieurs bandes, qui représente des vues du littoral de la Chine. Cette carte, très-curieuse, paraît avoir été exécutée par un Chinois.

Diverses propositions, relatives au jeton de présence, sont renvoyées à la Commission spéciale, chargée de faire un Rapport sur cet objet.

Séance du 2 février 1827.

M. Jomard communique l'extrait d'une lettre de M. Delaporte,

Vice-Consul de France à Tanger, contenant des détails sur la mort de M. Piloti qui se préparait à faire le voyage de Tombouctou, ainsi que quelques renseignemens sur la route de Taffileh à Tombouctou. Insertion au Bulletin (Voir Documens, page 82).

Un Membre appelle l'attention de l'assemblée, au sujet d'un article inséré dans le N° 54 du Journal de la Société Asiatique, sur le voyage de l'Evêque arménien d'Ardjenzan, et sur l'opinion de M. de Saint-Martin relativement aux voyages dirigés vers le continent d'Amérique en même temps que celui de Christophe Colomb.

M. de la Roquette annonce qu'il s'est occupé de cette question.

MM. Alex. Barbié du Bocage et Bianchi font lecture d'une série de questions sur Smyrne et les environs, que la Section de Correspondance avait été invitée à rédiger pour M. le Baron de Nerciat. Ces questions sont adoptées par la Commission Centrale.

M. le chevalier Bonne, au nom d'une Commission spéciale, communique le projet d'établissement d'un jeton de présence dans le sein de la Commission centrale, dont les fonds, sauf les frais de la fabrication, seront faits par chacun des Membres qui la composent. Tous les articles de ce projet sont mis aux voix et adoptés.

M. Warden communique une note relative à la découverte de plusieurs nouvelles îles, faite, dans la mer Pacifique, par le bâtiment américain, le *Loper*, employé à la pêche de la baleine Insertion au Bulletin. (Voir Documens, page 81).

Séance du 16 février.

S. E. le Comte de Chabrol, Ministre de la Marine, remercie la Société de l'hommage qu'elle lui a fait du tome II du Recueil de ses Mémoires; par cette publication et par l'activité qu'elle donne à ses travaux, la Société lui paraît devoir acquérir chaque jour de nouveaux titres à la reconnaissance publique et aux encouragemens du Gouvernement.

M. le Contre-Amiral de Rossel, Directeur-général du Dépôt

de la Marine, adresse les nouvelles cartes publiées par le Dépôt, depuis décembre 1824 jusqu'en janvier 1827, et qui complètent divers Neptunes de l'hydrographie française dont la Société possède la collection. Lors d'une publication nouvelle, les Cartes qui en feront partie, seront envoyées immédiatement à la Société.

M. Lamblardie, Ingénieur en chef des Ponts-et-Chaussées, annonce qu'il s'occupait de questions relatives à la marche des alluvions et au régime des marées à l'embouchure de la Seine, à l'occasion d'un Mémoire qui a paru, en 1825, sur le projet d'un barrage-déversoir maritime à établir entre Honfleur et Harfleur, lorsqu'il eut connaissance du Programme publié par la Société sur le même sujet; il fait connaître les motifs qui l'ont empêché de concourir, et prie la Société d'agréer l'offre d'un exemplaire de son ouvrage.

M. L. Choris écrit à la Société pour lui offrir un exemplaire de l'ouvrage intitulé: *Vues et Paysages des régions équinoxiales*, *etc.*, qui doit servir de complément à son Voyage Pittoresque autour du monde, sur le brick le *Rurick;* sa lettre contient divers détails relatifs au but et aux résultats de ce voyage.

Le même Membre annonce qu'il est sur le point de mettre à exécution un projet de voyage dans l'Amérique méridionale, et sollicite les instructions de la Société. New-Yorck, les rivières de l'Ohio et du Mississipi, le Mexique, le Guatemala, Quitto, le Pérou, le Chili, Chiloé, la Patagonie et, en général, tous les pays les plus méridionaux de l'Amérique, sont les points où ce voyageur se propose de diriger ses recherches. Cinq ou six ans lui paraissent nécessaires pour exécuter ce voyage d'après le vaste plan qu'il s'est tracé, afin de le rendre utile à la science.

La Commission Centrale invite la Section de Correspondance à examiner, de concert avec le Bureau, le projet que lui soumet M. Choris, à dresser une instruction générale sur les pays qu'il doit visiter, et, enfin, à proposer les mesures nécessaires pour favoriser une entreprise dont les résultats peuvent être d'une grande importance pour la géographie de ces contrées.

M. Cadet de Metz lit la fin de son Rapport sur le Mémorial topographique du Dépôt de la Guerre. Insertion au Bulletin d'un extrait de ce Rapport.

M. Warden fait un rapport sur les ouvrages de M. le docteur Mease.

M. le Président invite MM. les Membres à soumettre, à la séance prochaine, les nouveaux sujets de prix qui, aux termes du Réglement, doivent être mis au concours dans l'Assemblée générale du mois de mars.

Il invite également les Commissions chargées de juger les concours, à préparer leurs Rapports pour la séance du 2 mars.

§ 2. *Admissions, Offrandes, etc.*

MEMBRES NOUVELLEMENT ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 5 *janvier* 1827.

M. Ballyet, Intendant militaire.

M. J-J. Baude.

M. Samuel Bernard, Membre de la Commission d'Egypte. etc.

M. Charles Durozoir, Professeur d'Histoire au Collége royal de Louis-le-Grand, et Professeur Suppléant à la Faculté des Lettres de l'Académie de Paris.

Séance du 19 *janvier* 1827.

S. E. M. le Baron de Damas, Pair de France, Ministre des Affaires Etrangères.

Séance du 16 *février.*

M. le Baron Félix, Maréchal-de-camp, ancien Maître des Requêtes, Inspecteur en chef aux Revues, en retraite, etc.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 5 janvier 1827.

Par S. E. le Ministre des Affaires Etrangères : *Monumens de la France* par M. le Comte de Laborde, 24e *livraison.*

Par la Société Royale Asiatique de la Grande-Bretagne et d'Irlande : *Le tome* 1er *de ses Transactions*, in-4°.

Par M. Giraldez: *Tratado completo de Cosmographia e Geographia historica, phisica e commercial antiga e moderna, tome* 2 in-4°, 1826.

Par M. Girault de Saint-Fargeau: *Dictionnaire de géographie physique et politique de la France et des Colonies*, 1 *vol.* in-8°, *Paris*, 1826.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, *cah. de décembre.*

Par M. Leuven: *Journal des voyages*, *cah. de novembre.*

Par la Société d'Agriculture de la Charente : *Le cah. d'octobre de ses Annales.*

Par la Société centrale d'Agriculture de la Seine-Inférieure: *Séance publique de* 1826.

Séance du 19 janvier.

Par M. Ch. Bailleul : *Le Bibliomappe ou Livre-Cartes*, 12, 13 et 14e *livraisons.*

Par M. le Dr S. Minano : *Diccionario geografico-estadistico de España y Portugal*, *tomes* 1, 2 *et* 3e, *Madrid*, 1826.

Par M. de Férussac : *Bulletin des sciences géographiques*, *cahier de décembre.*

Par M. Rauch: *Annales européennes*, *cah. de septembre.*

Séance du 2 février.

Par la Société Asiatique : *Les cahiers* 53 *et* 54e *de son Journal.*

Par le Comité grec: *Documens relatifs à l'état présent de la Grèce*, *nos* 3 *et* 4e.

Par la Société d'Agriculture de la Charente : *Le cahier de novembre de ses Annales.*

Par la Société d'Agriculture de l'Aube : *Mémoires de cette Société, 4e trimestre* 1826.

Par la Société d'Agriculture de la Seine-Inférieure : *Extrait des travaux de cette Société*, 22e *cahier.*

Séance du 16 *février.*

Par S. E. le Comte de Chabrol, Ministre de la Marine :

COLLECTION *des Cartes hydrographiques publiées par le dépôt de la Marine, depuis décembre* 1824, *jusqu'en janvier* 1827.

Publication de décembre 1824.

Plan de la côte sud de l'île de Wight, depuis la rade de Sainte-Hélène jusqu'à Needles-Point. — Plan de la côte méridionale d'Angleterre, depuis la pointe Blackwood de l'île de Wight jusqu'à Saint-Albans-Head. — Plan de la côte méridionale d'Angleterre, depuis Saint-Albans-Head jusqu'à Abbotsbury. — Plan de la côte méridionale d'Angleterre, depuis Plymouth jusqu'au cap Lizard. — Carte réduite de Pernambucò et de ses atterrages. — Carte réduite de la partie de la côte du Pérou, comprise entre 19° 5' *et* 16° 20' *lat. sud. — Plans d'Ilay, de la caleta de la Guata et de la caleta de Noratos — Plan de Quiloa.*

Publication d'octobre 1825.

Plan de la rade et du port de Plymouth. — Plan du port de Falmouth. — Carte de l'extrémité occidentale d'Angleterre et des Sorlingues. — Plan des îles Sorlingues. — Carte de la côte occidentale d'Angleterre, depuis le cap Sainte-Agnès jusqu'à la pointe de Hartland. — Plans de la baie d'Algésiras et des mouillages de Tarifa, Marbella et Frangerola. — Plans du port de Malaga, du mouillage de la tour de Molinos et de Nerja. — Plans des anses de la Herradura, des Berengueles, de Belilla et du mouillage d'Almunécar. — Plans de la plage de Salobrena, de Cala Houda et des mouillages du château de Ferro et d'Adra. — Plans des mouil-

lages de Roquetas, d'Almeria, de Corraletes et d'une partie de la côte d'Espagne. — Plans de l'anse Saint-Joseph, de los Escullos, du port de San Pedro et du mouillage de la Carbonera.–Plans du port de las Aguilas, du mouillage du mont de Cope et des anses d'Almazarron et de Portus. —Plans de Por-Man, du mouillage de l'île de Grossa, de l'anse de Torre-Vieja et du mouillage de Lugar-Nuevo. – Plan du port de Valdivia.

Publication de mars 1826.

Carte des côtes de France (Entrée du port de Lorient, presqu'île de Quiberon et partie septentrionale de Belle-Ile). — Plan des entrées du Morbihan et de la rivière de Craëh.— Baie d'Alicante, rade de Bénidorme, mouillage d'Altea.—Anse de Calpe, rade d'Almorayra, mouillage de Xavia. — Port de Denia, mouillage de Cullera, môle et grao de Valence.—Carte de la côte occidentale de Corse, depuis l'entrée du golfe de Sagone jusqu'à celle des bouches de Bonifacio. — Plan des îles Sanguinaires.—Plan des mouillages au fond du golfe d'Ajaccio.—Plan des mouillages de Propuano, Porto-Pollo et Campo-Moro. — Plan des Moines ou Monachi. — Plans des ports de Figari, Bonifacio et de la Calanque de la Conca.

Publication de janvier 1827.

Carte des îlots et écueils des Pater-Noster et de la côte depuis Baate Fiord jusqu'aux îlots Hosholmer.—Plan des ports des Alfaques et de Fangal et du mouillage de Peniscola.—Plans de Tarragone et de Barcelone.—Plans des mouillages de Salon, Mataro, Lloret, et du port de Blanes.—Plans des mouillages de Palamos, de Tosa, des îles Medas, et du port de San-Felin.—Plans des mouillages de Roses et des ports de Santa-Cruz, de la Selva et de Cadaques. — Carte du golfe de la Sidre (la Grande-Syrte). — Carte de la mer de Marmara. — Carte de la côte méridionale du golfe du Mexique, depuis Laguna-Madre jusqu'au cap Catoche.—Carte de la côte septentrionale du Mexique, depuis Laguna-Madre jusqu'à la Floride.—Carte de la cote du Brésil, depuis Pernambuco jusqu'à Ciara.—Carte de la côte du Brésil, depuis Ciara jusqu'à

Maranham.— Carte des attérages du port de Maranham.— Carte de la rade et du port de Maranham.—Carte générale de la côte du Brésil.— Carte des côtes et du golfe de la Californie.

Par M. Choris : *Vues et Paysages des régions équinoxiales, recueillis dans un voyage autour du monde; complément du Voyage pittoresque autour du monde*, 6 *livraisons. Paris*, 1826.

Par M. Lamblardie : *Observations sur un Mémoire de* M. Pattu, *Ingénieur en chef du département du Calvados, ayant pour titre : Développemens des bases d'un projet de barrage-déversoir maritime. Paris*, 1826, *in*-4°.

Par MM. Eyriès et de Larenaudière : *Nouvelles Annales des Voyages, cahier de janvier* 1827.

Par M. de Leuven : *Journal des Voyages, cahier de décembre* 1826.

Par M. de Larenaudière : *Séance générale annuelle de la Société de Géographie, du* 1er *décembre* 1826. — *Éloge de* M. Barbié du Bocage, *lu dans cette séance.—Discours prononcés aux funérailles de* M. Malte-Brun; *plusieurs exemplaires.*

Documens et Communications.

Extrait des Journaux des Etats-Unis.

Le capitaine James A. Nye, du brick *Aurora*, de Boston, reconnut un rocher, pendant le trajet de Marshfield, au Massachusets, à l'île de Saint-Thomas; et, suivant les observations lunaires qu'il fit, sa latitude est par 31°. 19' nord, et par long. O. 55 . 47'. Le 4 mars, dit le capitaine Nye, sur les trois heures du matin étant assis sur le pont, j'aperçus quelque chose à la surface de l'eau, que je pris pour un navire sans dessus dessous. Je le fis remarquer au matelot qui tenait le gouvernail; et, lorsque nous en fûmes à cinquante toises, nous reconnûmes que c'était un rocher de trois à cinq pieds de hauteur, et de vingt-cinq toises d'étendue du nord au sud, entouré de varec. La mer était unie; mais, auprès du rocher, on

voyait s'élever de petites vagues, qui en battaient les flancs avec bruit et qui, en se retirant, semblaient dégoutter du varec. Après l'avoir passé, nous reconnûmes qu'il avait plus d'étendue de l'ouest à l'est que du nord au sud. La matinée était si claire que nous pûmes l'apercevoir distinctement pendant quelque temps. Je n'observai pas si l'apparence de l'eau était différente, tant j'étais occupé du rocher; et ce ne fut qu'après l'avoir dépassé que j'y songeai. Mon bateau n'étant pas disponible, je ne pus me rendre sur le rocher. (Communiqué par M. Warden.)

EXTRAIT du Journal intitulé : *Nantucket Inquirer*.

Le bâtiment américain, du port de Nantucket, le *Loper*, employé à la pêche de la baleine dans la mer Pacifique, a découvert, pendant son dernier voyage, plusieurs nouvelles îles sur lesquelles on ne possède encore aucuns renseignemens.

Groupe des Starbuck sous l'équateur.		173° 30' E.
Récif.	5° 30' S.	175° 00' O.
Ile de Loper.	6° 07' S.	177° 40' E.
Ile de Tracy (habitée).	7° 30' S.	178° 45' E.
Ile Oeno. . . . . ,	23° 57' S.	131° 05' O.
New Nantucket.	0° 11' N.	176° 20' O.
Ile de Granger.	18° 53' N.	146° 14' E.
Rocher situé entre les îles Falkland et le continent, environ à 200 milles ouest de ces îles.	51° 51' S.	64° 42' O.

(Communiqué par M. Warden.)

Extrait *d'une lettre de Tanger du 14 avril 1826, adressée à* M. Jomard *par* M. Delaporte, *vice-consul à Tanger.*

Je suis fâché de reconnaître votre lettre par une mauvaise nouvelle, car il paraît qu'un sort fâcheux est attaché à tous les voyageurs en Afrique. Le pauvre M. Piloti (1), qui paraissait porté de tant de zèle pour cette expédition, et qui avait réuni tous les renseignemens et matériaux qu'il avait pu se procurer, vient d'éprouver ce triste sort. Il a voulu se mêler d'affaires politiques et religieuses ; et, malgré les conseils qu'on lui avait donnés, il vient de payer son imprudence de sa tête. Il faut croire que le voyageur anglais, Laing, qui vient d'arriver à *Touat*, sera plus heureux ; cependant vous observerez que Touat dépend de l'empire de Maroc, et que le commerce de cet Etat est intéressé à ce que les Européens ne pénètrent pas à Tombouctou, et met tout en œuvre pour les en empêcher.

Un noir nommé Si Mohammed Labbar, de passage à Tanger, qui a été de Taffileh à Tombouctou sur un dromadaire, m'a dit avoir fait cette route en vingt-cinq jours, et qu'on ne trouvait de l'eau que dans les stations ci-après indiquées, à compter de Taffileh, point de départ ;

---

(1) Antonio Piloti était un Espagnol réfugié, qui avait embrassé la religion musulmane. Après une résidence de plusieurs années dans l'empire de Maroc, il avait acquis la connaissance de la langue et lié des relations avec les Maures et les marchands qui font le commerce de Tombouctou ; c'est alors qu'il fit écrire en France pour obtenir des moyens de voyager dans l'intérieur. Il était sur le point d'effectuer son entreprise, au moment de la catastrophe à laquelle il a succombé, et qui est probablement l'effet d'une intrigue des Maures et des Juifs et d'un piège qu'ils lui ont tendu. E. J.

Savoir :

A Tabilbat	تبلبت
Douimniah	دوي امنيعه
Beni-Ghareb.	بني غارب
Sergo.	سرقوا
Arouan (ou Bir Arouan).	بير اروان
Tombouctou.	تنبكتوا

Il y a cinq jours de marche entre chaque station.

EVERAT, Imprimeur, rue du Cadran, N° 16.

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO 47. — MARS.

PREMIÈRE SECTION.

REVUE.

PERSONAL NARRATIVE *of a Journey from India to England. — Voyage de l'Inde en Angleterre, par Bassora, Bagdad, les Ruines de Babylone, le Curdistan, la cour de Perse, les rives occidentales de la mer Caspienne et Astracan, exécuté, en* 1824, *par le cap. George* KEPPEL. 1 vol. in-4°. Lond. 1827.

L'auteur, second fils du comte d'Albermale, est fort jeune encore, et débute dans la littérature par cette relation intéressante et très bien écrite. Après avoir assisté à la terrible bataille de Waterloo, il suivit dans l'Inde, comme aide-de-camp, le marquis d'Hastings; et lorsque le bonheur de revoir sa patrie lui fut permis, il choisit sa route de retour par une voie de terre plus périlleuse que celle du cap de Bonne-Espérance. L'itinéraire qu'il s'est tracé ne l'a point conduit, à la vérité,

dans des contrées inconnues, et ne nous vaudra aucune nouvelle découverte, mais il offrira, grâces aux talens d'observation du jeune officier, des descriptions de lieux bien faites, des tableaux de mœurs bien dessinés : il n'en faut pas davantage pour se faire lire avec plaisir.

Le capitaine Keppel, accompagné de MM. Baillie, Hamilton, Lamb et du capitaine Hart, met à la voile de Bombay en janvier 1824, sur le vaisseau de guerre l'*Alligator*, touche à Mascate, débarque à Bassora et remonte l'Euphrate et le Tigre, visite Bagdad, fait une excursion aux ruines de Babylone, gagne Teheran par Kermanshah, parvient à Bakou sur la mer Caspienne, dont il longe les rivages jusqu'à Astracan, et se rend ensuite à Moscou, puis à Pétersbourg, où il s'embarque pour l'Angleterre.

Le premier et le second chapitre de cette relation sont consacrés à décrire les mœurs des Arabes et des Persans, et à faire ressortir les contrastes qui existent entre ces deux peuples rivaux. Le trait suivant peint à merveille l'orgueil arabe. Un cheik de cette nation avait exercé envers les voyageurs cette hospitalité des anciens jours. Ils prenaient plaisir à causer avec le plus jeune de ses fils, qui avait à peine trois ans; ses réponses spirituelles et vives leur faisaient connaître la manière dont son père l'élevait et le développement de ses premières idées. « Nous lui demandâmes, dit M. Keppel, s'il était Arabe ou Persan : indigné qu'on osât lui adresser cette question et mettre la chose en doute, sa petite main se porta sur une épée et il s'écria, tout en colère : Grâces à Dieu, je suis Arabe. A cette exclamation énergique nous nous prîmes à sourire; mais la figure du petit marmot porta long-temps les traces de son indignation, et cette repartie si prompte et si caractéristique nous fit voir avec quel soin ces deux races jalouses entretiennent chez leurs enfans la haine qu'elles se portent entre elles. »

Bassora est trop connue pour que nous nous y arrêtions : suivons plutôt notre voyageur dans les environs de cette ville, tant et si souvent décrite.

M. Hamilton, deux officiers de l'*Alligator* et M. Keppel, se rendirent à *Z*obeir, à huit milles de là, dans le dessein d'examiner quelques ruines qu'on suppose être celles de l'ancienne ville de Bassora. On les trouve à deux milles de *Z*obeir. On reconnaît les traces d'une muraille qui entourait cette ancienne cité. Là commencent les débris qui s'étendent au loin. Des fragmens de colonne sont couchés à terre dans toutes les directions ; d'autres sont debout et servent à indiquer l'étendue des bâtimens auxquels ils appartenaient ; on voit qu'ils étaient spacieux et entourés de colonnades. La partie des ruines qui existe à un mille à l'ouest de *Z*obeir, annonce mieux encore l'ancienne magnificence de ces constructions. Nos guides nous dirent qu'on croyait que ce quartier renfermait les palais de ces puissans et infortunés Barmecides, que l'histoire a moins célébrés encore que les Mille et une Nuits. C'est là que se trouve, dans une petite mosquée, la tombe d'un chef arabe, *Z*obeir, dont la ville voisine porte le nom. Ce chef fut un des premiers disciples de Mahomet, et fut tué à la bataille du *Chameau*, célèbre dans les Annales musulmanes.

Il serait difficile d'assigner une date certaine à ces ruines. D'Anville suppose qu'elles sont celles de la ville principale des Orchœni ; Niebuhr et quelques autres voyageurs les identifient avec l'ancienne Bassora. Quoi qu'il en soit, l'époque où la ville dont elles sont les restes fut construite est tout-à-fait incertaine. Mais si nous avions une opinion à émettre dans cette question insignifiante, au lieu de reporter son existence jusqu'au règne de Trajan, nous penserions plutôt qu'Omar, dans la 14ᵉ année de l'hégire, fut le fondateur de cette ville anéantie.

Zobeir est bien bâtie; ses rues sont droites, alignées, très-propres : c'est un contraste frappant avec Bassora, si puante et si sale. Zobeir a été fondée il y a un siècle par quelques familles arabes, qui la fortifièrent pour se mettre à l'abri des attaques et de la cruauté des Wahabis.

Les habitans de Bassora paraissent avoir autant de goût que les Anglais pour les courses de chevaux. Je crois qu'un Jockey de Londres, dit M. Keppel, eût cru sa profession déshonorée, s'il eût assisté à la course dont nous fûmes témoins. Quant à nous, nous eûmes peut-être plus de plaisir que si la chose s'était passée dans toutes les règles de l'art. Le lieu choisi était le grand désert, qui commence immédiatement hors des murs de la ville. Un sillon circulaire de deux milles formait l'étendue de la course, et le prix provenait d'une souscription faite parmi les Européens. Les cinq candidats qui se présentèrent avaient une tournure tout-à-fait grotesque. Au lieu d'être chamarrés de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, une chemise grossière et très-courte, formait tout leur costume, et leurs chevaux n'avaient d'autre équipement que le mors en usage dans le pays. Ainsi accoutrés, ces demi-sauvages partirent au signal donné, en poussant un grand cri pour animer leurs chevaux. Le prix fut adjugé à un esclave éthiopien. Cette imitation ridicule d'un exercice qui a pour nous tant d'attrait, nous amusa comme une parodie : les acteurs seuls se chargeaient de nous divertir; car nous n'avions là, pour embellir la scène, ni riches équipages, ni jolies femmes, ni toilettes élégantes.

De Bassora, nos voyageurs ayant remonté le Tigre, dans un grand bateau, avec une garde arabe, se rendirent à Bagdad. Le capitaine fait, relativement à ce voyage, les réflexions suivantes :

« Quoique nous eussions une bonne provision de liqueurs,

nous essayâmes de ne boire que de l'eau, et nous nous en trouvâmes si bien que, dans la suite du voyage par terre, nous ne bûmes pas autre chose. Nous attribuons à ce régime la santé dont nous avons constamment joui pendant notre longue traversée, et nous ne pouvons que recommander aux voyageurs, mais surtout à ceux qui parcourent l'Orient, l'usage de cette boisson préférablement aux liqueurs fermentées. Il est bien entendu que chaque fois que le voyageur s'arrêtera pour deux ou trois jours, il pourra se dédommager des privations de la route, et c'est ce que nous fîmes.

» Trois personnes de notre suite allèrent à la chasse dans le désert, et y trouvèrent d'excellent gibier. Les perdrix noires et les bécassines y étaient en abondance : pour ma part, je tuai des perdrix, et je puis dire que c'est dans le jardin d'Eden qu'est tombée la première pièce de gibier que mon fusil ait atteinte. Un autre de nos amis tua un lièvre, mais nos bateliers s'opposèrent à ce qu'on le fît cuire à bord, parce qu'il n'avait pas été tué selon la loi. Cette cérémonie se pratique en récitant une prière, et coupant le cou de l'animal, la tête tournée vers le tombeau du Prophète. Cependant, selon la loi des Juifs d'où sont empruntées presque toutes les prohibitions des Mahométans concernant les alimens, le lièvre est un animal impur, parce qu'il rumine, et qu'il n'a pas le pied fourchu.

» A quatre heures, nous nous arrêtâmes dans une bruyère où les bateliers et les gardes s'occupèrent à couper du bois pour la cuisine. Au milieu de cette occupation, un d'eux fit lever un lion qui dormait sous un buisson. Épouvanté de cet aspect, il communiqua sa frayeur à ses camarades qui se hâtèrent de regagner le bateau. Mais le lion se retira, et nos hommes se remirent tranquillement à leur ouvrage. L'abondance de gibier de toute espèce que nous apercevions, nous rappela que nous

étions dans le pays de Nembrod, ce fameux chasseur devant Dieu. A chaque pas nos ouvriers faisaient lever des pélicans, des cygnes, des oies, des canards et des bécassines. Des sangliers couraient de tous côtés. Une lionne vint devant notre bateau, et s'arrêta pour nous regarder pendant deux ou trois secondes. Lorsqu'elle fut à quelques toises, M. Hamilton et moi, nous fîmes feu sur elle, mais nos fusils n'étant chargés qu'à petit plomb, nous ne lui fîmes aucun mal. Elle se retourna doucement en entendant le bruit, et s'en alla aussi tranquillement qu'elle était venue. Nous vîmes dans l'après-midi une énorme quantité de petits oiseaux qui formaient un nuage, et obscurcissaient l'air dans leur vol. M. Hart nous dit que c'était une espèce d'ortolans, et qu'il en avait vu de semblables dans l'Inde.

» On prétend que Jubul Aféez date de la même époque que les ruines de Filifileh et de Sourout. Tandis que nous étions à examiner ces antiquités, nous fîmes lever un grand nombre de lièvres et de perdrix. Nous rencontrâmes quelques hommes conduisant avec eux des levriers. Ces chiens, fort beaux, sont un peu plus petits que ceux de la race anglaise. Ils ont les oreilles pendantes et couvertes, ainsi que la queue, de poils aussi fins que la soie. Les Arabes aiment beaucoup cette race; mais le chien étant, d'après le Coran, un animal immonde, les fidèles ne peuvent le toucher que sur le sommet de la tête : c'est, avec la langue, le seul endroit dont le contact ne puisse souiller. Le possesseur de ces chiens nous parut un être assez singulier pour un habitant du désert. C'était un jeune Arabe, petit-maître; sa robe et son turban étaient mis avec grâce, ses sourcils étaient peints avec de l'antimoine, deux ou trois bagues ornaient chacun de ses doigts, et il s'exprimait avec une mollesse vraiment amusante. »

Tandis que le reste de la troupe remontait la rivière, M. Hamilton coupa à travers le désert, et ce voyage est le sujet d'un récit court, mais intéressant.

« Le 18, M. Hamilton traversa plusieurs camps arabes où il fut reçu avec toute l'hospitalité qui est en si grand honneur parmi ces tribus. Il décrit la plaine comme présentant, en quelques endroits, un aspect très-animé, par la quantité de tentes et de troupeaux de chameaux, de bœufs et de chevaux qui la couvrent. A neuf heures du soir, il arriva sur les bords d'un très-large canal dont les rives avaient trente pieds d'élévation. Il vit une très-grande quantité d'oiseaux appelés Bitterns, qui doivent un jour, dit l'Écriture, posséder Babylone. Il rencontra un bey arabe accompagné de quatre hommes à cheval et bien montés. Ils portaient des faucons, et étaient suivis par une troupe de levriers. M. Hamilton prit du café avec cette nouvelle connaissance, dans une tasse en or. Il passa une partie de la nuit dans la tente d'un Arabe, père de deux belles filles. On étendit un tapis pour lui dans l'endroit le plus reculé de la tente, et on lui servit du café, du lait, du beurre, un mouton rôti tout entier et des pipes. Il bivouaqua depuis une heure jusqu'à trois du matin pour faire reposer ses montures. En reprenant sa marche, le froid était tellement vif que ses gens furent obligés de descendre de cheval et de faire du feu avec des bruyères. La chaleur, pendant le jour, avait été à peine supportable; et ces deux températures opposées rappellent les paroles de Jacob à son beau-père Laban : « La chaleur me consumait durant le jour et le froid pendant la nuit. Pendant que nos gens étaient autour du feu, un soldat cria au voleur : dans un instant ils furent sous les armes; mais l'ennemi, en voyant leur nombre, prit la fuite. Le 19, M. Hamilton vit les ruines d'un bâtiment carré qui, d'après ce qu'il en dit, devait ressembler à celui que

nous avions vu sur les bords du Tigre. Il avait quarante pieds de diamètre, et était construit en briques rouges de quatorze pouces carrés. Chaque troupeau de moutons qu'on vit, dans la nuit, était gardé par quatre hommes armés. A minuit, M. Hamilton entra dans un autre camp, où il fut reçu comme il l'avait été la nuit précédente. L'Arabe chez qui il déjeûna, apprit par un enfant qu'on venait de lui enlever quelques moutons. Aussitôt il saisit le fusil d'un soldat, monta un cheval à poil nud, et se mit à galoper à travers le désert. Nos gens se remirent en marche le 20 au matin, et arrivèrent le soir à Bagdad. »

En arrivant dans cette ancienne capitale des puissans Califes, M. Keppel, qui voyageait les Mille et une Nuits à la main, et qui ne les quittera pas en parcourant la Perse, sentit se renouveler tous les souvenirs de ces merveilleuses fictions; mais la triste vérité vient bientôt poser sa main glacée sur la tête un peu romanesque du jeune officier. L'illusion se dissipe, il cherche en vain ces palais brillans d'or et d'azur, ces colonnes de jaspe, ces parterres de fleurs, ces jardins enchantés, ces eaux jaillissantes dans des bassins de marbre; toutes ces belles choses ont disparu. On lui montre seulement une maison fort ordinaire, qu'on lui assure avoir fait partie du palais d'Haroun-al-Raschid, et une mosquée bâtie par ce pieux commandeur des Croyans.

Ici nos voyageurs se rejoignent et visitent, entre autres choses, un monastère de moines errans appelés *Calenders*, dont il est fait mention dans les Contes Arabes. Ce qu'en dit M. Keppel nous a paru intéressant.

« A un demi-mille du pont est le monastère, dont la propreté est remarquable. De nombreuses inscriptions en caractères arabes et cufiques sont tracées sur les murs, et on en lit une très-longue sur la porte : dans la cour sont plusieurs arbres à fruits,

entre autres des orangers et des vignes. En descendant de cheval nous fûmes conduits au cheik Calender (le chef du monastère). Il était assis sur une peau de tigre dans une chambre carrée de vingt-huit pieds de long et environ quarante de hauteur : aux murs étaient appendus divers instrumens grossiers en fer, servant à la guerre avant l'invention des armes à feu, et dont plusieurs individus avaient fait don au monastère. Il y avait aussi quelques vases en cuivre, des œufs d'autruche, et des pierres blanches fixées aux murailles. Le cheik portait un turban de forme basse avec une draperie verte. Les autres calenders portaient des turbans semblables, mais avec des rubans rouges. Ils avaient tous pendu au cou un onix rond, un peu plus grand qu'un écu de six livres, qu'on appelle pierre à talisman. Un autre plus grand encore était au-dessous, et se nomme pierre du repos : c'est l'emblême de l'existence paisible de celui qui le porte. Sur la veste, on voyait une pierre ovale appelée le *Rumberia*, qui suit le calender au tombeau. Le cheik était un petit homme remuant et causeur, et avait cet esprit anecdotique que l'on trouve fréquemment chez les personnes qui ont beaucoup vécu dans le monde; il avait vu beaucoup de pays et parlait le persan avec facilité. A notre approche, il se mit à réciter une douzaine de mauvais vers par lesquels il exprimait son humilité, se traitant de juif, d'infidèle, de coquin et d'ivrogne.

Il fit ensuite un long discours pour nous remercier de l'honneur que nous accordions à un pauvre dervis qui avait quitté le monde. Cependant on ne s'apercevait pas par sa conversation qu'il y eût en lui rien d'un anachorète. Nous aurions bien voulu apprendre quelque chose sur son ordre, mais il aimait tant à s'écouter parler que force nous fut de le laisser faire. Il appuya beaucoup sur la doctrine pacifique des Calenders, et nous dit

que ne pas rendre un coup qu'on recevait, n'était autre chose que l'observation de cette simple exclamation : la volonté de Dieu soit faite. Nous lui fîmes observer que, nonobstant cela, chaque Calender portait une épée à son côté. Il nous dit que le monastère avait été bâti par le calife Aaroun-al-Raschid, il y a neuf cent vingt-six ans. Il nous montra aussi un tableau représentant, à ce qu'il prétendait, un roi d'Europe qui était venu présenter ses respects au roi des Calenders. Dans la chambre voisine, on nous montra une petite niche couverte d'inscriptions arabes, probablement tirées du Coran. En revenant dans le premier appartement, le cheik nous fit présenter des pipes et du café, et ensuite un bon déjeûner, composé de lait, de dattes et de confitures. Nous prîmes congé de lui, enchantés de sa réception. Les Mille et une Nuits donnent peu de détails sur l'ordre des Calenders. Le seul endroit qui en fasse mention est l'histoire des trois fils de rois, qui, tous les trois borgnes de l'œil droit, prennent des habits de Calenders, et soupent avec trois sœurs, chez lesquelles ils rencontrent Aaroun-al-Raschid, le visir Giafar et Mesrour, le chef des eunuques. On dit que ces Calenders avaient coupé leur barbe et leurs sourcils, d'où il paraîtrait que cet usage était originairement un des devoirs de l'ordre; mais je n'ai pu obtenir aucun éclaircissement, à cet égard, de notre hôte beau parleur. Les Calenders, ainsi appelés du nom de leur fondateur, forment une secte de dervis mahométans, dont la morale relâchée et les habitudes vagabondes sont un grand sujet de scandale pour leurs frères plus orthodoxes. Ils errent comme des mendians dans toutes les parties de l'Inde. Ils portent dans ce pays un habit de différentes couleurs, pour indiquer, à ce que je crois, leur extrême pauvreté. »

Nous visiterons incessamment, avec M. Buckingham, la Babylonie ainsi que le Pachalik de Bagdad; nous nous bornerons

aujourd'hui à transcrire ici quelques réflexions de M. Keppel, sur les ruines de Babylone.

« Au milieu de ces étonnans débris, dit il, les animaux sauvages étaient aussi nombreux qu'à Mudjillebé. M. Lamb fut détourné de son attention par l'aspect d'un animal reposant dans une ouverture de muraille. J'en vis un autre dans une position semblable, et les traces récentes du pied d'un lion nous firent présumer que notre approche l'avait fait fuir. Du haut d'une élévation, nous découvrîmes l'amas de décombres, seuls restes de Babylone. Rien ne peut présenter un tableau plus frappant de destruction. La vue plonge sur un désert aride, où des ruines sont les seules indices qu'il fut jadis habité. Il est impossible, à cet aspect, de ne pas se rappeler l'accomplissement des prédictions d'Isaïe et de Jérémie : Babylone cessera d'être habitée ; l'Arabe ne plantera point la tente sur son sol : elle deviendra un morceau de ruines, une terre de stérilité et de désolation. »

« La prophétie d'Isaïe que Babylone deviendrait le séjour des animaux sauvages, fut accomplie lors de l'extinction des Seljoucides; car les Parthes, leurs successeurs, firent un parc de la ville et la peuplèrent de bêtes fauves. On a cru pendant quelque temps que des arbres curieux devaient se retrouver là où étaient les jardins suspendus. Il n'en est rien; on n'en trouve qu'un seul sur l'endroit le plus élevé. C'est une espèce de cèdre; la moitié du tronc, qui est encore debout, a cinq pieds de circonférence : quoique ce tronc soit mort, les branches sont encore vertes et vigoureuses, et tombantes comme celles du saule. A l'exception d'un arbre semblable à Bassora, on n'en voit pas d'autres dans toute l'Arabie. Les Arabes l'appellent *Athelé*. Notre guide nous dit que cet arbre avait été conservé dans les jardins suspendus, afin qu'Ali pût y attacher

son cheval après la bataille d'Hilleh. Non loin de là, nous reconnûmes les traces d'une statue que Beauchamp et Rich n'avaient vue qu'en partie. Nous mîmes nos hommes à l'ouvrage, et, en deux heures de temps, nous découvrîmes une sculpture colossale en marbre noir, représentant un lion posé sur un homme. Cette figure était entière lorsque Rich la vit; mais maintenant il lui manque la tête. Je serais porté à croire que cette statue a rapport à l'aventure de Daniel dans la fosse aux lions, et qu'elle était placée sur une des portes du palais ou des jardins. Il est à croire qu'un miracle aussi étonnant fut célébré par les Babyloniens, surtout si on se rappelle que Daniel fut ensuite gouverneur de la ville. Ce prophète fut aussi gouverneur de Suse (Shushan des écritures), où l'appelaient souvent les devoirs de son emploi, et où il mourut. Il y a peu de temps que Suse a été visitée par quelques officiers français au service du prince de Kermanshah. Ils y ont trouvé, entre autres morceaux d'antiquité, un bloc de marbre blanc portant des caractères babyloniens, et les figures de deux hommes et de deux lions, ce qui peut se rapporter à la même aventure. »

Au nombre des gravures qui accompagnent l'ouvrage de M. Keppel, sont deux dessins fort bons, représentant l'arbre et la statue dont il vient d'être question.

De Bagdad on se rendit à Kermanshah par un chemin dangereux.

« Pendant que nous étions à déjeûner, dit M. Keppel, entra M. Wolf, missionnaire arrivant d'un voyage long et péuible à travers le désert. Sa figure en portait des traces visibles; son teint, naturellement blanc, avait reçu des ardeurs brûlantes du soleil une teinte cuivrée. Il avait eu à surmonter beaucoup de fatigues et de dangers, et était si content de revoir des figures européennes, que sa joie paraissait n'avoir pas de bornes.

Il nous fit un détail intéressant des périls auxquels il avait été exposé en traversant la Mésopotamie. A peu de distance de Merdan, il trouva la singulière secte des Yezedis, qui ont une espèce de vénération pour le diable. Étant assis entre deux individus, il demanda à l'un, qui était chrétien, de quelle croyance était l'autre. Celui-ci lui répondit qu'il appartenait à une secte qui n'inclinait pas la tête et ne s'agenouillait pas pour prier. M. Wolf lui demanda alors s'il n'était pas un des adorateurs du diable. Il répondit : « Nous n'adorons rien, mais nous ne prononçons jamais le nom dont vous venez de vous servir. » Nous demeurâmes si peu de temps avec M. Wolf que nous ne pûmes pas apprendre grand'chose sur ce singulier peuple, qui croit que le diable est un ange déchu, mais qu'il doit un jour rentrer en faveur auprès de Dieu. Nous trouvâmes beaucoup de plaisir dans la conversation de ce voyageur. Il nous raconta une foule d'anecdotes, et se montra enthousiaste des pénibles et dangereuses fonctions qu'il remplissait. Quoique nous ne fussions point persuadés de l'efficacité de ses travaux, nous ne pûmes qu'admirer son zèle et sa piété sans faste. M. Wolf est un Allemand qui, ayant quitté la religion juive pour embrasser le catholicisme, devint membre de la Propagande. Se trouvant à Rome, il y remarqua des pratiques qu'il crut opposées au dogme catholique; il abjura le papisme, et dans un ouvrage attaqua si violemment le chef de l'église, que ses amis, pour sa propre sûreté, le forcèrent à quitter la cité sainte. Lorsque nous le vîmes, il avait mission de la Société biblique de Londres de reconnaître l'état de la religion juive dans l'Orient. Le résultat de ses observations a été publié depuis, dans un ouvrage périodique intitulé: *The Jewish-expositor.* Il aurait desiré nous charger de son journal, mais comme nous étions pressés de partir et que cela aurait demandé quelque temps, nous fûmes privés de ce plaisir. »

La personne dont parle M. Keppel se trouve actuellement en Angleterre ou en Écosse, et publie, dans un ouvrage périodique, des lettres qui, nous sommes fâchés de le dire, sentent un peu trop l'enthousiasme. Si son journal existe, il est bien malheureux que quelqu'un ne songe pas à le faire paraître.

Avant d'arriver à Kermanshah, M. Keppel et sa suite furent sur le point d'être assassinés par une troupe de Curdes de la tribu Calor, qui attendaient depuis quelque temps, jour et nuit, l'occasion d'attaquer et de piller des voyageurs. Se tenant sur leurs gardes, et faisant bonne contenance, ils arrivèrent sains et saufs à Kermanshah, où ils firent connaissance avec deux officiers français au service du prince.

Ces officiers ont retrouvé chez les Curdes l'enthousiasme qu'ils ont toujours conservé eux-mêmes pour leur ancien chef. En effet, l'audace et le caractère entreprenant du soldat couronné ont dû vivement frapper des hommes pour qui les chances de la guerre et les hasards d'une vie militaire ont tant de charmes. En 1814, lorsque l'étonnante prospérité de Napoléon prit fin par des revers plus grands encore, ces officiers cherchèrent dans l'Orient un théâtre où il leur fût permis d'exercer encore leur activité, et qui fournît un aliment à leur amour pour les aventures périlleuses. On ignore peut-être assez généralement qu'un certain nombre de militaires de différentes nations d'Europe parcourent en ce moment l'Asie, offrant leurs services à ses princes. Sept ou huit officiers, pendant quelque temps employés dans cette province reculée de Kermanshah, sont maintenant dispersés dans l'Orient. MM. Court et de Veaux ne purent nous dire sur quel point ils avaient porté leurs pas et leurs espérances; mais ils nous parlèrent avec beaucoup d'abandon de leurs aventures passées et de leurs projets pour l'avenir. Ils avaient eu d'abord le dessein, nous dirent-ils, de

remonter l'Indus pour aller offrir leurs services à un prince qui avait besoin d'officiers européens pour conduire ses troupes contre les Anglais; mais ils en avaient été détournés par les obstacles qu'ils s'attendaient à rencontrer de la part de notre gouvernement indien. Entre autres anecdotes, ils nous en racontèrent une concernant le dernier prince, et notre connaissance de Bagdad, Gaspar Khan; elle fait connaître un supplice en usage à Kermanshah, et qui consiste à enterrer un homme vivant, la tête en bas, les pieds en l'air. Il y a quelque temps que Gaspar Khan, qui est employé par le roi dans des affaires de commerce, se rendit à la cour de Kermanshah en venant de Perse. Il fut reçu avec beaucoup de politesse par Mohamed-Ali-Mirza, qui lui fit faire un tour dans ses jardins. Pendant la promenade, il lui demanda s'il ne trouvait pas qu'il y manquât quelque chose. Le Khan répondit respectueusement que le jardin était superbe, et qu'on ne pouvait rien y ajouter. Eh bien, moi, je trouve, dit Mohamed-Ali, qu'il y manque un arbre appelé Gaspar Khan, dont j'ai envie depuis long-temps, et je vais le faire planter tout de suite. Alors, changeant de ton, il ajouta : « Vous avez indisposé le roi contre moi; ainsi préparez-vous à mourir. » Le Khan supplia instamment qu'on lui laissât la vie; et la crainte d'irriter le roi par la mort d'un de ses agens, détermina probablement Mohamed à l'épargner. »

Pendant que les Anglais étaient à Kermanshah, il s'éleva une discussion entre MM. Court et de Veaux qui furent sur le point de se battre. Mais, malgré les efforts du segnor Oms, espagnol aussi au service du prince, pour empêcher une réconciliation, nos voyageurs parvinrent à l'effectuer avant leur départ pour Hamadan. Voici comment ils parlent de leurs adieux :

« Ayant fait partir nos domestiques et nos bagages deux heures avant nous, nous déjeûnâmes avec nos bons amis d'Europe, qui

vinrent ensuite nous accompagner jusqu'à mi-chemin de notre première journée de marche. Nous ne pouvons assez nous louer des témoignages de bienveillance que nous reçûmes de la part de ces deux officiers. Pendant tout le temps de notre séjour à Kermanshah, ils allèrent au-devant de tous nos desirs, et parurent oublier tous leurs projets pour ne s'occuper que de ce qui pouvait nous être utile ou agréable. »

Ce témoignage flatteur, rendu au caractère français sur une terre lointaine, forme un agréable contraste avec quelques anecdotes d'un genre tout opposé. Nous aimons à croire que les Anglais et les Français liront avec un égal plaisir ces détails aussi honorables pour les individus qu'ils concernent que pour la nation en général.

Pendant que M. Keppel était à Kermanshah, on préparait les funérailles de Mohamed-Ali, un des fils du Shah, mort depuis deux ans. Le Shah avait créé un ordre de chevalerie dont les insignes étaient une étoile avec deux lions combattant pour la couronne de Perse. L'origine de cet ordre est curieuse, elle peint les mœurs. Il y a quelques années que le Shah actuel, conformément aux lois du pays, appela ses fils auprès de lui pour leur désigner son successeur. Il choisit Abbas-Mirza, son second fils. Tous les princes s'inclinèrent en signe d'obéissance à l'exception de Mohamed-Ali-Mirza, qui resta debout et refusa de se soumettre. Il accompagna cet acte de désobéissance par des expressions fières et énergiques : « Que Dieu prolonge longtemps l'existence du roi des rois ; mais si mon frère et moi nous avions le malheur de survivre à Votre Majesté, voici ce qui terminerait nos prétentions au trône. » Et il tira à moitié son épée. Les deux vaillans frères se défièrent, dès ce moment, l'un de l'autre, et ont toujours été ennemis déclarés jusqu'à la mort de Mohamed-Ali. Le roi sanctionna, à ce qu'il paraît, l'ordre

dont nous avons parlé, quoiqu'il fût l'expression d'une désobéissance à sa volonté.

« Mohamed-Ali, dit l'auteur, est regardé comme le prince le plus belliqueux de la dynastie actuelle; sa mémoire est dans la plus haute vénération chez les tribus qu'il gouvernait. Un homme qui conduisait ses sujets à la victoire et au pillage devait être l'idole de ces sauvages montagnards, qui ont hérité de leurs ancêtres d'une soif insatiable de rapine. »

Voici le détail des funérailles exécutées par le fils et le successeur de ce prince :

« Depuis deux jours, on tirait, de temps à autre, des coups de canon, en attendant le moment où le corps devait être transporté à Meshed-Ali. Le matin où le cortége devait se mettre en marche, nous posâmes un crèpe à notre bras gauche, et à la poignée de notre épée, et nous montâmes à cheval de bonne heure, curieux de voir les obsèques d'un prince mort depuis deux ans. Comme notre empressement nous avait fait arriver beaucoup trop tôt, nous mîmes pied à terre dans un jardin près de la route, et nous nous amusâmes à écouter pendant quelque temps les conversations des groupes qui nous entouraient. Tous les individus étaient vêtus de noir, et leur figure joyeuse contrastait assez plaisamment avec la tristesse de leur costume. Notre attention fut bientôt éveillée par l'approche d'un cavalier aveugle d'environ soixante ans. Il était accompagné de plusieurs domestiques dont un tenait la bride de son cheval. Nous apprîmes que c'était un conseiller du prince appelé Hassan-Khan, et qu'on ajoutait à ce nom l'épithète de Khourd, pour le distinguer des nombreux courtisans qui portaient le même nom. Pendant le court intervalle d'anarchie qui, selon l'usage, suivit la mort du dernier roi, Hassan-Khan à la tête de tous ceux qu'il fut à même de rallier, disputa la couronne; mais,

vaincu par un rival plus puissant, il fut privé de la vue. Une salve d'artillerie, suivie de longs cris, nous apprit que le prince était sorti du palais avec le corps de son père. Nous nous plaçâmes auprès des portes de la ville, disposés à nous mêler au cortège. Nous vîmes arriver à cheval Nazir-Ali-Mirza, le plus jeune fils du prince défunt, joli enfant d'environ cinq ans. Il était entouré d'une suite de petits courtisans de son âge et de sa taille, qui paraissaient aussi habitués à rendre leurs hommages à leur petit maître et seigneur que celui-ci l'était à les recevoir. Il semblait être fort indifférent au bruit et à la foule qui l'entouraient, et conservait une contenance pleine de sérieux et de dignité. A notre approche, il nous rendit notre salut, de l'air de quelqu'un qui est fait à de pareils hommages.

« Cependant le cortège sortit lentement de la ville. Les artisans ouvraient la marche. Chaque corps de métier portait un drapeau noir, et conduisait un cheval couvert en draperies de la même couleur. Venaient ensuite deux hommes renommés pour leur force physique, et portant un palmier en cuivre. Après eux marchaient deux cents soldats qui devaient escorter le corps à Meshed-Ali; ils portaient des vestes bleues coupées à l'européenne, et leur costume était, pour le reste, celui du pays. Le cortège était précédé par des tambours et des fifres, jouant différens airs, entr'autres le *Rule Britannia* des Anglais, et quelques contredanses. Après les militaires venaient les représentans de l'église; c'était un corps de prêtres Mollahs à cheval, précédés par leur chef (Bashi) gros réjoui, ayant tout l'air d'un ivrogne; et récitant, d'une voix criarde, des versets du Coran. Ses suivans l'accompagnaient et faisaient retentir l'air de leurs lamentations. Derrière eux était le corps de Mohamed-Ali-Mirza, sur une espèce de litière couverte, traînée par deux mules. Immédiatement derrière le char étaient Mohamed-Hosein, prince

gouverneur, et deux de ses frères. Les principaux officiers de la cour fermaient le cortège. De temps en temps la cavalerie s'arrêtait, et chacun, découvrant sa poitrine, la frappait à coups de poing avec tant de force, que les chairs en portaient des traces visibles. Alors les cris redoublaient, et des larmes coulaient de tous les yeux. Des groupes de femmes voilées de la tête aux pieds étaient des deux côtés de la route, et ne formaient pas certainement la partie la moins bruyante de la cérémonie. Nous nous trouvâmes avec les officiers français sur les derrières de la troupe. Deux ou trois chefs marchaient sur la même ligne que nous. A ma droite paraissait un beau jeune homme dont les yeux étaient tout rouges par l'abondance des larmes qu'il répandait; c'était un des favoris du défunt pour qui il avait conservé un sincère attachement. Je commençais à m'attendrir et à prendre part à sa douleur, lorsqu'on me fit entendre que le vin faisait plutôt couler ses pleurs que le chagrin, ce qui me fut en partie confirmé par sa conduite ultérieure. Après avoir fait environ un mille, nous nous arrêtâmes sur un des côtés de la route, où nous attendîmes que le prince nous donnât la permission de quitter le cortège. Ses yeux étaient abattus, et les pleurs ruisselaient sur ses joues. Tout le monde en voyant sa contenance affligée, eût eu la plus haute idée de son amour filial. La journée se termina par une scène d'un genre tout différent. Le cortège arriva, au coucher du soleil, à Mahidesht. Son Altesse fit sortir du caravansérail ceux qui l'habitaient, et, prenant avec lui quelques joyeux compagnons, se détermina à veiller son cher père à la mode irlandaise, c'est-à-dire en buvant, et à noyer dans les pots le reste de son chagrin. Le lendemain matin ces joyeux pleureurs remontèrent à cheval, et arrivèrent à Kermanshah sans accident, quoique le prince fût tellement ivre qu'il tomba de cheval dans les bras de ses

courtisans, en arrivant à la porte du palais. On le porta dans son appartement ivre mort. Au premier rang des personnes qui devaient l'accompagner dans cette orgie funéraire, était le Mollah Bashi, jadis son tuteur, actuellement le compagnon de toutes ses débauches. Celui qui, comme chef de la religion, avait accompagné par ses pleurs et ses cris, le requiem qu'il chantait pour l'ame du défunt, passa la nuit à prodiguer des consolations au prince. Celui qui, dans la matinée, avait chanté des vers extraits d'un livre qui proscrit le vin, était le soir tellement ivre, qu'il pouvait à peine prononcer un mot. Nous apprîmes ces détails de Suleiman Khan ou Soliman, le même dont le violent désespoir avait attiré mon attention. Il entra dans la chambre où nous venions de dîner, vêtu encore des habits de deuil qu'il portait la veille; il nous raconta toutes les circonstances de la scène dont il avait été un des auteurs, s'interrompant de temps en temps par de grands éclats de rire. Suleiman Khan est le chef d'une tribu de douze mille Curdes, qui sont les meilleurs fantassins de toute la Perse. Ils ne sont pas mahométans, mais ils appartiennent à une secte particulière appelée *Ali Oulahies*, c'est-à-dire Ali est Dieu. Ils pratiquent la circoncision, sans en faire un rite religieux. Comme les simples dissidens d'une croyance dominante sont toujours plus méprisés des dévots que ceux qui s'en écartent totalement, ces sectateurs d'Ali sont beaucoup plus détestés que les Juifs et les Chrétiens. » (1)

---

(1) On trouve dans le voyage de Frazer des détails fort curieux sur ces Ali Oulahies. Ils reconnaissent la toute puissance divine dans Ali, le gendre du prophète, et l'origine de cette étrange croyance se rapporte à une légende aussi ridicule et aussi fantastique qu'elle-même. Ali, disent-ils, s'étant mis un jour en fureur contre un certain individu, lui coupa la tête avec son cimeterre; mais se repentant aussitôt de sa vivacité, il lui replaça la tête sur

Le desir de continuer sa route porta M. Keppel à refuser l'invitation que lui fit Suleiman d'aller le voir chez lui. C'est fâcheux, car il paraît que sa tribu conserve des mœurs et des usages particuliers dignes d'être observés. Quoique Suleiman Khan gouverne sa tribu en despote, il n'en est pas moins soumis à tous les caprices de la Cour de Perse. Il avait été condamné à mort par Ali-Mirza pour n'avoir pas réussi à l'attaque d'un fort, et il ne dut son pardon qu'à l'intercession de M. de Veaux. Par ordre du prince gouverneur, il reçut une si rude bastonade, qu'il fut incapable de marcher pendant six semaines. Telles sont les alternatives de l'existence en Orient; le chef orgueilleux d'une tribu reçoit un châtiment cruel, par la seule volonté de celui qui, un instant auparavant, était le compagnon de ses débauches. »

« Un autre courtisan de ce jeune rejeton royal de si belle espérance, était alors un Arabe remarquable par son caractère. Il s'appelait Moullah Ali, et portait le costume persan. Le meurtre et tous les crimes lui étaient familiers. Ses dehors

---

les épaules et lui rendit la vie. A peine avait-il achevé ce miracle, que l'homme tombant à genoux commença à l'adorer en l'assurant qu'il était le Dieu du ciel et de la terre. Mais Ali, choqué de son impiété, lui répondit que ce titre ne lui appartenait pas. L'homme insista, et cette dispute théologique irrita tellement le gendre du prophète, que ne pouvant convaincre son adversaire, il lui fit sauter la tête une seconde fois. Une seconde fois encore la pitié succédant à son emportement, il rajusta fort proprement la tête de sa victime de manière qu'il n'y parut pas du tout. Aussitôt que l'opération fut terminée, et que le décapité put parler, il recommença à adorer Ali et à le reconnaître comme le Tout-Puissant. Mais cette fois, soit que la colère de ce dernier fût apaisée, soit que son orgueil fût secrètement flatté de tant de persévérance, il se borna à traiter son adorateur de fou, et à le congédier. De ces deux têtes coupées proviennent les Ali Oulahies, qui regardent encore Ali comme la Divinité même, et sont très-fanatiques dans leur croyance. L. R.

cependant n'annonçaient rien de semblable, et ses traits ne portaient aucun des indices dont les romanciers sont dans l'usage de peindre les scélérats qu'ils mettent en scène. Quand il parlait, son regard était plein de douceur, et le sourire errait toujours sur ses lèvres. Aussi la manière agréable dont il s'exprimait était cause qu'on se méprenait souvent sur le sens atroce de ses discours. Comme beaucoup d'Asiatiques que j'ai connus, son air était si opposé à son caractère que les plus fameux physionomistes s'y seraient trompés. Ses manières étaient extrêmement séduisantes, et il était doué de ce vernis de politesse si commun dans ces pays. Il portait une épée dont il était toujours prêt à se servir. Quelques semaines avant le jour où nous le vîmes, c'était un des premiers habitans de Mendali, ville turque, près de la frontière. Il était alors l'ami chéri de Davoud Pacha, et l'instrument complaisant de tous ses assassinats. Ce fut pendant son intimité avec le pacha, que, dans une fête religieuse, il invita seize personnes à dîner. Il plaça un de ses agens entre chaque convive qu'il fit égorger en même temps, donnant lui-même le signal, en plongeant un poignard dans le cœur de son voisin. Ce sont là les fêtes que nous présentent les relations de ces contrées barbares. Chez ces peuples, l'hospitalité, dont on parle tant, a rarement refréné les crimes excités par la vengeance ou par l'avarice. Il est aisé de supposer que l'amitié entre deux hommes tels que Moullah et le Pacha, amitié cimentée par le crime, n'a pas dû être d'une bien longue durée; aussi nous vîmes bientôt que cette unique fraternité s'était changée en haine irréconciliable. Chacun d'eux avait exercé sur les relations de son ennemi la vengeance qu'il n'avait pu assouvir sur lui-même. Soixante parens de Moullah avaient péri victimes du Pacha; son père était dans les fers à Bagdad, et dix mille piastres de-

vaient racheter sa vie. Moullah cependant n'était point resté en arrière dans ses vengeances : parti de Mendali à la tête d'un corps de sa tribu, il entra dans le désert, attaqua les caravanes turques, et, selon ses propres expressions, fit voler toutes les têtes portant turban. Les femmes furent victimes de la débauche de cette troupe de brigands qui se livrèrent à des excès dont le récit paraîtrait incroyable dans nos contrées. Comme il vit que nous écoutions avec beaucoup d'attention le détail de ses crimes, il prit notre silence pour une marque d'approbation, et nous dit d'un air reconnaissant : « Que vous avez de bonté de prendre tant de part à ma vengeance! » Pendant notre séjour à Kermanshah, nous eûmes plusieurs conversations avec ce scélérat achevé, qui du reste possédait beaucoup plus de connaissances que la plupart de ses compatriotes. Il parlait de ses actions et de ses projets avec la plus rare impudence, et nous disait que sa vengeance était supendue jusqu'au moment où les restes de Mohamed-Ali-Mirza seraient déposés dans le saint lieu de repos. Tout acte d'hostilité entrepris pendant qu'il était à la cour eût été probablement considéré comme une insulte faite au corps du défunt, et lui eût fait un ennemi du prince qu'il avait tant de raisons de ménager. Mais cela terminé, disait-il, puisse Alla m'accorder la grâce que le Pacha tombe en mes mains; je lui arracherai le cœur, et je boirai son sang. En nous abordant le matin, il commençait toujours par dire : *Inshallah Pasha* (puisse le pacha), et il achevait sa pensée en passant sa main sur son cou. Nous lui demandâmes un jour de quelle manière il tuait ordinairement ses ennemis. « C'est selon, nous dit-il, j'en ai tué quelques-uns en combattant; j'en ai étouffé d'autres pendant qu'ils dormaient. » Un autre jour, nous examinâmes ses pistolets qui étaient garnis de clous rouges. Il nous apprit que chaque clou indiquait un ennemi mis à mort par ces armes. »

Il ne faut point s'étonner si, entouré de pareils courtisans, le prince de Kermanshah se livre aux infamies dont l'ouvrage que nous annonçons donne le détail, et qui ne diffèrent en rien de celles dont nous avons parlé dans un de nos précédens numéros, à l'occasion de l'empereur Baber, l'un des ancêtres du prince actuel. Les mêmes scènes de débauche, de corruption et de cruauté, n'ont jamais cessé d'occuper les loisirs des ignobles possesseurs de la plus belle partie du globe.

Nos voyageurs, après avoir suivi une route dangereuse, furent bien accueillis à Hamadan (Ecbatane) par le prince et le visir. De cet endroit, MM. Hart et Lamb prirent à travers les montagnes du Curdistan pour se rendre à Tauris, et MM. Hamilton et Keppel gagnèrent Teheran, pour voir la cour de Perse. Si l'on en croit ce dernier, l'influence anglaise serait toute puissante, non-seulement dans la capitale, mais encore dans les provinces de ce royaume, et d'autant mieux assurée qu'elle se placerait sous la double protection des intérêts actuels et des espérances. Aux funérailles du prince de Kermanshah, la musique jouait des airs anglais, surtout le fameux *Rule Britannia*. Les usages anglais sont communs dans les grandes villes. On voit dans l'armée persanne, commandée par le major Hart, beaucoup d'officiers anglais portant l'uniforme européen; et le médecin du prince royal, le docteur Cormic, est Anglais aussi. Toute la politique persanne paraît dirigée par des agens de la même nation. Cette alliance intime est une nécessité de position. L'indépendance de la Perse et l'existence de l'Inde britannique sont inséparables.

Teheran et la cour de Perse ont été si souvent décrites, et ces tableaux de l'étiquette et de l'orgueil ont si peu de valeur aujourd'hui auprès des générations nouvelles, que nous nous abstiendrons de les reproduire encore. Quittons les palais pour les jardins, et les riches tapis pour la simple verdure.

« Malgré la poétique admiration des Persans pour les fleurs, ils les négligent assez. Il en est cependant plusieurs qui sont fort belles. Je ne suis pas botaniste, et je dois me borner à parler de celles qui ont attiré mon attention; je citerai surtout un grand rosier appelé le *Nasteraoun*. Il s'élève à la hauteur de vingt pieds, et le tronc en a deux de circonférence. La fleur ressemble à notre rose des haies, mais elle est plus grande, a cinq pétales, et le calice campaniforme. La feuille de l'arbre est petite, polie et luisante. Les branches, pendant gracieusement vers la terre, sont cachées par l'abondance des fleurs. On voit ce bel arbre dans tous les jardins de Teheran. Le *Durukhtiubrishum* est une espèce de mimosa. Ses branches sont inclinées comme celles du saule pleureur. Ses fleurs sont composées de fibres soyeuses très-délicates et ressemblent à du duvet de cygne teint en rouge. Elle a un parfum délicieux, et le nom de l'arbre, qui signifie arbre à soie, désigne son aspect. Il croît à Teheran, en plein air, où le thermomètre de Fahrenheit monte du 16e au 100e degré. Mais il ne vient pas aussi bien à Tauris, dont le climat est plus froid et plus variable. Il croît spontanément dans les forêts qui bordent la mer Caspienne. Il y en a un dans le jardin du prince royal, à Tauris, et un autre chez le résident anglais; mais on est obligé de les abriter du froid pendant l'hiver. Le *Zondjid* est aussi une espèce de saule : ses feuilles sont d'un blanc d'argent et ses fleurs d'un parfum suave, ont l'éclat de l'écarlate. Lorsque cet arbre est en fleurs, il excite la jalousie des Persans, qui prétendent que sa vue éveille les passions des femmes. Celui qui nous rendait compte de cette singulière propriété nous dit qu'à douze lieues au nord de Teheran, les maris enferment leurs femmes pendant la floraison du zondjid. »

A Tauris, nos voyageurs se réunirent de rechef; mais

M. Keppel, prenant une nouvelle route, quitta la Perse pour entrer dans l'empire Russe.

« Je traversai, dit-il, la rivière Arras qui est l'Araxe de Plutarque. Entre cette rivière et le Kur (l'ancien Cyrus ou Cyrnus) est la belle province de Karabangh, jadis le pays des *Sacæ* tribu belliqueuse de Scythes, mentionnée par Pline et Strabon, et que l'on croit être le même peuple que les Saxons, nos ancêtres. En sortant de Karabangh, je me dirigeai vers l'est par le Shirvan (Albanie des anciens), qui fut le théâtre des exploits de Cyrus, et postérieurement de ceux de Pompée. La capitale de ce pays est Nova-Shomakhia que je traversai pour me rendre à Bakou, port de la même province, sur le rivage occidental de la Caspienne. De là je me portai au nord, en longeant la Caspienne, dans le Daghestan, ou *pays de montagnes*, nom qui explique suffisamment la structure du sol. Le Daghestan comprend les états de Lezguistan, Shamkhaul, Durband et Tabasseran. Le plus important est le premier, habité par la tribu la plus belliqueuse du mont Caucase, et qui avait été regardée comme invincible jusqu'à ces derniers temps. Du Daghestan, je me rendis à Astracan, et entrai en Europe par la ville russe de Saritzin. »

Pendant les dix jours de son voyage, en partant de Tauris, le capitaine Keppel endura toutes ses fatigues avec une espèce de plaisir, et se reposa à Berda sous la hutte de roseaux des Tartares.

« Pendant que je déjeûnais, le mollah du village vint me voir, et conversa avec moi en persan. En apprenant que je venais de l'Inde, il desira avoir quelques renseignemens sur les Afghans qu'il avait entendu citer comme le peuple le plus guerrier de l'Hindoustan, et avec lequel sa tribu se vantait d'avoir la même origine. Pendant mon voyage dans la province de Shirvan,

on me fit de nombreuses questions sur ce peuple, et il est étonnant de voir à quel point est répandue l'opinion qu'une colonie de l'ancienne Albanie (le Shirvan) a formé la tribu d'Indiens-Tartares, appelés Afghans. Je trouve dans mes notes l'extrait suivant d'un ouvrage dont l'auteur ne m'est pas connu. Le Shirvan actuel est l'Albanie des anciens, conquise par Pompée : on appelle aussi ses peuples Alaniens; et les Arméniens qui ne prononcent pas la lettre *l*, mais disent Ghouka pour Luka, et Ighia pour Ilia, les appelent Aghonans ou Agouans. Ces anciens Albaniens ont abandonné leur pays aux Turcs qui l'habitent maintenant, et ont probablement formé la nation des Afghans que les Arméniens reconnaissent pour leurs frères, quoique leur idiôme soit très-différent. On prétend que les ruines de Berda sont très-anciennes, et quelques personnes pensent que ce sont celles de la ville des Amazones qui jadis habitaient ce pays. Mais puisque l'existence de ces femmes guerrières est un sujet de doute, la place de leur ancienne ville ne mérite pas beaucoup d'attention, et ces ruines ne paraissent pas dater d'une époque plus ancienne que le commencement de l'Hégire. Un mur détruit peut se reconnaître pendant un mille d'étendue du nord au sud. A son extrémité, dans un fort quadrangulaire, sont les ruines d'une mosquée que l'on attribue au calife Al-Raschild. Aux environs, on me montra plusieurs tertres qu'on me dit être les restes d'un temple consacré au feu, et un peu plus loin le tombeau d'un parent de Mahomet, devant lequel mes guides se prosternèrent. On prétend que c'était une nièce du Prophète, ce qui ferait dater ces ruines d'un millier d'années. Nous partîmes de Berda à onze heures et traversâmes une forêt. On ne saurait se faire une idée de la quantité de gibier que je vis dans cette route. Les perdrix partaient de dessous les pieds des chevaux, et les lièvres fuyaient en troupeaux devant nous.

« Un voyageur qui aime la chasse, et qui n'est pas pressé, trouve aisément de quoi alléger l'ennui de la route, par l'abondance du gibier et par la pêche des truites qui sont, dans ce pays, meilleures et en plus grande quantité que partout ailleurs. »

L'intéressante partie de cette relation qui concerne les rivages de la Caspienne exigerait plus de détails que n'en permettent les bornes que nous nous sommes prescrites pour le moment. Nous nous bornerons à donner un extrait qui rend compte d'une visite faite par l'auteur à un temple consacré au feu, par les Guèbres, et qui est à Bakou, station russe, sur la côte occidentale de la Caspienne.

« Sur l'emplacement où se trouve la ville moderne, était jadis une cité célèbre du temps des Guèbres par ses temples sacrés dont les autels portaient un feu qui ne s'éteignait jamais, et qu'on alimentait par de la Naphte. Des milliers de pélerins visitèrent annuellement ce lieu, jusqu'à l'époque de la seconde expédition d'Héraclius contre les Perses. Il pénétra, comme on sait, dans ces plaines, et détruisit les temples des mages. Le feu, qui brillait sur ces autels, continua à brûler, et le temple est encore habité par des pélerins qui, sans être Guèbres, n'en ont pas moins de respect pour ces flammes sacrées. Je fus obligé, pour voir ces objets, de me détourner de beaucoup de la route que suivent les voyageurs se rendant par la Perse en Europe. »

6 *Juillet.* « Je partis de Bakou de bonne heure dans la matinée, suivi de mon domestique et d'un cosaque. Ce fut à seize milles au nord-est de la ville, et à l'extrémité de la péninsule d'Abosharon, qu'après avoir gravi une colline, j'aperçus l'objet de ma curiosité. Les environs sont formés de roches arides. Le temple est à peu près au milieu d'une cour, et compris dans l'enceinte d'un mur formant un pentagone. On y monte par trois degrés placés sur chaque face. Trois cloches de différentes

dimensions sont suspendues au plafond. A chaque coin est une colonne surmontant l'édifice extérieur, et du sommet de laquelle s'élève une flamme légère. Un feu de naphte brûle au milieu de la cour, et des flammes sortent de plusieurs points de l'extérieur. Le pentagone contient intérieurement dix-neuf petites cellules, dont chacune est habitée par un solitaire. En approchant du temple, je reconnus par les traits de ces pélerins qu'ils étaient Hindous et non Persans comme on me l'avait dit. Quelques-uns préparaient leur repas. Je m'amusai beaucoup de la surprise qu'ils montrèrent en m'entendant parler l'hindoustani. L'idiôme dont ils se servaient était tellement mêlé d'un tartare corrompu, que j'eus beaucoup de peine à les comprendre. Je donnai mon cheval à garder au cosaque à qui on ne voulut pas permettre l'entrée du temple, attendu que c'était un infidèle. Je suivis un des pélerins qui me fit entrer dans une cellule où un homme, qu'il me dit être un brame, était occupé à prier. Je reconnus l'apathie naturelle aux Indiens, dans la manière dont cet homme me reçut. Il était naturel de croire que l'aspect d'un Européen armé dût effrayer un individu appartenant à une caste aussi timide. Il ne témoigna cependant ni crainte ni surprise, et les yeux fixés sur la muraille, il ne daigna pas m'honorer d'un regard tant que durèrent ses prières. Quand il eut fini, il me salua poliment. Mon premier guide et le brame me firent alors visiter toutes les cellules qui étaient peintes en blanc et très-propres. Dans l'une nous trouvâmes le prêtre qui remplit les cérémonies de la caste Viragi. Ce faquir ne portait qu'un léger morceau d'étoffe autour des hanches. Il avait un morceau de soie rouge à la main droite, et un bonnet de peau de tigre. Je pense que ceci est un emblème de la vie de l'individu, qui, en quittant la société des hommes, est supposé n'avoir d'autre ressource pour se couvrir, que la

peau des bêtes féroces. Dans un coin était une figure de Vishnou, et tout auprès celle d'Hunoumann, la divinité singe que l'Inde révère. Mes conducteurs étaient charmés de voir que je connaissais leurs dieux. Un d'eux me dit : Vous connaissez si bien notre religion que je n'ai pas besoin de vous dire où vous devez aller ou ne pas aller. Tandis que nous étions là, un autre viragi entra. C'était un homme grand et de bonne mine, avec des cheveux bouclés et une barbe épaisse, portant une robe de poils de chameau. Son corps, tatoué de partout, portait l'effigie de Vishnou. En entrant dans le temple, il se prosterna; le prêtre alors lui mit dans la main un peu d'huile dont il avala une partie, et se frotta les cheveux avec le reste. Cet homme avait été jadis cipahis dans l'armée indienne, et sous les ordres du colonel Howard, dans le temps du lord Cornwallis. C'était le seul individu qui eût quelque connaissance de la langue anglaise. J'appris que les pélerins venant de divers endroits de l'Inde, habitaient successivement l'endroit où nous étions, et se relevaient tous les deux ou trois ans pour garder le feu sacré. Cette règle ne s'applique point au pundit ou chef, qui demeure là pendant toute sa vie. Ils me parlèrent du chef actuel comme d'un homme aussi instruit que pieux; comme ils témoignèrent le désir de m'entendre converser avec lui, nous nous rendîmes à sa cellule que nous trouvâmes fermée. Ils me dirent qu'il dormait ou était en prières, et personne ne voulut le déranger. Parmi les pélerins actuels, se trouvaient cinq brames, sept viragies, cinq sounapeys, et deux yogies. Ils se louaient beaucoup des Russes, mais témoignaient pour les mahométans plus de haine que cela n'a lieu parmi les Hindous, pour une secte différente de la leur. Ils disaient que Nadir Shah avait traité avec la plus grande cruauté leurs prédécesseurs qui avaient été par ses ordres empalés ou torturés par divers autres

supplices. Tous ces faquirs étaient polis et communicatifs, à l'exception d'un viragi, dont la caste est la plus rigide de l'Inde. C'était un vrai Diogène, et quand je le priai de m'accompagner, il dit que cela ne le regardait pas. Au dehors du temple se trouve un puits dont l'eau est imprégnée de naphte. Un pélerin, après avoir ouvert ce puits, avertissait ses compagnons de se reculer, et y jetait de la paille allumée. Il s'en élevait aussitôt une grande flamme avec explosion. Les pélerins m'engagèrent à rester jusqu'au soir pour jouir de l'aspect du temple dans l'obscurité ; mais le souvenir de ma patrie l'emportant sur la curiosité, me fit continuer ma route. Je traversai plusieurs villages dont les habitans étaient occupés à ramasser la naphte blanche et noire, et j'arrivai dans la soirée à une station de cosaques. »

Il est fâcheux pour M. Keppel d'avoir été prévenu dans ces contrées peu fréquentées par des observateurs tels que MM. Henderson et Gamba; le dernier surtout en décrivant le Shirvan et le Daghestan, en faisant des tableaux si complets et si animés de Bakou et d'Astrakan, a rendu la tâche de ses successeurs très-difficile.

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

§. 1er. *Procès-Verbaux des Séances.*

Séance du 2 mars 1827.

M. Jomard communique une lettre de M. Delaporte, vice-consul de France à Tanger, qui fait hommage à la Société d'une relation récente et manuscrite de la contrée de *Sous*, au midi de l'Atlas et de l'empire de Maroc, traduite par lui de l'arabe, avec des détails sur les routes qui conduisent de Sous au Soudan. Insertion au bulletin.

Il communique également une note relative à l'expédition du capitaine Franklin. Insertion au bulletin. (Voir, documens, p. 119.)

M. Depping écrit à la Société pour lui offrir plusieurs exemplaires d'une notice extraite d'un recueil anglais, sur le Cuttack ou Orissa, province de l'Inde.

M. Bruguière soumet à la Commission quelques mesures préparatoires relatives à la publication de son mémoire sur l'Orographie de l'Europe.

M. le général Haxo, au nom d'une Commission spéciale, fait un rapport sur le concours relatif au *nivellement des rivières de la France.* D'après les conclusions de ce rapport, la Commission centrale décerne une médaille d'or, de la valeur de 100 fr., à M. Jodot, architecte, auteur du mémoire sur le nivellement de la vallée de la Meuse, portant pour épigraphe : *les fleuves, pour être utiles, ont besoin du secours de l'art.*

M. E. Salverte fait un rapport sur la relation des voyages et découvertes dans le nord et dans les parties centrales de l'Afrique, par le major Denham, le capitaine Clapperton et le feu docteur Oudney, traduits de l'anglais par MM. Eyriès et de Larenaudière.

Divers sujets de prix sont déposés sur le bureau et renvoyés à l'examen de la commission chargée de la rédaction du programme.

Séance du 16 mars 1827.

M. Woodbridge écrit à la Société pour lui témoigner le desir d'être admis au nombre de ses correspondans étrangers. La Commission décide qu'elle prononcera, à la prochaine séance, sur l'admission de ce candidat, s'il remplit les conditions prescrites par le réglement.

La Société Royale Asiatique de la Grande Bretagne et d'Irlande offre ses remerciemens à la Société pour l'envoi des deux premiers volumes de ses Mémoires.

L'Académie des Sciences, Arts et Belles Lettres de Dijon adresse les mêmes remerciemens à la Société, pour l'envoi de son bulletin, et lui exprime, en outre, le desir de posséder le recueil de ses Mémoires au prix fixé pour ses membres. Cette demande est renvoyée à la Section de Comptabilité.

M. le contre-amiral baron Roussin offre à la Société un exemplaire de l'ouvrage qu'il vient de publier sous le titre de *Pilote du Brésil*, et qui est le résultat d'un voyage entrepris dans le but de rectifier divers points géographiques des côtes de cette contrée. La Commission vote des remerciemens à l'auteur, et invite M. de Freycinet à lui faire un rapport sur cet ouvrage.

M. Denaix offre la 2e livraison de ses *Essais de géographie méthodique et comparative.* Dans l'intérêt de la science, l'auteur réclame les conseils de tous les membres de la Société; il les prie de relever ses erreurs et de lui communiquer les améliorations qui leur paraîtraient utiles aux progrès de l'enseignement de la géographie. La Commission vote des remerciemens à M. Denaix, et ordonne le dépôt de son ouvrage dans la bibliothèque où tous les membres sont invités à venir le consulter.

M. Roux de Rochelle, ministre de France à Hambourg, recommande à la Société, M. Sieveking, syndic de cette ville, qui

se rend au Brésil pour une mission diplomatique, comme pouvant correspondre avec elle.

M. Jomard communique une lettre de M. Berghaus sur le nivellement de l'Oder (Voir page 124.)

Le même membre donne, d'après M. le capitaine Sabine, des nouvelles du major Laing, qui paraît être parvenu dans la province de Tombouctou dans le courant de l'année dernière. (Voir page 128.)

M. Alex. Barbié du Bocage communique l'extrait d'une lettre datée de Buenos-Ayres, le 1er décembre 1826, qu'il a reçue de M. Douville, voyageur, membre de la Société (Voir documens, page 120.)

M. le général Andréossy, au nom d'une Commission spéciale, fait un rapport sur le concours relatif à la question de savoir *suivant quelles directions le flot arrive sur les différens points de la côte méridionale de la Manche, compris entre le cap de la Hague et le cap d'Antifer.*

La Commission adopte les conclusions de ce rapport, et décide que ce prix extraordinaire sera retiré du concours.

M. Alex. Barbié du Bocage fait aussi un rapport sur le concours général de 1827, et donne lecture d'un nouveau sujet de prix d'encouragement pour *un voyage dans l'ancienne Babylonie.*

La Commission adopte les conclusions du rapport et le nouveau sujet de prix.

§ 2. *Admissions, Offrandes, etc.*

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 2 mars 1827.

Par S. E. le Ministre des Affaires Etrangères : *Tableau historique et pittoresque de Paris*, tome 4 (1re partie).

Par M. Cailliaud : *Voyage à Méroé et au Fleuve Blanc, etc.*, t. 3.

Par M. de Férussac : *Bulletin des sciences géographiques*, cahier de janvier.

Par M. Leuven : *Journal des voyages*, cah. de janvier.

Par M. Toulouzan : l'*Ami du bien*, cah. d'octobre.

Par M. le Docteur Haraque : *Journal d'agriculture, de médecine et des sciences accessoires, publié par la Société d'Agriculture, Sciences et Arts, et par la Société de Médecine du département de l'Eure*, cah. de 1825, 1826, et de janvier 1827.

Par la Société Asiatique : *Le numéro* 55 *de son Journal.*

Par la Société d'agriculture de la Charente : *Le cahier de décembre de ses Annales.*

Séance du 16 *mars.*

Par S. E. le Ministre des Affaires Etrangères : *Auteurs classiques latins*, tomes 83 et 84.

Par MM. Eyriès et de Larenaudière : *Nouvelles Annales des Voyages*, cah. de février.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cah. de janvier et de février.

Documens et Communications.

Le capitaine Franklin, parti de la baie d'Hudson, est parvenu à l'extrémité occidentale de l'Amérique, en suivant la côte boréale de ce continent, et s'est embarqué sur le vaisseau le *Blosom*, que l'amirauté avait envoyé par les mers de Chine, au détroit de Behring. Une partie de ses compagnons de voyage reviendra directement en Angleterre, en repassant par la route que l'expédition a suivie.

L'embarquement de Franklin aurait eu lieu, d'après la lettre écrite à M. Davies Gilbert, par un des directeurs de la compagnie d'Hudson, dans le mois d'*octobre* 1826 : cette date doit inspirer quelques doutes.

Extrait *d'une lettre adressée à M.* Alex. Barbié du Bocage *par M.* Douville, *Membre de la Société.*

Buenos-Ayres, le 1er décembre 1826.

M. Douville annonce son arrivée dans la république Argentine, et l'accueil qui lui a été généralement fait comme naturaliste.

« La ville (Buenos-Ayres) fait des progrès tous les jours; l'on bâtit beaucoup. Quelques maisons ont un étage, trois ou quatre en ont deux; la masse n'a qu'un rez-de-chaussée. Les rues sont tirées au cordeau, et vont du nord au sud, et de l'est à l'ouest. L'Américain n'a pas changé depuis mon dernier voyage, il est toujours apathique et insouciant. Quelques hommes d'un génie supérieur et possédant de grandes connaissances, feraient leur fortune ici en découvrant les avantages que l'on peut tirer de ces contrées. Je vais séjourner ici quelque temps pour trouver une mine de charbon de terre que j'ai observée à peu de distance de Buenos-Ayres, lorsque j'étais ici il y a 8 ans. Il n'y a point de bois; le charbon que l'on brûle, vient des États-Unis. Il vaut aujourd'hui 600 fr. le tonneau, et 170 fr. en temps de paix. J'ai découvert une plante qui remplace le lin et le chanvre qui ne croissent pas ici... Je vais tâcher d'utiliser les observations que j'ai faites pendant 12 ans que j'ai voyagé dans les pays étrangers.

» Le peu de manufactures qu'il y ait à Buenos-Ayres, appartient à des étrangers. Il n'y a aucun commerce aujourd'hui. La culture des terres est abandonnée; les jeunes gens sont tous soldats, seulement les fils de famille peuvent se faire remplacer. La police n'a point assez de vigueur; il y a beaucoup de voleurs et d'assassins.

» J'ai trouvé dans le fleuve de la Plata, un petit poisson électrique sur lequel j'ai multiplié les expériences. Je le conserve vivant. S'il veut s'accoutumer au flacon dans lequel je le garde, je l'enverrai vivant au cabinet du Jardin des Plantes. Je lui enverrai

aussi deux plantes que je trouve fort curieuses pour leurs propriétés, et dont je n'ai jamais entendu parler; je m'occupe de faire les dessins de 26 Caciques qui gouvernent dans la Patagonie. Je prierai la Société de vouloir bien en accepter l'hommage, ainsi que d'une *carte géographique* faite dans mon premier voyage, mais que je corrige avec le docteur don *Bartolomée Manos*, homme instruit, avec qui je fais des observations. C'est le seul qui s'occupe ici de géographie. Je ne tarderai pas à vous écrire pour apprendre à la Société le résultat de mes travaux. Je vous prie de l'assurer que je recevrai toujours ses ordres avec plaisir.

P. S. Il fait très-chaud, le thermomètre de Réaumur marque 33°,5. Il n'est pas tombé de pluie, depuis trois mois. »

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ.

La Société de Géographie, aux termes de son réglement, s'est réunie en assemblée générale, à l'Hôtel-de-Ville, le 23 mars 1827. On comptait, parmi les personnes présentes, plusieurs savans étrangers, et d'autres personnes de distinction qui avaient été invitées à assister à cette séance, entr'autres M. le Capitaine Sabine connu par ses voyages et par l'importance de ses travaux géodésiques, M. le baron de Capellen, Secrétaire d'Etat de S. M. le Roi des Pays-Bas, etc.

La séance est ouverte à huit heures du soir, sous la présidence de M. Becquey, Directeur général des Ponts et Chaussées.

M. le président annonce qu'en exécution de l'arrêté pris dans l'assemblée générale du premier décembre 1826, le titre de *Président honoraire* a été décerné à MM. le marquis de Laplace, le marquis de Pastoret, le vicomte de Châteaubriant, et le comte Chabrol de Volvic, anciens présidens de la Société, et que la Commission centrale a accordé le titre de *correspondant étranger*, à MM. Tanner, de Philadelphie, et Woodbridge. Il propose d'accorder le titre de *président honoraire* à M. le baron Alexandre de Humboldt,

au moment où ce savant va quitter la France pour s'établir en Allemagne; et le titre de *correspondant étranger* à M. le capitaine Sabine. Ces deux propositions sont adoptées à l'unanimité.

M. le président soumet à la sanction de la Société, et l'assemblée approuve une résolution de la Commission centrale, portant que la Commission centrale continuera, aux termes du réglement, d'être composée de trente-six membres, indépendamment de M. le trésorier de la Société, qui sera considéré comme faisant partie de cette Commission, mais sans être astreint aux mêmes obligations que ses autres membres. M. le président annonce ensuite que la Commission centrale a décidé qu'elle ferait les frais d'un jeton de présence.

La Société a fait, en peu de temps, deux pertes vivement senties. L'homme de génie à qui l'on doit l'*Exposition du système du monde*, *le Traité de la mécanique céleste*, *et la Théorie analytique des probabilités*. Laplace fut l'un des fondateurs et le premier président de la Société de Géographie; le vide qu'y laisse sa mort, elle le laisse dans tout l'univers savant.

La mort a aussi ravi l'infatigable Malte-Brun, qui savait réunir à un point si rare l'exactitude, la précision et la clarté, et dont les travaux serviront long-temps de modèle aux écrivains qui se proposeront de traiter la géographie dans son vaste ensemble.

M. le président annonce que les éloges historiques de MM. de Laplace et Malte-Brun, seront lus dans la séance générale du mois de novembre 1827.

M. Eusèbe Salverte, secrétaire général de la Société, lit le procès-verbal de la séance du premier décembre 1826.

MM. Bottin, Vandermaelen et Donnet, écrivent à la Société, et lui font hommage, le premier d'un exemplaire de l'*Almanach du Commerce*, pour l'année 1827, le second de plusieurs livraisons du *grand Atlas universel de Géographie* dont il est auteur, le dernier *d'une carte d'Espagne et de Portugal* gravée dans un genre nouveau, et où l'on se propose d'approcher, autant qu'il est possible, de la vérité des dessins géographiques faits à la plume et au pinceau.

M. Jomard communique à la Société des nouvelles du major Laing : il paraît que ce voyageur est arrivé heureusement dans la province de Tombouctou, et même est parvenu dans la ville du même nom.

Sur le rapport de M. le général Haxo, la Société décerne à M. Marc Jodot, architecte, auteur du nivellement de la vallée de la Meuse, une des médailles d'or destinées, comme prix, aux auteurs des nivellemens des rivières de la France. (Voir page 140.)

M. le général Andréossy lit un rapport relatif à cette question, que la Société avait proposée comme un sujet de prix : *Suivant quelle direction le flot arrive-t-il sur les différens points de la côte méridionale de la Manche?* Conformément aux conclusions du rapporteur, la Société retire du concours ce sujet de prix. (Voir p. 130.)

M. A. Barbié du Bocage, au nom d'une Commission spéciale, lit un rapport sur le concours de 1827, relatif à un voyage dans la partie méridionale de la Caramanie, et à des recherches sur l'origine des divers peuples répandus dans l'Océanie. La Commission propose de proroger le concours, pour le premier sujet, jusqu'en 1829; et pour le second, jusqu'en 1830. (Voir page 141.)

Elle propose, en même temps, de fonder un prix d'encouragement à décerner en 1830, pour un *voyage dans l'ancienne Babylonie et la Chaldée.* Ces diverses conclusions sont adoptées.

M. le président avait annoncé, à l'ouverture de la séance, qu'une Commission, formée dans le sein de la Société, et à laquelle se sont réunis plusieurs Ingénieurs du corps royal des Ponts-et-Chaussées et du corps des mines, pour le nivellement général et la confection de la carte hydrographique de la France, a commencé ses travaux, et qu'elle se dispose à publier une instruction pour l'application du baromètre à la mesure des hauteurs des montagnes. Il rappelle que la Société de géographie a, depuis un an, proposé des prix annuels d'encouragement pour le nivellement des rivières de France, et que, en outre, trois médailles d'or, dont M. Perrot a fait les fonds, seront décernées en 1828, aux

auteurs des nivellemens barométriques les plus étendus et les plus exacts, faits sur les lignes de partage des eaux des plus grands bassins de la France.

Aux termes du réglement, la Société procède, par la voie du scrutin, à l'élection d'un président, de deux vice-présidens, d'un secrétaire général et de deux scrutateurs, et à l'élection de quatre membres de la Commission centrale, au sein de laquelle quatre places se trouvent vacantes par mort ou démission.

Le scrutin dépouillé, M. le président proclame le résultat suivant:

M. le comte *Chabrol de Crouzol*, ministre de la marine, est nommé président; MM. le vicomte *Héricart de Thury* et le baron *Capelle*, vice-présidens; M. *de Freycinet*, secrétaire général; MM. *de Prony* et *Morel de Vindé*, scrutateurs; MM. *Jullien* (de Paris), *Sueur-Merlin* et le capitaine *Duperrey*, membres de la Commission centrale. MM. *Pacho* et *Denaix*, ayant obtenu, pour la quatrième place vacante dans cette Commission, un nombre égal de suffrages, M. le président propose d'élire M. Denaix, comme le plus âgé des deux candidats: la Société adopte cette proposition.

La séance est levée à dix heures et demie.

Lettre de M. Berghaus *à M.* Jomard, *président de la Commission centrale.*

Berlin, 18 février 1827.

Monsieur le président! — Je vois dans la dernière partie du bulletin que j'ai eu le plaisir de recevoir dernièrement, que la Société Géographique a eu la bonté de m'admettre au nombre de ses membres dans sa séance du 6 octobre dernier. Je mets un prix infini à cet honneur, et je vous prie, M. le président, de vouloir bien porter à la Société, mes dévoués remercîmens. Autant qu'il sera en mon pouvoir, je m'efforcerai de concourir au but de votre réunion estimable, et je saisirai avec plaisir chaque occasion qui s'offrira à moi pour lui adresser des communications; mon plus grand desir est qu'elles puissent être agréables et intéressantes pour la Société Géographique. — M. Girard, dans son discours

sur le nivellement universel de la France, observe que, dans le royaume de Prusse, l'on avait beaucoup fait pour l'hypsométrie. Cela est vrai, sans doute : nous connaissons les hauteurs de la plupart des montagnes des Sudètes, par exemples, du Harz, de la montagne Schisteuse de Rhin, etc. Nous connaissons les pentes de beaucoup de nos fleuves et rivières, tels que l'Oder, la Sprée, la Havel, l'Elbe (par parties), etc. Mais toutes ces opérations n'ont pas encore jusqu'ici été considérées sous un point de vue général et sont encore trop partielles pour pouvoir suffire à la confection d'une carte hydrographique et orographique de tout l'état prussien. Le nivellement de l'Oder, dont M. Girard a fait mention, a été publié dans plusieurs ouvrages, encore et depuis peu par M. de Oegenhausen dans son *Essai d'une description géognostique de la haute Silésie.* Cependant ce nivellement n'est pas fondé sur un procédé géométrique, mais sur des observations purement barométriques, que l'on doit à M. le général de Lindener, à MM. les professeurs Jungnitz et Wunsch, et à quelques autres observateurs. Mais le ministère de l'intérieur a dans ce moment ordonné un nivellement géométrique du cours de l'Oder, afin d'achever la reconnaissance hydrographique de ce fleuve, on a commencé par une mesure trigonométrique. Les observations barométriques ci-dessous mentionnées, ont donné les résultats suivans :

Élévation absolue (au-dessus de la mer) du niveau de l'Oder en pieds français (pied de roi).

1 Source de l'Oder près Libau. 990.
2 Embouchure de la *Oppa*. . . 656.
3 Embouch. de la *Ostrawica*. 626.
4 Près Oderberg. . . . . 588.
5 Près Ratibor. . . . . 552.
6 Près Kosel. . . . . 506.
7 Près Oppeln. . . . . 480.
8 Près Brieg. . . . . 419.
9 Près Breslau. . . . . 370.
10 Embouchure de la *Zohe*. . . . 360.
11 Embouchure de la *Weistritz*.. 348.
12 Embouchure de la *Weide*. 340.
13 Près Leubus.. . . . . 282.
14 Près Aufhalt. . . . . 262.
15 Près Steinau. . . . . 250.
16 Près Koben. . . . . 230.
17 Près Gros-Glogau. . . . . 212.
18 Près Neu-Salz. . . . . 190.
19 Frontière du Brandebourg. 175.
20 Près Krossen. . . . . 159.
21 Près Francfort . . . . . 116.

Un profil du niveau de l'Oder, près de Kosel, est particulièrement intéressant (dit M. de Oegenhausen), il passe par Saberze, Konigsgrube et Brzenzkowitz, jusqu'à la jonction de la *Przemsa* avec la Vistule. Ce profil qui se fonde sur des mesures faites avec le niveau, offre un bon aperçu des dimensions physiques de la haute-plaine de la Silésie supérieure, et coupe presque à angle droit, la file des hauteurs qui forment le point de partage entre l'Oder et la Vistule. La base de ce profil est le niveau d'eau inférieur (étiage), de l'écluse n° 1, près de Kosel, le même que celui de l'Oder qui, d'après la fixation ci-dessus, est à 506 pieds français, au-dessus de la mer. Au-dessus de ce niveau de l'écluse, on a observé les hauteurs suivantes:

	pieds.
1° Le niveau supérieur de l'écluse n° 18, près Gleiwitz. .	152
2° Le fond de la galerie de mine royale de Hauptschlussel près Saberze.	205
3° Le fond du puits dit Frendschacht de la mine de Belowseegen.	409
4° Le banc suspendu (Hangebank) du puits dit Vorsichtschacht sur la mine dite Konigsgrube.	412
5° Le banc suspendu du puits dit Kosakschacht, sur la mine Hedwiggrube.	469
6° Le banc suspendu du puits dit Isaakschacht dans la mine de Caroline, près Bilkow.	405
7° Le niveau de l'étang de Rosdzin, près de Petit-Dombrowska, par Konigsgrube et Mislowiz.	284
8° Le niveau de la *Przemsa*, près le confluent de la *Czerna* et de la Biala blanche et noire, au-dessous de Mystowitz.	248
9° Idem près Dziezkowitz, et des marais calcaires Kalkbruche).	222
10° Idem près Czarnuchowitz, près sa jonction à la Vistule.	189

Mais je commence à craindre d'avoir dit ici des choses qui pour-

raient bien être connues depuis long-temps de la Société Géographique. Il y a aussi apparence que les résultats ci dessus, ont aussi déjà été utilisés par l'auteur de la dissertation sur les chaines de montagnes qui a obtenu le prix. Dans peu j'aurai l'honneur de vous envoyer, M. le président, un résumé des nouvelles mesures de hauteurs qui se rapportent à la haute-plaine Thuringienne et au Harz. Ces mesures ont été prises en partie par M. le capitaine des mines de Veltheim et M. le professeur Hoffmann à Halle, en partie par moi-même, et n'ont pas encore été publiées jusqu'ici. — La mesure trigonométrique de l'état prussien que M. le lieutenant-général de Muffling exécute dans ce moment et qui se joint à la mesure du méridien de Delambre, a été avancée dans le cours de l'année dernière, jusques dans le grand duché de Posen. J'ai publié quelque chose dans la Hertha, t. VII, sur cette opération considérée comme mesure des degrés de longitude. Je me permets de diriger l'attention de la Société Géographique sur ce point.

Le 20 août les capitaines russes Stanikowitsch et Litke ont fait voile de Saint-Pétersbourg pour la mer du Sud. M. l'Amiral de Krusenstern m'écrit à ce sujet. « Le principal but de cette expé-
» dition est une nouvelle reconnaissance des côtes nord-est de
» l'Asie qui n'ont jusqu'ici pas encore été explorées ou exami-
» nées, et des côtes nord-ouest de l'Amérique, ainsi que des Iles
» Aleutes que nous ne connaissons encore que très-peu. Peut-être
» aussi que cette expédition nous donnera des éclaircissemens sur
» les *Iles Bonin* du Japon, de l'existence desquelles je doute com-
» plètement, comme je l'ai indiqué en détail dans mes mémoires,
» pag. 12 et 14. L'expédition ne sera de retour qu'en 1829. »

J'ai l'honneur d'être, etc.

Le Docteur Berghaus,
Professeur à l'Académie Royale de Prusse.

Nouvelles *du Voyage du Major Laing à Tombouctou, communiquées par M.* Jomard.

La Société de Géographie, qui a offert une récompense à celui qui, le premier, aura atteint la ville de Tombouctou et recueilli des observations exactes sur toute la région dont cette ville est le centre, doit être empressée de connaître la marche hardie du voyageur anglais, qui, en 1825, a suivi la caravane de Tripoli, se rendant dans cette contrée jusqu'ici inaccessible aux Européens. Il est parti muni d'instrumens propres à faire des observations de longitude et de latitude. On sait que le major Gordon Laing s'est fait connaître par un premier voyage en Afrique, exécuté en 1822, dans les pays de Timanni, Kouranko et Soulimana. Voici des nouvelles récentes de cet officier, que nous tenons de bonne source. Elles pourront satisfaire en partie la curiosité des amis de la science.

Après avoir été retenu deux mois à Ghadamès, le major Laing est parvenu à el Sala (ou Ayn el Salâh), oasis du grand désert; il en a assigné la longitude beaucoup plus à l'occident qu'on ne l'a supposé jusqu'à ce jour, et même, dit-on, sous le méridien de Fez, ce qui paraît difficile à expliquer (1). El Salâh a été placé jusqu'à présent sur la route de Fez à Aghadès, presque au point où cette route est traversée par celle de Tripoli à Tombouctou. Ce même lieu serait en même temps à la moitié du chemin de Tombouctou à Ghadamès, la différence ne serait que de trois journées. C'est au sortir de l'Ouady Touat, que le major a été attaqué, qu'il a perdu deux de ses gens, et qu'il a été blessé lui-même à l'épaule.

(1) L'itinéraire de Tripoli à Tombouctou par le Cheykh Hagg Cassem, place Ayn el Salâh à 33 jours de Tripoli. Or, la distance de Tripoli au méridien de Fez (7° 18' O de Paris), ne pourrait guère être moindre, en se dirigeant à l'O. S. O., de 1200 milles géographiques, en ligne droite, ce qui ferait plus de 40 milles par jour, c. à. d. plus du double du chemin ordinaire. Il s'agit donc d'un autre lieu du même nom de Salâh.

Une lettre (de Tripoli) du 1er janvier dernier, apprend que le major est arrivé sain et sauf jusqu'à la province de Tombouctou. Son projet était de faire le tour du lac de Djenni (ou lac Dibbie), de visiter le pays de Melli, et de suivre le cours du Dialliba jusqu'à son embouchure; soit qu'il se jette dans le golfe de Benin, soit qu'il suive une autre direction. Dans le premier cas, il paraît avoir le dessein de revenir sur ses pas jusqu'à Sakkatou; de se porter sur le lac Tchâd, pour compléter la reconnaissance de la rive orientale, et ensuite de faire ses efforts pour gagner le Nil, s'il y a possibilité, et revenir en Europe par l'Egypte.

Le major Laing veut s'arrêter partout assez long-temps pour faire des observations géographiques et astronomiques. Il pense avec raison que le premier soin du voyageur, comme le premier besoin de la science, est d'assigner avec exactitude la position des lieux visités. Au reste, il ne faut pas s'attendre à recevoir, avant son retour en Europe, aucun récit détaillé de ses excursions.

Il a observé que le grand désert de Sahra est divisé entre les tribus qui le parcourent, comme le serait un territoire cultivé. Il assure que les limites sont fixées avec une sorte de précision et observées avec scrupule, et que la moindre violation de ces limites serait une cause d'altercation et de guerre. C'est une remarque que l'on a déjà faite chez les Arabes des déserts qui avoisinent l'Euphrate et le Nil. Les Cheykhs des tribus ont l'habitude de comprendre dans leur juridiction, même les provinces peuplées et cultivées qui bornent les deux rives de ces fleuves, comme s'ils en étaient les possesseurs et les maîtres.

P. S. Si l'on en croit une lettre encore plus récente, parvenue en Italie, mais non par une voie directe, on aurait appris l'arrivée du major Laing, dans la ville même qui est l'objet de tant de vœux et d'efforts.

M. Jomard communique de nouveaux renseignemens sur le voyage du major Laing. Ce voyageur paraît être resté à Ghadamès, jusqu'au mois d'octobre 1825, et être arrivé en novembre à Salâh, où il a fait un long séjour. On a eu des lettres de lui, datées de ce dernier endroit, du mois de janvier 1826, annonçant son arrivée probable, au mois de mars suivant, aux environs de Tombouctou. Il devait y séjourner 4 ou 5 mois, et faire pendant ce temps deux excursions, l'une vers le lac de Djenni, l'autre au pays de Melli. Le capitaine Clapperton, de son côté, devait arriver à Sakkatou, dans le même mois de mars.

Les dernières nouvelles parvenues à Tripoli, vers le mois de janvier dernier, et transmises en Angleterre par le consul anglais M. Warrington, portent que l'on a trouvé dans un désert près de Tombouctou (à une journée), un pistolet appartenant au major Laing. Ce renseignement a été apporté par des hommes qui avaient vu cette arme. On a conçu, en Angleterre, des inquiétudes à ce sujet, parce que l'on est incertain sur la cause de cette rencontre. Il serait possible que cette arme eût été donnée en présent par le major Laing, et égarée dans les sables.

RAPPORT sur le concours relatif à la question de savoir *suivant quelles directions le flot arrive sur les divers points de la côte méridionale de la Manche, compris entre le cap de la Hague et le cap d'Antifer*, etc. etc.

M. le Comte Andreossy, Rapporteur.

La Société de Géographie nous a nommés M. Brué, M. Louis de Freycinet et moi pour lui faire un rapport sur le concours du huitième prix extraordinaire qu'elle avait proposé, dont l'objet était de déterminer les effets que tendrait à produire, tant sur les attérissemens que sur les marées de la côte méridionale de la

Manche, à l'égard surtout des ports du Havre et d'Honfleur, un barrage qui serait établi à l'embouchure de la Seine.

Le mémoire N° 2, ayant pour devise : *La prospérité du commerce dépend de la facilité des communications*, est le seul qui soit parvenu, cacheté, au bureau de la Commission centrale Un autre, portant à découvert la signature de l'auteur, n'a pu, par cela même, être admis au concours.

Le sujet du prix renfermait les cinq questions suivantes :

1° Déterminer les directions suivant lesquelles le flot arrive sur les différens points de la côte méridionale de la Manche, compris entre le cap de la Hague et le cap d'Antifer;

2° Indiquer les hauteurs auxquelles les marées de vives eaux s'élèvent le même jour sur ces différens points;

3° Faire connaître les lieux de cette partie de la côte qui sont attaqués par la mer et ceux où elle dépose des attérissemens;

4° Rechercher les causes qui concourent aujourd'hui à procurer au port du Havre l'avantage de conserver son plein où la marée *étale* pendant près de deux heures;

5° Enfin, rechercher quels changemens pourraient se manifester, quant à la hauteur des marées et à la durée du plein, en différens lieux de cette portion de la côte, et notamment dans les ports du Hâvre et d'Honfleur, si l'embouchure de la Seine venait à être obstruée par un barrage qui ne permettrait pas au flot de s'y établir.

L'auteur du mémoire N° 2 examine chacune de ces questions séparément. Quatre cartes accompagnent son mémoire :

1° La carte générale de la rade de Cherbourg, par M. le baron Cachin, inspecteur-général des Ponts-et-Chaussées;

2° La carte de la côte de la Manche, extraite du Neptune oriental de M. Daprès de Mannevilette;

3° La carte de la même côte, depuis le cap de Barfleur jusqu'à la Somme, tirée du mémoire de M. Lamblardie, sur les côtes de la Haute-Normandie;

La carte de l'embouchure de la Seine, extraite du mémoire de M. de Bérigny.

Ces cartes hypothétiques sont destinées à exprimer de quelle manière leurs auteurs devaient concevoir que les courans agissent au moment du flot.

Avant de se livrer à l'examen dont nous venons de parler, l'auteur commence par déclarer qu'il se trouve dans l'impossibilité de répondre à chacune des cinq questions de l'exposé du Programme, vu l'immensité d'observations qu'aurait nécessitées ce travail, et l'obligation de rattacher, par de bons nivellemens, les côtes comprises entre le cap de la Hague et celui d'Antifer. Votre Commission pourrait s'arrêter là, et vous proposer de remettre le prix à une autre année, ou bien de le retirer du concours; mais elle croit devoir présenter quelques considérations qui tiennent au fond même des questions que la Société de Géographie a proposées.

C'est véritablement à l'influence de la position du cap de la Hague, ou plutôt de la pointe de Barfleur et du cap d'Antifer, sur les courans quant à leur direction, et à leur effet lorsqu'ils sont animés par les vents de nord-ouest, qui soufflent presque constamment et avec violence pendant six mois de l'année, que l'on doit les changemens survenus dans le golfe dont ces caps marquent l'entrée, changemens auxquels participe l'embouchure de la Seine. Par l'établissement du barrage projeté, ils doivent subir des modifications importantes, ainsi que les marées, dans ce golfe et sur les côtes qui l'avoisinent.

Cette dernière question, qui avait fixé l'attention de la Société de Géographie, est aujourd'hui controversée dans des ouvrages imprimés nouvellement. Les uns et les autres rappellent un Mémoire sur cette matière plus anciennement publié, et l'on y a recours pour en adopter les principes ou pour les combattre. On pressent qu'il est ici question du beau travail de M. Lamblardie sur les côtes de la Haute-Normandie (1), mis au jour en 1789,

(1) Ce mémoire, très-remarquable au fond, renferme d'ailleurs des opinions

et dont s'étaie presque constamment, l'auteur du Mémoire sur lequel nous sommes chargés d'émettre notre opinion.

Nous ferons observer d'abord, que cet auteur n'a pas une idée bien nette de ce qu'il appelle des *baies renfermées* et des *ports naturels*, qu'il semble faire dépendre uniquement des angles saillans et rentrans que forment les côtes de la Manche. Soumis à la topographie générale du terrain, les golfes à rivières confluentes à leurs extrémités laissent, en avant de l'angle qu'elles forment, des renfoncemens propres à devenir des ports, et qui sont plus ou moins considérables, suivant qu'il y existe plus de rivières confluentes, qu'elles viennent de plus loin, ou qu'elles forment entre elles des angles plus ouverts. Tel est, par exemple, Fécamp comparé à Dieppe : le premier, n'ayant que deux rivières confluentes, la Ganseville et la rivière qui passe à Valmont, est beaucoup moindre que le second qui en a trois, l'Eaune, la Béthune et l'Arques. Les rivières solitaires n'ont que des anses, dont il est plus difficile de faire de bons ports.

Il est certain que des courans poussés par des vents violens détruisent les parties saillantes des golfes ; et, contre l'opinion de l'auteur, ce n'est pas cette légère diminution d'étendue qui altère le plus la propriété qu'ils ont d'offrir des abris aux navigateurs ; mais plutôt les matériaux provenant de cette démolition, lesquels sont convertis par le mouvement des vagues, en galets, en gravier, en sable et en dépôts terreux ou limoneux. Ces matériaux sont ici des rognons de silex empatés dans des couches de marne, formant, sur 220 pieds d'élévation, des strates de différentes épaisseurs, dont sont composées les falaises qui bordent les plages de la Haute-Normandie.

On doit à M. Lamblardie d'avoir, le premier, parfaitement rendu raison de la formation et de la marche des galets sur ces pla-

---

générales qui peuvent être contestées, notamment pag. 12 et 13, sur la manière dont les rivières établissent leurs lits.

ges. Il s'est attaché à prouver que les épis et les autres ouvrages conservatoires qu'on y établirait seraient des travaux en pure perte, en ce qu'ils n'arrêteraient point la marche de ces alluvions marines, lesquelles doivent obéir aux courans qui les poussent, et se déposer partout où leur vitesse diminue ou cesse d'agir. *C'est ainsi*, dit l'auteur du mémoire, d'après M. Lamblardie, *que la nature, toujours constante dans ses moyens, l'est aussi dans ses effets* (1). Nous ferons observer qu'il ne peut être question dans ce cas, que de l'effet dynamique résultant de l'action d'une masse fluide qui est animée d'une certaine vitesse. Par la constante mobilité de ses parties, elle affouille en outre les terrains qui sont susceptibles d'être pénétrés ; remue, déplace, use par le frottement et par sa qualité dissolvante, ou plutôt érosive, les matériaux qui résultent des démolitions qu'elle a opérées ; en détruisant leurs aspérités, convertit ces matériaux, sur les plages maritimes, en galets ; dans les lits des torrens, en cailloux roulés et leurs débris, dans l'une et l'autre positions, en graviers, en sables et en dépôts limoneux.

Les cours d'eau naturels et les courans le long des plages maritimes, chargés de ces matières, étant soumis aux mêmes lois, il en résulte que la formation des dépôts ou attérissemens dépendent, dans les deux cas, de tout ce qui tend à nuire à leur vitesse, savoir : les obstacles qui s'opposent d'une manière directe à leur mouvement, et les golfes, les anses et les eaux stagnantes où cette vitesse finit par s'éteindre.

Si les parties saillantes d'un littoral ne résistent point en général à l'action des courans, il en est d'autres qui, par leur position, semblent en être à l'abri ; tel est le cap d'Antifer, qui, comme le dit M. Lamblardie, *n'est point dû au hasard* (2) ; mais dont il ne paraît pas qu'on se soit fait jusqu'ici une idée bien précise.

---

(1) *Mémoire sur les côtes de la Haute-Normandie*, pag. 31.

(2) *Mémoire sur les côtes de la Haute-Normandie*, pag. 2, art. 2.

La chaîne latérale qui, aux sources de la Sambre, de l'Escaut, de la Somme, et dans le voisinage de l'Oise, part du plateau du Nord et se dirige vers la Manche, fait la séparation des eaux de la Somme, de l'Oise et de la Seine-Inférieure. Après avoir éprouvé près de Forges, aux sources de la Béthune, du Thérain et de l'Andelle, un relèvement indiqué comme point de partage du canal qu'on avait projeté d'établir entre Dieppe et l'Oise, pour l'approvisionnement de Paris; cette chaîne latérale se termine à la mer par divers caps, dont celui d'Antifer prend le plus de saillie, et forme une sorte de musoir naturel, entre la côte du nord, allant vers Fécamp, Dieppe et Saint-Valery-sur-Somme; et la côte du sud, se dirigeant vers le cap de la Hêve, le Havre et l'embouchure de la Seine. Ce cap, à l'égard surtout des courans, a des propriétés particulières que M. Lamblardie et ceux qui suivent sa doctrine, ont appréciées avec plus ou moins de justesse.

Le courant atlantique, qui au moment du flot, a sa direction de gauche à droite, en regardant la mer, après avoir doublé le cap de la Hague, se dirige de la pointe de Barfleur vers le cap d'Antifer. De ce courant principal se détache, à la pointe de Barfleur, un courant secondaire qui suit les côtes du Calvados, et va se répandre dans l'embouchure de la Seine.

Le cap d'Antifer, n'offrant point de côtes droites, et se prolongeant au contraire en saillie, donne au courant principal une direction divergente; mais ce cap étant un point d'incidence, les eaux s'élèvent à sa rencontre; et il part du courant principal un courant partiel qui prend sa direction de droite à gauche, en se portant dans le fond du golfe, et vers l'embouchure de la Seine, à la pointe du Hoc, après avoir passé devant le Havre. Le courant principal et ce courant partiel, qu'augmente encore parfois l'action des vents, agissent en sens contraires, sur les démolitions des côtes élevées et le mouvement des galets, dont les points de départ sont dans le voisinage du cap d'Antifer; en sorte que ce cap fait la séparation des deux courans et des directions

que prennent les galets (1). La direction et le progrès des courans et des galets, sont prouvés par le gisement des pouliers à la tête des jetées des ports de Dieppe et du Havre. Les deux courans marchant dans des sens opposés, les attérissemens à l'entrée de ces ports, qu'on peut regarder comme des lagunes ne recevant point des eaux douces, auront nécessairement des positions différentes d'où il doit résulter, ce qui est conforme à l'observation, que pendant qu'à Dieppe, le poulier s'établit à droite en entrant dans le chenal; au Havre, il s'amoncelle à gauche. On voit, d'après cela, que la théorie du Docteur Géminien Montanari, au sujet des ensablemens des ports de la Méditerranée (2), déterminés par le courant littoral de cette mer, trouve ici également son application.

Le fond du golfe où est situé le Havre et où débouche la Seine, reçoit donc des alluvions marines, sans cesse renouvelées; mais ces attérissemens ne sont pas les seuls; la rivière, dans les crues, y amène des alluvions fluviales qui, par les mouvemens du flux et du reflux, se combinant avec les alluvions marines, produisent ces variations que l'on remarque d'une année à l'autre, quelquefois d'une crue à l'autre, dans la grandeur, la composition, la forme et l'emplacement des dépôts.

En effet, il suffit d'un déplacement des points d'incidence du courant principal d'une rivière, pendant les crues, pour déterminer des attérissemens à droite et à gauche des nouvelles directions, parce qu'il s'y trouvera des eaux ayant une moindre vitesse et qui déposeront. Dans ces directions, au contraire, le courant, étant animé d'une plus grande vitesse, creusera. C'est à ces deux circonstances qu'est due la formation ou la disparition de ce qu'on appelle *bancs changeans*, à l'extrémité de la Seine.

Il est hors de doute comme le fait observer l'auteur du Mémoire n° 2, que le barrage qu'on établirait à l'embouchure de ce fleuve,

---

(1) *Memoire sur les côtes de la Haute-Normandie*, pag. 29.

(2) Dans son ouvrage intitulé : *Il Mare-Adriatico e sua corrente esaminata*, publié vers l'année 1685.

dans la direction d'Honfleur à Harfleur, en séparant brusquement les eaux douces de celles de la mer, et en empêchant le flot de remonter et de descendre dans le lit du fleuve et dans la baie, ne change le régime de la Seine, en amont et en aval. En amont, les attérissemens, qui ne commencent à se manifester qu'à un myriamètre au-dessus de Quillebœuf (1), n'ayant point la faculté de se répandre sur une aussi grande surface qu'auparavant, pourront bien s'établir plus haut, et encombrer, en outre au-dessous de Quillebœuf, le nouveau lit du fleuve. En aval, le jusant, sortant de la Seine, qui concourait à entraîner les alluvions, n'existant plus, les alluvions s'accroîtront probablement dans le fond du golfe, et par conséquent à l'entrée des ports du Havre et d'Honfleur. Les variations à l'égard de ces attérissemens ne seront pas les seules auxquelles ces ports séront exposés ; on en observera encore dans la hauteur des marées des points dont il s'agit.

L'élévation de eaux dans les marées dépend non-seulement de l'action des vents, de la direction des courans généraux et de ceux du flux et du reflux, de la profondeur des golfes, etc. ; mais encore du gisement des côtes, et des changemens que ce gisement doit éprouver, par des ouvrages d'art qui forment obstacle au développement des marées, et à l'extension qu'elles étaient dans le cas de prendre avant la construction de ces travaux. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à examiner de quelle manière les marées se prononcent dans le golfe de la Seine.

Nous avons vu que, du courant principal, se détachaient, à la pointe de Barfleur et au cap d'Antifer, deux courans partiels qui se rendaient, chacun de son côté, à l'embouchure de la Seine. C'est entre ces deux courans que la mer arrive du large, comme en plan incliné, jusqu'au fond du golfe pour le remplir. On con-

---

(1) C'est vis-à-vis de Quillebœuf que la Seine a le moins de profondeur, c'est par conséquent à ce point qu'est la plus grande élévation ou la crête de la barre de ce fleuve

çoit qu'à son extrémité, elle s'élève d'autant moins et en plus de temps que ce golfe est plus profond, rempli de bancs, et qu'il s'opère un déversement considérable des eaux dans le lit de la Seine. Aussi, les jours de pleine et de nouvelle lune, on remarque plus d'une heure de différence entre l'instant de la pleine mer au Havre et celui de la pleine mer à Fécamp et à Dieppe, et plus de quatre entre l'époque de la pleine mer du Havre et celle de Rouen ; c'est-à-dire, que la mer est pleine à Rouen quand elle est presque basse au Havre. Mais lorsque, par un barrage à l'embouchure du fleuve, ce déversement n'existera plus, il est évident que la mer montera plus haut dans les ports du Havre et d'Honfleur qu'elle ne le fait dans l'état actuel des choses ; et ces ports, qui ne sont appropriés que pour une moindre hauteur de marées, subiront, ainsi que les deux villes, des submersions inévitables. En effet, les hauteurs de la mer, les jours de pleine et nouvelle lune, sont maintenant au Havre, à Fécamp et à Dieppe comme les nombres 19, 25 et 26 pieds. Le barrage une fois établi, le port du Havre conservant, à l'égard du courant principal, et sans aucune déperdition de marée, le même rapport de situation que les ports de Fécamp et de Dieppe, les hauteurs de la mer seront à peu près égales dans les trois ports : celui du Havre acquerra donc une augmentation de hauteur qu'on peut estimer de 6, ou au moins de 5 pieds, ce qui sera plus que suffisant pour produire la submersion dont nous avons parlé (1).

Les attérissemens, leurs causes, leurs effets sont suffisamment connus, et l'on ne saurait les révoquer en doute. Il faudrait, pour

---

(1) La question dont il s'agit ici, a quelque analogie avec celle qui est relative à la *jonction et à la séparation des rivières*. Il résulte en effet de l'examen de cette dernière, qu'en opérant une diversion dans un cours d'eau, son niveau baisse ; et qu'au contraire, en y introduisant latéralement de nouvelles eaux affluentes, son niveau tend à s'élever. On peut voir sur ce sujet, un travail très-intéressant de feu M. Lespinasse, ancien ingénieur du canal de Languedoc, dans le Tome II, p. 115-140, des *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, Arts et belles-Lettres de Toulouse.*

qu'ils n'existassent pas, que les pluies n'amenassent point des troubles dans les lits des rivières ; que ces rivières elles-mêmes ne corrodassent ni leur fond, ni leurs bords ; que les eaux de la mer ne fussent point soulevées par les vents du large ; et, qu'à la marée montante, poussées contre les côtes, elles n'occasionnassent pas leur démolition ; enfin, que le fond des anses, les embouchures des rivières et l'entrée des ports ne devinssent pas des lieux de dépôts pour ces divers attérissemens. Tout projet d'ouvrages qui tendraient à produire une augmentation de hauteur dans les marées ; et, en outre, une accumulation d'alluvions fluviales et marines, rendrait non-seulement la réussite de ce projet fort douteuse ; mais, comme il a été dit plus haut, entraînerait de graves inconvéniens.

C'est par cette réflexion, appliquée au barrage de la Seine, que l'auteur du mémoire n° 2 envoyé au concours, termine un travail fondé sur des autorités qu'il n'a point discutées, et sur quelques observations locales, trop peu nombreuses pour qu'elles pussent remplir les conditions du programme qu'elles concernent.

Au surplus, la question principale à laquelle se rattachent les autres questions qu'on peut regarder comme subsidiaires de celle-ci, est encore en discussion parmi des gens de l'art très-habiles et d'une expérience consommée. Il manque aux uns et aux autres des données précises, dépendantes d'opérations qui n'ont point été faites, ou qui ne sont pas terminées ; en outre, les théories sur lesquelles on se fonde, sont, à tort ou à raison, également contestées. Dans cet état des choses, et le concours n'ayant produit qu'un seul mémoire où l'auteur effleure à peine les questions qui faisaient l'objet du programme, votre Commission, considérant que la Société de Géographie n'a pas, et pourrait difficilement avoir, des renseignemens suffisans, pour juger une question d'un intérêt aussi majeur qu'est celui qui concerne le barrage de la Seine, envisagé sous le double rapport de la dépense et des effets que ce grand ouvrage maritime produirait, a été d'avis à l'unanimité, que le prix

extraordinaire qu'elle devait décerner sur cet objet, fût retiré; et elle a l'honneur de vous en faire la proposition.

Paris, le 16 mars 1827.

Signés : LOUIS DE FREYCINET.
BRUÉ.
Comte ANDREOSSY, *Rapporteur.*

La Société de Géographie, après avoir entendu la lecture du rapport ci-dessus, en adopte les conclusions; il reste par conséquent décidé, que le 8e prix extraordinaire qu'elle avait cru devoir proposer, est retiré du concours.

RAPPORT

Sur un Mémoire relatif au Nivellement de la vallée de la Meuse.

Le Mémoire, qui a fait l'objet de ce rapport, est précédé de cette épigraphe : *Les fleuves, pour être utiles, ont besoin du secours de l'art.* Il renferme un nivellement exécuté le long du cours de la Meuse, sur une largeur de 353 mille mètres, entre Pagney sur Meuse, (village au-dessus de Commercy), et la frontière de la Belgique, au-delà de Givet. Le nivellement est accompagné d'un profil en long avec les ordonnées côtées relativement au plan général de comparaison, et il est précédé d'une description de la vallée de la Meuse, et de tableaux qui donnent les pentes de cette rivière, de deux en deux myriamètres, et ses produits moyens dans les basses eaux.

L'auteur de ce Mémoire a rempli la condition fixée par la Société, pour obtenir un des prix relatifs au nivellement, puisqu'il a procuré le nivellement géométrique de la Meuse, sur une longueur développée de près de 80 lieues, (le minimum de la longueur demandée étant seulement de 10 lieues). La Commission propose,

en conséquence, de lui décerner, conformément au programme, une médaille d'or de la valeur de cent francs.

A Paris, le 25 février 1827.

Signés : les colonels CORABŒUF, JACOTIN,
le général HAXO, *Rapporteur.*

RAPPORT

Sur le Concours de 1827.

MESSIEURS,

L'un des devoirs les plus importans de la Société, celui par lequel elle peut le plus efficacement favoriser les recherches scientifiques, étendre les limites des connaissances géographiques, et obtenir les résultats avantageux qu'elle s'est promis, est de distribuer des récompenses et des encouragemens. Les rédacteurs de vos statuts l'ont parfaitement senti, lorsqu'ils en ont fait l'une des dispositions réglementaires qui vous régissent. Ce n'est pas seulement, en effet, par leurs propres travaux que les corps littéraires et scientifiques se rendent réellement utiles; c'est aussi par la noble impulsion qu'ils impriment à la science dont ils veulent hâter les progrès et développer les découvertes.

A ce titre, Messieurs, la Société peut déjà se flatter d'avoir été assez heureuse pour réaliser les espérances que son institution avait dû faire concevoir, et pour couronner des ouvrages du plus grand intérêt. Si elle a obtenu qu'un jeune voyageur, sans autre soutien qu'un courage à toute épreuve et un dévoûment sans bornes, découvrît en quelque sorte une terre qui avait été l'antique séjour de la civilisation grecque, mais qui, malgré sa position peu éloignée de nous, et malgré sa célébrité, était restée presque ignorée, presque perdue dans l'immense continent dont elle fait partie, elle a aussi, en provoquant les recherches non moins précieuses, sur la position, la direction et les hauteurs des diverses chaînes de mon-

tagnes de l'Europe dont elle a ordonné l'insertion dans le troisième volume du Recueil de ses Mémoires, rendu à la science un service des plus éminens. Un tel succès devait être sans doute d'un heureux augure pour les concours suivans ; mais, l'attente de la Société n'a pas été totalement remplie dans celui qu'elle a ouvert pour cette année.

Deux sujets de prix, l'un relatif à la *détermination des directions, suivant lesquelles le flot arrive sur les différens points de la côte méridionale de la Manche, compris entre le cap de la Hague et le cap d'Antifer*, et l'autre qui a pour but le *nivellement des fleuves et rivières de la France*, ont seuls été traités. Les deux savans rapporteurs chargés de vous instruire du résultat de ces deux concours, vous ont rendu compte de leur jugement. Quant à nous, Messieurs, nous n'avons malheureusement que des regrets à vous faire partager. Deux sujets de prix n'ont pas même été traités; la Commission centrale, du moins, n'a reçu aucun mémoire qui les concernât.

Nous ne vous parlons point ici, Messieurs, du prix d'encouragement pour un *voyage à Tombouctou et dans l'intérieur de l'Afrique*, prix extraordinaire dont le gouvernement a si généreusement contribué à augmenter les fonds, et dont le concours reste toujours ouvert. Les deux sujets de prix sur lesquels nous rappelons votre attention, et pour lesquels la Commission centrale avait cru devoir fixer un délai de deux années, sont :

1° *L'Exploration d'une partie de la Caramanie.*

2° *Les Recherches sur l'histoire des divers peuples répandus dans l'Océanie ou les îles du Grand-Océan, situées au S. E. du continent de l'Asie.*

Quoiqu'aucune pièce relative à ces deux sujets de prix, n'ait été envoyée à la Commission centrale, ils étaient néanmoins, l'un et l'autre, d'un trop grand intérêt, et leurs résultats devaient influer d'une manière trop sensible sur les progrès de la science, pour que le comité auquel vous aviez confié le soin de faire un rapport sur

l'ensemble des sujets de prix mis au concours, ne prît pas le parti de les proroger. Considérant donc que le laps de temps que l'on avait accordé aux concurrens, n'avait point été suffisant pour traiter ces questions avec toute la maturité nécessaire, il a jugé convenable de reporter le concours pour la *Caramanie*, au mois de mars de l'année 1829, et celui pour les *Recherches sur les peuples de l'Océanie*, au même mois de l'année 1830. Il a pensé que deux années pour l'un, et trois pour l'autre, devaient suffire aux candidats qui n'ont point achevé leurs travaux:

Trois nouveaux programmes de prix avaient été déposés sur le bureau de la Commission centrale, le comité a dû les examiner ; ils avaient pour but :

1° *L'exploration de toute la partie occidentale de l'Asie mineure, jusqu'au fleuve Halys.* On proposait de réunir ce projet à celui de la Caramanie, pour n'en plus faire qu'un seul, et la médaille d'or eût été d'un prix plus élevé.

2° *L'exploration de la Syrie et de la Mésopotamie*, c'est-à-dire, des Paschalicks actuels de Damas, Hhaleb, Orfa, Diarbékir et Mossul.

3° *Enfin, celle de l'ancienne Babylonie et de l'ancienne Chaldée, avec une carte de la partie inférieure du cours de l'Euphrate et du Tigre.*

Dans les deux premiers programmes, leur auteur avait eu en vue de provoquer les recherches et les voyages scientifiques dans toutes les parties de pays dont les rivages bornent le bassin de la Méditerranée, afin d'arriver insensiblement à connaître dans leur totalité les pays limitrophes de cet immense bassin. Déjà, et c'est un résultat que l'on doit au magnifique ouvrage sur l'Égypte, et à M. Pacho qui, jeune encore, a acquis une véritable célébrité, le pays est connu depuis la partie orientale de l'Égypte jusqu'au golfe de la Syrte, il eût donc été facile au moyen de l'exploration de l'Asie-Mineure, et ensuite de la partie qui serait restée à reconnaître de l'Asie et de l'Afrique occidentale, de compléter petit-à-petit ce vaste ensemble ; on eût, en outre, en adoptant la première proposition, fait connaître presqu'entièrement un des pays les plus

intéressans de l'antiquité, et en s'en tenant à la seconde, complété les notions recueillies par M. Rousseau, et corrigé ce qu'elles ont de défectueux. Mais, le comité s'est trouvé arrêté par les difficultés réellement grandes que la solution de la première proposition pouvait présenter, et pour la seconde, par cette considération que le travail de M. Rousseau remplissait au moins, quelqu'imparfaitement que ce fût, une partie des besoins que la science pouvait éprouver.

On s'est donc arrêté au troisième projet présenté. On a pensé que Baghdad et Bassora étant des lieux fréquentés par le commerce, qu'ayant des fonctionnaires de toutes les nations de l'Europe, et que renfermant plus de personnes instruites qu'un grand nombre de villes de l'Orient, elles pourraient devenir le centre d'opérations géographiques dont la science recueillerait les plus précieux résultats. Et d'ailleurs, quelle contrée pouvait séduire davantage sous le rapport des recherches scientifiques, que celles dont on propose l'examen. Témoin des faits qui rappellent l'histoire primitive, elle présente en quelque sorte, comme des titres à notre vénération, les ruines de la superbe et antique Babylone, celles de Seleucie, élevée pour être sa rivale, et qui fut à son tour écrasée par la Ctésiphon des Parthes; demeure des Chaldéens, dont le nom intimement lié à l'histoire de la science, a acquis tant de célébrité; séjour de populations tirées de la Grèce ou de l'Asie-Mineure, et amenées captives, que de souvenirs se rattachent à cette contrée, bouleversée plus qu'aucune autre par des commotions politiques, dont n'ont pu la préserver, ni son ancienne gloire, ni même la puissance des califes. Au milieu de ces plaines, autrefois si fécondes, on ne retrouve plus que quelques débris de ces travaux immenses entrepris dans les temps les plus reculés, et renouvelés par Alexandre, et depuis encore, pour l'arrosement des terres, l'assainissement du pays, sa sûreté, ou bien pour faciliter la navigation. A une végétation abondante, riche et variée, a pu succéder la misère, la dépopulation, la ruine, le sol, exposé sans abri aux ardeurs d'un so-

leil brûlant et presque déserté, a pu se couvrir de ronces et d'épines, les sables combler des canaux dont on reconnaît à peine les traces, la main des hommes détruire encore, comme pour hâter les ravages du temps, le pays n'en doit que mieux captiver votre attention.

Devenu méconnaissable, ne paraissant plus répondre aux récits des anciens, si l'on en juge du moins par quelques-uns des renseignemens que nous possédons, et dont il faut pouvoir apprécier toute l'exactitude, la peinture fidèle et vraie que l'on tracera pourra seule résoudre des problêmes sur lesquels la science s'est jusqu'à présent vainement appesantie. Et quel moyen plus sûr d'y parvenir, que celui d'une reconnaissance tracée sur les lieux mêmes, et accompagnée de plans particuliers et de descriptions propres à jeter un grand jour sur *l'état ancien de toute la partie inférieure du cours de l'Euphrate et du Tigre, comparée à son état moderne?*

L'importance de cette question a réuni, Messieurs, les suffrages de votre comité, qui s'est décidé pour son adoption; il a cru, et avec raison, que le voisinage de Bassora et de Baghdad devait offrir de grands secours pour son entière solution.

Relativement aux deux autres sujets de prix sur lesquels vos honorables commissaires, MM. le comte Andréossy et le baron Haxo, vous ont fait entendre leurs rapports, votre comité ne peut que reproduire leurs conclusions. Il ajoutera cependant pour celui qui concerne le *nivellement des fleuves et rivières de la France*, que ce prix pour lequel la Société offre annuellement dix médailles d'or, doit au terme d'une décision prise par la Commission centrale, être renouvelée pour le concours de l'année 1828.

Lorsque l'on considère l'étude d'une science qui, ainsi que la Géographie, se lie si intimement à toutes les autres, d'une science à si juste titre désignée par l'illustre géographe du siècle d'Auguste, comme déroulant à nos regards le tableau philosophique du monde, avec quel intérêt ne doit-on pas envisager tout ce qui s'y rapporte, tout ce qui peut concourir à reculer et à étendre les

limites de ses connaissances dans tous les âges? Plus heureux que les anciens, les modernes ont pu, à l'aide de leurs instrumens et de méthodes d'observations plus sûres, arriver à des résultats, sans contredit plus positifs que ceux que l'antiquité nous avait transmis. Mais combien il existe encore sur notre mappemonde, de vides à remplir, de peuples à reconnaître, de contrées à explorer; de terres nouvelles peut être à découvrir, en un mot, de conquêtes à faire, même parmi les pays anciennement connus! Sans doute que le goût de l'étude devenu plus général, que l'habitude de mieux sentir, et par conséquent de mieux juger, que le besoin de connaître, qui recherche incessamment de nouveaux alimens, ont produit, depuis un demi-siècle surtout, pour le monde savant, des résultats auxquels on était loin de s'attendre, aussi promptement au moins; sans doute que les glorieux succès obtenus par d'intrépides explorateurs, ont rencontré une approbation universelle, que chacun leur a presqu'envié les trophées qu'ils avaient acquis aux dépens de leur fortune et souvent même aux dépens de leur existence; mais c'est à vous surtout, Messieurs, à vous que dirige un zèle éclairé, à vous qui vous êtes réunis pour mettre en commun votre savoir et vos lumières, qu'il appartient d'entretenir et d'encourager cette ardeur des recherches scientifiques, qui peut il est vrai recueillir partout des fruits précieux, mais non pas trouver toujours la palme glorieuse du triomphe. Si depuis plus de cinq années que vous existez, Messieurs, comme Société littéraire, vous avez entr'autres couronné deux ouvrages remarquables, deux ouvrages d'un genre bien différent, mais qui n'en sont pas moins importans par les résultats dont ils ont été suivis, et dont la publication est tout aussi honorable pour la Société elle-même, que pour ceux qui ont mérité ses suffrages, nous devons espérer que ce nouvel appel ne sera pas infructueux, et que vous aurez encore à décerner des récompenses justement acquises.

Voici, Messieurs, les conclusions de votre comité :

1° Le prix d'encouragement pour un *Voyage dans la partie mé-*

ridionale de la Caramanie, *contrée de l'Asie-Mineure* (médaille d'or de la valeur de 2,400 fr.), qui devait être décerné dans la première Assemblée générale de 1827, sera prorogé à la même assemblée de l'année 1829;

2° Celui relatif aux *Recherches sur l'origine des divers peuples répandus dans l'Océanie* (médaille d'or de la valeur de 1,200 fr.), qui devait l'être également à la même époque, sera reporté à la première Assemblée générale de 1830;

3° Le comité vous propose en outre d'adopter le programme suivant (voir ci-après, p. 158), d'un prix d'encouragement pour un *Voyage dans l'ancienne Babylonie et la Chaldée*, pour lequel il propose une médaille d'or de 2,400 fr., et qui devra être décerné dans la première Assemblée générale de 1830;

4° Enfin on renouvellera dans le programme des prix mis au concours pour cette année, l'annonce du prix relatif au nivellement des fleuves et rivières de la France, pour lequel la Commission centrale a décidé que dix médailles d'or de 100 fr. chacune seraient distribuées tous les ans.

Signé Alex. Barbié du Bocage.

NOUVEAUX MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

M. Agasse, Secrétaire des Commandemens de Monseigneur le duc de Bourbon, pour la maison du Roi.

M. le comte Beugnot, Ministre d'État.

M. Caristie, Ingénieur au Corps Royal des Ponts et Chaussées.

M. Cerfberr, Propriétaire.

M. Cordier, Inspecteur divisionnaire au Corps Royal des Ponts et Chaussées.

M. le comte de Dienne, Commissaire général de la navigation.

M. Lamande, Inspecteur divisionnaire au Corps Royal des Ponts et Chaussées.

M. Legrand, Ingénieur en chef au Corps Royal des Ponts et Chaussées.

M. Navier, Membre de l'Institut, Ingénieur en chef au Corps Royal des Ponts et Chaussées.

M. Parciot, Ingénieur en chef au Corps Royal des Ponts et Chaussées.

M. Pattu, Ingénieur en chef au Corps Royal des Ponts et Chaussées.

M. le baron Roussin, Contre-Amiral, membre du Conseil d'Amirauté.

Ouvrages offerts a la Société.

Par M. le Contre-Amiral Roussin : *Le Pilote du Brésil, ou Description des côtes de l'Amérique méridionale, situées entre l'île Santa Catarina et celle de Maranhuo. Paris*, 1827.

Par M. Denaix : *Essais de Géographie méthodique et comparative*, 2e *liv. composée d'un cahier de texte, d'une carte de l'Europe, en quatre feuilles, et de quatre tableaux.*

Par M. Vander-Maelen, de Bruxelles : 15 *livraisons de son atlas universel de la Géographie physique, politique, statistique et minéralogique de toutes les parties du monde.*

Par M. Bruguière : *Tableau comparatif de la hauteur des chutes d'eau les plus célèbres*, dédié à la Société de Géographie.

Par M. Wilhelm : *Les Campagnes de Nero Claudius Drusus, dans la Germanie septentrionale*, dédiées à la Société de Geographie.

Par M. Bottin : *Almanach du Commerce pour l'année* 1827.

Par M. Ch. Bailleul : *La Bibliomappe ou Livre-Cartes*, 15e *et* 16e *liv.*

Par M. Donnet : *Carte d'Espagne et de Portugal*, suivant les nouvelles divisions civile et politique, Paris 1823.

Par M. Pattu : 1° *Analyse des motifs du projet de la dérivation de la Seine.*

2° *Développement des bases d'un projet de barrage déversoir maritime.*

3° *Lettre* de M. Pattu à M. Pouettre, *concernant les observations* de M. Lamblardie *sur les développemens d'un projet de barrage déversoir maritime.*

PROGRAMME DES PRIX.

(Sixième Année.)

PRIX D'ENCOURAGEMENT POUR UN VOYAGE A TOMBOUCTOU ET DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE.

L'heureuse tentative des voyageurs anglais qui ont pénétré, en 1823, dans l'Afrique centrale, a dirigé de nouveau l'attention de l'Europe vers l'intérieur de ce continent, qui partage maintenant la curiosité avec les régions Polaires, le centre de l'Asie et les nouvelles terres Australes. Il était naturel que la Société de Géographie tournât aussi ses regards de ce côté, en indiquant, de préférence, la voie déjà tentée par Mungo-Park et qui touche aux établissemens français du Sénégal : aussi est-ce de son sein qu'est sortie la première pensée d'une souscription pour l'encouragement d'un voyage à TOMBOUCTOU. Il s'agit d'offrir une RÉCOMPENSE au voyageur qui sera assez heureux pour surmonter tous les périls attachés à cette entreprise, mais qui, en même temps, aura procuré des lumières certaines et des résultats positifs sur la géographie, les productions, le commerce de ce pays et des contrées qui sont à l'est. La France est la première nation de l'Europe qui ait formé des établissemens permanens au Sénégal, et son honneur est intéressé à favoriser les voyageurs qui cherchent à pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique par la route la plus rapprochée de ses établissemens. Le succès d'une telle entreprise ne serait pas sans fruit pour notre industrie commerciale; et, en la considérant sous le rapport des sciences, quelle inépuisable source de découvertes ne procurerait-elle pas à l'histoire naturelle, à la physique, à la climatologie et à la géographie physique et mathématique! Quel champ immense à défricher pour la connaissance des races humai-

nes, pour l'histoire de la civilisation des peuples, pour celle de leur langage, de leurs mœurs et de leurs idées religieuses!

L'intention des donateurs n'est pas précisément de mettre un sujet de prix au concours; l'appât d'une somme d'argent ne saurait être offert pour une tentative qui peut coûter la vie; mais on tient en réserve un juste et honorable dédommagement pour celui qui aura heureusement surmonté tous les obstacles devant lesquels tant d'autres personnes ont échoué jusqu'ici.

Juge et dispensatrice de cette récompense, la Société de Géographie saura apprécier le mérite, le courage et le dévouement des voyageurs, ainsi que les services réels qu'ils auront rendus à la science. Elle n'exige pas d'un seul homme des travaux qui supposeraient le concours de plusieurs observateurs et plusieurs années d'un séjour paisible dans le pays; mais elle demande des notions précises telles qu'on peut les attendre d'un homme pourvu de quelques instrumens, et qui n'est étranger ni aux sciences naturelles, ni aux sciences mathématiques. Au reste, en ce moment même, plusieurs voyageurs français et anglais se portent vers les rives du Dialliba, et la Société doit se flatter que ses encouragemens ne resteront pas infructueux.

Dans la séance de la Commission centrale du 3 décembre 1824, un anonyme, membre de la Société, a fait don d'une somme de *mille francs*, pour être offerte en *récompense* au premier voyageur qui aura pénétré jusqu'à Tombouctou, par la voie du Sénégal, et rempli les conditions suivantes indiquées au procès-verbal de ladite séance : « Procurer : 1° des observations positives et exactes sur la » position de cette ville, le cours des rivières qui coulent dans son » voisinage, et le commerce dont elle est le centre : 2° les renseignemens les plus satisfaisans et les plus précis sur les pays compris entre Tombouctou et le lac Tchâd, ainsi que sur la direction » et la hauteur des montagnes qui forment le bassin du Soudan. » Aussitôt après avoir eu connaissance de cette offre, M. le comte Orloff, sénateur de Russie, a consenti à ce que la donation qu'il

avait faite d'une somme de *mille francs*, à la séance générale du 26 novembre 1824, pour l'encouragement des découvertes géographiques, reçût la même destination.

Informée de l'objet de ces donations, S. E. M. le comte Chabrol de Crousol a souscrit, le 15 décembre suivant, au nom du Ministère de la Marine, pour le même voyage, pour une somme de *deux mille francs*. Par sa lettre en date du 22 janvier dernier, S. E. M. le baron de Damas a souscrit aussi, au nom du Ministère des Affaires étrangères, pour une somme de *deux mille francs;* et par une lettre en date du 19 mars, S. E. M. le comte de Corbière a également souscrit, au nom du Ministère de l'Intérieur, pour une somme de *mille francs*. Plusieurs autres souscriptions sont effectuées ou annoncées pour le même objet.

La Société de Géographie, chargée par les donateurs de décerner la *récompense*, et voulant prendre une part directe à l'encouragement d'une découverte aussi importante, a résolu d'offrir, en outre, une médaille d'or de la valeur de *deux mille francs*, au voyageur qui, indépendamment des conditions déjà énoncées, aura satisfait, autant que possible, à celles qui sont exprimées ci-après :

La Société demande une relation manuscrite avec une Carte géographique, fondée sur des observations célestes. L'auteur s'efforcera d'étudier le pays, sous les rapports principaux de la géographie physique. Il observera la nature du terrain, la profondeur des puits, leur température et celle des sources, la largeur et la rapidité des fleuves et des rivières, la couleur et la limpidité de leurs eaux, et les productions des pays qu'ils arrosent. Il fera des observations sur le climat, et il déterminera en divers lieux, s'il est possible, la déclinaison et l'inclinaison de l'aiguille aimantée. Il tâchera d'observer les races d'animaux, et de faire quelques collections d'histoire naturelle, notamment de fossiles, de coquilles et de plantes.

Lorsqu'il sera arrivé à Tombouctou, s'il ne peut aller plus avant,

il s'informera des routes qui mènent à Kachnah, à Haoussa, au Bournou et au lac Tchâd, à Walet, à Tischit, et même à la côte de Guinée. Il recueillera les initinéraires les plus exacts qu'il pourra se procurer. Il consultera les habitans les plus instruits, sur la partie du cours du Dialliba qu'il ne pourra pas voir par lui-même.

En observant les peuples, il aura soin d'examiner leurs mœurs, leurs cérémonies, leurs costumes, leurs armes, leurs lois, leurs cultes, la manière dont ils se nourrissent, leurs maladies, la couleur de leur peau, la forme de leur visage, la nature de leurs cheveux, et aussi les différens objets de leur commerce. Il est à desirer qu'il forme des vocabulaires de leurs idiômes, comparés avec la langue française; enfin, qu'il dessine les détails de leurs habitations et qu'il lève les plans des villes partout où il pourra le faire (1).

Voyage a l'ouest du Darfour.

Les pays situés entre le Dârfour et le lac central de l'Afrique ou le lac Tchâd, sont totalement inconnus. Cette contrée, qui renferme le nœud des principales difficultés que présente la Géographie de l'Afrique centrale, doit partager, avec la région de Tombouctou, la curiosité et les recherches des voyageurs et des géographes.

Pour accélérer le moment où ces pays cesseront d'être étrangers à la science, un anonyme offre une somme de 500 fr. pour former le noyau d'un prix d'encouragement à fonder en faveur du voyageur qui, le premier, aura pénétré sur les rives du Misselad, en partant du Darfour, déterminé la source et l'embouchure de cette

(1) On souscrit pour l'encouragement du Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, chez M. Chapellier, notaire, trésorier de la Société, rue de la Tixéranderie, et à l'Agence de la Société, rue et passage Dauphine N° 36.

(2) Voyez pour plus de développement une lettre insérée au Bulletin de la Société, n° 42, p. 169.

rivière, et décrit avec exactitude les montagnes situées dans cet intervalle.

Un prix égal sera offert à celui qui, en partant des rives du Misselad ou de la ville de Ouarò, capitale du Bargou, sera parvenu jusqu'au lac Tchâd, aura reconnu les rivières qui coulent dans cet espace et aura procuré des lumières sur l'origine, le cours, l'importance, enfin la direction générale de ces rivières, savoir : le Bahr-Koulla (ou le Goulla), le Bahr-Dago, le Bahr-el-Ghazal, les branches ou les affluens présumés du Schary.

On appelle particulièrement l'attention des observateurs : 1° sur le lit d'une rivière qu'on dit être à sec, vers la côte orientale du lac Tchâd, entre Tangalia et Mabah; 2° sur le lac appelé Fittré. Ils chercheront quelle est la direction et la pente des eaux dans tout cet espace, et ils donneront au moins des idées générales sur le relief du pays, sur la nature et l'élévation relative des montagnes.

La Société met au concours les sujets de prix suivans :

PREMIER PRIX.

Une médaille d'or de la valeur de 500 francs.

M. le comte *Orloff*, sénateur de l'empire de Russie, Membre de la Société, a bien voulu faire les fonds d'un prix, pour lequel la Commission a choisi le sujet suivant :

« Analyser les ouvrages de Géographie publiés en langue russe » et qui ne sont pas encore traduits en français. On desire que » l'auteur s'attache de préférence aux statistiques de Gouverne- » mens les plus récentes, et qui ont pour objet les régions les » moins connues, sans néanmoins exclure aucun autre genre de » travail, et notamment les Mémoires relatifs à la géographie russe » du moyen âge. »

Ce prix sera décerné dans la première Assemblée générale annuelle de 1828.

Les mémoires devront être remis au bureau de la Commission centrale, avant le 31 décembre 1827.

DEUXIÈME PRIX.

PRIX D'ENCOURAGEMENT POUR UN VOYAGE DE DÉCOUVERTES DANS L'INTÉRIEUR DE LA GUYANE.

Une Médaille d'or de la valeur de 5,000 *francs.*

Reconnaître les parties inconnues de la Guyane française, déterminer la position des sources du fleuve Maroni, et étendre ces recherches aussi loin qu'il sera possible, à l'ouest, dans la direction du deuxième parallèle de latitude nord, et en suivant la ligne du partage des eaux entre les Guyanes et le Brésil.

Le voyageur fixera les positions géographiques et le niveau des principaux points, d'après des méthodes savantes, et rapportera les élémens d'une carte neuve et exacte.

La Société desire qu'il puisse recueillir des vocabulaires chez les diverses peuplades.

Le prix sera décerné dans la première assemblée générale de l'an 1829.

La relation devra être déposée au bureau de la Commission centrale, avant le 31 décembre 1828.

Indépendamment des 5,000 fr., S. Exc. le Ministre de la Marine, M. le comte Chabrol de Crousol, a bien voulu faire les fonds d'un prix supplémentaire de 2,000 fr. pour le même voyage.

TROISIÈME PRIX.

PRIX D'ENCOURAGEMENT POUR UN VOYAGE DANS LA PARTIE MÉRIDIONALE DE LA CARAMANIE, CONTRÉE DE L'ASIE MINEURE.

Une Médaille d'or de la valeur de 2,400 *francs.*

La Société entend par la partie méridionale de la Caramanie, les contrées qui, au midi de la chaîne du mont Taurus, portaient autrefois les noms de Lycie, Pamphylie et Cilicie. Le capitaine

anglais Beaufort a levé les côtes de ce pays ; on pourra s'appuyer sur ses reconnaissances pour visiter l'intérieur.

On décrira le pays en parcourant les villes, bourgs et villages qui peuvent se trouver dans les vallées formées par les contre-forts du Taurus. Plusieurs de ces contre-forts sont très-élevés : on mesurera leur hauteur barométriquement, et l'on pénétrera dans la chaîne du Taurus qui les domine, et dont il sera nécessaire de mesurer également les plus hauts sommets. On examinera la nature du terrain, et on vérifiera si cette chaîne ne consiste pas dans une suite de plateaux élevés, semblables à ceux de la Cordillière d'Amérique. On suivra le cours des rivières en observant qu'elles ont formé beaucoup d'attérissemens à leurs embouchures.

« La Société demande une relation manuscrite et détaillée, » faite par l'auteur, d'après ses observations personnelles, et ac- » compagnée d'une carte géographique sur laquelle sa route sera » tracée. »

L'auteur présentera le pays sous son aspect physique ; il en fera connaître le climat, le sol, les productions, la culture, l'industrie, le commerce et la population, dont il décrira les mœurs et les usages. Il donnera, autant qu'il lui sera possible, le plan des villes anciennes, dessinera les monumens, copiera les inscriptions grecques, romaines, arméniennes et même musulmanes, qu'il rencontrera, et fera mention des monnaies anciennes qui lui seront offertes, en ayant soin d'indiquer les lieux où elles auront été trouvées. Il poussera ses reconnaissances au-delà du mont Taurus, afin de pouvoir rattacher ses itinéraires à des villes connues, telles que Erekli, Konich, Ak-shéer, Kara-Hissar, etc., et il cherchera même à pénétrer jusqu'à l'Euphrate.

Il fera des observations de latitude en plusieurs endroits, et déterminera les longitudes soit astronomiquement, soit par le moyen de la montre marine. On recommande particulièrement à son attention la transcription des noms des lieux dans la langue et dans les caractères du pays, et on le prie de remarquer si ces lieux ne

portent pas différens noms, suivant le langage des différens peuples qui les habitent.

Le prix sera décerné dans la première Assemblée générale de 1829.

La relation devra être remise au bureau de la Commission centrale, avant le 31 décembre 1828.

QUATRIÈME PRIX.

ANTIQUITÉS AMÉRICAINES.

Une médaille d'or de la valeur de 2,400 francs.

La Société offre une médaille d'or de la valeur de 2,400 fr. à celui qui aura le mieux rempli les conditions suivantes :

On demande une description plus complète et plus exacte que celle qu'on possède des ruines de l'ancienne cité de Palenquè, situées au N. O. du village de Santo Domingo-Palenquè, près la rivière de Micol, dans l'Etat de Chiapa de l'ancien royaume de Guatemala, et désignées sous le nom de *Casas de Piedras* dans le Rapport du capitaine Antonio del Rio, adressé au roi d'Espagne en 1787 (1). L'auteur donnera les vues pittoresques des monumens avec les plans et les coupes et les principaux détails des sculptures (2).

Les rapports qui paraissent exister entre ces monumens et plusieurs autres de Guatemala et du Yucatan, font desirer que l'auteur examine, s'il est possible, l'antique Utatlan, près de Santa-Cruz del Quichè, province de Sololà (3), l'ancienne forteresse de Mixco

---

(1) *Voy.* Description of the ruins of an ancient city discovered near Palenquè, in the kingdom of Guatemala, in Spanish America; translated from the original manuscript report of Capitain don Antonio del Rio : London, 1822, in-4°.

(2) Il est à desirer qu'il soit fait des fouilles pour connaître la destination de galeries souterraines pratiquées sous les édifices, et pour constater l'existence des aqueducs souterrains.

(3) La caverne de Tibulca, près de Copan, est soutenue par des colonnes.

et plusieurs autres semblables, les ruines de Copan, dans l'Etat d'Honduras (1); celles de l'île Peten, dans la luguna de Itza, sur les limites de Chiapa, Yucatan et Verapaz; les anciens bâtimens placés dans le Yucatan et à vingt lieues au sud de Mérida, entre Mora-y-Ticul et la ville de Nocacab (2); enfin les édifices du voisinage de la ville de Mani, près de la rivière Lagartos (3).

On recherchera les bas-reliefs qui représentent l'adoration d'une croix, tel que celui qui est gravé dans l'ouvrage de del Rio.

Il importerait de reconnaître l'analogie qui règne entre ces divers édifices, regardés comme les ouvrages d'un même art et d'un même peuple.

Sous le rapport géographique, la Société demande 1° des cartes particulières des cantons où ces ruines sont situées, accompagnées de plans topographiques: ces cartes doivent être construites d'après des méthodes exactes; 2° la hauteur absolue des principaux points au-dessus de la mer; 3° des remarques sur l'état physique et les productions du pays.

La Société demande aussi des recherches sur les traditions relatives à l'ancien peuple auquel est attribuée la construction de ces monumens, avec des observations sur les mœurs et les coutumes des indigènes, et des vocabulaires des anciens idiômes. On examinera spécialement ce que rapportent les traditions du pays sur l'âge de ces édifices, et l'on recherchera s'il est bien prouvé que les figures dessinées avec une certaine correction sont antérieures à la conquête.

Enfin l'auteur recueillera tout ce qu'on sait sur le Votan ou Wodan des Chiapanais, personnage comparé à Odin et à

---

(1) On compare les restes d'Utatlan, pour leur masse et leur grandeur, à tout ce que le plateau de Couzco et le Mexique offrent de plus grand. On donne au palais du roi 728 pas géométriques sur 376.

(2) L'un de ces bâtimens a, dit-on, 600 pieds de face.

(3) Ces derniers étaient encore habités par un prince indien à l'époque de la conquête.

Boudda (1). Ce prix sera décerné dans la première assemblée générale de 1830.

Les mémoires, cartes et dessins, devront être déposés au bureau de la Commission centrale, avant le 31 décembre 1829.

CINQUIÈME PRIX.

Une Médaille d'or de la valeur de 1,200 *francs.*

La Société rappelle qu'elle a remis au concours, en 1824, le sujet suivant :

« Rechercher l'origine des divers peuples répandus dans l'Océa-
» nie ou les îles du Grand-Océan situées au sud-est du continent
» d'Asie, en examinant les différences et les ressemblances qui
» existent entre eux et avec les autres peuples sous le rapport de
» la configuration et de la constitution physique, des mœurs, des
» usages, des institutions civiles et religieuses, des traditions et des
» monumens; en comparant les élémens des langues, relative-
» ment à l'analogie des mots et aux formes grammaticales, et en
» prenant en considération les moyens de communication d'après
» les positions géographiques, les vents régnans, les courans et
» l'état de la navigation. »

Ce prix sera décerné dans la première Assemblée générale annuelle de l'an 1830.

Les mémoires devront être remis au bureau de la Commission centrale, avant le 31 décembre 1829.

SIXIÈME PRIX.

PRIX D'ENCOURAGEMENT POUR UN VOYAGE DANS L'ANCIENNE BABYLONIE ET LA CHALDÉE.

Une Médaille d'or de la valeur de 2,400 *francs.*

Visiter et décrire tout le pays qui s'étend depuis le fond du golfe Persique jusqu'à la hauteur de Hit et de Baghdad, le long du cours

---

(1) *Voy.* Vues des Cordillières et Monumens, etc., par M. le baron de Humboldt, tom. I, pag. 383, in-8°, tom. II, pag. 592 et pl. IX.

de l'Euphrate et du Tigre, entre les monts Zagros et les déserts de l'Arabie, et en dresser une carte où l'itinéraire du voyageur sera tracé avec l'indication des distances parcourues. L'auteur joindra à sa relation les plans particuliers qui doivent servir à son intelligence : entre autres, ceux du vieux et du nouveau Baghdad, des ruines de Babylone, en désignant et cotant les monumens principaux qui existent encore; ceux des ruines de Séleucie et de Ctésiphon, du fameux Pallacopas et des travaux qui ont été faits partout aux alentours, et les dessins des inscriptions.

La position de Baghdad est déjà déterminée à 33° 19' 40" lat. et 42° 4' 30" longit. orientale de Paris (1). Niebuhr a fixé celle de Hillah; il faudrait également donner astronomiquement celle de Bassora, que Beauchamp n'a relevée qu'à peu près, et, en général, celles du plus grand nombre de lieux que l'on pourra. On recherchera vers son embouchure l'ancien Eulœus ou Choaspes, et l'on remarquera si le lac Chaldaïque ne présente point encore quelques parties de sa surface qui ne soient pas comblées par les sables.

Il est à desirer que le voyageur puisse relever la chaîne qui court à l'orient du Tigre, la hauteur des montagnes qu'il rencontrera, les niveaux du cours de l'Euphrate et du Tigre, ainsi que leur vitesse respective.

Toutes les observations qu'il lui sera possible de recueillir sur le climat, le sol, sa constitution, la nature de ses productions, sur l'importance de chacun des lieux qu'il verra, sur le genre des constructions et sur les matériaux mis en œuvre, sur les endroits d'où ils auront été tirés, sur les ruines des villes ou des monumens encore subsistans, sur les canaux anciens servant à l'irrigation des terres ou à la navigation, sur les travaux de l'industrie moderne et les objets de commerce, enfin sur la force physique et morale du peuple, et son caractère, entrent dans le plan de cette description; mais la Société ne fait pas une condition indispensable d'un

(1) Connaissance des temps.

travail complet sur les questions accessoires. On doit s'attacher surtout à la Géographie positive, à la Géographie comparée et à la Géographie physique.

Les noms des lieux et des monumens, indépendamment de leur traduction, devront être écrits dans la langue et les caractères en usage dans le pays.

Le prix sera décerné dans la première Assemblée générale de l'année 1830.

La Société accordera à la relation qui approchera le plus des conditions du présent Programme, une portion du prix ci-dessus, portion dont elle se réserve de fixer le montant.

La relation et les pièces à l'appui devront être déposées au bureau de la Commission centrale, avant le 31 décembre 1829.

GEOGRAPHIE DE LA FRANCE.

SEPTIÈME ET HUITIÈME PRIX.

Une médaille d'or de la valeur de 800 *francs, et une autre de la valeur de* 400 *francs.*

La Société a mis au concours, en 1824, le sujet de prix suivant:

« Description physique d'une partie quelconque du territoire » français, formant une région naturelle. »

La Société indique, comme exemples, les régions suivantes: les Cévennes proprement dites, les Vosges, les Corbières, le Morvan, les bassins de l'Adour, de la Charente, du Cher, du Tarn, le Delta du Rhône, la côte basse entre Sables-d'Olonne et Marennes, la Sologne, enfin toute contrée de la France, distinguée par un caractère physique particulier.

Les rapports physiques et moraux de l'homme, lorsqu'ils donnent lieu à des observations nouvelles, doivent être rattachés à la description de la région.

Les mémoires doivent être accompagnés d'une carte qui indique

les hauteurs trigonométriques et barométriques des points principaux des montagnes, ainsi que la pente et la vitesse des principales rivières, et les limites des diverses végétations.

Ces deux prix seront décernés dans la première Assemblée générale annuelle de l'année 1828.

Les mémoires devront être remis au bureau de la Commission centrale, avant le 31 décembre 1827.

PLUSIEURS PRIX.

POUR LE NIVELLEMENT DES FLEUVES ET DES RIVIÈRES DE FRANCE.

La Société offre une médaille d'or d'encouragement à chaque Ingénieur ou autre personne qui aura procuré le nivellement géométrique d'une partie notable du cours des fleuves et des principales rivières de la France

Dix médailles seront consacrées chaque année pour le même objet. Le *minimum* de l'espace à niveler est fixé à dixlieues de 25 au degré.

Chaque médaille sera de la valeur de 100 francs.

Les mémoires et profils, accompagnés des cotes et des élémens des calculs, devront être déposés au bureau de la Commission centrale, avant le 31 décembre 1827.

M. Perrot, *Membre de la Société, a bien voulu faire en outre les fonds de trois prix, dont voici le sujet.*

Trois médailles d'or d'encouragement sont offertes aux auteurs des nivellemens barométriques les plus étendus et les plus exacts, faits sur les lignes de partage des eaux des grands bassins de la France.

Ces médailles, de la valeur de 100 francs chacune, seront décernées dans la première Assemblée générale annuelle 1828.

Les mémoires et profils, accompagnés des notes et des élémens des calculs, devront être déposés au bureau de la Commission centrale, avant le 31 décembre 1827.

CONDITIONS GÉNÉRALES DES CONCOURS.

Les mémoires qui ne seraient pas écrits en français, doivent être accompagnés d'une traduction française.

Tous les mémoires envoyés au concours, doivent être écrits d'une manière lisible.

L'auteur ne doit point se nommer, ni sur le titre ni dans le corps de l'ouvrage.

Tous les mémoires doivent être accompagnés d'une devise et d'un billet cacheté, sur lequel cette devise se trouvera répétée, et qui contiendra, dans l'intérieur, le nom de l'auteur et son adresse.

Les Mémoires resteront déposés dans les archives de la Société; mais il sera libre aux auteurs d'en faire tirer des copies.

Chaque personne qui déposera un mémoire pour le concours est invitée à retirer un récépissé.

Tous les Membres de la Société peuvent concourir, excepté ceux qui *sont membres de la Commission centrale.*

Tout ce qui est adressé à la Société doit être envoyé *franc de port* et sous le couvert de M. le Président, à Paris, *rue et passage Dauphine*, n° 36.

Paris, 23 mars 1827.

ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN N° 16.

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉROS 48 ET 49. — AVRIL ET MAI.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES ET ANALYSES.

TRAVELS IN MESOPOTAMIA.—*Voyages dans la Mésopotamie, etc., etc., par J. S. Buckingham, auteur des Voyages en Palestine, etc., etc.*, 1 *vol. in-4° ou* 2 *vol. in-8°. Lond.* 1827.

Lorsque M. Buckingham se rendit dans l'Inde par terre, il ne traversa pas la Russie ni la Perse; il prit la route de la Méditerranée, puis des provinces turques de l'Asie-Mineure. Cette route lui a déjà fourni la matière de deux volumes intéressans. Le premier contient ses voyages dans la Palestine, le second ses excursions chez les tribus arabes, le troisième, que nous annonçons, conduit le lecteur d'Alep aux rives de l'Euphrate, dans l'ancienne Chaldée et l'ancienne Babylonie, sur le sol des premiers hommes et des premiers pasteurs, et au milieu des ruines des plus puissans empires de l'antiquité. A Alep, M. Buckingham fit ses préparatifs pour se rendre avec une petite caravane à Mardin et à Mosul; et, pour le soustraire aux avanies et aux exactions auxquelles sont ex-

posés les voyageurs européens de la part des gouverneurs du pays, on convint qu'il prendrait le costume arabe, qu'il en parlerait la langue et se conformerait, en tout, aux instructions que lui donnerait Hadji-Abd-el-Rackman, chef de la caravane. La route, dès la première station, se dirige au nord, en suivant le cours de la petite rivière sur laquelle Alep est bâti. Le pays dans le voisinage de cette rivière est stérile. Parvenu à l'une de ces sources, où la caravane fit halte au coucher du soleil, on remarqua que plusieurs ruisseaux sortant du même endroit arrosaient, en serpentant, une petite plaine où campait une horde de Turcomans, dont les tentes se distinguent au premier coup d'œil de celles des Arabes. On voyait non loin de là, dans un village, des restes de ces monumens qu'on a appelés Cyclopéens.

« Pendant toute la journée précédente, notre route se dirigea vers le nord. Elle inclinait maintenant vers le nord-est, et en suivant cette direction, nous arrivâmes, une heure après notre départ, à un village appelé *Okterin*. Il y en avait un autre plus petit et portant le même nom à un mille au nord du premier. L'un et l'autre étaient habités par des paysans qui cultivaient des champs de blé fort beaux et très-étendus. Les genre de bâtisse de ces deux villages nous parut fort singulier, de même que celui des villages en ruines que nous avions déjà vus. Chaque habitation a un dôme en briques non cuites, placé sur une construction en pierres de forme carrée : on dirait de loin une réunion de ruches placées sur un piédestal.

» Dans le village que nous traversâmes était un khan ou caravanserail musulman, de belle construction, où ne s'arrêtent guère les voyageurs. Près de là, on voyait une éminence en forme de cône tronqué, enfermée dans l'enceinte d'un mur circulaire et formée de grosses pierres sans ciment. On appelle ce monument le château : mais, sur toute la colline, on n'apercevait aucuns autres vestiges de bâtimens, et je pense que la construction de celui-ci remonte à l'époque la plus reculée. Les pierres sont en général d'une trop

grande dimension pour que la force des hommes de notre époque ait pu les mouvoir; et cependant il est évident que si le peuple qui plaça ces masses eût connu l'usage des machines, il n'eût pas dû ignorer l'art de tailler les pierres. Mais la construction de ce monument, de même que celle de plusieurs autres du même genre, est un problème dont la solution présente la plus grande difficulté.

» Au pied de la colline, mais en dehors du mur, il y a des puits d'une eau excellente et dont nous bûmes, en nous servant des cruches de quelques femmes du voisinage : ces vases, très-larges dans le fond et étroits à l'ouverture, ont deux fortes anses de chaque côté ; ils sont en cuivre, étamés extérieurement et intérieurement, et nous n'en vîmes pas un seul en terre. Presque toutes les femmes portaient des toiles de coton bleues; les plus jeunes étaient assez jolies, et toutes avaient un teint beaucoup plus clair que celles que nous avions vues jusqu'alors.

» De l'endroit où nous nous trouvions, nous apercevions aisément, à notre gauche, la chaîne du mont Taurus qui semblait parallèle à notre route, c'est-à-dire dans une direction du nord-est au sud-ouest. Quelques uns des sommets étaient couverts de neige; et, comme un petit nombre d'entre eux seulement bornait notre horizon, il nous fut facile de juger que nous nous trouvions sur un niveau très-élevé.

» Pendant que nous étions arrêtés aux puits d'Okterin, un pauvre âne de notre caravane y vint boire; il marchait encore avec facilité et sans paraître souffrir, quoiqu'il lui manquât à chaque jambe de derrière, entre le genou et la queue, plus d'une livre de chair. Le sang caillé s'était amassé au-dessous de la blessure. Il paraît qu'il avait été déchiré par une hyène, deux nuits auparavant, pendant que nous étions campés à Hailan, à quelques heures d'Alep. Ce que dit Bruce des Abyssiniens, qui enlèvent un morceau de chair à un bœuf vivant, recouvrent la blessure, et continuent à voyager avec l'animal, m'a toujours paru difficile à croire. La cruauté du fait ne pouvait me surprendre; il est parfaitement

dans le caractère du peuple dont on le raconte ; mais il me semblait qu'aucun animal n'était à même de marcher long-temps après une pareille opération. Notre âne m'offrit une circonstance parfaitement semblable : c'était un fait presque incroyable sans doute : mais, quelque extraordinaire qu'il fût, je ne pouvais douter du témoignage de mes yeux et me refuser à l'évidence.

» A une heure d'Okterin, nous trouvâmes un autre village du même nom, qui est celui du district dont ils font partie. Ici les toits des maisons étaient plats, et ne présentaient plus de dômes en briques. »

L'anecdote suivante peut servir à donner une idée du caractère des Turcomans.

Leurs femmes, qui sont généralement belles, ne se défigurent pas par des espèces de taches bleues sur le visage ; elles ne portent point de voiles, comme les femmes des Arabes. La jalousie des hommes est cependant encore plus forte. M. Maseyk, négociant hollandais très-recommandable sous tous les rapports, qui a demeuré quarante ans à Alep et voyagé dans les contrées voisines, m'a raconté le trait suivant, que j'aurais difficilement cru, si j'avais pu douter de la véracité du narrateur.

« Deux jeunes gens de la même tribu s'aimaient et étaient fiancés. Leur attachement était connu de leurs parens et de leurs amis, qui avaient fixé le jour du mariage. Ils se rencontrèrent un soir, par hasard seuls, mais en vue de toutes les tentes, et s'arrêtèrent un instant pour causer. Les frères de la jeune personne s'en étant aperçus, se précipitèrent sur eux les armes à la main. Le jeune homme prit la fuite et fut blessé d'un coup de fusil, mais son amante reçut cinq balles dans le corps, et fut percée de plusieurs coups d'épées par ses frères, qui abandonnèrent son corps aux animaux carnassiers.

» Le jeune homme gagna la tente d'un de ses amis, chef d'une autre tribu campée près de là. Il le pria de l'accompagner avec quelques cavaliers, pour enlever le corps de son amante, qu'il

trouva respirant encore. Il se rendit alors auprès des frères auxquels il demanda pourquoi ils s'étaient conduits d'une manière aussi barbare. Ils répondirent que leur sœur n'avait pas dû survivre au déshonneur qu'elle avait répandu sur la famille, en s'arrêtant sur la route avec son amant avant d'être mariée. Le jeune homme demanda alors la permission de prendre le corps pour l'ensevelir; mais les frères, se doutant de la vérité, dirent que si elle n'était pas morte, ils allaient l'achever sur-le-champ, et se précipitèrent hors de la tente pour effectuer leur menace. Alors le jeune homme fit avancer les cavaliers qui étaient venus avec lui, et menaça de mettre à mort le premier qui s'opposerait à son dessein. Il fit emporter la jeune fille, qui à force de soins revint à la vie.

» Pendant tout le temps qui s'écoula jusqu'à son entière guérison, son amant, banni de la tribu, venait la voir toutes les nuits, il pleurait sur ses blessures, et se reprochait de n'avoir pas péri en la défendant; mais la jeune fille le consolait : n'est-ce pas à vous que je dois la vie, lui disait-elle; sans vous je serais morte, et si vous eussiez succombé, je n'aurais pas vécu sans vous; croyons que le ciel, qui nous a conservé l'existence, ne permettra pas que nous soyons séparés; nous serons bientôt époux. Le ciel entendit les vœux des deux amans, ils furent unis, et tous deux vinrent se fixer à Alep, où ils existent encore à la tête d'une nombreuse famille. »

Le passage suivant nous rappelle les tableaux de l'histoire sainte, tout en peignant les mœurs des Turcomans actuels.

« En poursuivant notre route dans la plaine, nous trouvâmes des cultivateurs occupés à la moisson. Au lieu de couper le blé, ils l'arrachaient comme aux jours dont nous parle la Bible. Un des moissonneurs, en apercevant la caravane, quitta ses compagnons et dansa devant nous, puis se tint debout sur ses mains, les pieds en l'air, et témoigna par d'autres signes de joie le plaisir que notre arrivée lui faisait éprouver. Il nous offrit ensuite un épi et une

fleur, comme les prémices de l'année; et c'était encore un souvenir de l'ancienne offrande de la gerbe présentée par Moïse aux Israélites. Nous payâmes ce présent par une poignée de *paras* 1), et la caravane répondit par des acclamations à celles des moissonneurs. »

M. Buckinhgam traversa l'Euphrate à Bir, petite ville du pachalick d'Orfah. A cette grande distance de la mer, la rivière parut cependant à notre voyageur, aussi large que la Tamise au pont de Blackfriars. Les habitans de ses rives la croient plus forte que le Nil. Mais M. Buckingham considère ces deux rivières comme ayant une grande similitude, sous les rapports géologiques et historiques. Bir ou Birtha, était jadis comme aujourd'hui, un passage très-fréquenté, entre la Syrie ou Canaan, sur la rive occidentale de l'Euphrate, et la Mésopotamie ou Chaldée, sur le bord oriental. On y voit des restes de fortifications, et particulièrement les ruines d'un château, assis au sommet de la colline sur laquelle la ville est bâtie.

De Bir, le sentier que devait suivre la caravane continuait à traverser les plaines des Turcomans, décrites avec tant d'exactitude par Xenophon, ainsi que l'a remarqué notre voyageur. Selon lui, les Turcomans appartiennent à la race tartare plutôt qu'à la race arabe; les mœurs de ces deux races ont toujours été très-distinctes; seulement l'influence de la religion du prophète a produit un effet purement local, en les mêlant ensemble. Il semble à notre voyageur que les Juifs descendent d'une de ces races de Tartares ou d'Arabes.

Laissant l'Euphrate, la caravane se dirigea à l'est vers Orfah, capitale de la contrée de ce nom. C'est, dit M. Buckingham, l'Ur des Chaldéens, le lieu où naquirent Abraham et sa femme, ainsi que plusieurs membres de leur famille, qui quittèrent ensemble cette

---

(1) Petite monnaie de cuivre dont la valeur n'est pas bien fixée; c'est la même que le Diwani d'Abyssinie.

ville d'Ur. Sans attacher beaucoup d'importance à ce fait, nous croyons toutefois que l'identité d'Orfah et d'Ur, comme ville, n'est rien moins que prouvée, parce qu'il n'est pas certain qu'il y ait eu du temps d'Abraham une ville d'Ur. On sait qu'en hébreu *ur* signifie aussi *vallée*. La vie errante et pastorale que menait ce patriarche ne permet pas de le loger dans ce que nous appelons une ville ; il faut le chercher sous la tente, c'est sous la tente qu'il vint au monde et le lieu de sa naissance dut être désigné par le nom de la contrée à laquelle ce lieu appartenait. Dans notre opinion, Ur de Chaldée ne signifie autre chose que la vallée d'Ur, au pays de Chaldée.

Quoi qu'il en soit, la tradition d'Abraham est conservée dans toute sa force dans Orfah. La mosquée est sur les bords d'un lac.

« Le lac appelé Birket-el-Ibrahim-el-Kalil, parce qu'il est près de la ville du patriarche Abraham, le bien-aimé ou l'ami de Dieu, est alimenté par un ruisseau qui vient du côté sud-est de la ville. Il forme un canal de deux cent vingt-huit pas de long, sur vingt-cinq de large ; il a environ cinq ou six pieds de profondeur. A l'ouest, où il commence, on a construit un bâtiment sur le ruisseau; et, à l'extrémité orientale du grand canal, où l'on voit un petit pont, part un autre canal moins considérable, dont les eaux, divisées dans toute la ville, servent aux besoins des manufactures, des maisons particulières et des khans publics. Dans la partie du sud, règne une chaussée dont les bords n'excèdent presque pas le niveau des eaux, et derrière cette chaussée des jardins plantés de mûriers, dont la hauteur égale celle de nos plus grands ormes. Du côté opposé, la moitié des bords du canal est occupée par la façade de la mosquée du prophète dont elle porte le nom. Les pieds du mur sont baignés par les ondes du lac, qui sont aussi consacrées au patriarche.

» Le milieu de cette façade est un bâtiment carré d'où s'élèvent trois grands dômes d'égales dimensions, et un minaret qui sort du milieu d'un bois de cyprès majestueux. A chaque extrémité de ce

bâtiment central, des escaliers descendent jusqu'au niveau des eaux pour faciliter les ablutions des dévots. Les ailes sont terminées par deux bâtimens d'un dessin parfaitement uniforme, et complétant l'édifice le plus régulier qui existe peut-être en Turquie.

» Ce lac, consacré par la dévotion au patriarche, est fréquenté par tous les habitans des environs, qui s'y rendent autant par plaisir que par dévotion. Comme celui d'El-Bedaoui à Tripoli, en Syrie, il est rempli d'une énorme quantité de carpes, dont quelques-unes ont jusqu'à deux pieds de largeur et une épaisseur proportionnée : on les voit se jouer parfaitement dans les eaux limpides de ce petit lac; et ceux qui se rendent sur ses bords se font un plaisir d'acheter quelques végétaux et de les jeter à la surface de l'eau où les carpes se rassemblent en foule. Il est défendu de les prendre et de leur faire aucun mal; aussi elles se multiplient étonnamment, et je ne crois pas exagérer en disant que dans les deux canaux il y en a au moins vingt mille. Ce serait commettre un sacrilège des plus impardonnables que de les manger. »

M. Buckingham réunit dans une note quelques-unes des observations qui ont été faites sur l'ancienne adoration des poissons dans ce pays. Il est permis de penser que c'était le lac et ses poissons qui avaient déjà rendu sacré le site d'Orfah long-temps avant Abraham, et que la vénération dont ce lac était l'objet lui venait de la source sacrée qui alimente ses eaux. Pline nous apprend qu'Orfah, appelée aussi, à différentes époques, *Edesse* ou *Antioche*, se nommait encore *Callirhoé*, à cause de sa source ou fontaine. Cette dernière pourrait bien encore renfermer l'étymologie d'Orfah ou Ur. Dans les derniers temps, dit M. Buckingham, on l'appellait *Roha*, ou, avec l'article des Arabes, *Or-Roha*, et par abréviation, *Orha*. Nous ajouterons aussi que ce fut quelque part dans la Mésopotamie que Vénus, fuyant la persécution de Typhon, fut métamorphosée en poisson, aventure qui a quelque rapport à l'une des incarnations de Vishnou, changé aussi en poisson. *Deg*, dans la langue du pays, signifie poisson, et *Degon*, selon la my-

thologie des Chaldéens, était Vénus devenue poisson. Les environs, et non la ville, comme M. Buckingham le suppose, sont l'*Eden* de Milton et des autres poëtes, quoique les traditions de la Bible le placent près de l'embouchure de l'Euphrate. La ville d'Orfah était l'Edesse des Grecs et des croisés; c'est aujourd'hui la capitale de toute cette partie de la contrée, entre l'Euphrate et le Tigre. Son histoire, sur laquelle M. Buckingham a recueilli de nombreux détails, est du plus haut intérêt.

D'Orfah, le savant voyageur se rendit à El-Magar, et ensuite à Mardin et à Diarbékir d'où il revint à Mardin. Il alla de cette dernière ville à Dara, à Nisibin, puis, traversant les plaines de Sindjar, il gagna Mosoul sur la rive occidentale du Tigre. Il y a dans ces lieux plusieurs églises chrétiennes et de nombreux souvenirs des croisades.

Pendant qu'il était à Mosoul, il fit une excursion aux ruines d'une ville que l'on croit être celles de Ninive.

« Nous nous dirigeâmes, dit-il, au nord-est, et, passant un pont de pierre de construction mahométane, jeté sur un ruisseau qui se rend dans le Tigre, nous arrivâmes au bout d'une heure à la place présumée de l'ancienne Ninive.

» Là, sont quatre espèces de buttes ou levées de terre, disposées dans la forme d'un carré, sur lesquelles on ne voit ni briques, ni pierres, ni aucun vestige de bâtimens; c'est simplement de grandes masses de terre recouvertes d'herbes, et ressemblant aux fortifications d'un camp abandonné.

» Le plus long de ces retranchemens va du nord au sud, et se présente sous la forme de plusieurs petites chaînes d'inégale hauteur, qui se prolongent sur une étendue de quatre ou cinq milles. Il y en a trois autres, près de la rivière, qui courent est et ouest. Le premier de ces trois derniers, en partant du sud, est appelé *Nebbé-Yonos*, ou *Yonas*; on y voit un tombeau où l'on prétend que reposent les restes du prophète Jonas. Il y a un petit village tout auprès. Le second s'appelle *Tal-Hermoush*, et n'offre rien de

remarquable. Le troisième, à cause de sa régularité et de sa hauteur, est appelé *Tal-Ninoé*, la colline de Ninive.

» On trouve des élévations semblables à celles-ci tant au sud qu'au nord, pendant plusieurs milles; elles sont moins caractérisées et moins sensibles que celles dont nous venons de parler. Une plaine unie existe entre elles ; on y remarque des fragmens de poteries et d'autres débris pareils à ceux que l'on voit sur l'emplacement de toutes les villes détruites. »

Si Ninive avait surpassé Babylone en étendue, comme l'ont cru Strabon et quelques autres écrivains de l'antiquité, Ninive eût été la plus grande ville du monde, et on pourrait admettre qu'il fallait trois journées, non pour en faire le tour, mais pour en parcourir la longueur, surtout si l'on se rappelle que Jonas ne commença à dénoncer la colère céleste qu'après une journée de marche à travers la ville; journée qui l'eût conduit à l'une de ses extrémités si trois jours eussent suffi à parcourir sa circonférence.

Mais nous avons sa superficie positive, en stades, qui nous met à même de comparer son étendue avec celle de Babylone. Hérodote donne à cette dernière un carré de quatre cent quatre-vingts stades, ou une circonférence de soixante milles, en comptant quinze milles pour chaque côté, et huit stades au mille. Diodore de Sicile donne à Ninive cent cinquante stades de long et quatre-vingt-dix de large, c'est-à-dire environ dix-neuf milles de longueur sur la rive du fleuve, et onze et un quart en largeur, du fleuve aux montagnes.

D'après ces mesures, Ninive aurait été plus longue et moins large que Babylone; toutefois, ajoute notre voyageur, elle remonte à une plus haute antiquité. On sait que la seconde grande capitale de l'empire d'Assyrie ne commença à fleurir qu'aux jours de la décadence de la première.

Ici, M. Buckingham déclare appuyer cette opinion sur le texte même de la Genèse, et c'est le même texte que nous invoquons pour la combattre, et rendre à Babylone une antériorité d'existence dont le savant voyageur cherche à la priver.

Nous commencerons par faire observer que dans les livres saints les localités qui appartiennent à l'histoire de l'homme, avant le déluge, ne sont décrites nulle part, si ce n'est le jardin de nos premiers parens, dont la position est assignée dans le pays d'Eden, du coté de l'orient. Adam et Eve furent chassés plus à l'est encore, puisque l'ange se tint à l'orient du jardin. On peut ajouter que Caïn alla demeurer dans la terre de *Nod*, c'est-à-dire à l'E. du jardin d'Eden.

L'endroit où habitait Noë n'est nommé nulle part; mais, à la fin du déluge, l'arche s'arrêta sur le mont Ararat, où Noë éleva un autel au seigneur.

Mais ce mont Ararat était à l'est de la plaine de Sennaar où il est reconnu que s'éleva Babylone ou Babel. Ce fut sur cette montagne que Noë et sa postérité habitèrent long-temps. Ce fut de là que ses descendans vinrent peupler la Mésopotamie; qu'ils y bâtirent une ville et une tour, et cette ville, la première construite après le déluge, s'appelait Babel et non pas Ninive.

Celle-ci ne dut sa fondation qu'à la puissance de la première. Nembrod l'avait bâtie. Il avait étendu sa domination sur une partie de la terre de Sennaar. C'est de cette terre, dit Moïse, que sortit Assur qui alla fonder Ninive : tel est l'ordre des événemens.

Comme on pourrait nous objecter qu'après la destruction de Babel le texte sacré disperse les peuples sur toute la terre, et que Ninive probablement prît alors naissance, nous croyons devoir faire observer que la Genèse rapporte toujours les faits dans leurs généralités, et revient ensuite sur les incidens particuliers et sur les accessoires de détails. Nous renverrons donc aux 9e et 10e v. du chapitre X de la Genèse, en ajoutant, d'après le même livre, que les progrès de la population et de la civilisation, après le déluge, ont toujours eu lieu par le N.-O. en remontant le Tigre et l'Euphrate, et non par le S.-E. en descendant les mêmes courans.

En fouillant la terre sur l'emplacement de Ninive, on a trouvé, dit M. Buckingham, une foule de pierres précieuses antiques, et

d'autres pierres chargées d'inscriptions hiéroglyphiques : quelques-unes ont été décrites et dessinées par M. Rich, de Bagdad, dans les *Mines de l'orient*. Dernièrement on a trouvé une grande table en pierre, couverte de dessins et de caractères inconnus. Etant tombée dans les mains des Turcs, elle a été brisée.

Après avoir décrit les ruines de Ninive, M. Buckingham donne les raisons qui le portent à croire, avec Bruce, que la ville de No, dont la destruction est rapportée par le prophète Nahum, était l'ancienne Thèbes.

La tradition populaire dans la Mésopotamie (l'ancienne Chaldée) rattache à toutes les ruines qui couvrent le pays, depuis Bir sur le haut Euphrate jusqu'à Birs-Nembrod, le nom d'Alexandre-le-Grand ou celui du vieux Nembrod, conquérant et fondateur du royaume, dont la plus ancienne ville était Babel, sa capitale. Lorsque la Genèse fut écrite, ce Nembrod avait dans la Chaldée et les environs une renommée populaire qui vit encore dans le souvenir des hommes d'aujourd'hui.

Après son départ de Ninive et de Mosoul, M. Buckingham passa à Arbil (l'ancienne Arbelle). Arrivé à Bagdad, il alla visiter une masse en briques, qui se trouve sur la rive occidentale du Tigre; elle est connue sous le nom d'*Akkerkouf*, plus généralement *Kesr-Nimerod*, c'est-à-dire palais de Nembrod. M. Rich lui donne cent-vingt-six pieds anglais de hauteur, et évalue son volume à mille pieds cubes; dans ce reste d'une antique construction, la brique alterne avec des couches de roseaux, suivant la méthode pratiquée a Babylone. Notre voyageur croit que c'est un débris de Pyramide. Rien ne prouve cependant qu'il ait existé en Chaldée des monumens de la nature des Pyramides égyptiennes. Au reste, c'est un point dont la discussion serait aussi fatigante pour nous que pour les lecteurs.

De Bagdad, M. Buckingham fit aussi une excursion aux ruines, qu'on croit être celles de Babel ou Babylone, dans le voisinage de la ville moderne d'Hillah; et cette partie de son voyage est sans

contredit la plus intéressante. A ses propres observations, il réunit avec talent celles de ses prédécesseurs, il les examine, les discute, et arrive presque toujours à des conjectures ingénieuses. Ses propres recherches l'ont conduit plus d'une fois à des résultats importans, et pour n'en citer qu'un seul, nous nous bornerons à sa découverte d'un reste de la fameuse muraille de Babylone, découverte échappée à l'examen de M. Rich, qui avait négligé de visiter la partie dans laquelle ce fragment a été reconnu. Mais c'était peu de trouver un nouveau débris, la difficulté était de l'identifier avec l'antique muraille, et d'établir qu'il en faisait partie; c'est ce que M. Buckingham nous paraît avoir exécuté avec succès. L'espèce de dissertation qu'il a été forcé de composer, est nourrie d'une érudition substantielle, et démontre toute l'exactitude de la description d'Hérodote. Nous aurions désiré toutefois que M. Buckingham fût plus sobre d'érudition, il la prodigue assez souvent sans mesure, et la moitié de son gros volume in-4° pourrait fort bien disparaître sans que l'autre en souffrît nullement. En général, les voyageurs modernes sont trop enclins à nous donner l'histoire d'un pays à la place du récit pur et simple de leurs observations personnelles. C'est là pourtant ce qu'on attend d'eux.

Nouvelles recherches sur le cours du Bourampoutre.

Nous avions publié dans le numéro de juin 1826 d'intéressans détails sur le cours supérieur du Bourampoutre, que l'on croyait alors sortir du *Brahma-Khound*. Cette conjecture ne s'est pas vérifiée. Il est maintenant certain que le *Khound* n'est pas la source de cette rivière qui vient du sud-est, et coule entre les premières chaînes des montagnes. Au-delà, sa marche n'a pas encore été déterminée. C'est ce qui résulte d'une reconnaissance faite par le capitaine Bedford, du corps des ingénieurs géographes. La relation qui contient ces renseignemens est intéressante sous plusieurs rapports; nous allons en présenter les principaux résultats.

La direction du Bourampoutre dans l'Assam était ignorée jusque dans ces derniers temps, et le tracé de son cours supérieur est encore une nouveauté. C'est pour la première fois que le *Braham-Khound* est visité par un Européen ; et cette reconnaissance établit comme un fait que le Bourampoutre n'en sort pas; on voit même qu'il ne faut pas chercher sa source dans le système de montagnes où le Khound est placé. Il paraît qu'il vient de plus loin ; on ne peut affirmer, au reste, que le *Brahma-Khound*, dont il est question, soit le véritable *Khound* des Hindous. La légende, en décrivant cet endroit, donne un détail très-circonstancié de différens rochers et de plusieurs montagnes qu'elle place dans les environs, et dont le récit de notre voyageur ne fait aucune mention. Nous aurions cru trouver ici quelques niches de la déesse *Kamakhya*, comme celles qu'elle a dans d'autres parties de l'Assam, dont elle est la divinité tutélaire. Il est certain que les habitans considèrent le *Brahma-Khound*, dont il s'agit ici, comme le *Khound* sacré ; mais l'Assam ayant cessé, depuis plusieurs siècles, d'être Hindoue, les croyances et les pratiques de cette religion y sont totalement oubliées.

Ce voyage a eu pour point de départ Kondil-Mokh, et s'est prolongé le long du bras principal du Bourampoutre. Les 3 et 4 mars 1826, après avoir traversé les ruisseaux de Belidjan, Now-Dihing et Tenga-Pani, la rivière se montre coulant à l'est de Sadiya, ce qui déjà était une découverte, puisqu'aucune de nos cartes ne l'indique dans cette partie. Quoique très-large et très-profonde en quelques endroits, elle est généralement coupée de rochers, et séparée en différens canaux par des îles plus ou moins étendues; des chutes nombreuses et rapides interrompent souvent son cours ; ses eaux, extrêmement claires, deviennent bourbeuses à la suite des pluies qui sont très-fréquentes pendant le mois de mars. Après chaque averse, elles augmentent considérablement et roulent avec une impétuosité qui rend la navigation difficile. Pendant le voyage qui nous occupe, plusieurs canots coulèrent, et quelques

hommes furent noyés. On avait chaque jour les plus grands dangers à courir.

Le 10, on changea de direction ; on remonta le Sokato, branche qui se détache de la rive droite du Bourampoutre, et qui, comme ce dernier, est rempli de rochers et d'îlots. On ne remarquait aucun mouvement sur ses bords; et, bien que le rivage fût couvert de forêts, la solitude n'en était interrompue, de temps en temps, que par la fuite de quelques quadrupèdes ou de quelques oiseaux extrêmement rares.

Le Sokato forme, avec le Bourampoutre, une île très-étendue, couverte d'une forêt impénétrable, mais sur laquelle se trouve cependant un village assez grand appelé *Cheta*, et habité par des Mismiss, plus pacifiques que la tribu des montagnes, qui porte le même nom. Leur costume, leurs habitudes et leurs traits ressemblent assez à ceux des Mismiss de Dipung; leurs armes sont l'arc, les flèches et la lance; ils portent des sacs de voyage couverts en écorce de *sawa*, ressemblant à du crin de cheval. Ils ne paraissent pas très-délicats sur leur nourriture qui consiste principalement dans une espèce de scarabée, très-commun sur les bords de la rivière, et qui, se cachant sous les rochers pendant le jour, prend son vol vers le soir; il a une odeur forte et désagréable. Les Mismiss jettent la tête et mangent le corps avec des légumes.

Après un pénible voyage de dix-huit jours, pendant lesquels on eut à passer au moins quarante chutes, on reprit, le 28 mars, l'examen du *Bor-Lohit* ou Bourampoutre. A partir du point où commence le Sokato, au-dessus d'une chute rapide que les habitans déclarèrent ne pouvoir être remontée, la rivière n'a plus qu'une seule branche, et se dirige au nord, au milieu de la première chaîne de collines. Le courant est rapide et considérable, et toujours obstrué par de nombreux rochers de cinquante à cent pieds de hauteur, qui paraissent évidemment avoir roulé des montagnes voisines. Les rivages sont couverts de forêts où l'on remarque le *butea frondosa*. Cet arbre, vers les régions supérieures du Bouram-

poutre, atteint cinquante à soixante pieds, et ses grappes de fleurs rouges contrastent agréablement avec les corolles blanches et parfumées du kolie rampant. La rive gauche est couverte de blocs de granit épars, et posés sur du feld-spath en partie décomposé. On dit qu'au-delà des montagnes, la rivière n'a plus de chutes et qu'elle coule doucement sur une pente légèrement inclinée; on dit aussi qu'à partir de la première chaîne, elle vient du côté du sud-est, longeant des collines basses, derrière lesquelles des hauteurs plus considérables s'élèvent en amphithéâtre. On aperçoit dans le lointain des sommets couverts de neige.

Après avoir fait d'abord quelques tentatives inutiles pour se frayer un passage à la source prétendue de la rivière le *Deo-Pani* ou *Brahma-Khound* (eau divine, ou puits de Brahma), et avoir essayé vainement de se rendre aux villages dont on apercevait la fumée, on parvint enfin à communiquer avec les Mismiss de Dilli, village à une journée de la rive gauche, et avec le *Gaum* ou *Tikla*, chef du village de *Brahma-Khound*, avec qui on alla, le 4 avril, visiter le réservoir. Il est situé sur la rive gauche de la rivière, et formé, d'un côté, par un rocher parallèle au Bourampoutre. Deux ou trois petits torrens, descendant des collines, s'y jettent immédiatement. Vu d'une certaine distance, le rocher offre l'aspect d'une ruine gothique; une crevasse découpée en forme de fenêtre sculptée, qui se rencontre au milieu de sa hauteur, ajoute encore à l'illusion. Au pied du rocher est un banc de pierres. A mi-chemin de la montée, couverte de broussailles, se trouvent une autre espèce de banc, et une niche pratiquée dans une fente; c'est là que les dévots présentent leurs offrandes. Au-dessus on atteint une plate-forme, d'où l'on découvre tout le *Khound*, *la rivière*, et les hauteurs des environs. Il est impossible de parvenir jusqu'au sommet, qui affecte les formes bizarres d'aiguilles et de créneaux gothiques; on l'appelle le *Deo-Bari* ou séjour de la divinité.

De ce point, la descente conduit dans une espèce de vallée, au fond de laquelle est le *Kund*, long d'environ soixante et dix pieds

et large de trente, il est encore connu sous le nom de *Porbot-Kathar*, parce que, dit la légende, Parassourama (1) y ouvrit avec sa hache (*kat-her*) un passage à la rivière à travers les collines. Les offrandes sont nombreuses et variées; quelques-unes d'entr'elles, telles que des volailles et des vaches, semblent en opposition directe avec les préjugés et les répugnances des Hindous. Au reste, comme on sait que tout ce que mangent les prêtres passe pour être agréable à la divinité, et que les Mismiss, ici, se nourrissent fort bien de ces sortes de viandes, ces offrandes n'ont rien d'extraordinaire. Il paraît toutefois que ceux qui viennent visiter le *Kund*, ne sont ni en grand nombre ni opulens.

Le village de Dilli se compose d'une douzaine de maisons bâties sur des petits plateaux de trente à quarante pieds de long. Les parties inférieures de l'édifice sont occupées par les troupeaux. Les Mismiss se nourrissent de leur chair, ainsi que de maïs, de *marwa* et d'ignames; ils mangent aussi les scarabées, dont nous avons parlé, et les font rôtir après les avoir écrasés entre deux pierres; ils cultivent la moutarde, le poivre, le coton et le tabac; mais ils ne paraissent pas avoir de plantations de riz. On fait une liqueur alcoolique avec le *marwa*.

Les femmes, qu'on ne renferme pas, ont des traits agréables et une taille avantageuse; elles portent le même costume que les Assamoises. Les hommes, en général bien tournés, montrent des formes athlétiques et un assez beau teint. Le pays est assez peuplé et parsemé de nombreux villages. Vingt d'entre eux reconnaissent l'autorité du *Dilli-Gaum*.

Le Tikla de *Brahma Kund*, que rencontrèrent nos voyageurs, est le plus jeune de trois frères qui partagent également les offrandes des dévots. Les chefs, comme les habitans, ne témoignèrent aucune crainte, et se montrèrent disposés à traiter les voyageurs de leur mieux : mais le manque de provisions ne permit pas de

(1) C'est le nom de Wishnou dans sa 8e incarnation.

s'arrêter long-temps en cet endroit, et nécessita le retour à Sadiya. Les pluies et les brouillards qui régnèrent pendant presque toute cette excursion, s'opposèrent aux observations indispensables pour déterminer la position des lieux visités. La seule reconnue est le point de départ de la Sokato, qui se trouve par les 27° 51' 21". Le thermomètre, pendant le voyage, varia de 57 à 65 degrés de Fahrenheit (environ 11° à 15 de Réaumur). Mais on peut attribuer cette température aux pluies continuelles accompagnées de vents d'est et de nord-est, venus des montagnes couvertes de neige. Quand le soleil se montrait, la chaleur était très-forte, et, le 30 mars, à midi, le thermomètre, sous la tente, était à 102° (31° de Réaumur).

Nous apprenons qu'un voyage a été fait récemment à l'est de Sadiya, par le lieutenant Wilcox, qui a remonté la branche qui porte le nom de *Thenga-Pani*, ou *Thenga-Nadi*. Après avoir passé la Mora-Tenga, Marbar et Disavi, la rivière n'avait plus que vingt-quatre à trente pieds de largeur; et les troncs d'arbres qui la traversent en rendent la navigation impossible. Ainsi que toutes les rivières à l'est de Sadiya, celle-ci a de nombreuses chutes, et sa rapidité empêche qu'elle ne franchisse ses bords, quoiqu'ils ne soient pas fort élevés. Tout le terrain qu'elle parcourt est très-fertile, quoique mal peuplé et mal cultivé. Il y a si peu d'habitans que les chefs sinhfo sont obligés de mettre eux-mêmes la main à la charrue.

L'exploration de la *Tenga-Nadi* n'a point mis sur la voie de l'origine du Bourampoutre. Si l'on s'en rapporte à de nouvelles conjectures dont nous ne connaissons pas les bases, mais qui paraissent fondées sur des indications verbales, la rivière, dès sa source, se diviserait en deux courans: l'un se portant au nord, sous le nom de *Talouka*; l'autre à l'est, sous celui de *Talouding*. Le premier est le moins considérable, et ses eaux sont bourbeuses; ses rives ne sont pas peuplées. Des villages assez nombreux sont situés sur les deux rives de la Talouding, qui prend naissance

dans une montagne du Kana-Deba. Du côté opposé de la même montagne, sort l'Iraouadi. Elles se rencontrent en dedans des frontières du Lama, une journée au-delà de Sitti, qui est à huit journées de Taïn. Taïn est le troisième village sur la route, du pays des Mismiss à celui du Lama. Cette route, au reste, est impraticable pour les bagages. A Taïn, la rivière est traversée par un pont de roseaux suspendu. Bameya, septième station sur cette route, est une montagne tellement escarpée, qu'on ne peut la gravir en ligne droite qu'au moyen de cordes.

Les sources des autres branches principales du Lohit ou Bourampoutre, aussi bien que celles du Bor-Dehing, ne sont point encore connues : il n'a rien été publié sur la dernière. Il paraît que les sources de la Dihoug ne sont pas très-éloignées du pays du Lama, puisque les Mismiss, établis sur les bords de cette rivière, font un commerce actif avec cette contrée.

Le désir de tenir nos lecteurs au courant des progrès de la géographie, nous a déterminé à extraire ces renseignemens de la *Gazette de Calcutta* et de l'*Asiatic Journal*. Ils sont loin de satisfaire complètement la critique; plusieurs d'entr'eux sont vagues et incomplets, et ne permettent pas encore de se faire une idée précise de l'hydrographie de cette partie de l'Assam. Toutefois, la certitude que le Khound ne donne pas naissance au Bourampoutre, et que son cours se prolonge bien au-delà de ce point, sont des faits importans, mais les seules découvertes vérifiées. La partie ultérieure de l'exploration fait déjà entrevoir que le principal courant sera d'autant plus difficile à déterminer, qu'il paraît que, dès son origine, cette rivière se développe comme un réseau sur une contrée dont les différens plateaux varient beaucoup entre eux, mais dont chacun d'eux, pris isolément, ne paraît pas présenter un mouvement très-considérable; ceci nous paraît expliquer cette multitude de branches ou canaux que le Bourampoutre dessine de temps en temps, et l'intermittence de leur réunion dans le même lit.

L. R.

MÉLANGES.

Côte septentrionale de Sumatra.

Les détails géographiques suivans, que nous empruntons à deux journaux anglais, nous ont paru assez neufs et d'un assez grand intérêt pour être mis sous les yeux de nos lecteurs.

Depuis l'extrémité d'Achem jusqu'à l'ouverture orientale du détroit de Banca, la côte nord de Sumatra s'étend au moins sur une étendue de 900 milles. Cette longue ligne est divisée, par la nature, en trois parties. Celle qui se prolonge du détroit de Banca à la rivière de Racan est basse et unie; elle est privée de montagnes; elle possède de grandes rivières, et la mer qui la borde est couverte d'îles et de bancs de sable. C'est le pays qui fournit le sagou, les rotins, le sang de dragon et le benjoin. Elle a une longueur de 500 milles. La seconde partie, comprenant environ 240 milles, commence à la rivière de Racan, et finit à la pointe du Diamant. La côte y est encore basse, mais moins marécageuse que dans la première partie. Elle n'a ni rivières considérables ni grandes îles: elle fournit le poivre noir. La troisième partie, qui a 150 milles, court de la pointe du Diamant à celle d'Achem. Ici la côte exposée aux flots de la baie du Bengale est hérissée de rochers et montagneuse. C'est peut-être le pays du monde qui produit le plus de palmiers: il fournit à l'Inde occidentale et à la Chine une énorme quantité de noix de bétel.

Toute cette côte immense est censée appartenir à cinq souverains, savoir: ceux de Palembang, de Jambie, d'Indragerie, de Siak et d'Achem; mais il s'y trouve un grand nombre d'autres petits chefs qui sont réellement indépendans. De tous

ces états, le plus fertile et le plus populeux est celui de Palembang. Il y a environ 400 ans qu'une colonie de Javanais en fit la conquête, s'y établit, et, se mêlant aux Malais, les initia aux arts et à l'industrie de Java. Le dialecte de cette île vint se mêler aussi à celui du pays, et aujourd'hui l'idiôme de la cour est presque le pur javanais. La population de Palembang doit à cette fusion avec une race plus éclairée, les connaissances agricoles et l'attachement au sol qui la distinguent des autres tribus de Sumatra. Sous l'autorité de ses propres souverains, ce pays faisait une exportation considérable de riz, de tabac, de poivre, et surtout d'étain. Banca formait alors une partie de son territoire, et faisait avec les Malais, avec Siam, la Chine, l'Arabie et les nations européennes, un commerce aussi étendu que le permettait la jalousie de ces dernières entr'elles. Cette prospérité fut entravée, mais non totalement arrêtée par le monopole sur le poivre et l'étain, que les Hollandais établirent dans le 18e siècle. Pour punir une agression de ce peuple, les Anglais attaquèrent Palembang en 1812, et enlevèrent au sultan la souveraineté de Banca. On connaît l'insurrection récente des peuples de Palembang contre les autorités hollandaises. Ils ont affranchi le pays de toute domination européenne, et tout commerce extérieur a dû cesser.

Jambie n'est qu'une pauvre contrée de peu d'importance. Les principaux habitans sont Malais; mais il y a dans l'intérieur du pays une caste appelée Kubu ou Keubo, dont l'active industrie s'attache à la récolte du benjoin, du sang de dragon, des rotins, etc. La rivière de Jambie a quatre embouchures, dont deux sont navigables pour les petits bâtimens, non toutefois sans obstacles et sans danger. La capitale actuelle, Tanahpileh (Terre choisie), est à une journée au-dessus du vieux Jambie, qui est éloigné de soixante milles de la mer. Sa popula-

tion est de 4000 âmes ; on trouve dans ce nombre cinquante familles arabes, mais il n'y a ni Chinois ni indigènes de la côte de Coromandel. Les productions du pays sont semblables à celles des autres parties de la côte : nous remarquerons seulement que ces rotins étaient connus en France et en Angleterre il y a un siècle, du temps d'Adisson, par exemple, sous le nom de cannes de Jambie. Il est à croire que ce pays dépendait jadis de Palembang, car on reconnaît, dans l'idiôme des habitans, quelques mots javanais qu'on ne retrouve nulle part ailleurs, dans le malais pur. On voit aussi les ruines d'un temple hindou javanais, dans l'intérieur des terres, à quatre journées de l'ancien établissement. Les compagnies des Indes anglaise et hollandaise avaient, au commencement du 17e siècle, des factoreries à Jambie, pour en exporter le poivre et l'or. Presque tous les produits de ce pays sont actuellement portés à Singapore, où l'on prend en retour des étoffes grossières d'Europe et de Chine, ainsi que de l'opium et du sel de Siam, qu'on transporte ensuite dans l'intérieur de Sumatra.

Indragerie est une province plus petite encore et moins importante que Jambie. Le sol y est, dit-on, fertile, et fournit d'abondantes récoltes de riz, dont on a fait, pendant les deux dernières années, de grandes exportations à Singapore. La rivière est large, mais d'une navigation difficile, à cause d'un courant dangereux. Les habitans, en général, appartiennent à la race malaise; mais on trouve sur les côtes quelques établissemens de pirates de Magindanao, et spécialement à Ritteh, où ils s'établirent il y a environ trente ans. Les sultans de Johore s'arrogent aussi la possession de quelques villages maritimes, tels que Gaong; ils sont maîtres des grandes îles situées entre la côte et la péninsule. Le mot *indragerie*, qui signifie, en sanskrit, montagne d'Indra, est un des mots hindous, peu nom-

breux, qu'on retrouve sur la côte septentrionale de Sumatra. Le nombre plus ou moins grand des mots de cette langue peut être considéré, dans l'Archipel Indien, comme la juste mesure du degré de civilisation des habitans, et de leurs progrès dans les arts. On en trouve fréquemment à Java, qui est sans contredit le pays le mieux cultivé, comme dans les parties les plus riches de Sumatra, tandis qu'on n'en reconnaît que deux ou trois dans les langues de la péninsule malaise.

L'état de Siak est la principauté la plus étendue de la côte dont nous nous occupons; mais ses diverses parties ne sont pas bien liées entr'elles. Elle s'étend inclusivement de Campar à Dili, et est bornée au sud par le territoire d'Indragerie, à l'ouest par Menangcabao, et au nord par Battaks et Achem. A partir du sud, le premier endroit de quelque importance est Campar, dont parlent les anciens écrivains portugais. La rivière de Campar est grande, mais dangereuse par une subite intumescence de la marée à son embouchure. La ville, appelée Pulo-Lawan, est située à quatre journées de la mer. Ce pays fournit à l'exportation du café, du sucre, de la cire, etc. C'est en ce moment un des établissemens malais les plus florissans du détroit de Malacca. Les Anglais prétendent qu'il doit cette prospérité à leur établissement à Singapore, puisque auparavant son nom était à peine connu. La quantité de café qu'on envoie de Campar à Singapore s'accroît chaque année; elle est maintenant très-considérable. On en récolte dans le pays; mais la plus grande partie vient des montagnes de Menangcabao, où on a commencé à le cultiver il y a environ douze ans. En retour, les habitans du Campar donnent à ceux de Menangcabao du sel de Siam, du coton du Bengale, et quelques produits des manufactures chinoises, qu'ils tirent de Singapore.

Après Campar, les îles Rankao, Papan, Saratas et Bancalis.

méritent d'être mentionnées; elles sont habitées en partie par des Malais, et en partie par une autre race qui n'est pas encore convertie à l'islamisme.

Rankao, île basse et marécageuse, est sans contredit le lieu qui produit le plus de cette espèce de sagou, dont on fait à Malacca et à Singapore le sagou perlé, devenu depuis quelques années un grand objet d'exportation pour l'Europe. Sa culture et sa préparation sont entre les mains, non des Malais, mais de la population qui ne professe pas l'islamisme.

La ville de Siak, sur la rive droite de la plus grande rivière de Sumatra, à soixante-cinq milles de la mer, est petite, n'a que 300 maisons, et gémit sous un gouvernement despotique, vicieux et oppressif. Dans des temps plus heureux, son commerce avec Java était étendu; alors les Bugis et les Chuliahs de la côte de Coramandel exportaient, entre autres articles, de l'or pour une valeur de 130 à 140,000 piastres espagnoles. L'histoire de la population de tous les états malais, est un singulier mélange de misère et de prospérité; alternative qu'il faut attribuer à l'action d'un gouvernement absolu, où la seule volonté du prince régnant fait la loi. Tyran, il anéantit, en quelques années, le commerce et l'industrie, et plonge le pays dans l'anarchie. A-t-il des lumières et de la modération, il ramène, dans un espace de temps aussi court, l'abondance et la richesse : tant sont grandes les ressources de cette belle contrée.

Havre de Ko si-Chang (1).

La position géographique du groupe d'îles qui forment le havre de Ko-si-Chang rend ce petit archipel intéressant pour les marins,

---

(1) Nous suivons l'orthographe anglaise.

et particulièrement pour les Européens qui commercent avec Siam. Bien que ces îles présentent un havre vaste et commode, et qu'elles ne soient qu'à deux lieues au large de l'embouchure de la rivière de Siam, elles sont peu connues, et il n'y a même pas de cartes qui les indiquent avec exactitude. C'est ce qui nous engage à offrir à nos lecteurs les renseignemens suivans.

L'archipel est situé par les 13° 12' de latitude Nord et 100° 55' de longitude Est (méridien de Greenwich), à environ vingt-six milles sud-est de l'embouchure de la rivière Bankok. La partie la plus voisine du continent est la côte élevée de Bampesai, qui n'est qu'à quelques milles. Les îles, au nombre de sept ou huit, sont petites et de peu d'importance, à l'exception de deux, appelées par les Siamois, *Ko-si-Chang et Ko-cram.*

Ko-si-Chang, la plus grande de l'Archipel, a sept milles de long et trois de large; elle se compose de collines élevées et couvertes, jusqu'aux bords de l'eau, d'arbres de différentes espèces, dont quelques-uns, tels que les érables, fournissent un bois très-propre à être travaillé; mais ils n'ont pas une hauteur suffisante pour la mâture des bâtimens. Cette île est inculte, à l'exception d'un coin de terrain sur lequel demeure un solitaire chinois.

Ko-cram n'est que le quart de Ko-si-Chang. Il y a, à l'une de ses extrémités, un petit village habité par des pêcheurs siamois, qui cultivent une partie de l'île, dont ils ont brûlé les bois. Elle produit le maïs et les végétaux qui croissent sur le continent.

Ces îles sont renommées pour leurs belles variétés de pigeons. La plus remarquable est une espèce blanche, avec l'extrémité des ailes et de la queue noires. Elle est répandue sur toutes les îles du golfe, mais ne se trouve pas sur le continent. Il y en a une autre espèce à plumage brun et rouge, extrême-

ment rare, et deux ou trois variétés du petit pigeon vert. On trouve, dans la moins grande de ces îles, une grosse racine qui paraît appartenir à une espèce nouvelle de végétaux; elle ressemble beaucoup à la *discorea bulbifera* ou igname commune; mais elle n'a presque pas de saveur, et atteint une grosseur énorme. On en a vu une qui avait dix pieds de circonférence, et pesait 474 livres : les habitans s'en servent comme remède. On la coupe en tranches minces, qu'on fait sécher au soleil, et on la réduit ensuite en une poudre d'un brun-clair, qu'on prend pour les fièvres, les maux de tête, etc. Les crabes de terre abondent dans quelques parties de l'île.

Les Cochinchinois qui visitent Ko-si-Chang, en se rendant à Siam, ont élevé un temple sur la grande île : c'est un petit édifice blanc, placé sur une éminence à la pointe du sud-est. Les navigateurs de cette nation y touchent régulièrement pour faire de l'eau et prendre du bois à brûler. Ce dernier objet, ici très-abondant, est porté par eux à la Cochinchine, où il est fort rare. L'eau provient d'un joli ruisseau qui sort de la colline où l'on aperçoit le temple cochinchinois : il court à la mer sur un lit de sable; on y peut remplir cent barriques par jour.

Le rivage fournit de ces nids d'oiseaux si recherchés par les Chinois. Ils sont de mauvaise qualité, probablement parce qu'on les laisse séjourner sur les rochers, d'une saison à l'autre. Les bancs d'huîtres sont nombreux. La marée est considérable; le flot monte de dix pieds et roule dans toute la baie qui, formée par les deux plus grandes îles, offre un bon mouillage, abrité de tous les vents, excepté de celui du nord; mais, de ce côté, les lames ont peu de violence, à cause des bas-fonds qui sont à l'entrée du golfe.

Mines d'étain de Johore.

Quelques membres du club de Singapore firent, en juin dernier, une excursion à Johore. Ils découvrirent, en remontant la rivière, l'ancien tombeau d'un rajah malais, construit avec de grandes pierres placées les unes sur les autres, et formant des piles dont les intervalles étaient remplis de terre. Deux pierres de trois pieds de hauteur étaient debout à côté du monument; elles étaient sculptées avec soin et bien conservées et de grès dur. Les voyageurs débarquèrent ensuite au village de Gongong pour visiter les mines d'étain, jadis exploitées sous le sultan par les Chinois. La colline d'où l'on tirait le minérai se trouve à 600 pieds de la rivière; elle a environ 200 pieds de circonférence. Le minérai est à douze pieds environ au-dessous de la surface : on le trouve dans un sable mêlé d'argile, d'un pied d'épaisseur, et reposant sur un lit de quartz roulé et d'argile dure et blanche. Quelques morceaux de cette argile montrent dans leur cassure des traces de fer; mais l'extérieur est toujours sans couleur. Au-dessus du minérai est une couche d'argile blanche, d'environ six pieds d'épaisseur : vient ensuite, en remontant, une argile jaunâtre; puis le sol, formé de terreau végétal sur lequel on aperçoit des fougères, de grosses herbes, et quelques fraisiers. Il existe une autre mine qu'on dit être semblable à celle-ci, mais où le minérai était peu abondant. Les habitans prétendent qu'ils ne gagnaient que six fanams (1) par jour, en lavant le sable pour en extraire le minérai; mais il est à croire qu'un travail mieux entendu pourrait conduire à découvrir un filon plus riche. Le minérai a la

(1) Environ 1 fr. 50 cent.

forme d'un beau sable, comme celui des plus riches mines de Bangka. L'argile paraît très-propre à faire de belle poterie.

Géologie de Poulonias.

Le docteur Jack, qui avait accompagné sir Stamford Raffles à Sumatra et dans les îles voisines, a rédigé sur celle de Poulonias, un mémoire géologique auquel nous empruntons les faits suivans :

Sur toutes les hauteurs de cette île, dit l'observateur, des masses madréporiques reposent immédiatement sur des roches d'une autre nature, et tout démontre qu'elles y ont été formées, et non transportées. En général, elles ont éprouvé si peu d'altération, que le naturaliste y distingue aisément les différentes espèces de coraux et de madrépores, dont elles sont composées. Elles appartiennent toutes aux mers adjacentes. Quelquefois, pour passer du corail récent à celui que l'on peut nommer fossile, quoiqu'il soit à découvert, il suffit de partir du rivage et de s'avancer dans l'intérieur de l'île. On trouve aussi, sur les collines, de grandes coquilles (espèce de chama), que les indigènes détachent et dans lesquelles ils découpent les anneaux dont ils ornent leurs bras et leurs poignets. On ne peut douter que cette île tout entière n'ait fait autrefois partie du fond de la mer.

Le sol de l'île est composé de couches très-inclinées, rompues, et qui, dans quelques lieux, paraissent avoir été déplacées. Les côtes de Sumatra ne présentent nulle part des roches madréporiques, comparables à celles de Poulonias : le mode de formation de ces deux îles n'a donc pas été le même. Le docteur Jack, toujours plus convaincu que la terre qu'il décrit est sortie du sein de l'Océan, ajoute cette observation.

C'est un phénomène bien remarquable qu'une île aussi grande, couverte de montagnes, dont quelques unes n'ont pas moins de 3,000 pieds de hauteur, ait éprouvé si peu de commotions intérieures par l'action de la puissance qui l'a transportée à la place qu'elle occupe, que des productions marines extrêmement fragiles sont restées intactes. L'état de conservation parfaite dans lequel nous les voyons, témoigne que l'époque où cette île apparut au-dessus des flots, n'est pas d'une antiquité très-reculée.

La ville et la vallée d'Oaxaca.

Oaxaca, qui doit sa fondation à Nuno del Mercado, l'un des compagnons de Cortèz, et dont le véritable nom est *Guajaca*, qu'elle tire du grand nombre d'arbres, appelés *guages*, qui viennent dans les champs voisins, est située au-delà du 17e degré nord; elle est divisée en 4 quartiers principaux, et occupe une superficie de 2274 verges de l'est à l'ouest, et de 2899 du sud au nord. Le recensement de 1794, plus exact que celui de 1815, lui donne une population de 19062 habitans. Son ciel est pur, son sol est sec, sa température douce, son climat sain; une jolie brise d'orient y règne généralement; elle possède quelques édifices remarquables, entourés de beaux jardins. Ses principales rues sont arrosées par une eau limpide sortie des réservoirs del Carmen et Sangre de Christo, alimentés eux-mêmes par un acquéduc construit au nord de la ville. Toutes ces eaux viennent des montagnes San-Felipe, qui s'étendent jusqu'aux Andes. Les sites qui l'environnent sont presqu'entièrement consacrés aux arbres à cochenille.

Oaxaca s'élève au milieu d'une vallée de 17 lieues de l'est à l'ouest, et de 14 du nord au sud. De nombreux villages, remarquables par des souvenirs ou des beautés naturelles, s'y

rencontrent à de petites distances. C'est Talixtaca, renommé pour sa fertilité ; Huayapa, le jardin d'Oaxaca, qu'entourent un bois de citronniers, d'orangers, et une multitude d'arbres à fruits, que parfume la fleur blanche des cacaôtiers, et que rafraîchissent les eaux limpides des fontaines; Zachita, où les rois Tzapotèques tenaient leur cour, et dont les voyageurs n'ont point encore examiné les antiquités; Etla, jadis Loohvanna (marché), dont les terres fertiles approvisionnaient la maison militaire des anciens rois, et où l'on récolta le premier froment apporté par les Espagnols; Azompa, où l'on prépare la meilleure argile de la province, et qui, travaillée par des mains habiles, se transformerait en vases élégans ; Chilapa, qui n'offre que son église gothique comme une médaille de l'ancien monde. D'autres villages encore se présentent aux regards du voyageur; et, dans cette liste, nous n'aurons garde d'oublier Ocotlan et Mitla. Ocotlan, pied de la montagne en Tzapotèque, situé à la base de la Sierra, se prolonge avec son territoire jusqu'au sommet, d'où le grand esprit, disaient les naturels, rendait ses oracles. Les superstitions ont disparu avec les pauvres Indiens, et la nature seule est restée inépuisable et pittoresque. Mitla garde d'autres souvenirs: son nom, contraction du mot *Miguitlan*, en mexicain, lieu de désolation, lieu de tristesse, était bien choisi pour exprimer le caractère de son site sauvage, et tellement lugubre que l'on n'y entend presque jamais le ramage des oiseaux. Là, reposaient les cendres des monarques Tzapotèques, et, au-dessus de l'asile de la mort, s'élevait un édifice couvert d'ornemens remarquables, où le grand-prêtre tenait sa cour et veillait aux sacrifices expiatoires. Ces ruines portent, dans le pays, le nom de *Palais de Mitla*. On les appelle encore *Leaba* ou *Luiva*, sépulture, par allusion aux excavations qui se trouvent au-dessous des murs chargés d'ara-

besques. De telles constructions ne surprendraient pas dans la mystérieuse Egypte; mais, quand on les retrouve chez un peuple sauvage, on est frappé d'étonnement, et l'on se demande si la nature seule a pu guider leurs architectes, ou si les traditions d'une autre civilisation ne les ont pas inspirées. On sait que ces ruines célèbres ont été décrites par le père Francisco Burgoa, et qu'elles ont trouvé, dans M. de Humboldt, un peintre bien autrement savant et un examinateur bien autrement habile.

La vallée d'Oaxaca produit un pastel meilleur que celui de Guatimala, du coton, du jalap, du liquidembar, du baume de Marie, du caracol très-fin, et dont la couleur passe à tort pour être indélébile, des perles qui abondent à Puerto Escondido, et dont la pêche n'a pas lieu faute de bateaux; de l'or, de l'argent, du plomb, du soufre-vierge qu'on trouve dans la plage de Chacahua, du sel de Tehuantepec, du suif de la Mixteca, des peaux, du blé, du maïs, du poivre de Guinée, et cette belle cochenille, le véritable trésor de cette contrée, qui, dans le cours de soixante ans, de 1758 à 1820, lui a valu 95,957,509 pesos, sans y comprendre les sommes entrées en contrebande par suite de l'élévation du tarif des droits. Cette immense quantité de numéraire, qui appartenait en grande partie aux Indiens, est probablement enfouie dans la terre. C'est à la civilisation à l'en faire sortir, en introduisant chez ces peuples notre luxe, nos besoins et nos jouissances sociales.

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

§ Ier. *Procès-Verbaux des Séances.*

Séance du 6 avril.

M. Graberg de Hemso, Consul général de Suède et de Norwège à Tripoli, adresse ses remercîmens à la Société qui l'a admis dans son sein. Sa lettre renferme, en outre, quelques renseignemens sur les Voyages de MM. Laing et Clapperton. (Voir documens, pag. 208.)

M. Denaix appelle de nouveau l'attention de la Société sur les Essais de géographie méthodique et comparative, dont il est occupé, depuis dix ans, à réunir les nombreux matériaux; il pense que, d'après le but de son institution et par l'influence qu'elle exerce, la Société peut encourager ses tentatives pour les progrès de l'enseignement.

La Commission centrale décide, conformément à l'usage, qu'elle ne peut porter de jugement sur les ouvrages de ses membres; mais voulant concourir aux vues estimables dont l'auteur est animé pour les progrès de la science, elle a chargé l'un de ses membres de lui faire un rapport verbal sur cet intéressant travail.

Un anonyme réclame l'appui de la Société en faveur de la famille de M. Malte-Brun; il desire qu'elle sollicite, pour les enfans de ce savant géographe, deux bourses dans un des colléges de Paris, et qu'elle procure une pension à sa veuve. Il offre, si sa proposition est accueillie, de souscrire pour une somme de trois cents francs.

La Commission arrête qu'ayant fait, à ce sujet, les démarches nécessaires auprès de S. Exc. le Ministre de l'Intérieur, elle en attendra le résultat avant de s'occuper de la proposition qui lui est soumise.

M. Jomard annonce que le bureau s'est présenté le 30 mars, à l'audience de M. le comte Chabrol de Crouzol, Ministre de la Marine et des Colonies, pour lui faire part de sa nomination à la place de Président de la Société. S. Exc. a répondu qu'elle acceptait avec plaisir les fonctions qui lui sont confiées, et qu'elle tenait à honneur de présider une association estimable, créée dans des vues d'utilité générale. Le Ministre a promis de seconder la Société pour tout ce qui regarde la navigation et le commerce maritime, et en général dans tous ses rapports avec le département de la Marine. Il a également promis son assistance particulière pour les relations que la Société se propose d'entretenir avec les colonies, et de recommander ses travaux à MM. les Ministres de l'Intérieur et des Affaires Etrangères.

La Commission centrale apprend avec douleur la mort de l'un de ses membres les plus zèlés, M. le Colonel Jacotin, chef de la section topographique du dépôt de la Guerre. M. Jomard rappelle, avec une vive émotion, quelques uns des titres de ce savant laborieux et modeste à l'estime de ses collègues; M. le Secrétaire général paiera un tribut à sa mémoire dans la Notice annuelle des travaux de la Société.

La Commission centrale charge une députation de porter à la veuve l'expression bien sincère de ses regrets.

Elle nomme en même temps M. le chevalier Bonne, à la place vacante dans le sein de la Commission spéciale pour la carte hydrographique et le nivellement général de la France.

M. Jomard communique de nouveaux renseignemens sur le voyage du major Laing en Afrique (*Voir* Bulletin N° 47, pag. 128).

M. Dezoz de la Requette lit une Note sur l'île d'Haï-nan, et sur les travaux géographiques des anciens missionnaires français en Chine. Après diverses observations, cette Note est renvoyée au Directeur du Bulletin, pour s'entendre avec lui sur les retranchemens que doit subir la partie polémique.

Séance du 20 avril 1827.

S. Ex. le Ministre de la Guerre écrit à la Société qu'elle la remercie de l'envoi du recueil de ses mémoires, et qu'elle s'empresse de joindre son suffrage à ceux qu'ont déjà obtenus son louable but et ses utiles travaux.

M. Becquey remercie aussi la Société pour le titre de *Président honoraire* qu'elle vient de lui conférer ; il se félicite d'appartenir à une association dont les travaux et les vues s'appliquent à des objets si utiles ; il continuera de seconder ses efforts qui sont appréciés de plus en plus, et qui doivent avoir une si heureuse influence.

M. le baron de Capellen, ancien gouverneur des Indes-Orientales, est admis dans la Société. Sur la proposition de M. Brué, la Commission centrale charge son président de lui écrire pour lui demander communication des nombreux renseignemens géographiques qu'il a recueillis, pendant un séjour de 10 ans, sur plusieurs îles de l'archipel d'Asie, et particulièrement sur les côtes et sur diverses parties de l'intérieur de Bornéo.

M. Barbié du Bocage communique l'extrait d'une lettre de M. Jorelle, chancelier du vice-consulat de France à Lattaquié, contenant un itinéraire de cette ville à celle d'Alep. (Voir documens, pag. 209.)

M. Jomard appelle l'attention de la Société sur un mémoire de M. Morin, ingénieur des Ponts-et-Chaussées, relatif à une correspondance à établir pour l'avancement de la météorologie : cette entreprise lui paraît liée à la géographie sous le rapport des observations barométriques qu'il importe tant de multiplier ; il pense que la Société doit encourager le zèle et les vues estimables qui dirigent l'auteur. M. Cadet de Metz est invité à faire un rapport verbal sur cet intéressant projet.

M. Alex. Barbié du Bocage fait un rapport sur le grand Atlas

américain dont l'auteur, M. Tanner, a fait hommage à la Société. (Voir documens, pag. 223.)

Le même membre est invité à faire un rapport sur la relation du voyage de M. Pachô, dans la Marmarique et la Cyrénaïque, dont la première partie est offerte à la Société par l'auteur.

La Commission centrale répartit dans ses diverses sections les quatre nouveaux membres élus dans la séance générale du 23 mars, savoir :

Section de Correspondance. MM. Jullien et Sueur Merlin.

Section de Publication. MM. Denaix et Duperrey.

Séance du 4 mai 1827.

M. le comte de Villeneuve écrit à la Société pour lui offrir le troisième volume de la Statistique des Bouches-du-Rhône, dont le Conseil général a décidé, sur sa proposition, qu'il lui serait fait hommage.

M. le comte de Balbe, au nom de l'Académie royale des sciences de Turin, remercie la Société de l'envoi du tome II du Recueil de ses Mémoires, et il l'informe que, par décision de cette académie, il lui sera adressé un exemplaire de ses actes, comme un témoignage de la haute estime que lui inspirent les recherches et les intéressans travaux de la Société.

Plusieurs Polonais, résidans à Paris, pleins de reconnaissance pour le savant professeur, M. Lelewel, de Varsovie, dont ils furent les élèves, et jaloux d'ajouter de nouveaux titres à ceux qu'il possède déjà, écrivent à la Société pour la prier de l'admettre dans son sein. Ils joignent à leur demande une Notice biographique des ouvrages dont ce savant est l'auteur.

M. Jomard entretient l'Assemblée de la nouvelle relative à la fin tragique du major Laing, annoncée dans les journaux. Il déduit les motifs qui font douter de l'exactitude de cette nouvelle. (Voir documens, page 203.)

M. Warden soumet quelques observations relatives au rapport

de M. Alex. Barbié du Bocage, sur le *New-American Atlas*, offert à la Société par M. Tanner, de Philadelphie, et rend hommage au zèle et à l'habileté de l'auteur, comme géographe et comme artiste; la difficulté et même l'impossibilité de réunir tous les matériaux nécessaires, sont la seule cause des imperfections signalées par le rapporteur dans les parties du travail qui ne sont point relatives à l'Amérique.

M. Alex. Barbié du Bocage répond aux observations de Warden, et persiste dans les conclusions de son rapport, en reconnaissant, comme lui, le mérite de l'Atlas pour la description spéciale de l'Amérique.

M. Cadet de Metz lit un Rapport sur le premier Mémoire de M. Morin, intitulé : *Correspondance pour l'avancement de la Météorologie.* Il conclut à ce qu'un court précis du Mémoire de M. Morin soit inséré dans le Bulletin, avec la mention des documens que l'auteur cherche à se procurer sur la Topographie. (Voir p. 248.)

Séance du 18 *mai* 1827.

MM. le vicomte Héricart de Thury et baron Capelle, nommés vice-présidens, et M. le vicomte de Vindé, nommé scrutateur à la dernière Assemblée générale, adressent leurs remercîmens à la Société, en l'assurant de tout l'intérêt qu'ils portent au succès de son utile institution.

M. Acosta, capitaine au service de la Colombie, et admis récemment dans la Société, lui écrit pour la remercier de son admission; il s'offre, comme intermédiaire, pour établir des relations entre elle et l'Institut des sciences de Colombie, qui vient d'être créé par une loi; et il s'empressera de recommander les voyageurs dont la Société se proposerait de diriger les recherches vers les parties encore inconnues de cette contrée.

MM. le capitaine Sabine et Woodbridge adressent les mêmes remercîmens pour leur nomination de Membres correspondans; ils s'efforceront de contribuer à l'avancement des objets impor-

tans qui sont le but des travaux de la Société. M. Woodbridge envoie l'annonce détaillée d'un Atlas des Etats-Unis, dressé sur un plan perfectionné, par M. E. Morse, géographe distingué. (Voir documens, page 238.)

M. Baulmont, maire de Vesoul, écrit à la Société pour lui offrir un exemplaire de l'annuaire de la Haute-Saône, pour 1827.

M. de Freycinet communique une lettre de MM. Quoy et Gaimard, datée du Port-Jackson, le 4 décembre 1826, et relative à l'expédition de M. le capitaine d'Urville, commandant l'*Astrolabe*. (Voir documens, page 205.)

Sur la proposition de M. Brué, la Commission invite M. le capitaine Duperrey à lui communiquer le résultat des observations sur la mesure du pendule, qu'il a faites pendant son voyage autour du monde.

M. Jomard annonce que M. Bouvard a communiqué à l'Académie des sciences le Recueil des observations météorologiques faites à l'Observatoire royal depuis plusieurs années. Le nombre des observations s'élève à plus de cent mille.

Le même membre communique les nouvelles parvenues à Paris depuis la dernière séance, relativement au voyage du major Laing, et à l'expédition du capitaine Francklin. Il en résulte que les doutes relatifs à la fin tragique du premier étaient bien fondés; et que le second ne s'est point embarqué à bord du *Blossum* pour revenir en Angleterre. (Voir documens, page 204.)

M. Warden offre, au nom de M. le docteur Mease, de Philadelphie, l'empreinte d'une médaille trouvée dans l'ancienne colonie grecque de la Floride.

M. le Président rappelle l'invitation faite aux Membres de la Société de communiquer, à chaque séance, toutes les nouvelles scientifiques qui parviendraient à leur connaissance, soit dans les sociétés savantes dont ils font partie, soit ailleurs, et qui pourraient contribuer aux progrès de la Géographie. (Voir la circulaire, Bulletin n° 43).

Il rappelle également que la Bibliothèque est ouverte tous les jours de onze à quatre heures, et il exprime le desir de voir les collections géographiques de la Société, déjà nombreuses, s'enrichir des ouvrages de ses Membres, et des grands Voyages publiés sous les auspices du gouvernement.

La Commission centrale approuvant les vues de son président, l'invite à prendre, à cet effet, les mesures nécessaires pour obtenir des résultats favorables aux intérêts de la Société.

M. Jullien saisit cette occasion pour offrir un exemplaire de son ouvrage sur l'*Esprit de la méthode d'éducation de Pestalozzi.*

M. Pachô qui, à la dernière élection, avait obtenu avec M. Denaix, un égal nombre de voix, pour la trente-sixième place de la Commission centrale, est nommé Membre adjoint. On arrête que les Membres adjoints participeront, comme les Membres titulaires, au jeton de présence.

§ 2. *Admissions, Offrandes, etc.*

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 6 avril.

M. Dubra (J. F.), Voyageur dans l'Inde, ancien employé d'Administration de la Marine.

M. Epailly, Lieutenant-Colonel au corps royal des Ingénieurs-Géographes.

Séance du 20 avril.

M. Acosta (J.), Capitaine d'artillerie au service de Colombie, ancien Chef de la section d'artillerie, au Ministère de la Guerre.

M. le Baron de Capellen, Secrétaire-d'Etat de S. M. le Roi des Pays-Bas, ancien Gouverneur général des Indes-Orientales.

Séance du 4 mai.

M. Lelewel (J.), ci-devant Professeur à l'Université de Wilna.

Séance du 18 mai.

M. Dauphin (N.-D.), ex-Employé au Cadastre.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 6 avril.

Par S. Exc. le Ministre des Affaires Etrangères : *Carte de la limite des Royaumes de France et des Pays-Bas*, 14e *livraison.*

Par M. le Baron de Humboldt : *Rapport sur les voyages entrepris pour l'histoire naturelle*, *de* 1820 *à* 1825, *par* MM. Ehrenberg *et* Hemprich, *en Egypte, à Dongola, en Syrie, en Arabie, et le long de la pente orientale du haut pays de l'Abyssinie, une broch.* in-4°, *en allemand.*

Par M. Vander-Maelen : *Suite de son grand Atlas universel*, 20e *à* 25e *livraisons.*

Par M. de Férussac : *Examen analytique de la conférence de* M. d'Hermopolis, *dans laquelle Moïse est considéré comme historien des temps primitifs une broch.* in-8°. — *Bulletin des sciences géographiques, cah. de février.*

Par M. de Leuven : *Journal des Voyages*, *cah. de février.*

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, *cah. de mars.*

Par la Société d'Agriculture de la Charente, *cahiers de janvier et de février de ses Annales.*

Par la Société d'Agriculture de l'Aube : *N°* 21 *de ses Mémoires.*

Séance du 20 avril.

Par S. Exc. le Ministre des Affaires Etrangères : *Carte de la limite des Royaumes de France et des Pays-Bas*, 15e *livraison.*

Par M. Pachô : *Relation d'un Voyage dans la Marmarique, la Cy-*

rénaïque et les Oasis d'Audjehah et de Maradèh, accompagnée de Cartes géographiques et topographiques et de planches représentant les monumens de ces contrées, 1re *part. Paris*, 1827.

Par M. Brué : *Carte particulière de l'Angleterre, de la principauté de Galles, et de la partie méridionale de l'Écosse*, 1827. — *Carte générale de la partie nord de l'Afrique, de la mer Méditerranée et de l'Europe méridionale*, 1827.

Par M. Morin : *Correspondance pour l'avancement de la météorologie* (1er *Mémoire*), 1827.

Par MM. Eyriès et de Larenaudière : *Nouvelles Annales des Voyages, cahier de mars.*

Par M. de Férussac : *Bulletin des Sciences géographiques, cahier de mars.*

Par la Société Asiatique : 56e *cahier de son Journal.*

Par la Société d'Agriculture de la Seine-Inférieure : *Extrait de ses travaux, trimestre d'octobre* 1826.

Séance du 4 mai.

Par S. Exc. le Ministre des Affaires Etrangères : *Tableau historique et pittoresque de Paris, par* M. de Saint-Victor, *tome* IV, 1re *partie.*

Par l'Académie Royale des Sciences de Turin : *tome* XXXe *de ses Mémoires*, 1826.

Par M. de Férussac, *Bulletin des Sciences géographiques, cahier d'avril.*

Par M. de Leuven : *Journal des Voyages, cah. de mars.*

Par le Comité Grec : *Documens sur la Grèce*, n° 6.

Séance du 18 mai.

Par S. E. le Ministre des Affaires Etrangères : *Carte de la limite des royaumes de France et des Pays-Bas*, 16e livraison ;

Par M. Baulmont : *Annuaire historique et statistique du département de la Haute-Saône, pour l'année* 1827, 1 vol. in-8° :

Par MM. Eyriès et de Larenaudière : *Nouvelles Annales des Voyages, cahier d'avril ;*

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales, cahier d'avril et mai ;*

Par M. Rauch : *Annales européennes*, nos 46, 47 et 48.

Documens et Communications.

OBSERVATIONS *communiquées à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et à la Société de Géographie, le 4 mai 1827, par* M. JOMARD.

Les journaux viennent d'annoncer la fin tragique du major Laing. Plusieurs motifs invitent à douter de l'exactitude de cette nouvelle : en premier lieu, on prétend, dans la lettre de Tripoli qui l'annonce, que le roi de Tombouctou a pris le voyageur sous sa sauvegarde, mais nous savons par le capitaine Clapperton que c'est une princesse qui exerce le pouvoir souverain dans cette ville. On ajoute que les Fellans (ou Fellatah) ont poursuivi le major avec acharnement; tandis que la relation de Clapperton nous a appris que le souverain des Fellatah a fait le meilleur accueil aux voyageurs anglais en 1824, qu'il les a pressés de revenir près de lui, et qu'il a même écrit au roi d'Angleterre, une lettre pleine d'instances et de protestations d'amitié. Est-il probable qu'une année après ces dispositions soient tout-à-fait changées, au point d'envoyer *trente mille* Fellatah à la recherche d'un autre Anglais, et de l'arracher à la protection d'un prince voisin ? et cela au moment où le capitaine Clapperton revient auprès de lui, est dans le voisinage, accomplissant sa seconde mission sur le desir même de ce prince ? Une autre considération qui fait douter de l'authenticité de la nouvelle, c'est qu'un bruit semblable est arrivé à Tripoli pour la troisième ou la quatrième fois ; et que jusqu'ici il a toujours été démenti par l'événement : la première,

lorsque le major, au sortir de l'Ouâdy-Touât, fut attaqué et perdit deux de ses gens ; la seconde, lorsqu'on trouva, à une journée de Tombouctou, une arme qui lui avait appartenu (cette dernière nouvelle est arrivée en Europe, seulement depuis un mois, et elle a été démentie quelques jours après par celle du retour du voyageur, qui venait de faire une excursion dans le sud de Tombouctou); enfin, la lettre de Tripoli est datée du 5 avril 1827. Il est probable que dans peu ces doutes seront éclaircis.

4 Mai.

La confirmation des doutes qu'on vient d'exprimer ne s'est pas fait attendre; le courrier anglais du 4 mai (jour même de la communication précédente), porte les mots suivans. « On » a reçu, au bureau des colonies, une lettre de M. Warrington » (consul d'Angleterre à Tripoli), qui parle du bruit de l'assas- » sinat du major Laing, mais dit expressément qu'il n'est pas » fondé. »

8 Mai.

P.S. Une lettre de Londres, du 5 mai, annonce que des marchands maures ont annoncé à M. Warrington que le major Laing et le capitaine Clapperton étaient réunis à Tombouctou.

Nouvelles de l'Expédition du capitaine Francklin.

On a reçu des nouvelles du capitaine Beechey, qui commande *le Blossom;* il est revenu du détroit de Behring passer l'hiver à San Francesco, en Californie, sans avoir vu le capitaine Francklin ; il l'avait attendu aussi long-temps que la saison lui avait permis de rester. Il se propose d'y retourner l'été prochain, pour faire la recherche du capitaine Francklin. On peut compter sur cette nouvelle qui vient de l'amirauté.

EXTRAIT *d'une lettre de MM.* QUOY *et* GAIMARD, *datée du Port-Jackson, le 4 décembre* 1826, *et adressée à M.* Louis de FREYCINET.

Nous sommes arrivés ici le 2 décembre, et puisque nous trouvons dès le surlendemain une occasion de vous écrire par la voie de l'Angleterre, nous en profitons avec empressement.

Afin de vous tenir au courant de notre voyage, nous reprendrons les choses de la relâche d'un jour que nous avons faite à Praya (île du Cap verd), où M. d'Urville comptait encore trouver le capitaine Knig, qui l'avait attendu à Ténériffe. Il n'y était plus; mais nous y vîmes le capitaine Owen, qui, depuis quatre ou cinq ans, s'occupe à faire la géographie de l'Archipel de Madagascar, de la portion de la côte d'Afrique voisine et de celle qui se prolonge, à l'ouest et au nord du cap de Bonne-Espérance, jusqu'au Sénégal. Cette expédition se compose de trois navires, et depuis le commencement du voyage elle avait eu à regretter la perte de cent cinquante matelots et de vingt-quatre officiers; ceux qui restaient étaient des élèves. Le capitaine Owen paraît être un homme de mérite et de mœurs simples : nos officiers disent que ses travaux sont fort soignés. C'est à l'Ile-de-France que M. Owen est allé recruter son équipage à différentes reprises.

De la Praya au port du Roi-George, à la Nouvelle-Hollande, nous n'avons vu de terre que la Trinité; mais nous avons passé sur deux ou trois des points où l'on place l'île Saxemburg, sans en avoir connaissance. Après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, nous avons presque sans cesse été accompagnés par les tempêtes d'hiver de cet hémisphère : des coups de vent nous ont assaillis qui pour la force approchaient beaucoup de celui que nous éprouvâmes ensemble près du cap Horn : heureusement ceux-ci nous poussaient en bonne route. On a passé près des îles Saint-Paul et Amsterdam sans les voir. Enfin après trois mois et

sept jours de navigation, le port du Roi-George nous a offert une relâche d'autant meilleure que les pêcheurs de phoques, qui y résident temporairement, nous ont fourni du gibier et du poisson. Nous ignorons si, lorsque vous y fûtes vous-même, vous communiquâtes avec les naturels; mais ils ont été constamment avec nous. Les Anglais emploient leurs femmes pour la chasse, pour la pêche, etc., etc. Cependant ces sauvages ne se servent d'aucune espèce de pirogues, et ne paraissent même pas avoir jamais eu l'idée d'en construire.

En passant par le détroit de Bass, *l'Astrolabe* a visité le port Western, où les Anglais se disposent à faire un établissement autre que celui plus précaire des pêcheurs que nous y avons trouvé. Il sera défectueux cependant, parce que l'eau douce y est rare. Nous nous sommes assurés sur les lieux que le capitaine Baudin, en envoyant ses embarcations à une aussi grande distance de son vaisseau, ne vous ménageait pas. Il y aura quelques rectifications à faire au plan de ce port levé par M. Faure, surtout dans la passe de l'Ouest qui est grande et large : nous en sommes sortis en louvoyant. Au milieu du détroit de Bass, on a été à même de rectifier la position du *récif du crocodile*.

Avant d'arriver au Port-Jackson, nous avons voulu jeter un coup d'œil sur la baie Jervis; elle est très-belle, l'entrée en est large, et l'on y trouve un bon mouillage dans le fond, abrité de toutes parts par les terres; mais il n'y a presque pas d'eau douce; et c'est pour cette raison sans doute, que les Anglais n'y ont point fait d'établissement.

Nous avons appris au Port-Jackson qu'on allait changer et porter plus à l'ouest la colonie de Carpentarie, parce qu'elle était placée sur une île sablonneuse, où presque tous les hommes gagnaient le scorbut : il y a ici un vaisseau et deux frégates de guerre, dont une est chargée d'exécuter l'opération dont je viens de vous parler.

Du Port-Jackson nous irons à la Nouvelle-Zelande, aux îles

Fidji, et enfin dans le détroit de Torrès. Amboine sera notre première relâche en pays civilisé.

Si pendant un temps nous avons eu à souffrir de tenir la mer sur un petit navire, maintenant nous jouissons des avantages de pouvoir approcher la terre de plus près, de mouiller et d'affourcher plus promptement, etc. Tout est bien et très-bien à bord; notre expédition nous est très-agréable; mais, très-cher commandant, nous nous entretenons sans cesse de celle que nous espérons faire encore avec vous.

Vous recevrez bientôt, à votre académie, une assez grande quantité de dessins avec un Mémoire; nous tâcherons de profiter, pour vous l'adresser, d'un navire anglais qui doit quitter le Port-Jackson dans un mois. Nous vous écrirons alors plus en détail que nous ne pouvons le faire aujourd'hui.

Extrait *d'une lettre de M. Eug.* Chaigneau à M. Bajot, *Membre de la Commission centrale.*

Rivière de Calcutta, 17 janvier 1827.

Monsieur,

Lorsqu'après quarante années de recherches infructueuses qui ont illustré les noms de d'Entrecasteaux, des Bougainville, de Freycinet, Duperrey, etc., l'expédition de la corvette du roi *l'Astrolabe*, sous le commandement de M. Dumont d'Urville, poursuit encore, en ce moment, les travaux entrepris par ces hommes distingués, et donne au monde de nouvelles preuves de l'intérêt qu'inspire la mémoire du comte de la Pérouse, vous accueillerez sans doute avec intérêt la nouvelle que je communique au Ministère de la Marine, d'une expédition faite pour reconnaître le lieu du naufrage de ce célèbre et infortuné navigateur.

D'après des notions que vient d'acquérir sur ce naufrage le capitaine P. Dillon, la Compagnie vient de lui conférer le commandement de son navire *la Recherche*, pour qu'il aille vérifier lui-même la réalité des rapports qui lui ont été faits. Tout porte à croire que ce voyage sera couronné de quelque succès; car, outre qu'on désigne positivement la place du naufrage, on dit encore que plusieurs Français y ont survécu à leur exil et à leurs malheurs, depuis la perte de *la Boussole* et de *l'Astrolabe*. Le navire de la Compagnie, *la Recherche*, à bord duquel je suis embarqué pour recueillir des documens tant désirés en France, devra être en mer dans peu de jours; il fera d'abord voile pour la terre de Van-Diémen; de là, il se dirigera vers la Nouvelle-Zélande, dont un prince se trouve à bord; et enfin, vers les îles Mallicolo, où nous espérons trouver les malheureux Français qui ont dû habiter ces îles après le naufrage de la Pérouse. J'espère pouvoir donner moi-même le résultat de ce voyage sur lequel toute la France, et la marine surtout, vont avoir les yeux ouverts, et pour le succès duquel on ne saurait former trop de vœux.

Agréez, etc.

A bord du navire *la Recherche*.

EXTRAIT *d'une lettre de* M. Graberg de Hemso, *Consul général de Suède et de Norwège à Tripoli.*

Tripoli, 20 février 1827.

. . . . . Je voudrais bien donner à la Société de Géographie quelques nouvelles de ce coin de l'Afrique. On ne sait absolument rien ici des voyageurs Clapperton et Gordon-Laing; cependant la jeune épouse de ce dernier attend son retour d'un jour à l'autre. Des gens venus du Fezzan prétendent avoir ouï dire que le capitaine Clapperton est actuellement au Bornou, chez son ancien ami le *Cheykh-el-kanemi;* dans ce cas, nous le reverrons bientôt, et l'on saura, une fois à quoi s'en tenir à l'égard de cette

impénétrable terre inconnue qui constitue le bassin du Nil des Nègres. Ce qui est certain, c'est qu'il y a ici des lettres venues de l'Angleterre pour l'intrépide capitaine.

Depuis quelques années, je m'occupe de recherches sur les *Berbers* et sur le langage qu'ils parlent : mon travail s'avance lentement ; cependant j'espère bientôt être à même d'en soumettre une partie à l'examen de la Société de Géographie.

EXTRAIT *d'une lettre de* M. Jorelle, *Chancelier du consulat de France à Lattaquié.*

Lattaquié, 22 juin 1826.

De retour à mon poste, je ne veux pas laisser partir ma lettre sans vous faire une relation de mon voyage à Alep.

La première journée de mon départ de Lattaquié, je passai la chaîne de *Cassius*, et dormis à la belle étoile, à une heure plus loin que le *Gafar*, espèce de corps-de-garde occupé par des Turcs qui achètent, du Pacha, le droit de mettre les passans à contribution. Les croisés qui ont porté avec eux leurs idées d'administration, avaient, dit-on, établi dans toute la Syrie de semblables péages, usage que les Turcs ont trouvé bon de conserver.

Le lendemain, nous poursuivîmes notre route au milieu de gorges de montagnes, et poussâmes jusqu'à *Djesses-Chogr*, petite ville entièrement ruinée par le dernier tremblement de terre et située sur la rive gauche de l'Oronte, qui prend sa source à une heure de *Bulbek*, dans le Mont-Liban, et va se jeter à la mer près de *Suédie*, l'ancienne Séleucie.

Une heure et demie avant le *Djesses-Chogr*, finit le district du pacha de Tripoli.

. . . . . Le lendemain, à l'aube du jour, nous passâmes l'*Oronte* sur un pont de pierre qu'on croit être un ouvrage des anciens. Après l'Oronte, nous ne trouvâmes plus d'arbres, si ce n'est quelques oliviers. Nous arrivâmes, à trois heures et demie, à *Riha*,

village situé au pied des montagnes de sable qui courent vers le midi, entouré d'oliviers, de pistachiers, d'amandiers, de mûriers, de vignes, etc. Je passai la nuit comme les précédentes, mais dans un *khan* de pierre. Le jour suivant, la petite caravane ne marcha que jusqu'à midi; cette journée fut la plus agréable: car entre *Riha* et *Sarmin*, la terre est cultivée, et on aperçoit plusieurs gros villages, tels que *Idleb* qu'on pourrait appeler la seconde Sodôme.

Sarmin est un gros bourg, à douze heures d'Alep, et qui m'a paru assez florissant. En général, toute la campagne entre l'Oronte et Alep, parsemée de villages, serait charmante et bien cultivée sans les avanies continuelles des pachas d'Alep, qui font déserter et abandonner les villages soumis à leur domination.

. . . . . Pour arriver à Alep, il nous fallait marcher douze heures : nous partîmes donc de *Sarmin* avant le jour, et après avoir traversé une plaine unie et inculte, nous arrivâmes à *Khan-Touman*, petit village à trois heures d'Alep. Enfin, à 4 heures après midi, j'arrivai à Alep après avoir un peu devancé notre petite caravane. Obligé de faire voir mes effets à la douane, je chargeai mon domestique de ce soin et me fis conduire au *Quettab*, enceinte de maisons de bois construites par les Européens après le dernier tremblement de terre.

. . . . . Ne pouvant passer par *Sarmin*, nous fûmes obligés de faire un détour : nous prîmes par *Tereb*, mauvais village tout ruiné, *Martavouan*, dont les femmes se prostituaient, dit-on, jadis à tous venans, et nous gagnâmes, après trois jours de marche, *Djesses-Chogr*, sans aucune rencontre des Arabes, qui viennent rarement de ce côté, à cause des chemins pierreux et des petites collines où ils ne peuvent aussi facilement manœuvrer leurs chevaux. J'en ai vu beaucoup à Alep où ils viennent librement vendre leur butin. . . . . .

EXTRAIT *du Rapport de M. le baron de* HUMBOLDT, *sur les Voyages entrepris pour l'Histoire naturelle par MM.* EHRENBERG *et* HEMPRICH, *en Égypte, à Dongola, en Syrie, en Arabie et le long de la pente orientale du haut pays de l'Abyssinie, dans les années* 1820 *à* 1825.

.... M. le docteur Ehrenberg se propose de publier les matériaux réunis par feu M. Hemprich, son compagnon de voyage, et par lui-même. L'ouvrage sera intitulé : *Voyages de deux naturalistes dans le nord de l'Afrique et dans l'ouest de l'Asie.*

La première partie sera composée de deux volumes, et contiendra une carte de la mer Rouge ; le profil de toute la côte orientale de cette mer et celui d'une partie de la côte occidentale ; un Catalogue des îles de la côte de l'est et d'une partie de celle de l'ouest ; une vue du Mont-Sinaï ; une carte relative à l'avant-dernière expédition des troupes du pacha d'Égypte, dans l'Hedjaz, levée à la boussole par un Arabe ; la route de Berouth à Balbeck par la montagne neigeuse de *Sanin*, dans le Liban, et le retour à la côte, près de Tripoli, par un autre pic également neigeux, nommé *Makmel ;* un Catalogue, en caractères arabes et latins, de six cent dix-neuf lieux de la partie N. E. du Liban ; une série de sept cent soixante-treize Observations thermométriques, faites la plupart entre les Tropiques ; des Vocabulaires relatifs à divers dialectes de la langue arabe, à la langue des Berbers, à la langue Massana, à la langue Amhara, à la langue Tigré, à la langue Saho, à la langue *Jænké*, inconnue jusqu'à présent, que parle une tribu nègre du Haut-Sennaar ; divers portraits et costumes, des figures d'ustensiles, de plantes usuelles, etc.

La seconde partie devant être accompagnée de planches représentant beaucoup d'objets d'histoire naturelle, ne pourra être publiée que lorsque l'auteur aura obtenu les secours pécuniaires dont il a besoin pour exécuter cette entreprise.

NOTE *sur l'Ile d'Haï-nan, sur les Religieux de la Mission de la Chine, et sur les Chinois, communiquée à la Société de Géographie par* M. de la ROQUETTE.

Les travaux des religieux de la mission de la Chine, et particulièrement leurs travaux géographiques, ont été depuis long-temps appréciés par les savans de toutes les nations à quelque religion ou à quelque secte qu'ils appartiennent. Ces travaux sont immenses et leur ont fait obtenir l'estime et les faveurs des souverains de la Chine, et les éloges justement mérités de tous les hommes qui prennent intérêt aux progrès de la science. Personne n'ignore d'ailleurs que c'est à leur zèle infatigable que l'Europe est redevable des renseignemens les plus exacts que nous possédions encore sur l'empire le plus ancien du globe, et l'un des plus vastes.

Un anonyme anglais, dans une notice insérée d'abord au *Singapore Chronicle* du 3 mars 1825, reproduite depuis dans *l'Asiatic Journal* de janvier 1826, et traduite en partie par les rédacteurs des *Nouvelles Annales des voyages* du mois de novembre de la même année, critique avec aigreur les travaux des missionnaires de la Chine. Il prétend que leurs ouvrages sur l'empire de la Chine ne sont qu'un tissu d'erreurs et d'absurdités; qu'ils n'apprennent rien de vrai, ni même de sensé sur cette région; et que l'Europe ignore totalement ce qui concerne sa géographie.

Plusieurs de ces savans, si injustement attaqués, étant nés en France, nous avons pensé que la Société de Géographie nous saurait gré de ce que nous élevions la voix pour les défendre, malgré l'insuffisance de nos moyens : nous l'éleverions également quand bien même ils n'auraient pas été nos compatriotes, mes collègues m'accorderont, j'ose l'espérer, quelque attention lorsqu'ils sauront que MM. Abel-Remusat et Klaproth ont bien voulu m'aider dans mes recherches.

Il faut avouer qu'il est très-possible aujourd'hui de composer, en Europe, une description de la Chine, supérieure à celle du père Duhalde pour l'exactitude, l'importance et l'abondance des faits. Il existe certainement dans la partie du globe que nous habitons des sinologues aussi éclairés que ceux que la mission de la Chine a produits, quoique l'un de nos plus savans sinologues ait la modestie de penser le contraire; et les bibliothèques publiques de Paris, de Londres, de Berlin et de Saint-Pétersbourg renferment de riches collections d'ouvrages originaux et officiels qui peuvent fournir d'amples matériaux. Mais cela n'ôte rien, absolument rien au mérite des travaux des religieux de la mission de la Chine, auxquels on doit d'ailleurs en grande partie les ouvrages chinois qui enrichissent les bibliothèques que nous venons de citer.

Quoique le témoignage des deux plus habiles sinologues de notre époque, MM. Abel-Remusat et Klaproth dût nous suffire pour apprécier les critiques de l'anonyme, nous ne nous bornerons pas à invoquer seulement ces puissantes autorités.

Le premier déclare hautement, en parlant de la Chine, que « rien n'égale les travaux scientifiques et littéraires des mission- » naires catholiques et notamment des religieux français, aux soins » desquels on doit, pour ne citer que ce qui concerne la géogra- » phie, le vaste et important recueil de cartes qui a été publié par » Danville, etc., » et il nous a assuré que ces cartes sont encore les seules bonnes publiées en Europe, et que les anciennes cartes chinoises, revues par des missionnaires, peuvent *seules* servir de base à un travail plus parfait que celui de Danville.

Le second prouve encore mieux peut-être l'estime que lui inspirent les travaux des missionnaires jésuites, sur la géographie de la Chine, puisqu'il va publier la belle carte de l'empire chinois, dressée par le père Hallerstein, qu'il considère, ainsi que M. Abel-Remusat, comme ce qui a paru de plus exact sur ce pays, du moins en ce qui concerne les possessions chinoises de la Tartarie occidentale.

Après avoir déclamé contre le père Duhalde, Grosier, etc., l'anonyme anglais attaque les Chinois en masse et les déclare le peuple le moins religieux et le plus immoral de la terre.

Il faudrait d'abord savoir ce qu'il entend par *irréligieux*. Veut-il dire que les Chinois n'ont pas de culte, ou qu'ils ne pratiquent pas celui qu'ils ont? veut-il dire qu'ils n'ont aucune croyance, ou qu'ils ne conforment pas leurs œuvres à leur croyance? Cela malheureusement ne leur serait pas particulier, et on pourrait, ce nous semble, faire le même reproche à beaucoup de peuples qui n'habitent pas l'Asie. Ce qui paraît certain, c'est que les sectateurs de Fo et de Lao-Tseu, qui composent la presque totalité de la nation chinoise, semblent avoir une grande foi dans les principes de leur religion; qu'ils en observent très-exactement le culte; et qu'ils sont très-généreux envers leurs prêtres, lesquels sont prodigieusement nombreux et ne vivent que de charités ou du revenu des fondations faites par les sectateurs de leur culte.

M. Abel-Remusat, l'un des savans qui connaissent le mieux la Chine, quoiqu'il n'y ait jamais pénétré, ne partage pas les opinions de l'anonyme, sur l'immoralité prétendue des Chinois, lorsqu'il dit :

« La nation chinoise est polie, paisible et laborieuse, et l'on peut dire qu'après celles de l'Europe, il n'en est aucune qui ait fait d'aussi grands progrès dans la haute civilisation. Depuis la plus haute antiquité, le savoir a toujours été fondé sur des institutions calculées d'après l'intérêt général. Libre de ce despotisme militaire que le musulmanisme a établi dans le reste de l'Asie, ignorant l'odieuse division des castes, qui forme la base de la civilisation indienne, *la Chine offre, à l'extrémité de l'ancien continent, un spectacle propre à consoler des scènes de violence et de dégradation qui frappent les yeux partout ailleurs. La piété filiale y est surtout en honneur; le respect pour les parens est comme transformé en culte et se prolonge, par l'effet de diverses cérémonies, bien au-delà de leur vie. La vénération même et l'obéissance qu'on doit au souverain et aux ma-*

gistrats, sont adoucies par une sorte de sentiment filial qui les inspire et les ennoblit. Le mariage n'est pas un vain nom comme chez les peuples musulmans, quoique la polygamie soit permise ou du moins tolérée, etc. »

Nous le demandons à tout homme impartial, si nous admettons que ce tableau soit fidèle, et peut-on élever le plus léger doute, lorsqu'on en connaît l'auteur? est-ce là le portrait du peuple le plus immoral de la terre?

La lecture d'un article sur l'île d'Hai-nan, dans la description de la Chine par l'abbé Grosier, paraît avoir enflammé la colère et excité l'indignation de l'anonyme anglais contre cet écrivain et ses prédécesseurs, et même contre les Chinois sans exception. Nous croyons avoir suffisamment démontré le peu de fondement de ses critiques amères. Voyons maintenant si les renseignemens fournis sur Hai-nan par les missionnaires sont aussi absurdes que le prétend l'anonyme, et voyons en même temps si ceux qu'il donne lui-même sont à l'abri de toute critique. Il débute en disant que l'île d'Hai-nan, qu'il croit devoir appeler pour plus d'exactitude Hai-lan (1) ou contrée du milieu, est située, etc.

Un autre anonyme anglais a fait observer dans *l'Asiatic journal*, n° de février 1826, que cette rectification pédantesque n'a pas le sens commun, et décèle une ignorance présomptueuse; que l'île est appelée avec raison, par les missionnaires et, avec eux, par tous les sinologues, *Hai-nan*, qui signifie littéralement *mer méridionale;* et qu'il n'y a pas un enfant à la Chine qui ne sache que ce nom lui a été donné parce que l'île est située dans la *mer du midi* (2). La même définition se trouve, à quelques mots près, dans l'ouvrage du père Martini.

Les géographes et les sinologues ne sont pas d'accord sur les dimensions de l'île d'Hai-nan.

---

(1) L'auteur anglais ne s'est trompé que sur la signification de ce mot. *Nan*, le *Sud* en chinois, est prononcé dans plusieurs provinces méridionales de la Chine *Lan*. KL.

(2) *Hai-nan*, signifie *au midi de la mer*. KL.

	long.	larg.(1)
Danville, qui avait dressé ses cartes d'après celles des missionnaires de la Chine, lui donne environ.	66 l. sur	44
Grosier, d'après le père de Maillac, environ	70	40
La carte de la mer de la Chine, par Drummond, dans *l'Horsburgh's east india pilot.* . .	74	33
Lavigne Macey, dans sa *carte hydrographique des côtes de Siam et d'une partie de celles de la Chine* (1715).	67 ½	54
Une carte dressée d'après les auteurs chinois, par M. Abel-Remusat.	68	43
Une autre carte chinoise qui se trouve dans le *Hoan-Thian-Thou-Choue*, ou *Traité de la sphère*, publié à Pékin en 1819, et qui appartient à M. Abel-Remusat..	67 ½	41 ¾
L'anonyme anglais, dédaignant les sentiers battus, lui donne 165 milles de long sur 75 de large, c'est-à-dire, environ.	59 ¼	27.

On voit, d'après cette nomenclature déjà fort longue, et qu'il aurait été facile d'alonger encore, que les dimensions de l'anonyme diffèrent essentiellement de toutes celles qui ont été données avant et après lui. Il nous semble qu'il aurait dû ne pas nous forcer à le croire sur parole, et faire connaître, pour sa justification, les sources où il a lui-même puisé.

Le même anonyme prétend que le sol de l'île est généralement stérile, que la population y est pauvre, et sans doute aussi corrompue que celle des autres parties de la Chine, puisqu'il ne l'excepte pas de sa réprobation; enfin, que Grosier, servile copiste des auteurs chinois, et qui, comme le père Duhalde et tous les

(1) Nous employons toujours des lieues communes de France de 25 au degré.

missionnaires, donne un air extravagant et incroyable à tout ce qu'il essaie de décrire, a tort de vanter les mines d'or de l'île d'Hai-nan, la quantité de bois rares et précieux qu'on y voit, etc.

Opposons à notre anonyme un voyageur dont il ne récusera pas sans doute le témoignage, puisqu'il est son compatriote et qu'il a parcouru récemment l'île d'Hai-nan; et voyons si ce critique n'est pas tombé lui-même dans les erreurs qu'il reproche si bénévolement et si poliment aux autres.

M. James Purefoy, dans le *Journal de son voyage de Manchao, sur la côte d'Hai-nan à Canton, fait dans les années* 1804 *et* 1805, émet une opinion à peu près semblable à celle que les missionnaires ont avancée.

Le navire anglais *the Friendship*, parti le 11 novembre 1804 de Macao pour se rendre à Touron, en Cochinchine, fut jeté par la tempête sur les côtes de l'île d'Hai-nan, dont les habitans accueillirent parfaitement les naufragés. L'un d'eux, le capitaine Purefoy, passager à bord du *Friendship*, a adressé aux rédacteurs de l'*Asiatic Journal* la relation de son excursion dans l'intérieur de l'île, dont il visita les principales villes, en partant de Manchao pour se rendre au port de Howi-Howe, où il s'embarqua pour Canton.

D'après sa relation, le pays autour de Manchao, ville située au nord-ouest du point du débarquement, et où les naufragés arrivèrent après avoir traversé un grand lac qui présente des vues romantiques et pittoresques, offre l'aspect d'une plaine immense, parsemée de villages et de hameaux; et la culture y est poussée au plus haut degré de perfectionnement.

On fit ensuite 12 milles au nord-nord-est, et 24 milles au nord-est, avant d'atteindre Lock-Hoi. Les chemins qui conduisent de cette dernière ville, à laquelle M. Purefoy donne de 85 à 90 mille habitans, sont en assez mauvais état; mais on n'aperçoit pas sur toute la route le moindre coin de terre qui ne soit cultivé.

De Lock-Hoi, nos voyageurs, en se dirigeant d'abord au nord,

puis au nord-ouest, passèrent à Hoi-Thun et à Ti-See, et virent en outre cinq autres villes ou villages.

L'aspect de la contrée est magnifique, de Ti-See à Thung-Ung; on ne peut qu'admirer le bel état de la culture de cette partie de l'île, comme de toutes celles que le voyageur anglais a parcourues; elle est entrecoupée de bosquets de cocotiers, de palmiers aréquiers, et divisée en champs et en jardins, ce qui lui donne de la ressemblance avec les pays de l'Europe.

De quelque côté que l'on tourne ses regards, l'œil aperçoit des *arcs de triomphe* élevés par les empereurs en l'honneur des hommes sages et vertueux, des enfans qui ont donné des preuves d'une grande piété filiale, des femmes qui se sont distinguées par leur chasteté, des mandarins qui ont gouverné avec justice et fidélité, qui ont rendu de grands services à l'état, ou qui ont fait ou inventé quelque chose d'avantageux pour le public en général.

Il existe des bibliothèques considérables à Hush-Eon, où M. Purefoy se rendit en quittant Thung-Ung, après avoir vu trois grandes villes entre cette dernière et Ti-See. Notre voyageur exagère probablement la population de Hush-Eon, puisqu'il la porte à 200 mille habitans; il y visita une célèbre académie dont les bâtimens occupent une vaste étendue, et ont pour annexes des jardins, des bains, etc. La plupart des rues de cette ville sont pavées en dalles; ses remparts bâtis en briques et en pierres ont 40 pieds de hauteur sur 30 d'épaisseur; ses portes sont très-élevées et cintrées avec goût; ses environs offrent la parfaite image d'un jardin, et fourmillent d'habitans qui paraissent contens et heureux. *Les plus pauvres d'entre eux*, ajoute M. Purefoy, *étaient mieux vêtus que ne le sont communément les individus de la même classe en Angleterre, et on n'y voit pas un seul mendiant.* On doit croire à l'exactitude de ce tableau, car les citoyens de la Grande-Bretagne ne passent pas pour vanter un pays aux dépens de la vieille Angleterre.

Dans le voisinage de Hush-Eon, il existe un temple dans lequel se trouve une idole représentant une femme de grandeur colossale,

richement dorée et pourvue de cinquante-quatre mains, ayant chacune un objet symbolique, tel qu'un œil, une oreille, etc.

La route qui conduit de Hush-Eon à Howi-Howe, résidence du Tsong-too ou vice-roi d'Hai-nan (1), est pavée de dalles de pierre dans toute sa longueur (environ 3 à 4 milles), et coupée par un beau pont également en pierre. Howi-Howe, situé sur une péninsule longue et étroite, au midi de laquelle une rivière coule de l'est à l'ouest, a, au nord-est, une baie très-profonde dont la moitié reste à sec à marée basse. Du coté de la mer, la place est défendue par plusieurs forts élevés sur des pointes de terre qui se projettent au loin, ainsi que sur des îles placées au dehors de la baie. La maison des douanes est un vaste édifice construit sur une jetée qui s'avance à une grande distance de la baie. Quelques unes des rues de Howi-Howe ont un mille et demi de longueur; elles sont passablement larges, propres, et, en général, pavées en dalles et en grandes pierres carrées. Durant la chaleur du jour, des bannes de différentes couleurs sont étendues devant les habitations; ce qui rend les rues fraîches et leur donne un aspect agréable. Cette ville est très-populeuse; les denrées y sont abondantes et à très-bon marché. Howi-Howe est la principale place de commerce de l'île; ses exportations consistent principalement en sucre, noix de betel, noix et huile de coco, sel et cuirs tannés; et ses importations en différens articles de la Chine, coton, fourrures, draps fins d'Angleterre, pierres à fusil et opium; objets que cette île reçoit du continent voisin. Les navires de la Chine y arrivent avec la dernière mousson nord-est, et en partent avec la première mousson sud-ouest.

On voit que la description du capitaine Purefoy est bien différente de celle de l'anonyme, en ce qui concerne la qualité du

---

(1) L'île d'Hai-nan ne formant qu'un département dépendant de la province de Kouang-thoung (Canton), n'a pas de vice-roi. Celui de la province réside à Kouang-thoung D. L. R.

sol de l'île d'Hai-nan, sa richesse, sa population, la moralité de ses habitans, etc. L'anonyme dit, il est vrai, que des navigateurs, embarqués à bord de deux vaisseaux anglais, qui ont récemment fait naufrage sur les côtes d'Hai-nan, représentent cette île sous un autre aspect que le capitaine Purefoy; qu'ils assurent que le sol en est stérile, les habitans misérables, etc. etc. Nous n'avons pas lu cette relation, qui n'existe peut-être pas; mais en supposant même qu'elle existe, qu'est-ce qui nous prouve que les nouveaux explorateurs anglais méritent plus de confiance que les missionnaires, que les Chinois et que le capitaine Purefoy? D'ailleurs, comme le sol n'est pas fertile sur tous les points de l'île de Hai-nan; que tous ses habitans ne sont pas riches, ne peut-on pas supposer que les voyageurs n'ont pas visité les mêmes parties, et alors, point de contradiction?

Au surplus, M. Abel-Remusat veut bien prendre la peine d'extraire et de traduire pour nous tout ce qui, dans les auteurs chinois les plus récens, est relatif à l'île d'Hai-nan et à ses habitans. Nous y réunirons les renseignemens que M. Klaproth a bien voulu nous fournir, et ceux que nous pourrons trouver dans les relations qui existent déjà sur cette île, ou qui paraîtront avant que notre travail soit terminé; nous y joindrons enfin une carte d'Hai-nan calquée sur celle que les Chinois ont publiée il y a peu d'années, et qui appartient à l'habile sinologue qui a la bonté de nous prêter le secours de ses lumières.

En attendant que cette notice puisse paraître, nous croyons devoir donner à la suite de cet article, d'après le *Kouang-Toung-Tchi*, description historique de la province de Canton, un tableau des villes de l'île d'Hai-nan, de leur position géographique, de leur population, en indiquant en même temps les principales productions de cette île. . . . . On remarquera que les noms donnés aux villes de l'île d'Hai-nan par les Chinois ressemblent peu à ceux que leur impose Purefoy: nous avons pensé que cette comparaison ne pouvait qu'être utile.

Nous l'avons déjà dit, c'est sur les descriptions de la Chine par le père Duhalde et par l'abbé Grosier que l'anonyme anglais fait tomber le poids de sa critique, en les confondant dans sa réprobation, comme si ces deux ouvrages étaient au même rang. Celui du premier, quoique plus ancien, est cependant supérieur à la description du second qui l'a composée, comme Duhalde a fait la sienne, d'après les écrits des missionnaires de la Chine; car ni l'un ni l'autre n'étaient allés dans ce pays, dont ils ne connaissaient ni la langue ni les caractères, et dont, par conséquent, ils n'ont pu copier servilement les écrivains, ainsi que le prétend le savant anonyme.

Pour être juste, il faut reconnaître que Grosier n'a pas toujours travaillé avec discernement; qu'il a souvent emprunté des erreurs et des bévues aux auteurs qu'il a consultés: mais, comme le dit Pinkerton: « On peut être jésuite et n'avoir pas toujours le sens commun. » Mais la plupart des reproches que l'anonyme fait à l'abbé Grosier ne sont pas fondés, et souvent il dénature le sens de cet auteur pour les rendre plausibles. Il avance, par exemple, que l'abbé Grosier a seulement dit, en parlant de la capitale de l'île d'Hai-nan, « qu'elle était située sur un promontoire (1), sans daigner apprendre sur quel promontoire d'une côte qui a 480 milles d'étendue, » tandis que le texte de la description critiquée porte que « Kion-Tcheou, capitale de l'île d'Hai-nan, est située sur un grand promontoire, dans la partie septentrionale; que son port est formé par la rivière de Li-Mou; et enfin qu'elle est au 20° 2' 26" de latitude, et au 6° 40' 20" de longitude occidentale. »

Peut-on mieux indiquer la situation d'une ville; et l'anonyme ne montre-t-il pas une mauvaise foi excessive?

---

(1) Il est évident que l'auteur anglais n'a connu que l'ancienne édition de l'ouvrage de l'abbé Grosier, publiée à Paris en 1785, in 4°. On y lit en effet à la page 80: « *Kiun Tcheou*, sa capitale (de l'île de Hai-Nan), est situé sur un promontoire; et les vaisseaux viennent mouiller jusqu'au pied des murs.

KL.

Il n'en montre pas moins quand il cite un court passage sur l'histoire naturelle d'Hai-nan, en ajoutant que c'est tout ce que Grosier nous apprend d'intéressant à cet égard. Cette citation est faite avec malveillance, puisque le texte de l'ouvrage de l'abbé Grosier, ainsi que l'a fort bien observé l'éditeur de *l'Asiatic Journal*, renferme un grand nombre de détails instructifs sur l'histoire naturelle, et qui n'offrent rien de ridicule comme le passage tronqué que l'anonyme nous donne comme un échantillon du savoir du religieux français.

Quant à Duhalde, il a puisé aux bonnes sources avec un esprit judicieux; et son ouvrage, malgré sa date déjà reculée, peut encore être lu avec fruit. Nous dirons, en terminant, que les auteurs du grand ouvrage statistique sur la Chine, dont l'anonyme nous annonce la prochaine publication, ne partageront pas sans doute ses injustes préventions, et que, s'ils ont le desir de bien faire, ils consulteront la description de la Chine du père Duhalde et les écrits de ses savans collaborateurs sur cet empire; ils feront aussi usage des belles cartes qu'on doit à ces derniers, et leur ouvrage ne pourra qu'y gagner sous tous les rapports.

NOMS CHINOIS des villes de l'île de Hai-nan, d'après le Kouang-toung-tchi.	LONGIT ONS ET LAT de Kioung-tcheou, de ces vill e de Hai-nan. le même
Kiong-tcheou-fou..	latitude. *ategrifolia)*, dont les long.occi seau ; ils ressemblent à de Péking t ont un parfum extra-
Kiong-chan.....	lat..... long... s sont ceux de l'arron-
Tching-maï.....	lat..... long...
Ting-ngan.....	lat.. . . . *i*, branche des khioung, long.. . . ls de la mer, à Wen-
Wen-tchang.....	lat.. . . . long . . . ;e.
Hoeï-toung.....	lat.. . . . que à Thoung-po, avec long. . . . ressemble à la pivoine,
Lo-hoeï.....	lat.. . . . e Kaki. long.. . . *violette*.
Lin-kao.....	lat.. . . . arbre n'a qu'un ou deux long.. . . bre et de couleur rouge.
Tan-tcheou.....	lat.. . . . roît à chen-tcheou, et long.. . .
Tchang-hoa.....	lat.. . . . *t*; les gens du pays re- long. . . . ante pour avoir des pro-
Wan-tcheou.....	lat.. . . . faire. long. . .

Ile de Hai-nan.

NOMS CHINOIS des villes de l'île de Hai-nan, d'après le Kouang-toung-tchi.	LONGITUDE (1) ET LATITUDE. de ces villes, d'après le même ouvrage.	POPULATION (2) de ces villes, d'après le dénombrement le plus récent, fait dans la 2.e année Kia-king (1819).	PRODUCTIONS particulières au département de Kioung-tcheou, qui comprend toute l'île de Hai-nan.
Kiong-tcheou-fou..	latitude. . 20° 5' long. occid. de Peking. 6 40	103,059 habitans.	*Pho-lo-mi (artocarpus integrifolia)*, dont les fruits sont gros comme un boisseau; ils ressemblent à du miel quand on les coupe, et ont un parfum extraordinaire.
Kiong-chan.	lat. . . . . 20 5 long. 6 40	103,286 *id.*	*Cocotiers*. Les plus estimés sont ceux de l'arrondissement de Wen-tchang.
Tching-maï.	lat. . . . . 20 nn long. 6 50	105.181 *id.*	*Areca catechu.*
Tiog-ngan	lat. . . . . 19 45 long. 6 40	51,132 *id.*	*Santal, storax-khioung-tchi*, branche des khioung, que l'on recueille sur les bords de la mer, à Wen-tchang, Lo-hoei, etc.
Wen-tchang.	lat. . . . . 19 37 long 6 12	96,312 *id.*	*Nates* faites d'un rotin rouge.
Hoei-toung.	lat . . . . . 19 20 long. 6 25	42,355 *id.*	*Vernis de mer*; on le fabrique à Thoung-po, avec le suc d'une sorte de fleur qui ressemble à la pivoine, et il peut remplacer le vernis de Kaki.
Lo-hoei.	lat. . . . . 19 10 long. 6 30	31,566 *id*	*Ébène, bois de rose ou de violette.*
Lin-kao.	lat. . . . . 19 50 long. 7 10	57,651 *id.*	*Bois de fer* à fleurs, dont l'arbre n'a qu'un ou deux pieds, des feuilles en petit nombre et de couleur rouge.
Tan-tcheou.	lat. . . . . 19 35 long. 7 30	11.670 *id.*	*Ho*, plante . . . . . qui croît à chen-tcheou, et fleurit dans les quatre saisons.
Tchang-hoa.	lat. . . . . 19 16 long. 8 7	33,044 *id*	*Plante qui connaît le vent*; les gens du pays regardent aux nœuds de cette plante pour avoir des pronostics sur le temps qu'il doit faire.
Wan-tcheou.	lat. . . . . 18 50 long. 6 37	64.039 *id.*	M. Abel-Remusat a bien voulu extraire du *Kouang-ti-ki*, l. XIX, p. 35, les renseignemens ci-dessus sur les productions particulières à l'île de Hai-nan; ceux qui suivent nous ont été donnés par M. Klaproth.
Ling-chou.	lat. . . . . 18 36 long. . . . . 7 nn	30,586 *id.*	« Voici ce qu'on trouve dans la géographie de la dynastie de Thang (qui régnait de 618 à 906) sur les mines d'or de l'île de Hai-nan.
Yai-tcheou.	lat. . . . . 18 27 long. 7 36	27,532 *id.*	Kioung-tcheou, Yai-tcheou, Tchio-tcheou, Tan-tcheou et Wan-ngan-tcheou (la même que Wan-tcheou de nos jours), paient une partie des impôts en or, qui vient du pays.
Kan-ngèn.	lat. . . . . 18 50 long. 8 6	662 *id.*	Le *Kouang-tu-ki* géographie récente, dit:
Lo-ting tcheou . .	lat. . . . . 22 50 long. 5 36	139.930 *id.*	Les impôts de la nouvelle ville de Yai-tcheou (*Sin-yai-tcheou*), sont perçus en fleurs d'or, c'est-à-dire, en or natif dont les parcelles ont la forme de fleurs.
Toung-ngan.	lat. . . . . 23 3 long. . . . . 5 nn		L'almanach impérial de Péking, de 1820, donne l'énumération suivante des productions de l'île d'Hainan.
Si-ning.	lat. . . . . 23 7 long. 5 30		
Thou-yao-ting. . .	lat. . . . . 24 43 long. 4 30		
Lian-tcheou.	lat. . . . . 24 47 long. 4 18		

Or, argent, écaille, cire d'abeilles, bois de Brésil, l'arbre qui porte les pois rouges, *Houa-li-mou* (bois de rose), *Houang-yang-mou* (autre bois jaunâtre), bois d'ébène, arec de l'Inde, bois d'aloès, *Sin-hiang* (ou baume de Brésil), et *Pho-lo-mi* (fruit de l'*Artocarpus-ryaca*), des branches du corail rouge, et la plante appelée *Hai-thsi*, vernis de mer qui ressemble à la pivoine; on en fait une espèce de colle. »

(1) Les Chinois font passer leur premier méridien par la ville de Peking, capitale de l'empire. La note suivante, sur la position de cette capitale, nous a été communiquée par M. Klaproth, qui l'a extraite de sa *Description historique et géographique de la Chine*, qui va bientôt être publiée.

« La latitude que j'adopte ici est celle de l'observatoire impérial, déterminée par les missionnaires; les mêmes astronomes ont observé celle du collége des jesuites portugais, par 39° 53' 22", et celle du mur méridional de la ville Mandchoue, par 39° 53' 2" Le maison des jésuites français se trouvait, d'après leurs observations, par 39° 54' 40", et plus tard, avec un meilleur quart de cercle, par 39° 55' 15". *L'annuaire du Bureau des longitudes* de Paris, pour l'année 1826, donne à Péking la latitude de 39° 54' 4". (3)

La longitude de 116° 22' 5" (de Greenwich), 114° 2' (de Paris), que j'ai choisie, est celle qu'on trouve généralement adoptée dans les cartes anglaises. Elle paraît être assez exacte, comparée avec celle de l'embouchure du Pého. —*L'annuaire* cite pour Péking par 116° 27' 45" de longitude orientale (de Greenwich) (114° 7' 30" (de Paris.) Les missionnaires jésuites donnent le méridien de l'observatoire impérial, par 116° 35' 45" (de Greenwich), 114° 15' 30" (de Paris), et celui des appartemens de l'empereur et de la grande salle du palais, par 116° 36' 15" (de Greenwich), 114° 16' (de Paris).

Le fait est que la longitude de Péking n'est pas encore bien déterminée; car les missionnaires avaient des instrumens et des pendules trop peu exacts pour la fixer avec precision. Les anciennes observations plaçaient Péking beaucoup trop à l'est. Celles qui y furent faites pendant 1726, ont donné, dans le MM. Cassini et Maraldi et aux PP. Gouze et Gaubil, à conclure que la différence entre l'observatoire de Péking et celui de Paris, était de 7 heures 36 minutes et 22 1/2 secondes de temps, ou que cet observatoire se trouvait par 116° 35' 52" à l'est de Greenwich, 114° 15' 30" (de Paris). Enfin, MM. de l'Isle et Pingré, calculant les différentes observations des satellites de Jupiter, faites à Péking, trouvèrent pour résultat moyen, une différence de 7 heures 36 minutes et 7 secondes de temps, entre Paris et le collége des jésuites français à Péking; ce qui place ce dernier par 116° 21' 40" à l'orient de Greenwich, 114° 1' 25" (de Paris). »

(2) Cette population est celle des districts dont chacune des villes indiquées est le chef-lieu; elle se compose seulement des individus soumis au dénombrement.

(3) On doit supposer que c'est une faute d'impression, puisque l'annuaire de 1827 lui donne celle de 39° 54' 17".

Rapport sur *le* New-American Atlas, *containing maps of the severals states of the* North-Américan Union, *projected and drawn on a uniforme scale from documens found in the public offices of the united states, and state gouvernement, etc.*, par Henry S. Tanner (1).

Ce n'est pas une tâche facile que celle de porter un jugement sur une carte géographique, et de déterminer au juste le degré de confiance qu'elle mérite. Il faut en effet, pour la remplir, des connaissances positives sur les divers points du pays que cette carte représente, et de plus la tradition de tout ce qui a pu être fait avant la publication soumise ainsi à la critique. Quel que soit ce pays, pouvons-nous nous flatter d'être toujours assez heureux pour en bien connaître toutes les parties, et si cette carte embrasse le globe entier ou bien l'une de ses grandes divisions, combien alors notre embarras s'accroît ! C'est, Messieurs, ce que j'éprouverais ici surtout, si M. Tanner n'avait eu le soin de faire précéder son Atlas d'un Mémoire géographique, ou plutôt d'une Analyse dans laquelle il expose l'état des matériaux qu'il a mis en œuvre pour sa construction. En agissant ainsi, M. Tanner s'est montré imbu de ce principe rarement méconnu des bons auteurs, et qu'a si bien présenté en peu de mots le géographe d'Anacharsis, dans la savante analyse qu'il a lui-même donnée des cartes de son Atlas, « qu'en géographie, lorsqu'une carte est copiée ou réduite d'a- » près une autre, il faut avoir la bonne foi de l'avouer ; quand » elle diffère essentiellement de toutes les cartes connues, il faut » en donner une analyse critique (2). » Cette marche ne peut produire que des résultats heureux, en nous aidant à discerner de suite

---

(1) Philadelphie, 1825, grand in-f°.

(2) *J.-B. Barbié du Bocage*. Analyse critique des cartes pour le voyage du jeune Anacharsis.

le vrai du faux, le certain de l'incertain, en nous apprenant à ne donner notre confiance qu'à ce qui la mérite réellement. L'adopter, c'est dégager la science de ces copies de cartes mille et mille fois recopiées elles-mêmes et toujours altérées, dont le nombre, sans cesse croissant, nous inonde, et ne peut que lui imposer des entraves en faisant même suspecter la fidélité d'une étude dont la vérité et l'exactitude forment essentiellement le caractère.

Avant de passer à l'examen détaillé de l'Atlas de M. Tanner, félicitons-le donc d'avoir eu la bonne foi de nous mettre à même de connaître son ouvrage, en nous citant les autorités sur lesquelles il s'est appuyé. Quant à nous, si nous nous montrons sévères dans le jugement que nous portons sur quelques unes de ses parties, c'est toujours en prenant cette bonne foi pour guide.

Comme l'indique son titre, cet Atlas, composé de 22 cartes, est particulièrement consacré aux divers pays de l'Amérique, et surtout de l'Amérique du Nord. Mais son auteur n'a cependant pas voulu se renfermer dans ces seules contrées; il a cru devoir, dans le but d'offrir un aperçu de géographie universelle, ajouter aux cartes générales et spéciales de cette partie du monde, celles des autres grandes divisions du globe.

Cet Atlas offre donc deux parties distinctes : 1° la *carte générale des deux Hémisphères*, et *celles de l'Europe*, *de l'Asie*, *de l'Afrique* et *des deux Amériques*, ces deux dernières réunies sur la même feuille ; et 2° *les cartes générales séparées des deux Amériques*, et en particulier *celles du territoire de chacun des états de l'Union.*

Si nous insistons sur cette distinction, ce n'est pas sans motifs.

Il n'est en effet que trop facile de s'apercevoir au premier coup-d'œil que placées en tête de l'ouvrage, comme pour remplir uniquement le cadre que l'auteur s'était tracé, les cartes comprises dans la première division, et la carte générale des Amériques elle-même, n'ont point été faites avec le même soin que celles qui les suivent. Et si, comme il le dit dans son mémoire géogra-

phique, M. Tanner s'est basé dans leur rédaction sur les autorités reconnues les meilleures en Europe (*the most approved European authorities*), il s'est étrangement mépris en adoptant ainsi de confiance et sans discussion des matériaux si prodigieusement erronés. Nous ne fatiguerons point votre attention, Messieurs, en relatant ici toutes les erreurs, toutes les inexactitudes, toutes les omissions de choses essentielles qui vicient les cartes de M. Tanner, et les rendent même tout-à-fait indignes du reste de l'Atlas. L'auteur lui-même paraît si peu s'être dissimulé ces graves défauts, que dans son mémoire géographique, il ne dit à leur sujet rien autre chose que ce que nous venons de vous exposer, et qu'il a voulu en quelque sorte échapper à la responsabilité de les avoir produites, puisqu'il n'a pas couvert de son nom les cartes qui en sont entachées.

La seconde partie de cet Atlas est donc en définitive celle sur laquelle doit surtout porter notre examen. Cette seconde partie se compose des deux *cartes générales de l'Amérique du Sud* et de *l'Amérique du Nord*, et des *cartes détaillées du territoire des États-Unis*. Ici l'on s'aperçoit aisément d'une amélioration sensible; déjà la carte de l'*Amérique méridionale*, quoiqu'inférieure à celles qui la suivent, est cependant préférable à celles qui la précèdent.

Les travaux de John Cary, d'Arrowsmith, corrigés par La Cruz, la carte de Pazo, les rapports des envoyés des Etats-Unis, MM. Bland, Hodney et Poinsett, dans l'Amérique du Sud, l'ouvrage de M. Brakenbridge sur cette partie du Nouveau-Monde, et enfin, la constitution et les actes de la république de Colombie sont les bases sur lesquelles l'auteur s'est appuyé dans la construction de cette carte, qui porte le millésime de 1825.

Mais, ce qui doit nous étonner, c'est que l'auteur ait cité à l'appui de ce travail des autorités dont quelques unes ont peut-être le défaut d'avoir un peu vieilli, et qu'il n'a mentionné, ni les travaux de M. de Humboldt, ni ceux des navigateurs espagnols qui ont cependant fait de nombreuses observations; il n'a pas cité non

plus quelques autres géographes dont les ouvrages sont cependant antérieurs à sa publication. Et, à cet égard, nous devons dire que la carte de l'Amérique méridionale de M. Tanner offre, sous tous les rapports, de grandes différences avec celles que les amis des sciences géographiques doivent à l'un de nos confrères, M. Brué. Les vrais documens sur l'Amérique parviendraient-ils plus tardivement aux Américains qu'aux Européens? Bien des raisons peuvent, jusques à un certain point, nous le faire croire, mais que penser de la citation faite par M. Tanner, des documens et rapports de M. Poinsett, sur les divisoins territoriales, lorsque dans ses *Notes on Mexico*, publiées en 1825, M. Poinsett se montre, d'après un acte du gouvernement de 1822, en contradiction avec le géographe. Celui-ci, par exemple, place la *province de Véragua*, qu'il ne comprend même pas dans sa carte, et une partie de *celle de Panama*, non-seulement en dehors de l'Amérique du sud, mais encore en dehors de la Colombie, tandis que celui-là porte les limites de l'état de Guatimala à la frontière occidentale de cette province, qu'il laisse, avec la totalité de l'isthme de Panama, dans la république actuelle de Colombie. Dans sa carte qui m'a paru faite avec le soin qu'en général il apporte dans ses travaux, l'auteur français s'est conformé aux actes qu'invoque M. Tanner. Cette différence n'est au reste pas la seule. Ainsi, sans parler de celle qui existe dans la *largeur de l'Amérique*, de *Panama à la pointe de Barima*, vers l'embouchure de l'Orénoque, largeur que M. Tanner paraît raccourcir de 6 lieues de 25 au degré, je citerai non point les côtes de Brésil, dont le relevé, par des marins français, a dû être ignoré de l'auteur américain et connu de l'auteur français, mais bien les côtes du nord et de l'occident, dont la configuration est dans beaucoup de parties très-sensiblement différente du tracé des cartes de M. Brué, même de celles de 1823. L'*isthme de Panama*, les *bouches de la Magdeleine*, le *grand lac Maracaïbo*, l'*enfoncement de Porto Cabello*, la *large baie ouverte au sud de l'île Tortuga*, ne se ressemblent assurément pas, et nous avouons que, quoique

le géographe français ne nous ait point dit encore quelles étaient les autorités sur lesquelles il s'était basé, nous sommes portés à lui accorder ici plus de confiance qu'au géographe américain. C'est une justice d'ailleurs que de meilleurs juges que nous ne pouvons l'être ont déjà rendue à plusieurs de ses utiles travaux. L'intérieur de la carte de M. Tanner offre, avec celle de M. de Brué, de non moins graves dissemblances, qu'il est facile de sentir à la seule vue des cartes de l'un et de l'autre auteur, et de la comparaison que l'on peut en faire sous le rapport de la configuration des terres, comme sous celui de la position de quelques lieux ou du tracé des limites territoriales. En général, ainsi que nous l'avons déjà dit, quoique cette carte porte le millésime de 1825, elle nous paraît au-dessous des connaissances acquises depuis sa publication, et nous ne saurions trop engager M. Tanner à y faire les changemens que réclament impérieusement et les notions nouvelles et les circonstances. Ces changemens ne peuvent d'ailleurs que donner plus d'ensemble à cette partie de son ouvrage, et la mettre plus en harmonie avec celle qui concerne l'Amérique du nord.

Nous arrivons à cette division du Nouveau-Monde, celle à laquelle M. Tanner a consacré la plus grande partie de son mémoire géographique, aussi bien que donné la plus grande étendue dans ses cartes; celle qui a été le but principal de son grand travail, et à laquelle nous ne pouvons qu'applaudir, malgré les imperfections que nous avons pu remarquer dans la carte générale. M. Tanner s'occupe d'abord, dans son mémoire géographique, d'expliquer les motifs qui lui ont fait adopter pour *premier méridien* celui qui passe par le Capitole à Washington, et la méthode qu'il a suivie dans la construction de sa carte, c'est-à-dire la *projection* : méthode qui n'est autre que celle adoptée par Arrowsmith, dans sa carte générale du monde, et dont il rehausse les avantages dans la rédaction d'une carte aussi étendue que celle de l'*Amérique septentrionale*.

Le même amour propre national, la même vanité, qui a con-

duit plusieurs nations à choisir sur leur propre territoire un premier méridien, a également triomphé aux États-Unis d'Amérique, où tout ce qui tient à la gloire de la patrie est adopté avec un si vif empressement. Résultat d'un si noble sentiment, une semblable mesure, si généralement adoptée, peut cependant avoir de grands inconvéniens par la confusion qui nécessairement en résulte, lorsque l'on consulte les cartes étrangères. Déjà l'esprit se fatigue à mettre en rapport les premiers méridiens de l'île de Fer, de Greenwich et de Paris, les huit premiers méridiens des Espagnols et ceux des autres nations, et enfin celui de Washington. C'est un inconvénient grave assurément. Signalé par plusieurs savans, cet inconvénient ne peut qu'augmenter encore, si l'on considère surtout le nombre des nouveaux états de l'Amérique. Ne serait-il point à desirer, particulièrement dans l'intérêt de la navigation, que toutes les nations s'entendissent pour faire choix d'un *premier méridien commun*, ainsi que l'aurait voulu l'illustre auteur de la *mécanique céleste* (1)? Peut-être ce souhait est-il aujourd'hui prématuré, et pourtant, il arrivera une époque, probablement peu éloignée, où l'on en sentira toute l'importance. Ce vœu au reste est non seulement le nôtre, mais encore celui du savant M. de Humboldt (1) et de M. Tanner lui-même.

En examinant l'atlas de M. Tanner, on ne doit point perdre de vue qu'il est spécialement destiné à ses compatriotes, et qu'en conséquence, pour être mieux approprié à leur usage, son auteur devait adopter le premier méridien fixé par les actes de son pays au Capitole de Washington, qui, d'après les observations de M. W. Lambert, se trouve à 76° 55' 30" à l'ouest de celui de l'observatoire de Greenwich; par conséquent à 79° 15' 45" de celui de Paris.

---

(1) Exposition du système du monde, par La Place, p. 19.

(2) Essai sur la Nouvelle-Espagne, analyse des Cartes, tom. 1er, édit. 8°, p. 29.

Scrupuleux à rendre compte des matériaux qui ont servi à la confection de sa grande *carte du nord de l'Amérique*, M. Tanner en a classé l'analyse sous les titres suivans :

1° Les *Possessions Russes;*

2° Les *Possessions Anglaises;*

3° Les *États de l'Union.*

3e Le *Mexique* et l'*État de Guatimala.*

5° Les *Indes occidentales.*

La *première* de ces divisions n'offre que des connaissances bien vagues, et encore ces connaissances se bornent-elles à la côte, depuis le cap de Glace jusqu'au 54e degré de latitude, limite de l'*Amérique Russe*, d'après le dernier traité conclu entre les Etats-Unis et la Russie.

Quant à la *seconde*, les connaissances acquises même en 1825, mais dont probablement M. Tanner n'aura pas alors été instruit puisque le résultat des dernières entreprises du nord a d'abord été porté en Europe, la carte paraît devoir subir d'importantes améliorations. Certainement M. Tanner a rapporté la plus grande partie des notions fournies par Hearne et Mackensie; par Harmon, sur la nouvelle Calédonie; par le capitaine Franklin, sur la position du lac des Esclaves; par les capitaines Ross et Parry, sur le nord, ce dernier, dans le cours de son expédition de 1819 et de 1820; par Bouchette et Smith, sur le haut et sur le bas Canada, aussi bien que par Purdy, sur les provinces de New-Brunswick, de la Nouvelle-Ecosse, du cap Breton et de Terre-Neuve, que cet auteur appelle la *Cabotie* (1): mais on aurait pu voir sa carte plus en harmonie avec les connaissances acquises sur le nord de la baie d'Hudson, où l'on est loin de reconnaître au-

(1) Ce nom donné en général à toute cette partie du pays est une innovation introduite par l'ingénieur Purdy, mais qui n'a point encore été reconnue par les géographes. Il le fut en l'honneur de Jean Cabot et de son fils Sébastien, qui en 1497, explorèrent, d'après une commission de Henry VII, les côtes de l'Amérique depuis le détroit de Baffin jusqu'à la Floride.

jourd'hui à la côte la même en configuration que celle qu'il lui attribue d'après les cartes antérieures à la sienne. La côte du Groënland, du côté de l'occident, laisse aussi à desirer; et puisqu'il a consulté la description des régions arctiques de Scoresby, il est à regretter qu'il n'ait point indiqué l'opinion de cet intrépide navigateur sur la communication qu'il suppose exister, entre la mer de Baffin et celle du Groënland; mais ce sont là des améliorations que M. Tanner s'empressera sans doute d'admettre, quand il se livrera à la révision de cette importante publication.

Pour les États-Unis qui forment sa *troisième* division, il a pu consulter une foule de matériaux et de documens plus accessibles pour des géographes américains que pour ceux des autres nations; sous ce rapport, son travail offre un intérêt qui ne peut exister dans des publications faites ailleurs et à la même époque. Et en effet, pressée autant par l'importance des découvertes qu'elle peut faire, que par la nécessité d'une connaissance exacte des divers états de l'Union, l'administration aide de tout son pouvoir les expéditions géographiques et les levées de terrain: aussi, est-il fort peu d'états sur lesquels elle ne possède des notions positives. Une grande partie de ces richesses paraissent avoir été mises à la disposition de M. Tanner, soit par le gouvernement dans son précieux dépôt de Washington, soit par des particuliers.

Mais quel que soit l'intérêt qui nous porte vers les Etats-Unis à l'est, c'est surtout dans les pays de l'ouest que nous devons desirer de voir s'étendre le domaine de la géographie, dans ces pays qui, pour la plupart, soumis de nom seulement à leur puissance, sont encore l'asile des faibles débris de tribus indiennes, chassées des contrées de l'est.

De 1804 à 1806, eut lieu la célèbre expédition des capitaines Lewis et Clarke, dont le but était de rechercher les sources du Missouri. Arrivés sur la côte orientale de l'immense Océan Pacifique, les voyageurs plantèrent l'etendard de l'union à l'embouchure d'un fleuve que leur respect pour la mémoire de Colomb leur fit

appeler *Colombia*. Ils dressèrent une carte de leur route, mais les résultats furent, jusqu'à un certain point, contredits par les observations faites postérieurement par le lieutenant Graham, observations que M. Tanner a adoptées de préférence aux leurs, dans la possibilité où il s'est alors trouvé, dit-il, de concilier les distances qui, sans cela, auraient causé le plus grand embarras. C'est ainsi, par exemple, qu'il justifie la position des pays voisins des Monts-Orégon, qu'il a placés 3 degrés plus à l'est qu'on ne l'avait fait, et qu'il donne un accroissement proportionnel de largeur à la rivière *Colombia*, aussi bien qu'à ses affluens. Les observations récemment recueillies par le major Long, sur les bords de la rivière Platte, et sur ceux de l'Arkansas, devaient le confirmer d'ailleurs, comme ils l'ont fait, dans cette pensée que la position des Monts-Orégon se trouvait erronée. A-t-il parfaitement résolu la difficulté? C'est ce que de nouvelles découvertes peuvent seules nous apprendre.

Le major Long, le même qui, en 1823, fut encore chargé de remonter la rivière Saint-Pierre, partit au mois de mai 1819, à la tête d'une expédition dont la mission était d'explorer la contrée située entre le Mississipi et les Monts-Orégon ou les Monts-Rocky. La belle carte en huit grandes feuilles et sur l'échelle d'un pouce pour 25 milles, qui a été le résultat de cette mission est du plus grand intérêt. Dressée d'après des observations de longitude et de latitude faites à des intervalles très-rapprochés, et sur les informations les plus exactes, préparée d'ailleurs pour un service public, celui de la guerre, cette carte paraît avoir été consultée avec fruit par M. Tanner. C'est ainsi qu'il a pu corriger les erreurs jusque là répandues même dans les cartes les plus estimées. Munis de tous les instrumens nécessaires à leurs opérations, et mettant à profit les facilités que devait procurer toute l'exigence d'un service public, les membres de cette expédition ont dû faire des observations plus susceptibles d'acquérir une exactitude rigoureuse que celles de quelques autres voyageurs, qui, au milieu des difficultés de plus d'un

genre, qu'ils avaient à surmonter, ont pu quelquefois errer. Aussi est-ce là ce qui a porté M. Tanner à suivre de préférence les indications du major Long, relativement aux points qu'il a déterminés, et entre autres, relativement aux sources de la rivière Arkansas, à celles de la Platte et autres encore, ainsi qu'il l'établit dans le tableau comparatif qu'il en trace et que nous reproduisons ici :

La carte du major Long a encore donné à M. Tanner les moyens de rectifier plusieurs erreurs de position sur le Haut-Mississipi, erreurs reproduites dans les meilleures cartes. Le tableau qu'il en donne, et que nous retraçons également, suffira pour faire voir la source de ces erreurs, et l'importance des opérations du major américain :

Les limites des Etats-Unis au nord, tracées d'après les articles 6 et 7 du traité de Gand, ont été continuées d'après le traité de 1818 avec l'Angleterre, nous les prenons à partir du lac des Bois. De là elles suivent le 49e parallèle jusqu'aux monts Oregon; mais au-delà de ces montagnes, dit M. Tanner, le traité ne règle rien : il annonce seulement que les droits de l'une et l'autre des parties contractantes resteront ouverts pour l'avenir. C'est donc à tort, ajoute-t-il, que l'on prétendrait regarder comme bien déterminée, jusqu'au rivage de l'Océan Pacifique, la limite des Etats-Unis de ce côté.

C'est surtout dans la rédaction de la partie de sa carte qui renferme *Mexico* et le *Guatimala*, que le géographe américain a senti l'importance des travaux de M. de Humboldt, sur la Nouvelle-Espagne. Mais, à l'exception des pays sur lesquels cet illustre voyageur a porté son examen, la carte de M. Tanner laisse apercevoir les plus grands vides, que le défaut de connaissances acquises ne permet point encore de remplir. La carte manuscrite de la partie la plus méridionale de la province de Texas, par M. Wm. Darby, a cependant fourni les moyens de fixer le cours des rivières *Sabine*, *Trinidad*, *Brassos de Dios*, *Colorado* et *Guadalupe*, quoiqu'elle présente cette dernière comme se jetant dans la *baie de*

NOMS DES LIEUX.	LEWIS ET CLARKE.		DE HUMBOLDT.		ROBINSON.		PIKE.		LONG.	
	Latitude.	Longitude	Latitude.	Longitude	Latitude.	Longitude	Latitude.	Longitude	Latitude.	Longitude
Source de la rivière Arkansas. . .	41° 47' 00"	35° 10' 10"	39° 50' 00"	29° 20' 00"	41° 40' 00"	35° 00' 00"	41° 50' 00"	36° 40' 10'	40° 12' 00"	31° 20' 17
— du Rio del Norte.	42 20 00	35 00 00	40 12 00	30 34 00	41 30 00	35 12 00	41 12 15	36 48 00	. . . . .	. . . . .
— De la Platte.	41 40 00	34 50 00	. . . . .	. . . . .	41 15 00	34 30 00	41 15 30	35 40 00	39 55 00	30 21 00
Embouchure de la Platte. . . .	41 05 00	19 28 00	39 55 00	17 14 00	41 04 00	19 20 00	40 10 00	20 40 00	41 02 00	18 50 07
M. Pike ou James Peak.	. . . . .	. . . . .	. . . . .	. . . . .	41 30 00	34 40 00	39 45 00	34 30 00	38 47 50	28 36 30
Source de la rivière Canadienne.	. . . . .	. . . . .	. . . . .	. . . . .	34 05 00	21 30 00	33 30 00	33 17 00	36 52 10	27 16 34
— de la rivière Rouge.	. . . . .	. . . . .	36 21 00	27 34 00	38 45 00	36 20 00	36 20 00	33 30 00	35 05 00	27 12 00
Santa-Fé.	. . . . .	. . . . .	36 15 00	27 56 00	36 25 00	36 20 00	36 20 00	34 40 00	. . . . .	. . . . .

(1) Cette position est extraite d'une carte de l'intérieur de la Louisiane, dressée sur les originaux de M. Z. M. Pike, et publiée avec la relation de son voyage. En comparant cette carte avec celle de l'intérieur de la Nouvelle Espagne, que M. Pike a également publiée dans son ouvrage, je trouve entre elles, dit M. Tanner, les différences tout-à-fait inconciliables sur la détermination de quelques places importantes. Ainsi, d'après la première, la source de l'Arkansas est à 40° 50' de latitude nord, et 36° 40' de long., à l'ouest de Washington, tandis que dans la seconde elle est à 40° 30' latitude, et 31° 00' longitude ouest : la différence en latitude est de 1° 20', et en longitude 5° 40'.

NOMS DES LIEUX.	PIKE.		MELISH.		SCHOOLCRAFT.		LONG.	
	Latitude.	Longitude.	Latitude.	Longitude.	Latitude.	Longitude.	Latitude.	Longitude.
Source du Mississipi.	47° 49' 00"	18° 34' 16"	47° 48' 00"	18° 28' 00"	49° 07' 00"	19° 45' 00"	. . . . .	. . . . .
Chutes du Peckagama.	44 31 00	18 02 00	44 31 00	18 03 00	47 37 00	17 40 00	45° 20' 00"	17° 37' 00"
Chutes de Saint-Antoine.	44 00 00	16 37 00	44 05 00	16 42 00	44 08 00	16 32 00	45 05 00	16 08 00
Fort des États-Unis à la riv. St-Pierre.	43 55 30(1)	16 34 00	43 57 00	16 41 00	43 59 00	16 20 00	45 00 00	16 06 00
Embouch. de la Rivière Visconsin. .	42 35 00	16 50 00	42 39 00	14 41 00	42 37 30	14 20 00	43 02 12	13 51 00

(1) La latitude du fort des États-Unis, a été, il est vrai, déterminée par le capitaine Pike; mais il est cependant prouvé que cette latitude est erronée, M. Tanner nous apprend effectivement que les officiers du fort l'ont fixée à 45° 00' 30"; la différence serait par conséquent de 1° 05'.

Saint-Joseph, au lieu de se perdre dans celle de *Saint-Bernard*. C'est une erreur corrigée par M. Tanner, d'après le voyageur Lasalle. Depuis la baie de Saint-Joseph jusqu'à l'île de Ubero, proche de Yucatan, la carte du golfe du Mexique par Juan de Langara, dont le mérite est surtout apprécié pour la partie qu'elle retrace, depuis le Rio del Norte jusqu'au Yucatan, et qui a été publiée par le dépôt hydrographique de Madrid, lui a servi de guide dans le tracé de la côte.

Pour ce qui tient aux *Indes occidentales*, vous applaudirez sans doute, Messieurs, à l'usage que M. Tanner a fait de quelques uns des travaux de nos compatriotes, MM. Lapie et Brué, conjointement avec ceux de quelques Anglais et Américains. La carte générale des Antilles, de M. Brué, est, dit-il, un excellent document ; elle offre le meilleur ensemble des Indes occidentales que j'aie vu.

A la suite de la carte générale de l'Amérique du nord, viennent celles de chaque état de l'Union, dans l'analyse desquelles M. Tanner passe en revue les divers matériaux qu'il a mis en usage pour leur construction. A même de consulter les documens les plus authentiques et les plus circonstanciés, il a reproduit et fait connaître une foule de renseignemens presque ignorés. Une idée heureuse a été de leur donner à toutes une échelle uniforme d'un pouce pour 50 milles, ce qui les rend plus faciles à consulter. Notre but n'est point d'entrer, à leur égard, dans un examen détaillé, qui nécessiterait de notre part une connaissance plus positive, que nous ne pouvons l'avoir, des documens qu'il a employés. Nous nous contenterons donc d'ajouter à ce que nous avons dit déjà, que l'exécution de ces cartes particulières est très-soignée, et digne du grand ouvrage dont elles font partie, et que sous le rapport de l'art, elles semblent même l'emporter sur celle des cartes générales. Elles prouvent que la gravure a fait dans le Nouveau-Monde de grands progrès. La belle vignette qui est en tête du volume, et qui représente l'arrivée de Christophe Colomb en Amérique, est parfaite-

ment gravée. Elle est due au burin de M. Tanner, lui-même, qui prouve ainsi que l'étude et la pratique des beaux arts ne lui sont pas plus étrangères que celles des sciences.

Tels sont, Messieurs, les travaux auxquels M. Tanner s'est livré, et dont nous avons tenté de vous retracer le résultat. Quoiqu'inégal dans sa rédaction, cet Atlas mérite cependant d'être vu de vous avec cet intérêt que vous mettez à tout ce qui est bon et utile. Il était particulièrement destiné aux Américains; aussi, est-ce cette partie seulement de son ouvrage à laquelle l'auteur a réellement apporté tous ses soins, et celle pour laquelle il nous paraît mériter des éloges. Il s'y est montré habile à discuter les matériaux qu'il a mis en œuvre; il en a tiré un excellent parti; il nous a éclairés, et les géographes de l'Europe pourront à leur tour puiser chez lui plus d'un renseignement utile. Il nous offre d'ailleurs, sur l'intérieur de l'Amérique, beaucoup de connaissances, dont mieux que personne il a pu et su reproduire l'ensemble.

Signé Alex. Barbié du Bocage.

Atlas des États-Unis sur un plan perfectionné.

L'auteur de cet ouvrage est fils de feu le Révérend docteur Morse, géographe des États-Unis, d'une grande réputation. Il s'est distingué lui-même comme habile collaborateur de son père, et comme son successeur dans ses travaux géographiques.

Outre cet Atlas, qui est son ouvrage le plus récent, il a publié *un Système de Géographie universelle*, formant un vol. in-8°; et *un Abrégé de Géographie universelle*. Ces deux ouvrages sont mis au rang des meilleurs et des plus complets du même genre, qui aient été publiés aux Etats-Unis; ils sont suivis dans un grand nombre de colléges et d'écoles publiques. Il a aussi publié, de concert avec son frère, M. Richards C. Morse, *un Dictionnaire de Géographie universelle*, très-estimé pour son exactitude. C'est à lui que notre pays est principalement redevable des *Tableaux de Statistique* les

plus exacts et les plus ingénieux que nous possédions ; ils sont formés d'après des documens spéciaux, et montrent, sous des points de vue intéressans et nouveaux, les progrès et l'état de la population, du commerce, des finances et des établissemens publics des Etats-Unis. Ces tableaux qui se trouvent dans le Système de Géographie universelle de l'auteur, donnent un prix particulier à l'*Atlas américain*, publié par les libraires *Carey et Lea*, et que M. Buchon a également publié à Paris.

L'Atlas qui est en particulier l'objet de cette notice, est un des plus récens ouvrages de M. Morse, et se distingue par la simplicité et la commodité du plan, autant que par l'exactitude et la pureté d'exécution.

La plupart des cartes qui le composent ont été copiées sur d'autres cartes de dimensions plus grandes, représentant chacune un des États particuliers de l'Union, lesquelles ont été publiées par ordre des gouvernemens respectifs de chaque province, ou par des géographes dont l'exactitude est incontestée. Plusieurs de ces cartes ont été tirées de l'Atlas de Tanner, qui, pour un certain nombre d'Etats, contient les meilleurs matériaux que l'on possède. Malheureusement aucune carte originale et correcte de quelques-unes des plus anciennes provinces n'ayant été publiée dans ces derniers temps, on ne peut avoir, pour ces pays, qu'une exactitude approchée, en faisant usage des cartes anciennes ; on a pu cependant y ajouter de nouveaux détails. On a également ajouté à l'ouvrage les changemens nombreux qui, pendant sa confection, ont eu lieu dans la topographie des Etats-Unis. On pourra se former une idée de l'étendue et de la rapidité de ces changemens par ce seul fait, que *quatre-vingts* bourgs et villages nouveaux, dont quelques-uns assez considérables, ont surgi dans l'état de New-York, de 1820 à 1823.

Les moyens à la disposition du feu docteur Morse et de son fils pour obtenir des renseignemens, et leur vaste correspondance, ne laissent aucun sujet de douter que l'auteur n'ait eu en sa possession

les meilleurs matériaux : et quant à l'exactitude de l'ouvrage, les soins minutieux et pénibles dont il a contracté l'habitude, en sont la meilleure garantie.

Mais c'est surtout à cause de son *plan perfectionné* que l'Atlas est digne de fixer l'attention.

C'était l'intention du docteur Morse de donner, sous un *format portatif*, une suite de cartes des Etats-Unis qui eussent fourni, de la manière la plus commode, un *ensemble complet de détails topographiques*, exempt de la confusion qui résulte de la multitude des noms que l'on rencontre sur les cartes ordinaires.

Pour atteindre le même but, l'auteur de l'Atlas a seulement inséré sur la carte les noms des objets les plus importans.

Les carrés formés par les lignes de latitude et de longitude sont désignés par des lettres placées à la marge, comme sur le plan ordinaire de Paris.

Des chiffres de renvoi pour les villes moins importantes, et des lettres pour les rivières, sont, dans chaque carré, mis à la place des noms.

En regard de chaque carte se trouve une liste alphabétique de tous les lieux qui sont placés sur la carte ; un renvoi y indique le carré et le chiffre auxquels ces lieux correspondent.

La facilité qu'offrent ces cartes pour trouver la position d'un lieu quelconque, est trop manifeste pour n'être pas remarquée. Leur grande clarté et leur netteté frappent surtout à la simple vue. Mais elles ont encore un avantage d'une plus grande importance.

Dans tous les Etats du Nord, qui sont les plus populeux de l'Union et dont la topographie est le mieux connue, on aperçoit au premier coup-d'œil, tous les lieux dont il est fait mention dans le *Recensement* des Etats-Unis, jusqu'aux moins importans et aux plus petits ; et dans les autres Etats on voit, avec une égale facilité, tous ceux qui se trouvent sur les cartes les plus grandes et les plus complètes qui aient été publiées jusqu'à ce jour.

Cet avantage que l'on ne rencontre nulle part, si ce n'est sur des

cartes qu'il est difficile de se procurer à cause de leur prix trop élevé, ou qui sont trop embarrassantes pour un usage ordinaire, donne à l'Atlas de M. Morse une supériorité marquée sur tous ceux du même genre qui ont paru jusqu'ici; l'auteur mérite donc la reconnaissance de tous ceux qui s'adonnent à l'étude de la Géographie américaine; il la mérite et par l'habileté et par la patience dont il a fait preuve.

C'est sous ce point de vue que je desirais surtout soumettre cet ouvrage à la Société; et je ne puis m'abstenir d'émettre ici l'idée qu'une pareille série de cartes d'Europe serait un présent bien précieux fait aux hommes de lettres.

Paris, 18 mai 1827.

W. C. Woodbridge.

NÉCROLOGIE.

Le colonel Jacotin, dont on vient d'annoncer la mort, était un des officiers les plus distingués du dépôt général de la guerre. De grands travaux de topographie, une expérience consommée dans l'art de diriger et d'exécuter ce genre d'opérations, l'avaient fait placer à la tête de la section topographique, où il a rendu, depuis vingt-cinq ans, les plus grands services. Dès l'âge de dix-huit ans (en 1781), il fut attaché au cadastre de la Corse, sous les ordres de son oncle, M. Testevuide, directeur du terrier, et de M. Tranchot, chargé de la partie géodésique. Treize ans après, lorsque Bastia fut forcée de capituler, il revint en France et y resta jusqu'au moment de l'expédition d'Egypte. Son oncle fut mis à la tête des ingénieurs géographes, et l'emmena pour le seconder: mais bientôt il périt assassiné avec plusieurs centaines de Français, le jour de l'insurrection du Caire. Nommé directeur du corps, M. le colonel Jacotin s'occupa du travail de la carte d'Egypte, avec un talent rare, une ardeur, une activité et un dévouement infatigables. C'est un témoignage que se plaisent à lui rendre tous ses com-

pagnons de voyage. Personne à sa place n'eût fait davantage, n'eût obtenu un plus grand succès dans les circonstances difficiles où il était placé, au milieu des périls de la guerre et de toutes sortes d'ennemis. Non content de diriger au Caire le corps des ingénieurs, de provoquer, de rassembler et de coordonner leurs travaux, il se livrait lui-même aux opérations topographiques et parcourait les provinces. C'est bien à lui qu'on doit appliquer cette expression heureuse, qui peint fidèlement les travaux faits pour la carte d'Egypte : « Qu'il fallait sans cesse disputer les armes à la main le ter-» rain qu'on allait mesurer. » Ni les fatigues du désert, ni les maladies, ni les dangers d'aucune espèce, ne l'ont arrêté. C'est au milieu de ces occupations si actives, qu'il fut blessé à la suite d'un grave accident, premier germe de la maladie à laquelle il a succombé. De retour en France, il a fait éclater une habileté, une intelligence peu communes dans l'emploi et la rédaction de tant de matériaux divers, fruit des soins de plus de cinquante ingénieurs ou officiers de l'armée, et dont une grande part est son propre ouvrage; ce n'est pas avec moins de succès qu'il a dirigé l'exécution de l'atlas de l'Egypte et de la Syrie, en 53 feuilles, et formé, à cette occasion, une pépinière d'artistes, qui continuent d'assurer à la France la supériorité dans la gravure topographique. Cet ouvrage, malgré quelques imperfections inévitables, suffirait pour assurer à son auteur une réputation durable. Mais, par une sorte de fatalité, les circonstances politiques ne lui permirent pas de jouir du fruit de ses travaux et de recueillir la part de gloire qu'il avait méritée. Dès 1807, cette carte était terminée, mais le chef du gouvernement voulut qu'elle demeurât secrète; ce n'est que depuis peu de temps qu'elle a vu le jour.

Pendant ces vingt dernières années, M. le colonel Jacotin a dirigé un grand nombre de travaux topographiques; il a fait graver la belle carte de Corse, en huit feuilles, qui est la réduction des feuilles du cadastre, travail dont l'importance s'accroît encore dans un moment où on cherche à élever ce pays au niveau des autres

départemens de la France, sous le rapport de l'instruction, des arts et de l'insdustrie. Il a rassemblé les matériaux d'une carte de l'Espagne, préparé les cartes nécessaires aux campagnes du Maréchal Gouvion-Saint-Cyr, et enfin, surveillé les opérations qui le concernaient dans l'exécution de la nouvelle carte géométrique de la France. C'était avec le secours d'une constitution robuste, d'un zèle et d'une activité soutenus qu'il venait à bout d'exécuter sans peine, et de faire marcher de front tant d'opérations différentes. On lui a surtout de grandes obligations pour l'école de gravure, formée au dépôt de la guerre. Cependant, tant d'occupations variées pour lesquelles le jour et la nuit suffisaient à peine, ont fini par altérer sa santé; elles ont abrégé sa vie, et elles ont enlevé à la science géographique un ingénieur bien difficile à remplacer, en même temps qu'à sa famille et à ses amis, un homme plein d'honneur et de vertus, de désintéressement et de générosité. Puisse sa veuve, née dans le levant, trouver dans ce juste éloge, un adoucissement à l'irréparable perte qu'elle vient de faire, et recueillir une partie des récompenses qu'allaient obtenir quarante-six ans de travaux utiles et honorables! JOMARD.

A la suite d'un rapport de M. Cadet de Metz (séance du 14 mai 1827), qui a fait sentir l'utilité de la correspondance météorologique, établie par M. Morin, ingénieur des Ponts-et-Chaussées, la Commission centrale a décidé que les questions suivantes, publiées par M. Morin, seraient reproduites dans le Bulletin de la Société (1).

« QUESTIONS PROPOSÉES. — I. *Sur la Topographie.*

1ere Quelle est la latitude et la longitude du lieu où l'on observe?

---

(1) Toutes les lettres et paquets devront être adressés autant que possible, *francs de port*, chez M. Carillan-Gœury, libraire, quai des Augustins, n° 41, à Paris.

2e Quelle est sa hauteur approximative au-dessus de la mer ?

3e Le pays qui entoure immédiatement l'observateur jusqu'à quelques lieues de distance, est-il un pays de plaines, et j'entends par-là un pays dont les sommets des collines ne sont pas plus élevés que les bas-fonds d'une hauteur de cinquante mètres ?

4e Ce pays est-il un pays de montagnes ?

5e L'habitation de l'observateur est-elle située sur une plaine étendue et élevée, ou près d'un grand fleuve, ou entre la crête d'une chaîne de montagnes, et un fleuve situé au pied de cette chaîne ?

6e Quelle est la direction de cette chaîne de montagnes, ou du versant sur lequel l'observateur est situé, et sa position par rapport aux vents ?

7e Si l'observateur est situé dans un pays de plaines, quelle est la chaîne de montagnes la plus proche à quinze ou vingt lieues de son habitation, l'éloignement de son pied ou de ses sommets du lieu d'observation, les hauteurs approximatives de ceux-ci au-dessus de la mer, et leur situation par rapport à l'horizon ?

» II. *Sur la superficie du terrain.*

1re Quelle est la superficie de la province ou du canton, etc., où se trouve l'observateur ?

2e Le terrain qui le forme est-il entièrement calcaire ou sablonneux, ou argileux, ou volcanisé, ou l'un et l'autre mélangés, et dans quelle proportion environ ?

3e Quelle est la superficie approximative des six choses suivantes, savoir : *a* des forêts, *b* des terrains cultivés ou prairies artificielles, *c* des produits naturels, *d* des terrains incultes et arides, *e* des terrains couverts ordinairement par les eaux, *f* des terrains couverts par les neiges ou glaces éternelles, *g* enfin des terrains couverts par les habitations ?

4e Les arbres qui forment les forêts sont-ils toujours verts, ou se dépouillent-ils de leurs feuilles l'hiver ?

» III. *Sur les Résultats généraux météorologiques.*

1ere Quelle est la nature des huit vents principaux, E., S.-E., S., S.-O., O., N.-O., N. et N.-E. : c'est-à-dire, sont-ils humides ou secs, chauds ou froids? S'ils ne sont pas de même nature en hiver ou en été, l'indiquer en désignant la manière dont ils agissent.

2e Quelle est la durée proportionnelle approximative de chacun d'eux, dans une année ordinaire, dans chaque saison de l'année?

3e Quel est le vent, s'il en existe, qui, amenant toujours des nuages, n'amène que très-peu de pluie, ou n'en amène point, vent qu'on appelle, dans certains pays, *vent blanc?* A quelle époque vient-il ordinairement?

4e Quels sont les vents qui précèdent les orages? et j'entends toujours par orage une pluie accompagnée de tonnerre et d'éclairs.

5e Les vents éminemment pluvieux, le sont-ils toujours jusqu'à la fin, ou se terminent-ils quelquefois par du beau temps, quoiqu'ils soufflent encore? ou lorsque du beau temps survient avec un autre vent, le vent pluvieux se termine-t-il par une pluie très-forte et continue de quelques heures ou de quelques jours? quel vent succède alors au vent humide?

6e Quelle est la durée ordinaire de la saison froide, c'est-à-dire, quel est l'intervalle compris entre la première et dernière gelée, ou entre les premières neiges tombées et les dernières?

7e Jusqu'à quel mois la neige se tient-elle sur terre, dans une année ordinaire, et quand commence-t-elle à la couvrir presque continuellement? Quel vent l'apporte?

8e Quels sont les caractères météorologiques de chaque mois, dans une année ordinaire?

Dans une année ordinaire.

9e Quel est le degré moyen, le plus haut et le plus bas du

thermomètre placé au nord, à l'ombre et à quelque distance de terre ?

10e Quelle est la hauteur moyenne, la plus grande et la plus petite du baromètre ? Donner en même temps le rapport des mesures qu'on emploiera avec les mesures françaises.

11e Quel est le degré moyen, le plus fort et le plus faible, de l'hygromètre comparé à celui de Saussure ?

12e Quelle est la quantité moyenne de pluie tombée ?

13e Quelle est la quantité moyenne d'évaporation dans un vase posé au nord, et à l'ombre ?

14e Donner, si l'on peut, pour chaque mois, ce qui fait l'objet des articles 9, 10, 11, 12 et 13;

15e Quand arrivent les fortes crues du fleuve ou de la rivière qui est proche de la demeure de l'observateur ? Quelle est la section, la pente et la vitesse moyenne de ce cours d'eau dans les basses eaux, les moyennes et les hautes eaux ordinaires ?

16e Si l'on est près de la mer, par quel vent arrivent les tempêtes, et dans quel mois ?

17e Dans une année ou une saison extraordinaire, quelles sont les variations que subissent les qualités qui font l'objet des questions précédentes ?

18e Recueillir les règles, plus ou moins probables, d'après lesquelles on tâche de prédire le temps dans chaque pays.

On pourra, quant aux observations météorologiques, suivre le modèle ci-après, en exprimant toujours les dates.

« *Modèle n°* Ier.

Année

Département ou province de ville de

Janvier. — Du 1 au 12, vent du nord, gelée, temps généralement couvert.

Du 13 au 31, vent du sud; neige et pluie alternativement.

Le fleuve ou la rivière de s'est tenu moyennement

à un mètre au-dessus de l'étiage, c'est-à-dire, au-dessus des plus basses eaux.

Février. — Du 1 au 8, vent du sud et d'ouest, pluies presque continuelles.

Du 9 au 20, vent du nord, temps couvert d'abord, beau ensuite.

Du 21 au 28, vent d'est, beau temps.

Hauteur moyenne des eaux du fleuve, ou de la rivière de au-dessus de l'étiage, 1 mètre 50 centimètres.

La crue du 7 février a été de 3 mètres au-dessus de l'étiage.

Mars. — Du 1 au 31, vent très-variable avec peu de pluie.

Hauteur du fleuve au-dessus de l'étiage, 80 centimètres.

Avril. — Du 1 au 6, calme, très-beau.

Le 7 tonnerre, pluie et grêle.

Du 8 au 15, vent du sud-est, pluie très-forte, etc. »

IMPRIMERIE D'ÉVERAT, RUE DU CADRAN, N° 16.

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO 50. — JUIN.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS ET ANALYSES.

NOTICE *sur les Expériences du Pendule invariable, faites dans la campagne de la corvette de S. M.* la Coquille, *pendant les années* 1822, 1823, 1824 *et* 1825; *par* L.-I. DUPERREY, *Capitaine de frégate, commandant l'expédition.*

DEPUIS la paix, deux expéditions, sorties des ports de France, ont effectué le tour du monde dans l'intérêt des sciences physiques et naturelles. Dans ces deux entreprises, dues à la munificence du Gouvernement, des pendules invariables ont été transportés sur plusieurs points du globe, et les expériences faites avec ces pendules indiquent que l'aplatissement de la terre est sensiblement le même dans les deux hémisphères. Ces expériences indiquent aussi, dans certaines stations, une influence locale, qui altère plus ou moins la marche du pendule.

Cette influence se manifeste principalement à l'Ile-de-France, à Morvi, à Guam et à l'Ascension.

A l'île-de-France, par exemple, nous trouvons, comme M. de

Freycinet, que le pendule invariable fait, dans un jour moyen, 13 à 14 oscillations de plus qu'il ne le devrait, en supposant l'aplatissement de $\frac{1}{305}$ d'après la théorie de la lune.

A l'île de l'Ascension, nous avons trouvé, comme le capitaine Sabine, une accélération de 5 à 6 oscillations, même en supposant l'aplatissement de $\frac{1}{288}$.

Dans d'autres stations, les différences sont presque nulles; et, dans quelques-unes, la marche du pendule est retardée. Nous remarquerons avec le capitaine Sabine, qui a si judicieusement traité cette matière dans l'important ouvrage où il a recueilli et discuté les nombreuses observations qu'il a faites en différens points du globe, que l'accélération du pendule a généralement lieu sur les terrains volcaniques, et le retard sur les terrains sablonneux et argileux; d'où nous sommes portés à croire que ces anomalies peuvent être occasionnées par la différence des densités du sol.

On avait d'abord attribué à des erreurs d'observations ces écarts entre l'expérience et la théorie; mais l'accord des résultats obtenus en différens temps, par divers observateurs, ne laisse plus de doute sur l'influence de certaines localités; et, en effet, il est impossible d'admettre une erreur de 13 à 14 oscillations dans la marche du pendule.

Pour expliquer ces anomalies, quelques physiciens ont pensé que la courbure des méridiens et des parallèles n'était point régulière, et qu'en conséquence la terre n'était pas un solide de révolution; d'autres ont admis qu'elles sont occasionnées par le défaut d'homogénéité de la Terre considérée dans sa masse, ou peut-être aussi, par de simples variations de densité dans les couches superficielles.

Nous n'aborderons pas ces grandes questions, qui seront l'objet des méditations des géomètres physiciens. Nous présenterons à l'Académie des Sciences les résultats des observations du pendule, que nous avons faites en divers points du globe, durant le voyage de la corvette *la Coquille*.

Pour ne pas abuser des momens de l'Académie, nous nous dispenserons d'entrer dans le détail des méthodes d'observation et de calcul dont nous avons fait usage. Cependant, nous croyons devoir dire que, pour augmenter la durée de l'expérience, qui ne peut guère aller au-delà de 6 à 7 heures, nous avons suivi un procédé qui nous a été indiqué par M. Arago. Il consiste à augmenter l'amplitude des arcs décrits par le pendule, au moment où elle devient si petite qu'il n'est plus possible de compter les oscillations. En faisant usage de cet ingénieux procédé, la durée de chaque expérience a été d'environ 12 heures.

Les pendules invariables en cuivre jaune et à tige cylindrique, nos 1 et 3, que M. de Freycinet avait employés dans l'expédition de l'Uranie, sont ceux qui nous ont été confiés en 1822. A ces instrumens ont été joints un compteur, deux baromètres, plusieurs thermomètres, deux montres marines de Louis Berthoud, une de Bréguet et une de Motel, une lunette garnie de fils horaires, et enfin un cercle répétiteur astronomique, qui nous a servi à prendre des hauteurs absolues pour régler nos chronomètres.

Les expériences auxquelles nous nous sommes livrés, avec tout le soin qu'exige ce genre d'opération, ont été faites à Paris, avant le départ de l'expédition, à Toulon, durant l'armement de la corvette *la Coquille*, aux îles Malouines, au Port-Jackson, à l'Ile-de-France et à l'île de l'Ascension. Renouvelées à Paris au retour de la campagne, elles ont fait connaître que nos deux pendules n'avaient éprouvé aucune altération sensible pendant la durée du voyage. En effet, ramené aux mêmes circonstances physiques, le no 1, observé en 1822 et 1825, ne donne qu'une différence de 0,9 d'oscillation. Le no 3 présente encore plus de régularité : la différence entre les résultats des deux époques ne s'élève pas à 0,2 d'oscillation.

Quoique nos expériences aient été faites dans des lieux qui ne présentent pas de grandes différences en latitude, il était cependant curieux de voir ce qu'elles donnent pour l'aplatissement de la

terre. Nous les avons discutées par la méthode des moindres carrés de M. Legendre, et nous avons trouvé $\frac{1}{266,4}$. La plus grande erreur tombe sur l'expérience de l'Ile-de-France, où il y a, comme nous l'avons dit, une très-forte accélération dans la marche du pendule. Si nous ne tenons pas compte de cette expérience, nous trouvons $\frac{1}{285}$ et, si nous rejetons encore celle de l'Ascension, nous trouvons enfin $\frac{1}{287}$.

Combinons maintenant deux à deux nos stations les plus éloignées en latitude. Nous trouvons, avec Paris et l'Ascension, $\frac{1}{270}$ Paris et le Port-Jackson, $\frac{1}{276,2}$ avec les Malouines et l'Ascension, $\frac{1}{273,4}$ les Malouines et le Port-Jackson, $\frac{1}{283,5}$. On retrouve ici l'influence de l'Ascension qui augmente l'aplatissement.

En élaguant de la totalité de nos expériences celles de l'Ile-de-France et de l'Ascension, la différence de 17 à 18°, qui existe entre les latitudes des stations conservées, est trop petite pour que nous puissions vérifier d une manière convenable la loi du décroissement de la pésanteur, et déterminer l'aplatissement du globe; mais si nous empruntons à l'expédition de M. de Freycinet les expériences faites à l'équateur dans l'île de Rawak, avec les mêmes instrumens, nous trouvons les résultats suivans :

Toutes nos expériences, moins celles de l'Ile-de-France, combinées avec celles de Rawak, donnent $\frac{1}{287}$. Si nous retranchons celles de l'Ascension, nous trouvons $\frac{1}{289}$.

Après avoir obtenu ce dernier résultat, nous avons cherché quelle serait l'expression de l'aplatissement pour chaque hémisphère, en combinant toujours nos expériences avec celles de M. de Freycinet, à Rawak. Nous avons trouvé que les stations de Rawak, des Malouines et du Port-Jackson donnent, pour l'hémisphère austral, $\frac{1}{291}$; et nous avons obtenu $\frac{1}{284}$ pour l'hémisphère boréal, en combinant les stations de Rawak, de Paris et de Toulon.

On voit par là que l'aplatissement de la terre est sensiblement le même dans les deux hémisphères, et égal à $\frac{1}{290}$.

Il ne nous reste plus qu'à faire connaître le résultat que nous avons obtenu, en combinant toutes les expériences de M. de Freycinet avec les nôtres. Nous avons alors quinze équations de condition, qui, résolues, comme les précédentes par la méthode des moindres carrés, donnent $\frac{1}{268}$. Les écarts, qui surpassent de beaucoup les erreurs possibles d'observation, tombent sur l'Ile-de-France, de Morvi, de Guam et de l'Ascension. Si nous faisons abstraction de ces quatre stations, nous trouvons $\frac{1}{288}$ résultat qui s'accorde avec le précédent et avec ceux qui ont été obtenus, dans ces derniers temps, par MM. de Freycinet et le capitaine Sabine.

Les limites de cette notice, sur les expériences qui ont été faites pendant la campagne de la corvette *la Coquille*, ne nous permettent pas de nous étendre davantage sur les conséquences qui peuvent en résulter. C'est dans la partie physique du voyage, dont la rédaction nous est confiée, que nous nous proposons d'entrer à cet égard dans de plus grands détails. Mais nous n'attendrons pas que ce travail soit terminé pour exprimer toute la reconnaissance que nous devons aux personnes qui ont bien voulu nous guider dans ces recherches : c'est une dette que nous avons contractée particulièrement envers MM. Arago et Mathieu, qui nous ont aidé de leurs conseils, et qui nous mettent encore tous les jours en position de profiter de leurs lumières.

Extrait *d'un Mémoire sur la Température intérieure de la terre, par* M. Cordier, *de l'Académie des Sciences.*

La supposition d'un feu central est extrêmement ancienne. Elle remonte peut-être au premier temps de la civilisation. Elle a fourni le fonds de quelques-unes des fables dont le genre humain a été bercé dans son enfance ; on en trouve des traces dans la mythologie de presque tous les peuples. Elle est née de l'observation très-imparfaite de certains phénomènes naturels trop apparens pour que dans aucun temps ils aient pu échapper au vulgaire.

Confondue pendant des siècles au milieu des notions vagues et conjecturales qui composaient presque toute la physique des anciens et celle du moyen âge, cette hypothèse n'a commencé à prendre quelque consistance que depuis la découverte des lois du système du monde. Descartes, Halley, Leibnitz, Mairan, Buffon, surtout, et plusieurs autres philosophes des temps modernes, l'avaient adoptée en se fondant principalement sur des considérations déduites, soit de la figure de la terre, soit de certains phénomènes astronomiques, soit de la mobilité du principe souterrain qui produit les actions magnétiques, soit de la comparaison des températures superficielles avec celles observées à de petites profondeurs, soit enfin de diverses expériences sur le refroidissement des corps incandescens.....

La Grange et Dolomieu, Hutton et Playfair sont les premiers qui soient revenus à l'hypothèse de la chaleur centrale. Dans les temps actuels cette question a été abordée par l'illustre géomètre dont les sciences déplorent la perte récente, M. de Laplace, et avant lui par M. Fourier, que ses mémorables travaux sur la théorie générale de la chaleur, ont naturellement conduit à ce genre de recherches; on pourrait citer encore un assez grand nombre de savans qui, depuis vingt ans, ont successivement adopté la même opinion, surtout en Angleterre.....

Les expériences publiées jusqu'à ce jour, qu'il s'agissait d'abord d'examiner, sont de deux espèces.

Les unes ont pour objet d'étudier la température des sources d'eau douce ordinaires, celles des rivières qui sortent immédiatement de la terre en certaines contrées, celles des fontaines artificielles, celles des eaux sortant soit des cavernes, soit des galeries qui assèchent de grands travaux de mines. Ces expériences sont peu nombreuses, il est aisé d'établir qu'elles confirment l'accroissement de la chaleur souterraine ; mais leur témoignage n'a rien que d'approximatif. On explique d'ailleurs un petit nombre d'anomalies, telles que celles observées par Saussure aux sources de

Macugnaga, près du Mont-Rose, dans les Alpes, et par nous-mêmes aux belles fontaines de Médouze, dans les Pyrénées, en ayant égard aux circonstances locales. Les eaux qui alimentent ces sources proviennent d'une grande hauteur et de neiges fondues.

Les autres expériences ont eu pour but d'observer la température des cavités naturelles ou artificielles, au moyen desquelles nous pouvons pénétrer dans le sein de la terre; elles sont nombreuses; elles se prêtent à des déterminations que l'on a regardées comme précises; elles ont été poussées à des profondeurs de 4 à 500 mètres, c'est-à-dire d'environ 12 à 1500 pieds; elles ont été recueillies dans des contrées fort éloignées les unes des autres, en France, en Suisse, en Saxe, en Angleterre, au Pérou et au Mexique. Le nombre des mines dans lesquelles les observateurs ont opéré est de plus de 40; celui des notations de température est de près de 300.

Les expériences de toute espèce auxquelles nous nous sommes livrés nous-mêmes, ont eu lieu dans diverses parties de la France. Les principales ont été faites dans les mines de charbon de terre de Carmeaux, de Decise et de Littry, qui sont situés dans les départemens du Tarn, de la Nièvre et du Calvados. Ces mines ne sont pas les plus profondes de la France, quoique l'une d'elles descende jusqu'à 320 mètres, c'est-à-dire à environ 1000 pieds; on les a choisies parce qu'elles offraient des circonstances très-favorables pour le succès des observations. ...

En résumé la première partie de notre travail conduit aux conséquences suivantes:

1° Si l'on écarte un certain nombre d'observations comme offrant trop d'incertitudes, toutes les autres annoncent d'une manière plus ou moins positive qu'il existe un accroissement notable de température de la surface de la terre vers l'intérieur.

2° Les résultats recueillis à l'Observatoire de Paris sont les seuls dont on puisse conclure avec certitude une expression numérique de la loi qui suit cet accroissement. Cette expression porte à

28 mètres la profondeur qui correspond à l'augmentation d'un degré (centigrade) de chaleur souterraine.

3° Parmi tous les autres résultats qui sont susceptibles d'être portés en ligne de compte, un petit nombre seulement fournissent des expressions numériques, assez approximatives de la loi cherchée, pour qu'on puisse les employer avec confiance.

Ces expressions varient de 57 à 13 mètres pour un degré d'accroissement; leur moyenne annonce en général une augmentation plus rapide que celle qu'on avait admise jusqu'à présent : leur témoignage a d'autant plus de poids qu'elles comprennent les produits de plusieurs séries d'observations sédentaires.

4° Enfin, en groupant, par contrées, tous les résultats admissibles, à quelque titre que ce soit, on est conduit à pressentir une notion nouvelle et importante, savoir : que les différences entre les résultats de même espèce, tiennent moins à l'imperfection des expériences qu'à une certaine irrégularité dans la distribution de la chaleur souterraine d'un pays à un autre.

Les mines dans lesquelles nous avons opéré étant de même nature, les résultats obtenus sont comparables.

On trouve, que l'accroissement de la chaleur souterraine est à Carmeaux, dans le département du Tarn, d'un degré pour 28 mètres, à Littry, dans le Calvados, d'un degré pour 23 mètres, et à Decize, dans la Nièvre, d'un degré pour 15 mètres.

On voit que ces expériences confirment pleinement l'existence d'une température intérieure, qui ne tient point à l'influence des rayons solaires, qui est incontestablement propre à la terre, et qui augmente rapidement avec les profondeurs. En les rapprochant de toutes celles qui ont été faites antérieurement, on est, en outre, autorisé à conclure :

1° Que l'augmentation de la chaleur souterraine ne suit pas la même loi partout; qu'elle peut être double et même triple d'un pays à un autre;

2° Que ces différences ne sont en rapport constant ni avec les latitudes ni avec les longitudes ;

3° Enfin que l'augmentation est certainement plus rapide qu'on ne l'avait supposée ; qu'elle peut aller à un degré pour 15, et même pour 13 mètres en certaines contrées ; et que, provisoirement, le terme moyen ne peut être fixé à moins d'un degré pour 25 mètres.

Telles sont ces conclusions générales de notre travail.

Elles fortifient les inductions desquelles on a conclu que la fluidité dont le globe a très-probablement joui avant de prendre sa forme sphéroïdale, était due à la chaleur ; que cette chaleur était immense ; qu'elle subsiste encore à l'intérieur ainsi que la fluidité originaire ; en d'autres termes, que la terre est un astre éteint superficiellement, dont l'écorce a cristalisé, par l'effet d'un refroidissement successif, qui est infiniment loin d'avoir atteint sa limite.

Elles ajoutent à la vraisemblance de l'hypothèse déjà ancienne de Halley, qui attribue les actions magnétiques à l'existence d'une masse de fer métallique irrégulière, et jouissant d'un mouvement particulier de révolution au centre de la terre.

On trouve que la température de 100 degrés du pyromètre de Wedgwood, qui est capable de tenir en fusion toutes les laves et une partie des roches connues, existe à une profondeur très-petite, et qui n'égale pas, terme moyen, la quarantième partie du rayon terrestre. D'autres faits concourent pour faire présumer que l'écorce consolidée a moins de 20 lieues d'épaisseur moyenne, d'après l'inégalité des températures souterraines d'un pays à un autre : on est d'ailleurs fondé à croire que cette épaisseur est très-variable ; cela résulte évidemment de l'influence que la différente conductibilité des matières consolidées a dû exercer sur les progrès du refroidissement depuis l'origine des choses.

On obtient aussi ce singulier résultat, que les terrains primordiaux sont d'autant plus anciens qu'ils sont plus voisins de la

surface, ce qui est l'opposé de ce qu'on a cru jusqu'à présent en géologie.

M. Fourier, considérant la distribution de la chaleur souterraine dans les profondeurs qui nous sont accessibles, la température moyenne des pôles et l'existence du rayonnement continuel de la chaleur superficielle vers les espaces célestes, a démontré, en vertu d'une théorie mathématique incontestable, que la terre continue de se refroidir, et que ce refroidissement n'est insensible à la surface, que parce que les pertes y sont incessamment compensées par l'effet d'une propagation qui procède uniformément du dedans au dehors. Les pertes de chaleur n'ont donc d'influence qu'à de grandes profondeurs ; d'où il résulte que l'écorce du globe continue de s'accroître intérieurement par de nouvelles couches solides. Ainsi la formation des terrains primordiaux n'a pas cessé et ne cessera qu'après un temps immense ; phénomène que les géologues n'avaient pas même soupçonné.

Enfin on est conduit à une explication toute nouvelle des phénomènes volcaniques, explication qui n'a besoin d'invoquer ni les combustions souterraines, ni la pénétration de l'eau de la mer dans les entrailles de la terre, ni aucune autre supposition aussi peu probable. Ces phénomènes semblent un résultat simple et naturel du refroidissement intérieur du globe. L'épanchement des laves, par exemple, paraît un effet purement thermométrique provenant d'une inégalité très-faible qui existe entre la contraction séculaire de la masse intérieure et celle de son enveloppe; il est aisé de rendre cet effet vraisemblable par des nombres : les matières qui sont rejetées, pendant le cours de deux siècles, par tous les volcans brûlans, suffiraient à peine pour couvrir la terre d'une couche ayant un millimètre d'épaisseur. Ainsi une contraction de l'enveloppe, capable de diminuer d'un millimètre le rayon de la masse intérieure, suffirait pour forcer cette quantité de matières d'arriver à la surface.

MÉLANGES.

LES ILES HARVEY.

Les détails suivans sur les îles Harvey, petit archipel situé près des îles des Amis, dans l'Océan Pacifique, sont extraits du journal de quelques missionnaires qui les visitèrent en 1825.

Manaia.

Cette île, que le capitaine Cook appelle improprement *Manghia*, est entourée d'une barrière de rochers de corail, de vingt à soixante pieds de hauteur, et qui y laissent accès par trois ouvertures seulement. Six grandes vallées constituent la partie de l'île cultivée, et portent des plantations de taros, de cocotiers, de bananiers et d'arbres à pain; mais ce dernier n'est pas abondant. Quelquefois une disette affreuse se fait sentir, et est suivie de la mort d'un grand nombre d'habitans. Deux causes concourent à amener cette calamité : d'abord, la paresse du peuple, ensuite sa propension au vol qui fait que fort souvent les plantations d'arbres à pain commencent à peine à croître qu'elles sont entièrement enlevées. Les vols se multiplient tellement, que les propriétaires sont dans l'usage d'entourer de feuilles sèches les troncs des cocotiers, afin d'être avertis par leur bruit, des tentatives des voleurs.

Le nombre des habitans de Manaia s'élève de 1000 à 1500. Quelques uns ont embrassé le christianisme; mais le chef et les principaux du pays ont conservé leur culte.

L'île était partagée entre cinq chefs ou rois, appelés Numanatini, Teao, Paparani, Teournorongo et Kaiaou. Mais le premier ayant vaincu les autres, gouverne seul en ce moment et a sous son autorité, les chefs des six districts qui divisent le pays.

Les habitans reconnaissent cinq divinités : Oro, Tamé, Teahio, Tohiti et Motoro. Il offrent à la première, mais peu fréquem-

ment, des sacrifices humains. Ils ont aussi une espce de vêtement sacré appelé *maraes*, qu'il n'est pas permis à tout le monde de porter. Les hommes et les femmes ne peuvent manger ensemble.

Leurs funérailles méritent d'être rapportées; sur une colline élevée est un goufre profond qui communique probablement avec la mer. Ils y jettent leurs morts de tout âge et de tout sexe, après leur avoir attaché autour du corps un morceau de drap avec une corde. On les apporte en cet endroit de toutes les parties de l'île, où il n'y a jamais eu d'autre mode d'enterrement. Il s'exhale de ce receptacle l'odeur la plus infecte.

L'infanticide est inconnu dans le pays. Cette cause, jointe au petit nombre de maladies épidémiques qu'on y connaît et à la rareté des relations avec les Européens, fait que la population s'y accroît. Les missionnaires et le capitaine du bâtiment qui les amena étaient les premiers hommes blancs qui eussent débarqué à Manaïa.

L'idiôme de l'île se rapproche plus de celui de la Nouvelle-Zélande que de celui de Taïti. Le *ng* et le *k* y prédominent; l'*h* et l'*f* n'y sont point usités. Les habitans déploient beaucoup d'adresse dans la confection de leurs vêtemens, de leurs pirogues, de leurs haches de pierre et de leurs pendans d'oreilles. Ils ont la tête couverte d'étoffes peintes, entrelacées de grains et d'ornemens d'un beau travail. Aucun insulaire de ces mers n'égale les Manaiens dans la fabrication de leurs bandelettes.

Rarotonga.

Le nombre des habitans de cette île est de six à sept mille. Trois chefs; Makê, Tinomana et Pa, la gouvernaient jadis, et se faisaient fréquemment des guerres sanglantes. Mais, par un consentement unanime, le pouvoir souverain a été déféré à Makê qui s'est converti au christianisme, et a prouvé la sincérité de sa conversion en renvoyant ses femmes à l'exception d'une seule, et en adoptant tout ce qui pouvait contribuer au bonheur temporel et spirituel de son peuple. C'est un fort bel homme qui a huit fils et quatre filles.

Les progrès du christianisme ont été plus rapides dans cette île que dans celles de la Société. On le doit aux travaux de deux missionnaires, taïtiens pendant les deux dernières années. On soupçonnait à peine, avant cette époque, l'existence de l'île Rarotonga.

Les habitans avaient jadis quatre divinités principales : Taaroa, Botea, Tohiti et Motoro. Les deux dernières ont le même nom que celles de Manaia. Ils n'offraient point de sacrifices humains. Ils avaient une association semblable à celle des *Arréoïs*, mais ils ne massacraient point leurs enfans, excepté les filles, au moment de la naissance. Dans leurs guerres, les têtes des vaincus étaient coupées et mises en tas; les corps formaient un repas pour les vainqueurs. Avant que ceux qui s'étaient convertis eussent acquis la supériorité qu'ils ont maintenant, ils eurent à combattre les idolâtres qui les menaçaient journellement de les détruire, eux et leur religion. Les derniers furent vaincus, et laissèrent leurs dieux au pouvoir de leurs antagonistes. Les vainqueurs traitèrent leurs ennemis avec douceur, et renvoyèrent les prisonniers. Mais ils revinrent en corps et déclarèrent que puisque leurs dieux les avaient trompés, ils voulaient se faire chrétiens. Les images des dieux qu'on avait prises, au nombre de quatorze, et ayant vingt pieds de hauteur, étaient à terre, dans la demeure des missionnaires, comme jadis Dagon devant l'arche.

L'établissement des missionnaires est situé à l'entrée d'une belle vallée de trois milles de longueur. Il contient plusieurs centaines de maisons. La demeure du roi, qui a cent trente-six pieds sur vingt-quatre, est enduite de ciment, et ornée de coquillages disposés avec goût. Elle contient huit appartemens avec des planchers. A côté, il y en a une autre où mange le roi et où demeurent ses domestiques. La maison des deux missionnaires est meublée de lits, de sofas, fauteuils et tables, le tout confectionné dans le pays, et par les insulaires.

L'île entière ne forme qu'un jardin. Tout est couvert de taro, de bananiers, de potirons et de patates : le cocotier y est très-rare, ainsi que l'arbre à pain dont les habitans font peu de cas.

Ils sont en général portés à l'agriculture. Les hommes, les femmes et les enfans sont sans cesse occupés aux travaux des champs.

Le roi et les principaux chefs savent lire, et l'instruction fait de rapides progrès chez le peuple. La pluralité des femmes est entièrement abolie.

Aitoutaké.

L'établissement formé dans cette île a environ deux milles de long; il consiste en un grand nombre de chaumières blanches, bâties à l'ombre de grands *aïtos*, ce qui forme un coup d'œil très-pittoresque. On a construit, pour que les bateaux puissent plus facilement prendre terre, une espèce de môle en rochers de corail, où l'on hisse un pavillon quand il y a un bâtiment en vue. Ce môle a 660 pieds de long sur 18 de large.

Le nombre des maisons s'élève à 144; plusieurs sont meublées de lits et de sofas. Celles des chefs, quoique bien construites, ne valent pas cependant celles de Rarotonga. Une grande quantité d'habitans savent lire, et sont très-disposés à s'instruire, quoique l'on reconnaisse encore quelques uns des usages de la vie sauvage.

Souvent la disette a lieu dans cette île comme à Manaia et Rarotonga. Elle manque d'eau, et de juin à novembre, tous les ruisseaux tarissent; les habitans sont obligés de faire des trous dans la terre pour avoir une eau noire et putride; ce qui est dû en partie aux rats qui se précipitent dans ces trous pour étancher leur soif, s'y noient et y pourrissent.

Maoutii.

Cette île est entièrement entourée d'un récif de corail qui ne laisse pas d'accès au plus petit canot. Ce récif est formé de bandes circulaires de dix à vingt pieds de hauteur, en dedans desquelles s'en trouvent d'autres moins élevées, mais séparées les unes des autres par des cavités profondes. Le seul moyen d'arriver à l'île est de descendre sur le récif dans les endroits où le ressac est le moins fort et où la mer est la plus basse, et d'aller tantôt à gué, tantôt en

marchant sur les rochers, ce qui est aussi difficile que dangereux. La distance à traverser de cette manière est d'environ deux milles tout autour de l'île.

L'établissement des missionnaires est à 4 milles dans l'intérieur. Le nombre des habitans n'excède pas deux cents. Ils sont très-propres, et les femmes sont bien mises. On en voit peu qui ne portent des chapeaux ou des bonnets. Lord Biron, sur la frégate la *Blonde*, visita cette île en 1825, et se plut à rendre justice à l'état de civilisation de la peuplade.

Mitiaro.

Cette petite île est nue, inculte et stérile. Les habitans, au nombre d'environ une centaine, ont beaucoup de peine à subsister, et paraissent très-misérables. Ils desirent aller s'établir aux îles de la Société. Ils aiment le travail, et sont fort disposés à s'instruire.

Atoui.

Le sol de l'île d'Atoui est inégal. Les collines, peu élevées, sont planes à leur sommet et les vallées profondes et spacieuses. Sur une de leurs extrémités, au centre de l'île, d'où l'on jouit d'un coup-d'œil agréable, est la demeure du chef et celle des missionnaires. La masse du peuple est retournée à l'idolâtrie, mais les chefs et quelques individus se prêtent encore aux instructions qu'on leur donne. Les femmes paraissent être dans un état complet de dégradation et d'avilissement. On les contraint à labourer la terre, à apprêter les repas, et à faire les travaux les plus rudes. Les hommes, lorsqu'ils ne sont pas occupés à pêcher, passent leur vie dans l'oisiveté. Les vallées sont couvertes de cocotiers, mais l'arbre à pain est très-rare; l'*auté*, ou mûrier de la Chine, a été détruit par les cochons. Le vol est sévèrement puni à Atoui.

HISTOIRE ANCIENNE DE CEYLAN (1).

On sait que les premières époques de l'histoire de toutes les nations sont enveloppées de ténèbres. Mais cette observation s'applique plus particulièrement aux contrées de l'Asie. Dans l'Orient, berceau des fictions, l'histoire même de nos jours ne marche point encore entièrement séparée de la fable. Les souvenirs des temps anciens y sont liés à des traditions superstitieuses, à des romans absurdes, dont l'origine, si elle était connue, pourrait intéresser encore les philosophes, parce qu'ils la verraient rappeler des événemens dont la tradition eût été perdue sans un tel secours. Ainsi les connaisseurs apprécient la rouille qui conserve, en les cachant, l'empreinte et l'inscription des médailles.

On a fait de nombreuses tentatives pour percer le mystère qui enveloppe l'histoire ancienne de Ceylan. On n'a obtenu jusqu'à présent aucun résultat satisfaisant, et il est impossible d'assigner une origine précise et une date authentique à la population de cette île. Comme tout ce qui contribue à jeter le moindre jour sur un point aussi important, ne peut que présenter un vif intérêt, nous nous estimons heureux de pouvoir transmettre ici un extrait de la relation de Diego de Louta, l'un des premiers historiens portugais de Ceylan. Nous le devons à un de nos compatriotes, qui occupa jadis un poste important dans l'île, où il eut la facilité, par ses relations avec les habitans, d'obtenir des renseignemens précieux sur la politique et l'histoire du pays.

Selon la tradition moderne des prêtres Candiens (2), la population de Ceylan vint du continent. Ils disent qu'environ 2300 années lunaires avant 1769, époque où ces prêtres furent interrogés

---

(1) Nous suivons dans cet article l'ortographe anglaise des noms d'hommes et de lieux.

(2) Relation de Ceylan de Bertolacci.

par le gouverneur hollandais de l'île, un prince, appelé Wijaya Raja, fils aîné de Sinbaha, empereur de Lala, dans le Dambodiva, débarqua à Ceylan, alors appelée Lanka ou Lakdiwa, à la tête de sept cents géans, conduits par le tout parfait Buddha, et chassa les diables qui habitaient l'île. Le prince fonda une ville appelée Tambraparnin, et sa postérité, composée de 179 souverains, y compris lui-même et le roi régnant en 1769, gouverna l'île jusqu'à cette dernière époque. Siam fut, dit-on, l'endroit d'où partit l'expédition, et c'est de là que les prêtres de Ceylan tirent l'origine des Cingalais. Le *Ramayana* rapporte que la conquête de l'île fut faite par Rama, roi d'Oude, avec une armée de singes gigantesques.

Le récit de Diego de Louta, qui prétend l'avoir extrait des histoires écrites par les Cingalais, et dont étaient en possession quelques princes de Ceylan qui vinrent à Goa, rapporte que 500 ans avant Jésus-Christ, l'île fut peuplée par Tenasserim, « royaume le plus vaste de l'Orient, s'étendant des bords du Gange à la Cochinchine. » Le souverain de cet empire avait un fils appelé Riga Rayah, ou Affrigia Rayah, tellement débauché et cruel, que les sujets de son père ne pouvant plus supporter ses excès, en demandèrent justice. Le roi voyant que, malgré ses nombreux avis, son fils était incorrigible, fit équiper et approvisionner en secret quelques vaisseaux. Lorsque tout fut prêt, il plaça son fils à bord d'un de ces bâtimens. D'après un usage du pays, tous les enfans mâles, nés le même jour que l'héritier présomptif du trône, étaient inscrits sur un registre, et à l'âge de sept ans conduits à la cour, et élevés avec le prince, dont ils devenaient les compagnons. Les jeunes gens élevés avec le prince de Tenasserim eurent le même caractère que lui, et commirent les mêmes crimes. Quoique le nombre des enfans mâles, nés le même jour que ce prince, fût immense, il n'y en avait plus que sept cents en vie à cette époque. Ils furent tous saisis et jetés à bord des vaisseaux. Le roi ordonna alors à son fils de mettre à la

voile avec sa flotte, et d'aller découvrir quelque terre pour la peupler, lui défendant de retourner dans ses états, sous peine d'être mis à mort, lui et ses compagnons.

Le prince Riga Rayah abandonna sa flotte à la direction des vents, qui, après vingt jours de navigation, le conduisirent à une île inhabitée; c'était Ceylan. La flotte entra dans un havre entre Trinquemale et Djaffnapatnam. Le prince et ses compagnons, enchantés de la beauté de la végétation, des ruisseaux et d'une atmosphère embaumée, résolurent de se fixer en cet endroit. La première ville qu'ils bâtirent fut à Mantotte, vis-à-vis Manar. Ils trouvèrent d'amples moyens de subsistance dans l'abondance des poissons que fournissait la rivière, et les fruits nombreux du rivage, tels que citrons, oranges, etc. Cette raison leur fit donner à l'île, qui n'avait pas de nom auparavant, celui de *Lancaœ*, c'est-à-dire paradis terrestre.

Quelques mois après l'arrivée des étrangers, il vint quelques vaisseaux pour la pêche des perles. Le prince apprit que les gens des équipages étaient sujets d'un roi appelé le Cottah Rayah, dont le royaume était sur le continent opposé, et à une journée de distance. Il forma le projet, après avoir pris quelques autres renseignemens, de se lier avec ce souverain, auquel il envoya, par le retour des vaisseaux, quelques uns de ses hommes, pour lui offrir, comme voisins, de s'unir par des mariages, demandant pour lui-même la fille du roi.

Les messagers furent conduits au roi, qui les reçut affectueusement. Il avait entendu parler du père de leur prince, et, considérant la proposition qu'on lui faisait comme avantageuse, il consentit au mariage. Après des visites nouvelles, le roi envoya au prince, sa fille, accompagnée de dames d'honneur, destinées à épouser ses compagnons.

Après cet événement, il se forma une liaison étroite entre les deux peuples. Plusieurs des sujets de Cottah vinrent s'établir à Ceylan, entre autres des artisans et des cultivateurs, portant des

semences et tous les instrumens nécessaires à l'agriculture. Dès ce moment, l'île se peupla dans toutes ses parties; les montagnes furent habitées, et l'on construisit plusieurs forteresses.

Dans la suite, la postérité du prince posséda la souveraineté de Cottah, dont Ceylan dépendait alors. Mais, selon notre auteur, elle finit par s'éteindre, par la mort d'un dernier roi de Cottah, sans enfant mâle.

Ce récit n'a rien d'extraordinaire et prend un caractère de vérité par sa ressemblance avec les parties croyables de la tradition des prêtres candiens, ainsi que par les rapports de religion et de langage, entre les Cingalais et les habitans de Siam, dont Tenasserim dépendait jadis.

L'auteur du récit précédent dit que les Cingalais, voulant rehausser l'origine de leurs rois, les font descendre du soleil. Voici comment ils racontent cette fable : avant l'établissement de l'empire de Tenasserim, les peuples des pays connus maintenant sous le nom de Pégu, Tenasserim, Siam, Cambodje, vivaient dans les cavernes des montagnes, sans lois et sans chefs. Ils ignoraient l'agriculture, et, comme les bêtes fauves, se nourrissaient de fruits et de racines. Un matin, les habitans de Tenasserim virent le soleil se lever avec plus d'éclat qu'à l'ordinaire, s'ouvrir et laisser sortir de son sein un être extraordinaire, dont la forme différait de celle des hommes. Ceux qui avaient été témoins du prodige allèrent au-devant de ce personnage, lorsqu'il fut descendu sur la terre, et lui demandèrent qui il était. Il leur répondit, dans l'idiôme de Tenasserim, qu'il était fils du soleil, et venait pour les gouverner. Là-dessus, ces habitans se prosternant à ses genoux, l'adorèrent et lui déclarèrent qu'ils étaient prêts à le reconnaître pour leur souverain. Il commença dès ce moment à les gouverner.

La première chose qu'il fit, fut d'apprendre aux habitans à bâtir des maisons, et de les civiliser. Il rédigea ensuite un Code de lois douces et équitables, à la grande satisfaction du peuple, qui

commença à jouir d'un état très-heureux, comparativement à celui où il avait vécu jusqu'alors. Le roi vécut fort long-temps et laissa plusieurs fils, entre lesquels il divisa son royaume. Ses descendans régnèrent pendant deux mille ans. Ils s'appellent *Soryavas*, c'est-à-dire descendans du soleil, et de cette famille était issu, dit-on, Affrigia Rayah, qui fut banni de son pays, comme on l'a vu, et alla peupler l'île de Ceylan.

Il est impossible de ne pas être frappé du rapport qui existe entre cette fable et celles de la plupart des nations sauvages. Ainsi, Manco-Capac, dans l'Histoire du Pérou, et Kin Sih Jin ou Ken Seh Djen, dans celle de la Chine, descendent du ciel sur une étoile, pour instruire et gouverner les hommes.

Notre auteur cherche à trouver l'étymologie des noms donnés à l'île par les anciens et les modernes. Taprobane, dit-il, ne correspond à aucun nom de port, de baie, de fontaine ou de rivière, et ne se trouve pas dans les chroniques des Cingalais. Il en conclut que ce nom fut inventé par Ptolémée, ou les Grecs, pour désigner quelque particularité de l'île, quoique cette dénomination n'ait, à notre connaissance, aucune signification spécifique. Il explique le nom moderne de Ceylan, de la manière suivante : le nom de Ceylan a été donné à l'île, à cause des bas-fonds qui l'entourent, par les navigateurs chinois, et cette désignation devint si commune, que les Persans et les Arabes, au lieu de se servir du nom usité auparavant, finirent par dire qu'ils allaient à *Cenlao*, aux bancs des Chinois ; et par la suite ce nom devint, par corruption, celui de Ceylan, et demeura à l'île.

L'auteur portugais a essayé de démontrer aussi que Ceylan était connue des Romains. Il explique la différence de l'étendue que Pline donne à la Taprobane et celle de Ceylan, par une tradition du pays, portant que jadis l'île s'étendait jusqu'aux Maldives, mais que tout à coup la mer en submergea une grande partie. Le premier méridien des Hindous passe par la ville d'Oudjain, dont la

position est bien connue. Mais comme Lanka, Lenka ou Lenke qui signifie *point équinoxial*, se trouve, d'après cela, à l'est de Ceylan : les Hindous et les Cingalais croient que jadis l'île avait une plus grande étendue. Notre auteur ajoute que des restes de monumens romains ont été trouvés à Ceylan, et notamment à Mantotte, « où l'on voit encore, dit-il, des débris d'un ouvrage romain en marbre.» On trouva aussi à Mantotte deux médailles de cuivre, avec une tête d'homme, la lettre romaine G dans un coin, et les autres lettres R. M. N. R. faisant partie de l'inscription. Le vaisseau qui portait ces médailles a péri à la mer. (*Asiatic J. mars* 1827.)

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

§ Ier. *Procès-Verbaux des Séances.*

Séance du 1er *juin* 1827.

M. Vallot, membre de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon, écrit une lettre relative aux commentaires que la Société se propose de joindre au volume de Marco-Polo. M. Raynouard, de l'Académie Française, à qui elle a été communiquée par M. le président, a reconnu que, sous le rapport de l'ancien langage, elle était digne d'intérêt. La lettre est renvoyée à la section de publication.

M. le baron de Hammer adresse à la Société plusieurs exemplaires d'une carte qui termine le 1er volume de son Histoire de l'Empire Ottoman ; il appelle son attention sur les points qui lui paraissent douteux, et la prie de soumettre ce travail à l'examen d'une commission spéciale.

La Commission nomme MM. Bianchi, Eyriès et Lapie commissaires pour examiner la carte de M. de Hammer, et les invite à communiquer, dans une des prochaines séances, le résultat de leurs observations.

D'après le desir de M. de Hammer, la Société l'admet au nombre de ses membres.

M. Moreau, vice-consul de France à Londres, adresse plusieurs tableaux relatifs au commerce, à l'industrie et à la navigation de la Grande-Bretagne. Ces ouvrages, résultat de nombreuses recherches, sont fondés sur des documens officiels et sur les pièces manuscrites les plus authentiques.

Il renouvelle à la Société l'offre de faire connaître ses travaux en Angleterre, et de la mettre en relation avec les corps savans de ce pays.

La Commission vote des remercîmens à M. Moreau; et, aux termes de l'article 6 du règlement supplémentaire, lui accorde le titre qu'il sollicite de correspondant à l'étranger. Il est décidé que désormais ce titre ne sera accordé qu'à la séance qui suivra celle dans laquelle la demande aura été présentée.

Elle invite en même temps MM. Bottin, de la Roquette et Sueur-Merlin à lui faire un rapport sur les divers tableaux offerts par M. Moreau.

M. Moris dépose sur le bureau un tableau statistique et comparatif de la population et de la superficie de la France. L'auteur, qui s'occupe à rassembler les élémens d'un ouvrage sur la statistique générale, accompagne ce premier essai d'une note dans laquelle il fait sentir l'importance des tableaux *figurés* pour le perfectionnement de la statistique.

La Commission lui vote des remercîmens, et l'invite à continuer ses intéressantes recherches.

M. Mac-Carthy écrit à la Société pour lui offrir la première livraison d'un nouveau dictionnaire universel qu'il publie.

M. Bajot communique une lettre écrite de la rivière de Calcutta, le 27 janvier 1827, par M. Eugène Chaigneau, embarqué à bord du navire *la Recherche*, destiné à aller recueillir les restes de l'équipage de la Pérouse. (Voir Bulletin, n° 48, page 207.)

M. le président annonce qu'il s'est présenté à l'audience de S. E.

le Ministre de la Marine pour lui recommander divers objets relatifs aux intérêts de la Société ; M. le comte Chabrol de Crouzol a bien voulu faire auprès de son collègue, le ministre de l'intérieur, des démarches qui ont pour but de faire consacrer l'existence de la Société par une ordonnance royale.

S. E. a promis également de compléter à la bibliothèque de la Société, la collection des voyages publiés sous les auspices du ministère de la marine.

M. de la Roquette fait un rapport sur le Traité complet de cosmographie et de géographie, dont l'auteur, M. Giraldez, a fait hommage à la Société. (Voir documens, page 284.)

M. Bottin lit une note sur les attérissemens de la Seine, extraite d'un mémoire publié pour plusieurs communes des environs du Havre, relativement à la propriété des marais qui existent dans le canal de la Seine. Les notions que l'on trouve dans ce mémoire confirment ce qui a été dit sur les attérissemens de ce fleuve, dans le rapport de M. le comte Andréossy sur le concours ouvert par la Société. (Voir documens, page 274.)

Aux termes de la décision par laquelle la Commission centrale invite les membres à communiquer les nouvelles relatives aux progrès de la Géographie et de ses divers branches, le président communique le résultat du concours ouvert par l'Académie des Sciences, pour les prix de *statistique* fondés par M. de Monthyon. Le premier prix a été décerné à M. Brayer, chef de bureau à la préfecture de l'Aisne, auteur d'une statistique complète de ce département, fondée sur les renseignemens les plus authentiques.

Le deuxième prix a été décerné à M. Cavoleau, auteur d'un ouvrage complet et exact sur l'OEnologie française. Une première mention honorable a été décernée à M. d'Ornano, auteur d'une statistique de la Corse ; et deux autres ont été accordées *ex æquo* à l'atlas statistique de la France, de MM. Perrot et Aupick, et au travail de M. Alexandre Baudouin sur le même sujet.

Séance du 15 juin 1827.

S. E. le comte de Chabrol, Ministre de la Marine, adresse deux lettres à la Société : la première a pour but d'informer la Commission centrale qu'il s'est empressé de seconder ses vues en faveur de la famille de M. Malte-Brun, en appuyant ses demandes auprès des ministres de l'Intérieur et des Affaires Ecclésiastiques ; dans la seconde, S. E. veut bien annoncer l'envoi de plusieurs ouvrages récens, publiés sous les auspices du ministère de la marine, et entre autres les parties nautiques des voyages de MM. de Freycinet et Duperrey.

M. Herpin, reçu membre de la Société, dans la dernière séance, adresse ses remercîmens à la Commission centrale pour son admission.

M. le Président communique un mémoire de M. Bouvard sur les observations météorologiques faites à l'Observatoire royal de Paris, et un mémoire de M. Cordier sur la température intérieure de la terre. (Voir pages 251 et 280.)

Le même membre communique le résumé d'un mémoire de M. Gail fils, ayant pour but de déterminer l'âge du *Stadiasme*, publié par Iriarte dans la notice des manuscrits grecs de Madrid, et d'examiner la nature des élémens géographiques dont il se compose. (Voir documens, page 277.)

M. Barbié du Bocage lit une note sur un ouvrage relatif à l'hydrographie des anciennes possessions espagnoles, tant des îles que du continent d'Amérique, publié à Philadelphie, sous la direction de M. le contre-amiral Cortès.

M. Brué communique le résumé d'un rapport fait par M. Dulcau à la Société Philomathique, sur deux documens présentés au Président des États-Unis d'Amérique : le premier traitant des opérations préliminaires exécutées relativement à cinq projets de canaux à pratiquer dans les États-Unis ; et le second ayant pour objet spécial l'étude détaillée du canal de l'Ohio à la Chesapeak. (Voir documens, page 273.)

M. Warden observe que l'opinion des ingénieurs américains est que ce dernier projet de canal présente de grandes difficultés.

M. Brué communique aussi une note de M. Parrot, ingénieur des mines, sur un nouveau puits artésien, creusé à Presles, près de Mézières. (Voir documens, page 274.)

M. Jullien propose à la Commission centrale de nommer des commissaires pour visiter le Géorama et pour faire un rapport sur l'utilité de cet établissement qui est sur le point d'être détruit.

Sur la proposition d'un membre, et après une longue discussion, la Commission autorise l'insertion au Bulletin, d'un article destiné à faire connaître le Géorama.

M. le Président annonce le retour de l'expédition de M. l'amiral Rosamel, qui vient de terminer sa station au Chili, où elle est restée près de quatre ans. Il serait à desirer qu'on se procurât des renseignemens sur les résultats géographiques que cette expédition a pu obtenir.

M. Warden offre, au nom de MM. Mease et Tanner, de Philadelphie, plusieurs ouvrages sur l'Amérique; il est invité à faire un rapport sur l'un d'eux, intitulé : *A view of West Florida embracing its geography, topography, etc.*

§ 2. *Admissions, Offrandes, etc.*

MEMBRES NOUVELLEMENT ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 1er juin.

M. le Baron Joseph de Hammer, Conseiller aulique et Interprète de S. M. l'Empereur d'Autriche, etc., à Vienne.

M. J.-Ch. Herpin, Docteur en Médecine, Professeur des Sciences physiques, etc.

Séance du 15 juin.

M. Frédéric Degeorge, à Londres.

M. Gérard Jacob, Écuyer, Membre de plusieurs Sociétés savantes, etc.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Par M. Jomard : *Remarques sur les Découvertes faites dans l'Afrique centrale et le degré de civilisation des peuples qui l'habitent;* extrait de l'introduction d'un Mémoire, ayant pour titre: *Notions des anciens sur l'Afrique centrale, comparées aux découvertes récentes*, une broch. in-4°.

Par M. Mac-Carthy : *Dictionnaire universel de géographie physique, politique, historique et commerciale*, 1re livraison, Paris, 1827.

Par M. Moreau : *Origine et progrès du commerce des soieries en Angleterre, depuis les temps les plus reculés jusqu'en* 1826. — *État annuel des produits du sol et de l'industrie de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande, sortis des ports de la Grande-Bretagne pour être exportés dans les quatre parties du monde, depuis* 1698 *jusqu'à* 1824 *inclusivement.* — *État ancien et État actuel de la Navigation, entre la Grande-Bretagne et toutes les parties du monde.* — *Tableau chronologique de la marine royale et commerciale de la Grande-Bretagne, depuis les premiers temps* (*année* 827) *jusqu'à cette époque* (1827), *établi sur des documens officiels.* — *Situation financière de la Compagnie des Indes orientales, d'après des documens officiels, etc.* — Londres, 1825.

Par M. Moris : *Tableau comparatif de la population et de la superficie des départemens de la France*, 1827.

Par M. Jullien : *Lettre de M. le Capitaine Sabine à M. Jullien.* — *L'Amérique, par M. de Sismondi.* — *Lettre écrite par un Américain à M. Jullien.* — *Le Tombeau d'une jeune Philhellène;* élégie.

Par M. Ferry : *Nouvelles idées sur la population avec des remarques sur les théories de Malthus et de Godwin.* Paris, 1826, une brochure in-8°.

Par M. de Leuven : *Journal des Voyages*, cah. d'avril.

Par la Société de la Morale Chrétienne : N° 44 de son *Journal.*

Par la Société d'Agriculture de la Charente : Cahiers de mars et d'avril de ses *Annales.*

Séance du 15 juin.

Par S. Exc. le Ministre des Affaires Etrangères : *Auteurs classiques latins*, tomes 81, 82 *et* 82 *bis.*

Par M. le Docteur Mease, de Philadelphie : *Tableau de Philadelphie, pour* 1824, *contenant le tableau de cette ville pour* 1811, *par J. Mease.* Philadelphie, 1826, 1 vol. in-8°. — *Description géologique des environs de Philadelphie*, par G. Troost. Philadelphie, 1826, une broch. in-8°. — *Discours d'introduction à un cours sur l'anatomie comparée et les maladies des animaux domestiques*, par J. Mease. Philadelphie, 1814, une brochure in-8°. — *Thèse ou Dissertation inaugurale sur la maladie produite par la morsure d'un chien enragé, ou d'un autre animal furieux*, par J. Mease. Philadelphie, 1792, une broch. in-8°.—Le N° de janvier 1823, de l'*Archiviste médical américain* (Journal de médecine), *contenant des observations sur les argumens de feu le professeur* Rush, *en faveur de la nature inflammatoire de la maladie occasionnée par la morsure d'un chien enragé*, par J. Mease.—*Vie de Robert Morris*, par J. Mease, une brochure in-4°. — *Éloge de T. Jefferson*, par N. Biddle. — *Statuts de l'Athénée de Philadelphie.* 1820, une brochure in-8°.

Par M. Tanner : *Coup-d'œil sur la Floride occidentale, embrassant la géographie, la topographie, etc. de cette province, avec carte et plans*, par J. Lee Williams. Philadelphie, 1827, un vol. in-8°.

Documens et Communications.

NOTES *communiquées par M. Brué.*

M. Duleau a fait un rapport à la Société philomathique, sur deux documens présentés au Président des États-Unis d'Amérique: le premier document a pour objet les opérations préliminaires qui ont été exécutées en 1824, relativement à cinq projets de canaux à pratiquer dans les États-Unis, pour joindre l'Ohio à la Chesapeak, l'Ohio au lac Erié, l'Ohio et la Schuilkill, la Delaware et

le Rareton, la Chesapeak et la Delaware. Dans l'étude de ces projets, les ingénieurs ont été conduits à annoncer comme un fait général, que, quand deux rivières principales coulent dans le même sens, des deux côtés d'une chaîne de montagnes, elles indiquent, dans le faîte de cette chaîne, un abaissement dans le sens de leur cours, abaissement dont le point le plus bas doit correspondre aux points où les rivières se détournent pour couler dans d'autres directions.

Le message du Président des Etats-Unis, fait au sénat, en 1826, a pour objet spécial l'étude détaillée du canal de la Chesapeak à l'Ohio ; il renferme la discussion des divers points de partage qu'on peut choisir. Ce canal aurait 48 pieds à la ligne d'eau, 5 pieds de profondeur, et aurait 341 milles de longueur, 3158 pieds de montée et de descente.

Sa dépense est évaluée à 22,375,000 dollars ; le point de partage est élevé de 580 mètres au-dessus du niveau de la mer ; il serait alimenté par des réservoirs contenant 22 millions de yards cubiques d'eau, c'est-à-dire deux fois et demie ce que contient le bassin de Saint-Féréol (au canal du midi).

M. Hachette lit une note de M. Parrot, ingénieur des mines, sur un nouveau puits artésien, creusé à Presles, près Mézières, et donnant de l'eau salée à deux degrés, qui s'élève d'une profondeur de 143 mètres jusqu'au-dessus du niveau de la Meuse. M. Hachette fait observer que cette localité est très-voisine du lieu ou l'on extrait une pierre à chaux semblable à celle de Lorraine, cela porte à croire à la prolongation du terrain salifère de Vic jusqu'à Mézières.

NOTE *sur les attérissemens de la Seine, communiquée par M.* Bottin.

Un mémoire a été récemment publié pour les communes de Rogerville, Oudalle, Lacerlague, Tancarville et Sandouville.

toutes situées à une distance de 15 à 30 kilomètres du Havre, relativement à la propriété des marais existant dans le canal de la Seine. Dans ce mémoire on trouve des notions sur les attérissemens de la Seine, qui viennent en confirmation du grave argument que M. le comte Andréossy a tiré des attérissemens de ce fleuve, dans les conclusions de son rapport sur le concours qui avait été ouvert par la Société de Géographie, et dont l'objet était de *déterminer les effets que tendrait à produire, tant sur les attérissemens que sur les marées de la côte méridionale de la Manche, à l'égard surtout des points du Havre et de Houfleur, un barrage qui serait établi à l'embouchure de la Seine.* C'est ce motif qui a engagé à reproduire un extrait du mémoire dont il s'agit.

« Il se forme, par intervalles, sur les différens points de la partie inférieure du canal de la Seine, depuis Quillebeuf jusqu'à Orcher, des attérissemens considérables qui, à peine produits, sont détruits par l'action des marées, pour faire place à un nouveau canal que ce fleuve se creuse sur l'emplacement qu'ils occupaient, et sont reportés sur un autre point, où ils sont également bientôt détruits pour être reportés ailleurs.

» En général on attribue ce phénomène à l'action des marées : on sait en effet que la mer remonte dans la Seine jusqu'à une très-grande distance, et qu'elle s'élance, en quelque sorte, dans le lit de ce fleuve avec une violence et une impétuosité qu'aucune force humaine ne pourrait arrêter.

» Le premier effet de ce mouvement est de faire remonter les eaux du fleuve vers sa source, et de les élever à une hauteur considérable.

» Cette élévation est plus ou moins sensible, selon que les marées sont plus ou moins fortes.

» Les eaux, ainsi élevées au-dessus du niveau du sol voisin, le couvrent, minent les terres légères et sablonneuses qui le composent, et, se trouvant arrêtées dans des cavités, se pratiquent par infiltration des issues dont l'action des marées augmente l'éten-

due, et bientôt en enlèvent des masses énormes qui semblent tomber au fond du lit du fleuve avec un fracas épouvantable, mais qui réellement sont reportées sur un autre point où elles forment un nouvel attérissement.

» L'apparition de ces attérissemens est en général subite; cependant ils s'accroissent encore pendant l'espace de six mois à un an; alors ils restent stationnaires pendant un temps plus ou moins long, mais bientôt les causes qui les avaient produits viennent les détruire et en former de nouveaux sur un autre point.

» C'est ainsi que se forment, sur la rive droite de la Seine, les attérissemens qu'on trouve par intervalles en face de Radicatel, Tancarville, Saint-Vigor, Sandouville, Oudalle, Rogerville et Orcher.

» La rive gauche et le milieu du fleuve en présentent aussi de semblables, qui sont également soumis aux mêmes variations.

» L'étendue de ces attérissemens est immense; chaque portion se compose d'une superficie qu'on peut évaluer de mille à deux mille hectares.

» Les modifications que le cours du fleuve éprouve dans ces circonstances, n'ont rien de fixe ni pour les époques, ni pour la durée: on en a vu subsister à peine pendant deux ou trois ans, et d'autres prolonger leur existence pendant quinze à vingt ans.

» Enfin on évalue à cinq environ le nombre des changemens que le lit du fleuve éprouve pendant la durée d'un siècle.

» Dans la première année qui suit la formation d'un attérissement, le sol abandonné par le fleuve est absolument nu et improductif, les pêcheurs seuls en usent pour y tendre leurs filets et se préparer les moyens d'y faire des pêches plus abondantes.

» Dans les années suivantes on y aperçoit une mousse légère, on y voit poindre quelques plantes de criste marine, au milieu desquelles quelques autres plantes échappées présentent aux moutons une nourriture agréable et salutaire. Bientôt ces plantes s'y multiplient, et ce terrain, en quelque sorte reconquis sur

les eaux, se couvre d'herbe et devient un pâturage abondant.

» Il ne faut pas croire cependant que jamais le fleuve l'abandonne en entier; aux époques mêmes de sa plus grande prospérité il le couvre de ses eaux deux fois chaque mois, c'est-à-dire lors des grandes marées, des nouvelles et des pleines lunes.

» L'origine de ces oscillations est inconnue; des documens certains prouvent qu'elles étaient les mêmes dans les siècles déjà reculés, et sans doute elles sont aussi anciennes que le fleuve lui-même.

» Quoi qu'il en soit, aussitôt que les cultivateurs y aperçoivent la criste marine, ils y envoient leurs moutons au pâturage, et bientôt on voit de nombreux troupeaux sur ces terrains, que, peu de temps avant, la mer et la Seine couvraient entièrement de leurs eaux.

» Ils deviennent alors, pour les communes qui les avoisinent, une source de prospérité et de richesse; telle ferme dont l'étendue ne permet pas au cultivateur de se livrer à l'éducation des moutons, peut alors en avoir cent ou deux cents.

» Les habitans des communes riveraines de la Seine sont en possession immémoriale de faire conduire leurs bestiaux au pâturage sur ces terrains, aussitôt que l'herbe s'y laisse apercevoir, et continuent à les faire dépouiller jusqu'à l'instant de leur disparition. »

RÉSUMÉ *d'un Mémoire ayant pour but de déterminer l'âge du stadiasme, publié par* Iriarte, *dans la notice des manuscrits grecs de Madrid, et d'examiner la nature des élémens géographiques dont il se compose, par* M. Gail, fils.

(Communiqué à la Société de Géographie, à sa séance du 15 juin 1827.)

1° Des traces d'une grécité récente, qu'on y rencontre par intervalles, ou des traces d'une syntaxe altérée, ne doivent rien faire conclure sur l'âge du fragment en lui-même; ils prouvent seu-

lement, ce que l'on sait d'avance, c'est-à-dire qu'un portulan à force d'être transcrit, reçoit des altérations, des substitutions partielles, effets inévitables de la négligence des copistes. Or, on trouve fort peu de ces indices d'une grécité récente : quant aux détails géographiques qui pourraient avoir été ajoutés, et appartenir à une époque également récente, on ne peut pas affirmer qu'il en existe, parce que les conjectures à ce sujet portent sur un très-petit nombre de mots corrompus, d'où l'on ne peut tirer aucune conclusion certaine.

2° On peut considérer comme évident que l'éditeur de ce Stadiasme est un chrétien : plusieurs formules de son prologue ne laissent pas de doute à cet égard, et la conviction devient encore plus forte, lorsque l'on compare à cette dédicace celle du géographe anonyme de Ravenne, également adressée par un chrétien à un chrétien, et qui offrent toutes deux plusieurs points de conformité. Un indice sur lequel j'ai insisté, c'est la dénomination de *grande mer*, donnée à la Méditerranée, et qu'aucun Grec, depuis Homère jusqu'à mon auteur, n'avait donné à cette mer. Orose seul, d'après Josué, l'appelle *mare magnum;* l'anonyme de Ravenne l'emploie également; mon auteur l'appelle Μεγάλη θάλασσα. C'est une dénomination empruntée aux Juifs, qui distinguaient ainsi cette mer de la mer Asphaltite ou du golfe Arabique.

3° Mais si l'auteur est juif, il n'est pas moins évident que les matériaux géographiques qu'il a compilés, sont plus anciens que lui. Plusieurs détails géographiques, des noms qui n'ont existé qu'à certaines époques, des villes mentionnées quand elles avaient cessé d'exister, prouvent que la description primitive et originale de ces rivages avait été faite vers le milieu du dernier siècle avant l'ère vulgaire. La géographie du Stadiasme diffère peu de celle de Strabon et de Ptolémée, et si elle en diffère, c'est pour se rattacher à une époque plutôt antérieure que postérieure.

4° Quant à la teneur du fragment, il est à remarquer que l'auteur du prologue promettait la description de l'Asie littorale de-

puis Alexandrie jusqu'à Dioscurias, dans le Pont-Euxin, et devait repartir de l'entrée du Bosphore pour continuer sa description le long de l'Europe jusqu'aux Colonnes-d'Hercule. Or, par une contradiction assez notable, le fragment qui nous reste commence par donner la description de la Libye, à l'occident de l'Égypte jusqu'à Utique, côte qui ne devait pas entrer dans le plan du prologue. D'Utique il passe subitement à *Carnus*, port situé sur les limites septentrionales de la Phénicie, et décrit de là le littoral jusqu'à Rhode. Notre anonyme y joint la description de la Crète et de l'île de Chypre, et donne enfin l'intervalle entre la plupart des Cyclades et des Sporades. Le reste est perdu.

5° De ce que l'auteur primitif de cette description avait omis les côtes de Libye et les côtes septentrionales du Pont-Euxin, j'ai tiré la conjecture que ces contrées étaient peut-être passées sous silence, parce que le périple était tracé à une époque où elles avaient peu d'importance politique, c'est-à-dire avant les guerres de Mithridate et la prise de Carthage. Cette réticence n'était plus naturelle du temps de la grande domination des Romains en Orient et en Libye.

6° Notre auteur emploie constamment les stades de 700 au degré, pour mesures d'intervalle, et si le mot de *μίλια* se rencontre deux fois, M. Mannert a montré que, dans un passage, il était mis par inadvertance au lieu de *στάδια*, et je crois avoir montré qu'il n'est pas mis avec plus de raison dans le second endroit. Cet usage constant et exclusif des stades concourt à faire croire que ces matériaux n'étaient pas tracés sous l'influence immédiate des Romains.

7° On ne peut donc s'expliquer l'espèce d'oubli où est resté ce fragment curieux, qu'en se rappelant qu'il est comme enfoui dans une collection rare et peu maniable. MM. Mannert et Leake sont les seuls qui en aient fait un usage suivi; M. Pachô n'a pas omis quelques rapprochemens qui tournent à l'avantage de mon auteur. Il faut donc considérer ce stadiasme comme un ouvrage ancien,

malgré le titre de chrétien du compilateur : c'est un monument qui doit servir de complément aux notions géographiques qui se rattachent au dernier siècle avant l'ère vulgaire : et si beaucoup de chiffres numéraux sont fautifs, ces erreurs peuvent être signalées à l'aide de la géographie positive, tandis que les distances reconnues bonnes sont une confirmation précieuse des autres indications données par l'antiquité.

EXTRAIT *d'un Mémoire sur les observations météorologiques, faites à l'Observatoire royal de Paris, par* A. Bouvard, *de l'Académie des Sciences.*

Les observations météorologiques que je me suis proposé de discuter dans ce mémoire sont au nombre de plus de cent mille, tant barométriques que thermométriques; elles sont extraites de la grande collection d'observations de même nature, que les astronomes de l'observatoire, et la personne préposée pour cet objet, forment, depuis plusieurs années, tant pour fournir des données à la météorologie, que pour leur utilité dans les calculs des phénomènes célestes.

Ces observations ont été faites régulièrement et sans interruption, jour par jour, au lever du soleil, à 9 heures du matin, à midi, à 3 heures et à 9 heures du soir : celles qui sont relatives à la marche du baromètre, embrassent un intervalle de onze années complètes, comprises entre le 1er janvier 1816 et le 1er janvier 1827, et celles qui concernent la marche du thermomètre, forment une masse de vingt-une années, qui s'étendent depuis le 1er janvier 1806, jusqu'au 1er janvier 1827.

Je n'entrerai point dans les détails des longs calculs que cette discussion m'a donné lieu d'effectuer ; je les ai consignés dans le mémoire que j'ai l'honneur de présenter à l'académie, et à la suite duquel on trouve les nombreux tableaux qui en renferment toutes les conséquences. Je me bornerai donc ici à communiquer les résultats

les plus dignes d'intéresser les savans qui s'occupent de météorologie.

Les tableaux I, II, III et IV mettent d'abord en évidence les variations régulières du baromètre et les valeurs des principales périodes du jour à la latitude de Paris; on trouve ainsi que par onze années, la période de 9 heures du matin à 3 heures du soir égale $0^{m}.^{m}$, 763, et que celle de 3 heures à 9 heures du soir n'est que de $0^{m}.^{m}$, 373, c'est-à-dire environ la moitié de la première. Ces tableaux montrent non-seulement les différences de hauteur qui existent entre les diverses heures du jour, mais encore celles qui ont lieu d'un mois à l'autre aux mêmes heures. Il en résulte la confirmation des remarques importantes que M. Ramond, notre confrère, a faites depuis long-temps, savoir, que le choix des heures et des mois d'observation n'est pas indifférent, quand il s'agit de déterminer la pression moyenne de l'atmosphère et l'étendue de la période diurne dans un lieu donné. A l'égard de la pression moyenne de l'atmosphère à Paris, les plus grandes hauteurs barométriques de l'année semblent avoir lieu au mois de janvier et les plus petites aux mois d'avril et d'octobre. L'excès du *maximum* sur le *minimum* est de $3^{m}.^{m}$, 39, quantité qui indique que l'incertitude de la hauteur moyenne absolue du baromètre est d'environ $0^{m}.^{m}$, 15, en plus ou en moins. A l'égard de la période barométrique de 9 heures du matin à 3 heures du soir, les tableaux montrent que sa valeur, pendant les mois de novembre, décembre et janvier, est certainement moins considérable que celle qu'elle a dans les trois mois suivans, février, mars et avril, et que, pendant les six autres mois, elle n'éprouve que de légères oscillations autour de la moyenne, déduite d'un grand nombre d'observations. Il y a donc une cause annuelle qui domine la variation diurne dans les mois de novembre, décembre et janvier, qui l'augmente dans les mois de février, mars et avril, et qui la soutient dans une valeur intermédiaire, pendant les six autres mois de l'année.

D'autres tableaux font aussi ressortir l'influence que la direction

du vent exerce sur les hauteurs barométriques et les variations extrêmes qu'elles éprouvent dans le cours de l'année à Paris. Les hauteurs moyennes sont les plus faibles par le vent du *sud*, et elles atteignent leur *maximum* par le vent du *nord*, et la différence moyenne s'élève jusqu'à 7 $^{m.m}$.2, En prenant le milieu entre les hauteurs qui correspondent à des vents diamétralement opposés, on trouve des résultats qui sont presque égaux ; de là la confirmation de cette remarque de M. Ramond, que pour déterminer exactement la hauteur moyenne du baromètre, il faut employer autant que possible un nombre égal d'observations, faites par des vents de direction contraire.

On trouvera dans mon mémoire une application du calcul des observations barométriques, à la détermination des oscillations de l'atmosphère dues à l'action de la lune. Les formules dont j'ai fait usage pour cette recherche sont celles que M. de Laplace a déduites de sa théorie des marées, et qui forment le sujet du dernier mémoire que ce savant illustre a lu au Bureau des longitudes, peu de jours avant la dernière maladie qui nous a enlevé un si grand géomètre, et m'a privé, en particulier, d'un si noble et si constant ami ! Le résultat de cette application est que le nombre qui exprime la quantité du flux atmosphérique s'élève à peine à $0^{m.m}$, 018; une valeur aussi petite nous autorise donc à regarder l'action de la lune sur l'atmosphère comme absolument insensible à la latitude de Paris.

Enfin, pour compléter les élémens nécessaires à la discussion d'une longue suite d'observations barométriques, j'ai calculé de nouvelles tables pour réduire ces observations à zéro de température, et pour les corriger des dépressions dues à la capillarité du tube et à la position du zéro de l'échelle de l'instrument.

Après les indications des résultats généraux, qui ressortent de la discussion des observations barométriques, il ne me reste plus qu'à exposer très-brièvement les résultats de la seconde partie de mon mémoire. Cette seconde partie est relative aux ob ervations

thermométriques, faites jour par jour, depuis le 1er janvier 1816 jusqu'au 1er janvier 1827, et aux phénomènes atmosphériques correspondans à ces observations.

Les observations thermométriques, *maximum* et *minimum*, m'ont d'abord fait connaître la température moyenne des jours, des mois et des années. J'ai également déterminé la température moyenne à midi, par l'ensemble des observations de vingt-une années, écoulées entre les deux époques citées. Elles m'ont également fait connaître la température moyenne des jours, des mois et enfin la température moyenne de l'année.

J'ai aussi cherché la température moyenne à 9 heures du matin, par onze années d'observations, ainsi que les températures des douze mois, et enfin la température moyenne de l'année.

Après avoir établi la température moyenne des jours, des mois et des années, par les observations *maximum* et *minimum*, et pour midi, j'ai cherché à représenter ces températures au moyen d'une formule déduite de températures observées. Un petit tableau contient les résultats de cette comparaison.

Je termine mon mémoire par vingt-un tableaux, qui renferment les phénomènes généraux de l'état de l'atmosphère. On y distingue le nombre des jours couverts, de pluie, de brouillard, de gelée, de neige, de grêle et de tonnerre. On y trouve également le nombre de jours où le vent a soufflé des huit principaux points de l'horizon.

Un dernier tableau contient les résultats moyens des vingt-un tableaux précédens. J'ai trouvé, pour une année moyenne, 182 jours de ciel couvert, 183 de nuageux, 142 de pluie, 58 de gelée, 180 de brouillard, 12 de neige, 9 de grêle ou grésil et 14 de tonnerre; que le vent souffle 43 jours du *sud*, 67 du *sud-ouest*, 70 de *l'ouest*, 34 du *nord-ouest*, 45 du *nord*, 40 du *nord-est* et 23 de l'*est* et du *sud-est*; enfin que la pluie, mesurée sur l'Observatoire, est de 490 millimètres, et dans la cour à 28 mètres au dessous de la plate-forme, de 566 millimètres, ou environ $\frac{1}{8}$ en plus.

Tratado completo de cosmographia e geographia historica, physica e commercial, antiga e moderna; par M. Casado Giraldez, Consul de portugal au Havre, Membre de plusieurs Sociétés savantes. 1825-1826, chez M. Fantin.

Chargé depuis long-temps par la Société de Geographie de lui rendre compte du premier volume du *Traité complet de cosmographie et géographie historique, physique et commerciale, ancienne et moderne*, que M. Casado Giraldez, a publié à Paris en langue portugaise, et dont il lui a fait hommage, j'avais cru devoir attendre que l'ouvrage fût terminé, afin de pouvoir présenter un rapport général sur la totalité de cette grande composition. Puisqu'on a témoigné le desir de connaître mon opinion sur le premier volume qui avait d'abord paru, et sur le second, qui a été également publié, je vais essayer de remplir la mission qui m'a été donnée, quoique je sache que le troisième volume ne tardera pas à être livré au public, et que les trois derniers les suivront de près.

Le plan adopté par M. Casado Giraldez est vaste, trop vaste peut-être; mais quelque opinion qu'on puisse se former sur le cadre qu'il s'est tracé, on ne peut disconvenir qu'il n'ait montré un zèle ardent pour la science géographique, et qu'il n'ait rendu un véritable service à sa patrie; car ce qui ne saurait trop étonner, c'est que le pays qui a vu naître le prince Henri, Vasco de Gama, Albuquerque et tant d'autres grands hommes, le pays qui a ouvert à l'Europe la carrière des grandes découvertes, et qui en a fait d'immenses dans les deux continens, ne possédait pas encore un bon traité de géographie.

M. Casado Giraldez s'est proposé de remplir cette lacune, et on doit reconnaître qu'il a atteint son but si l'on juge l'ensemble de son ouvrage sur les parties qu'il en a déjà publiées.

Dans le discours préliminaire placé en tête du premier volume, l'auteur nous donne une idée generale de son ouvrage et annonce

qu'il a consulté les meilleurs écrivains anciens et modernes, et qu'il a pris pour guides Danville, Busching, Mentelle, Malte-Brun, Pinkerton, Smith, etc., etc., dont il avoue qu'il a quelquefois traduit des passages entiers.

On ne saurait que le louer de ces emprunts, qu'il reconnaît si franchement avoir faits; c'est la méthode suivie par plusieurs bons géographes, et surtout par notre ancien collègue, le célèbre Malte-Brun, qui a fait, dans son Précis de la Géographie universelle, de semblables emprunts à de grands écrivains, parmi lesquels nous citerons M. de Humboldt, d'après le principe que tout ce qui était bon, lorsque cela rentrait dans son sujet, lui appartenait tout aussi bien que s'il en avait été lui-même l'auteur.

Après avoir annoncé qu'il divisera la géographie en *Géographie ancienne*, du *moyen âge*, *moderne*, *naturelle*, *politique*, *historique*, *sacrée*, et *Géographie physique et mathématique*, M. Giraldez donne un traité de géographie élémentaire à l'usage des jeunes gens, et le fait précéder de la définition de quelques-uns des termes les plus usuels. Quoique l'auteur soit Portugais, et qu'écrivant surtout pour ses compatriotes, il ait dû s'étendre davantage sur ce qui les intéresse plus particulièrement, cependant sa description des possessions portugaises et le résumé historique qui en fait partie me semblent hors de proportion avec l'étendue qu'il a donnée aux divisions de sa géographie élémentaire. Cette observation paraîtra d'autant mieux fondée, que M. Giraldez annonce lui-même que le sixième et dernier volume de son traité sera entièrement consacré au Portugal, d'où il résultera nécessairement des répétitions, inconvénient qu'il aurait pu éviter facilement en resserrant davantage son résumé, qui aurait alors mérité véritablement ce nom. Quoi qu'il en soit, ce résumé nous offre, sur les possessions portugaises hors d'Europe, des renseignemens curieux et peu connus dont les géographes sauront profiter. Il eût été à desirer, ainsi qu'on l'a au surplus fait observer dans le *Bulletin des Sciences géographiques*, que les noms portugais ou brésiliens des arbres à fruits, des quadru-

pèdes, des oiseaux, des poissons, etc., du Brésil, dont M. Giraldez nous présente la nomenclature dans des tableaux, fussent accompagnés du nom scientifique adopté par toutes les nations de l'Europe. Ces tableaux offriraient alors plus d'utilité.

En parlant des possessions portugaises en Afrique, M. Giraldez avance que Gasco de Gama en a découvert toute la côte orientale depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'à la mer Rouge. L'auteur est certainement plus instruit que moi sur ces matières; mais j'avais cru jusqu'à présent, et je crois encore que l'illustre navigateur portugais, dont il est ici question, s'était arrêté à Melinde, qui est éloignée de plus de 300 lieues de l'espèce de canal ou manche qui précède l'entrée de la mer Rouge; et que, vers 1487, Pierre de Covilhan avait dépassé Sofala et découvert la côte orientale en venant par le Nord. Ce sont des doutes que je lui soumets.

M. Giraldez a adopté pour premier méridien celui qui passe par l'île de Fer, la plus occidentale des Canaries; rien de mieux assurément; mais ce qui surprendra, c'est qu'au lieu de compter toujours sa longitude du même méridien, il ait pris pour la Grande-Bretagne seulement le méridien de Greenwich. S'il est fâcheux que les savans de toutes les nations n'aient pu s'accorder jusqu'à présent pour l'adoption d'un seul et même premier méridien commun à toutes, et s'il résulte de cette diversité de graves inconvéniens, évitons du moins cette bigarrure dans l'ouvrage d'un seul individu.

Le résumé de la *Géographie historique des possessions portugaises* est suivi d'une *Géographie historique ancienne*, et d'un *Cours de cosmographie*, qui aurait dû, ce me semble, précéder la *Géographie élémentaire*. Du moins aurait-il fallu donner d'abord aux élèves quelques notions succinctes sur les principaux rapports de la terre avec le reste du monde, avant de leur décrire la terre elle-même. C'est la marche qu'a suivie notre savant collègue M. Letronne, dont je partage complètement l'opinion à ce sujet. Je ferai la

même observation pour les élémens de chronologie qui forment la quatrième partie du premier volume, et le terminent. M. Giraldez les a accompagnés d'élémens de mythologie et d'un grand nombre de tableaux biographiques et autres. Les cartes qui doivent faire partie de ce volume ne s'y trouvent pas jointes. Il est probable qu'elles seront réunies dans un atlas avec les cartes dont l'auteur parle dans les autres volumes.

Ce second volume est divisé en trois sections.

M. Giraldez traite, dans la première, de la *Géographie mathématique, physique et politique ;* dans la seconde, de la Géographie du moyen âge jusqu'en 1453, et il nous offre enfin, dans la troisième, une série de tableaux chronologiques des événemens qui se sont passés pendant le moyen âge, des maisons souveraines qui ont occupé le trône pendant le même temps, des papes, anti-papes, grands-maîtres de Malte, etc., des savans, hommes d'État, guerriers, artistes, etc., les plus distingués, des ordres religieux, des sectes et hérésies, etc. etc.

Chacun des tableaux dont je viens de parler est précédé d'un résumé historique fait avec toute la concision et la clarté désirables.

Le prospectus que M. Giraldez avait joint au premier volume annonçait un *résumé chronologique des principales découvertes*, comme devant figurer dans le second. La table n'en parle pas, et nous n'avons pu le découvrir dans l'ouvrage. Je n'ai pas trouvé non plus les deux cartes qui devaient accompagner ce volume ; je me réfère à ce sujet à l'observation que j'ai faite plus haut.

Les deux volumes que j'examine en ce moment ne me paraissent pas exempts d'erreurs, et cela ne doit pas surprendre lorsqu'on réfléchit aux nombreuses et minutieuses recherches qu'a dû faire l'auteur, et aux détails immenses qu'ils présentent.

M. Giraldez n'est pas toujours d'accord pour les dates de ses *Tableaux chronologiques*, avec l'*Art de vérifier les dates*, et le *Tableau des Révolutions de l'Europe*, du savant et consciencieux Koch ;

et je pense que M. Giraldez n'a pas souvent raison lorsqu'il ne les suit pas. Sa chronologie diffère aussi quelquefois de celle qui a été adoptée par M. Simonde Sismondi dans son *Histoire des Républiques italiennes du moyen âge*. Pour ne pas donner trop d'étendue à ce rapport, je me bornerai à un petit nombre de citations. M. Giraldez donne, par exemple, pour successeur à François Giustiniano, doge de Gênes, Antonio Guarco, et il indique Nicolas Zoaglio comme ayant succédé au second ; tandis que les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* font succéder Zoaglio à Giustiniano, et Guarco à Zoaglio.

Marco Polo serait mort en 1298, suivant M. Giraldez: nous croyons qu'il se trompe, car ce célèbre voyageur était alors prisonnier à Gênes, où il composait sa relation, dont la Société a donné, dans le premier volume de ses mémoires, une édition qui fera époque ; et l'on sait qu'après avoir obtenu sa liberté, Marco Polo revint dans sa patrie, s'y maria et eut plusieurs enfans. Il paraît, en outre, certain que le testament qu'il a laissé porte la date de l'an 1323. M. Marsden le fait mourir l'année suivante 1324, et tout porte à croire qu'il se rapproche beaucoup de la vérité. Genghis-Kan ou Djenghis-Khan, ainsi que l'écrivent quelques orientalistes modernes, n'est point mort en 1176, comme le pense M. Giraldez; mais le 10 de ramadhan 624 ou le 24 août 1227. Enfin pour terminer notre minutieux contrôle des dates, la mort de Pausanias, que M. Giraldez place à l'an 174, doit avoir eu lieu plus tard, puisque cet illustre écrivain travaillait, à cette époque, à la relation de ses voyages ; et quoiqu'il ne soit pas possible de fixer d'une manière précise l'année où il cessa d'exister, on a du moins la certitude qu'il mourut postérieurement à Rome dans un âge très-avancé.

C'est sans doute par la faute de l'imprimeur que le Portugais, qui, suivant M. Giraldez, a découvert l'île de Madère, est appelé Joào Goncalves *Zargo*. L'auteur de la *Bibliotheca historica de Portugal e seus Dominios*, d'accord avec le père Freire, historien de

l'infant dom Henri, et avec Gonçalo Aires Ferreira, qui nous a donné le *Descubrimiento da ilha da Madeira*, l'appelle Joào Gonçalves *Zarco* et non pas *Zargo*. Ces mêmes écrivains font partager l'honneur de la découverte de Madère à Tristào Vaz.

Au surplus, l'opinion émise presque unanimement par les Portugais, au sujet de la découverte de Madère, n'est pas une preuve qu'ils en soient réellement les auteurs.

Notre savant collègue, M. le baron Walckenaër, que ses occupations publiques nous privent de posséder parmi nous, paraît avoir prouvé que Madère était connue long-temps avant la prétendue découverte qu'en auraient faite J. G. Zarco et Tristào Vaz, par l'examen comparé de trois anciennes cartes, dont l'une se trouve à la Bibliothèque royale (en castillan, et collée sur bois), manuscrit 6816, et qui porte la date de 1346; l'autre à la Bibliothèque de Parme, et qui porte celle de 1357; et dont a troisième enfin, acquise à Londres par notre collègue, provient de la Bibliothèque Pinelli, de Venise, et porte la date de 1384. L'île de Madère se trouve sur ces trois cartes, elle est bien placée sur celle qui appartient à M. le baron Walckenaër, et nommée *Isola di Legname*. Or, ce dernier mot signifie en italien la même chose que *Madeira* en espagnol.

J'ignore si M. Walckenaër a fait paraître le mémoire qu'il annonçait devoir publier, pour faire connaître le résultat de son examen des trois cartes mentionnées ci-dessus; mais s'il ne l'est pas, ceux qui desireront des détails plus circonstanciés, non-seulement sur la découverte de Madère, mais sur celle de plusieurs des îles situées à l'ouest de l'Afrique et de la côte occidentale de ce continent, attribuées généralement jusqu'ici aux Portugais, peuvent consulter les tomes III et VI de la traduction de Pinkerton.

L'intérêt du sujet m'a entraîné, peut-être un peu loin; je vais, sans transition, revenir à l'ouvrage de M. Giraldez, en disant, pour me résumer, que les deux volumes que j'ai sous les yeux renferment une masse énorme de faits et de renseignemens puisés

en général à de bonnes sources. La manière dont ils sont disposés et groupés ne satisfera pas, sans doute, tous les esprits; mais on doit féliciter l'auteur pour le talent qu'il a montré et pour le soin infatigable qu'il a mis dans ses nombreuses recherches. Par le peu de lignes que j'ai consacrées à ces deux premiers volumes du Traité complet de Géographie, on a dû s'apercevoir que l'auteur a tenu plus qu'il n'avait promis.

Dans son troisième volume, que M. Giraldez a divisé en deux sections, il traitera de l'Europe en général, des royaumes unis de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, du Danemark, des États suédois de l'empire russe, de la Pologne ancienne et de la Pologne actuelle. Chacun de ces états sera accompagné d'une carte descriptive.

Le quatrième volume, divisé également en deux sections, renfermera tout ce qui concerne la France, les Pays-Bas, l'Allemagne, la confédération germanique, la monarchie prussienne, l'empire d'Autriche, l'Espagne, l'Italie et le reste de l'Europe.

Ces deux volumes auront de nombreuses tables chronologiques, et d'autres documens qu'il serait trop long d'énumérer ici.

L'Asie, l'Afrique, l'Amérique, l'Océanie et les terres nouvellement découvertes seront décrites dans le cinquième volume, qui sera accompagné de plusieurs cartes.

Le sixième volume enfin sera entièrement consacré à la monarchie portugaise dans les deux hémisphères; il aura deux cartes, l'une du Brésil, l'autre du Portugal, et un appendice dans lequel on traitera de la Géographie ancienne et moderne.

M. Giraldez aura sans doute un à sa disposition les nombreux documens qui existent en Portugal sur les parties intérieures de l'Afrique, et qui jusqu'à nos jours sont restés enfouis dans les archives. Il en aura fait, j'en suis convaincu, d'amples extraits qui augmenteront l'intérêt de son cinquième et de son sixième volume, où ils trouvent naturellement leur place, et qui lui mériteront la reconnaissance des savans, à laquelle il a déjà tant de droits.

De la Roquette.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME SEPTIÈME.

Nos 45 à 50.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS ET ANALYSES.

— Recherches sur les Druzes et sur leur religion, par M. Regnault, consul du roi à Saint-Jean d'Acre. . . Page. 5
— Catéchisme à l'usage des Druzes. 22
— Notice sur la colonie grecque établie à New-Smirna, en Floride, dans l'année 1768, par M. James Mease. . 31
— *Travels in Mesopotamia.* — Voyages dans la Mésopotamie, etc., par J. S. Buckingham. 163
— Nouvelles recherches sur le cours du Bourampoutre. . 175
— Notice sur les expériences du pendule invariable, faites dans la campagne de la corvette *la Coquille*, par M. L. J. Duperrey. 247
— Extrait d'un mémoire sur la température intérieure de la terre, par M. Cordier. 251

REVUE.

— *Personal narrative of a journey from India to England*, etc.
— Voyage de l'Inde en Angleterre, par Bassora, Bagdad, les ruines de Babylone, le Curdistan, la cour de Perse, les rives occidentales de la mer Caspienne et Astracan, par le capitaine G. Keppel. 85

MELANGES.

— Voyage à Manipor. 40
— Détails sur un volcan de l'Himalaya. 45
— Côte septentrionale de Sumatra. 182
— Hâvre de Ko-si-chang. 186
— Mines d'étain de Johore. 189
— Géologie de Poulanios. 190
— La ville et la vallée d'Oaxaca. 191
— Iles Harvey. 257
— Histoire ancienne de Ceylan. 262

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

— Expédition du capitaine Franklin. 47
— Correspondance du docteur Richardson. 53
— Id. de M. Drummond. 57
— Id. de M. Douglas. 61
— Id. de M. Douglas à M. Scouler. . . . 63
— Retour du docteur Blume. . . : 65
— Permission de l'empereur de Russie au docteur Sjongren, pour l'entreprise d'un voyage en Finlande, etc. . 66
— Découverte d'un manuscrit de l'Evangile dans un couvent du Mexique. . . . . id.
— Nouvelle expédition par les vaisseux de la marine impériale russe *le Moller* et *le Seniavin*. 67
— Manuscrit du journal du célèbre voyageur Seetzen, retrouvé à Vienne. . . . . id.
— Découverte d'une île et d'un récif de corail, inconnus jusqu'à ce jour, par le navire *la Valetta*. . . . . id.
— Lettre du capitaine Clapperton. — Départ du colonel Denham. — Fernando-Po. — Le major Laing. . . . 68

DEUXIÈME SECTION. — ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

— Procès-verbaux des séances. . . . 69, 116, 194 et 267
— Liste des membres nouvellement admis.. . 76, 200 et 271
— Liste des ouvrages offerts à la Société. 77, 118, 201 et 272

— Découverte d'un nouveau rocher par le brick *Aurora*, de Boston. 80
— Découverte de plusieurs îles nouvelles, par le bâtiment américain *le Loper*. 81
— Lettre de M. de Laporte, vice-consul à Tanger, à M. Jomard. 82
— Note relative à l'expédition du capitaine Franklin. . . 119
— Extrait d'une lettre écrite de Buénos-Ayres, le 1er décembre 1826, par M. Douville, membre de la Société. 120
— Observations sur le voyage du major Laing, communiquées par M. Jomard. 203
— Nouvelles de l'expédition du capitaine Franklin. . . 204
— Extrait d'une lettre de MM. Quoy et Gaimard, datée du port Jackson, le 4 décembre 1826. 205
— Extrait d'une lettre de M. Eug. Chaigneau, datée de la rivière de Calcutta, le 17 janvier 1827.. 207
— Extrait d'une lettre de M. Graberg de Hemso, datée de Tripoli d'Afrique, le 20 février 1827. 208
— Extrait d'une lettre de M. Jorelle, datée de Lattaquié, le 22 juin 1826. 209
— Extrait du rapport de M. de Humboldt, sur les voyages de MM. Ehrenberg et Hemprich en Egypte, etc. . 211
— Note sur l'île d'Hai-nan, sur la mission de la Chine et sur les Chinois, communiquée par M. Dezoz de la Roquette. 212
— Rapport sur le New-Américan atlas, de M. Tanner, de Philadelphie, par M. Alex. Barbié du Bocage. . . 223
— Atlas des Etats-Unis, sur un plan perfectionné, par M. E. Morse (article communiqué par M. Woodbridge). 236
— Notice nécrologique sur M. le colonel Jacotin. . . 239
— Questions sur la topographie, et sur la superficie du terrain, sur les résultats généraux de la météorologie ex-

traites du premier mémoire de M. Morin, relativement à la correspondance à établir pour l'avancement de la météorologie. 241
— Note relative à cinq projets de canaux à établir en Amérique. 273
— Note sur un nouveau puits artésien. 274
— Note sur les attérissemens de la Seine. . . . . id.
— Résumé d'un mémoire ayant pour but de déterminer l'âge du Stadiasme, publié par Iriarte, etc. . . . 277
— Extrait d'un mémoire sur les observations météorologiques faites à l'Observatoire royal de Paris. 280
— Rapport sur un Traité de cosmographie et de géographie de M. C. Giraldez. 284

ASSEMBLEE GÉNÉRALE DU 23 MARS 1827.

— Procès-verbal de la séance. 121
— Lettre de M. Berghaus, professeur à l'université de Berlin, sur le nivellement de l'Oder. 124
— Notes sur le voyage du major Laing à Tombouctou, communiquées par M. Jomard. 128
— Rapport sur un mémoire relatif à la question de savoir suivant *quelle direction le flot arrive sur les différens points de la côte méridionale de la Manche*, par M. le comte Andréossy. 130
— Rapport sur un mémoire relatif au nivellement de la vallée de la Meuse, par M. le Général Haxo. . . . 140
— Rapport sur le concours de 1827, par M. Alex. Barbié du Bocage. 141
— Liste des nouveaux membres admis. 147
— Liste des ouvrages offerts. 148
— Programme des prix (6e année, 1827). 149

FIN DE LA TABLE ET DU VOLUME.

LVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Tome Huitième.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

TOME HUITIÈME,

PUBLIÉ

SOUS LA DIRECTION DE M. DE LARENAUDIÈRE.

N° 51 — 56.

PARIS,

CHEZ ARTHUS BERTRAND,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N. 16.

1827.

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO 51. — JUILLET.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS ET ANALYSES.

NOTICE *sur le Texas dans le Mexique, composée d'après des documens authentiques, par* M. Mease, *M. D., membre de la Société Philosophique américaine, etc., etc.*

Philadelphie, 1826.

Description politique et géographique. — Avant la dernière révolution arrivée au Mexique, le Texas formait une des provinces de l'intendance de San Luis-Potosi, dont les autres provinces étaient Cohahuila, Santander et Léon. Sous la république, il a fait partie de l'état oriental intérieur; par un arrangement récent, il a été réuni à Cohahuila avec lequel il compose un état.

Ce pays est situé entre 28 et 34 degrés de latitude nord, et entre 16 et 28 degrés de longitude à l'ouest de Washington-City : il est borné au nord et au nord-est par le Rio-Roxo, ou Red-River; au sud et au sud-est par le golfe du Mexique; à l'est par l'état de Louisiane, au sud-ouest par une partie de l'état de Tamaulipas (ci-devant Santander), à l'ouest par Cohahuila, et en partie

par le nouveau territoire de Santa-Fé (ci-devant Nouveau-Mexique). Il a environ 500 milles dans sa plus grande longueur de Pécan-Point, formant l'angle nord-ouest du territoire américain d'Arkansas, jusqu'à l'embouchure du Rio de las Nueces; et sa plus grande largeur en travers de sa partie centrale est de 450 milles. La côte semblable à celle de la Louisiane, est basse et marécageuse, et bornée de beaucoup de petites îles formant des baies plus ou moins étendues. Dans l'intérieur on ne trouve pas de hautes montagnes; on peut dire que tout le Texas consiste en plaines ouvertes.

Rivières. — Le Texas est arrosé par des rivières nombreuses; voici les principales :

1° Le Rio-Roxo ou Red-River (*Rivière-Rouge*) sépare ce pays du territoire américain d'Arkansas : son cours sinueux borne le Texas au nord. D'après la carte de Tanner, ce fleuve a sa source beaucoup au sud d'une route qui va presqu'en droiture à l'est à Santa-Fé. Le général Pike fut informé par l'officier espagnol qui le fit prisonnier, sur le Rio-del-Norte (1), que la source du Rio-Roxo était à huit jours de marche au sud de Santa-Fé, ce qui s'accorde avec le récit de l'auteur du *Voyage du major Long, à la source de la rivière Saint-Pierre.* Le Rio-Roxo entre dans le Texas par 33° 30′ de latitude, et 22° 15′ de longitude, et forme la ligne de frontière septentrionale jusqu'à Pécan-Point. La limite entre le Texas et la Louisiane, quitte dans ce lieu les bords du Rio-Roxo, et court droit au sud jusqu'au Rio-Sabina sous 32° de latitude, et suit le cours de ce petit fleuve jusqu'à son embouchure dans le golfe du Mexique.

Le cours du Rio-Roxo est si tranquille, qu'on le remonte avec la plus grande facilité. Le Rio-Rayo qui a sa source à 30 ou 40 milles à l'est de Santa-Fé, passait ordinairement pour son prin-

---

(1) Voyez la Relation de son voyage, p. 202 de l'original, et p. 366, t. 1 de la Traduction française.

cipal affluent, mais l'expédition récente aux Monts Rocky (1), a prouvé que cette conjecture était erronée. Un détachement de cette expédition qui devait descendre le Rio-Roxo, ayant rencontré une rivière considérable dans cette contrée, en suivit le cours, pensant, d'après l'opinion commune et l'assertion positive des Indiens vivans sur ses bords, que c'était celle qu'il cherchait; mais elle conduisit les voyageurs dans l'Arkansas, et alors ils reconnurent que c'était la Canadienne. Cette méprise leur donna lieu de constater que le Rio-Rayo de M. de Humboldt, est un affluent de la Canadienne, et qu'il fallait chercher la source du Rio-Roxo dans les hautes plaines qui sont beaucoup plus au sud.

En 1806, le gouvernement des États-Unis envoya un détachement chargé de remonter cette rivière jusqu'à sa source (2); les voyageurs allèrent jusqu'à 230 milles au-delà du village de Coashatay, ou à 635 milles de son embouchure; ils furent arrêtés par la basse jalousie des Espagnols à Nacogodchès, le gouvernement local ayant fait marcher une troupe de mille soldats, tant fantassins que cavaliers, contre la poignée d'hommes qui parcourait le canton. Sans cette opposition, la source du Rio-Roxo aurait été trouvée. Je pourrais m'étendre davantage sur cette rivière, mais je dois être bref, parce qu'elle n'appartient pas exclusivement au Texas (3).

Depuis deux ans, un bateau à vapeur remonte de la Nouvelle-Orléans jusqu'à Alexandrie, ville des États-Unis sur la rive droite (4), et à 135 milles de l'embouchure du Red-River.

---

(1) *Account of an expedition from Pittburgh to the Rocke mountains perforymed in the years* 1819 *and* 1820, by H. Long. Philadelphia, 1823, 2 vol. in-8° avec un atlas.

(2) Cette expédition est celle que commandait le lieutenant Pike.

(3) Cette ville, qui est le chef-lieu de la paroisse de Rapide, est éloignée de 346 milles N. N. O. de la Nouvelle-Orléans, et de 180 milles en ligne droite.

(4) Je me contenterai d'ajouter l'extrait d'un journal imprimé à Natchi-

2° *Le Rio-Sabina.* — On a déjà dit que ce petit fleuve fait une partie de la limite orientale du Texas, depuis son embouchure jusqu'à 30° de latitude. Plus haut il vient du nord-ouest, et reçoit trois à quatre rivières moins considérables. Sa source n'a pas encore été découverte. Il se jette dans le golfe du Mexique par 29° 30′ de latitude, et 17° 15′ de longitude. Il n'a que quatre pieds de profondeur à la barre de son embouchure, dans les marées ordinaires. A douze milles de la mer le Sabina s'élargit, et forme un lac large d'une douzaine de milles, et dont la longueur est de 25; mais il est peu profond. Le Sabina et le Natchez y entrent par son extrémité septentrionale. Le Sabina peut, à raison de ses sinuosités, avoir un cours de 300 milles.

---

toche, qui donne le récit d'une expédition sur le Rio-Roxo, au-dessus d'Alexandra.

Écueils du Red-River.

NATCHITOCHE, 13 mars 1826. Le capitaine Birch et le lieutenant Lee, ayant avec eux un détachement de soldats du canton de Jesup, sont revenus il y a quelques jours après une absence de deux mois, employés à examiner, par ordre du gouvernement, *le radeau* ou les écueils du Red-River. Nous avons causé avec ces hommes instruits et spirituels, sur l'objet de leur expédition. Il paraît que le but était de reconnaître s'il serait possible de faire traverser le radeau par les bateaux à vapeur. Ils nous apprirent qu'ayant navigué dans le lit sinueux de l'Old-River, en remontant son cours jusqu'à une distance de 100 milles, ils y trouvèrent 180 masses distinctes d'arbres formant comme autant de radeaux; ils avaient depuis quelques brasses jusqu'à 900 et 1,200 pieds de long. Les briser ou les enlever de manière à ouvrir un passage aux bateaux à vapeur, serait un ouvrage long, difficile et coûteux. Si on l'effectuait, on pourrait craindre que les arbres, emportés par le courant, ne formassent de nouveaux empêchemens plus bas. Les voyageurs trouvèrent les bords de la rivière très-fertiles, mais couverts d'une si grande quantité de roseaux, de plantes sarmenteuses et de ronces, qu'il serait impossible de s'y frayer un passage autrement qu'avec un instrument tranchant, et que même, on ne pourrait abattre dans un jour qu'un espace de quelques pieds en longueur parmi ces broussailles. Après avoir examiné aussi bien qu'ils purent l'ancien lit de la rivière, ils le traversèrent, gagnèrent une île, traînèrent

Aucune perspective, dit Darby (1), ne peut être plus solitaire et plus imposante que celle de l'embouchure du Sabina, à cause de l'étendue sans bornes du golfe, et de l'espace immense de la prairie. Suivant Barthélemy, c'est une de ces perspectives à perte de vue où l'imagination n'est pas moins oppressée que surprise par la grandeur du spectacle. L'esprit mal à son aise cherche vainement de tous les côtés un objet sur lequel il puisse se reposer; il ne trouve qu'une solitude qui l'attriste et une immensité qui le confond.

3°. Le *Natchez* ou la branche orientale du Sabina, est formé par la réunion de l'Angélina, de l'Attayeuque, du Nana et de l'Attascocito. Nagodochès qui a été long-temps un poste militaire des Espagnols, est sur les bords du Nana.

4°. Le *Rio-Trinidad :* on dit que sa source est par 32° 45′ de

---

leurs embarcations légères au Bayou-Pierre ou à la branche occidentale de la rivière qui différait beaucoup de l'autre. Un canal de moins d'un demi-mille la ferait communiquer avec le lac Scioto, à travers un terrain d'alluvion uni. Ils entrèrent dans ce lac avec leurs canots, et employèrent plusieurs jours à l'examiner. Sa longueur est à peu près de 100 milles, et sa largeur de 5 à 6; il a un chenal dans lequel il y avait dix pieds d'eau. La ligne des hautes eaux était au moins de quinze pieds au-dessus de sa surface actuelle. Ses bords sont dentelés, et se prolongent presque parallèlement à la rivière; il a une communication avec celle-ci, à peu-près à 25 milles au-dessus de l'écueil; on en pourrait ouvrir aisément un autre quelques milles plus haut. En descendant le Bayou-Pierre, qui se réunit de nouveau avec l'ancien lit, à 6 milles au-dessus de Natchitoche, les voyageurs rencontrèrent bien peu d'obstacles; les principaux consistaient en troncs de cyprès chauves qui étaient debout au milieu du courant, et qu'il ne serait pas difficile d'enlever quand les eaux sont basses. Ce travail effectué, et un passage ouvert dans le lac Scioto, rien n'empêcherait les bateaux à vapeur de remonter à plus de 1,000 milles au-dessus de Natchitoche, et même de pénétrer dans le Nouveau-Mexique, à travers un pays d'une fertilité extraordinaire, et dont le climat est doux et salubre. On croit que la navigation par le Bayou-Pierre est de plus de 100 milles plus courte que par les autres affluens du Red-River.

(1) *Geographical Description of Louisiana*, p. 21.

latitude, et 19° 15′ de longitude, et qu'après un cours sinueux de 300 milles, il se jette dans la baie de Galveston.

5° Le *Brazo de Dios* a sa source dans le lac de Santillo, par 33° 10′ de latitude et 23° 15′ de longitude. Après être entrée dans le Texas, cette rivière coule au sud-est, et se jette dans une lagune, à l'est de la baie de Saint-Bernard, et par conséquent dans le golfe du Mexique, après un cours de 750 milles. C'est un grand fleuve. Dans l'endroit où la route le traverse, il a 900 pieds de largeur. Les bateaux à vapeur peuvent le remonter au-delà du 34e degré de latitude. Ses affluens sont nombreux; leurs rives conviennent très-bien pour y établir des moulins. D'après l'apparence de ses bords, ses eaux doivent monter à une hauteur considérable, et ensuite descendre fort bas. Le pays qu'il arrose est bien boisé; et le terrain est fertile. Jusqu'à vingt milles au-dessus de l'embouchure de ce fleuve, les terres basses ou du fond, ainsi qu'on les appelle, ont ordinairement une largeur moyenne de 4 milles et jusqu'à 35 et 40 milles plus haut, cette largeur est de 2 milles. On dit que ces terres sont excellentes. Un grand nombre de criques versent leurs eaux dans le Rio-Brazos. En 1825, ce fleuve et ses affluens s'élevèrent à une hauteur extraordinaire, débordèrent, et détruisirent les récoltes. Les eaux reprirent leur niveau ordinaire vers le milieu de mai.

6° Le *Rio-Colorado.* — Ses sources sont entre le 32e et le 34e degré de latitude, et entre les 24e et 26e de longitude. Après s'être formé par la réunion de plusieurs ruisseaux, il coule au sud-est, pendant quelque temps, pour tourner au nord autour du mont St.-Saba, se dirige ensuite au sud-est, et va se jeter dans la baie de San-Bernardo ou de Saint-Louis. Dans son cours il reçoit plusieurs rivières.

7° Le *Rio-Flores.* — Petite rivière, qui verse ses eaux dans la même baie.

8° Le *Rio-Guadalupe* a sa source dans un lac, au-delà de la limite occidentale du Texas, entre le 30e et le 31e degré de lati-

tude et sous 22° 15′ de longitude. Il coule au sud-est, et se réunit au Rio San Marco.

9° Le *Rio-San-Marco* est formé de la réunion de plusieurs ruisseaux qui ont leurs sources à l'est du Guadalupe, à peu près à 100 milles au nord et à l'est de la ville de San-Antonio; et après s'être dirigé au sud-est, il a son embouchure à la côte occidentale de la baie de San-Bernardo, et au sud du Rio-Flores. Les ruines du vieux fort Matagorda, où La Salle débarqua en 1685, sont à l'embouchure de ce fleuve. On dit que le Guadalupe est une belle rivière, large de 180 pieds. Ses eaux sont limpides; mais elle n'est navigable que pour de petites embarcations. Le Rio-San-Marco a environ 90 pieds de large; ses eaux sont transparentes, mais peu profondes. Par la route, il est éloigné de 14 milles du Guadalupe.

10° Le *Rio-San-Antonio* a sa source à peu près à une lieue au nord-est de la capitale du Texas, qui porte le même nom. Il est navigable, pour des pirogues, jusqu'à sa source. Il abonde en poissons excellens et en jeunes phoques. Il se réunit au Rio-Mariana, qui vient de l'ouest, et se jette dans la baie de Saint-Joseph par la côte de l'ouest. A San-Antonio, il a 60 pieds de large, suivant le général Pike.

11° Le *Rasario* est une petite rivière qui coule au sud du Rio-San-Antonio. Il se décharge dans une baie formant une partie de la grande lagune qui commence à l'embouchure du Rio-del-Norte, se dirige au nord, et se termine à la baie de Saint-Joseph.

12° *Rio de las Nueçes.* Cette rivière forme une partie de la limite occidentale du Texas, et le sépare du Tamaulipas. Ses sources sont vers 31° de latitude et 23° de longitude, entre le Guadalupe et le Rio-del-Norte. Il coule au sud-est, traverse la partie supérieure de Tamaulipas, et se jette vers le milieu de la grande lagune. Son cours est parallèle à celui de Rio-del-Norte.

Villes principales. — En partant de l'est, Nacogodchès est la première ville que l'on ait à nommer; elle est à quelques milles de

la frontière qui sépare le Texas de la Louisiane, sur l'Arroya de la Nona (31° 27′ de lat. 17° 10′ de longit.). Autrefois elle s'appelait Assinage, un présidio y avait été établi dès 1716. Cette petite ville, et quelques fermes dans les environs, sont les seules améliorations que les émigrans espagnols aient faites dans ce pays, dans une période de plus de cent ans.

San-Antonio. La capitale du Texas, est située par 29° 40′ de lat. et 21° 42′ de longit., à la source de la rivière du même nom. On estime sa population à 2000 ames, mais il est probable qu'elle ne s'élève pas si haut. Il est certain qu'elle vit dans de misérables maisons bâties en terre et couvertes de roseaux. Cette ville est tracée sur un grand plan; car il y a des gens qui, malgré les haillons dont ils sont vêtus, montrent du goût pour le faste.

Buhia, petit village sur la rive droite du Rio San-Antonio, à 30 milles de son embouchure, dans la baie Saint-Joseph. On dit que cette baie peut recevoir des navires de toutes les grandeurs, et contenir une flotte.

Climat. — Arispe et Pike (1) conviennent que la température du Texas est délicieuse; mais en été le soleil est ardent, et dans les contrées septentrionales il neige fréquemment en hiver. La grande étendue de ce pays doit nécessairement produire une différence considérable dans le climat de ses différentes parties. Un émigrant des États-Unis, qui s'est établi sur les bords du Brazos, a récemment appris au public que, depuis juin jusqu'en novembre, il pleut très-peu, mais suffisamment pour les récoltes. Pike dit que les fièvres bilieuses, intermittentes et malignes sont les maladies dominantes; cette opinion m'a été confirmée par une per-

---

(1) *Pike's Expedition to the sources of the Mississipi, and a tour through the interior parts of New Spain. Philadelphia,* 1810. Traduit en français sous ce titre : *Voyage au nouveau Mexique, pour reconnaître les sources des rivières Arkansas, Kansès, la Platte et Pierre-Jaune; précédé d'une excursion aux sources du Mississipi* pendant les années 1805, 1806 et 1807. Paris, 2 vol. in-8°, 1808.

sonne qui a séjourné trente ans dans le voisinage d'Alexandrie, sur le Red-River.

Productions. — Arispe dit que les bords des rivières sont couverts de beaux arbres dont le bois est excellent, et d'autres qui donnent des fruits d'un goût exquis, tels que la vigne, le châtaignier, le néflier, la ronce de haie, le noyer. Il y a des arbrisseaux épineux, de même que dans la plupart des autres contrées de l'Amérique Septentrionale. On trouve abondamment au Texas le sassafras, la cochenille, l'indigo, le ceanothus et la viperina, si recherchée pour ses qualités médicales. Arispe dit que ce végétal ressemble au quinquina.

Jusqu'au Rio-Trinidad, les pâturages sont nombreux et excellens; mais au-delà de cette rivière, l'herbe est rare, parce que le pays est à peine ombragé par des arbres, et que le terrain est sablonneux.

Les végétaux que l'on cultive sont : le coton, qui est de très-bonne qualité, et forme le principal objet de commerce; le tabac, le maïs. Les essais faits pour la culture de la canne à sucre ont été très-satisfaisans. On ne peut douter que le climat ne soit, dans quelques parties du pays, également favorable au café.

Les chênes donnent une grande quantité de glands, qui fournissent une nourriture abondante à de nombreux troupeaux de porcs. A San-Antonio, et à moins de 10 à 15 minutes du 30e degré de latitude, le froment est très-commun : on l'y convertit en farine. Cette ville est au milieu d'un pays haut et ondulé, dont le terrain est favorable à la culture des diverses céréales, et dont le climat diffère, sous beaucoup de rapports, de celui de l'établissement d'Austin sur les bords du Rio-Colorado.

On se sert principalement du maïs pour faire du pain. C'est le végétal qui récompense le mieux et le plus promptement les peines du laboureur, et qui donne la nourriture la plus forte et la plus substantielle, tant pour les hommes que pour les animaux.

Animaux. — Arispe dit que les animaux du Texas « sont les cerfs,

les ours, les tigres (probablement le *felis concolor*), les loutres, et au nord les bisons. Il est singulier que cet auteur ait passé sous silence les loups et les chevaux (1), qui sont très-nombreux dans les provinces septentrionales du Mexique. Les Espagnols prennent très-adroitement les chevaux sauvages, et en conduisent de grands troupeaux aux États-Unis, où ces animaux se vendent ordinairement 20 dollars. Dans le récit d'une expédition récente à Santa-Fé, on dit que les voyageurs, à leur retour, perdirent beaucoup de mulets, à cause de l'arrivée soudaine et des hurlemens d'une troupe de loups, qui éveillèrent la sentinelle, et lui causèrent une si grande frayeur, qu'elle s'enfuit à toutes jambes vers le camp, en s'écriant : les Indiens! les Indiens!

Indiens. — Le Texas et toutes les provinces septentrionales du Mexique renferment plusieurs tribus d'Indiens. Ces peuples, extrêmement sauvages, pillent fréquemment les marchands qui font le commerce entre les Etats-Unis et le Mexique. Néanmoins plusieurs tribus vivent paisiblement près des établissemens. Autrefois les Espagnols faisaient de grands efforts pour instruire et civiliser ces peuples. Selon le témoignage de Pike, peu de bâtimens du pays surpassaient en solidité, en commodité, et même en majesté, ceux de ces missions. Cependant on doit supposer qu'il y a quelque exagération dans ce tableau; car il n'y a aucune maison dans le Texas qui soit commode ou convenable. La pauvreté, l'ignorance et la paresse marquent tout ce qui s'y fait. Pike dit que les Indiens de deux de ces missions ont entièrement disparu, s'étant enfuis les uns après les autres; et le seul qui soit resté avait à peine le temps suffisant pour faire le travail du ménage.

Colonies. — Je me bornerai à parler de celles dont les habitans sont des émigrans des États-Unis.

Quoiqu'il y ait encore aux États-Unis de vastes espaces de

---

(1) On élève aussi des mulets dans toutes les provinces septentrionales, et on les envoie aux États-Unis.

terres fertiles qui ne sont pas cultivées et que l'on peut acheter à un ou deux dollars l'acre, toutefois le caractère inquiet des habitans des frontières de l'Union en a porté beaucoup à abandonner leurs anciens voisins, leurs parens, leurs connaissances et une position comparativement bonne et convenable, et par-dessus tout un gouvernement qui leur assure tous leurs droits, pour aller s'établir dans différentes parties du Texas, où les épreuves, les dangers et les privations qu'ils ont supportés précédemment se présenteront de nouveau, et où le gouvernement n'a nullement la force suffisante pour les protéger.

Voici le nom des personnes qui ont obtenu de la république mexicaine de grandes concessions de terres :

1° Etienne Austin, sur le Colorado; il a la permission d'amener 700 familles.

2° M. Leftivich du Kentucky. Sa concession renferme dix millions d'acres; elle est au-dessus de celle d'Austin et lui est contiguë; elle s'étend depuis les bords du Rio-Colorado jusqu'à ceux du Brazos dont elle comprend une grande partie On dit qu'elle est assez proche du golfe du Mexique pour assurer aux colons tous les avantages du commerce (1), et que les brises de mer empêchent que ce voisinage ne soit préjudiciable à la santé. L'acte de concession s'étend à 1200 familles. Ces terres sont situées entre le 31e et le 34e degrés de latitude: ce qui fait supposer sa température entre 80° (21° 31′) et 60° (12° 43′).

3° Hayden Edwards.... 800 familles;

4° M Thorn de New-York.

Ces derniers doivent s'établir à l'est, au nord et à l'ouest de la colonie d'Austin.

Il n'est pas probable que le petit nombre d'individus qui viendront des États-Unis pour se fixer dans ces colonies ajoutent soit à la richesse du pays, soit à celle des propriétaires de terres. Ils ne

(1) Quand ils auront quelque chose à vendre.

possèdent rien, ne connaissent aucune des commodités de la vie, et pendant la plus grande partie de leur séjour dans leur patrie, n'ont pu que soutenir leur existence. Ils étaient dans une contrée, où avec l'amour du travail, ils auraient pu s'enrichir. Ils ne sont qu'à demi civilisés; si en chassant pendant toute une journée ils peuvent se procurer assez de chair de bête fauve ou de bison pour se nourrir pendant une semaine; si leurs cochons peuvent s'engraisser en mangeant du gland sans qu'il leur en coûte rien, ni qu'ils soient obligés de se donner le moindre soin; ils ne prendront jamais la peine de semer du grain pour engraisser un bœuf, de faire des prairies artificielles, quand ils ne pourront avoir que de maigres pâturages naturels.

On conçoit que les conditions d'établissement sont extrêmement favorables aux émigrans. Mais quand même tous les avantages qui leur sont offerts seraient plus considérables que ceux qu'ils quittent en abandonnant les Etats-Unis, un seul motif suffirait pour empêcher tout chrétien protestant de souhaiter jamais de s'en prévaloir : c'est l'esprit bigot du gouvernement mexicain relativement à la religion. Le culte catholique est le seul qui soit permis; comme si Dieu exigeait que le genre humain adoptât un mode particulier d'adoration au lieu des hommages sincères qui partent du cœur. Mais les émigrans qui s'établissent au Texas ne s'inquiètent guères de l'exercice de leur religion, car il est difficile de connaître les principes qui les guident.

En 1812, une masse de fer malléable, pesant près de trente quintaux, fut apportée de la Nouvelle-Orléans à New-York. Il fut reconnu par les ouvriers qui l'essayèrent que ce métal était aussi bon que le meilleur fer de Suède. Cette masse est absolument amorphe, sa surface abonde en saillies et en dépressions, et est couverte d'une sorte de vernis, qui peut avoir été produit par le refroidissement subit de la masse. Je la vis à New-York en 1812. Plusieurs autres plus petites sont disséminées sur un espace de 7 à 10 milles, et cependant on ne rencontre dans cette contrée, ni

minérai de fer, ni aucun autre minéral, ce qui a fait supposer que cette masse est un aérolithe. Elle fut trouvée, d'après la carte du Mexique de Tanner, par 21° de lat. et 32° 50′ de longit., entre deux criques qui coulent vers le Brazos. Elle fut achetée par M. George Gibbs, ami zélé des sciences, qui l'a déposée dans le muséum de la Société philosophique de New-York.

Le Texas a été le théâtre de deux tentatives de révolution ; il est inutile que j'en entretienne la Société, puisque cet objet est étranger à la Géographie.

Je me bornerai à dire que le premier mouvement commença en 1812 à Nacogodchès; le chef était un orfèvre nommé Bernardo ; il réussit dans deux combats qu'il livra aux royalistes, commandés par les généraux Salcedo et Herrera qui, avec douze autres officiers, furent inhumainement mis à mort. Tous les Américains qui les avaient connus, et entre autres le brave général Pike, en parlaient avec les plus grands éloges. Mais les royalistes ayant réuni leurs forces sous le général Bredondo, le 18 août 1813, les insurgés républicains, sous les ordres de Toledo, furent battus à plusieurs reprises, à 12 milles de San-Antonio. Il faut le dire à l'honneur des Espagnols vainqueurs, tous les infortunés natifs des États-Unis qui s'étaient joints aux insurgés et qui se qualifiaient d'Américains, furent mis en liberté.

Une autre insurrection eut lieu en 1819 : elle fut également tramée à Nacogodchès; le commandement fut donné à James Long natif de l'état de Tenessée, et précédemment chirurgien dans l'armée américaine. Les troupes ne se montèrent jamais à plus de cent hommes. Il n'y eut pas de bataille livrée; cette bande mal organisée fut dispersée quand les troupes royalistes s'avancèrent. Plusieurs révoltés périrent de faim et de fatigue.

Essais de géographie méthodique et comparative, accompagnés de tableaux historiques faisant connaître la succession des différens états du monde, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, et suivis d'une théorie du terrain, appliquée aux reconnaissances militaires; par M. Denaix, *chef de bataillon au corps royal d'état-major, etc., etc.*

Introduction à la géographie physique et politique des états de l'Europe, par le même, 1 vol. in-8° et atlas. Paris, 1827, Picquet, Kilian, Denaix (1).

Des hommes auxquels il est permis d'avoir une opinion en géographie, reconnaissent depuis long-temps que l'esprit philosophique ne dirige pas assez l'étude de cette belle science dont lui seul peut reculer les limites; mais tous n'ont pas entendu l'esprit philosophique de la même manière: les uns le plaçant dans le cercle habituel de leurs idées, ont cru qu'il fallait lier la terre à ses habitans, de telle sorte que ceux-ci fussent une conséquence du sol et du climat. D'autres ont vu l'homme avant tout, et se sont imaginé que l'examen de la surface qu'il habite devait lui être subordonné.

Comme eux, M. Denaix, frappé de l'imperfection des méthodes adoptées en France et chez l'étranger, a reconnu que le vice radical de ces méthodes, soit qu'elles procèdent sous la forme d'élémens, soit qu'elles embrassent des généralités, était de n'offrir qu'une instruction morcelée, des données incomplètes et des rapports tronqués. Il n'a vu dans nos abrégés que des lignes de mathématiques enseignées comme bases des premières divisions de la sphère, et des exercices de mémoire dont l'intelligence était bannie. Il n'a remarqué dans les géographies générales qu'un asser-

(1) Le rapport verbal que nous avons fait sur les *Essais* de M. Denaix, dans la séance du 6 juillet 1827 de la commission centrale de la Société de géographie, est entièrement inséré dans cet article.

vissement aux divisions politiques et administratives qui enlevait aux descriptions du sol le mérite de la liaison et des rapports généraux, et ces traités lui ont paru beaucoup trop remplis de détails secondaires, qu'il range dans le domaine exclusif de statistiques et de dictionnaires géographiques.

Quant aux atlas, il regrette de n'y pouvoir saisir l'idée précise de la charpente générale d'un pays, et de l'assiette physique des contrées ou des états sur lesquels se porte l'attention. Il reconnaît toutefois que ces imperfections ne portent que sur le mode d'enseignement, sur la composition des ouvrages élémentaires, stationnaires quand tout marche en avant, routiniers quand la science, riche d'observations nouvelles, est assez forte pour sortir des sentiers battus.

C'est sous l'influence d'une telle manière de voir, que M. Denaix a composé ses Essais de géographie, et les cartes et tableaux qui l'accompagnent et dont le texte n'est que le développement.

Il est facile de pressentir déjà que les reproches faits par l'auteur à l'ancien système d'enseignement vont le conduire dans la route des divisions du globe en régions naturelles, et dans les conséquences immédiates d'élever tout l'édifice de nos connaissances sur les deux bases fondamentales de la géographie naturelle et de la géographie comparative.

Tels sont en effet les deux points de vue élevés dont l'auteur considère tout le vaste champ de la science.

On sait que le savant Ritter s'est occupé, dans un ouvrage justement célèbre, de la géographie considérée dans ses rapports avec la nature et avec l'histoire de l'homme; on sait aussi qu'avant lui Philippe Buache avait déjà mis sur la voie des divisions géographiques naturelles, et que ce géographe célèbre ne voyait dans les chaînes de montagnes *souvent hypothétiques* qu'un réseau continu établi par les lignes de partage des eaux.

M. Denaix, tout en profitant des faits recueillis par le premier, s'est assez généralement écarté de sa marche; il a pensé que la

connaissance de la superficie du globe peut s'acquérir sans remonter à l'histoire de sa formation et de ses révolutions, et sans recourir à l'*oryctologie*, qui traite de tous les minéraux et de tous les fossiles en général.

Il a rendu hommage aux grands talens du second, qu'il n'hésite pas à regarder comme le meilleur guide avec lequel on puisse s'engager dans le labyrinthe que forment les inégalités des surfaces terrestres, *quand il s'agit d'établir comment elles se sont coordonnées pour produire les bassins généraux et particuliers, les vallées, les cols, les ravins, les gorges, les plaines et les plus petites ondulations.*

Exposons maintenant, en peu de mots, les idées directrices du travail de M. Denaix et l'ensemble de son système, qu'on peut considérer comme un développement modifié de l'excellente méthode de disséquer le globe, donnée par M. Lacroix dans son *Introduction à la géographie mathématique et physique;* ouvrage dans lequel ce savant géomètre, pénétré comme Newton, Brentley et Jurin, des avantages du système de géographie générale que nous devons à Varenius, s'est aussi appliqué à exposer les principes de la géographie indépendamment de toute description particulière des lieux.

Le globe, considéré géographiquement, est une surface terraquée dont les diverses parties sont dans un état de dépendance réciproque. Comme planète, la terre est un ellipsoïde aplati dont les inégalités peuvent se comparer aux simples rugosités d'une orange, puisque le pic le plus élevé de l'Himalaya n'a guère que six dix-millièmes de la longueur du diamètre de l'équateur. Mais, relativement à ses habitans, la surface terrestre ne présente que des inégalités, parmi lesquelles un grand nombre excède de 3 à 4000 fois la hauteur de l'homme. C'est alors un polyèdre composé d'une quantité innombrable de faces différentes dont l'inclinaison et l'exposition ont la plus grande influence sur notre mode d'existence.

A partir du niveau des eaux océaniques, les continens s'élèvent

graduellement, et les parois, déterminant leurs faces principales, se subdivisent en un nombre infini de plans inclinés sur lesquels filtre et descend l'eau qui tombe de l'atmosphère.

L'importance géographique des hauteurs ou reliefs sur le globe, est déterminée moins par leur masse, par leur élévation absolue et par leur caractère géognostique, que par l'ordre des limites naturelles dont ils font partie. Des exemples pris dans les systèmes de montagnes de notre Europe, dans les Alpes mêmes, viennent à l'appui de ces principes, et cette chaîne, malgré son excessive hauteur et son immense développement, n'appartient que par le Saint-Gothard, le Splugen et le Septimer, au faîte sur lequel il convient d'appeler l'attention quand on veut procéder au partage de l'Europe en divisions géographiques naturelles. « Tout ce qui dans cette chaîne n'est pas compris entre les sources du Rhône et de l'Inn ne constitue que des divisions secondaires subordonnées à une division principale; la ligne continue du partage des eaux, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'aux sources de la Petchora et de la Cosva dans les monts Ourals. » Nous citons cette application des principes de l'auteur, parce qu'elle nous semble le commentaire le plus clair de sa théorie, dont nous continuons l'exposition.

Les bassins hydrographiques sont entourés ou séparés les uns des autres par une suite de faîtes ou de dos; quand ces arêtes sont non interrompues, elles reçoivent la dénomination de lignes de partage des eaux.

Ici la liaison qui unit l'orographie et l'hydrographie, la représentation des montagnes et celle des eaux, devient sensible. La seconde nous initie à la connaissance des différens courans, qui ne sont autres que les arières des continens. La première nous dessine la limite de leurs bassins, et l'examen des sommités de ces mêmes bassins nous donne un réseau continu d'arêtes, ou, en d'autres termes, le squelette des parties solides. Ici laissons parler l'auteur.

« Par la division des continens en bassins hydrographiques de différens degrés, déterminés d'après le caractère géographique des eaux qui en occupent le fond ; par le partage des bassins hydrographiques, en versans généraux ou particuliers, c'est-à-dire en pentes à l'opposite et descendant de la ligne de partage des eaux jusqu'au plan ou jusqu'au lit commun auquel elles aboutissent, il devient possible de soumettre tous les reliefs du globe à un classement méthodique en harmonie avec l'arrangement hydrographique. Par ce classement tous les faîtes, toutes les arêtes et tous les plans d'inclinaison se trouvent coordonnés en raison de l'importance réelle qu'ils ont dans l'analyse complète de la surface terraquée. »

Dans ce système qui bannit les limites éventuelles comme trompeuses et qui les rejette de l'enseignement, toute la science repose sur l'inaltérabilité des grands traits du globe, par lesquels tout est lié dans l'étude de la terre. De cette étude du sol ou des couches superficielles on passe par voie de conséquence à l'étude des climats, puis à celle des produits qu'ils favorisent, puis enfin à la distribution des êtres organiques, à la connaissance des races humaines, et successivement à la formation des sociétés et des empires.

Tel est l'exposé des idées, adoptées déjà par des géographes d'un mérite reconnu, qui dirigent le travail de M. Denaix. Convaincu que la méthode naturelle et comparative est la seule d'où puisse sortir un enseignement rigoureux et positif, il commence sa tâche longue et difficile par la base sur laquelle tout roule dans ce vaste système, l'*anatomie du globe*.

Pour exprimer les mouvemens du terrain, les accidens du sol et des eaux, ou leurs rapports réciproques, M. Denaix a pensé que les dénominations anciennes, créées pour un autre ordre de choses, étaient insuffisantes ; il croit devoir leur substituer d'autres *termes* empruntés en grande partie aux sciences anatomiques et botaniques. Ici, l'intérêt de l'enseignement est-il bien entendu ? Et

l'auteur s'est-il bien rendu compte des obstacles que sa nomenclature pouvait apporter à l'adoption du fond de sa nouvelle méthode? C'est une question que la réserve qui m'est imposée me permet de faire et me défend de résoudre. Toutefois, en thèse générale, une nomenclature n'est que la chose dont on parle, réduite à sa plus simple expression ou l'expression elliptique de la chose même. La moins difficile oblige encore, pour être promptement comprise, à certaines combinaisons de la pensée. Toute nomenclature doit donc être d'autant plus simple, que la science à laquelle elle s'applique est plus populaire, et cette simplicité balance même les avantages d'une précision plus rigoureuse. Dans toute amélioration il faut procéder avec mesure et respecter le plus possible les habitudes reçues. L'habitude est une puissance qu'on ne détrône pas facilement.

La seconde partie du texte que publie en ce moment M. Denaix, est consacrée à l'introduction de la géographie physique et politique de l'Europe. Elle est divisée en quatre chapitres, dans lesquels l'auteur passe en revue la situation, les limites, la position, les climats, la superficie et l'étendue de cette partie du monde, toujours en suivant ses divisions naturelles par les eaux océaniques et par les lignes de partage des eaux à la surface de la terre-ferme; l'auteur trace ensuite le sommaire d'un périple de la presqu'île européenne, et se livre enfin à l'étude de ses montagnes.

Si M. Denaix n'oublie aucune des identités qui existent entre telle ou telle chaîne, tel ou tel bassin, il ne passe pas non plus sous silence les points de ressemblance qui peuvent se rencontrer entre son travail et celui de ses devanciers, MM. Kunz, Hahnzog et Hoffmann; il reconnaît tout le parti qu'il a tiré de l'ouvrage du second, et déclare que le journal de *géographie générale*, rédigé par le dernier, et destiné à composer un cours complet, a des rapports de doctrine avec ses Essais. Comme lui, M. Hoffmann, est un des élèves de cette nouvelle école, à la tête de laquelle marchent les Lacroix, les Zeune, les Ritter, les Muller, les Go-

mez; et comme lui, le savant professeur allemand trouve dans l'orographie et l'hydrographie, les bases fondamentales de l'enseignement géographique.

Il est encore un autre emprunt fait par M. Denaix. Il a pris au professeur Bisinger l'idée de ne présenter en géographie aucun objet isolément, mais toujours en rapport avec ce qui se trouve de correspondant ou de différent dans d'autres lieux. C'est dans son Exposé comparatif de la puissance fondamentale et de l'importance relative des états de l'Europe, publié à Vienne, que l'auteur allemand a fait avec beaucoup d'art et de succès l'usage le mieux entendu de cette méthode philosophique.

L'analyse des cartes qui composent cette livraison sortirait du cadre qui nous est tracé. Il nous suffit de faire observer que ces cartes sont l'application raisonnée du système général de l'auteur, et qu'elles sont parfaitement exécutées dans ce système.

Quel que soit le sort qui attende la nouvelle méthode de M. Denaix, nous devons reconnaître qu'elle s'appuie sur les progrès de la science, sur le besoin d'une direction mathématique et sur l'esprit d'analyse qui domine toutes les branches des connaissances humaines. Sans faire entendre les expressions de l'éloge qui viennent expirer sur nos lèvres, nous croyons que ce travail, où l'ordre n'est pas moins remarquable que l'enchaînement des faits, la liaison des identités et la précision des conséquences, est digne de toute l'attention et de la reconnaissance des amis de la science.

LARENAUDIÈRE.

MÉLANGES.

Description du lac de Zirknitz.

Le lac de Zirknitz se trouve au milieu d'une chaîne de hautes montagnes à huit milles environ de la fameuse caverne de Planina. Il n'est remarquable ni par son étendue, ni par la beauté de ses

rivages. Les rochers qui l'environnent sont nus, stériles et uniformes; sa célébrité ne lui vient que du flux et du reflux de ses eaux qui sortent des cavités des hauteurs environnantes et qui roulent dans les mêmes profondeurs. Il n'est vraiment digne d'être visité qu'à l'époque où les eaux disparues permettent d'observer les orifices des conduits d'où elles proviennent et dans lesquels elles se retirent. C'est seulement alors qu'on peut se faire une idée précise de ce grand phénomène et des causes qui le déterminent. Ce lac a environ 6 milles anglais de long sur trois de large; il a creusé son lit dans un banc calcaire, terrain prédominant dans cette partie de la Carniole. Vers le milieu de l'été, au temps des grandes chaleurs, quand la neige a disparu du haut des montagnes, les eaux du lac commencent à décroître. Si la sécheresse est grande et prolongée, le décroissement est rapide, et le lac est à sec en peu de semaines. Bientôt une riche végétation sort du limon abandonné par les eaux. Si l'été s'annonce bien, les paysans des environs ensemencent le fond du lac en trèfle, en sainfoin, en luzerne ou simplement en graines de foin. Ils cultivent aussi le riz, dans les parties plus élevées. Deux mois après, des hautes herbes ondulent sous le souffle des vents, là où des vagues s'agitaient sous les coups de la tempête, et le chasseur poursuit le gibier aux lieux mêmes où peu de temps auparavant ses lignes faisaient la guerre au brochet avide. Au moment où les eaux du lac sont entièrement écoulées, on distingue parfaitement les canaux ou plutôt les cavernes qui leur servent d'issue. Quelques-unes sont dans le fond même du lac et d'autres sur les côtés. L'entrée de plusieurs d'entre elles est praticable, mais on ne peut avancer long-temps, l'eau et le rétrécissement de ces conduits souterrains sont des obstacles insurmontables: toutes ces cavernes ont une pente plus ou moins inclinée; elles règnent également dans la partie méridionale du lac. Quand les pluies d'automne commencent à tomber, les eaux commencent à sortir de ces réservoirs souterrains, et, si les pluies continuent, ces eaux jaillissent avec une telle impétuosité qu'on les voit lancer

souvent des brochets meurtris et défigurés par le choc qu'ils ont éprouvé contre les rochers qui garnissent l'intérieur de ces cavernes. Alors les oiseaux s'échappent par volée des touffes de verdure qui vont disparaître; les cultivateurs retirent en hâte ce qui reste d'herbe et de grain coupés, et le lac redevient en peu d'instans une immense nappe d'eau.

Le temps de sa sécheresse dépend de la sécheresse même de la saison. En 1821, par exemple, les eaux s'écoulèrent au commencement de l'été et reparurent à la fin de novembre, et se retirèrent de nouveau à la fin de février 1822. Il faut remarquer qu'il n'avait pas plu depuis le commencement de janvier et que les neiges des montagnes étaient gelées. Quand l'été est humide, il arrive quelquefois que le lac ne se dessèche pas entièrement, preuve que ses sources ne sont pas souterraines, quoique les canaux qui les conduisent dans le bassin soient souterrains.

Il ne paraît pas difficile d'expliquer ce phénomène, et il ne mérite pas l'étonnement des nombreux voyageurs et des naturalistes qui en ont parlé. Toute la chaîne des montagnes voisines se compose d'un calcaire poreux au travers duquel pénètrent les eaux pluviales et celles qui proviennent de la fonte des neiges. L'intérieur de cette chaîne est coupé et traversé en tous sens par une suite de galeries et d'excavations dans lesquelles les eaux viennent se réunir, d'où elles poursuivent leur course jusqu'à ce qu'elles trouvent une issue comme dans la vallée de Planina ou dans le lac de Zirknitz. L'immense quantité de poissons qui se retire avec les eaux de ce dernier, et qui revient avec elles, prouve que les réservoirs souterrains dans le sein de la montagne, sont assez étendus et assez profonds pour qu'ils y puissent vivre et prospérer.

Quant aux canaux d'écoulement, il est impossible de les suivre et, par conséquent, d'établir rigoureusement le point où ils déchargent leurs eaux. Mais on peut arriver à des conjectures qui ont toute l'apparence d'une démonstration, si l'on observe que tout le pays, à partir des frontières nord de la Carniole jusqu'aux

rivages de l'Adriatique, et des grottes de Planina jusqu'aux sources de la Timavo, est plein de courans qui sortent subitement du sol et qui annoncent par conséquent une marche antérieure souterraine que rien n'empêche de rattacher à l'écoulement du lac de Zirknitz.

Le Jersero, sortant d'une grotte profonde; l'Idria, jaillissant d'une montagne voisine des mines; le Wippach, se montrant de la même manière, sont très-probablement des produits du Zirknitz. On ne peut encore supposer que le Timavo s'alimente des eaux du même réservoir périodique.

Russel's tour in Germany.

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

§. 1er. *Procès-Verbaux des Séances.*

Séance du 6 juillet 1827.

S. Exc. le ministre de la marine transmet une lettre du ministre de la guerre qui l'informe que, d'après ses intentions, les archives du dépôt de la guerre seront ouvertes aux membres de la commission chargée du travail relatif au nivellement et à la carte hydrographique de la France. M. le chev. Bonne, chef du bureau des calculs géodésiques, est spécialement invité par S. Exc. à seconder les efforts de la commission.

M Becquey, directeur-général des ponts et chaussées, transmet également un tableau des pentes du Rhône dans les différentes parties de son cours, dressé avec soin par M. Cavenne, inspecteur divisionnaire. Renvoi à la commission de la carte hydrographique.

M. le baron de Humboldt adresse ses remercîmens à la Société qui l'a nommé l'un de ses présidens honoraires. Ce savant voit avec une vive satisfaction qu'elle veut ajouter aux services qu'elle a déjà rendus à la science, celui de distribuer des instrumens aux

voyageurs pour des mesures barometriques et géodésiques, pour des observations de climatalogie ou des recherches sur les courbes magnétiques.

M. C. Moreau, vice-consul de France a Londres, remercie la Société du titre de correspondant qu'elle lui a accordé, et lui adresse une carte d'Ecosse et un tableau comparatif de la population de la Grande-Bretagne, en 1801, 1811 et 1821. Il s'est empressé de seconder ses vues en donnant à ses réglemens et à ses programmes de prix la destination la plus utile aux intérêts de la science. Il soumet en même temps à la commission centrale une proposition qui a pour but d'établir un prix en faveur des voyageurs qui parcourent les régions les plus éloignées du globe. Ce prix serait accordé à celui qui ferait des découvertes importantes en géographie.

MM. Taillefer et Peyronneau informent la Société de leur prochain départ pour un voyage dans la Colombie, et sollicitent ses conseils et ses instructions. Leur projet est de visiter le lac de Maracaïbo, Santa-Fé, Popayan; de suivre le cours de la Magdalena; de voir Carthagène, Porto-Bello, Panama; de s'embarquer pour Guayaquil; de pénétrer ensuite dans les Andes, et de suivre les rives de l'Orénoque jusqu'à son embouchure.

La commission centrale invite sa section de correspondance à s'occuper de la rédaction d'une série de questions sur les contrées que doivent visiter ces voyageurs.

M. Eyriès annonce l'arrivée, en Mingrélie, de M. le chev. de Gamba, après dix jours d'une navigation très-périlleuse sur la mer Noire. Ce voyageur promet d'adresser à la Société des renseignemens géographiques sur ce nouveau voyage.

Sur la proposition de M. Brué, la commission invite M. Jodot à lui rendre compte d'un niveau réflecteur inventé par M. Burel, lieutenant-colonel du génie, et dont il s'est servi avec avantage pour son nivellement du cours de la Meuse; il le comparera avec les niveaux en usage pour la conduite des travaux d'art, et parti-

culièrement avec un niveau très-ingénieux inventé en Angleterre, et dont il a été rendu compte dans le Bulletin universel des sciences.

M. le président appelle l'attention de la Société sur la publication des commentaires et de la carte qui doivent être joints au Voyage de Marco Polo. La section de publication est invitée à s'occuper de ce travail.

M. de Larenaudière fait un rapport verbal sur les Essais de géographie méthodique et comparative, que l'auteur, M. Denaix, a offerts à la Société. (Voir page 14.)

Il s'élève, à ce sujet, une question qui a pour but de savoir si l'on doit faire des rapports sur les ouvrages des membres de la commission centrale. Après diverses observations, l'examen de cette question est renvoyé à la séance prochaine.

Séance du 20 juillet.

M. le directeur-général des ponts et chaussées annonce à la commission spéciale de la carte hydrographique, qu'il a lu avec intérêt le rapport qu'elle lui a fait sur le baromètre de M. Bunten. (Voir pag. 46.)

M. C. Moreau, correspondant de la Société, à Londres, adresse de nouveaux détails très-circonstanciés sur l'expédition du capitaine Franklin, ainsi que le document présenté au parlement d'Angleterre, sur les établissemens anglais de la côte de Sierra-Leone; l'ouvrage est intitulé : *Report of the Commissioners of inquiry into the Colony of Sierra-Leone.* (Voir pag. 28.)

La Commission invite M. Eyriès à lui faire un rapport sur cet ouvrage.

M. Barbié du Bocage aîné communique une lettre de M. Rousseau, datée du 24 mai, de Tripoli, de Barbarie, relative à des manuscrits d'Ebn-Batouta et d'Ebn-Khaldoun qu'il se propose d'envoyer à Paris; il donne des nouvelles du Major Laing, d'où il résulterait que le bruit de sa fin tragique serait confirmé.

M. Jomard expose qu'il est peu vraisemblable que le consul anglais à Tripoli, beau-père du voyageur, ignore la nouvelle dont il s'agit, comme il faudrait le supposer.

M. Jomard communique une lettre de M. Corabœuf, relative aux opérations que cet ingénieur est chargé d'exécuter dans les Pyrénées pour la triangulation de la grande carte de France. Il vient de mesurer, près de Dax, une base longue d'à peu près 11200 mètres, qui excède celle de Perpignan de 500 mètres environ.

M. Jullien offre les six premiers cahiers (1827) de la Revue Encyclopédique, publiée sous sa direction. Cet intéressant recueil, qui présente le résumé des travaux scientifiques et littéraires les plus importans de l'année, dans les différentes parties des connaissances humaines et chez toutes les nations civilisées, sera désormais adressé à la bibliothèque de la Société.

Plusieurs autres ouvrages sont offerts par S. Exc. le ministre des affaires étrangères, et par MM. de Mirbel, Marsden et Vaysse de Villiers. (Voir pag. 27.)

La section de correspondance, par l'organe de son secrétaire, fait un rapport sur diverses questions soumises à son examen : elle propose : 1° de prendre en considération les deux propositions faites par M. Moreau, d'insérer dans les principaux journaux anglais les actes de la Société de nature à être répandus ; et d'établir un prix en faveur du voyageur qui fera connaître à la Société une découverte géographique importante ; 2° d'adopter la série de questions sur l'Amérique, dressée par M. Brué pour le voyage de MM. Taillefer et Peyronneau ; 3° enfin, elle émet le vœu que la Société, dans l'intérêt de la science, confie des instrumens barométriques et thermométriques aux voyageurs qui sollicitent ses conseils et ses instructions, pourvu toutefois qu'ils donnent des garanties suffisantes de leur aptitude à ce genre d'observations.

La commission adopte ces conclusions, et décide que le sujet

de prix proposé par M. Moreau, sera renvoyé au comité chargé de la rédaction du programme pour l'année 1828. Elle arrête, en outre, que les questions de M. Brué seront insérées dans le Bulletin, et formeront la seconde série du Recueil que publie la Société. Elle invite M. Acosta, membre de la Société, à recommander MM. Taillefer et Peyronneau à ceux de ses compatriotes qui pourraient favoriser leur voyage.

M. Jomard présente un résumé de l'état comparatif de la population de la Grande-Bretagne, en 1801, 1811 et 1821, adressé à la Société par M. Moreau. (Voir pag. 45.)

En vertu de la décision prise à la dernière séance, la commission centrale arrête qu'à l'avenir il ne sera plus fait de rapport sur les ouvrages de ses membres.

§ 2. *Admissions, offrandes, etc.*

MEMBRES NOUVELLEMENT ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 20 juillet.

M. La Tour Allard, de la Nouvelle-Orléans.

M. Fabre, propriétaire, ex-vérificateur du cadastre, à Bourges.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 6 juillet.

Par S. E. le ministre des affaires étrangères : *Auteurs classiques latins*, tomes 85 et 86.

Par M. Duperrey : *Observations du pendule invariable, de l'inclinaison et de la déclinaison de l'aiguille aimantée, faites dans la campagne de la corvette* la Coquille ; une brochure in-8°, 1827.

Par M. C. Moreau : *Map of Scotland, from original materials obtained by the Parliamentary commissioners for Highland roads and Bridges*, etc., 1811, une feuille. — *Comparative Statement of the population of the several counties of Great Britain*, 1801, 1811, and 1821.

Par M. Depping : *Analyse des derniers renseignemens sur la source*

et le cours du Bourampouter. — Description physique des îles Canaries.

Par M. de Férussac : *Bulletin des sciences géographiques*, cahier de juin.

Par M. de Leuven : *Journal des voyages*, cahier de mai.

Par la Société de la morale chrétienne : *Numéro 45 de son Journal.*

Séance du 20 juillet.

Par S. E. le ministre des affaires étrangères : *Tableau historique et pittoresque de Paris, par M. de St.-Victor*, tome 4e, avec atlas.

Par M. C. Moreau : *Report of the commissioners of inquiry into the state of the Colony of Sierra-Leone*, 1827, un vol. in-4°.

Par M. Marsden : *A catalogue of books and manuscripts collected with a view to the general comparison of languages, and to the study of oriental literature*, Londres, 1827, un vol. in-4°.

Par M. Mirbel : *Recherches sur la distribution géographique des végétaux phanérogames de l'ancien monde, depuis l'équateur jusqu'au pôle arctique*, Paris, 1827, un vol. in-4°.

Par M. Vaysse de Villiers : *Tableau descriptif, historique et pittoresque de la ville, du château et du parc de Versailles*, 1827, un vol. in-12.

Par M. Jullien : *Revue encyclopédique*, ou *analyse raisonnée des productions les plus remarquables dans la littérature, les sciences et les arts*, tomes 1 et 2, 1827.

Par MM. Eyriès et de Larenaudière : *Nouvelles annales des voyages*, cahier de juillet.

Par les rédacteurs du Globe ; *plusieurs numéros de leur journal.*

Documens et communications.

NOTE *sur les établissemens anglais de la côte de Sierra-Leone, communiquée par* M. C. Moreau, *Vice-Consul de France à Londres, et membre de la Société Royale.*

La Société de géographie de France me permettra-t-elle d'attirer un moment son attention sur l'important document que j'ai

l'honneur de lui adresser : il est relatif aux établissemens anglais sur la côte d'Afrique, connue sous le nom de Sierra-Leone ; l'Europe entière a connaissance des dépenses énormes qu'ils ont occasionnées depuis 1787 jusqu'à ce jour, et du nombre prodigieux d'Européens qui y ont succombé. Depuis plusieurs années le parlement sollicitait des détails statistiques sur ces importantes possessions ; ils viennent enfin de lui être présentés, le 7 mai 1827, par la commission chargée de recueillir, par le moyen des nombreux agens britanniques, les détails les plus circonstanciés non-seulement sur Sierra-Leone, mais aussi sur les possessions des Anglais et de leurs alliés, tant sur la rivière Gambie que sur la Côte-d'Or. Les commissaires, dans leur premier rapport adressé à S. Exc. le comte Bathurst, ministre des Colonies, ont traité, d'après des milliers de documens officiels, l'état présent et passé de Sierra-Leone sous les rapports suivans :

1° Son étendue et ses limites ;

2° Le nombre, les conditions, les classes et la population ;

3° Les fortifications et l'affranchissement des esclaves ;

4° L'éducation de la jeunesse, l'instruction religieuse et les réglemens y relatifs ;

5° L'agriculture ;

6° Le commerce, les importations, les exportations, etc. ;

7° Les revenus et les dépenses ;

8° L'administration civile et judiciaire ;

9° (Article important). Observations sur le climat de Sierra-Leone, sur ses dépendances, sur la rivière Gambie, et sur la Côte-d'Or.

Le deuxième rapport de la commission ne sera présenté, dit-on, qu'en 1828 ; il traitera en détail des dépendances sur la rivière Gambie et sur la Côte-d'Or. Je ne manquerai pas de le faire parvenir à la Société dès qu'il aura été présenté au parlement ; on y joindra, dit-on, un grand nombre de pièces justificatives.

P. S. On a reçu à l'amirauté, à Londres, des dépêches des éta-

blissemens anglais à la côte d'Afrique, jusqu'à la fin de mars; on y avait appris avec une grande joie que les prisonniers que le roi des Ashantées avait faits dans les derniers combats qu'il a livrés aux Anglais ou à leurs alliés, n'ont point cruellement péri, comme on l'avait d'abord cru; seulement quelques officiers, parmi lesquels se trouve sir Mac-Carthy, tués dans l'action ou mortellement blessés, auraient été décapités; mais on aurait épargné la vie des officiers et soldats anglais, faits prisonniers, et ils seraient assez bien traités dans Cromasie, capitale du royaume des Ashantées; mais comme, en conséquence d'un ordre de ce monarque noir, aucun blanc ne peut plus pénétrer dans son royaume, le gouverneur, sir Campbell, a fait demander à plusieurs Fantées s'ils voulaient se rendre en mission à Cromasie: aucun d'eux n'avait encore accepté au départ des dépêches, vu l'animosité des nègres contre les blancs ou alliés des blancs; plusieurs de leurs principaux chefs ayant perdu la vie dans la dernière guerre, entre lesquels se trouvaient les plus proches parens du roi.

NOUVELLES *de l'expédition du capitaine Franklin, communiquées par le même.*

Le célèbre voyageur Franklin, et les personnes qui l'accompagnent dans sa périlleuse expédition, ont donné de leurs nouvelles; et les dépêches reçues à l'amirauté portaient différentes dates du mois de mars; la dernière est du 12 : rien n'a encore transpiré de leur contenu, seulement on assure que le capitaine Franklin, les personnes et les marins qui l'accompagnent étaient en bonne santé; cette fois, dit-on, les détails de ce second voyage seront lus sans exciter ces sentimens pénibles que l'histoire de la première expédition faisait naître.

Le capitaine Franklin s'est assuré de la continuité de la communication maritime depuis l'embouchure de Coppermine jusqu'à la rivière de Mackenzie; ils ont continué ensuite leur route jusqu'au

149° 48′ longitude occidentale; mais avant d'y arriver, un brouillard assez épais commençait à les inquiéter; en effet, il augmenta tellement qu'il ne leur fut plus possible de continuer sans danger leur voyage, et c'est, dit-on, à l'unanimité qu'ils résolurent de retourner en Angleterre.

Les journaux d'Amérique annoncent son arrivée à New-York en juillet.

Je ne manquerai pas de tenir la Société au courant des détails de ce voyage. On dit que le capitaine Franklin a fait différentes découvertes et observations curieuses.

Nota. Une autre lettre annonce que les nouvelles du capitaine sont datées du 29 avril 1827.

Lettre *du capitaine Franklin, communiquée par le même.*

Fort Franklin, sur le grand Lac de l'Ours, le 21 septembre 1826.

Je vous prie d'avoir la bonté de faire parvenir les dépêches ci-jointes dans le plus court délai possible, pour le gouvernement, à Montréal.

Je suis charmé de pouvoir vous apprendre l'heureux retour à l'établissement, de tous les membres de l'expédition après avoir exploré les côtes de la mer depuis le 113° de longitude jusqu'au 140e 38′ à l'ouest.

Signé John Franklin,
Capitaine commandant l'expédition.

Nouveaux *détails sur la dernière expédition du capitaine Franklin, à la rivière Mackenzie et à l'Océan Glacial, communiqués par le même.*

Grand-Lac-de-l'Esclave, le 12 novembre 2826.

On sait que le principal objet de l'expédition était de découvrir un passage navigable à l'ouest de l'embouchure de la rivière

Mackenzie jusqu'au détroit de Behring, et que *le Blossom*, bâtiment de la marine royale, fut expédié pour se porter, par la voie du cap Horn, au cap de Glace ou dans le détroit de Kotzebue, à la rencontre du capitaine Franklin. Ce dernier, si ses moyens le lui permettaient, devait envoyer un détachement à l'est pour explorer les côtes entre la Mackenzie et la Coppermine, et retourner ensuite, par terre, de l'embouchure de cette dernière rivière à l'établissement formé sur le lac de l'Ours.

L'habileté avec laquelle le capitaine Franklin sut prendre ses mesures, le mit en état de descendre la rivière Mackenzie et de visiter la mer du pôle arctique l'année dernière, c'est-à-dire dans le cours des six mois qui suivirent son départ d'Angleterre, et de retourner, pour la seconde fois, de cette rivière au fort Franklin sur le lac de l'Ours en pleine eau, cet endroit étant indiqué pour y prendre des quartiers d'hiver. Le capitaine côtoya en même temps le lac de l'Ours, afin de pouvoir fixer d'une manière positive la distance qu'il y a de son extrémité orientale à la rivière de Coppermine. Les connaissances acquises sur cette contrée dans le cours de l'expédition, tendaient uniquement à perfectionner le plan des opérations pour cette année, et l'ample fourniture de provisions faite par la compagnie de la baie d'Hudson, au printemps dernier, facilitèrent au capitaine Franklin les moyens d'équiper deux divisions. On fit l'acquisition, pour le service de l'Angleterre, de trois bateaux construits en bois d'acajou, bois qui parut très-convenable au but qu'on s'était proposé. Ces bateaux étaient d'une construction légère, et avaient peu d'étendue, afin de pouvoir être transportés plus aisément dans les différens portages qu'on rencontre sur toute la route de la factorerie d'York et la baie d'Hudson jusqu'au lac de l'Ours; mais, par les soins employés à leur construction, on atteignit cet endroit sans avoir éprouvé de dommage notable, et ils répondirent mieux à notre attente que nous n'osions nous en flatter. Un quatrième bateau fut construit en bois de sapin sur le lac de l'Ours

dans les mêmes proportions que les précédens, et on reconnut qu'il valait bien autant. La principale partie de l'expédition qui devait se diriger vers l'ouest, était sous les ordres directs du capitaine Franklin, et consistait en deux bateaux nommés *le Lion* et *la Confiance*, et montés par le lieutenant Back, onze matelots anglais, d'autres marins et gens du pays, deux voyageurs canadiens et un interprète du pays des Esquimaux. L'expédition orientale comprenait M. Kendall, en qualité d'aide-intendant, un matelot, deux marins, six hommes du pays, et des Esquimaux, embarqués sur *le Dauphin* et *l'Union*, tous placés sous la direction du docteur Richardson.

Nous quittâmes nos quartiers d'hiver le 21 juin; nous descendîmes la Mackenzie jusqu'au 2 juillet, par les 67° 38′ nord, et les 138° 53′ de longitude ouest. Dans cet endroit, nommé *Parting-Point* ou point de séparation, par le capitaine Franklin, la rivière se divise en plusieurs branches larges et divergentes, séparées les unes des autres par des langues de terre basses et sujettes aux inondations. On convint que les deux divisions de l'expédition se sépareraient ici, et que chacune d'elles suivrait la direction du canal qui se rapporterait le mieux aux routes qu'on s'était prescrites de part et d'autre.

L'automne précédent, le capitaine Franklin avait suivi le canal du milieu, et atteint le banc de l'île Garry, latitude 69° 30′ nord; longitude 135° 45′ ouest. Il jugea cette fois à propos de prendre la direction du bras qui était le plus à l'ouest, et qu'entourent des montagnes de rochers; il parvint à son embouchure le 7 juillet. Elle se trouva tellement encombrée de bancs de sable, que l'équipage se vit obligé de traîner les bateaux pendant l'espace de quatre milles anglais, même quand l'eau était à sa plus grande hauteur. Dans cette pénible situation ils furent visités par un grand nombre d'Esquimaux, qui, dans le principe, se comportèrent avec calme, et proposèrent de faire des échanges d'une manière tout-à-fait amicale; mais à la longue le désir du pillage leur

vint; et se fiant à la supériorité du nombre, d'après un certain signal, deux cent cinquante hommes vigoureux, armés de longs couteaux, s'élancèrent brusquement dans l'eau, saisirent l'un des bateaux, et le traînèrent sur le rivage. Toutefois les sages mesures que le capitaine Franklin avait prises, secondées efficacement par la promptitude du lieutenant Back à exécuter ses ordres, par sa fermeté et celle de l'équipage du bateau, sauvèrent les provisions et autres objets de quelque importance des mains de ces pirates : le bateau fut remis à flot sans qu'on eût tiré un coup de fusil, sans que personne, de part et d'autre, eût reçu la moindre injure. Cette même troupe revint deux fois à la charge, la nuit et le jour suivant, pendant que l'on était à terre pour réparer les agrès qui avaient été coupés dans le fort de la bagarre ; mais la bonne contenance du capitaine Franklin, et les préparatifs de défense de son faible équipage, détournèrent l'ennemi de renouveler l'attaque. Les autres petites troupes d'Esquimaux, qui vinrent ensuite le long de la côte, ne montrèrent plus que des dispositions amicales.

Dès le 9 de juillet, le capitaine Franklin fut arrêté par les glaces qui ne s'étaient point détachées de terre; à dater de ce moment jusqu'au 4 août, il ne lui fut possible d'avancer que quand leur séparation avait lieu, et il faisait rarement plus d'un mille ou deux par jour. Durant le cours de cette ennuyense route, il atteignit le 14e degré de longitude, à mesure que la glace fournissait un passage aux bateaux, mais d'autres obstacles d'une nature beaucoup plus grave vinrent entraver son voyage et ses progrès. La côte était si plate et d'un accès si difficile à la basse marée, que l'abordage sur la terre ferme ne put s'effectuer qu'une fois, après avoir passé le 139e degré de longitude, ce qu'on avait déjà tenté de faire fréquemment en traînant le bateau pendant l'espace de plusieurs milles à travers la vase. Le capitaine, dans toutes les occasions qu'il eut d'aborder à la côte, après la séparation des glaces, la trouva bordée de rochers, et son équipage eut singulièrement à souffrir du manque d'eau fraîche : on en fut même

une fois privé pendant deux jours entiers. Une forte brume, un vent frais mais lourd, empêchèrent l'expédition d'abandonner cette partie inhospitalière de la côte, et le départ fut retardé de huit jours à cause d'un brouillard d'une épaisseur telle, que l'on ne pouvait distinguer les objets à une très-petite distance ; le temps était presque toujours orageux. Cependant, malgré tous ces obstacles, en apparence insurmontables, et grâce à la courageuse résolution, à la persévérance du capitaine Franklin et de son équipage, on parvint, le 18 août, à atteindre le 150e degré de longitude ; on avait alors exécuté plus de la moitié du chemin le long de la côte jusqu'au cap de Glace ; on était encore abondamment pourvu de provisions ; les bateaux étaient en bon état, on avait devant soi une mer libre et ouverte à la navigation. Les forces de notre monde se trouvaient un peu diminuées après tant de fatigues, mais son courage demeura inébranlable. Néanmoins le moment n'était point encore arrivé où le capitaine Franklin, tout en suivant ses instructions à la lettre, devait examiner s'il y aurait possibilité d'atteindre le détroit de Kotzebue avant l'arrivée de la mauvaise saison, ou s'il devait perdre l'espérance de parvenir à ce but. Il ne pouvait lui être permis de compromettre la sûreté de l'équipage, en continuant à suivre la terre ; c'eût été le comble de la témérité que de vouloir tenter d'arriver jusqu'au détroit de Kotzebue, en longeant une côte inconnue dans une saison déjà avancée, même en supposant que *le Blossom* y fût parvenu de son côté. Il est certain qu'à une latitude aussi haute, il devait être extrêmement douteux qu'on pût apprendre si ce vaisseau était alors ou non arrivé au rendez-vous. Aussi le capitaine Franklin, en homme de sens et par suite de la sollicitude dont il a constamment fait preuve pour la sûreté de ceux qui ont eu le bonheur de servir sous ses ordres, résolut de revenir au lac de l'Ours. Ce fut pour lui et pour tous les siens un grand sujet de regret, d'être obligés de diriger leur retour le long d'une côte non encore explorée. On ne tarda pas d'acquérir la preuve que le capitaine avait eu raison de

prendre cette détermination : une continuité successive de temps orageux s'était déjà manifestée ; il avait, d'ailleurs, été prévenu par plusieurs jeunes Esquimaux bien intentionnés, que leurs compatriotes s'étaient rassemblés en grand nombre vers l'embouchure de la rivière Mackenzie, et qu'un fort parti de montagnards indiens s'était mis en route pour intercepter sa marche. Si donc le capitaine s'était arrêté quelques jours de plus, il est plus que probable qu'il n'aurait pu échapper que difficilement à ses nombreux ennemis. Il eut au contraire le bonheur d'arriver, avec son équipage, en parfaite santé, au lac de l'Ours, le 21 septembre ; et il envoya le lendemain matin un exprès au gouvernement, pour lui rendre compte de son voyage. Comme il était urgent que l'exprès partît sans délai afin de pouvoir remonter la Mackenzie, tandis que la navigation était encore libre, le capitaine eut à peine le temps de m'envoyer à la hâte une courte esquisse de son expédition ; esquisse qui a dû, par cette raison, être fort imparfaite. J'ai omis de dire que le cours de la côte reportait l'expédition par le 70e deg. 1/2 de latitude vers le nord.

A l'égard du détachement de l'expédition qui se sépara du capitaine Franklin, et se dirigea à l'est, il suivit la branche la plus orientale de la rivière par laquelle Mackenzie revint en quittant la mer, et dont il a donné une description exacte et soignée. Ce détachement gagna la pleine mer, le 7 de juillet, par les 69° 29′ nord, longitude 183° 24′ ouest. Il avait rencontré ce même jour une horde d'Esquimaux qui, tandis que le bateau se trouvait à peu près dans la même situation que celui du capitaine Franklin, échoué dans les bas fonds à l'embouchure de la rivière, cherchait à s'emparer de celui que montait M. Kendall, dans l'intention bien visible de le piller.

Ce projet, que probablement l'occasion avait fait naître, n'était pourtant pas partagé par toute la horde ; il fut déjoué par le sang-froid courageux et la bonne contenance de l'équipage, sans qu'il fût nécessaire de repousser la force par la force. L'affaire

n'alla pas plus loin. Les gens de l'équipage et les sauvages se quittèrent avec des démonstrations assez amicales : ceux-ci, s'étant trouvés depuis toujours en nombre inférieur aux gens de l'expédition, se montrèrent civils et pacifiques, et ils déployèrent cependant beaucoup d'activité et de courage dans leurs relations.

Dès qu'on eut gagné la mer, on éprouva, en côtoyant la terre vers la latitude de 70° 37′ nord, longitude 126° 52′ ouest, des difficultés d'un genre particulier. Les côtes, dans cette direction, se composent d'îles formées par des alluvions, bordées par des bancs de sable dirigés vers la mer, entrecoupés d'une part de plusieurs anses d'eaux bourbeuses, et séparés d'autre part, par de vastes embranchemens qui fournissent de l'eau douce dans cette saison de l'année. Ces alluvions se trouvent entièrement inondées au printemps et comblées de sables mouvans, à l'exception d'un certain nombre de tertres isolés et couverts de glaces qui s'élèvent de beaucoup au-dessus du niveau de la mer, et ont quelque analogie avec les bancs ou montagnes de glace qui, d'après les descriptions, avoisinent le détroit de Kotzebue. Entre ces derniers et la terre-ferme, on découvre un grand lac d'eau bourbeuse ayant peut-être quelque communication avec la branche orientale de la Mackenzie, et dans lequel se jette à l'une de ses extrémités une autre grande rivière. Ce détachement suivit ensuite un rivage de rochers élevés, et fit le tour du cap Parry par les 70° 18′ nord de latitude, et 123° 45′ ouest de longitude, et du cap Krusenstern, dans la latitude de 68° 46′ nord, longitude, 114° 45′ à l'ouest. Les voyageurs anglais entrèrent dans le *golfe du Couronnement de Georges IV*, par les détroits du Dauphin et de l'Union, qui les rapprocha du 113e deg. de longitude occidentale. Ils firent alors route vers la rivière Coppermine, où ils arrivèrent le 8 août.

Les mauvais temps suspendirent plus d'une fois leur course, et ils se virent souvent obligés de se frayer, à coups de hache, non sans beaucoup de dangers, un passage à travers les glaces, qui acquièrent une grande épaisseur dans ces parages. Plusieurs de ces

masses avaient jusqu'à neuf brasses de profondeur d'eau; mais dans l'été, sous l'influence d'un soleil continuellement au-dessus de l'horizon, elles décroissent avec une inconcevable promptitude. Les bateaux ne tirant que vingt pouces d'eau, on fut plusieurs fois dans le cas de naviguer entre les bas fonds du canal, et d'attendre que les vagues vinssent les débarrasser des glaces, dont la masse obstruait le passage. Ils jouissaient heureusement d'un temps clair; mais, s'ils avaient été, dans cette position, environnés d'un brouillard pareil à celui que rencontra le capitaine Franklin du côté de l'ouest, ils se seraient vus forcés de rester amarrés. Les glaces arrivent de très-bonne heure et en grande quantité dans cette saison. nos voyageurs n'en demeurèrent pas moins convaincus que vers la fin d'août il doit exister un libre passage pour un navire le long de la côte septentrionale de l'Amérique, depuis le 100e jusqu'au 150e degré de longitude à l'ouest; on trouve à l'est de la rivière Mackenzie plusieurs rades sûres et commodes, qui ne se rencontrent point sur la route tenue par le capitaine Franklin vers l'ouest. La grande difficulté pour exécuter en vaisseau le passage du Nord-Ouest, consiste principalement à atteindre la côte du continent entre les détroits périlleux et inextricables qui s'étendent de la baie de Baffin ou de celle d'Hudson. Le flux ou la marée montante se manifeste toujours vers l'est sur toute la côte.

Les courans rapides qui gênent la navigation de la Coppermine empêchèrent d'amener les bateaux au-delà de 8 milles de la mer; on les abandonna donc avec le reste des tentes et munitions à la merci des Esquimaux, et on se rendit par terre au fort Franklin, n'emportant avec soi que les armes, quelques instrumens et une quantité suffisante de munitions, avec plusieurs échantillons de plantes et de minéraux, une couverture, et des provisions pour dix jours. On arriva le 18 août au bras oriental du lac de l'Ours, et au fort, le 1er septembre, après une absence de 71 jours. L'équipage était dans un état parfait de santé.

Les deux divisions de l'expédition ont donc reconnu la côte

sur plus de 36 degrés de longitude, ce qui, en y ajoutant les précédentes découvertes du capitaine Franklin et celle du capitaine Parry, donne une connaissance exacte de la mer Arctique jusqu'au 15e degré de longitude occidentale. Il n'y a plus que 11 degrés de côtes inconnues entre ce pays et le cap de Glace; mais le le capitaine Beechey en a peut-être, de son côté, signalé une grande partie sur *le Blossom*, de sorte que l'entière découverte du passage du Nord-Ouest, qui a été pendant si long-temps un sujet de recherche parmi les Anglais, se trouve maintenant réduite à ses plus étroites limites.

L'expédition se propose de retourner en Angleterre l'année prochaine sur un des navires de la compagnie de la baie d'Hudson, excepté le capitaine Franklin et le docteur Richardson, qui sont dans l'intention de revenir par la voie du Canada et de New-York. Le capitaine Franklin comptant voyager l'hiver, tant qu'il pourra profiter des glaces, espère arriver à Montréal vers la fin d'août 1827.

NOUVELLES *de l'expédition du capitaine Beechey, commandant le* Blossom, *communiquées par le même.*

On vient de recevoir à Londres, et je m'empresse d'en adresser copie à la Société, une lettre du capitaine Beechey, commandant *le Blossom*, à qui l'amirauté avait donné ordre de pénétrer le plus avant possible dans le détroit de Kotzebue, afin de pouvoir y être joint par le capitaine Franklin. La lettre porte la date du 4 novembre, et a été écrite à San-Francisco, port dans la Nouvelle-Albion. La Société remarquera qu'après avoir eu le bonheur d'arriver au lieu du rendez-vous, le capitaine Beechey y a séjourné aussi long-temps qu'il lui a été possible de le faire sans danger; qu'il a eu plusieurs entrevues avec les peuplades errantes de ces parages, et que, quand il en est parti, il a laissé les détails de son voyage, des provisions et des marchandises afin que le capitaine Franklin pût en pro-

fiter. Malheureusement cela lui a été impossible, puisqu'il n'a pu parvenir au lieu du rendez-vous à cause des brouillards épais.

Considérant la faible distance qui séparait l'expédition du capitaine Franklin de celle du capitaine Beechey, puisque l'un se trouvait par les 150° de longitude, degrés qui, par l'élévation de la latitude, se réduisent à 23 ou 24 milles, et l'autre à 160 milles au-delà du cap de Glace, dont la longitude est de 160 degrés. Combien n'est-il pas à regretter que ce faible espace n'ait pas été parcouru, et leur jonction, grand problème et but de l'expédition, heureusement effectuée !

Extrait *d'une lettre particulière du capitaine Beechey, communiqué par le même.*

(San-Francisco, le 4 novembre 1826.)

Dans l'espoir d'être, à cette époque, sur mon retour dans ma patrie, je quittai Saint-Paul le 4 juillet, et me hâtai de gagner le détroit de Kotzebue, faisant exécuter pendant la route tout ce qu'il était en mon pouvoir de faire en faveur de l'hydrographie. Je m'arrêtai ici pendant quatre jours, et me dirigeai ensuite vers le nord. Le temps était beau, et favorisait notre dessein, de sorte que nous fîmes ce que nous nous étions proposé, en bien moins de temps que nous ne comptions, et nous parvînmes à pénétrer à 120 milles au-delà du cap de Glace du capitaine Cook. Un tel succès nous donnait à penser que mon estimable ami, le capitaine Franklin, obtiendrait le même bonheur; mais cet espoir s'évanouit insensiblement quand nous vîmes que la saison s'écoulait, et qu'il n'arrivait point. J'étais moi-même dans une attente d'autant plus impatiente de le voir réussir, que j'avais déjà eu occasion de remarquer sur la côte, dans les environs du passage du Prince-Régent, avec quelle facilité la réunion pouvait s'effectuer, en faisant usage de bateaux entre la terre et les glaces. Le signalement ou l'apparition du moindre *baidar* (bateau du pays) autour de ce point de mouillage aurait en-

tretenu nos espérances : mais elles s'affaiblirent à chaque contre-temps que nous éprouvâmes; et les approches de l'hiver, qui se faisaient sentir peu à peu, contribuèrent beaucoup à les détruire entièrement. Toutefois je résolus de l'attendre le plus long-temps possible sans nous exposer aux gelées. Vers la fin de septembre, nous reçûmes la visite de plusieurs naturels du pays, occupés à rassembler les provisions d'hiver, qu'ils avaient travaillé à se procurer pendant l'été. Leur présence interrompait la monotonie de notre situation. Insensiblement leurs visites devinrent plus rares, et ils finirent par ne plus se faire voir. Depuis long-temps les bords de notre havre étaient entrepris par les glaces; et il ne fallait qu'un jour ou deux de calme pour les convertir toutes en une seule masse. Ce fut là le terme que j'osai braver, pour me renfermer dans les bornes de la plus stricte obéissance; et le 14 octobre, nous quittâmes le détroit, par un temps clair et une forte gelée. Nos esprits étaient pénétrés de la plus vive inquiétude sur le sort de nos intrépides compatriotes, au soulagement desquels (en supposant que leur arrivée eût lieu après notre départ) nous nous efforçâmes de contribuer, en laissant dans l'île une certaine provision de farine et une caisse de grains, afin de leur faciliter les moyens de captiver l'amitié des tribus voisines, et de se procurer des secours.

LETTRE *de M. Guillemin, Consul de France à la Nouvelle-Orléans, datée du 29 mai 1827.*

MESSIEURS,

Au nombre des objets qui peuvent exciter le plus vivement votre juste curiosité, est sans doute la connaissance plus exacte de ce vaste bassin qui faisait partie de l'ancienne Louisiane; ce bassin, arrosé par la rivière des Osages, celle des Kansas et la rivière Platte, les trois principaux affluens du Missouri, se trouve situé entre ce fleuve, qui lui sert de borne dans le nord-est, et la chaîne de

montagnes qui, partant des environs de Sainte-Geneviève, s'étend circulairement vers le sud et l'est: laquelle chaîne (du point où elle se rapproche à-la-fois de la rivière des Kansas et de celle des Orkansas, qu'elle sépare à peu de distance l'une de l'autre) se dirige vers le nord-ouest et va s'unir aux monts Rocheux, point culminant de l'Amérique septentrionale, dans cette partie.

Les contrées situées au-delà et en-deçà de celle-ci ont été parcourues et décrites avec assez d'exactitude: la première par les voyageurs Lewis et Clarke; la seconde par le major Pike. Celle-ci, habitée par plusieurs nations puissantes, et principalement par les Osages, a été beaucoup moins connue jusqu'ici, et fréquentée seulement par ceux qui font le commerce des pelleteries avec les diverses nations indiennes qui y ont établi leur séjour.

Une circonstance tout-à-fait particulière va vous mettre à portée, non-seulement d'obtenir des renseignemens exacts sur les lieux en général, sur la nature et l'aspect du pays, sur les points les plus remarquables qu'il présente, et sur leur distance respective, mais encore d'acquérir des notions précises sur les peuplades d'Indiens qui habitent ces contrées, de temps immémorial, ou qui y ont été successivement refoulés par la civilisation; sur les traits et la conformation extérieure de ces hommes de la nature, comme sur leurs mœurs, leurs usages et leur langage.

En effet, Messieurs, à bord du navire qui doit vous porter la présente, s'embarquent aujourd'hui même quatre hommes et deux femmes de la nation des Osages, la plus belliqueuse et la plus puissante de celles qui habitent la contrée dont je viens de parler. Au nombre de ces Indiens, et à leur tête, se trouve Cahédé Chenga, l'un des chefs Osages les plus distingués dans la nation. Cet homme, autant qu'il m'a été possible d'en juger dans les conférences que j'ai eues avec lui, à l'aide de l'in-

terprète qui l'accompagne, est loin de manquer d'intelligence; il paraît avoir une connaissance assez étendue, tant de son pays que des nations voisines, alliées de la sienne, ou chez lesquelles il a porté la guerre.

Il sera d'ailleurs, ainsi que ses compagnons, l'objet d'observations très-intéressantes; et je ne doute pas, Messieurs, que vous ne vous félicitiez de trouver une occasion unique d'interroger directement, sur la nature et la disposition des lieux qu'ils habitent, ces hommes qui les ont souvent parcourus en tout sens, joignant la réflexion et la faculté des souvenirs, que l'homme seul possède, à la sagacité de l'animal sauvage, dont l'instinct le guide quelquefois plus sûrement à travers les forêts et les steppes immenses de l'Amérique, que ne peut le faire pour l'homme la raison perfectionnée par la civilisation; d'examiner enfin de vos propres yeux, dans votre cabinet, et peut-être même dans le lieu ordinaire de vos séances, cette portion de la race humaine, à laquelle la volonté du créateur ou l'effet lent et successif des climats divers et des habitudes de la vie, ont imprimé un cachet si différent de celui que portent empreint à l'extérieur toutes les races d'hommes connues dans l'ancien monde, quelque variété qui existe d'ailleurs dans leurs traits et dans les nuances de leur couleur.

Pour obtenir plus sûrement encore de vous, Messieurs, la bienveillance avec laquelle vous êtes sans doute disposés à accueillir nos Osages, à ce motif si important de l'intérêt de la science qui fait l'objet principal de vos études, je dois encore en ajouter ici un autre, non moins puissant auprès de vous, comme Français. Ce n'est point uniquement une vaine et stérile curiosité qui conduit au-delà des mers ces enfans de la nature, mais le désir ardent de voir de près cette grande nation qui fut jadis leur alliée, leur protectrice et leur amie; de contempler dans toute sa majesté son chef puissant, son Roi, qu'ils saluent encore du titre de véritable grand-père des Osages, et qui est l'objet constant de leur vénération et de leur respect.

Chose étrange! Messieurs, le sang qu'ils ont tant de fois versé avec nos guerriers et pour la cause de la France, a établi entre eux et nous une espèce de confraternité, à tel point, que, dans ces temps récens de désastres et d'erreurs, où de notre antique et belle patrie, il ne restait guère au-dedans que la bravoure de nos soldats, et au-dehors que la gloire de nos armes, les Osages, au fond de leurs déserts, s'enquéraient avidement des détails de nos combats, et célébraient avec orgueil nos triomphes. Aussi, Messieurs, le souvenir des exploits auxquels ils ont jadis eu part avec nous est resté profondément gravé dans la mémoire de leurs anciens, et s'est transmis aux générations nouvelles, avec cet attachement de prédilection pour notre nation, que la sagesse et l'humanité de nos chefs, les pieuses prédications et les exemples de vertus de nos missionnaires nous ont à jamais assuré dans le cœur de ces hommes, aussi reconnaissans des bienfaits que prompts à venger leurs injures, et aussi fidèles en amitié que constans et implacables dans leur haine.

La personne qui conduit ces Indiens en France, M. Delaunay, ancien officier français, habite Saint-Louis depuis près de trente ans. Il pourra par conséquent compléter les renseignemens que vous désireriez obtenir sur cette belle contrée, récemment sortie de l'état de barbarie, et où la civilisation fait tous les jours de si rapides progrès, à l'aide de l'active industrie des Américains, des effets bienfaisans du commerce, et surtout de la navigation par la vapeur, qui a désormais placé Saint-Louis à cinq à six jours seulement de distance de la Nouvelle-Orléans.

Si le voyage de ces Indiens à Paris peut être de quelque utilité aux sciences géographiques, M. Delaunay leur aura rendu un véritable service. C'est sous ce rapport que je crois pouvoir le recommander à la bienveillance de la Société.

Note *sur la population de la Grande-Bretagne.*

Parmi les documens adressés par M. C. Moreau, vice-consul à Londres, la Société a remarqué un état *comparatif* et détaillé de la population des diverses contrées de la Grande-Bretagne, pour les années 1801, 1811 et 1821, avec l'accroissement pour chacune de ces périodes décennales. En voici les résultats principaux :

	POPULATION en 1801.	PROPORTION de l'accroiss pour cent.	PROPORTION de la dimin. pour cent.	POPULATION en 1811.	PROPORTION de l'accroiss. pour cent.	PROPORTION de la dimin. pour cent.	POPULATION en 1821.
Angleterre.	8,331,434	14 1/2	»	9,538,827	18	»	12,260,555
Galles. . . .	541,546	13	»	611,788	17 1/5	»	717,108
Écosse. . . .	1,599,068	13	»	1,805,688	15 6/7	»	2,029,014
	10,472,048	14	»	11,956,303	17 2/13	»	14,069,677
Armée, marine, etc.	470,598	»	»	640,500	»	»	310,000
Total. . .	10,942,646	»	»	12,596,803	»	»	14,379,677

A la suite de ce tableau sont quelques réflexions sur la population des îles (montant à 92,122 habitans), et sur les individus faisant partie de l'armée et de la marine. On ne peut connaître, pour ces derniers, le montant de l'accroissement, d'où il suit que la proportion n'est connue exactement que pour le sexe féminin; en voici les résultats :

POPULATION en 1801.	PROPORTION de l'accroissement pour cent.	POPULATION en 1811.	PROPORTION de l'accroissement pour cent.	POPULATION en 1821.
5,492,354	14 ou 14,02	6,262,716	15 3/4 ou 15, 82	7,253,728

L'accroissement total, pour la population de la Grande-Bretagne, calculé d'après celui des femmes seulement, paraît avoir été d'un million et demi pendant la première période, et de deux millions pendant la seconde.

Nota. — Les états publiés dans l'Encyclopédie d'Édimbourg s'éloignent peu des résultats qui précèdent : les nombres sont seulement un peu plus élevés, et la population totale, pour 1821, est estimée à environ 270,000 individus de plus.

Le lecteur doit recourir au Bulletin n° 6, où se trouve cité un document relatif à la population de l'Irlande, à la même époque (1), pour avoir une idée complète de la population des trois royaumes. (Voir le *Bulletin*, vol. I, pag. 191 et 248.)

NOTE *sur le Baromètre de M. Bunten.* (2)

(Extrait du Rapport fait à M. Becquey, directeur général des ponts et chaussées et des mines, par une commission choisie dans le sein de la Société, composée de MM. Girard, Chev. Bonne, baron Coquebert-Montbret, Jomard, le général Haxo, réunis à MM. d'Astier de la Vigerie, Brochant de Villiers, Lamandé, Vallot, commissaires désignés par M. Becquey, et chargés de préparer le travail de la carte hydrographique et du nivellement général de la France.)

« Le baromètre de M. Bunten, exécuté sous les yeux de la Com-

(1) On l'estime aujourd'hui à plus de 7 millions.

(2) M. Bunten demeure quai Pelletier, n° 26.

» mission, est parvenu à un degré de perfection tel, qu'elle peut
» vous le recommander avec confiance pour les travaux dont se-
» ront chargés les ingénieurs pour le nivellement barométrique.

» Ce baromètre, portatif, exact et économique, pourra rem-
» placer sans désavantage celui de M. Fortin. L'économie, dans
» cette circonstance, est d'autant plus importante qu'il s'agit d'un
» instrument très-fragile. M. Brochant, l'un de nous, a bien
» voulu se charger de rédiger l'instruction et les tableaux qui se-
» ront envoyés en même temps, aux personnes chargées d'ob-
» server.

» M. Bunten a construit des baromètres pour l'Observatoire et
» pour la marine royale. Les dernières expéditions autour du
» monde en ont été pourvues. MM. de Humboldt, Arago, Bou-
» vard et d'autres physiciens et astronomes se plaisent à rendre
» justice à l'exactitude et aux qualités précieuses de ses instruments. »

M. le directeur-général a répondu par une lettre en date du 8 juillet, que, d'après les renseignemens fournis sur le baromètre de M. Bunten, il était disposé à faire des commandes à cet habile artiste.

IMPRIMERIE D'ÉVERAT, RUE DU CADRAN, N° 16.

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO 52. — AOUT.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS ET ANALYSES.

ANALYSE *du rapport présenté au Parlement d'Angleterre par la commission d'enquête pour l'agriculture et le commerce dans la Nouvelle-Galles du Sud, et la terre de Van-Diemen* (1823).

Etat de l'agriculture concernant la distribution des terres.

Réglemens relatifs à la distribution des terres et aux allocations dans les villes.

Situation du commerce dans la Nouvelle-Galles du Sud.

Etat des revenus.

Nature des dépenses de la colonie.

La Nouvelle-Galles du Sud se divise en quatre comtés : le Cumberland, le Westmoreland, le comté d'Argyle et le comté de Camden. Le Cumberland, baigné par la mer à l'est, borné par des montagnes au sud, est arrosé à l'ouest et au nord par la rivière Napéan, qui, après sa jonction avec la rivière Grose, prend le nom de Hauksbury, et se décharge dans la mer à Broken-Bay

Le Westmoreland comprend tout le pays découvert jusqu'aux montagnes Bleues, y compris l'établissement de Bathurst; ses limites ne sont pas encore fixées. Le comté d'Argyle, contigu au comté de Camden au sud-est, en est séparé au nord par la rivière Caribbee, et au sud et à l'ouest se trouve limité par les rivières Shoal-Haren, Coohbundoon, Wolondilly, et le comté de Camden. Le comté de Camden n'a pas encore de limites positives.

Dans sa plus grande longueur, du nord au sud, le Cumberland ne renferme que 53 milles, et dans sa plus grande largeur 46. La côte et le pays qui l'avoisinent sont de la plus stérile apparence, et le pays qui sépare Botany-Bay du port Jackson, n'est qu'une suite de rochers, de sables et de marécages. Le sol de l'intérieur est généralement léger, alumineux, rouge, jaune ou bleu. Sa fertilité augmente à mesure que le terrain s'élève. La terre d'alluvion se fait remarquer par sa profondeur et son inépuisable fertilité. Elle s'étend des deux côtés des rivières Napéan et Hauksbury; le défaut physique de cette contrée consiste dans le manque d'eau, à peine a-t-on pu découvrir quelques sources entre la côte et la rivière Napéan, dont les 30 derniers milles sont parcourus à travers des districts arides et rocailleux, qui n'en tirent aucun avantage.

Le comté de Camden renferme environ 60,000 acres, il abonde en excellens pâturages, sa fertilité est variable. Les seules parties du comté d'Argyle qu'on ait examinées jusqu'à présent, jouissent d'une richesse et d'une fertilité particulières; c'est un sol rouge et profond, présentant une vigoureuse végétation d'herbes du pays, d'une infinité d'arbrisseaux nommés dériesa, et d'indigo sauvage; il comporte environ 30,000 acres, partout très-susceptibles de culture, et les arbres y acquièrent des dimensions considérables; enfin la totalité des possessions de la Nouvelle-Galles du Sud paraît s'élever à 389,000 acres, dont 54,498 sont cultivés. Ce montant ne renferme aucune partie des nouveaux districts au-dessous de la ligne formée par les rivières Bargo au sud et Hunter au nord : 16,706 acres sont ensemencés en blé, 11,270 en maïs, 1,230 en orge,

600 en pois, 504 en pommes de terre, et 1,094 acres en vergers et jardins.

Les environs de Sydney, généralement peu fertiles, sont épuisés aujourd'hui; il faudrait une dépense considérable pour rendre à ce sol ses facultés productives : aussi les terres qui ont été abandonnées abondent-elles en une plante qui porte dans la colonie le nom de soie-coton (silk coton); c'est une sorte d'asclépiade supportée par une tige légère, laiteuse et fortement astringente. Les inondations sont considérables; elles ont ordinairement lieu dans le mois de mars; le vent du sud-ouest favorise davantage la crue des eaux que celui du nord-ouest; l'établissement d'un bateau à Windsor offre aux habitans du pays plat des moyens de retraite avant l'inondation. L'eau, en se retirant, laisse de larges mares qui sont extrêmement préjudiciables à la culture. Les fermes et habitations de ces districts sont généralement mal bâties. Le produit des terres dans le district de Hauksbury, fut, depuis 1804 jusqu'à 1814, de 21 à 25 boisseaux par acres, et, depuis cette dernière époque seulement, de 15 à 20. La location des terres dans ces districts n'excède pas 20 schellings l'acre, si l'on paie en argent, 30 si l'on paie en grain. Quand la terre a été préparée pour le blé, on sème dans les mois de mars et d'avril; mais le temps de la semence est souvent retardé jusqu'en juillet, quand les pluies ont été très-abondantes en mars. L'espèce de blé qu'on a jugée la plus avantageuse à la colonie, est le creeping wheat (blé rampant), parce qu'il souffre moins de l'influence du soleil, et qu'il offre aux brebis un pâturage et une nourriture pour l'hiver. Différens habitans, réfléchissant sur la nécessité croissante de trouver pour la nourriture des troupeaux d'autres herbages que ceux que produisait naturellement la colonie, ont tourné leurs idées vers la culture des différentes espèces de gazon artificiel, et, d'après les premières tentatives, on a tout lieu d'en attendre une augmentation considérable de nourriture pour les brebis et les moutons.

Réglemens relatifs aux concessions de terrain, et aux allocations dans les villes.

Le nombre des acres de terrain dans la Nouvelle-Galles du Sud dont les concessions ont été régulièrement faites et enregistrées au bureau du secrétaire de la colonie, s'élève à 324,251, et à 57,423 dans la terre de Van-Diemen. Les pouvoirs accordés aux gouverneurs pour la vente et les allocations des terres ont toujours été relatifs aux instructions particulières du roi. Celles qu'avait reçues à ce sujet le gouverneur Macquarie lui permettaient de lever de sa propre autorité la condamnation de tel des déportés dont la bonne conduite ou les dispositions intellectuelles mériteraient cette faveur, et d'accorder du terrain dans les proportions de 30 acres pour un célibataire, et de 50 pour un homme marié, avec addition de 10 acres par enfant qu'il pourrait avoir avec lui, libres de toute imposition pendant dix années, au bout desquelles il ne serait imposé que de 6 pences par 30 acres. Le gouverneur avait aussi le droit d'agrandir à volonté les terres des colons vertueux et des criminels émancipés, sauf l'approbation du premier secrétaire-d'Etat.

Sur les 83,502 acres qui constituent la Nouvelle-Galles du Sud, je trouve que 54,683 sont occupés par des hommes dont les sentences ont expiré, 8,583 par ceux qui ont été graciés, 19,459 par ceux qui ont été graciés conditionnellement, et 765 seulement par ceux qui ont obtenu des permis d'embarquement. Le nombre d'acres accordés est inscrit sur la liste du gouverneur à côté du nom de l'individu; les limites en sont géométriquement déterminées; et, après avoir satisfait aux conventions stipulées, l'individu est mis en possession du terrain.

Les premières maisons construites à Sydney étaient extrêmement incommodes; le gouverneur Macquarie encouragea beaucoup à Sydney, Paramatta et Windsor, la construction d'habitations plus solides; on compte, dans la première de ces villes, 9 maisons

en pierre et 4 en bois appartenant au public; on y compte aussi 59 maisons en pierre appartenant aux particuliers, 221 en brique et 773 en bois. Les principales rues de Sydney ont été depuis peu de temps nivelées: on accorda aussi quelqu'attention aux aqueducs, qui, vu la pente du sol, peuvent aisément s'étendre à toutes les rues. A Paramatta, Windsor et Liverpool, on observa plus de symétrie dans la formation des rues, mais leur étendue et leurs progrès, comparés à ceux de Sydney, sont totalement insensibles : la première n'a que 6 maisons en brique, le reste est en bois ou en terre, et plafonné en lattes.

Windsor est d'une date plus ancienne que les autres, mais n'a pas fait autant de progrès qu'on aurait pû s'y attendre, en considérant qu'elle a été le point de réunion des habitans d'un district étendu et bien cultivé, l'entrepôt de ses produits, et place d'exportation pour les transports par eau à Sydney.

On s'est conformé dans la distribution des terres de Van-Diemen aux mêmes réglemens qui ont prévalu à la Nouvelle-Galles du Sud; mais, en 1820, on n'y comptait encore que trois villes, Hobart-Tower, Launcestoun et George-Town. La première est située dans une petite anse du port dans lequel se décharge la rivière Derwent, et au pied de la plus haute montagne qu'on ait encore aperçue dans cet établissement, et dans celui de la Nouvelle-Galles du Sud; sa hauteur est de 3,926 pieds au-dessus du niveau de la mer. Une source abondante d'eau douce coule à travers la ville jusqu'au port, et met en mouvement trois moulins à grain. Les maisons y sont généralement mal construites, et tant que les constructions en pierre n'auront pas prévalu, cette ville sera extrêmement incommode. La ville de Launcestoun est très-irrégulièrement bâtie, par suite de la permission accordée par le commandant, de construire sans en déférer au gouverneur Macquarie. La difficulté d'avoir de l'eau fraîche, les dangers de la navigation de la rivière Tamar, et son eloignement de la mer nuisent aux autres avantages que cette ville tire de sa situation. La rivière Tamar met

incontestablement en danger les navires de plus de 200 tonneaux, vu la rapidité du courant dans certaines passes étroites, et l'inconvénient d'un rocher enfoncé de 10 pieds sous l'eau.

État du commerce dans la Nouvelle-Galles du Sud.

Un petit nombre d'individus se sont efforcés, depuis l'établissement de la colonie, de donner à ses productions la valeur d'exportation à laquelle elles peuvent prétendre, et par le climat et par la fertilité du sol. En 1810, le gouverneur Macquarie attachait des encouragemens considérables à la culture du lin; mais la modicité des demandes la fit insensiblement abandonner; et à peine aujourd'hui en recueille-t-on au-delà de la consommation des cordonniers. Le tabac a été introduit et cultivé pendant quelque temps dans la colonie; mais les agriculteurs, ne sachant ni le cultiver ni le sécher, n'en tiraient aucun profit, bien même que le tabac apporté du Brésil fût à un prix élevé. Sur les bords de la rivière de Paramatta, différens ouvrages ont été établis pour l'extraction du sel; mais on n'est pas encore parvenu à faire disparaître son principe amer qu'il contient. La classe inférieure des habitans l'emploie néanmoins dans l'économie domestique. Une tannerie, d'une étendue considérable, fut établie à Sydney par une personne qui s'en occupe exclusivement; et l'écorce d'une certaine espèce de mimosa y est très-avantageusement employée comme tannin, bien qu'elle paraisse donner au cuir une légère teinte rougeâtre. D'après des expériences faites sous la direction de plusieurs des plus importans personnages de la colonie, la force du tannin mimosa, comparée à celle d'un jeune chêne d'Angleterre, est dans le rapport 57 à 39; ce mimosa, déjà rare dans les environs de Sydney, se trouve abondamment dans l'intérieur. On observe qu'il croît spontanément dans les lieux où des feux ont été allumés. A l'état vert, il se vend 3 liv. ster. le tonneau; réduit en poudre et bien préparé comme tan, 6 liv.; mais il paraîtrait que ces derniers prix ne sont pas susceptibles de compenser les dépenses de la préparation et du fret. Toute la

fabrication de la colonie se borne à celle des chapeaux, de gros draps et des bas de laine ; elle doit beaucoup sous ce rapport au zèle de M. S. Lord qui a établi à Botany-Bay une manufacture dans laquelle il emploie un certain nombre de condamnés et quinze ou vingt enfans de la colonie. Le drap qu'il fabrique se vend 15 sch. l'yard ; on en consomme une grande quantité sur les lieux, et le reste est exporté à la terre de Van-Diemen. On trouve à Sydney deux manufactures de chapeaux très-communs ; ils sont inférieurs en qualité à ceux d'Angleterre, mais ils se vendent aussi beaucoup moins cher. On y trouve une fabrique de poterie dont les produits sont de la qualité la plus grossière et du prix le plus élevé. On trouve dans les jardins du gouvernement à Sydney et à Paramatta quelques pieds d'un *phormion tenax* qui croît abondamment à la Nouvelle-Zélande, et dont les feuilles, macérées à l'état vert, produisent des filamens susceptibles de former toute espèce de cordage, excepté le câble. Sa supériorité en force au chanvre de la Baltique, a été démontrée par des expériences faites à Sydney et à Depthfort ; il conserve parfaitement le goudron, n'est pas attaqué par l'eau de la mer, et sa grande longueur le rend parfaitement propre aux usages de la navigation. Cette plante constituera un jour un des objets d'exportation les plus importans de la Nouvelle-Galles du Sud. La Nouvelle-Galles du Sud produit quatre espèces de bois dont on fait usage dans la construction des vaisseaux coloniaux, le bark iron, le black butted gum, le stringy bark et le cèdre ; on les emploie utilement dans les constructions navales et dans les besoins domestiques ; leurs qualités particulières sont la dureté, la pesanteur et la durée. Le commerce entre la Nouvelle-Galles du Sud et la terre de Van-Diemen, consiste en exportations de blés, de viande salée et de patates provenant de cette dernière colonie. 69,909 boisseaux de blé furent importés de Hobart-Town au Port Jackson depuis 1815 jusqu'en 1820 ; et 47,355 du port d'Alrympe durant le même intervalle. 320 casks de viande furent importés de la première de ces villes, et 172 de la deuxième

On transporte aussi du blé de Windsor au Port Jackson par les rivières Hauksbury et Broken-Bay : on le fait aussi passer directement au port Munster où il est consommé. On reçoit en échange de la terre, du bois et du charbon. Le nombre des vaisseaux coloniaux, employés dans le cabotage, n'excède pas vingt-neuf, sur lesquels sept ne portent que quinze tonneaux ; et les plus grands des autres cent quatre-vingt-quatre. Ces navires, aussi mal agréés que manœuvrés, sont peu propres à résister aux fortes rafales auxquelles sont sujettes les côtes de la Nouvelle-Galles du Sud, d'autant plus que la violence des courans trompe les calculs des plus habiles marins. Sur les côtes de la Nouvelle-Zélande et des îles Bass's Straits, Macquarie et Campbell, on exploite la pêche, nouvelle branche de commerce. Les pêcheurs sont laissés dans ces îles où ils poursuivent leurs occupations, tandis que le navire retourne au port avec une charge fraîche. Dans ces voyages, ils sont accompagnés par des femmes noires de la terre de Van-Diemen ; elles accompagnent leurs maris, soit par attachement pour eux, soit pour se mettre à l'abri de mauvais traitemens. Plusieurs condamnés ont trouvé dans ce commerce des moyens de s'enfuir aux Indes, motif pour lequel les pêcheries ont été restreintes aux côtes de la Nouvelle-Zélande et de l'île Macquarie. Les peaux sont transportées au Port Jackson où elles sont embarquées pour la Chine, éprouvant toutefois un droit d'embarquement de 3 1/2 pences par peau.

Le commerce d'importation dans la Nouvelle-Galles du Sud consiste en importations de sucre, de spiritueux, de savon, de cotonnades du Bengale, de thé et de sucre-candi de Canton, auxquels, depuis peu, on a joint les scieries chinoises et des vêtemens faits en Chine avec du drap provenant d'Angleterre. Les importations d'Europe consistent en fer, coutellerie, cotonnade, objets de mode, vins, porter, fromage et provisions salées. Il est à regretter que l'esprit turbulent et guerrier des habitans de la Nouvelle-Zélande soit un obstacle au commerce dans cette belle

contrée. Il paraîtrait, néanmoins, qu'on a dernièrement cherché à établir un commerce direct avec le roi de Taheite. On doit s'attendre à une augmentation dans la culture du coton, du sucre et du café, et à une exportation considérable de ces articles dans la Nouvelle-Galles du Sud. On a aussi tenté d'exporter de ce dernier pays de la farine au cap de Bonne-Espérance, des chevaux à Batavia et des charbons à Calcutta. Ces premiers essais sont de nature à encourager. L'établissement d'une banque en 1817 dans la Nouvelle-Galles du Sud a grandement ajouté à la facilité des transactions commerciales.

Situation des établissemens ecclésiastiques. Education.

Les établissemens ecclésiastiques, en 1820, consistaient en un chapelain résidant à Windsor, un autre à Paramatta, deux à Sydney, un à Castelreagh, un à Liverpool, et un autre dans le district des Curds. Dans la terre de Van-Diemen, il y en avait un à Hobart-Town, et un autre à Launcestoun. L'accroissement rapide de la population dans la Nouvelle-Galles du Sud, et je dirais presque un certain changement dans les opinions religieuses de ses habitans, a rendu nécessaire, à Sydney, l'établissement d'une succursale à l'église St.-Philippe, qui pendant l'été ne pourrait contenir que 800 personnes à l'aise. L'église de Paramatta, la plus ancienne de la colonie, est en pierres; elle renferme 400 personnes, elle a subi dernièrement des réparations et des augmentations. Deux nouvelles églises ont été récemment terminées à Windsor et à Liverpool, et une école suffisante pour les enfans du voisinage a été établie à Castelreagh. Les catholiques, dans la Nouvelle-Galles du Sud, ont ouvert une souscription pour bâtir une chapelle à Sydney, et les méthodistes ont construit et ouvert des maisons de réunion à Sydney, Paramatta et Windsor. Dans la terre de Van-Diemen, une nouvelle église fut ouverte en 1819 à Hobart-Town, l'extérieur en est décent, mais la construction vicieuse; elle contient près de 1000 personnes. A l'exception de Bathurst,

les habitans peuvent entendre le service divin, et dans chacune des paroisses, les chapelains déploient le zèle le plus louable pour l'accomplissement de leurs devoirs; mais nulle part ils ne sont logés convenablement; la principale maison d'éducation est l'école des orphelins des deux sexes, dirigée par une personne qu'un zèle pur seul a conduite dans cette colonie. Les réglemens publiés en 1817, déterminent l'objet de cette institution : protéger, loger, habiller, nourrir, développer convenablement les facultés morales, et instruire dans quelqu'art mécanique de pauvres orphelins sans appui. L'école des jeunes filles se trouve près de Paramatta, dans une situation très-convenable; elle est instituée d'après les mêmes idées; en 1821, elle contenait 60 jeunes filles dont les progrès ne le cédaient en rien à celles qui sont instruites en Angleterre : on trouve à Sydney deux écoles qui sont sous la protection immédiate de l'Angleterre, et dirigées par des individus envoyés à cet effet de ce dernier pays. Dans la plus considérable, 66 garçons et 34 filles apprennent à lire, à écrire et à calculer; la deuxième école renferme 37 garçons et 50 filles. A Clarence plains, Gitt water, Humphrey's river, on avait également établi des écoles où 51 enfans se trouvaient instruits.

Caractère et population des habitans de la Nouvelle-Galles du Sud.

La population se compose d'abord de ceux qui habitent volontairement, de ceux qui y ont été transportés, d'après une sentence, d'Angleterre, d'Ecosse ou d'Irlande, particulièrement de l'Inde ou des colonies orientales, et qui sont devenus libres par la rémission des termes de leur sentence ou par son abrogation; des criminels sur lesquels pèsent encore les termes de leur condamnation, et enfin de ceux qui s'étant rendus coupables dans la colonie, sont punis par les sentences de ses tribunaux. En 1820, le nombre total de la population de la Nouvelle-Galles du Sud s'élevait à 23,939 personnes, dont 1,307 s'y étaient rendues volontairement, 1,495 y étaient nées, 159 absoutes, 3,255 devenues libres

par l'expiration de leur sentence, 1,422 avaient obtenu des permis d'embarquement, 9,451 condamnés, 5,668 enfans, et 220 domestiques à bord des vaisseaux coloniaux. Le nombre de toutes les femmes de la colonie s'élève à 3,707, et celui des jeunes filles à 2,603. Dans la terre de Van-Diemen, la population totale s'élevait, en 1820, à 5,468 individus, dont 714 étaient venus de leur plein gré, 185 natifs, 362 devenus libres par l'expiration de leur sentence, 33 absous, 208 absous conditionnellement, 368 ayant obtenu des permis d'embarquement, et 2,588 condamnés. Le nombre des enfans des deux sexes s'élevait à 1,020. Depuis 1810 jusqu'en 1820, 247 hommes et 31 femmes ont quitté la colonie après l'expiration de leur sentence, 87 hommes et 24 femmes après un libre pardon. Total 389.

Le climat de la Nouvelle-Galles du Sud ne doit pas être considéré comme nuisible à la santé des agriculteurs, néanmoins les variations de l'atmosphère très-subites en été et au commencement de l'automne, l'abondance et le bon marché des fruits, qui, en Angleterre, ne sont à la portée que des classes opulentes, joints à la mauvaise qualité de l'eau, produisent la dyssenterie, seule maladie locale que des suites fâcheuses aient jusqu'ici signalée. La classe d'individus qui naissent dans la colonie, offre tant au moral qu'au physique des différences remarquables avec les auteurs de leurs jours. Ils sont généralement grands, bien proportionnés, d'une complexion robuste et d'une physionomie agréable. Ils sont plus aptes que les Européens à soutenir des travaux prolongés, irascibles sans être vindicatifs; ils sont extrêmement brusques et actifs, et je me plais à dire qu'ils n'héritent d'aucun des vices de leurs pères. Plusieurs d'entre eux ont fait preuve de dispositions prononcées pour le métier de la mer; et nul doute que le département de la marine n'en tire le plus grand avantage.

Etablissemens de médecine dans la Nouvelle-Galles du Sud et la terre de Van-Diemen.

En 1819, le médecin principal et deux médecins séjournaient à Sydney, et un aide dans chacune des villes de Paramatta, Windsor, Liverpool et New-Castle; à Castle-Hill se trouvait également un médecin pour les fous.

Dans la terre de Van-Diemen, un aide-chirurgien demeurait à Hobart-Town, George-Town et Launcestoun. Il paraîtrait que, dans l'espace d'un an et deux mois, 2,663 malades ont été reçus dans les hôpitaux coloniaux mentionnés ci-dessus, sans compter ceux de Windsor ou de Liverpool. Le principal hôpital de la colonie se trouve à Sydney; la première pierre en fut posée le 29 octobre 1811, et la construction continuée aux frais de trois colons, moyennant quelques allocations de terrain; il est vaste, commode, et parfaitement aéré. En 1818, fut terminé l'hôpital de Paramatta. Dans cet hôpital, aussi bien que dans celui de Sydney, les plus simples précautions pour prévenir les communications des deux sexes semblent avoir été tout-à-fait négligées, et faute d'emplacement pour les recevoir, les corps morts gisent dans un passage qui sépare le quartier des hommes de celui des femmes, en attendant la bière qui doit les recevoir. L'hôpital de Liverpool fut bâti aux frais du gouvernement; il consiste en trois chambres au même étage, et est attenant à la maison du chirurgien. Sa situation est salubre, mais les chambres sont trop petites; celui de New-Castle fut bâti par des condamnés; il est construit sur une élévation entre la plage et la ville. A Hobart-Town, tout récemment la construction d'un hôpital vaste et commode a fait abandonner une maison obscure et malsaine, qui jusqu'ici avait servi à recevoir les malades. Il est à regretter que dans chacun de ces établissemens la propreté et la décence ne soient pas suffisamment observées. (*Communiqué par* M. C. Moreau.)

ÉTAT *indiquant, par ordre alphabétique, le nom et la hauteur des cent principales montagnes de la Grande-Bretagne, ayant plus de mille pieds, avec l'indication des comtés où elles sont situées, d'après l'exploration trigonométrique exécutée par ordre du gouvernement britannique.*

NOMS des MONTAGNES.	COMTÉS où ELLES SONT SITUÉES.	HAUTEUR en pieds ANGLAIS.
Arran-Towdley	Merioneth	2955
Arrenig	*Idem*	2809
Axedge	Derby	1751
Beacons of Brecknock	Brecknock	2862
Blackcomb	Cumberland	1219
Black-Hambledon	York	1246
Bleasdale-Forest	Lancastre	1709
Bottom-Head	York	1485
Bow-Fell	Cumberland	2911
Bradfield point	York	1246
Brenin-Fawr	Pembroek	1285
Broad-Way-Beacon	Gloucester	1086
Brown-Clay-Hill	Shrop	1805
Brown-Willy	Cornwall	1368
Butterton-Hill	Devon	1203
Bwlch-Mawr	Carnarfon	1673
Cader-Idris	Merioneth	2914
Cader-Ferwin	*Idem*	2563
Cadon-Barrow	Cornwall	1011
Carmarthen va	Carmarthen	2596
Calf-Hill	Westmoreland	2188
Cam-Fell	York	2245
Capellante ou Capelnan	Brecknock	2394
Capel-Kinon	Cardigan	1046
Carnedd-Darid	Carnarfon	3427
Carnedd-Llewellin	*Idem*	3469
Cacraton-Hill	Cornwall	1208
Cawsand-Beacon	Devon	1792

NOMS des MONTAGNES.	COMTÉS ou ELLES SONT SITUÉES.	HAUTEUR en pieds ANGLAIS.
Creriot.	Northumberland.	2658
Cleave-Down.	Gloucester.	1134
Collier-Law.	Durham.	1678
Coniston-Fell.	Lancastre.	2577
Cradle-Mont.	Brecknock.	2545
Grief - Fell.	Ecosse..	1831
Cross - Fell.	Cumberland.	2901
Cyrn y Brain Mt.	Denbigh.	1857
Dent-Hill.	Cumberland.	1115
Dunrigs.	Ecosse.	2408
Dwaggan.	Brecknock.	2071
Gerwin-Goch.	Carnarfon.	1723
Grassmere - Fell.	Cumberland.	2756
Hathersedge.	Derby.	1357
Hedge - Hope.	Northumberland.	2347
Helvellin	Cumberland.	3055
Hensbarrow - Beacon.	Cornwall.	1034
High - Pike.	Cumberland.	2101
Holine - Moss.	Derby.	1859
Ingleborong.	York.	2361
Kilhope-Law.	*Idem.*	2196
Kitnill.	Cornwall.	1067
Llandinam Mt.	Montgomery.	1898
Llaneliam Mt.	Denbigh.	1111
Llangenior Mt.	Glamorgan.	1859
Lomon Mlle (est).	Ecosse.	1466
Lomon Mlle (ouest).	*Idem.*	1721
Long-Mont-Forest.	Shrop.	1674
Long-Mont.	Montgomery.	1330
Loose - Hoe.	York.	1404
Lords-Seat.	Derby.	1751
Malvern - Hill.	Worcester.	1444
Margan Downs.	Glamorgan.	1099
Moel fir Issa.	Denbigh.	1037
Moel - Morwith.	*Idem.*	1767
New-Inn - Hill	Carmarthen	1168

NOMS des MONTAGNES.	COMTÉS où ELLES SONT SITUÉES.	HAUTEUR en pieds ANGLAIS.
Nine-Standarts.	Westmoreland.	2136
North-Berule.	Lofman.	1804
Pendle-Hill.	Lancastre.	1803
Pengarn.	Merioneth.	1510
Penmain-Mawr.	Carnarfon.	1540
Pennigant Hill.	York.	2270
Pillar.	Cumberland.	2893
Plynlimmont Mt.	Cardigan.	2463
Pontop-Pike.	Durham.	1018
Precelly-Top.	Pembroke.	1754
Queonsberry-Hill.	Ecosse.	2259
Radno-Forest.	Radnor.	2163
Rhiw Mo.	Carnarfon.	1013
Rippin-Tor.	Devon.	1549
Rivel Mo.	Carnarfon.	1866
Rivington-Hill..	Lancastre.	1545
Saddle-Back.	Cumberland.	2787
Sayrs-Law.	Ecosse.	1739
Sea-Fell.	Cumberland.	3166
Shunner-Fell.	York.	2329
Simon-Side-Hill.	Northumberland.	1407
Skiddaar.	Cumberland.	3022
Snea-Fell.	Isle du Man.	2004
Snawdor.	Carnarfon.	3571
Staw-Hill.	Hereford.	1417
Talsarn.	Cardigan.	1143
Tregarrow-Down.	*Idem*.	1747
Trelleck-Beacon.	Monmouth.	1011
Water-Craq.	York.	2186
Weaver-Hill.	Stafford.	1154
Whernside (Ingleton-Fells). . .	York.	2384
—— (Kittlewell Dale). .	. . . . .	2263
Wisp-Hill.	Ecosse.	1940
Wittle-Hill.	Lancastre.	1614
Wrekin.	Shrop.	1320

Communiqué par M. C. Moreau.

TABLEAU *renfermant la position géographique de* 108 *Ilots et Récifs découverts, depuis les dernières années, dans l'Océan pacifique, par les bâtimens américains, anglais et français.*

	LATITUDE.	LONGITUDE.
	54°30′ N.	143°15′ E.
	31 30	155 »
	33 30	163 »
	25 15	133 30 O.
	19 1	111 45
	10 15	109 »
	16 55	141 48
	16 15	133 30
	4 50	160 20
Ilots. . .	» 47	171 45
	» 13	171 40
	» 7	160 24
	18 22	115 »
	21 »	149 30
	19 18	115 »
	16 49	169 40
	18 54	146 14 E.
	20 22	130 11
	» 30	153 »
Récif. . .	34 25	179 »
Ilots. . .	19 1	111 45 O.
	15 »	176 18 E.
Récif. . .	1 »	179 24
Ilots. . .	8 54	178 » O.
	13 6	168 24
Récif. . .	14 44	170 30

	LATITUDE.	LONGITUDE.
	16°30′ N.	163°54′ O.
	6 36	166 »
	26 »	173 24 E.
	30 »	143 »
Ilots. . .	30 »	144 24
	29 36	143 »
	31 »	155 »
	19 6	163 36
	23 24	163 5
Récifs. .	17 6	156 14
	20 30	152 50
Ilot. . . .	26 6	145 44
	22 7	142 24
	19 31	166 55
	20 6	131 54
	24 48	168 » O.
	27 48	175 »
	28 25	178 42
	17 »	136 »
	16 »	133 »
	33 »	119 6
Récifs. .	22 28	177 5 E.
	19 23	165 23 O.
	25 48	131 35
	26 2	173 35
	3 49	138 39

Communiqué par le capitaine SKIDDY, *de New-York.*

	LATITUDE.	LONGITUDE.
Récifs..	30° »′ N.	137° »′ E.
	29 36	137 »
	30 »	130 »
	30 59	146 57
	31 15	153 18
Ilots. .	29 »	175 45
	28 54	178 45 O.
	33 »	119 »
	36 49	122 35
	26 »	» »
	21 9	131 48 E.
Récifs.	22 5	141 39
	20 42	142 30
	26 6	153 »
	17 12	154 36
Ilot. . . .	23 3	142 57
Récifs.	19 10	165 42
	16 36	169 42
Ilots. .	15 6	177 39
	26 6	173 27
Récif. . .	10 »	179 18
Ilot. . . .	8 45	178 10
Récif. . .	27 48	176 6 O.
Ilots. .	25 30	174 3
	26 24	170 54
Récif. . .	26 6	170 24
Ilot. . . .	25 »	167 42
Récifs.	24 9	168 09
	14 30	170 33

	LATITUDE.	LONGITUDE.
Ilots. . .	13° 9′ N.	168°24′ O.
	16 30	163 »
	4 33	159 45
	3 42	159 26
	11 6	154 30
	1 42	104 06
	32 46	119 »
	38 21	164 27 E.
	13 14	163 57 O.
	1 13	159 45
	23 57	131 5
	10 27	179 22 E.
	9 9	179 51
	6 36	166 18 O.
	26 24	92 24
	24 18	128 12
	31 »	129 18
Récif. . .	26 12	160 » E.
Ilots. . .	31 9	160 33
	17 »	160 45 O.
	31 6	129 24
	20 »	167 30
	9 6	178 48 E.
	10 25	179 »
Récifs.	26 6	160 »
	23 48	164 14
Ilot. . . .	31 19	162 42

Communiqué par M. le Capitaine Skiddy, *de New-York.*

TABLEAU *faisant connaître, d'après leur rang d'importance, les 120 principales îles du globe, avec les données les plus récentes sur leur population et leur étendue.*

NOMS DES ILES.	MILLES CARRÉS.	POPULATION.	POPULATION par MILLE CARRÉ.
Terres Australes	2,640,000	430,000	1 par 6
Borneo, Indes orientales	225,000	3,300,000	15
Papua, ou Nouvelle-Guinée	200,000	400,000	2
Madagascar, Afrique	168,000	4,000,000	04
Sumatra, Indes orientales	130,000	3,700,000	28
Grande-Bretagne	84,000	14,800,000	176
Japon, ou Niphon	70,000	17,000,000	243
Nouvelle-Zemble méridionale	55,000	non habitée.	«
Célèbes, Indes orientales	60,000	2,800,000	47
Luçon, *idem*	58,000	1,000,000	17
Saghalien, Asie orientale	54,000	60,000	1
Islande	43,300	60,000	2 par 3
Mindanao, Indes orientales	40,000	200,000	5
Java, Indes orientales	40,000	4,200,000	105
Newfoundland	37,000	10,000	1 par 4
Cuba, Indes occidentales	36,400	500,000	14
Nouvelle-Zemble septentrionale	36,000	non habitée.	»
Nouvelle-Zélande méridionale	36,000	90,000	5 par 2
Haïti, ou St-Domingue	33,000	700,000	21
Irlande, Europe septentrionale	30,370	7,140,000	235
Jesso, Asie orientale	30,000	60,000	2
Terre de Feu	30,000	7 000	1 par 4
Ceylan, Inde	26,000	1,600,000	62
Nouvelle-Zélande septentrionale	26,000	70,000	3
Terre de Van-Diemen	25,600	20,000	1
Southampton, Amérique septentrionale	25,300	non habitée.	»
Spitzbergen, Russie	25,000	non habitée.	»
Formosa, Chine	17,000	500,000	17
Ile de Vancouver	14,000	2,000	1 par 7
Ximeo, Japon	13,000	2,000,000	154
Hainan, Chine	12,000	300,000	25

NOMS DES ILES.	MILLES CARRÉS.	POPULATION.	POPULATION par MILLE CARRÉ.
Nouvelle-Calédonie.	11,700	30,000	3
Gilolo, Indes orientales.	10,000	80,000	8
Sicile, Europe.	9,300	1,660,000	178
Sardaigne, Europe.	9,000	520,000	58
Nouvelle-Irlande, Australie.	8,700	35,000	4
Palawan, Indes orientales.	8,400	80,000	10
Sikoff, Japon.	8,000	800,000	100
Timor, Indes orientales.	7,800	56,000	7
Sumbawa, Indes orientales.	6,700	60,000	9
Flores, Indes orientales.	6,600	60,000	9
Chypre, Méditerranée.	6,300	80,000	13
Chiloe, Amérique méridionale.	6,200	12,000	2
Jamaïque, Indes occidentales.	6,000	360,000	60
Candie, Méditerranée.	5,200	260,000	50
Owhyhee, Océan pacifique.	4,000	200,000	50
Corse, Méditerranée.	4,000	180,000	45
Cap Breton, Amérique septentrionale. .	4,000	12,000	3
Banca, Indes orientales.	3,900	120,000	30
Ile de Kerguelen, Océan indien.	3,300	»	»
Porto-Rico, Indes occidentales.	3,200	70,000	22
Trinité, Indes occidentales.	2,900	35,000	12
Zélande, Danemark.	2,700	310,000	115
Anticosti, Amérique septentrionale. .	2,500	500	1 par 5
Ilogolen, Australie.	2,450	30,000	12
Bally, Indes orientales.	2,400	200,000	83
Andaman, Indes orientales.	2,400	2,400	1
Socotra, Afrique orientale	2,300	100,000	43
Loochoo, mer de Chine.	2,200	90,000	41
Bourbon, Océan indien.	2,100	42,000	20
Saint-Jean, Amérique septentrionale. .	1,850	8,000	4
Madura, Indes orientales	1,850	95,000	93
Mauritius, Océan indien.	1,800	45,000	26
Otaheite, Océan pacifique.	1,800	100,000	55
Négrepont, Grèce.	1,450	60,000	42
Majorque, Méditerranée.	1,440	160,000	111
Ténériffe, Afrique occidentale.	1,270	65,000	51

NOMS DES ILES.	MILLES CARRES.	POPULATION.	POPULATION par MILLE CARRE.
Saint-Iago, Afrique occidentale.	1,200	21,000	17
Saint-Thomas, côte de Guinée.	1,200	26,000	22
Grande-Canarie.	1,050	45,000	44
Funen, Danemark.	1,040	100,000	96
Gothland, mer Baltique.	1,000	33,000	33
Oesel, Russie.	1,000	35,000	35
Fernando Po.	980	30,000	30
Madère, Afrique occidentale.	950	120,000	126
Lewis, Nouvelle-Ecosse.	902	14,000	15
Saint-Michel, Océan atlantique. . . .	900	90,000	100
Skye, Ecosse occidentale.	800	18,000	22
Guadeloupe, Indes occidentales. . . .	600	115,000	183
Martinique, Indes occidentales	500	100,000	200
Céphalonie, Grèce.	500	60,000	120
Mainland, Ecosse septentrionale. . . .	500	15,500	31
Rhodes, Méditerranée.	490	36,000	73
Sooloo, Indes orientales.	460	60,000	130
Tercera, Océan atlantique.	450	50,000	111
Amboyne, Indes orientales.	430	45,000	105
Mull, Ecosse occidentale.	420	9,400	22
Mitylène, Méditerranée.	380	40,000	105
Rodriguez, Océan indien.	360	5,000	14
Rugen, Russie.	360	28,000	78
Seychelles, Océan indien.	350	14,000	40
Scio, Méditerranée.	300	60,000	200
Tongatabo, Océan pacifique.	300	18,000	60
Anglesea, Galles.	290	47,000	162
Corfou, Grèce.	290	70,000	241
Dominique, Indes occidentales.	290	30,000	103
Minorque, Espagne.	270	33,000	123
Samos, Turquie d'Asie.	240	12,000	50
Mann, Bretagne.	220	42,000	191
Lemnos, Méditerranée.	220	11,000	50
Pomona, Ecosse septentrionale. . . .	212	17,000	80
Providence, Amérique septentrionale.	210	6,300	30
Aland, Russie.	200	11,400	75

NOMS DES ILES.	MILLES CARRÉS.	POPULATION.	POPULATION par MILLE CARRÉ.
Bornholm, Danemark.	200	10,000	50
Ivice, Espagne.	200	17,000	85
Barbades, Indes occidentales.	166	83,000	500
Wight, Angleterre.	160	33,000	206
Malte, Méditerranée.	152	90,000	592
Sainte-Lucie, Indes occidentales. . . .	150	30,000	200
Tobago, Indes occidentales.	125	30,000	240
Zante, Grèce.	120	40,000	333
Antigues, Indes occidentales.	92	38,000	413
Saint-Christophe, Indes occidentales. .	90	30,000	333
Sainte-Hélène, Océan atlantique. . . .	75	8,000	107
Ternate, Indes orientales.	70	21,000	300
Jersey, Manche. . . , ...	54	30,200	559
Guernesey, Manche.	48	22,000	458
Banda, Amérique septentrionale. . . .	40	10,000	250
Rhode, Amérique septentrionale.	36	10,000	278

Communiqué par M. C. Moreau.

TABLEAU *faisant connaître la population totale des possessions anglaises au Cap de Bonne-Espérance de* 1807 *à* 1822 *inclusivement* *, *avec les distinctions de sexes et de population* **.

ANNÉES.	POPULATION LIBRE. Hommes.	POPULATION LIBRE. Femmes	HOTTENTOTS. Hommes.	HOTTENTOTS. Femmes.	ENFANS APPRENTIS. Garçons.	ENFANS APPRENTIS. Filles.	ESCLAVES. Mâles.	ESCLAVES. Femelles.	TOTAL Récapitulatif.
1807	14169	12551	8607	9050			19056	10230	73663
1808	14774	12813	8151	8569	Ce n'est que de-		19225	10344	73876
1809	15225	13455	8999	9163	puis 1816 qu'on a		19105	10560	73807
1810	16322	14615	9493	10271	ordonné d'enregis-		19821	10600	81122
1811	16853	15012	9775	10390	gistrer séparément		19176	10713	81919
1812	17090	15617	9775	10055	les enfans qui sont		18804	11103	82024
1813	17321	15964	9355	10256	engagés comme ap-		18999	11015	83207
1814	17862	16477	9651	8834	prentis.		19862	11366	84069
1815	18135	17306	9668	8690			18496	11304	83518
1816	18230	17884	9614	10552	528	225	18596	11466	86965
1817	20154	18578	9484	11870	778.	330	19080	12293	94766
1818	22434	20420	11683	11491	961	412	19507	12802	99516
1819	20912	19612	11489	10295	968	418	18708	12154	93390
1820	23828	21946	11323	12687	959	451	19191	12719	104481
1821	24977	33001	12700	14344	913	451	19164	13024	110370
1822	24233	22121	14700	14312	954	503	18971	13154	109138

* Avant 1807, on ne pourrait connaître qu'approximativement la population du Cap de Bonne-espérance. Le district d'Albanie n'est point compris dans l'année 1822.

** Parmi les Hottentots, on en compte qui rentrent dans la classe des esclaves.

Communiqué par M. C. MOREAU.

RELEVÉ *du nombre des esclaves des deux sexes dans les colonies ci-après désignées, extrait des états transmis, par différens gouverneurs, à* S. Exc. le comte BATHURST, *ministre secrétaire d'état au département des colonies.*

NOMS des COLONIES.	ANNÉE du Recensem.t	NOMBRE des ESCLAVES. Mâles.	Femelles.	TOTAL.
Antigues.	1824	14,225	16,089	30,314
La Barbade.	1823	36,159	42,657	78,816
Cap de Bonne-Espérance.	1819	20,098	13,743	33,841
	1820	20,313	14,016	34,329
	1821	20,494	14,263	34,757
	1822	20,461	14,536	34,997
	1823	20,491	14,780	35,271
	1824	n'a pas été présenté.		
	1825	20,210	14,299	35,509
Démérary.	1823	41,224	33,753	74,977
Dominique.	1823	7,482	8,234	15,714
Grenade.	1823	12,258	13,052	25,310
	1824	12,101	12,871	24,972
Honduras.		n'a pas été présenté.		
Jamaïque.	1823	166,595	169,658	336,253
Maurice (Ile-de-France).	1816	55,717	29,706	85,423
	1822	incomplet *		
Mont-Serrat.	1824	2,878	3,400	6,278
Sainte-Lucie.	1825	6,325	7,392	13,717
Tabago.	1823	6,812	7,262	14,074
	1825	6,532	7,151	13,683
Trinité.	1822	13,052	10,336	23,388

* On n'a pu présenter au parlement aucun état de la population esclave de l'île de France pour l'année 1822, parce qu'ils ont été perdus lors du naufrage du bâtiment *le George IV*, qui a eu lieu en juin 1825; quant à la population de l'île de France, indiquée ci-dessus, pour 1816, les états étaient complets.

DÉTAILS *de la population de l'île Maurice et dépendances, selon le recensement fait en* 1822, *d'après le rapport présenté à la chambre des communes, le* 30 *mai* 1825 (1).

	POPUL. BLANCHE.		NOIRS LIBRES.		ESCLAVES.		TOTAUX.	
	hommes.	femmes.	hommes.	femmes.	hommes.	femmes.	hommes.	femmes.
Port-Louis.	2533	1648	3947	2772	7456	3669	13936	8089
Pamplemousses. . . .	757	527	571	429	6225	2771	7553	3727
Rivière du Remport.	639	565	735	555	6280	4321	7654	5441
Flacq.	603	530	702	650	6043	2384	7348	3564
Port sud-est.	481	329	603	593	2965	2160	4049	3082
Savanne	199	127	197	189	2585	1986	2981	2302
Rivière noire.	228	190	273	150	3271	2085	3772	2425
Plaines Wilkems . .	342	304	357	422	4387	2376	5086	3102
Moka.	174	180	157	173	1803	1002	2137	1355
TOTAUX. . . .	5959	4400	7542	5933	41015	22754	54516	33087
Troupes du roi. . . .	1310	»	»	»	»	»	»	»
	Blancs et noirs libres.							
Seychelles.		195	87		4574	2166	4769	2253

TABLEAU *comparé de la population des hommes de couleur et des esclaves, dans les colonies des Indes occidentales.*

ANTIGUES (trois districts).

	1821.	1824.	accr.	décr.
Hom. de coul. lib.	4580*	»	»	»
Esclaves.	38061*	37132	»	929

BAHAMAS. . . . . .

DOMINIQUE.

	1820.		1826.		accr.		décr.	
	Hmes.	Fmes.	Hmes.	Fmes.	Hmes.	Fmes.	Hmes.	Fmes.
Hom. de coul. lib.	1207	1612	1347	1706	140	94	»	»
Esclaves.	7635	8259	7005	7571	»	»	630	688

(1) Ce document remplit la lacune qui existe dans le tableau qui précède.

* Le recensement a été fait en 1822 pour le second district.

GRENADE.

	1820.			1825.			accr.	décr.
	Hmes.	Fmes.	Total.	Hmes.	Fmes.	Total.		
Hom. de coul. et blancs libres...	1689	1053	2742	2392	1105	3497	755	»
		1821.			1824.			
Esclaves de coul.	870	946	1816	936	988	1924	108	»

HONDURAS.

	Année.	Hmes.	Fmes.	Enfans.	Total.
Hommes libres..	1823	192	243	374	809

JAMAÏQUE.....

NEVIS.

Hommes de coul. libres (environ).	2000
Nègres et autres esclaves (environ).	9286

SAINT-CHRISTOPHE.

	1826.	1231.	1825.	accr.	décr.
Blancs.	1800	»	»	»	»
Hom. de coul. lib.	2500	»	»	»	»
Esclaves.	18639	19012	18639	»	373
Total.	22939				

TORTOLE.

				1822.			1823.		
	Hmes.	Fmes.	Total.	Hmes.	Fmes.	Total.	Hmes.	Fmes	Total.
Hom. de coul. lib.	286	337	623	»	»	»	»	»	»
Esclaves.	»	»	»	2962	3516	6478	2506	2942	5448

TRINITÉ.

	1820.			1825.			accr.	décr.
	Hmes.	Fmes.	Total.	Hmes.	Fmes.	Total.		
Hom. de coul. lib.	6593	7372	13965	7243	7740	14983	1018	»
Esclaves.	»	»	22738	»	»	23230	492	»

Communiqué par M. C. Moreau.

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

§. 1er. *Procès-Verbaux des Séances.*

Séance du 3 août 1827.

La Société philosophique américaine de Philadelphie remercie la Société de l'envoi qu'elle lui a fait du recueil de ses Mémoires.

M. Latour-Allard, de la Nouvelle-Orléans, remercie la Société de l'avoir admis dans son sein, et promet de la seconder de tous ses efforts dans ses utiles travaux. M. Jomard annonce à ce sujet que M. Allard est possesseur d'une riche collection d'antiquités américaines et propose que ce voyageur soit invité à la faire connaître à la Société.

M Vallot, de l'Académie de Dijon, écrit à la Société qu'il serait disposé à s'occuper d'une partie des commentaires à joindre aux Voyages de Marco-Polo, et qu'il se chargerait avec plaisir de donner des éclaircissemens sur les objets relatifs à l'histoire naturelle.

M. César Moreau, correspondant de la Société à Londres, adresse, à la date du 10 juillet, copie d'une lettre du capitaine Beechey, commandant *le Blossom*, qui avait ordre de pénétrer le plus avant possible dans le détroit de Kotzebue, afin d'y opérer sa jonction avec le capitaine Franklin. A cette première lettre est jointe celle du capitaine Franklin où il annonce qu'il a exploré toute la côte comprise entre les 113° et les 140° 38′ de longitude occidentale. (Voir Bulletin 51, page 39.)

Le même correspondant adresse, aux dates des 15, 17 et 18 juillet: 1° un tableau faisant connaître, d'après leur rang d'importance, les cent vingt principales îles connues, avec les données les plus récentes sur leur superficie en milles carrés, et sur leur population absolue et relative. 2° un rapport faisant connaître la population totale des possessions anglaises au Cap de Bonne-Espérance de-

puis 1807 jusqu'en 1822 inclusivement, indiquant la population libre, les Hottentots et les esclaves, avec la distinction des sexes; d'où il résulte que les esclaves ont augmenté de 1/10 en seize ans, tandis que les hommes libres ont presque doublé; 3° un relevé sommaire du nombre des esclaves des deux sexes dans quatorze colonies anglaises, extrait de documens présentés à la chambre des communes le 27 juin 1825 et 17 mai 1826; 4° enfin, un rapport à la chambre des communes du 21 mars 1826, renfermant un tableau de la population des hommes de couleur dans chacune des colonies des Indes occidentales, d'après un relevé fait en 1820, comparé au dernier recensement où l'on distingue le nombre des esclaves et des hommes libres, et où l'on fait voir leur accroissement et leur décroissement pendant cette période. (Voir pages 66, 70, 71, 72.)

Dans une nouvelle lettre, en date du 19 juillet, M. C. Moreau communique le résultat de ses efforts pour établir, dans l'intérêt des sciences, des relations entre la Société de géographie et les Sociétés savantes de la Grande-Bretagne. (Voir page 81.)

M. Guillemin, consul général de France à la Nouvelle-Orléans, par sa lettre du 29 mai 1827, transmet des renseignemens sur les nations puissantes et belliqueuses du bassin de l'ancienne Louisiane, et principalement sur les Osages; il donne d'intéressans détails sur les mœurs de ces peuples, et recommande particulièrement à la Société six individus distingués, appartenant à cette nation, qui sont envoyés en France, conduits par M. Delaunay, ancien officier français, qui habite Saint-Louis depuis trente ans. (Voir N° 51, page 41.)

M. Warden communique, au nom de M le capitaine Skiddy de New-York, actuellement à Paris, un tableau renfermant la position géographique d'un grand nombre d'îlots et de récifs, découverts depuis les dernières années dans l'Océan pacifique. (Voir page 64.)

M. Choris transmet de nouveaux détails sur le projet de voyage

en Amérique qu'il est sur le point d'exécuter ; il remercie la Société de l'offre qu'elle veut bien lui faire d'un baromètre.

M. le docteur Bertero, membre de l'académie royale des sciences de Turin, présent à la séance, annonce qu'il est sur le point de faire un voyage au Chili, ayant pour objet particulièrement l'observation et l'étude de la botanique de cette contrée ; il offre cependant à la Société de lui communiquer les renseignemens qu'elle pourrait désirer, relativement aux objets de recherches dont elle s'occupe. Renvoi à la section de correspondance.

M. le colonel Bonne fait un rapport verbal sur un mémoire adressé par M. Delanglard, fondateur du Géorama, contenant le plan d'un traité abrégé des différentes projections, usitées ou proposées pour le tracé des cartes géographiques. (Voir page 83).

M. Alexandre Barbié du Bocage fait un rapport étendu sur la première partie de la relation du voyage dans la Marmarique et la Cyrénaïque par M. Pacho.

M. Girard annonce qu'il se propose de faire à la prochaine séance quelques observations sur ce rapport.

M. Masi, de Livourne, présente en son nom et en celui de M. Segato, la première livraison d'un nouvel ouvrage sur la topographie et les costumes de l'Égypte moderne. M. Girard est prié d'en rendre un compte succinct.

Parmi les ouvrages offerts à la Société, la commission remarque le n° 22 des Mémoires de la Société d'agriculture de l'Aube, contenant une notice sur un ancien plan de la ville de Troyes, qui paraît antérieur à 1524. Renvoi au directeur du Bulletin avec l'invitation d'en présenter une analyse.

Séance du 17 août 1827.

La Société royale de Londres adresse ses remercîmens à la Société de géographie, pour l'envoi du recueil de ses Mémoires.

M. C. Moreau, par une lettre en date de Londres, le 6 août 1827, annonce que l'on a terminé, depuis peu, l'exploration tri-

gonométrique des principaux comtés de la Grande-Bretagne, en s'assurant de la hauteur de toutes les montagnes élevées de plus de mille pieds anglais au-dessus du niveau de la mer. A cette lettre est joint un état indiquant le nom et la hauteur des cent principales montagnes, avec la désignation des comtés où elles sont situées (v. pag. 61).

Par une seconde lettre, en date du 8 août, M. C. Moreau adresse un tableau de la population de l'île Maurice et dépendances, en 1822, d'après le rapport présenté à la chambre des communes le 30 mai 1825 (voir pag. 72).

Le même correspondant adresse, à la date du 10 août, l'analyse d'un rapport présenté en 1823 au parlement, par la commission d'enquête, chargée de lui faire connaître à cette époque la situation de la Nouvelle-Galle du Sud, sous les rapports de l'agriculture, du commerce, des revenus, dépenses, etc. (voy. p. 49 et 82).

M. le président communique un tableau des voyageurs, dans les diverses parties du globe, qui ont reçu, à diverses époques, les instructions de la Société, et qui sont ou ont été en relation avec elle; ce tableau contient leurs noms, l'époque de leur départ et celle de leur retour, l'indication des pays qu'ils doivent parcourir, et les dates de leurs communications à la Société.

M. le président annonce à MM. Taillefer et Peyrounenc, présens à la séance, que la Société leur remettra un baromètre avant leur départ pour le voyage qu'ils sont sur le point d'exécuter dans l'Amérique méridionale.

M. Hurtado, ministre plénipotentiaire de la Colombie, à Londres, également présent à la séance, offre de donner à ces voyageurs des lettres de recommandation. Etant lui-même sur le point de retourner dans sa patrie, il annonce qu'il recevra avec plaisir les instructions de la Société et qu'il s'empressera de lui transmettre les renseignemens géographiques qu'elle pourrait désirer sur cette contrée. La Société adresse des remerciemens à M. Hurtado.

M. l'abbé Anduze, missionnaire français, qui a passé douze années dans l'Amérique du nord, est présent à la séance; il communique divers renseignemens sur les pays qu'il a visités, et particulièrement sur la nation des Osages, sur le cours du Mississipi et de ses affluens, et sur une monnaie romaine trouvée au sud-ouest du Missouri; il compare ensuite plusieurs usages de ces nations avec ceux qui sont rapportés dans le Lévitique, et il présente plusieurs observations sur la géographie physique de ces contrées.

Ce missionnaire, qui doit retourner en Amérique, offre ses services à la Société; il recevra ses instructions avec plaisir, et s'efforcera de répondre aux questions géographiques qu'elle voudra bien lui adresser. (Voir page 85.)

M. Cadet de Metz communique des observations sur le nouveau voyage entrepris, en 1827, par le capitaine Parry, pour se rendre au pôle nord.

M. Eyriès fait un rapport sur un ouvrage adressé par M. C. Moreau, dans une des dernières séances, et intitulé : *Report of the commissioners of inquiry into the colony of Sierra Leone.*

M. le capitaine Duperrey est invité à faire un rapport sur un nouvel ouvrage adressé par M. C. Moreau, au nom de M. Cross, et intitulé : *An account of the state of agriculture and grazing in New-South Wales.*

§ 2. *Admissions, offrandes, etc.*

MEMBRES NOUVELLEMENT ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 3 août.

M. Podejaszynsky, littérateur polonais, à Varsovie.

M. Sénéchal, ingénieur des ponts et chaussées.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 3 août.

Par S. Exc. le Ministre de la marine : *Voyage autour du monde pendant les années* 1790, 1791 *et* 1792, par Etienne Marchand; *avec cartes et figures*, 4 vol. in-4°.

Par S. Exc. le Ministre des affaires étrangères : *Les monumens de la France, classés chronologiquement*, par M. le comte de Laborde, 25e livraison, in-fol.

Par MM. Masi et Segato : *Saggi pittorici, geografici, statistici, idrografici e catastali sull' Egitto*, 1re livraison, in-fol.

Par M. le marquis de Chateaugiron : *Histoire du soulèvement des Pays-Bas, sous Philippe II, roi d'Espagne, traduite de l'allemand, de Schiller*, 1827, 2 vol. in-8°.

Par M. Sébastien de Minano : *Diccionario geografico-estadistico de España y Portugal*, tomes 4e et 5e, *avec une carte de l'Espagne et du Portugal.*

Par M. Everat : *Campagnes de Napoléon, telles qu'il les conçut et exécuta, suivies de documens qui justifient sa conduite militaire et politique*, par V. Maingarnauld, 2 vol. in-8°.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahier de juillet.

Par M. de Leuven : *Journal des voyages*, cahier de juin.

Par M. Rauch : *Annales européennes*, n° 49.

Par la Société asiatique : 57e *et* 58e *cahiers de son journal.*

Par la Société d'agriculture de l'Aube : N° 22 de ses *Mémoires*.

Par M. Rey : *Mémoire sur la nécessité de bâtir un édifice spécialement consacré aux expositions générales des produits de l'industrie*, in-8°, Paris, 1827.

Séance du 17 août.

Par M. C. Moreau, au nom de M. Cross : *An account of the state of agriculture and grazing in New-South Wales, etc.*, by J. Atkinson, Londres, 1826.

Par M. Eyriès et de Larenaudière : *Nouvelles Annales des voyages et des sciences géographiques*, cahier de juillet.

Par M. de Ferussac : *Bulletin des sciences géographiques*, cahier de juillet.

Par la Société d'agriculture, arts et commerce de la Charente : *Annales de cette Société*, cahiers de mai et juin.

Par les rédacteurs du Globe : *Plusieurs n^os de leur journal.*

Documens et Communications.

Londres, le 18 juillet 1827.

Monsieur le Président,

J'ai différentes fois remarqué que l'on a souvent exagéré, en France, la population des esclaves des colonies Anglaises, et j'ai pensé qu'un extrait de documens officiels, qui indiqueraient le nombre de ces esclaves, ne serait pas sans intérêt pour la Société de Géographie : j'ai l'honneur de joindre, à la présente, un relevé sommaire, extrait de documens présentés à la chambre des communes, le 27 juin 1825 et le 17 mai 1826.

J'aurais bien désiré pouvoir vous adresser, pour chacune des 14 colonies indiquées dans ce tableau, la population libre à côté de celle des esclaves ; mais les documens présentés au parlement depuis plusieurs années, ne sont pas tous complets ; cependant je

vous adresse ci-jointes 10 *pièces officielles*, qui sont très-récentes, et dans lesquelles on pourra puiser des renseignemens utiles relativement à la population *noire esclave* et à la population *noire libre*. Ces détails concernent les îles Antigues, Bahama, Dominique, Grenade, Honduras, Jamaïque, Neris, Saint-Christophe, Tortole, Trinité.

Signé C. MOREAU.

Londres, 19 juillet 1827.

Monsieur le Président,

Lorsque j'ai lu, à l'article 1er du réglement de la Société de Géographie, le passage où il est dit, qu'elle établit une correspondance avec les Sociétés savantes, je me suis empressé de vous offrir de mettre la Société de Géographie de France en rapport direct avec les institutions scientifiques de l'Angleterre. Plusieurs personnes, parmi lesquelles je nommerai le secrétaire de la Société d'Astronomie et celui de la Société des Arts, sont disposées à faire tous leurs efforts pour que les corps savans de Londres commencent le plus tôt possible leurs relations avec la Société de Géographie. Quant à la Société intitulée *Medico-Botanical*, vous trouverez ci-jointe, une lettre que vient de m'écrire son directeur; vous remarquerez qu'elle attache beaucoup de prix à commencer ses relations avec la Société de Géographie. Elle est sous la protection des princes de la famille royale de ce pays; et les plus grands dignitaires veulent bien l'encourager. Cette Société a de nombreux correspondans dans toutes les colonies anglaises.

Déjà des communications fort importantes ont été faites à cette Société, et je ne doute pas que la Société de Géographie ne retire un jour de grands avantages de son association avec elle; car il n'y a nul doute que, par le moyen de ses nombreux correspon-

dans, vous ne recevez de temps en temps des renseignemens utiles et précieux.

M. Frost, directeur, et plusieurs membres m'ont assuré qu'elle se fera un plaisir de recommander aux agens anglais ceux de MM. les voyageurs qui consentiraient à entreprendre des voyages sous les auspices de la Société de Géographie : ils désireraient seulement qu'ils s'occupassent un peu des plantes médécinales ou qui ont un but d'utilité. Si les communications faites à leur retour sont à la fois nouvelles et utiles, ce serait avec plaisir que la Société leur décernerait une récompense digne des services qu'ils auraient rendus.

Signé C. Moreau.

Londres, 10 août 1827.

Monsieur le Président,

J'ai l'honneur de vous adresser l'analyse d'un rapport présenté en 1823 au parlement par la commission d'enquête, chargée de lui faire connaître, à cette époque, la situation de la Nouvelle-Galles du Sud, sous les rapports de l'agriculture, du commerce, des revenus, des dépenses, etc., etc.

Depuis 1823, les possessions anglaises à la Nouvelle-Galles du Sud se sont considérablement augmentées; cet accroissement est dû aux communications qui s'établissent continuellement entre les Européens et les naturels du pays; de nouveaux établissemens dans l'intérieur en ont été le résultat.

Ayant appris que M. J. Cross, géographe anglais, était sur le point de publier une nouvelle carte d'après les matériaux récemment reçus, je me suis rendu chez lui pour lui présenter la circulaire, le réglement et le programme des prix proposés par la Société de Géographie; il a reçu ces pièces avec reconnaissance, et il aura l'honneur, aussitôt la publication de sa carte, d'en faire hommage à la Société; en attendant, il m'a prié de vous adres-

ser, monsieur le Président, l'ouvrage de son ami, M. James Atkinson, intitulé : *Précis sur l'état de l'agriculture et des pâturages dans la Nouvelle-Galles du Sud*, renfermant des observations sur le sol, sur l'aspect général du pays, et quelques-unes de ses productions les plus utiles, y compris des indications sur les différens moyens employés pour préparer les terres, nourrir les troupeaux, construire les maisons; sur le système suivi pour utiliser les condamnés : augmenté d'une instruction importante pour ceux qui se proposent d'émigrer, et enrichi d'une carte du pays.

Signé C. Moreau.

La première édition de cet ouvrage est épuisée; dans quelques mois, M. Cross en publiera une deuxième édition, qui sera augmentée de nouveaux renseignemens qu'il a reçus ou doit recevoir très-incessamment. Un des premiers exemplaires sera destiné à la Société de Géographie.

Rapport verbal *fait à la Commission centrale de la Société de Géographie dans sa séance du* 3 *août* 1827, par M. le chevalier Bonne.

J'ai pris connaissance du mémoire que M. Delanglard, membre de la Société de Géographie, inventeur et fondateur du Géorama, a adressé à la Commission centrale le 5 juillet dernier, et je vais rendre compte, en peu de mots, de l'objet de cet écrit.

Le mémoire de M. Delanglard contient le plan d'un traité abrégé des différentes projections, usitées ou proposées pour le tracé des cartes géographiques, que l'ingénieux inventeur du Géorama a composé, et qu'il se propose de publier incessamment.

Les projections que M. Delanglard examinera dans son traité sont divisées par lui en trois classes, savoir :

1° Les projections fondées sur le développement de la sphère.

2° Celles qui sont fondées sur le développement du cône ou du cylindre.

3° Celles qui n'ont pour base que des calculs de proportion.

Si le mémoire qui nous est adressé n'était, comme le remarque l'auteur, le produit d'un travail précipité, nous pourrions faire remarquer que l'expression de développement qui caractérise les projections de la première classe, paraît improprement employée, parce qu'on entend communément, dans ce cas, par développement, la transformation d'une surface en une autre, sinon de même forme, du moins, de même étendue, ou à fort peu près. Or, les projections, dites stéréographiques, orthographiques et centrales, rangées par l'auteur dans la première classe, ne jouissent pas de cette propriété, et ne sont que de pures projections perspectives. Mais c'est trop s'arrêter à une remarque que le traité de M. Delanglard, écrit moins rapidement, ne donnera certainement pas lieu de faire. Toutefois, d'après notre manière de voir, nous pensons que les projections géographiques devraient être considérées sous deux seuls points de vue, savoir : les projections perspectives qui forment la première classe de l'auteur et les projections par développement que comprennent les deux dernières classes de M. Delanglard, dans lesquelles je désirerais voir comprendre le développement imaginé par M. de Lorgna dont l'auteur ne parle pas.

M. Delanglard passe en revue les différentes projections géographiques, et signale les avantages et les défauts de chacune. Il fait voir qu'elles ont des propriétés diverses, mais qu'il y a toujours une condition qui n'est pas remplie, parce qu'il y a impossibilité de représenter sur un plan une surface sphéroïdique sans altération de position et de forme dans les détails qu'elle renferme. Ainsi, il arrive à cette conclusion évidente pour tous, que le Géorama, tel qu'il a été conçu par l'auteur, présente toutes les parties de la terre, soit dans leurs masses, soit dans leurs détails, avec une similitude parfaite de forme, d'étendue et de position ; qu'il est, par conséquent, le seul moyen d'étude pour se former une idée exacte des rapports d'étendue, de situation et de disposition respective

des différentes parties extérieures du globe terrestre : rapports importans à bien connaître, et qui forment une branche importante de la science géographique.

Renseignemens *communiqués par* M. l'abbé Anduze *sur plusieurs points de l'Amérique du nord, qu'il a visités.*

Pendant son séjour à Saint-Louis, on adressa à M. Clarke (le même qui fit, avec M. Lewis, le voyage jusqu'à l'embouchure de la Colombie) une pièce de monnaie en bronze, trouvée dans la vallée des Ossemens, au sud-ouest du Missouri, territoire reculé dans l'intérieur. Les habitans disent qu'on n'y a jamais vu d'Européens. Après avoir été bien examinée par M. l'abbé Anduze, elle a été reconnue pour une médaille romaine frappée sous le règne de Nerva. La médaille représentait, sur la face, la tête d'un empereur romain, avec l'inscription AVG. CÆ. NERVA. IMP. P. M. T. P. COS. III. M. P. et, sur le revers, une figure de femme portant sur son épaule gauche, une corne d'abondance, à sa main droite, une balance avec les lettres S. C., dessous, et autour EQV. AVG.

M. l'abbé Anduze ajoute que, dans le Tenessée, en creusant un puits, on trouva aussi, dans un pot de terre enfoui, une très-grande quantité de pièces d'or, dont l'origine resta inconnue aux rédacteurs de la Gazette de cet Etat. Il présume que la connaissance des langues orientales pourrait être de quelque utilité pour l'étude des différens idiômes appartenant au tribus sauvages de l'Amérique, surtout relativement aux peuplades qui habitent du côté de l'Océan pacifique. On reconnaît, dit-il, deux langues principales parmi celles des sauvages de cette partie de l'Amérique. La première est la langue mobilienne, usitée dans le haut pays; la seconde, la langue sacque, usitée dans le pays inférieur; toutes deux servent en quelque sorte de langue diplomatique, ou d'un usage

général. Les tribus, qui du reste parlent toutes un idiôme différent, ne peuvent s'entendre qu'au moyen de ces langues principales.

M. l'abbé Anduze a trouvé quelque rapprochement entre les mœurs et la manière de vivre de ces peuples, et celles des Hébreux décrites dans le Lévitique. Un sauvage, dit-il, épouse avec sa femme, toutes les sœurs qu'elle peut avoir ; ou du moins il est tenu de pourvoir lui-même à leur établissement, c'est-à-dire de les marier : celles auxquelles il ne peut trouver d'époux demeurent avec lui à titre d'épouses.

Ayant parcouru les monts Alleghanis, M. l'abbé Anduze a fait plusieurs observations sur le sol de cette contrée. Il cite entre autres le fait suivant, qui peut faire juger de sa nature. Un jour, dit-il, pendant que je traversais une partie de la chaîne, je me trouvai tout-à-coup transporté dans la plaine, au pied des montagnes, d'où j'avais pris mon point de départ. Cétait une masse de terre de deux ou trois arpens, sur laquelle je marchais, qui s'était détachée de la montagne avec les arbres, et avait glissé doucement jusque dans la vallée. Ce phénomène se reproduit assez souvent dans ces localités.

Le Mississipi, dit-il aussi, court, depuis sa jonction avec l'Ohio pendant un espace de 1200 milles, sur une espèce de plateau. A droite et à gauche du fleuve, la terre offre une pente d'un demi-pied par arpent. Il reçoit cependant quatre grands affluens. Ce cours continuel du fleuve sur un sol plus élevé que le terrain environnant, a donné lieu à des écoulemens et à des dérivations naturels que l'on appelle *Bayoux*, et qui, descendant de ces hautes contrées, viennent submerger les parties basses et les vallées, y entretiennent des marécages, et par suite, un air continuellement malsain.

Au point de départ du Mississipi, ajoute-t-il, est un grand quartier de roche que l'on appelle, tant à cause de sa forme qu'à cause de sa hauteur, la *Tour du Diable*. Il est élevé de 45 pieds au-dessus du niveau des eaux ; mais on s'aperçoit facilement que ce rocher

a été battu par la vague à différentes époques. C'est un endroit fort dangereux. A l'ouest, est une chaîne de montagnes, qui renferme une grande quantité de mines de plomb. Toute la basse Louisiane est une terre d'alluvion, et toutes les montagnes portent l'empreinte des vagues qui les ont battues à une époque reculée.

NOUVEAU *renseignement sur le lieu où l'on suppose que le célèbre* LA PÉROUSE *a naufragé.*

Des nouvelles reçues d'Hobart-Town, en date du 16 février, et garanties authentiques, paraissent devoir jeter quelque lumière sur la mort de notre malheureux et célèbre La Pérouse. Les moindres informations, relatives à ce triste évènement, sont plus que suffisantes pour captiver notre intérêt. Je m'empresse de les communiquer à la Société.

Le 8 janvier 1810, M. Nicolas Nicholls, lieutenant à bord du navire *Sydney-Cove*, capitaine, M. Charles Larren, quitta son navire avec plusieurs hommes pour gagner la plage du cap-sud de la Nouvelle-Zélande pour y prendre des *sealskins*. Dans ce court trajet, surpris par une brise de terre, et forcé de relâcher dans une baie peu éloignée du cap, il visita un mât qu'un matelot avait trouvé sur le rivage ; il le reconnut pour le mât le plus élevé d'un navire d'une grande dimension ; il paraissait avoir été long-temps dans l'eau et était couvert de térébenthine, ce qui l'avait conservé. Sa longueur était de soixante-quatre pieds ; à l'une des extrémités se trouvaient deux parties du bois dit *lignum vitæ*. Chacune d'elles avait seize pouces de diamètre et un axe de fer. Cet officier assure qu'elles n'appartenaient pas à la marine anglaise. En retirant les rouleaux des poulies, il aperçut le nombre 32 écrit sur les deux côtés ; c'était vraisemblablement le numéro du navire auquel le mât appartenait ; tous les navires d'Angleterre sont numérotés, ceux des autres nations le sont probablement aussi. L'o-

pinion du capitaine Larren fut que ces poulies étaient françaises ; il observa qu'à sa connaissance, aucun navire d'une semblable dimension ne s'était perdu sur cette côte, à l'exception de l'*Endeavour* (effort) qui fut remorqué *in dusky Bay*, et dont toute la cargaison fut déposée sur le rivage. Il penchait à croire que ce mât appartenait au navire que montait La Pérouse dont on n'a plus entendu parler depuis le mois qui suivait son départ de Botany-Bay. On sait qu'il dirigeait sa course vers la Nouvelle-Zélande. Il est très-probable qu'il s'est perdu sur le double récif nommé *Traps*, qui se trouve à environ vingt milles en mer, exactement vis-à-vis la place où se trouvait le mât. Ces écueils n'étaient point mentionnés sur les cartes lors du voyage de La Pérouse. Les poulies et le mât furent embarqués à bord du *Sydney-Cove* pour être transportés en Europe ; mais le navire ayant été confisqué à Rio-Janeiro, ces objets ont été probablement perdus.

Ces détails me paraissent de nature à faire fortement présumer que ce mât appartenait au navire la *Boussole* que montait La Pérouse ; on en obtiendra la preuve si le nombre 32, trouvé sur les poulies, correspond au numéro du navire de cet intrépide voyageur.

Communiqué par M. C. Moreau.

EVERAT, IMPRIMEUR,
rue du Cadran n° 16.

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO 53. — SEPTEMBRE.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS ET ANALYSES.

MEMOIR *prepared at the request of a committee of the common Council of the city of New-York; and presented to the Mayor of the city at the celebration of the completion of the New-York canals.*

By Cadwallader D. *Colden*, printed by order of the corporation of New-York by W. A. Davis, 1825.

MÉMOIRE *composé sur la demande d'un Comité du conseil commun de la ville de New-York, et présenté au Maire de cette ville, etc., par M.* CADWALLADER D. COLDEN.

La ville de New-York a offert à M. David B. Warden, notre honorable collègue, un exemplaire de l'ouvrage qu'elle a fait publier pour transmettre le récit des fêtes mémorables qui ont été données au mois de novembre 1825, à l'occasion de l'achèvement et de la mise en activité du grand canal qui vient d'être ouvert entre le lac Erié et la rivière d'Hudson, sur environ trois cent soixante milles anglais (580 kilom.) de développement.

L'exécution de cette utile et glorieuse entreprise établit une voie nouvelle et facile à parcourir entre l'Océan et les lacs de l'Amérique septentrionale; et comme cette voie doit être incessamment prolongée, par l'Ohio et le Mississipi, depuis ces lacs jusqu'au golfe du Mexique, les explorations de cette partie du continent américain vont nécessairement se multiplier, et les progrès des connaissances géographiques seront un résultat immédiat de ces explorations.

En considérant, sous ce point de vue, l'importante opération terminée par l'Etat de New-York, j'ai pensé que l'ouvrage destiné à en rendre compte était digne du plus grand intérêt, et méritait de fixer l'attention de la commission centrale de notre Société.

Il a déjà été annoncé, au commencement de 1826, dans une relation des fêtes données le 4 novembre 1825 (1), que M. Colden, l'un des citoyens les plus distingués de New-York, avait offert le jour même aux magistrats de cette ville, un Mémoire historique sur la navigation intérieure du pays. L'auteur le destinait à être déposé dans les archives municipales; mais les membres du conseil commun, convaincus de l'importance des faits dont il contient l'exposé, en ont ordonné la publication.

Ce Mémoire est placé à la tête de l'ouvrage que M. Warden a bien voulu me communiquer.

Depuis la découverte de la rivière d'Hudson, en 1609, la contrée qu'elle arrose a éprouvé des changemens immenses. Les progrès rapides de la civilisation dont se glorifient avec raison les compatriotes de l'auteur, sont le premier objet sur lequel il fixe leur attention; ce n'est cependant que depuis 1776, date de l'indépendance des Etats-Unis, que les efforts entrepris pour étendre leurs communications intérieures ont été couronnés d'un véritable succès.

---

(1) Bulletin des Sciences et de l'Industrie, publié sous la direction de M. le Baron de Férussac (février 1826).

A peine la guerre de la révolution américaine était-elle terminée, que le général Washington fit lui-même une reconnaissance des principaux fleuves qui traversent les divers états de l'Union, en invitant ces états de concourir, à l'aide de leurs propres moyens, à en améliorer la navigation.

M. Georges Clinton, gouverneur de l'Etat de New-York, appela l'attention de sa législature, en 1791, sur les grandes routes, et les communications par eau qu'il importait d'ouvrir à travers son territoire. Cet objet fut pris en considération, et des commissaires furent chargés de rédiger un rapport sur ces deux espèces de voies publiques.

Leur rapport ayant été présenté l'année suivante, ses conclusions favorables déterminèrent la formation d'une compagnie particulière, qui se proposait d'effectuer, par un canal éclusé, la communication de la rivière d'Hudson avec les lacs *Seneca* et *Ontario*. Une autre compagnie proposa en même temps de faire communiquer cette même rivière avec le lac *Champlain*.

Une troisième association se forma, en 1798, pour unir les lacs Erié et Ontario par un canal artificiel, qui aurait contourné la cataracte de Niagara.

Malheureusement ces compagnies n'avaient pas prévu toutes les difficultés qu'elles rencontreraient, et leurs membres les plus influens n'avaient point l'expérience nécessaire pour les surmonter.

Les travaux qu'ils commencèrent donnèrent cependant lieu à des reconnaissances plus complètes de la contrée où ils devaient être exécutés. Il demeura constant que le fleuve Saint-Laurent, les lacs Ontario et Érié, et le Mississipi occupaient le fond d'une grande vallée, qui de part et d'autre de ces lacs a des pentes opposées, et qui s'étend depuis la baie de Labrador jusqu'au golfe du Mexique.

Ainsi se trouvait vérifiée la relation de M. de La Sale, qui, après avoir reconnu le premier, en 1669, le cours du Mississipi, avait avancé que les eaux du lac Michigan et des rivières qui coulent au sud, se rapprochaient beaucoup de ce fleuve. On sait

maintenant, en effet, qu'elles en sont tellement rapprochées, que dans la saison des inondations, ces eaux communiquent naturellement entre elles, et même qu'elles offrent une voie navigable à des bateaux d'un assez fort tonnage.

Nous ne suivrons pas M. Colden dans le compte qu'il rend de toutes les mesures proposées jusqu'en 1807, pour étendre, du côté des lacs, la navigation intérieure de l'état de New-York. M. Jefferson, qui était alors président des États-Unis, proposa au congrès de consacrer un fonds annuel spécialement affecté à l'ouverture des grandes routes et des canaux. Son message provoqua un rapport de M. Gallatin, secrétaire de la trésorerie, rapport de la plus haute importance, qui depuis a été traduit dans la plupart des langues de l'Europe.

A dater de cette époque, l'attention la plus sérieuse s'est portée sur ce grand objet, qui est devenu la matière de plusieurs écrits remarquables par la sagesse et la profondeur des vues qu'on y trouve développées.

Quoiqu'il n'eût point été question, dans le rapport de M. Gallatin, du canal à ouvrir entre le lac Érié et la rivière d'Hudson, l'état de New-York adressa au congrès général des États-Unis la demande d'un subside, au moyen duquel on serait parvenu plus tôt à l'exécution de ce canal. Cette demande ne fut point accueillie; et celles qui furent, en 1811, adressées dans la même intention à divers états de l'Union, qui semblaient être plus particulièrement appelés à profiter des avantages de cette entreprise, furent également rejetées.

Ces refus, loin de décourager l'état de New-York, lui firent prendre la résolution d'entreprendre le grand canal du lac Érié avec ses propres et uniques ressources.

Les commissaires qui avaient été chargés d'en reconnaître la possibilité, et auxquels le célèbre ingénieur Fulton avait été adjoint, firent leur rapport sur cet objet au mois de mars 1814. Malheureusement la guerre, qui s'était allumée entre les États-

Unis et l'Angleterre, empêcha de donner immédiatement suite aux conclusions de ce rapport : ce ne fut que l'année suivante que M. Clinton, président de la commission, rédigea un mémoire détaillé, lequel, appuyé d'une pétition signée d'un grand nombre de citoyens les plus recommandables de l'état, devait être présenté à la prochaine session de la législature.

On y éprouva bien quelques oppositions, mais enfin il fut passé, en 1816, un acte par lequel une commission spéciale fut chargée de dresser le devis du projet; une somme de vingt mille dollars fut affectée en conséquence aux opérations préliminaires auxquelles elle devait se livrer.

Cette commission secondée de plusieurs ingénieurs habiles, tous citoyens de l'état de New-York, se trouva en état de présenter, avec les détails les plus minutieux, à la législature de 1817, les deux projets de canaux qui lui avaient été demandés entre la rivière d'Hudson et les deux lacs Erié et Champlain. Ces projets furent approuvés à une grande majorité par l'assemblée des représentans et le sénat; et, dès le mois d'avril de cette même année, il fut décidé qu'un emprunt serait ouvert pour subvenir aux dépenses de ces grandes intreprises; l'on prescrivit en même temps les mesures nécessaires pour en acquitter exactement les intérêts.

Les travaux furent commencés avec une sorte de solennité, le 4 juillet 1817, jour anniversaire de l'indépendance américaine.

Le gouverneur Clinton ouvrit la session de 1818, en félicitant la législature du succès des dispositions qu'elle avait ordonnées, et en l'assurant que les seules ressources de l'état de New-York suffiraient pour l'exécution complète des travaux qui venaient d'être commencés. La réponse qui fut faite à son discours contenait l'expression des mêmes sentimens et des mêmes espérances.

Nous ne suivrons point l'auteur dans touts les détails qu'il donne sur les procédés suivis pour obtenir tout à la fois la plus grande célérité et la plus grande économie dans l'exécution des travaux; le gouverneur Clinton en fit l'exposé à l'ouverture de la session

de 1819. Son rapport fut aussi satisfaisant que celui de l'année précédente : aussi l'emprunt des fonds nécessaires pour la continuation des travaux fut-il immédiatement voté.

La découverte de carrières de chaux hydraulique à proximité du canal, est une circonstance dont il ne parut point indifférent de donner connaissance à la législature.

Elle fut informée, par le discours que prononça le gouverneur Clinton en ouvrant la session de 1820, que, dès le 23 octobre précédent, la navigation avait été ouverte entre Utique et Rome, sur une longueur de 96 milles, et que le canal du lac Champlain avait été achevé le 24 novembre suivant.

Ces faits, de la vérité desquels chacun pouvait aisément se convaincre, ne laissèrent subsister aucune opposition contre ces grandes entreprises; à dater de ce moment, il ne s'éleva contre elles aucune objection sérieuse.

Les communications qui ont eu lieu depuis entre le pouvoir exécutif et les législatures ne sont plus que des félicitations réciproques sur l'avancement des travaux et le succès qu'on en attend. Tous ces actes, qui contiennent d'ailleurs des renseignemens précieux, ont été réunis en deux gros volumes publiés en 1825, par ordre et aux frais de l'état de New-York pour servir à l'histoire officielle de sa navigation intérieure (1).

Afin de mettre plus d'ordre dans l'exécution des travaux, on les avait divisés en trois grandes sections à chacune desquelles un principal ingénieur avait été attaché. La section orientale fut achevée le 1er octobre 1823. Cet événement fut célébré par des fêtes publiques, prélude de celles qui devaient avoir lieu plus tard.

Ici M. Colden décrit les principaux ouvrages qui ont été construits entre Buffalo et Albany, il expose les difficultés qu'ils ont présentées, et les moyens qui ont été employés pour les vaincre

---

(1) *Laws of the state of New-York in relation to the Erie and Champlain Canals*, etc. (Albany, 1825).

par les ingénieurs auxquels la direction en était confiée. C'est particulièrement à l'habileté et au zèle infatigable de MM. *Wright*, *Geddes*, *White* et *Thomas* qu'il fait honneur du succès de ces travaux, succès auquel ont également concouru MM. les surintendans et commissaires, *Holley*, *Young*, *Seymour* et *Bouck;* leur plus bel éloge à tous est au surplus dans l'exécution même de l'entreprise, car on convient unanimement aujourd'hui qu'entre tous les canaux de grande navigation, actuellement existans, le canal du lac Erié est tout à la fois le plus étendu, et celui dont l'exécution a été la plus prompte, et a occasionné la moindre dépense.

Depuis l'année 1810, que M. le juge *Plaat* en soumit pour la première fois le projet à la législature de l'état de New-York, M. Clinton a consacré avec le plus honorable dévouement les talens dont il est doué pour faire entreprendre, pousser avec activité, et mettre à perfection ce grand ouvrage. Son nom y demeurera à jamais attaché non-seulement comme président de la commission du canal et gouverneur de l'état, mais encore comme orateur habile, dont les discours et les écrits ont puissamment contribué à faire valoir une entreprise qui intéressera toujours au plus haut degré la prospérité et l'honneur du pays.

L'auteur s'étend ici sur les immenses avantages que tous les états de l'Union retireront de l'exécution du canal du lac Erié, et, par suite, de tous ceux auxquels il aura servi de modèle. Sa jonction avec le Mississipi par le canal de l'Ohio, dont les travaux sont maintenant en pleine activité, établira elle seule, au centre des États-Unis, une ligne navigable de près de 8450 kilomètres ou de plus de 1600 lieues entre New-York et la Nouvelle-Orléans.

D'après le compte général de la dépense faite pour l'exécution des deux canaux, du lac Erié et du lac Champlain, ils ont coûté 23,420 dollars par mille, ce qui revient à 78,477 fr. par kilomètre: or cette dépense est beaucoup moindre que celle des canaux de mêmes dimensions qui ont été exécutés jusqu'à présent en France, en Angleterre et dans les autres parties de l'ancien continent.

A mesure que les diverses sections du grand canal ont été achevées, elles ont été livrées à la navigation et rendues ainsi immédiatement productives. Le revenu dont elles ont été la source s'est progressivement élevé, et l'on conçoit qu'il s'élevera de plus en plus à mesure que la population du pays s'accroîtra; en supposant qu'elle continue de doubler en une période de dix ans, on a calculé que le grand canal du lac Erié produirait un revenu de 2,000,000 de dollars ou de 10,780,000 fr. en 1846.

Ce qui est constant, c'est que ce revenu qui avait été de 3,240,000 fr. en 1825, première année de l'achèvement du canal, s'est élevé, en 1826, à 5,390,000 (1); ce qui assure en moins de huit ans l'amortissement du capital emprunté, ce revenu fût-il déjà parvenu à sa dernière limite.

Quelle preuve plus péremptoire pourrait-on donner de la sagesse des prévisions qui ont fait accueillir ce projet, de l'habileté et de l'économie avec lesquelles l'exécution en a été dirigée? Un patriotisme éclairé se complaît au milieu de toutes les espérances que fait naître un semblable succès; il était tout naturel que M. Colden consacrât quelques pages de son mémoire à l'énumération des principaux bénéfices que l'agriculture, l'industrie et le commerce retireront de cette grande communication navigable, qui va permettre désormais l'exploitation de forêts immenses, et de richesses minérales de toute nature, que le défaut de moyens de transport laissait en quelque sorte sans valeur.

En considérant les intérêts généraux de l'Union, la navigation intérieure est une chaîne indissoluble sous les anneaux de laquelle disparaissent les obstacles naturels et les préjugés de localité qui pourraient diviser entre eux ses différents états. Pourquoi, en effet, ceux qui se trouvent au-delà des monts Alleghany seraient-ils demeurés unis à ceux qui se trouvent en-decà, lorsque ces mon-

(1) Voyez le rapport fait à la chambre des Députés, le 23 avril 1827, par M. Huerne de Pommeuse, député de Seine et-Marne.

tagnes rendaient tout commerce impraticable entre eux? C'est ainsi, suivant l'ingénieuse remarque de Fulton, que les progrès du commerce et de la civilisation ont rendu successivement plus compactes la plupart des états de l'Europe, en réunissant sous les mêmes lois cette multitude de petits royaumes contigus qui, dans les temps d'ignorance et de barbarie, semblaient n'avoir d'existence que pour être continuellement en guerre les uns contre les autres.

Robert Fulton espérait voir un jour des canaux ouverts dans toutes les vallées des États-Unis, et chacune de leurs montagnes contournée par un canal. Cette espérance est déjà en partie réalisée; et la sagesse du gouvernement américain accélère l'époque à laquelle elle le sera dans toute sa plénitude. La législature de l'état de New-York vient, dans sa dernière session, de porter une loi qui autorise l'examen de 17 projets de canaux à ouvrir dans différentes parties de son territoire.

« Quelle que soit, dit M. Colden, en terminant son mémoire, » l'opinion des étrangers sur les grands ouvrages que nous avons » exécutés, la postérité se souviendra avec admiration et respect » de ceux auxquels elle en devra le bienfait. Le 4 novembre 1825, » jour auquel le premier bateau venant du lac Érié est entré » dans notre port, demeurera à jamais gravé dans la mémoire » d'un peuple reconnaissant; et l'on citera l'éclat donné par la » ville de New-York à la célébration de ce grand événement, » comme le témoignage le plus authentique du patriotisme de ses » magistrats, et de la libéralité de ses citoyens. »

Les journaux américains nous ont déjà fait connaître en France, dès le commencement de l'année dernière, les circonstances les plus remarquables de ces fêtes. Elles sont rappelées avec le plus grand détail dans l'ouvrage dont nous rendons compte; il contient un rapport particulier de chacune des personnes qui furent appelées à les diriger ou à concourir à leur direction; toutes paraissent avoir rivalisé d'attentions et de zèle: chacun a voulu voir son nom honorablement inscrit parmi les noms de ceux qui avaient été choisis

pour signaler dans cette conjoncture la reconnaissance et l'allégresse publiques, mais tous ces détails que ne trouvent jamais trop prolixes ceux qui ont mérité d'y être mentionnés, ne sont guère susceptibles d'analyse; c'est par la lecture même de l'ouvrage que l'on pourra s'en former une juste idée.

Nous nous bornerons à dire que cet ouvrage est orné d'un grand nombre de planches en taille-douce et lithographiées, parmi lesquelles on distingue surtout quelques beaux portraits, plusieurs cartes géographiques et un profil géologique dressé en 1822, sous la direction de M. Étienne van Renssalaer. Ce profil comprend 9 degrés de longitude entre ses extrémités, et s'étend depuis le lac Erié jusqu'au port de Boston.

Ce n'a pas été seulement dans l'enceinte de New-York que les fêtes dont il s'agit ont été célébrées avec pompe. Depuis le 26 octobre, que le premier bateau fut expédié du lac Erié pour se rendre dans l'Océan, jusqu'au 4 novembre, jour de son arrivée, les bords du canal ont présenté une scène de réjouissances continuelles. La description de ces fêtes extérieures, et la relation du voyage que firent les commissaires de la municipalité de New-York, qui avaient été envoyés pour complimenter les citoyens de Buffalo, sont l'objet d'une relation expresse rédigée par M. Guillaume Stone. Cette relation est enrichie de huit vues lithographiées des parties les plus pittoresques du canal. Au retour des commissaires, plusieurs bateaux chargés des députations des villes et villages situés sur ses rives se réunirent au bateau qui était parti du lac Erié. Toutes ces députations, après avoir assisté aux grandes fêtes de New-York, et reçu des habitans de cette ville la plus affectueuse hospitalité, regagnèrent leurs foyers par le même chemin. Le premier bateau du lac Erié était de retour le 23 novembre à Buffalo, où de nouvelles réjouissances l'attendaient.

Suivant l'usage des anciens, adopté par la plupart des peuples modernes, le gouvernement de New-York a fait graver une médaille en mémoire de l'achèvement du grand canal du lac Erié.

Une ingénieuse allégorie le représente comme une alliance contractée entre Neptune et le Dieu des forêts. Cette médaille, frappée en or, en argent et en bronze, a été offerte aux grandes autorités des Etats-Unis, à d'illustres citoyens recommandables par d'anciens services, et à d'autres personnages éminens. C'est un témoignage flatteur de considération donné à chacun d'eux par les magistrats de New-York; mais ces magistrats n'avaient pas besoin de recourir à l'art monétaire pour conserver le souvenir de l'important service qu'ils ont rendu. Leur nom vivra autant que le monument d'utilité publique qu'ils ont érigé; et plus indestructible que l'airain, ce monument trouvera dans cette utilité même le plus sûr garant de sa durée.

P. S. Girard, *Membre de l'Institut.*

Six Month's residence and Travels *in central America, through the free states of Nicaragua and particularly Costa-Rica, etc., shewing the most eligible place for cutting the projected Canal to unite the Atlantic and Pacific oceans.* By J. Hale, New-York, 1826. 32 p. in-8°.—Six mois de séjour et de voyage *dans l'Amérique centrale, à travers les États libres de Nicaragua, et particulièrement Costa-Rica, où l'on voit l'emplacement destiné à unir l'Océan atlantique avec l'Océan pacifique.*

Depuis, dit notre auteur, que j'ai lu l'histoire de la conquête de l'Amérique par les Espagnols, j'ai éprouvé un ardent désir de visiter ce pays célèbre, et aussitôt que j'ai cru pouvoir le faire avec sécurité, je me suis embarqué à l'époque où le fort de Callao et la ville de la Vera-Cruz se bombardaient mutuellement; ce qui me força de débarquer dans la rivière de Goazacoalco. Pendant la traversée je fis connaissance d'un voyageur, nommé Gérard, qui allait à Mexico, pour affaires de commerce; il me dit qu'il avait résidé, pendant un an, dans la province de Costa-Rica, et me parla de la manière la plus avantageuse des mœurs et du caractère

des habitans de cette contrée. Il montra à M. Hale, une quantité d'or qu'il y avait trouvée; et pendant leur voyage dans le Mexique, et ensuite pendant leur traversée pour l'Angleterre, dans le sloop de guerre anglais, *le Valeureux*, commandé par le capitaine Merry, M. Gérard l'entretint souvent de Costa-Rica. Je suis allé, lui disait-il, dans l'Inde; j'ai traversé les Andes par trois différentes routes, savoir: de Buenos-Ayres au Chili, de Panama à Chagre, et d'Acapulco à Vera-Cruz; mais je n'ai jamais vu un plus beau pays que celui de Costa-Rica, ni un peuple aussi affectueux et aussi simple, et vous ne pouvez désirer, pour votre résidence ou pour des spéculations de commerce, un pays plus convenable. J'y suis allé, dit M. Hale, et j'ai trouvé que ces rapports et ces observations étaient exacts et sincères; et que le gouvernement et le peuple désiraient beaucoup que je fisse connaître cette contrée en Europe; en conséquence ils m'ont accordé le privilége dont je parlerai bientôt, pour pouvoir établir une colonie dans cet heureux pays, où l'esclavage est pour jamais aboli.

La province de Costa-Rica est bornée à l'est par Veragua; à l'ouest, par Nicaragua; au nord, par l'Atlantique; et au sud, par l'Océan pacifique. Au sud-ouest, les montagnes de Nicaragua servent comme de limites; au nord-ouest, le bord oriental de la rivière de San-Juan, est par les 10° 59′ de latitude, et les 82° 32′ de longitude: la partie la plus étroite de cette province a environ 150 milles.

La petite île de l'Escudo de Veragua au N.-E, et la pointe de Boruca, au S.-E, sont les deux points des limites fixées entre la Colombie et l'Amérique centrale.

Montagnes. La chaîne des Andes, dans la province de Costa-Rica, se dirige du N.-E. par E., au S.-O. par O.; leur hauteur est estimée à 11,500 pieds; elles sont divisées en plusieurs chaînons qui renferment plusieurs grandes et belles vallées qui s'élèvent de 5 à 6,000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Sol. Le sol des montagnes ainsi que des plaines est profond et

riche, et capable de donner toutes les productions végétales du Tropique et la plupart de celles de l'Europe.

Climat. Vers le nord, du côté de l'Atlantique, l'air est beaucoup plus tempéré que du côté du Sud. Le thermomètre ne s'y élève pas au-dessus de 75° à 83° de Farenheit ou 23° 88 à 28° 33 cent. Le haut plateau du pays, dans sa moyenne partie, est frais et salubre, la chaleur n'y étant jamais excessive, ni le froid trop intense, le mercure ne montant jamais au-dessus de 75°, et ne descendant jamais au-dessous de 50°, excepté dans les montagnes, où quelquefois, en décembre et janvier, il descend jusqu'au point de la glace.

Le climat du côté du sud est plus chaud que du côté du nord, à cause de la hauteur des Andes qui intercepte les brises fraîches de l'Atlantique. Du pied des Andes à la mer le climat est plus chaud, et il y a plus de pluies, particulièrement en juin, juillet et août; le sommet des Andes est quelquefois couvert de neige en décembre et en janvier.

Volcans. Il y en a quatre dans la province: celui de Cartago est le seul qui soit encore en combustion, ne jetant point de flamme, mais toujours de la fumée; néanmoins, d'après le rapport des habitans, il jetait encore des pierres et des flammes, il y a cinquante ans.

M. Hale visita cette montagne, accompagné de quatre Américains et Anglais : Rosomond Lawrence, Charles Partridge, Henry Cooper et John Hale, avec un guide; et, partant de Cartago, avant le point du jour, à cheval, ils gravirent la montagne qu'ils trouvèrent couverte de beaux chênes, d'autres arbres et arbustes particuliers aux climats froids; et, après une fatigante marche de quatre heures et demie, ils parvinrent du côté du S.-O. au sommet du cratère. Les cendres noires étaient répandues à plusieurs milles, et les pieds des chevaux enfonçaient de plusieurs pouces à chaque pas. Instruit que personne n'avait encore hasardé de descendre dans ce cratère, M. Hale voulut avoir cet honneur, ce qui fit croire au guide qu'il était fou; celui-ci refusa de l'accompagner

dans ce qu'il appelait (*la boca del infierno*) la bouche de l'enfer. Cette bouche a deux milles de diamètre, et plusieurs centaines de verges, de 3 pieds, de profondeur. Se laissant donc glisser jusqu'à une espèce de plate-forme, ils découvrirent une autre ouverture ou bouche d'où sortaient des tourbillons de fumée; ils y dirigèrent leurs pas, et se trouvèrent très-incommodés par la vapeur sulfureuse qui les entourait. S'étant couchés sur le bord de ce gouffre, qui a plusieurs centaines de verges de profondeur, ils y jetèrent des pierres dont le bruit de la chute se fit entendre quelques instans après. Les parois de cette bouche sont incrustées de soufre, et l'atmosphère de ce soupirail est tellement rempli de la vapeur de ce minéral que la peau du visage et surtout des lèvres des visiteurs en souffrit pendant plus de quinze jours. Après une heure d'examen, ils regagnèrent avec beaucoup de peine le haut du cratère, et furent très-désagréablement surpris de ne voir sur la montagne, au-dessous d'eux, que de grands nuages qui interceptaient entièrement la vue des deux océans (que l'on aperçoit parfaitement lorsque le ciel est clair et serein), ainsi que celle du lac de Nicaragua et du golfe de Nicoya; ils retournèrent près d'une espèce d'airelle (1), où ils avaient attaché leurs chevaux, et se rendirent à Cartago, où leur guide les avait précédés, en annonçant que ces étrangers s'étaient amusés à jeter des pierres dans la cheminée du diable.

Lacs. Le lac de Nicaragua a environ cent cinquante lieues de circuit, environ quarante brasses dans ses plus grandes profondeurs, et trente pieds dans les moindres; le fond est de sable, d'après une reconnaissance qui en a été faite, en 1813, par don Joseph Aranda, premier alcade constitutionnel, et commandant du fort de San-Carlos.

La plus grande longueur du lac, du N.-E. au S.-O., est de soixante lieues; la distance du lac à la mer du Sud, dans la partie

---

(1) Cette espèce (*Vaccinium*) croît dans ce pays jusqu'à la hauteur de 15 pieds.

la plus étroite, est d'environ cinq lieues près d'un endroit nommé Cos, aux environs du lac de Nicaragua. La largeur de l'Isthme est de cinq à dix lieues jusque près des montagnes de Nicaragua. Le terrain en est assez uni pour la plus grande partie, et est arrosé par plusieurs rivières, dont la plupart se jettent dans le lac de Nicaragua, et les autres dans la mer du Sud; ce terrain est très-propre, par sa position naturelle, pour l'établissement d'un canal entre le lac de Nicaragua et la Pacifique; les terrains entre cette mer et le lac sont généralement bas, excepté quelques collines qui inclinent du côté de cet océan (1). Le lac de Nicaragua renferme plusieurs îles, dont la plus grande, nommée Ométépec a deux pics qui sont très-élevés; elle est la seule habitée. Les habitans y cultivent le maïs, qui leur sert de nourriture, et dont on approvisionne le fort de San-Carlos.

Les brigantins et les goëlettes peuvent y naviguer facilement: il y a actuellement sur ce lac une goëlette appartenant au capitaine Shepherd, qui l'a fait construire à la Jamaïque et l'a introduite dans le lac par la rivière de San-Juan.

Ports. Dans le port de San-Juan il y a six canons de fer en mauvais état et couverts d'herbe. L'entrée de ce port pourrait facilement être rendue imprenable en y établissant deux autres batteries, dont une de chaque côté. Le fort San-Carlos, à la source de la rivière, est défendu par des canons de bronze et de fer, envoyés d'Espagne. La situation est salubre.

Il y a plusieurs excellens ports dans la province orientale, particulièrement celui de San-Juan et de Chiriqui au nord; la pointe de Arenas et de Realejo au sud.

Rivières. Les principales rivières au nord, sont celles de San-Juan, Colorado, Perlas-Minas, Tortuga, Matina, et plusieurs autres qui se déchargent dans les lagunes de Chiriqui.

La rade de la rivière de San-Juan est grande et sûre; on peut y

---

(1) Voyez *la note à la fin de l'article.*

mouiller sans danger à l'est de l'entrée; mais à la distance de 12 milles, elle est si basse que, dans plusieurs parties, on ne trouve pas plus de 30 pouces d'eau, et les bancs de sable y sont dans un mouvement continuel; après sa séparation du Colorado, elle perd beaucoup de ses eaux; le courant est profond jusqu'au vieux fort San-Carlos. Ici, il y a onze chutes; mais avec un bateau à vapeur, qui ne tirerait que 20 pouces d'eau, on pourrait facilement la remonter. Au-dessus des chutes, cette rivière est encore profonde jusqu'au lac de Nicaragua, elle est tortueuse et a environ 140 milles de longueur : il faut dix à quatorze jours pour remonter le courant, mais, au moyen de la vapeur, on pourrait faire ce trajet en quatre heures. La rivière de San-Juan reçoit dans son cours, jusqu'à la mer, le Rio-Frio, le Serapaqui, et quelques autres moins considérables du côté de Costa-Rica, et le San-Carlos, et quelques autres plus petites jusqu'à Nicaragua. L'auteur pense qu'il serait facile de joindre le Colorado à la rivière San-Juan, et son courant étant ainsi augmenté, on pourrait facilement nettoyer les bancs de sable qui obstruent sa navigation : il y a peu d'eau sur la barre du Colorado (1).

Les trois rivières de Perlas-Minas, Tortuga et Matina n'ont pas plus de trois pieds d'eau sur leurs barres. Les grandes lagunes de Chiriqui reçoivent plusieurs rivières qui descendent des montagnes.

On observe que toutes ces rivières seraient d'une navigation facile pour des bateaux à vapeur. Leurs bords sont couverts de beaux arbres, et offrent des sites favorables pour l'établissement d'un grand nombre de moulins à eau; ce qui serait une source de richesses pour ceux qui voudraient faire ces entreprises, et leur

---

(1) La seule maison sur ce point de San-Juan, devant lequel mouillent les vaisseaux, a été bâtie par le capitaine Shepherd, de la Jamaïque, qui a plus fait, dit-on, qu'aucun autre négociant ou voyageur, pour la civilisation des Indiens, depuis la rivière Atrato jusqu'au cap Gracias-à-Dios.

procurerait l'avantage de pouvoir approvisionner les marchés des Indes occidentales et autres places.

Mines. Tout le district de Costa-Rica est rempli de mines d'or et d'argent; les Indiens ramassent beaucoup d'or sur les bords des lagunes de Chiriqui; plus de cinquante mines sont déjà en exploitation; tout particulier qui en découvre une peut en devenir propriétaire, en payant au gouvernement un droit de 3 p. %.

Les mines qui sont situées dans les montagnes d'Aguacatti, sont environ à 40 milles à l'O. de la capitale (San-Joseph). Ces montagnes sont couvertes de très-beaux arbres et d'une riche végétation pour tous les besoins de l'homme. La mine la plus riche, déjà découverte, est celle de don Nicolas Castro : 14 livres d'or fin en ont été extraites dans un jour sans le secours de machines. D'après un contrat passé entre ce propriétaire et M. Richard Trevithick, Anglais, habitant de Lima, ce dernier s'est engagé à lui fournir 1000 onces d'or par mois, et il en reste encore 2000 pour lui. Il est le premier qui ait introduit des machines dans les mines.

Eaux minérales. Environ un mille S.-E. de la ville de Cartago, est une source minérale chaude, fortement imprégnée de fer. Aux environs de San-Joseph, en est une autre qui contient une espèce de sel qui attire les bestiaux des contrées voisines.

Les rives du lac de Nicaragua, celles des rivières et les côtes de la Pacifique sont bordées d'un grand nombre d'arbres précieux, tels que l'acajou, le cèdre, le bois de Brésil, et de beaucoup d'autres espèces.

Le tabac de Costa-Rica est, dit-on, d'une qualité supérieure à celui de la Havanne.

Animaux. 1° La vache sauvage (*le Tapir*), nommée par les naturels, vache des montagnes, que notre auteur pense être l'*equus bisulcus* de Molina; 2° l'ours-fourmillon, ou *myrmecophaga jubata;* 3° le cochon sauvage, ou *dicotylus torquatus.* Ces animaux sont nombreux, mais pacifiques, excepté quand on les poursuit; ils de-

viennent alors féroces. 4° Le petit armadillo, dont la chair est très-délicate ; 5° une espèce de chiens, appelés *chioties*, qui voyagent par troupes du côté du sud, et qui étourdissent les voyageurs par leurs hurlemens ; mais ils ne les attaquent jamais. Ils subsistent principalement de la chair des daims sauvages, et dévorent quelquefois les jeunes veaux qui s'écartent des fermes. 6° Les bois de cette contrée sont habités par des singes d'une grande variété ; ils pèsent ordinairement de trente à cinquante livres ; les Indiens les mangent, et trouvent leur chair supérieure à toute autre venaison.

La vache de mer, ou manati (*trichecus manatus*), habite les rivières et le lac, où elles sont très-nombreuses ; elles pèsent de quatre à cinq cents livres ; leur viande a le goût de celle du cochon, et est fort substantielle.

La tortue verte est très-abondante surtout sur les bords de Rio-Tortuga, où notre auteur dit que l'équipage d'une petite barque en prit plus de cent dans un jour. Les Indiens donnent volontiers un poisson de cent livres pour une bouteille de rhum, ou deux ou trois aunes de calicot. Le *calipever*, poisson très-délicat, abonde sur les côtes de la mer. Le *juif*, ou poisson de juin, parce qu'il se trouve dans ce mois, est très-bon ; les plus grands pèsent cent livres. Le lac de Nicaragua abonde en beaucoup de bons poissons et en écrevisses. Les tortues sont en grand nombre sur les côtes des deux Océans.

Le rocher (*murex*) produit, dit notre auteur, la fameuse pourpre de Tyr, qui y est très-commune ; mais les habitans ne savent pas tirer parti de cette importante substance.

Villes. La ville de Cartago, d'où le siége du gouvernement a été transféré à San-Joseph, en 1823, occupe environ un mille carré de surface. Les rues de cette ville, comme presque toutes celles des villes espagnoles, sont tirées au cordeau, et à angles droits correspondant aux quatre points cardinaux ; dans chaque rue est un canal et une fontaine.

Cartago est dans une situation salubre ; les maisons sont bâties

en briques et à un seul étage; les fenêtres, les portes et les toits sont de bois de cèdre; les planchers sont, en général, en briques. Cette ville est située au midi du volcan du même nom, et à environ quinze milles à l'est de San-Joseph.

La Villa-Nueva de San-José ou *la Ville-Neuve de Saint-Joseph*, qui est devenue la capitale de la province à cause de sa situation plus centrale, est bâtie dans une belle plaine, et ses rues, comme celles de Cartago, sont arrosées par des canaux et embellies de fontaines. Il y a trois églises : la cathédrale, nouvellement décorée, est un vaste édifice. L'évêque, nouvellement élu par le congrès et le gouvernement de la province, y réside; cette ville, y compris ses faubourgs, est plus peuplée que Cartago.

Villa-Vieja ou *Vieille-Ville* est une des plus anciennes de la province; elle est située à six milles à l'ouest de San-Joseph; sur sa grande place est une église assez bien bâtie.

Villa-Hermosa ou *Belleville* est à environ sept milles O. de Vieille-Ville, environ à une journée et demie de marche de la rivière de Serapaqui, et à un peu moins de deux journées de marche de la mer du Sud.

Esperaza. Cette ville est située presque S.-O. de la capitale de la province, et à environ six milles de la mer du Sud.

Population. Toute la population de Costa-Rica est d'environ cent mille (1) : on dit qu'il n'y a qu'une douzaine d'Espagnols européens dans la province. Dans la partie orientale, du côté de Veragua, est une nation d'Indiens nommés *Blancos*, à cause de son teint plus clair que celui des autres; ils habitent les districts les plus élevés, refusent toute communication avec les autres In-

---

(1) Selon Juarros (*Compendio de la historia de la Ciudad de Guatemala*, 1809, 1818), toute la population de la province de Costa-Rica ne s'élevait en 1818, qu'à 30,000 habitans.

Cette province renferme une cité, 3 villes et 10 villages.

La population de Santiago de Cartago est de 8,337 habitans dont 6,026 métis, 1,679 mulâtres, et 632 européens et espagnols.

diens ainsi qu'avec les habitans blancs, ils sont dans un état continuel d'hostilité avec une peuplade nommée *Balyanties*, qui habite sur les côtes de la mer, aux environs des lagunes de Chérasqué.

Les *Blancos* ne fréquentent jamais les villes, quoiqu'ils démontrent plus d'intelligence que les autres Indiens. Le capitaine Shepherd, qui a trafiqué sur cette côte pendant plus de vingt ans, offrit à leurs chefs cinq cents dollars pour ouvrir un commerce avec eux ; mais ils refusèrent.

Les habitans de Costa-Rica sont industrieux, d'un caractère doux et hospitalier, de manières engageantes, et très-exacts dans leurs relations commerciales et sociales, quoiqu'ils n'aient pas encore l'avantage d'une imprimerie. Ils sont obligés d'envoyer même leurs lois d'état, pour être imprimées à San-Salvador, à la distance de trois ou quatre semaines de marche.

Dans la vue de retirer un avantage commercial de l'établissement colonial de Costa-Rica, M. Hale observe que, par le moyen d'un bateau à vapeur, la navigation n'est que de quelques heures du fort San-Juan au confluent des rivières Hermosa et San-Joseph, et de là, un jour et demi de marche jusqu'à San-Joseph, capitale de la province, et seulement deux jours jusqu'à la mer du Sud. C'est la route la plus sûre à suivre. Il y en aurait une plus courte par le territoire de San-Blas; mais les Indiens qui habitent

---

Villa-Nueva de San-José renferme une population de 8,326 habitans, dont 1,976 espagnols, 5,254 métis, et 1,096 mulâtres.

Villa-Hermosa possède 3,890 habitans, dont 610 espagnols, 2,396 métis, et 884 mulâtres.

Villa-Vieja possède 6,657 habitans, dont 1,848 espagnols, 3,935 métis, et 872 *pardos* ou race mêlée.

Cet auteur remarque que la province de Costa-Rica est improprement appelée; car loin d'être fertile, comme son nom semble l'indiquer, elle est au contraire aride et montueuse.

ce pays, peuple guerrier et indépendant, sont déterminés à ne pas céder un pouce de leur terrain.

La route par le chemin de San-Juan et de Costa-Rica est en la possession d'un peuple ami, qui désire voir s'établir un commerce intérieur avec des personnes qui voudraient se fixer parmi eux. Les naturels sont simples et polis, portés à l'industrie, et étrangers au vol et au pillage. Tous les Indiens de la côte, depuis la rivière Atrato ou Darien jusqu'au cap Gracias-à-Dios, ont des dispositions amicales, et parlent la langue anglaise, ce qui est d'un grand secours pour les Colons; le prix de la journée de travail n'est que d'un quart de dollar, payable en nature. Les frais de voyage des Etats-Unis à Costa-Rica ne seraient pas de la moitié de ce que coûterait le voyage des Etats-Unis à Mexico ou à Colombie.

La rivière San-Juan est le grand passage dans l'intérieur des provinces de Costa-Rica, Nicaragua et la mer du Sud. C'est par ce canal que passeront tous les objets d'exportation et d'importation des villes de Cartago, San-Joseph, Léon, Grenade, Nicaragua, de celles de Vieille-Ville, de Villa-Hermosa, Nicoya, Realijo, Segovia, Matagalpa, et de cent autres villes et villages.

Quant à ce qui regarde les Colons des Etats-Unis, il est à observer que le passage à Costa-Rica peut se faire dans environ dix-huit ou vingt jours, et le retour dans environ vingt-quatre ou vingt-huit jours; et que le dépôt des productions de l'Amérique centrale serait à New-York.

Le gouvernement central de l'Amérique (1) concède environ

---

(1) Par ordre de la cour de Madrid, adressé au capitaine-général de Guatemala, don Matis de Galvez, l'ingénieur don Manuel Galisteo a exécuté, en 1781, un nivellement, au moyen du niveau d'eau, depuis le golfe du Papagayo, sur les côtes de la mer du Sud, jusqu'à la lagune du Nicaragua; et par 336 stations de montée et 339 stations de descente (*ascensos* : 604 pieds 8 pouces, mesure de Castille; *descensos* : 470 pieds 1 pouce), on a trouvé la surface du lac de Nicaragua, élevée au-dessus de la mer du Sud de 134 pieds 7 pouces. Or, le lac a 88 pieds 6 pouces de profondeur, de sorte

200 acres de terre à toute personne qui voudra s'établir dans ce pays, avec une exemption de tous droits et taxes pendant vingt ans.

Le gouvernement de l'Etat libre de Costa-Rica a donné une lieue de terrain pour l'établissement d'une ville au confluent des rivières de San-Joseph et d'Hermosa, à environ 70 milles de l'Océan pacifique. Ces rivières sont navigables avec des bateaux à vapeur; et, par le moyen d'un canal entre les deux Océans, la communication avec la colonie sera facile et prompte.

Nota. Dans l'analyse qui précède il est dit : *qu'un navire construit à la Jamaïque a été introduit dans le lac de Nicaragua à la rivière San-Juan.* Un membre de la Société de Géographie a fait remarquer qu'on a décrit cette rivière comme n'étant pas navigable. Il est néanmoins certain que, quoiqu'il y ait plusieurs chutes d'eau et des bas-fonds qui rendent difficile le passage de San Juan dans le lac, cette rivière a toujours été navignée par les Espagnols et les Indiens, avec des bateaux plats de la grandeur de bilandres et de longs canots; seulement ils avaient la précaution de décharger leurs cargaisons au moment où ils approchaient des chutes. Ces embarcations étaient souvent employées à transporter des marchandises du lac à Porto-Velo, distance de 80 lieues.

La topographie de cette partie de l'Amérique est encore peu connue par suite des précautions prises par les gouverneurs espagnols pour empêcher les flibustiers anglais de pénétrer à la mer du Sud par les rivières de l'isthme de Darien, ce qu'avaient fait quelques-uns de ceux-ci en 1671.

Alcedo parlant du Mandinga, qui n'a que quatre lieues, nous apprend que la navigation de cette rivière avait été défendue sous peine de mort.

---

que son fond est encore 46 *pieds castellanos* plus haut que le niveau de la mer du Sud.

Note additionnelle sur la hauteur du lac de Nicaragua, au-dessus du niveau des mers, par M. de Humboldt, *Voyage aux Régions Equinoxiales*, tome II, p. 329.

Le point culminant du nivellement avait 85 toises, peut-être est-il possible d'éviter cette colline : toujours pour 134 pieds faudra-t-il 9 à 10 écluses.

(Extrait d'une *lettre de M. de Humboldt.*)

« *Esta prohibida su navegacion con pena de la vida* » : il en était de même, selon lui, pour la rivière Atrato, navigable pendant un long cours : « *pero » esta prohibida su navegacion con pena de la vida.* »

Les Espagnols qui avaient construit le fort pour commander le canal de San-Juan, pensaient qu'il était d'une bonne politique de ne point détruire les obstacles qui s'opposaient à la navigation de cette rivière et de toutes celles qu'on trouve dans l'isthme.

Il y a, dit-on, dans le San-Juan quatre lieues où le courant a trop de rapidité. Si on parvenait à le ralentir, les grands navires et les bateaux à vapeur y navigueraient avec sûreté.

WARDEN.

MÉLANGES.

NOTE *sur la communication proposée entre les Océans atlantique et pacifique.*

En 1825, le congrès de l'Amérique centrale passa une loi (1) pour ouvrir un canal de communication entre les deux Océans, et les hommes entreprenans de toute nation furent invités à présenter des conditions pour l'exécution de cet intéressant ouvrage. Les offres d'une compagnie de New-York furent acceptées, et le contrat signé par le président, qui y fit apposer le grand sceau de la république.

Le 16 juin 1826, il y eut un contrat entre le gouvernement de l'Amérique centrale et une compagnie de citoyens des Etats-Unis pour l'ouverture d'une communication entre les Océans atlantique et pacifique à travers l'isthme par le lac de Nicaragua. Elle reçut le nom de *Compagnie du canal de l'Amérique centrale et des Etats-Unis.* (*The central American and United-States Atlantic and Pacific canal company*).

---

(1) Dans la chambre des représentans, il y eut 26 voix contre 6 pour le projet, et, dans le sénat, il eut unanimité en sa faveur.

Le canal doit s'étendre de l'extrémité occidentale du lac Nicaragua à l'Océan pacifique, distance de 17 milles. Le passage entier par le San-Juan, le lac Nicaragua, et le canal, aura environ 250 milles. Le canal, assez grand pour le passage de forts navires, exigera l'établissement d'écluses pendant un espace de 200 pieds.

Le gouvernement de l'Amérique centrale contribuera à l'entreprise, 1° en promettant de couper le bois nécessaire pour les travaux ; 2° en facilitant les opérations préliminaires ; 3° en fournissant les plans et le nivellement déjà fait, et en procurant des hommes ; 4° en indemnisant les propriétaires des terres à travers lesquelles doit passer le canal.

Les capitaux employés à l'exécution de ce projet seront reconnus tous les six mois, et porteront un intérêt de dix pour cent.

La compagnie recevra les 2/3 des droits qui seront imposés sur tous les bâtimens, marchandises et produits passant à travers le canal ou y entrant. La république recevra l'autre tiers des droits, et la navigation exclusive des bateaux à vapeur pour sept ans. La compagnie est en outre autorisée à déterminer les frets des cargaisons et des passagers sur ces bateaux, ainsi que le prix de ceux-ci, quand ils seront employés à la remorque des autres bâtimens sur le canal. Sa navigation sera ouverte à toutes les nations neutres et amies, sans aucun privilége.

Le gouvernement de la république établira sur le lac et sur le canal le nombre des bâtimens armés qu'il jugera nécessaire pour sa défense. La compagnie aura la préférence pour l'approvisionnement des forteresses à élever sur le canal, ainsi que pour la fourniture des armes, munitions, etc. Elle l'aura également pour la construction et l'équipement des vaisseaux protecteurs du canal.

La compagnie, reconnaissant les services que lui a rendus dans cette importante négociation le colonel Beneski, employé d'abord dans l'armée française, et ensuite dans celle du Mexique, lui a accordé 50,000 dollars.

M. A. Palmer de New-York a été nommé agent-général de l'entreprise.

Cette communication étant établie, les navires se rendraient directement aux ports de l'Océan pacifique et aux Indes orientales, en évitant la longue navigation par le cap Horn et par celui de Bonne-Espérance; mais ce grand travail n'est pas encore commencé. Pour le faire dans un court espace de temps, il sera difficile de trouver un nombre d'ouvriers suffisant; et les fièvres intermittentes, qui règnent presque toute l'année, dans les parties basses de l'isthme, pourraient leur être funestes.

Le lieutenant Weaver, de l'escadre américaine dans l'Océan pacifique, a traversé l'isthme, au mois de juin; le pays lui a paru bas et plat et très-favorable à la formation d'un canal; mais il s'est assuré qu'il y régnait des fièvres presque habituelles, et lui-même en a été attaqué.

« Le colonel Duane, dans son Voyage dans la Colombie (1), parle du projet d'ouvrir un canal entre l'Atrato qui se jette dans la mer Caribienne et le San-Juan qui se décharge dans l'Océan pacifique. Un étranger a proposé de l'exécuter, si on lui accordait le privilége exclusif de sa navigation. Il porte les dépenses seulement à 200,000 piastres: on croit que ses calculs sont erronés. Son projet sera soumis au congrès, mais le moment actuel n'est pas favorable pour cette entreprise. »

Du 3 juin 1826. Décret du congrès mexicain, 1° qui met en état de défense la barre de la rivière Goazacoalco, et propose d'y former un établissement d'accord avec l'état de Vera-Cruz; 2° qui ouvre une grande route du point navigable de cette rivière à l'Océan pacifique et à Tehuantepec; 3° qui ordonne de couper la barre de San-Francisco et de Tehuantepec, pour l'admission des bâtimens venant des ports de la mer du Sud, et le

(2) A visit to Colombia, by colonel W. Duane, chap. xxv. p. 540. Philadelphia, 1827.

gouvernement mexicain réuni avec l'état d'Oaxaca formera un établissement près de cette barre.

RENSEIGNEMENS *sur la glace flottante, nommée Iles de glace, rencontrée par le capitaine Skiddy dans son voyage du Hâvre à New-York, sur le paquebot* le Henri IV.

Vers la fin d'avril, ce navigateur a vu par les 48° 19′ de longitude et les 43° 43′ de latitude, des glaçons détachés d'environ la grandeur de son bâtiment, ou de 300 pieds de long et 100 de hauteur. La température de l'Océan était d'environ 47° de Farenheit, ou 8° 33 cent. En approchant d'une d'elles, à environ un mille, le thermomètre tomba à 34°, et, à la moitié de cette distance, il était de 31 ½. Souvent il arrive qu'un brouillard épais dérobe ces masses à la vue; mais les navigateurs, au moyen de cet instrument, évitent les dangers auxquels elles les exposaient.

Le capitaine Skiddy a rencontré encore d'immenses surfaces de glaces, appelées *field ice* ou champs de glace, qui s'élèvent un peu au-dessus du niveau de la mer.

M. Carter qui, à la même époque, se rendit de Liverpool à New-York, m'informe qu'il a vu plus d'une centaine de ces îles de glace, dont plusieurs présentent les formes les plus bizarres.

(*Communiqué par* M. WARDEN.)

NOTE *sur une formation de sel marin, trouvée le long de la côte du Chili.*

Les officiers de la frégate *les États-Unis*, qui reviennent d'un voyage dans l'Océan pacifique, ont présenté au docteur Mitchill un morceau de sel marin (muriate de soude) de la côte du Chili, au sud de Coquimbo. Il se trouve le long de cette côte une incrustation de ce sel, ayant 30 milles de longueur et plusieurs milles de largeur. Il a l'apparence de cette glace compacte qui se forme sur

la surface de nos lacs et de nos rivières, vers le milieu de l'hiver. Son épaisseur est de un à deux pieds. Lorsqu'on en détache un bloc, le vide est bientôt rempli par un nouveau sel. Le grand chemin borde pendant un long espace cette curieuse formation. Il est souvent arrivé que des mulets, des chevaux, et même des hommes sont morts dans cette partie de la route, et que long-temps après leurs corps ont été trouvés parfaitement conservés.

(*Communiqué par* M. Warden.)

Retour *du Baron* Wrangel *d'un voyage autour du monde.*

La corvette russe *Krotky*, commandée par le baron Wrangel, de retour d'un voyage autour du monde, pour l'exécution duquel elle a employé deux années, vient d'arriver à Motherbank.

Le docteur Kyber a rapporté avec lui un grand nombre d'objets d'histoire naturelle, et est parvenu à introduire en Europe, dans leur état de végétation, plusieurs plantes qui y étaient jusqu'alors inconnues.

A leur départ des îles Marquises, les sauvages tuèrent et dévorèrent un officier et deux matelots; ils furent mis à mort sans avoir donné lieu à aucune provocation. Un autre fut tué par une balle, au moment où il secourait trois hommes qui avaient sauté du canot dans la mer pour nager jusqu'au vaisseau.

Le baron Wrangel est ce même officier distingué, qui, accompagné du docteur Kyber, explora la côte nord-est de l'Asie, depuis la rivière Kolyma jusqu'au détroit de Behring. Les résultats de cette exploration qui a duré quatre années, seront incessamment publiés à Saint-Pétersbourg.

Ce fut dans cette expédition que feu le capitaine Cochrane, partant d'Irkusk, fit à pied près de 4000 milles pour joindre le baron Wrangel.

Détails *statistiques sur la Colombie.*

De nouveaux renseignemens sur l'organisation intérieure de la Colombie, apprennent que cette république est divisée en 12 grands départemens, 37 provinces, 326 cantons, 95 villes, 154 villages, 1,340 paroisses, et 846 hameaux. La population est de 2,857,347 individus, sur lesquels on compte 103,892 esclaves. On a calculé que les forêts et les montagnes de la Colombie sont habitées par 203,835 Indiens indépendans. Le clergé séculier se compose de 2 évêques, 94 chanoines, 892 curés, et 706 autres ecclésiastiques. On compte aussi 51 monastères, 645 moines, et 442 novices; 86 couvens sont habités par 750 nonnes et 1,336 novices. Les émigrations d'Angleterre et des États-Unis paraissent de peu d'importance, puisque, dans l'espace de cinq années, 193 personnes seulement se sont fait naturaliser en Colombie.

Commerce *et population de Sincapore.*

Des lettres et des journaux de Sincapore, à la date du 3 mars, font mention du dernier recensement de sa population, qui est, en 1827, de 13,750 habitans, dont 10,307 hommes et 3,443 femmes; sur ce nombre 87 seulement, dont 69 hommes et 18 femmes, sont nés en Europe.

Le commerce de Sincapore continue à faire des progrès surprenans; en 1825, on y avait importé des produits de toute espèce pour une valeur de 6,289,396 dollars; en 1826, pour 6,863,581. L'augmentation est donc de 574,185 dollars.

L'exportation qui, en 1825, était de 5,837,370 dollars, a été, l'année dernière, de 6,422,845 dollars. La différence en plus est donc de 585,475 en faveur de 1826.

Projet *de canal entre Londres et Portsmouth.*

Ce canal aura 78 milles de longueur, 28 pieds de profondeur et 150 de largeur. On espère le terminer en quatre ans avec une somme qu'on estime ne devoir s'élever qu'à 100 millions de francs.

On pourrait être surpris de l'établissement d'un semblable canal, lorsque l'on sait que l'Angleterre n'a pas de ville un peu considérable qu'elle ne soit sur une ligne de navigation ou sur quelque rivière qui y conduise. Quoique ce royaume compte déjà plus de cent canaux, de temps en temps on en projette de nouveaux; ce qu'il faut sans doute attribuer aux profits considérables que font les actionnaires. En effet, le canal de Longborough vend ses actions de 100 à 4,200 liv. sterling; mais cela n'est pas extraordinaire, puisqu'elles produisent 197 liv. sterling. Le canal du Trent produit 75 p. %; celui de Trewash 72 p. %; celui de Coventry 44 p. %; celui de Stafford 40 p. %; celui de Mersey 35 p. %; celui d'Oxford 32 p. %; celui de Forth 25 p. %, et celui de Stroudwater 23 p. %.

Quant au canal de Portsmouth à Londres, on ne pense pas qu'il puisse produire un dividende de plus de 10 à 12 p. %; mais ce qui le fait entreprendre c'est la crainte qu'en cás de guerre entre la France et l'Angleterre, des bateaux à vapeur, armés en corsaire, ne fassent essuyer au commerce anglais des pertes immenses. M. Cundy porte à 75 millions de francs la valeur des prises faites seulement par les corsaires anglais dans la dernière guerre, depuis le passage Foreland jusqu'à Portsmouth; et, d'après les registres de Lloyd, il a été constaté que, durant les dix dernières années, 1,100 bâtimens se sont perdus entre l'île de Wight et le Foreland.

(*Ces quatre derniers articles ont été communiqués par* M. C. Moreau.)

Note *sur le Rudens de Plaute.*

Entre les terrasses graduées de la montagne, au-dessus de laquelle s'étend le plateau cyrénéen, et les bords de la mer, règne une petite plaine de dix minutes environ de largeur, dépourvue d'arbres et de sources. Les anciens habitans, pour suppléer à la sécheresse du sol, construisirent un aqueduc qui traversait la plaine depuis la région boisée, ou le pied des montagnes, jusqu'aux bords de la mer, et creusèrent un grand nombre de citernes. Ces dernières précautions étaient de nature à durer plus que la première; aussi leur utilité se fait encore sentir de nos jours, puisque seules elles fournissent aux besoins des scénites qui occupent cette plage déserte.

D'après cette description, il est peu de personnes qui ne se rappellent aussitôt une des plus jolies scènes de la comédie antique et qui ne soient portées à admirer la fidélité des peintures locales de l'auteur. L'aridité de la plage du port de Cyrène, la difficulté d'y trouver de l'eau, la peine qu'il faut prendre pour y creuser des puits se trouvent, en effet, parfaitement peintes dans le Rudens de Plaute, où une cruche d'eau devient le prix des plus douces expressions, des plus aimables faveurs d'Ampelisque, même à l'égard d'un valet.

Cependant, si je reconnais avec plaisir la fidélité locale dans cette scène de la comédie du poëte romain, je dois de même signaler les erreurs qu'il a commises dans les autres, non point en décrivant le rivage, mais par sa situation relative à Cyrène.

Pline place cette ville à onze milles des bords de la mer; Scylax et Strabon à quatre-vingts stades, et ce dernier ajoute qu'elle se trouvait sur le sommet des montagnes, situation qui devait encore en augmenter la distance par la difficulté d'y arriver.

Comment concilier cet éloignement de Cyrène des bords de la mer avec les voyages fréquens que Plaute fait faire à ses personnages, d'un de ces lieux à l'autre, dans un intervalle de huit ou neuf heures au plus (1)?

Le lieu de la scène est auprès du temple de Vénus, dans le voisinage du port de Cyrène. Des pêcheurs, qui sont sortis le matin de cette ville, commencent le second acte. Dans le troisième, à la sixième scène, Pleusidippe traîne le marchand d'esclaves à Cyrène devant les juges. Dans le quatrième, Trachalion, valet de Pleusidippe, va le chercher et est de retour avec lui à la scène première du cinquième acte.

De plus, Apollonie n'est pas une seule fois nommée par Plaute, et cependant cette ville pourrait seule convenir à la disposition de l'action du Rudens. Étienne de Bysance dit, il est vrai, qu'Apollonie se nommait aussi Cyrène, mais cette raison, qui aurait tout l'air d'une excuse d'érudition, ne peut d'ailleurs être alléguée en faveur de Plaute, puisque, de même qu'Hérodote et Synésius, il fait mention du sénat de Cyrène.

Ces remarques sur une œuvre dramatique de l'antiquité ne m'ont point paru déplacées, d'autant plus qu'en général les anciens poëtes, au lieu d'être infidèles à l'exactitude géographique, aident au contraire à l'expliquer et parfois même à l'établir. Que si nous trouvons ici Plaute contraire à ce principe, il nous paraît vraisemblable qu'ayant pris le sujet de sa pièce d'un auteur grec, *Diphile*, comme il l'indique dans le prologue, il aura, par une nouvelle disposition de scènes, altéré celle d'un lieu que nous trouverions sans doute fidèle dans l'original s'il était parvenu jusqu'à nous.

PACHO.

---

(1) L'action commence le matin et s'achève avant le coucher du soleil.

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

§ Ier. *Procès-Verbaux des Séances.*

Séance du 7 septembre.

S. Exc. le ministre de la marine annonce qu'elle a accédé avec plaisir à la demande formée par la Société en faveur de MM. Bertero, Choris, Peyrounenc et Taillefer, qui vont, sous ses auspices, se livrer à des recherches scientifiques dans divers états de l'Amérique du sud. Son Exc. est disposée à faciliter de tous ses moyens le succès de leur entreprise. (Voir page 125.)

M. le Président rend compte à l'assemblée des mesures que le Bureau a prises dans l'intérêt particulier de ces voyageurs, et dans l'intérêt général des découvertes géographiques. La Société leur a remis des instrumens, des instructions générales et des questions spéciales; elle leur a en outre procuré des lettres de recommandation pour les agens français et étrangers, et pour des personnes influentes dans les divers pays qu'ils doivent visiter.

M. C. Moreau, par ses lettres en date des 14, 15, 16, 24, 26 et 27 août, transmet à la Société plusieurs renseignemens géographiques et statistiques : 1° sur le commerce et la population de Sincapore; 2° sur le retour de l'expédition du baron Wrangel; 3° sur les îles et îlots compris sous le nom de *dépendances de l'île Maurice*; 4° sur un projet de canal à ouvrir entre Londres et Portsmouth; 5° sur l'organisation intérieure et la population de la Colombie; 6° sur le lieu où l'on suppose que La Péronse a fait naufrage; 7° sur les résultats de la mission de MM. Bigge et Gobebrooke, commissaires du gouvernement britannique au cap de Bonne-Espérance; 8° enfin, ce correspondant annonce l'envoi de plusieurs ouvrages. (Voir page 115.)

La Commission nomme MM. Girard et Eyriès commissaires,

le premier, pour lui faire un rapport sur l'ouvrage de M. Cundy, relatif au canal à ouvrir entre Londres et Portsmouth, et le second, pour lui rendre compte de deux rapports présentés au parlement d'Angleterre sur les colonies du cap de Bonne-Espérance et de Sierra-Leone, et offerts à la Société par M. C. Moreau.

Elle invite aussi MM. Warden et Acosta à lui faire un rapport sur un voyage fait en Colombie par le colonel Duane, de Philadelphie.

Elle renvoie également à M. Bianchi la relation des voyages de Sidi-Aly, traduite de l'allemand par M. Moris; et à M. Dezoz de la Roquette, le tome III du traité de cosmographie par M. Giraldez, avec l'invitation de rendre compte de ces ouvrages.

M. Girard fait un rapport sur un ouvrage publié à New-York, par M. Colden, et relatif à l'achèvement et à la mise en activité d'un canal qui vient d'être ouvert entre le lac Erié et la rivière d'Hudson, sur environ 580 kilom. de développement. (Voir page 89.)

M. C. Giraldez adresse une lettre contenant diverses observations au sujet du rapport fait à la Société sur les deux premiers volumes de son traité de cosmographie. Cette lettre, que M. de la Roquette, auteur du rapport, se propose d'accompagner d'une note, est renvoyée au Directeur du Bulletin. (Voir p. 127.)

M. Pacho lit une note sur plusieurs passages du Rudens de Plaute, relatifs à l'emplacement de la ville de Cyrène. (Voir page 118.)

M. Warden lit une Notice sur un voyage fait dans l'Amérique centrale, par M. J. Hale, de New-York, et sur une communication proposée entre les océans Atlantique et Pacifique. (Voir pag. 99 et 111.)

Séance du 21 septembre.

M. Hurtado, ministre plénipotentiaire de la Colombie, annonce que, d'après le desir de la Société, il s'est empressé de remettre à MM. Bertero, Choris, Perounenc et Taillefer, qui vont voyager

en Amérique, plusieurs lettres de recommandation pour la Colombie, le Chili et le Mexique. (Voir page 126.)

M. Frost, directeur de la Société Médico-Botanique de Londres, annonce également que cette institution délivrera à ces mêmes voyageurs une pièce d'office où elle sollicitera en leur faveur l'appui des autorités britanniques. Elle est aussi disposée à leur accorder des priviléges spéciaux qui les mettraient à même d'établir des relations avec les voyageurs ou habitans qui se livrent à des recherches sur la botanique dans les contrées qu'ils vont parcourir.

MM. Taillefer et Peyrounenc écrivent d'Anvers, au moment de leur embarquement, pour remercier la Société de l'intérêt qu'elle veut bien prendre à leur voyage, soit en leur donnant des instrumens et des instructions, soit en leur procurant des lettres de recommandation.

M. Frédéric Degeorge écrit de Londres pour remercier la Société de son admission, et lui annoncer l'envoi d'une analyse de l'ouvrage publié par le capitaine Andrews sur les provinces unies de la Plata.

M. César Moreau adresse à la Société : 1° des renseignemens sur l'île d'Anegada, la plus grande des îles Vierges, avec une carte publiée en 1824 par ordre du parlement britannique, pour faire connaître les nombreux écueils qui entourent cette île; 2° une carte générale des îles Vierges, publiée en 1826, par ordre de la chambre des communes, où l'on a indiqué les routes à suivre ou à éviter, ainsi qu'un grand nombre d'îlots et d'écueils qui ne figurent pas sur les meilleures cartes. Remerciemens à M. César Moreau, et renvoi des cartes à MM. Brué et Eyriès.

Le même correspondant adresse un itinéraire du voyage fait au sommet du Mont-Blanc, par MM. Fellows et W. Hews.

Renvoi au directeur du Bulletin pour en insérer la traduction ou l'analyse.

M. Moris présente un tableau figuratif des cent principales montagnes de la Grande-Bretagne, dressé d'après l'état inséré dans

le n° 52 du Bulletin. Il s'occupe à réunir les élémens d'un travail semblable pour la France.

M. Warden communique des renseignemens qui lui ont été adressés par le capitaine Skiddy sur les glaces flottantes ou îles de glace que ce navigateur a rencontrées dans sa traversée du Hâvre à New-York. (Voir page 114.)

Le même membre lit une note qu'il a reçue du docteur Mitchill, sur une formation de sel marin trouvée le long de la côte du Chili, au sud de Coquimbo. (Voir page 114.)

M. Dezoz de la Roquette lit une note en réponse aux observations contenues dans une lettre de M. C. Giraldez, communiquée à la dernière séance, et concernant le rapport qu'il a fait à la Société sur le traité de Cosmographie, dont ce savant portugais est l'auteur. (Voir page 131.)

M. Girard fait un rapport sur un ouvrage intitulé : *Essai pittoresque, géographique, statistique et cadastral de l'Égypte*, dédié au roi de France, par MM. Masi et Segato. (Voir Bulletin 54.)

M. J. R. Poinsett, ministre plénipotentiaire des États-Unis au Mexique, est inscrit, d'après son désir, sur la liste des correspondans étrangers de la Société.

---

§ 2. *Admissions*, *Offrandes*, *etc.*

MEMBRES NOUVELLEMENT ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 7 septembre.

M. Begis, D. M., propriétaire.

Séance du 21 septembre.

M. J.-P. Casado Giraldez, Consul de Portugal au Hâvre, etc.

M. F. Raffelsperger, Employé supérieur à l'Administration générale des Postes, à Vienne (Autriche.)

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 7 septembre.

Par S. Exc. le ministre des affaires étrangères : *Collection des auteurs classiques latins*, tomes 87 et 88.

Par l'Académie royale de Turin : *le tome* XXXI *du recueil de ses Mémoires*, in-4°, 1827.

Par M. Frédéric Cailliaud : *Carte générale de l'Égypte et de la Nubie*, Paris, 1827.

Par M. C. Moreau : *Report of commissioners of inquiry into the state of the colony of Sierra-Leone, second part*, 1827. — *Reports of commissioners of inquiry at the cape of Good Hope, London* 1827, 1 vol. in-4°. — *Reports on the grand ship, canal from London to Portsmouth, by* W. Cundy, 1827.

Par M. Raffelsperger : *Carte des routes pour le service des diligences* première édition. — *Idem, avec l'addition de la plus grande partie de la confédération germanique, de l'Italie et de la Suisse*, deuxième édition. — *Cartes pour le service des malles-postes et des diligences en Autriche*, première édition. — *Idem, avec l'addition de tous les états environnans, et un tableau des prix à payer par les voyageurs*, deuxième édition. — *Carte itinéraire de la malle-poste de Vienne pour Trieste et Gorice. — Idem, pour Prague et Carlsbad, Brün, Olmütz et Troppau; Presburg et Bude; Gratz, Klagenfurt et Lintz. — Idem, pour Venise, Padoue, Ferrare, Vicenza et Vérone. — Carte au trait de toutes les routes où sont établies des malles-postes et des diligences en Autriche. — Traduction allemande de l'Essai historique sur l'établissement des postes en France, par* M. Gouin, deuxième édition.

Par M. Giraldez : *Traité de cosmographie*, 3e vol. in-4°.

Par M. Moris : *Relation des voyages de Sidi-Aly, traduite de l'allemand; Paris*, 1827, 1 vol. in-8°.

Par M. Gérard Jacob : *Traité élémentaire de numismatique ancienne, grecque et romaine, Paris*, 1825, 2 vol. in-8°.

Par M. Cadet de Metz : *Observations sur l'expédition de* 1827, *pour le pôle nord*, 1 broch.

Par MM. Eyriès et de Larenaudière : *nouvelles Annales des voyages*, cahier d'août.

Par M. de Leuven : *Journal des voyages*, cahier de juillet.

Par M. de Férussac : *Bulletin des sciences géographiques*, cahier d'août.

Par M. Jullien : *Revue encyclopédique*, cahier d'août.

Par la Société Asiatique : *Journal de cette Société*, N° 60.

Par la Société d'agriculture, sciences et arts de Poitiers : *Bulletin de cette Société*, N° 22.

Par le directeur du Globe : *Plusieurs numéros de ce journal.*

Séance du 21 *septembre.*

Par M. C. Moreau : *Map of Africa compiled from the most authentic accounts of travels ancient and modern ; London*, 1827. — *A chart of the Island of Anegada ; London*, 1824. — *The Virgin Islands ; London*, 1826.

Par M. Moris : *Tableau figuratif de la hauteur des cent principales montagnes de la Grande-Bretagne.*

Par la Société d'agriculture, etc., de l'Eure : *Numéros* 14 *et* 15 *de son journal.*

Par le directeur du Globe : *Plusieurs numéros de ce journal.*

Par le directeur du Spectateur Oriental : *Plusieurs numéros de ce journal.*

Documens et communications.

LETTRE *de S. E. le Ministre de la marine et des colonies.*

J'ai accédé avec plaisir à la demande que vous m'avez faite en faveur de MM. Choris, Bertero, Taillefer et Peyrounenc, qui vont, sous les auspices de la Société de Géographie, se livrer à des recherches scientifiques dans divers états de l'Amérique du sud.

Ainsi que vous m'en avez exprimé le désir, je recommande ces Messieurs aux commandans des forces navales de S. M. stationnées dans ces parages, ainsi qu'aux consuls français établis au Chili, au Pérou, en Colombie et à Mexico.

Je ne doute pas qu'ils ne reçoivent, dans l'occasion, de la part des uns et des autres, tous les bons offices et toute la protection dont ils pourraient avoir besoin.

Je joins ici les lettres que je leur adresse à ce sujet, et que je vous prie de remettre à MM. Choris, Bertero, Taillefer et Peyrounenc.

Signé comte de Chabrol.

Lettre *de M. Hurtado Ministre plénipotentiaire de la Colombie à Londres.*

C'est avec la plus grande satisfaction que j'ai eu l'honneur de remplir mes engagemens envers la Société, en remettant à MM. Bertero, Choris, Peyrounenc et Taillefer des lettres de recommandation pour les autorités et les personnes notables de la Colombie, du Chili et du Mexique. Je puis vous assurer d'avance que ces voyageurs trouveront partout des mines inépuisables à exploiter, soit sous le rapport de la géographie et de l'histoire naturelle, soit en étudiant les mœurs des habitans du vaste continent de l'Amérique. La douce et naïve hospitalité de ces peuples qui ne sont encore parvenus qu'à un certain degré de civilisation, est un phénomène qui attirera sans doute leur attention, et leur procurera les moyens de vaincre les obstacles que l'on rencontre souvent dans de semblables voyages.

Le Hâvre, 2 août 1827.

LETTRE *de M. le Colonel* Giraldez, *Consul de S. M. T. F. au Hâvre, à M.* de la Roquette, *Membre de la Commission centrale de la Société de Géographie.*

Monsieur,

Le rapport que vous avez fait à la Société de Géographie des deux premiers volumes de mon traité complet de géographie, est d'une telle importance et d'un tel intérêt pour moi, que je ne saurais comment vous en remercier, ni comment rendre hommage à la Société d'une telle distinction et d'un tel honneur, si ce n'est en lui fournissant sur mon pays les informations dont elle pourrait avoir besoin, autant que je serais capable de les lui donner, et en l'assurant de mes sentimens de reconnaissance éternelle pour l'honneur qu'elle vient de me faire.

Maintenant, Monsieur, je m'empresse de répondre aux doutes que vous avez eu la complaisance de me soumettre et pour que vous m'obligiez en faisant connaître ma réponse à la Société.

1° Notre célèbre navigateur Vasco da Gama, dans son 1er voyage aux Indes, ne dépassa pas la ville de Mélinde en allant à Calicut, mais à son retour il longea toute la côte du Mogadoxa et Brava (*Barros*, décade 1re, liv. IV, chap. VI et XI, f° 313 et 368); et quant à Pierre da Covilham, il fut envoyé avec *Affonso de Paiva* en 1487, pour chercher un chemin aux Indes par terre : *il découvrit la mer Rouge et ne descendit pas plus au sud* (*Voyez les diverses histoires du Portugal*).

2° J'avais bien l'intention d'éviter la bigarrure de méridiens et de prendre dans tout mon ouvrage pour 1er méridien celui qui passe par l'île de Fer; mais comme j'ai trouvé une *différence matérielle* entre les longitudes du royaume-uni de la Grande-Bretagne et Irlande dans les géographes et les cartes anglaises comparées avec celles des autres géographes, j'ai considéré alors qu'on aurait peut-être pris ces différences pour des erreurs dans mes réductions, et c'est

ce qui m'a déterminé à compter du méridien de Greenwich pour ces royaumes. Prêtez attention à ceci, Monsieur, et probablement vous approuverez le parti que j'ai pris.

3° Par rapport aux tableaux chronologiques, j'ai bien consulté l'Art de vérifier les dates et les tableaux des révolutions de l'Europe par Koch, ainsi que beaucoup d'autres auteurs; mais comme je l'avais annoncé dans mon ouvrage, en cas de désaccord, j'ai cru devoir adopter l'opinion du savant docteur *Jean Blair*. Quant aux doges Giustiniano, Zoaglio et Guarco, j'ai suivi les *auteurs francais;* la différence cependant est insignifiante, vu que tous les deux se démirent en 1334.

Marco Polo est porté comme mort l'an 1238 dans tous les auteurs que j'ai consultés; et Pausanias en 174, suivant le docteur Blair dans ses tables chronologiques. Quant à Djinghis-kan, il est mort en 1227, comme vous dites, Monsieur, et vous le *trouverez ainsi*, et non pas en 1176, dans mon 2e volume, page 453, titre *Guerreiros;* mais entre les souverains, pag. 450, titre *Persia*, vous aurez trouvé 1176, date de son avénement au trône, et non pas de sa mort.

4° Oui, Monsieur, Joaô Gonçalves s'appelait *Zarco*, et vous le trouverez ainsi dans tous nos classiques des 15 et 16e siècles, mais les modernes l'appellent Zargo; et je l'ai écrit ainsi, ce n'est pas une faute de l'imprimeur.

5° Je respecte beaucoup l'opinion et l'autorité de M. le baron Walckenaer et les trois cartes, qui portent les dates de 1346 1357 et 1384, sur lesquelles il se fonde pour prouver que Madère était connue long-temps avant sa *prétendue découverte* par mes immortels compatriotes; mais j'espère qu'il sera persuadé du contraire d'après ce que je vais vous exposer, et qu'il n'insistera pas à vouloir priver ma nation de cette gloire, comme MM. Golberry, Durand et le père Labat ont voulu le faire autrefois par rapport à la découverte et à la navigation sur les côtes d'Afrique au-delà du cap Non, en avançant que ces pays et la côte de Guinée avaient été

déjà découverts par les Normands en 1364, et que les négocians de Dieppe y faisaient un grand commerce!! Nous avons répondu et réfuté cette inconcevable chimère dans le journal littéraire portugais imprimé à Londres *O Investigador Portuguez*, vol. X, p. 132, *litteratura Portugueza.*

Les noms des navigateurs et les dates des découvertes faites par les Portugais sont bien connus, qu'il nous soit donc permis de demander à M. Golberry le nom du voyageur normand qui aurait découvert la Guinée *en secret* au commencement du 14e siècle!! C'est avec des faits et non pas avec de telles propositions qu'on établit la vérité. Pardon, Monsieur, pour cette transition, mais je dois défendre l'honneur et la gloire de nos *Argonautes modernes;* je reviens à l'île de Madère.

Comme les îles Canaries ont été découvertes au 14e siècle, et qu'en 1344, Louis de la Cerda, Infant d'Espagne, en avait obtenu de la cour de Rome la donation!!... qu'il y envoya des gens pour en prendre possession, mais sans qu'ils y eussent réussi, peut-être que l'île Sauvage ou quelqu'une des Canaries qui ne sont pas loin, et qui sont très-boisées, a été vue et qu'on lui a donné le nom d'*Isola de Legname;* ceci s'accorde avec les dates des trois cartes qui sont postérieures à 1344.

J'ai été attaché comme officier supérieur à l'état-major général de l'île de Madère; j'ai fait des minutieuses recherches sur cette île, et il me paraît que je la connais assez bien: je me réfère donc à ce que j'ai dit sur cet objet dans le 1er volume de mon ouvrage, p. 177, et à mon tableau statistique de cette île que j'ai aussi présenté à la Société en 1824. *Je possède la copie de l'original de cet excellent manuscrit de Jeromino Dias Leite, chanoine du diocèse du Funchal, écrit en* 1575, *que je me ferais un plaisir de prêter à la Société pour qu'elle puisse le faire copier* (1).

---

(1) La Société de Géographie a accueilli avec reconnaissance l'offre de M. le Colonel Giraldez, et m'a chargé de lui en adresser ses remercîmens. J'ai prié

D'après cet auteur le navire qui avait conduit Horset et Machim à Madère en 1344, s'égara, et se portant sur la côte de la Barbarie, l'équipage fut réduit en captivité. Un Castillan, *Joaô Damores*, pilote et bon marin qui s'y trouvait aussi captif, fit connaissance avec les nouveaux venus, et apprit d'eux tout ce qui venait d'arriver.

Joaô Damores fut racheté ; à son retour en Espagne, il fut pris par Joaô Gonçalves Zarco qui commandait la station portugaise sur la côte d'Afrique ; le Portugal se trouvait alors en guerre avec la Castille. Joaô Damores communiqua tout ce qu'il savait à Zarco qui le présenta à son retour à Sagres à l'Infant D. Henri. Ce prince envoya Zarco et Damores à son père le roi D. Jean I à Lisbonne, où il arriva également peu de temps après.

Le roi très-satisfait de ces renseignemens chargea Zarco de la découverte de l'île de Madère, et à cet effet, lui donna un navire de guerre, et un *barinel*, sorte de bâtiment à rames. Zarco partit au mois de juin de 1413, accompagné de Jean-Laurent, François Carvalhal, Rui Paes, Jean Affonso, Antonio Gago, Laurent Gomes, etc.

Ils arrivèrent le 1er juillet à l'île de Porto Santo qui avait été découverte l'année précédente ; puis ils doublèrent un cap auquel ils donnèrent le nom de *St-Laurent*, côtoyèrent l'île et arrivèrent à une anse à S. qu'ils nommèrent *Cama de Lobos* (lit des loups) : Zarco retourna après en Portugal où il fut très-bien reçu du roi qui lui donna pour armoiries les deux loups saisissant une tour, et son fils et ses descendans prirent le nom de *Camara*, et ces armoiries, qui appartiennent aujourd'hui à plusieurs maisons titrées du Portugal, comme les comtes de Ribeira-Grande, Belmonte, Taipa, etc C'est seulement au mois de mai 1420 que le roi envoya de nouveau Zarco pour peupler l'île, et y former des établissemens ;

---

ce savant de vouloir bien me transmettre le manuscrit portugais, dont il sera pris une copie et que je me propose de traduire, après en avoir préalablement donné communication à M. le baron Walckenaer, afin de profiter de ses observations. DE LA ROQUETTE.

et c'est alors que *Tristao Vaz Texeira* et *Bartholomea Perestello* l'accompagnèrent et sous ses ordres. Tous les trois étaient gentilshommes du prince Henri. Perestello eut en donation l'île de Porto Santo; celle de Madère fut partagée entre *Zarco* qui eut la capitanerie du Funchal, et Texeira qui eut celle de Machico: la 1re se trouve aujourd'hui par héritage dans la maison du marquis de Castello Melhor, et la 2e à divers prétendans.

Voilà, Monsieur, ce qui est vrai par rapport à Madère, et toutes les *autres découvertes que j'ai attribuées aux Portugais;* je le soutiendrai contre qui que ce soit, comme faites par mes *compatriotes*, par des preuves à l'abri de toute contestation et irréfragables. Qu'on *laisse les Portugais* déplorer l'état actuel de nullité de leur patrie, victime de tant de dissensions, mais qu'on ne veuille pas leur nier leurs hauts faits d'armes, leurs découvertes, leur gloire et leur héroïsme aux 13e, 14e et 15e siècles. Je ne puis mieux faire que me rapporter à ce que l'*illustre Raynal* dit de cette belle et héroïque nation dans son Histoire philosophique des Deux-Indes.

En vous remerciant, Monsieur, pour toutes vos attentions, je vous prie de vouloir bien communiquer à la savante Société de Géographie que pendant le courant de ce mois j'aurai l'honneur de lui présenter le 3e volume; et de vouloir de votre part agréer l'assurance de la considération la plus distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monsieur, etc.

Le colonel GIRALDEZ.

OBSERVATIONS *de* M. de la Roquette *sur la lettre de* M. le colonel Giraldez, *consul de Portugal au Hâvre.*

1° M. le colonel Giraldez dit dans cette lettre que *Pierre de Covilham découvrit la mer Rouge et ne descendit pas plus au sud*, et il renvoie, pour la preuve de cette assertion, *aux différentes histoires de Portugal.*

Je lis dans l'*Historia general de Portugal, par M. de la Clede : traducida em vulgar e illustrada com muitas notas historicas, geograficas e criticas*, *Lisboa*, 1784, tom. VI, p. 293 et 294 : « Embarcou Pedro Covilhà no mar roxo, e chegou a Aden, donde proseguindo seu caminho, vio Goa, Calicut, Cananor, Cochim, e outras muitas cidades famosas da India. Na volta correo as costas da Persia, e Arabia, *ganhou as da Africa*, *dobrou o cabo de Guardafu*, *chegou a Moçambique*, *foi de passagem pelos reinos de Melinde*, *Quiloa e outros situados ao longo desta costa*, *e veio apportar a Soffola*, *onde soube dos habitantes do Paiz*, *que a costa hia correndo assim até o cabo da Boa-Esperança* (1). »

M. le contre-amiral de Rossel, dans l'article *Gama*, et M. de Larenaudière, dans l'article *Covilham*, de la *Biographie universelle*, s'expriment à peu près dans les mêmes termes.

« *Voltou para Africa*, dit José Carlos Pinto de Sousa, dans sa *Bibliotheca historica de Portugal e seus dominios ultramarinos*, p. 399, en parlant de Covilham, *e discorrendo pelas cidades de Quiloa*, *Mombaça e Melinde*, *tornou para Adem et para o Cairo embusca do Companheiro* (2). »

Jean de Barros enfin (*Primeira decada*, *liv. terceiro*, cap. V, f° 44, éd. de 1628), après avoir dit que Covilham visita Cananor, Calicut, Goa et les principales villes de l'Inde, ajoute, sans au-

---

(1) « Covilham s'embarqua sur la mer Rouge à Aden d'où poursuivant sa route il vit Goa, Calicut, Cananor, Cochim, et plusieurs villes fameuses de l'Inde. En revenant il parcourut les côtes de la Perse, celles d'Arabie, *gagna les côtes de l'Afrique*, *doubla le cap de Guardafu*, *arriva au Mozambique*, *remarqua en passant les royaumes de Mélinde*, *de Quiloa et d'autres qui sont situés le long de cette côte*, *et vint aborder à Sofala*, *où il apprit des gens du pays*, *que la côte continuait ainsi jusqu'au cap de Bonne-Espérance* »

(2) Il se dirigea vers l'Afrique, et après avoir parcouru les villes de Quiloa, Mombaça et Mélinde, il retourna à Aden, et ensuite au Caire, à la recherche de son compagnon.

cun développement il est vrai : « *e aqui embarcou pera a mina de Çofala que he na Ethiopia sobre Egypto* (1). »

Je n'ai pu me procurer la relation attribuée à Covilham et qui a pour titre : « *Viagem que fez de Lisboa a India por terra et a volta que deu pelo Cairo* (2), citée par l'auteur de la *Bibliotheca historica de Portugal*, etc., j'y aurais sans doute puisé de nouveaux renseignemens sur la question qui nous occupe, quoique cette relation passe pour peu véridique.

D'après les différentes autorités que j'ai invoquées et qui me paraissent unanimes, on ne peut contester, ce me semble, à Covilham la gloire, non pas d'avoir découvert la mer Rouge, qui était connue des anciens, et dont la connaissance n'avait pas été perdue en Europe; mais d'avoir été le premier Portugais qui a visité la partie de la côte orientale d'Afrique, au midi de la mer Rouge, jusqu'à Sofala.

Quant à Vasco de Gama, je persiste à penser que cet illustre navigateur n'a pas découvert *en* 1497 *toute la côte orientale d'Afrique*, *depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'à la mer Rouge*, ainsi que l'avance M. le colonel Giraldez, tom. Ier, p. 184.

Je trouve en effet dans J. Barros (*Primeira decada*, liv. IV, cap. XI, f° 83), qu'à son retour, Vasco de Gama

« *Atravessando aquelle grande golfao que ha da costa da India a estoutra de Melinde na terra da Africa. . . . . a primeira terra que tomou foi abaixo da cidade Magadaxo situada na costa Brava pera qual passou sem fazer maes detença que salua la com artelheria. . . .* (3)

De là Gama se rendit immédiatement à Mélinde, et poursuivit ensuite sa route au sud.

---

(1) « Et là il s'embarqua pour la mine de Çofala qui est située en Éthiopie au-dessus de l'Égypte. »

(2) *Voyage qu'il fit* (Covilham) *de Lisbonne dans l'Inde par terre et de son retour au Caire.*

(3) Traversant ce grand Golfe qui existe entre la côte de l'Inde et celle de Mélinde dans la terre d'Afrique, *la première terre qu'il vit est au-dessous de la ville de Magadaxo située sur la côte de Brava*, le long de laquelle il passa sans s'arrêter, se bornant à la saluer avec son artillerie.

Or, Magadaxo, ou Magadoxo, est à peu près au 2° de latitude nord, et de ce point au cap Guardafu, qui n'est même pas à l'entrée de la mer Rouge, mais plutôt au commencement de l'espèce de golfe qui se termine au détroit de Bab-el-Mandeb; il y a environ dix degrés de la côte orientale d'Afrique que V. de Gama n'a point parcourus. J'en conclus : que non-seulement ce navigateur n'a pas *découvert, en* 1497, *toute la côte orientale d'Afrique, depuis l'entrée de la mer Rouge,* mais qu'il n'en a pas même découvert la moitié, et qu'une portion assez importante n'a jamais été visitée par lui. En effet, plusieurs années avant lui, Covilham avait visité cette côte depuis l'entrée de la mer Rouge jusqu'à Sofala, et avant lui aussi, B. Diaz s'était avancé 30 à 40 lieues à l'est au-delà du cap de Bonne-Espérance. Ce ne serait donc que la partie de la côte située entre ces deux points que Gama aurait vue le premier, c'est-à-dire, 15 à 20 degrés sur une étendue de plus de 47;

2° Je ne puis que persister dans ce que j'ai avancé relativement à l'uniformité des longitudes; M. Giraldez aurait pu, à mon avis, l'obtenir facilement, sauf à mettre entre deux parenthèses les longitudes de Greenwich, de Paris, etc.

3° M. de Giraldez annonce que toutes les fois que les auteurs consultés par lui n'étaient point d'accord, il a cru devoir adopter l'opinion du savant docteur John Blair. Ceci explique les observations critiques que je me suis permis de faire; car on ne peut disconvenir que l'ouvrage du docteur Blair qui, dans le temps, a joui de quelque réputation, n'est pas estimé aujourd'hui, parce qu'on a reconnu qu'il fourmillait de fautes.

M. Marsden, qui fixe l'époque de la mort de Marco-Polo à l'an 1324, est une autorité d'un tout autre poids que John Blair, et cette autorité en acquiert encore plus, lorsqu'on voit que l'opinion du savant Anglais est, sinon adoptée complètement, du moins non contestée par notre docte collègue M. le baron Walckenaer, dans la notice si remarquable par les recherches consciencieuses

et par le talent avec lequel il a analysé et caractérisé les voyages de Marco-Polo dans la *Biographie universelle.*

Je n'ajouterai rien à ce que j'ai déjà dit sur l'époque incertaine de la mort de Pausanias.

Quant à Gengis kan, ou Djenghuiz-kan, j'ai reconnu que M. Giraldez le fait réellement naître en 1176 et mourir en 1227. La date de la mort est donc exacte; mais j'aurai à lui faire observer qu'il n'est d'accord, pour celle de la naissance, ni avec *l'Art de vérifier les dates*, ni avec M. Langlès, auteur de l'article Djenghuiz-khan, dans la *Biographie universelle*, qui la placent tous deux à l'an $\frac{558}{559}$ de l'hégire, qui correspond à l'an 1163 de J.-C.

Les savans auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, qui ont pris pour guide Abulghazy, disent que Gengis-kan succéda à son père l'an $\frac{571}{572}$ de l'hégire, 1176 de J.-C.; voilà sans doute ce qui aura induit M. Giraldez en erreur; il aura probablement confondu l'époque de l'avénement de ce souverain avec celle de sa naissance.

J'aurais pu multiplier mes citations critiques si je n'avais craint d'être trop long.

En examinant, par exemple, le tableau chronologique consacré aux guerriers, par M. Giraldez, je me suis aperçu qu'il place la date de la naissance de Tamerlan à l'an 1363, et celle de sa mort à l'an 1405.

Il est d'accord sur la date de la mort avec *l'Art de vérifier les dates* et avec M. Audiffret, dont l'exactitude est depuis long-temps reconnue, et qui, par le poste qu'il occupe aux manuscrits de la bibliothèque royale de Paris, est à portée de consulter les sources originales; mais il diffère avec eux sur la date de la naissance de ce conquérant, que *l'Art de vérifier les dates* place au 25 de Schaban, 736 de l'hégire (1337 de J.-C.), et M. Audiffret (art. Tamerlan dans la *Biographie universelle*) au 5 ou 25 Schaban, 736 de l'hégire, 20 mars ou 9 avril 1336.

4° Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai déjà dit sur l'orthographe du nom du navigateur portugais auquel on attribue la découverte

de Madère ; puisque M. Giraldez reconnaît que tous les classiques portugais des XVe et XVIe siècles l'écrivaient *Zarco*, ainsi que j'ai pensé qu'il devait être écrit. Je ferai remarquer cependant qu'un savant italien, M. Adrien Balbi, dans son excellent *Essai statistique sur le royaume de Portugal*, etc., dédié à S. M. T.-F, ouvrage dont il a puisé tous les élémens à Lisbonne, et qu'il a fait imprimer à Paris en 1822, met toujours Gonzalez *Zarco* ;.

5° Je ne ferai aucune observation sur la phrase dans laquelle M. Giraldez dit que les îles Canaries *ont été découvertes au XIV siècle*, quoique ces îles fussent connues des anciens qui les appelaient *îles fortunées*, et qui donnaient même à l'une d'elles le nom de *Canaria*, et qu'en outre les géographes arabes du moyen âge les aient décrites : peut-être eût-il été plus exact de mettre RETROUVÉES *au XIVe siècle, et visitées par plusieurs navigateurs français et espagnols*, ainsi que le dit J.-B. Munoz dans son *Historia del Nuevo-Mundo*, t. I, liv. 1er, p. 2. Je ne discuterai pas non plus la question de savoir quels sont les auteurs de la découverte de Madère. C'est dans les écrits de M. Walckenaer que j'ai puisé surtout mes autorités pour avancer que l'opinion émise presque unanimement par les Portugais ne prouvait pas que cette découverte leur fût réellement due. Je laisserai donc à ce savant géographe le soin de répondre au paragraphe de la lettre de M. Giraldez, dans lequel cette question est traitée. C'est à lui qu'il appartient de défendre l'opinion qu'il a émise, il s'en acquittera beaucoup mieux que moi.

En terminant cette note, que l'on trouvera sans doute un peu longue, je dois reconnaître de nouveau, ainsi que je l'ai déjà fait dans mon rapport, que malgré les taches légères que j'ai relevées dans l'ouvrage de M. Giraldez, et quel est celui qui n'en offre pas ! ce savant mérite par ses travaux la reconnaissance de ses concitoyens, et que tous ceux qui liront son traité y puiseront une instruction solide et variée.

IMPRIMERIE D'EVERAT, RUE DU CADRAN N° 16.

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO 54. — OCTOBRE.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS ET ANALYSES.

ESSAI *sur la civilisation de l'intérieur de l'Afrique, d'après un projet de* M. DROVETTI, *consul général de France en Égypte*, par M. PACHO.

Placé depuis un grand nombre d'années aux portes de l'Afrique par une mission dont le gouvernement a deux fois apprécié l'utilité, M. Drovetti a eu de fréquentes occasions d'étudier la cause de l'exil social auquel fut, de tout temps, condamné l'habitant des contrées centrales de cette vaste partie du monde. Nous ne saurions, en effet, donner le nom d'état social à cet état inerte des peuplades de l'Afrique qui, bornant leurs besoins à des besoins physiques, vivent à peu près comme les palmiers dont ils tirent leur principale subsistance.

Néanmoins, dans la plupart des jeunes Africains qui, tous les ans, arrivent du sein des déserts dans la vallée du Nil, M. Drovetti a reconnu une rare intelligence et une sagacité native dont les

ateliers européens du pacha d'Egypte fournissent d'ailleurs tous les jours des preuves convaincantes.

De ces faits rapprochés, résultent des contradictions manifestes.

Pourquoi, si les nègres sont si intelligens comme individus, restent-ils comme peuple dans une torpeur intellectuelle? Pourquoi, s'ils paraissent doués d'une grande sagacité chez nous, n'inventent-ils rien chez eux? Pourquoi n'ont-ils jamais construit de navires, creusé de ports et sillonné les déserts de larges canaux? Pourquoi, dans la série des siècles, un Lycurgue ne leur a-t-il point donné des lois et organisé ces hordes diverses en corps de nation? Pourquoi un Romulus ne s'est-il jamais élevé parmi eux, et n'a-t-il point fait un peuple de conquérans de ces peuplades d'esclaves?

Le climat serait-il la cause de cette humiliante apathie? Un grand homme l'a avancé; mais depuis long-temps on lui a répondu par l'histoire que ni les vertus, ni le génie des nations ne peuvent être calculés aux degrés d'un thermomètre. Faudrait-il attribuer cette cause à une dégradation innée? faudrait-il faire de l'Africain une espèce d'homme particulière? mais ces rêves de quelques matérialistes sont réfutés par mille faits, et il paraît désormais établi que l'espèce humaine est une.

Nous croyons plutôt trouver la vraie source de ce phénomène moral, non point dans l'influence du climat sur l'homme, ni dans une outrageante classification humaine, mais dans la simple disposition des lieux habités par rapport à l'habitant. De nos jours il est permis de croire que *la peau de tigre*, cette expression ingénieuse par laquelle l'antiquité représentait la Libye seule, peut s'étendre à l'Afrique entière. Ce vaste océan de sables, au milieu duquel sont quelques taches de terre, a dû rendre, en effet, de tout temps les communications de l'une à l'autre difficiles, et la réunion de leurs habitans impossible. De plus, l'immense Saharah forme une nouvelle zone de séparation entre ces portions de terre déjà séparées entre elles et une grande partie du littoral africain. Cette zone,

solitude affreuse et brûlante, placée entre le centre de ce continent et le monde civilisé, lui a présenté une barrière que celui-ci n'a jamais su franchir; et le monde civilisé, pour excuser sa négligence, a accusé la nature d'aberration.

Nous n'irons point nous perdre mal à propos dans les profondeurs de l'histoire pour appuyer cette assertion. On sait que de tous les peuples civilisés qui occupèrent, dans l'antiquité, les bords de l'Afrique, aucun n'a pénétré dans ses provinces centrales; l'humanité seule l'aurait exigé, et l'ambition seule guidait leurs conquêtes.

Dans les temps modernes, une nation commerçante a cherché à connaître l'intérieur de l'Afrique, ou plutôt ses mines et ses ressources. Elle a répandu de l'or pour avoir de l'or. Une foule de voyageurs largement défrayés, envoyés en agens de commerce, sont morts en martyrs de la science.

D'autres nations, plus généreuses dans leurs vues, mais plus petites dans leurs moyens ont quelquefois pensé à ces régions reculées, et d'honorables missions ont été couronnées par de pareils sacrifices.

De ces efforts, de ces tentatives louables, il est résulté cependant, comme cela devait être, quelques notions géographiques. On a vu des lacs, des rivières, des montagnes; les cartes du pays ont changé, et les habitans sont restés les mêmes.

Cependant, nous le répétons, l'Africain, malgré ses cheveux laineux, son nez aplati et ses lèvres épaisses, est homme comme nous. En vain, naguère encore, dans notre cruelle mais timide avarice, n'osant pénétrer dans sa patrie, nous en côtoyions les bords, nous l'enlevions clandestinement à ses champs, nous l'enchaînions dans nos navires; et dans des climats lointains l'appelant en sûreté notre esclave, en dépit de ses larmes nous en faisions l'instrument de nos volontés. La voix de l'humanité, trop long-temps étouffée, s'est fait entendre; les rois de l'Europe l'ont enfin écoutée; ils ont dit : L'Africain est libre.

Mais il ne suffit point de le rendre à la liberté, il faut lui en donner le plus bel apanage; il faut éclairer son intelligence. Le fanatisme musulman, bien autrement funeste que les déserts et les climats, entoure de toutes parts la malheureuse Afrique; il la tient sous sa sauvegarde; il veille sans cesse sur sa proie. Ce monstre gagne toujours du terrain. Déjà il a envahi plusieurs provinces de l'intérieur : il règne dans le Soudan; il campe dans le désert avec les nombreux Touariks; dans l'Abyssinie, il triomphe de l'Évangile; et Tombouctou est à demi soumise à ses lois.

Ainsi, nous réussirons peut-être, par la persévérance, à parcourir toute l'Afrique; l'islamisme, ébloui par notre or, nous laissera passer; mais il nous servira toujours d'escorte; il veillera sans cesse sur nos pas. Nous pourrons, de cette manière, dresser des cartes, recueillir des plantes et des pierres; nous ferons des livres, nous enrichirons nos cabinets; et l'infortuné habitant continuera d'être enveloppé dans des ténèbres indignes de l'esprit humain.

Ce n'est donc point en multipliant les sacrifices, en payant des rançons à l'islamisme, en livrant aux déserts des voyageurs à dévorer, que nous parviendrons à améliorer l'état social du nègre. C'est en créant, s'il est possible, une chaîne de rapports entre ces régions reculées et l'Europe; c'est en rapprochant l'Africain de nous que nous parviendrons à le rapprocher doublement de l'état social.

Telles sont les vues généreuses de M. Drovetti. L'Égypte, cet ancien foyer de civilisation, ne peut plus les remplir par elle-même, mais elle peut du moins aider à leur exécution. Chaque année un grand nombre de jeunes nègres, conduits par les caravanes, arrivent dans ce pays de différentes provinces de l'intérieur. Déjà Mohammed-Aly a commencé à les retirer de l'état d'abjection où ils étaient précédemment. Au lieu de permettre qu'ils fussent vendus, comme autrefois, dans les marchés, et qu'ils allassent servir les caprices des harems, il a mis des armes dans

leurs mains, il en a fait des soldats; mais il reste à en faire des hommes, et ce soin nous regarde.

C'est dans cette intention que M. Drovetti se propose d'envoyer chez nous ces intéressans enfans de l'Afrique; c'est au milieu de nos écoles qu'ils pourraient dégrossir leur esprit; c'est sur les bancs de nos universités qu'ils apprendraient à connaître nos lois et cette sagesse acquise par l'expérience des siècles. Leurs jeunes cerveaux, doués de cette souplesse qui rend propre à recevoir toutes sortes d'impressions, seraient bientôt empreints de cette attrayante philosophie qui lie entre elles les diverses familles du genre humain. Retournant ensuite dans leur patrie, ils y propageraient leurs nouvelles idées. Ces idées, pareilles à *la flèche messagère*, passeraient de tribu en tribu, d'oasis en oasis; les esprits réfléchiraient, les lumières se répandraient, et quelques enfans occasionneraient peut-être ce que tant de siècles n'ont pu produire.

Voilà l'exposition sommaire du projet que M Drovetti m'a chargé de vous présenter. Ce serait faire injure à vos lumières que de ne point leur laisser le soin d'en induire toutes les inappréciables conséquences. Ce projet ne date point d'aujourd'hui seulement, il fut conçu dans l'année 1811. M. Drovetti en entretint ses correspondans; mais les crises politiques qui troublaient l'Europe à cette époque, ne pouvaient guère permettre l'exécution de ces idées de paix; maintenant que le calme a succédé à ces jours d'agitation, maintenant que l'humanité est sans alarmes chez nous, il est permis d'en diriger l'impulsion vers ces contrées lointaines.

M. Drovetti enverra donc à ses frais, dans notre capitale, un certain nombre de jeunes nègres, afin qu'ils puissent être enfin initiés aux avantages de la civilisation. Les Sociétés savantes seconderont des vues aussi généreuses; la nôtre, plus que toute autre, doit être portée à les seconder, puisque, plus que toute autre, par l'objet de son institution, elle pourra en recueillir les utiles fruits. Et le moyen le plus efficace de les seconder, c'est d'intercéder au-

près de l'autorité pour en obtenir l'admission gratuite dans nos écoles de ces jeunes nègres dont la seule disponibilité aura coûté de grands sacrifices à M. Drovetti.

Il est même vraisemblable, du moins nous nous plaisons à le croire, que non-seulement en France, mais dans le reste de l'Europe, de riches capitalistes, et peut-être aussi les gouvernemens, voudront s'associer à cet acte de philanthropie, et lui donneront tout le développement qu'il mérite. Quoi qu'il en soit, il sera toujours glorieux pour M. Drovetti d'avoir posé la première pierre de ce nouvel édifice social ; il sera toujours honorable pour nous d'avoir coopéré à son exécution. La cause de la géographie de l'Afrique en dépend peut-être ; celle de l'humanité en fait les fondemens, et l'une ne nous est pas moins chère que l'autre, pour ne point plaider vivement en leur faveur.

PACHO.

RAPPORT *sur les Saggi pittorici, geografici, statistici, idrografici e catastali sull' Egitto disegnati e descritti da* Segato *e* Masi. *Firenze*, 1827.

La commission centrale de la Société de Géographie m'a chargé de lui rendre compte d'un essai pittoresque, géographique, hydrographique et cadastral sur l'Égypte, dédié à S. M le roi de France, par MM. Segato et Masi, de Livourne.

Suivant le prospectus de cet ouvrage, il doit être composé de cinq livraisons, dont la première seule a paru.

L'un des auteurs qui a séjourné en Égypte depuis 1817 jusqu'en 1825, y avait été appelé par le pacha qui gouverne ce pays pour y exercer les fonctions d'arpenteur géomètre. C'est en cette qualité qu'il paraît avoir concouru à la direction des travaux du canal d'Alexandrie que ce pacha a fait ouvrir.

La description que Strabon nous a laissée de cette ville et de ses environs, fait mention du canal navigable qui y conduisait les eaux

du Nil, pour servir chaque année à remplir d'immenses citernes où les habitans de ce port trouvaient l'approvisionnement d'eau douce qui leur était indispensable.

Pendant que l'Égypte fut au pouvoir des Grecs et sous la domination romaine, ce canal fut soigneusement entretenu. Il paraît même qu'après la conquête des Arabes, il fut, pendant une assez longue période, maintenu en bon état; mais à mesure que les lumières de la civilisation s'éteignirent dans cette contrée, qui en avait été le berceau, l'ignorance et la barbarie de ses maîtres laissèrent tomber en ruine les établissemens les plus utiles. L'ancien canal qui établissait une communication navigable entre le Nil et le port d'Alexandrie s'est ainsi trouvé réduit à une simple rigole dont on se contentait d'enlever tous les ans, quelque temps avant l'inondation, le sable et le limon que les eaux de la dérivation du Nil, qu'elle recevait, y avaient apportés l'année précédente.

Ce curage annuel était exécuté par les habitans d'une partie de la province, lesquels étaient commandés à cet effet et divisés en différens ateliers, sous la conduite des chefs de leurs villages respectifs. Ce mode de travaux, plus ou moins onéreux à la population qui en était chargée, ne différait en rien, comme on voit, des anciennes corvées, auxquelles les gouvernemens féodaux de l'Europe assujétissaient leurs vassaux pour l'exécution des ouvrages qu'ils jugeaient d'utilité publique.

Les Français ne sont point restés assez long-temps possesseurs de l'Égypte pour améliorer sensiblement l'administration qu'ils y avaient trouvée établie; pendant le séjour que nous y avons fait, le canal d'Alexandrie a été nettoyé chaque année par l'emploi des mêmes mesures, adoucies toutefois autant que possible par une exacte observance des principes d'équité, dont les chefs de l'expédition avaient à cœur de faire ressentir le bienfait aux habitans du pays, et d'honorer ainsi le nom français.

Il est probable que l'entretien annuel du canal d'Alexandrie aurait continué de se borner au travail strictement nécessaire pour en

prévenir l'entier comblement, si par une circonstance particulière l'intérêt personnel du pacha n'eût provoqué d'autres dispositions, et produit une amélioration notable dans la destination de ce canal.

Mohammed-Aly exerçant, comme on sait, en Égypte le monopole du commerce, l'approvisionnement de l'Europe en blé et autres céréales, pendant la disette que nous éprouvâmes en 1816 et 1817, devint pour lui l'objet d'une importante spéculation. Alexandrie était le seul port d'où l'expédition de ces grains pouvait être faite; mais pour les y amener de la haute Égypte, il fallait leur faire descendre la branche occidentale du Nil jusqu'à la mer, en exposant les bateaux qui en étaient chargés aux dangers ordinaires du *Boghaz*, ou de la barre par laquelle l'embouchure de cette branche est obstruée, dangers tels que la crainte de s'y exposer retenait plusieurs mois devant la ville de Rosette, de nombreuses cargaisons de grains; ce qui faisait perdre souvent l'avantage de les expédier en temps utile pour l'Europe.

Plusieurs personnes intéressées avec le pacha dans le commerce des grains, lui suggérèrent alors l'idée, qu'il adopta, d'ouvrir à travers les terres un canal navigable entre le Nil et Alexandrie.

Il suivit, pour mettre cette idée à exécution, les erremens ordinaires du despotisme oriental; presque tous les cultivateurs de la basse Egypte furent enlevés de force de leurs villages et conduits sur les lieux où le canal devait être ouvert; leur nombre s'élevait, suivant M. Masi, à près de 300,000, que 300 soldats suffisaient pour maintenir dans la plus abjecte soumission.

Les fatigues et la misère en firent périr plus de 13,000 dans un très-court espace de temps.

Indépendamment de ces travailleurs, on avait fait venir de toutes les provinces de l'Égypte, des tailleurs de pierre, des charpentiers, des maçons et toutes sortes d'artisans propres à être employés à la construction de murs et de digues jugés nécessaires pour établir solidement le canal, entre le lac Maréotis et celui d'Aboukir, sur la langue de terre qui les séparait autrefois, et que

les Anglais avaient coupée en 1800, pendant leur dernière campagne contre notre armée d'Orient.

Plusieurs mois s'étaient déjà écoulés depuis que ces travaux avaient été commencés: ils ne faisaient aucuns progrès, et il était difficile de se former une idée favorable du résultat qu'on en obtiendrait, en considérant l'ignorance et l'incapacité des agens turcs qu'on avait chargés de les diriger.

Dans cet état de choses, les conseillers du Pacha lui firent encore prendre la résolution de confier à des géomètres ou ingénieurs européens, qui se trouvaient alors près de lui, le soin de terminer l'entreprise qu'il avait commencée.

Ces ingénieurs firent d'abord le nivellement du terrain dans la direction que le canal devait suivre; ils en présentèrent le profil au Pacha qui en comprit l'objet et l'utilité; il donna son approbation au projet qui lui était proposé, et chargea de présider à la direction des travaux son propre fils Ismaïl, qu'il investit à cet effet d'une autorité illimitée.

On commença au mois de mars 1818 par reconstruire, entre le lac Maréotis et celui d'Aboukir, les nouvelles digues de maçonnerie qui s'étaient déjà écroulées.

En poussant ensuite les travaux du canal vers Alexandrie, on découvrit à quelques pieds de profondeur les rez-de-chaussée de plusieurs maisons de cette ancienne ville, des restes de bains, dont quelques-uns étaient ornés de mosaïques et de peintures à fresque de la plus belle conservation, des statues de pierre mutilées et d'un travail grec, quelques médailles d'or et d'argent, des tuyaux de conduite en plomb, et beaucoup d'autres objets d'antiquité.

L'arrivée de ces ingénieurs européens, à la tête desquels se trouvait M. Coste, architecte français, fut signalée par l'adoption d'un meilleur régime dans l'administration du travail. Ainsi, au lieu de priver les ouvriers de tout salaire, on les encouragea, en les mettant à leur tâche, et en leur accordant 500 piastres turques par *cassabe* de longueur de canal qu'ils exécuteraient; *la cassabe*,

dont il s'agit ici, est une unité de mesure linéaire de 3 mètres 60 centim.

A la vérité, ce salaire n'était point immédiatement payé en argent à ceux auxquels il était alloué ; on leur délivrait un certificat de la quantité de travail qu'ils avaient effectué, et ce certificat devait être reçu par les percepteurs du Pacha, en déduction de la redevance annuelle à laquelle étaient imposés les villages d'où les travailleurs avaient été tirés.

M. Masi ne dit pas si ces promesses d'un maître tout puissant ont été exactement remplies; mais on sait que la seule espérance qu'elles firent concevoir produisit parmi les travailleurs une activité inaccoutumée. Le canal fut achevé au mois de novembre 1819. Sa longueur est de 22,000 *cassabes*, ce qui en a porté la dépense à 11,000,000 de piastres, à quoi il faut en ajouter 6 autres millions pour l'exécution des digues en pierre, et autres ouvrages d'art. Il convient au surplus de remarquer ici que, par suite de l'altération des monnaies, toujours croissante dans l'empire ottoman, la piastre d'Égypte qui, pendant l'expédition française, il y a 28 ans, était évaluée aux 4/15e de la piastre forte d'Espagne, n'en est aujourd'hui que le 15e seulement, c'est-à-dire ne vaut plus que 40 centimes environ, ce qui réduit la dépense précédente à 6 millions 120 mille fr.

Ainsi, en admettant comme exactes toutes les données que fournit la relation de M. Masi, le kilomètre du canal d'Alexandrie aurait coûté 77,272 fr., ce qui se rapproche beaucoup du prix de quelques canaux de navigation en Europe et en Amérique.

Le succès obtenu dans l'exécution de ce canal par les ingénieurs européens, a suggéré au Pacha l'idée de les employer à dresser un nouveau cadastre de l'Égypte. M. Masi, qui y a été employé, s'engage à donner des détails circonstanciés sur cette opération dans les livraisons suivantes de son ouvrage.

Celle qu'il a offerte à la Société de Géographie est enrichie de six planches gravées en taille-douce ; trois sont relatives au nivel-

lement du canal d'Alexandrie, et à la topographie de la basse Egypte; les trois autres représentent deux vues des environs du Caire et quelques costumes de ses habitans.

Le grand ouvrage entrepris par l'ordre du gouvernement français et terminé par sa munificence, ne laisse guère à de simples particuliers l'espoir fondé de publier sur cette contrée quelque travail qui puisse être mis en parallèle avec un semblable monument; cependant l'Orient semble être appelé à subir de nouvelles destinées. Le récit des événemens dont l'Égypte peut devenir le théâtre ne sera jamais dénué d'intérêt pour nous; sous ce rapport on doit savoir gré à M. Masi des documens qu'il a mis sous les yeux du public, et de ceux qu'il promet encore sur l'administration du Pacha au pouvoir duquel cette terre classique est tombée.

P. S. Girard.

Rapport *de* M. Warden *sur un ouvrage relatif à la Floride occidentale.*

La Société m'a chargé de lui rendre compte d'un ouvrage qui a pour titre : *Vue de la Floride occidentale, contenant sa géographie, sa topogcaphie, etc., suivie d'un appendice sur ses antiquités, les titres de concession des terres et les canaux, et accompagnée d'une carte représentant l'aspect de la côte, le plan de Pensacola et l'entrée du port.* Il se compose de 178 pages in-8°, et a été publié à Philadelphie en 1827. L'auteur, John Lee Williams, faisait partie de la commission chargée de fixer le nouveau siége du gouvernement dans la Floride. S'étant occupé à lever le plan de la côte depuis la baie Saint-André jusqu'à la Suwanée, et dans les parties intérieures où est située Talahasée, il eut l'idée de préparer une nouvelle carte de la partie du pays qu'il avait spécialement explorée, et d'y joindre un mémoire contenant tous les renseignemens qu'il était en état d'obtenir. Après une description abrégée de la Floride occidentale, l'auteur en décrit le climat, les rivières et les îles; les animaux qui l'habitent, les antiquités qui s'y trouvent, les curiosités na-

turelles, les productions végétales, l'agriculture, les manufactures, les rapports avec les Indiens, les villes, les habitudes et les usages, les divers comtés et leur histoire. Cette description abrégée remplit 104 pages. Les 74 autres sont consacrées à un appendice sur l'histoire du pays, les titres de concession des terres et les canaux projetés.

Le 22 février 1819, l'Espagne céda aux États-Unis les deux Florides avec les îles adjacentes. Dans la dernière guerre avec l'Angleterre, l'armée américaine conquit ce pays sous les ordres du célèbre général Jackson qui en fut ensuite nommé gouverneur. Le 30 mars 1822, les deux Florides furent érigées en territoire. En octobre 1823, on choisit Talahasée pour siége du gouvernement de la Floride occidentale, que l'on divisa en six comtés qui sont: Walton, Escambia, Washington, Jackson, Gadsden et Léon. Trois arrondissemens judiciaires furent formés en 1826. La première maison de Talahasée ne fut bâtie qu'en 1824 : l'année suivante, on organisa l'administration de cette ville, et le gouvernement en fut remis à un intendant et à cinq *aldermen*. Talahasée renferme à présent 120 maisons occupées par 800 habitans. La population entière du territoire est de 8 à 9000 âmes ; elle continuerait à augmenter encore sans les difficultés qui s'élèvent à l'occasion des terres dont les titres sont contestés, et le défaut de vente de longues étendues de terrain que quelques propriétaires conservent en leurs mains pour en faire plus tard l'objet d'une spéculation. Vingt millions d'acres sont la propriété des États-Unis.

Par un traité passé en 1824, au camp de Moultré, entre les agens des États-Unis et les Indiens de la Floride, ces derniers ont abandonné les terres qu'ils possédaient dans le centre du territoire, en échange d'une portion de terrain dans la Péninsule où ils se sont retirés en 1825. Un poste militaire fut établi à la baie de Tampa, tant pour leur assurer des provisions, que pour les maintenir en soumission. Ils étaient au nombre de 1100, dont 385 guerriers.

La Floride occidentale, telle qu'elle a été fixée par un acte du

congrès des Etats-Unis, s'étend depuis la baie et la rivière Perdido à l'ouest jusqu'à la rivière de Suwanée à l'est, et depuis le golfe du Mexique au sud jusqu'au 31e degré de latitude nord où elle est traversée par la rivière de Chatahooche. De là, le long de cette rivière jusqu'à sa jonction avec la Flint; et de là, directement à l'est vers la source de Sainte-Marie jusqu'à la rivière de Suwanée. Ce territoire est situé entre le 6° et le 10° 20′ de longitude occidentale de Washington; il embrasse environ 296 milles de longueur, de l'est à l'ouest, et 40 à 90 du nord au sud, et une étendue de terrain d'environ 10,560,000 acres. Le sol est généralement sablonneux le long des côtes. Toute la côte du sud, depuis la baie de Perdido jusqu'au cap San-Blas, espace de 140 milles, est composée de sable blanc mêlé de débris de coquilles marines; et depuis ce cap jusqu'à la rivière d'Appalache, espace de 60 milles, le sable est brunâtre, et l'on y trouve quelques marais salins. Depuis cette dernière rivière jusqu'à celle de la Suwanée, espace de 80 milles, le sol de la côte est calcaire et couvert de jonc et d'herbes jusqu'à une distance de plusieurs milles en mer. Entre la baie de Perdido et la rivière Escambia, le sol est d'alluvion qui repose sur une couche d'argile. Depuis la rivière de Chactawhatchée, dans l'intérieur de la côte maritime de la baie d'Appalache, le sol est calcaire. La partie argileuse, de 10 à 20 milles de largeur, s'approche rarement de plus de 18 milles de la mer. La couche inférieure des alluvions, dans les parties intérieures, est calcaire, d'une formation récente et d'une élévation peu considérable au-dessus du niveau de la mer. Le sol est excellent, admirablement coupé de montagnes et de vallées, couvert de lacs et orné de bois naturels de chênes, de noyers, de hêtres et de *magnolia*. Des collines en assez grand nombre s'élèvent isolées au milieu de vastes plaines qu'elles dominent quelquefois à une hauteur de 100 pieds. Leurs côtes sont couvertes de beaux arbres. Les terres marécageuses sur le bord des courans d'eau sont garnies de bois de cyprès. Les terres élevées qui entourent

les marais sont rocailleuses, mais il y croît de très-gros arbres.

Si l'on porte, dit notre auteur, la quantité des terres à 10,560,000 acres, et que l'on déduise le quart pour les baies, lacs et rivières, il en restera 7,920,000. Sur cette quantité 2/3 ou 5,280,000 se composent de terres incultes couvertes de pins, 800,000 de terres labourables, 600,000 de petits monticules, 900,000 de terres marécageuses ou inondées. Le gouvernement des États-Unis a accordé au général Lafayette 23,000 acres des meilleures terres aux environs de Talahasée.

Cavernes. Sous les roches calcaires se trouvent de nombreuses cavernes dont quelques-unes sont très-remarquables. Une d'elles, appelée *archicave*, située dans le comté de Jackson, à environ trois milles du bac établi sur la rivière de Chapola et près de la grande route, a été explorée à la distance de 1200 pieds. A l'ouverture, sous une vaste roche calcaire, elle présente une hauteur de 5 pieds et une largeur de 30. Après une pente douce d'environ 50 pieds, se trouve un grand espace de 100 pieds de largeur sur 50 d'élévation; d'un côté est un profond canal d'eau transparente. Au-delà de cette salle, la caverne se resserre et offre l'aspect d'une arche gothique. A la distance de 180 pieds, elle est traversée par un courant de 20 pieds de large sur 5 de profondeur, dans lequel on aperçoit un grand nombre d'écrevisses. Au-delà de ce courant est une autre ouverture de 100 pieds de long : le sol en est de terre rouge, couverte de débris provenant de la décomposition du roc. De nombreuses colonnes de stalactites s'élèvent du sol et se réunissent à celles qui partent de la partie supérieure. A l'approche de la lumière, on voit voler de tous côtés de nombreuses chauve-souris. Plus loin, le passage devient étroit et difficile, jusqu'à ce qu'il mène à un autre grand espace conduisant à divers passages, et où se trouvent deux courans d'eau qui n'ont pas encore été explorés.

Le *pont naturel* sur la rivière de Chapola est encore une curiosité fort remarquable : toute l'eau du courant se perd sous une roche

calcaire, et après avoir disparu pendant quelque temps, elle reparaît de nouveau. Autrefois une grande route passait sur ce pont, les voyageurs la suivent encore en été, mais l'hiver, elle est interceptée par l'eau.

La rivière d'Enconfina a aussi un pont naturel, du même genre, sur lequel passe la grande route de Pensacola à Saint-Augustin.

La rivière Oscilla, dans le comté de Léon, disparaît pendant un mille environ. Une division de l'armée du général Jackson passa dessus dans sa marche, sans se douter qu'il existât une rivière en cet endroit.

Caps. Le cap le plus remarquable est celui de San-Blas (lat. 29° 42′, long. 85° 45′) qui s'étend en pointe de la baie de Saint-Joseph à 20 milles environ en mer.

Iles. Toute la côte est garnie d'îles. Celle de Santa-Rosa, d'un demi-mille de largeur, s'étend depuis la baie de Pensacola jusqu'à la passe de l'Est, distante d'environ 50 milles. L'île de Saint-Georges a environ 40 milles de long, et un demi-mille à 2 milles de large.

Lacs. Presque tout l'intérieur du pays est entrecoupé de lacs et d'étangs; quelques-uns proviennent des rivières souterraines; les autres sont les réservoirs naturels de l'eau provenant des pays d'alentour. Le lac de Michasukée, situé à 15 milles nord-est de Talahasée, a 12 milles de long. Le lac Jackson, qui se trouve au nord-ouest du précédent, a 8 milles de long et 2 à 3 de large. Le lac Jamony, à environ 14 milles au nord des précédens, est long de 8 milles et large de 3. Le lac Talahasée a 3 milles en longueur et un mille en largeur. Le lac Wimeco a 7 milles de long et 2 à 3 de large. Le lac de Dennardd, auprès de la baie de Saint-André, a 12 milles de long, et 5 de large. L'Appalichola, qui inonde ses propres bords et coule dans la rivière de Chapola, a formé un lac de 20 milles de long sur 7 de large et de 10 à 20 pieds de profondeur, dans lequel les arbres croissent, laissant voir leur

cime au-dessus de l'eau. Cette pièce d'eau à reçu le nom *d'Inondation* ou *lac de Hort.*

Rivières. Les principales sont : 1° Le *Perdido*, navigable pendant 7 milles depuis son embouchure jusqu'à la baie du même nom.

2°. La *Connecuh* ou Escambia, qui déborde chaque année.

3°. La *Rivière-Jaune*, navigable à 10 milles environ de son embouchure jusqu'à la baie d'Alabama.

4°. La *Alaqua*, navigable pour les bateaux pendant 15 milles.

5°. La *Chactawhatchée*, navigable pour les bateaux pendant 100 milles.

6°. L'*Econfina*, navigable jusqu'à 15 milles de son embouchure.

7°. L'*Appalachicola*, formée par la jonction de la Chatahooche et de la Flint, est navigable jusqu'à ce point auquel les goëlettes remontent de la mer, et pour les chaloupes à 300 milles plus haut.

8°. La *Chapola*, affluent occidental de la précédente, après un espace de 20 milles, se divise en deux courans, dont chacun parcourt sous terre une longueur considérable, et vont se réunir à un endroit où la rivière est navigable. La Chapola s'échappe des rochers, sous un banc de pierre élevé, et y forme un bassin de 30 pieds sur 8.

9°. L'*Appalache*, formée par la jonction des rivières Wakully et Saint-Marc, parcourt un espace de 9 milles jusqu'à la mer. A cette jonction s'arrête le cours de la rivière de Saint-Marc que les goëlettes remontent. La Wakully est navigable, pour les gros bâtimens, 11 milles plus haut, et la Saint-Marc à 19 et demi. La source de cette rivière, d'une forme ovale, a 600 pieds de large sur 100 de profondeur.

10°. L'*Oscilla*, entre dans la mer à 18 milles est de l'Appalache. Elle n'a que 3 pieds d'eau sur la barre, mais elle s'élargit pendant un espace de 12 milles, après lequel elle entre sous terre.

11°. La *Histahachée* est navigable à la distance de 9 milles depuis la baie du même nom.

12°. La rivière de *Suwanée*, qui forme maintenant la limite orientale de la Floride occidentale, est une rivière considérable, mais il y a un endroit à la barre, où elle n'a pas 5 pieds d'eau.

Marées. La marée sur cette côte s'élève à la hauteur de 3 pieds seulement, et ne s'avance pas au-delà de 10 milles dans les rivières. Sur la côte de l'Atlantique, elle s'élève à 6 pieds et remonte à plus de 100 milles dans les courans.

Climat. Ce pays, situé sous une latitude méridionale et rafraîchi par les vents de la mer, a un climat tempéré. Mais toutes les parties marécageuses amènent en automne des fièvres intermittentes et bilieuses. La fièvre jaune a dernièrement éclaté deux fois à Pensacola, que les Espagnols disaient être fort salubre. La dernière irruption de cette maladie eut lieu pendant les chaleurs extraordinaires de 1822, après l'arrivée et la distribution dans les petites cabanes de la baie, d'une cargaison de morue gâtée, venant de la Havane. La fièvre s'étendit dans presque toute la ville et enleva tous les habitans qui y étaient restés. Un certain nombre échappèrent en se réfugiant dans les campagnes.

Agriculture. Les principales productions de l'agriculture sont : le coton, le riz, le maïs, les pommes de terre et le sucre. La pomme de terre douce est fort cultivée et sert à remplacer le pain. La canne à sucre vient bien. Celle de Otaïti a été principalement cultivée, mais on lui préfère une autre espèce récemment introduite des îles Philippines, parce qu'elle mûrit un mois plus tôt et résiste mieux au froid. On a calculé qu'un acre de terre peut rapporter 3,000 livres de sucre.

Le figuier croît spontanément ; et les oranges douces ont été cultivées avec succès auprès de Pensacola. Le produit moyen d'un arbre est d'environ mille oranges par an. Quelques arbres auprès de Saint-Augustin ont, dit-on, rapporté jusqu'à 6,000 oranges en un an. On fait à présent des essais pour introduire le raisin, les olives et les vers à soie.

Animaux. Les animaux sauvages de ce pays sont les daims, les

congnards (1), les ours, les renards, les ratons laveurs, les mouffettes, les opossums (2), les loutres et les minks. Les deux derniers sont en grand nombre dans les rivières. Les opossums entrent quelquefois dans la ville de Pensacola pour voler les poules et leurs œufs. La *salamandre* (3), de la moitié de la grosseur d'un rat, habite les terrains sablonneux couverts de pins; elle forme de petits monticules semblables à ceux des fourmis; la *gopher* (4) vit sur les bancs de terre sablonneux.

L'*alligator* (5) se trouve dans les eaux salées, et particulièrement dans les lagunes salées qui abondent en poissons et reptiles. On en trouve quelquefois dans les étangs d'eau fraîche, à la distance de 40 milles de la mer. Ils attrapent souvent les cochons et les chiens, mais on peut se baigner en sûreté à la distance de quelques toises.

Les serpens, les grenouilles et les insectes sont en grand nombre.

Canaux. Sur la côte maritime du golfe du Mexique à l'ouest, et de l'Atlantique à l'est, étendue d'environ 1,200 milles, il n'y a aucun ancrage sûr, et à peine un établissement; la navigation de la partie méridionale est si dangereuse, que les bureaux d'assurance des états de l'Atlantique perdirent par les naufrages, pendant l'année 1826, la somme de 500,000 piastres, somme plus que suffisante, dit-on, pour ouvrir un canal pour le passage des navires à travers la péninsule, depuis la rivière Saint-Jean, jusqu'à celle de Suwanée, c'est-à-dire dans un espace de 90 milles. La profondeur de l'eau sur la Saint-Jean, ainsi qu'à la barre du Mississipi, est d'environ 12 pieds à la mi-marée. On porte à 40 pieds le terrain le plus élevé situé entre ces deux rivières, et à 40 milles la plus grande longueur de ce canal. La dé-

---

(1) *Felis concolor. (L.)*

(2) *Le sarigue à oreilles bicolores. (Cuvier.)*

(3) Un petit rongeur qui ressemble au rat ordinaire.

(4) *La tortue gopher, testudo polyphemus.*

(5) *Crocodile ou cayman.*

pense par mille est évaluée 11,000 dollars, en tout 440,000. On observe qu'à l'aide de ce canal, la Nouvelle-Orléans et les ports du Mexique seraient rapprochés d'environ 800 milles de ceux des états Atlantiques. Le commerce y trouverait une protection; il deviendrait inutile d'entretenir une flotte dans le golfe du Mexique; en temps de paix les convois d'hommes et de munitions deviendraient plus faciles, et enfin les bâtimens capturés pourraient être mis en sûreté.

La rivière de Saint-Jean a une largeur moyenne de 2 milles à la distance de 100 milles de son embouchure, et se répand souvent dans des lacs de 4 à 5 milles de largeur. Elle est navigable pour les vaisseaux de trente tonneaux jusqu'au lac Saint-Georges, à la barre duquel se trouvent 6 pieds d'eau, et au bas de cette barre elle devient plus profonde et navigable pour les bâtimens de la même grandeur, jusqu'à sa source; les bateaux à vapeur pourraient y naviguer jusqu'à 28° 30′.

Un autre canal de 11 milles pourrait ouvrir une communication depuis l'Appalache jusqu'à la baie de Perdido, distante par eau de 300 milles.

Pour la somme de 10,000 dollars, on pourrait établir une navigation intérieure, depuis l'endroit navigable de la rivière Saint-Jean dans la Floride, jusqu'au Cap-Roman, dans la Caroline du sud, latitude 33° 8′.

La carte de la côte publiée par M. Tanner, membre correspondant de la société, est exécutée avec soin.

Ce volume contient beaucoup de détails nouveaux sur l'intérieur du pays, mais l'auteur a négligé de citer plusieurs bons ouvrages et cartes qui ont été publiés sur la Floride par des auteurs espagnols, français et anglais.

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

§ Ier. *Procès-Verbaux des Séances.*

Séance du 5 octobre.

La société royale asiatique de la Grande-Bretagne adresse ses remercîmens à la société de géographie pour l'envoi de plusieurs numéros de son bulletin.

M. Noyer, ancien député de Cayenne, offre à la société un ouvrage qu'il vient de publier sur l'exploitation des forêts vierges de la Guyane : il exprime le regret que sa santé ne lui permette pas de concourir pour le prix que la société a proposé pour un voyage de découvertes dans l'intérieur de cette vaste et intéressante contrée.

M. C. Moreau transmet une lettre de M. James Wild, contenant divers renseignemens sur l'exécution de la grande carte d'Afrique, en 6 feuilles, publiée récemment à Londres par ce géographe. M. Wild prie la société d'agréer l'hommage d'un exemplaire de cette carte, et lui exprime le desir d'obtenir le titre de correspondant étranger. Remercîmens à M. Wild et renvoi à une séance suivante pour prononcer sur son admission.

Le même correspondant annonce que la société des missions de Londres, a reçu plusieurs rapports de MM. Tyermann et Bennet, relatifs à leur mission en Asie, dont le but paraît être de découvrir une route par laquelle les missionnaires pourraient pénétrer dans le vaste empire de la Chine sans crainte d'y éprouver les mêmes obstacles que leurs prédécesseurs. Il transmet l'extrait d'un de ces rapports, qui renferme des détails récens sur les villes de Macao et de Canton. A cet envoi se trouve joint un plan avec

V explication en langue chinoise, et la traduction en anglais, du théâtre des hostilités entre les Tartares et les Chinois, avec un rapport sur les événemens, extrait de la gazette de Pékin. Remercîmens à M. C. Moreau et renvoi des plans à M. Dezoz de la Roquette.

M. Barbié du Bocage offre, au nom de M. le chevalier de Hautéclair, petit-fils de Danville, un portrait de ce célèbre géographe.

Le même membre communique une lettre de M. Rousseau, consul général de France à Tripoli de Barbarie; cette lettre annonce l'établissement à Tripoli d'un journal mensuel de politique et de littérature, sous le titre d'*Investigateur africain*, et contient en outre quelques renseignemems géographiques sur le Djebbel et sur les Arabes qui habitent cette contrée.

M. Bianchi demande que M. Rousseau soit invité à donner en caractères arabes tous les noms propres cités dans sa lettre.

M. Pacho fait observer que le mot Djebbel est en général employé par les Arabes pour désigner un sol aride, quoique souvent il n'offre pas la moindre éminence.

M. Rousseau adresse également une notice sur Tombouctou, et informe la société qu'il existe une histoire détaillée de cette ville par Sidi Ahmed Baba, qui ne fait remonter sa fondation qu'à l'an 510 de l'hégire (1116 de J. C.). (Voir pag. 174.)

M. Warden fait un rapport sur un ouvrage américain intitulé : *Vue de la Floride occidentale, contenant sa géographie, sa topographie*, etc. (Voir pag. 147.)

M. Dezoz de la Roquette lit une note critique dont le but est de relever plusieurs erreurs qui se sont glissées dans divers documens adressés à la société par ses correspondans et insérés dans son bulletin.

Plusieurs membres font des observations sur la nature de ces documens.

M. Brué fait à ce sujet une proposition qui tendrait à engager la société à consacrer spécialement une section de son bulletin pour les communications de ses correspondans. Cette proposition sera discutée dans la prochaine séance.

Séance du 19 octobre.

M. Yosy, secrétaire de la société médico-botanique de Londres, envoie plusieurs lettres de recommandation et des instructions particulières pour les quatre voyageurs qui se rendent en Amérique sous les auspices de la société de géographie. Il annonce qu'étant chargé lui-même d'une mission pour l'intérieur du Brésil, il répondrait avec plaisir aux questions géographiques que la société voudrait bien lui adresser sur les parties inconnues de cette vaste contrée. Renvoi à la section de correspondance.

La société royale asiatique de la Grande-Bretagne adresse le 1er volume (3me partie) de ses Transactions, ainsi qu'un plan avec l'explication en langue chinoise et la traduction en anglais du théâtre des hostilités entre les Tartares et les Chinois (1).

M. le baron de Hammer, à Vienne, adresse une description de plusieurs contrées de l'Orient, le *Khata*, l'*Hindostan* et le *Cachemire*, écrite en 822 (1419) par le Khodja Ghaïaseddin, sous le règne de Timour et de Mirza Chahrokh Behadirkhan. Renvoi de cette relation à M. Bianchi pour en rendre compte.

M. Roux de Rochelle, ministre plénipotentiaire de France à Hambourg, propose pour correspondant, M. le professeur Schumacher, d'Altona. Cet astronome distingué s'occupe depuis plusieurs années de la triangulation de la carte du Holstein, dont il a déjà paru plusieurs feuilles. Renvoi à la prochaine séance pour prononcer sur l'admission de ce candidat.

M. le baron de Capellen écrit d'Utrecht qu'il se fera un plaisir de répondre aux désirs de la société en lui communiquant les

---

(1) Le même envoi avait été fait à la Société par M. C. Moreau. (Voy. Séance du 5 octobre).

renseignemens qu'il s'est procurés sur les îles du grand Archipel d'Asie, lorsqu'il en était gouverneur.

M. Dannery, consul général de France à la Havane, adresse le 1er n° d'un recueil périodique publié sous le titre de *Anales de Ciencias, agricultura, comercio y artes*, dans le but de faire connaître et de perfectionner la statistique de cette colonie. On remarque dans ce cahier une notice sur les grottes de Yamary, aux environs de Matanzas. (Voir pag. 170.)

M. C. Moreau adresse l'analyse d'un rapport daté de Monte-Video le 12 mai dernier, renfermant des détails sur l'expédition des capitaines King et Stokes, chargés par le gouvernement britannique d'explorer les côtes du détroit de Magellan. Il joint à cet envoi une relation d'un capitaine anglais qui a visité, au commencement de 1827, les îles Sandwich et la Nouvelle-Zélande, ainsi que des détails curieux sur l'île flottante de Newburg-Post, extraits du journal de M. Pettingall.

Le même correspondant transmet aussi divers renseignemens sur les résultats de l'expédition au Pôle Nord des capitaines Parry et Franklin, et sur le retour de ces voyageurs.

M. le major Mitchell, employé dans la Nouvelle Galles du sud offre à la société, par l'intermédiaire de M. C. Moreau, un ouvrage intitulé : *Système de détermination de points géographiques, et solution des problèmes militaires*, contenant les principes d'après lesquels on peut représenter le globe sur des surfaces planes. Renvoi de cet ouvrage à M. le colonel Bonne pour en rendre compte.

M. Le chevalier d'Abrahamson, présent à la séance, fait hommage de la première partie d'un *nouvel atlas du royaume de Danemark, par Bailliages*, publié sous sa direction. M. Brué est chargé d'en rendre compte.

Un membre appelle l'attention de la société sur deux articles insérés dans le Spectateur Oriental; le premier contient des notes étendues sur le voyage de M. Fauvel dans le continent et les îles de la Grèce, et le second renferme un extrait de l'*Essai sur la*

statistique de Smyrne, dédié à M. David, consul général de France, par M. le docteur Ferrand.

M. Eyriès expose que, dans son dernier voyage au Hâvre, il a fait plusieurs observations sur le mouvement de la marée et sur les courans de la Seine, qui confirment la justesse des idées émises par M. le général Andréossy dans son rapport sur l'un des derniers concours.

M. Pacho lit un essai sur la civilisation de l'intérieur de l'Afrique, d'après un projet de M. Drovetti, consul général de France en Egypte. Les moyens d'exécution consistent dans l'envoi que M. Drovetti se propose de faire, à ses frais, de jeunes nègres pris parmi ceux qui tous les ans arrivent de l'intérieur de l'Afrique dans la vallée du Nil, pour être enfin initiés aux bienfaits des lumières européennes, et contribuer ensuite, en retournant chez eux, à les répandre dans leur patrie.

L'assemblée applaudit à ces vues philanthropiques, et ordonne l'insertion au bulletin du discours de M. Pacho. (Voir pag. 137.)

M. Jomard observe à ce sujet qu'une société française, qui a l'éducation pour objet spécial, fait, depuis 1816, des efforts pour l'instruction des jeunes Africains des deux sexes, et que ces efforts n'ont pas été infructueux. Plusieurs indigènes du Sénégal et de Madagascar ont été formés dans ses écoles de Paris et sous ses auspices. Elle a obtenu aussi du ministère de la marine la protection la plus efficace pour l'établissement de différentes écoles dans la Sénégambie. Les fils de plusieurs princes de l'intérieur y ont reçu et y reçoivent encore l'instruction : déjà même de jeunes noirs, élevés dans ces établissemens, ont accompagné les voyageurs chargés de missions du gouvernement. Enfin S. M. a bien voulu autoriser l'impression à l'imprimerie royale, du dictionnaire wolof-français par M. Dard, premier instituteur de l'école de Saint-Louis, désigné en 1816 par la société d'éducation, sur la demande du gouvernement. D'après ces motifs, la commission

arrête que le discours de M. Pacho sur le projet philanthropique de M. Drovetti sera communiqué à la société d'éducation.

M. Jomard communique une lettre récente qu'il a reçue de Londres, contenant les extraits de deux lettres de M. Warrington, consul d'Angleterre à Tripoli de Barbarie, relativement aux nouvelles de l'expédition du major Laing. (Voir pag. 178.)

M. d'Acosta fait un rapport sur un ouvrage intitulé : *Une visite en Colombie, dans les années* 1822 *et* 1823, par le colonel Duane. Insertion au bulletin.

M. Warden lit une analyse d'un ouvrage intitulé : *Notes sur la Colombie*, dans les années 1822 et 1823, avec un itinéraire de la route de Caraccas à Bogota, par un officier américain. Insertion au bulletin.

M. Édouard Gauttier lit une *Note extraite d'un voyage inédit en Italie, pendant les années* 1824-1827. (Voir page 184.)

M. le colonel Delaunay, qui a accompagné en France les six individus de la nation des Osages, est présent à la séance; il offre de fournir des renseignemens sur les pays habités par ces tribus. Renvoi à la section de correspondance.

---

§ 2. *Admissions, Offrandes, etc.*

MEMBRES NOUVELLEMENT ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 5 *octobre.*

M. Fix, ingénieur du cadastre.

Séance du 19 *octobre.*

M. Chasles (Adelphe), ancien notaire à Paris.

M. Coueffin, capitaine au corps royal des ingénieurs-géographes, attaché à la démarcation des limites.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 5 octobre.

Par M. Cailliaud : *Voyage à Méroé et au Fleuve Blanc*, 4e volume, *avec la* 30e *livraison des planches et l'atlas.* Paris, 1827.

Par M. Pacho : *Voyage dans la Marmarique, la Cyrénaïque et les Oasis d'Audjelah et de Maradèh,* 3e livraison, in-f°, Paris, 1827.

Par M. Noyer : *Forêts vierges de la Guyane Française*, 1 vol, in-8°, Paris, 1827.

Par MM. Eyriès et de Larenaudière : *Nouvelles Annales des Voyages*, cahier de septembre.

Par M. de Leuven : *Journal des voyages*, cahier d'août.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahiers d'août et de septembre.

Par M. Rauch : *Annales européennes*, cahier de mars.

Par M. Morin : *Correspondance pour l'avancement de la Météorologie*, 2e Mémoire, 1827.

Par M. Toulouzan : l'*Ami du bien*, 1er cahier. (2e année.)

Par la Société asiatique : *N°* 61 *de son journal.*

Par la Société de l'Aube : *N°* 23 *de ses Mémoires.* (3e trimestre de 1827.)

Par la Société d'agriculture de Seine-et-Oise : *Un cahier de ses Mémoires.*

Par le Directeur du *Globe : Plusieurs numéros de ce Journal.*

Séance du 19 octobre.

Par S. Exc. le ministre des affaires étrangères : *Les monumens de la France*, par M. le comte de Laborde, 26e livraison in-f°.

Par M. le chevalier d'Abrahamson : *Nouvel Atlas du royaume de Danemark, par Bailliages.*

Par la Société royale asiatique de la Grande-Bretagne : *Transactions of the society*, vol. 1 3e part.), London, 1827.—*Desiderata*

and inquiries connected with the Presidencies of Madras and Bombay.

Par M. Johnston : *An account of an inscription found near Trincomalee, in the Island of Ceylan*, London, 1827, in-4°.

Par M. Mitchell : *Outlines of a system of surveying, for geographical and military purposes, etc.* London, 1827, in-8°..

Par M. Frost : *Some account of the Science of Botany, etc.* London, 1827.

Par M. Dannery : *Anales de Ciencias, agricultura, comercio y artes*, por Don Ramon de la Sagra. Julio de 1827.

Par M. de Férussac : *Bulletin des sciences géographiques*, cahier de septembre.

Par la Société de la morale chrétienne : *Numéro 46 de son Journal.*

Par le directeur du *Globe* : *Plusieurs numéros de ce Journal.*

Par le Directeur du *Spectateur Oriental ; Plusieurs numéros de ce Journal.*

Documens et communications.

Expédition *du capitaine* Parry *au Pôle Arct'que.*

Lorsque le 10 mai dernier, le navire baleinier, le *Vénérable* de Hull, rencontra par les 67° lat. N. et 7° long. E. (de Greenwich) le sloop l'*Héela*, le capitaine *Parry* conservait toujours l'espoir de terminer avec succès la nouvelle entreprise à laquelle il venait de se dévouer si généreusement ; mais, depuis lors, cet espoir a été tout-à-fait déçu ; et le capitaine Parry, après avoir ramené son bâtiment à *Loughope* dans les Orcades, s'est embarqué sur un cutter du gouvernement qui l'a descendu dans un port d'Ecosse. Le 30 septembre, il était à Londres avec le docteur *Beverley*, le chirurgien de l'expédition. Ce fut, à ce qu'il paraît, le 27 mai qu'il ne fut plus permis à l'*Héela* de continuer sa route Toutefois, l'expédition par-

vint jusqu'au 82° 45′ 15″, mais là elle fut forcée de revenir en arrière, les glaces flottantes au milieu desquelles elle voyageait se portant vers le sud beaucoup plus vite qu'elle ne cheminait vers le nord, et la menaçant sans cesse de l'entraîner avec elles. On avait en grande partie fondé l'espérance du succès sur la possibilité de faire tirer sur la glace les bateaux traîneaux par des rennes, des chiens, et au besoin, par des hommes de l'équipage de l'*Hécla;* mais, au lieu de ces immenses plaines de glaces que l'on avait compté rencontrer, on ne vit que des masses irrégulières entassées de la manière la plus confuse. Pendant un mille, peut-être elles furent assez unies, mais ensuite, ce n'était plus que des blocs énormes brisés par l'action des marées et des courans, et qui présentaient les obstacles les plus effrayans. A peine avait-on échappé au danger de succomber sous le poids de l'une de ces montagnes mouvantes, qu'une autre était en vue. Les difficultés semblaient s'accroître à mesure que l'on avançait. Si, pendant quelque temps, la surface des glaces offrit de l'eau douce en abondance, dans les derniers temps, lorsque la pluie venait à tomber, les parties adhérentes se détachaient les unes des autres, et l'eau de mer pénétrait dans les intervalles comme dans de nombreux canaux. Il fut impossible de faire aucun usage des rennes que l'on avait pu emmener pour tirer les bateaux, et comme on n'avait aucun moyen de nourrir des chiens, ce n'était qu'à force de fatigues que l'on parvenait à se frayer une route. Les bateaux étaient tirés à force de bras; tous les hommes de l'équipage, officiers et matelots, au nombre de vingt-huit, étaient tour-à-tour attelés comme des bêtes de trait. Afin de moins fatiguer la vue, on choisissait pour le moment du départ ce que l'on appelait la *matinée*, et ce que l'on pourrait plutôt nommer le commencement de la *nuit*. Alors le soleil, quoiqu'il ne se couchât point, était plus bas sur l'horizon, en sorte que la réflexion de l'éclatante blancheur de la neige devenait plus supportable. C'était aussi à l'instant du départ que l'on distribuait à chacun pour son déjeûner une chopine de cacao avec du biscuit en poudre; après quoi on allait rejoindre les

bateaux, et au bout de sept heures environ, d'efforts continus pour les faire avancer, on arrivait au moment du dîner. Ce très-chétif repas consistait en un morceau de *pamecan* (viande séchée et pressée le plus possible, comme le font les Indiens), de la grosseur d'une orange, et quelques onces de biscuit en poudre râpé dans de l'eau froide. Ces ingrédiens formaient une espèce de potage bien peu substantiel pour des hommes dont les forces étaient mises à de si rudes épreuves. Pendant toute leur marche, ils étaient dans l'eau jusqu'aux genoux, et engourdis par la température qui toujours, ou presque toujours, était au point de congélation. Après douze ou quatorze heures d'un semblable travail, ils venaient chercher le repos; ils changeaient leurs bas secs contre leurs bas mouillés et contre des bottes fourrées; mais la réaction qui s'ensuivait leur causait des picotemens et des douleurs plus difficiles à supporter que le froid auquel ils venaient d'être exposés.

Le capitaine Parry ne tarda pas à s'apercevoir que son équipage ne pourrait endurer plus long-temps de semblables fatigues avec une aussi faible ration que celle de dix-neuf onces de pamecan et de biscuit en poudre pour vingt-quatre heures; aussi, à la nuit, ajouta-t-il comme extraordinaire, une chopine d'eau chaude. Cette boisson, réchauffant tout le système, produisit de très-heureux effets. C'était un très-bon restaurant, et ceux qui avaient conservé quelque chose de leur dîner en faisaient un bouillon très-agréable et très-confortable. On n'usait point de liqueurs spiritueuses; on employait, en effet, une très-grande quantité d'esprits pour faire chauffer cette eau et pour préparer le cacao. C'était là ce qui rendait l'eau elle-même très-rare; si on l'avait prodiguée, on en aurait bientôt manqué.

Une vie aussi dure devait entraîner après elle de terribles conséquences. Les forces décrurent, les membres s'enflèrent, les maladies commencèrent à éclaircir les rangs des travailleurs; et, ce qu'il y avait de plus désespérant, c'est que les courageux efforts

de ceux qui restaient étaient en pure perte. La glace, comme nous l'avons dit, flottait plus rapidement vers le sud qu'ils ne pouvaient avancer vers le nord, et, pendant les trois derniers jours, malgré tous leurs efforts, ils s'aperçurent qu'ils perdaient au lieu de gagner; ils se trouvaient alors à deux milles plus loin au sud qu'au moment de leur départ. Ce fut là le terme d'une expédition où tout rendait inutile ce que l'é ergie et la puissance humaine pouvaient tenter.

Tandis que partis avec les bateaux, ils atteignaient le 82° 45′ 15″, ils avaient laissé, dans une espèce d'anse, par le 81° 6′, l'*Hécla*, dont la position ne fut pas sans danger. Devant lui se trouvait une étendue de trois milles de glaces; un vent violent, qui était survenu, avait détaché cette énorme masse glacée et l'avait portée avec force contre le vaisseau. Les câbles avaient été coupés, les ancres perdues, et l'*Hécla* lui-même jeté à la côte, où il avait échoué. On le remit cependant à flot, ce qui employa un temps considérable, et ensuite l'on fit voile vers le détroit de *Waygatt*. On n'a entendu parler d'aucune communication avec les naturels.

Il est pénible de penser que toute tentative pour arriver au Pôle Nord ne doit que trop vraisemblablement échouer. Hudson n'arriva qu'à la latitude de 82° en 1606; lord Mulgrave, en 1773, n'atteignit que le 80° 48′; le baleinier le *Neptu e* parvint, dit-on, en 1816, au 83° 20′; mais aujourd'hui, l'on a des doutes sur l'authenticité de ce fait.

Voyage aux Terres Arctiques.

Vers la fin de l'année 1826, le capitaine *Franklin* arriva au dernier poste de la compagnie de la baie d'Hudson, nommé le fort de *Bonne-Espérance*, par le 67° 28′ latit. et le 130° 53′ long. O. (de Greenwich).

A trois journées de là, le capitaine Franklin divisa son monde en deux parties, dont l'une, guidée par lui-même, devait partir de la Mackensie et se diriger vers l'Ouest, et dont l'autre, conduite par le docteur Richardson, devait, en partant du même point, prendre la direction de l'Est. Le capitaine suivant le bras de la Mackensie qui coule au pied des monts Rocheux, compléta la description de la côte, depuis le 113° jusqu'au 149° 38′ long. O. Il était accompagné du capitaine *Back*, qui déjà avait participé à son premier voyage. Ce qui contraria beaucoup sa marche, ce furent les encombremens perpétuels de glaces, qui, sur plusieurs points du rivage, restèrent jusqu'au 4 du mois d'août, la force des brouillards et la nature de la côte qui, à l'Ouest du 140e degré, est extrêmement basse, au point de se confondre avec la mer. Au-delà du 139°, il ne fut possible d'atteindre le rivage que sur un seul point, et l'on eut ensuite la douleur de se voir arrêté, pendant huit jours de la meilleure partie de la saison, par un brouillard si dense, que l'on n'apercevait plus rien à la distance de quelques yards. Le vent soufflait avec une violence extrême.

Avant que d'arriver seulement à mi-chemin du cap des Glaces, la plupart des gens qui suivaient le capitaine Franklin commencèrent à ressentir des douleurs dans les jambes, et à laisser apercevoir les symptômes d'une très-grande souffrance. Ils étaient obligés de marcher dans la mer toutes les fois qu'il fallait se reposer, ou faire de l'eau, ou bien que la violence des vents forçait à chercher un asile sur le rivage. La température de l'eau était presque généralement au point de congélation, tandis que celle de l'air excédait rarement 36° de Fahrenheit.

Cette expédition fournit une preuve nouvelle de la perfidie des Esquimaux de ces parages. Le même jour, postés aux embouchures orientale et occidentale de la Mackensie, ils attaquèrent le docteur Richardson et le capitaine Franklin. Ils avaient sans doute été portés à cet acte de violence par les Indiens; ce fut même par miracle que la troupe du capitaine échappa à une agres-

sion tentée par la tribu indienne des montagnes. Avant que d'être attaqué, le docteur avait rencontré quelques Esquimaux, et avait eu avec eux quelques relations amicales, qu'il faut peut-être attribuer au petit nombre de gens qui composaient sa troupe (ils étaient douze en tout) et au misérable aspect de ses bateaux, qui étaient attérés sur les bas-fonds de la rivière Mackensie. Lorsque l'agression eut été repoussée, sans toutefois que les naturels en aient aucunement souffert, on fit des cadeaux à quelques individus qui, bien qu'appartenant à la même nation, n'avaient pris aucune part à l'affaire, et qui, bien plus, faisaient voir même qu'ils désapprouvaient la conduite des assaillans : l'on fit aussi avec eux quelques échanges.

La partie de l'expédition qui, sous les ordres du docteur *Richardson*, se dirigeait à l'Est, avait avec elle un jeune officier de mérite, M. *Kendall*. Elle réussit à se rendre sur la rivière Coppermine le 8 août, et revint au fort Franklin sur le lac du Grand-Ours le 1er septembre.

Le but du docteur Richardson était de visiter toute la côte entre la Mackensie et la rivière Coppermine. Après sa séparation d'avec le capitaine Franklin, le 4 juillet, il mit trois jours à se rendre à la branche la plus orientale de la Mackensie, dont il reconnut les différens bras. Celui qui était le plus à l'Orient n'étant point navigable, il choisit celui du milieu, et dans la nuit il arriva en vue de la mer par le 69° 29′ lat., et le 133° 24′ long. O.; le 11, par la lat. de 69° 42′ et la long. O., l'eau était très-salée; la mer paraissait parsemée de glaces flottantes; on ne voyait de son côté aucune terre. On côtoya cependant le rivage de la mer, et l'on arriva au cap *Parry*, par le 70° 8′ et le 123° long. O., que l'on doubla, ainsi que le cap *Krusenstern*, par le 68° 46′ lat., et le 114° 45′ long. O.; après quoi on entra dans la baie du *Couronnement du Roi George IV*, par les détroits du *Dauphin* et de l'*Union* (ainsi appelés du nom des bateaux), d'où l'on gagna le cap *Barrow* à 2° de longitude de la rivière *Coppermine*. Le voyage de mer se termina, le 8 août, par l'entrée dans les eaux de la rivière.

Tout le long de la côte règnent des marées régulières ; le flot vient de l'Est. Le flux et le reflux varient d'un pied à 20 pouces. Dans les détroits du Dauphin et de l'Union, le courant excédait deux milles par heure à la haute et même à la basse mer. L'expédition trouva partout des chênes flottans ; une grande quantité était échouée sur plusieurs parties de la côte, et portée à 10 et 15 pieds au loin. Dans quelques endroits, il s'en trouvait à 20 pieds au-delà de la limite ordinaire des marées. Ils auront probablement été jetés là par de violens *rades-marées*.

Après avoir franchi le premier rapide de la rivière Coppermine, le docteur Richardson et ses compagnons abandonnèrent leurs bateaux, avec tout ce qu'ils contenaient, au premier parti d'Esquimaux qui se présenta ; et, le 10 août, ils partirent par terre avec des provisions pour dix jours. Le bagage personnel de chacun se composait d'une simple couverture. Afin de réduire le nombre et le volume des fardeaux, les tentes furent même abandonnées ; il n'y eut d'excepté que les instrumens d'astronomie qu'emporta M. Kendall.

Le 18, on arriva à l'extrémité orientale du *lac des Ours*, au confluent de la rivière *Dease*, et l'on y resta jusqu'au soir du 24, attendant l'arrivée des bateaux que l'on devait envoyer du *fort Franklin*.

La personne à laquelle le soin des bateaux avait été confié, était partie du fort Franklin le 6 août, avec toutes les provisions nécessaires ; mais ajoutant foi au bruit de la mort du docteur qui s'était répandu, elle avait négligé de cheminer jusqu'au lieu du rendez-vous fixé pour le 20. Ce délai passé, le docteur Richardson se vit obligé de partager ses compagnons en troupes de chasseurs et de pêcheurs afin de pouvoir se procurer les subsistances nécessaires. Tous furent assez heureux. On obtint même des secours des Indiens ; de sorte que bientôt l'abondance régna parmi les voyageurs. Le docteur ne put cependant réunir tous ses com-

pagnons que le 28; alors ils s'embarquèrent, et arrivèrent au fort en parfaite santé, après une absence de 71 jours.

Les deux parties de l'expédition ont donc parcouru la côte de la mer Glaciale sur une étendue d'environ 36° de longit.; 11 degrés restaient encore à explorer pour arriver au cap des Glaces. On avait lieu d'espérer que le capitaine Beechey, venant du détroit de Kotzebue pour se joindre au capitaine Franklin, coopérerait à achever cette exploration; mais parti, le 4 juillet, du port Saint-Paul au Kamschatka, il était déjà parvenu à 120 milles au-dessus du cap des Glaces, lorsque la reprise des gelées le força de s'occuper de son retour, pour ne point courir le danger d'être surpris par le froid au milieu des glaces. Il s'en est donc peu fallu que le capitaine Beechey et le capitaine Franklin ne se rejoignissent, et que la côte nord de l'Amérique septentrionale ne fût entièrement explorée.

M. Beechey a dû hiverner au port *San-Francisco*, dans la nouvelle Albion; quant à M. Franklin, il se proposait de revenir en 1827 au Canada, au travers de l'Amérique septentrionale. On présumait qu'il serait à *Montréal* au mois d'août.

Grottes de Yamari près Matanzas (île de Cuba).

Ces grottes sont à une lieue environ de Matanzas sur le bord d'un précipice. L'entrée de la première grotte visitée par le voyageur, est d'abord fort basse, elle s'élève ensuite insensiblement et se partage en quatre branches. Des stalactites suspendues à la voûte se prolongent en plusieurs endroits jusqu'au sol. En suivant les sentiers qu'elles forment, le voyageur parvient à une galerie très spacieuse haute et brute, reconverte d'incrustations calcaires d'une blancheur incomparable. Le sol en est irrégulier, et la filtration des eaux a multiplié les groupes des colonnes d'un côté, tandis qu'ailleurs, elle a formé des excavations. A cent pieds et plus le terrain s'élève et paraît se rattacher au toit par un

grand nombre de pilastres de forme bizarre, et vers la gauche, la grotte se prolonge en deux très-vastes galeries, dont l'une aboutit à des gouffres pleins d'eau, entourés d'une colline de terre extrêmement mobile.

Voyage dans l'intérieur du Brésil.

On écrit de Saint-Pétersbourg, le 6 octobre :

« M. le conseiller d'Etat Langsdorff, qui parcourt en ce moment les provinces les moins connues du Brésil, vient d'adresser à un Allemand de ses amis, la lettre suivante qui nous a paru mériter d'être mise sous les yeux de nos lecteurs. Elle est datée de Cuyaba, le 5 avril 1827, dans la province de Mato-Grosso.

» Le 22 juin 1826, nous nous embarquâmes sur la rivière Tiété, et nous quittâmes Porto-Felix, dans la province de Saint-Paul, avec huit chaloupes qui portaient le pavillon impérial de Russie pour la première fois dans les eaux que j'avais l'intention de parcourir. Le moment de monter à bord étant arrivé, nous nous rendîmes au port, accompagnés des principaux fonctionnaires et des magistrats de la ville. Lorsque nous sortîmes de la maison, toutes les cloches commencèrent à sonner, et l'on alla chercher le principal dignitaire ecclésiastique du lieu qui se joignit à nous et nous accompagna jusqu'à la rivière où il bénit les chaloupes et leurs équipages. Le capitaô-môr (maire) prononça un discours dans lequel il exhorta les équipages à l'ordre, à la subordination et à une bonne conduite, me présenta à eux comme leur chef, et m'imposa le devoir de m'occuper de leur retour après avoir terminé mon voyage. Des adieux bienveillans furent mille fois répétés du rivage, et les batteries nous honorèrent de quelques salves. Nous quittâmes donc Porto-Felix le 22 juin, et quelques jours après, la partie peuplée de la province de Saint-Paul. De nouvelles scènes se présentèrent alors chaque jour à nos yeux, des animaux vivipares, des oiseaux, des boas, des poissons, de

superbes cataractes, etc.... qui nous étaient jusqu'alors inconnus. Après un voyage d'un mois et demi, nous entrâmes dans le majestueux Parana, dont la largeur, dans plusieurs endroits, est de près d'une lieue ; ce fleuve est parsemé d'îles nombreuses, dont l'aspect offre des points de vue très-pittoresques. Du Parana, nous entrâmes dans le Rio-Pardo, si redouté par tous les navigateurs à cause de la rapidité de son cours. C'est par cette rivière que, dans l'espace de six à sept semaines, nous avons pénétré avec les plus grands efforts vers sa source dans les montagnes de Camapuam jusqu'à l'endroit où elle commence à être navigable (à une élévation d'environ 700 pieds au-dessus du niveau du Parana). Pour vous donner une juste idée de la difficulté de ce voyage, particulièrement pour les ouvriers, il suffit de vous dire qu'en descendant le Rio-Pardo, l'on peut faire en cinq ou six jours le chemin que nous avons mis presque deux mois à faire en le remontant. Nos chaloupes et toute leur cargaison durent être transportées par terre à travers le plateau élevé de Camapuam, sur une distance de deux lieues et demie (legaos); on se servit, pour effectuer ce portage, de chariots grossiers, attelés de quatorze bœufs. De la petite rivière de Camapuam, nous entrâmes dans celle de Cochim, ensuite dans le Taguari, et enfin, au commencement de décembre, dans le célèbre fleuve du Paraguay qui a excité, mais non satisfait notre curiosité. Les désagrémens, les difficultés et les dangers que nous avions essuyés jusqu'alors n'étaient rien en comparaison de toutes les peines et des tourmens que nous eûmes à souffrir en remontant le Paraguay, le San-Lorenzo et la Cuyaba.

» La saison des pluies avait déjà commencé, et avec elles parurent des millions de mosquitos. Les chaloupes, et les matelots, qui dans ce climat brûlant sont obligés de ramer presque nus, étaient couverts de ces insectes, au point d'en être noirs, et nous ne trouvions aucun moyen de nous défendre de ces nuées de vampires. Le Paraguay, qui coule très-lentement, est couvert de

feuilles, de racines d'arbres et de poissons pourris, de crocodiles à l'odeur de musc, de terre argileuse rouge, et d'une écume jaune dégoûtante. Les eaux en sont à peine potables. La chaleur de l'atmosphère était ordinairement à l'ombre de 26 à 29 degrés; et celle de l'eau de la rivière de 24. Nous avons été obligés de renoncer au plaisir de nous baigner dans cette rivière, à cause du danger que l'on court d'être dévoré par les piranhas, espèce de saumon très-vorace, qui a des dents comme le requin, et qui vit toujours en société. Après un voyage de sept mois et huit jours, nous arrivâmes dans la ville de Cuyaba, située sur la rivière de ce nom, où le président de la province Saturrino da Casta-Perreira, nous accueillit avec beaucoup d'empressement. Nous avons tué des cerfs, des chevreuils, des tapirs, des loups, des onces, des cabiais, des loutres, des singes d'un noir luisant, etc., ainsi qu'une quantité d'oiseaux très-rares et en partie encore inconnus; soixante nouvelles espèces de poissons ont été décrites et dessinées. Je passerai probablement une année dans cette vaste province, d'où je reviendrai par le district des Diamans sur la rivière de Rio-Arinos et Topajoz; ensuite je me confierai à la plus grande rivière du monde, celle des Amazones, sur laquelle je continuerai mon voyage. »

Reconnaissance dans l'île de Borneo. Mort de M. Muller.

M. *Muller* jeune, voyageur hollandais, avait déjà fait avec succès un voyage dans l'*île de Borneo;* mais, envoyé de nouveau dans cette île, en 1825, par le gouverneur général des colonies hollandaises des Indes-Orientales, M. le baron de Capellen, M. *Muller* succomba victime de la cruauté des habitans. Dans ce second voyage, il devait parcourir toute la partie S.-E. de l'île, voir *Cotti* et *Passir*, et reconnaître la grande rivière de *Pontianak* et la descendre jusqu'à son embouchure sous l'équateur. Explorateur habile,

et muni d'ailleurs de tous les instrumens et de toutes les instructions nécessaires, M. *Muller* aurait rapporté de ce voyage des résultats d'une très-grande importance pour la science, s'il n'eût pas péri victime de son zèle. M. le baron de Capellen possède, heureusement, quelques reconnaissances qui tiennent à son premier voyage. Cette circonstance fait espérer que les amis de la science pourront un jour en profiter.

Lettre de M. Rousseau, *consul général et chargé d'affaires de France, à Tripoli de Barbarie. — Communiquée à la Société de Géographie*, par M. J. G. Barbie du Bocage.

Tripoli de Barbarie, 2 août 1827.

Il y a quelque temps que plusieurs de mes collègues et moi avions conçu le projet d'établir ici un journal mensuel de politique et de littérature. Ce projet vient d'être mis à exécution. Le premier n° de l'*Investigateur Africain* (c'est le titre de l'opuscule en question), a paru le 31 du mois dernier, et je regrette vivement de ne pouvoir vous en envoyer un exemplaire, attendu que jusqu'à présent il nous a été impossible de le publier par la voie de l'impression. Je me borne donc à vous soumettre aujourd'hui les principaux articles que j'y ai fait insérer pour ma part, espérant pouvoir vous envoyer par la prochaine occasion une copie du cahier même dont ils ont été extrait.

Expédition projetée par le Pacha de Tripoli de Barbarie, contre les Arabes révoltés du Djebel. — Renseignemens sur ces Arabes.

Un camp dont le personnel sera, dit-on, ultérieurement porté à 25,000 hommes, s'organise en ce moment dans la plaine qui s'étend le long de la côte à l'est du château. Ce corps d'armée que *Sidi Ali*, troisième fils du Pacha, doit commander, est destiné à attaquer ceux des Arabes révoltés du *Djebel*, qui infestent depuis

deux ou trois mois les dehors de la ville de leurs bandes pillardes. Ces Arabes appartiennent à trois tribus distinctes, nommées *Ssattou*, *Assabé* et *Nouair*, lesquelles ont pour chef principal *Muhammed il-Marmouri*, homme astucieux et méfiant, qui n'a jamais pu se résoudre à venir en personne rendre hommage au prince, quoiqu'à différentes époques, il se soit scrupuleusement acquitté de ses devoirs de vassal envers lui. On dit que plusieurs vénérables Marabouts travaillent à le faire rentrer en grâce auprès de S. A., qui; vu les nombreuses trahisons dont il s'est jusqu'à présent rendu coupable, s'obstine à vouloir le réduire par la force des armes. Fasse le ciel qu'elle en vienne bientôt à bout! Car les lieux exhaussés qu'habite ce félon perfide, sont d'un accès si difficile, qu'il faut nécessairement y transporter l'artillerie à dos de chameau, et que l'infanterie ne saurait elle-même les gravir qu'avec beaucoup de peine.

Nous ferons remarquer que, par le mot *Djebel*, les Arabes désignent en général les montagnes, et que celle dont il est ici question a dû recevoir l'épithète d'*Il Ssattou*, du nom de la peuplade qui l'habite ; de manière que par *Djebel-il-Ssattou* on doit entendre la montagne des *Ssattous*. Toutefois dans l'usage ordinaire on se borne à l'appeler simplement *Djebel*. Cette montagne commence à s'élever à deux journées de marche de celle de *Gharyan*, et s'étend de l'est à l'ouest jusqu'au territoire de Tunis. Elle est très-boisée, et se divise en 103 districts où l'on récolte en abondance de l'huile, des raisins et des figues, trois denrées qui s'exportent habituellement sur les divers points de la côte de Barbarie.

Outre ces trois tribus, on en compte plus de vingt autres toutes soumises au Pacha, et par conséquent en état d'hostilité avec les premières. Leurs richesses territoriales consistent non-seulement, comme nous venons de le dire, en arbres fruitiers, mais encore en bétail, dont la laine et le laitage leur offrent les moyens de faire un trafic lucratif avec les habitans des villes et bourgades maritimes qui les avoisinent.

Voici la liste de ces peuplades, qui joignent d'ailleurs à une humeur belliqueuse l'usage de se servir d'armes à feu, et de monter d'excellens chevaux dressés aux fatigues des longues courses. Commençons par celles qui demeurent dans des villages murés et des hameaux : *Zentan*, *Redjeban*, *Kabaou*, *Azaz*, *Ghezaz*, *Dekhakhehé*, *Sekkakéné*, *Muttien*, *Sadam*, *Ebiadh*, *Ilhemadié*. — Les suivantes sont en partie nomades et vivent sous des tentes : *Zhyeas*, *Sebée*, *Woulad-Bousaif Sonéiât*, *Rhéhheibat*, *Rehhahhebé*, *Semlous*, *Gudadefé*, *Messadedé* (1).

Origine de Tin-Buktou, d'après les auteurs arabes. — Détails sur les tribus qui habitent cette ville.

Timbouctou, ou plutôt *Tin-Buktou*, est devenu pour nous ce qu'était, pour les anciens Arabes, la ville enchantée d'*Irem-Zatil-emad* (2), semblable aussi à la fontaine de *Jouvence* des mythologues orientaux (3). Cette capitale du Soudan a toujours échappé aux in-

---

(1) La Société ayant témoigné à M. Rousseau le désir de voir ces noms écrits en caractères arabes, nous en donnerons une nouvelle transcription, lorsqu'elle nous sera arrivée.

(2) Lieu de délices, chef-d'œuvre d'art et de magnificence, bâti dans le *Ilhadramont*, par l'impie *Cheddad*, qui, prétendant partager avec la divinité, l'encens des mortels, croyait s'y être ménagé un séjour semblable au sien. Ce lieu nommé d'abord *Irem*, fut surnommé *Zat-emad*, à cause du grand nombre de colonnes d'or massif incrustées de pierres précieuses qui décoraient son enceinte. Il disparut tout-à-coup, lorsque *Cheddad* subit avec son peuple le châtiment que le ciel lui avait réservé pour ses crimes. Plusieurs siècles après, sous le règne de *Moawia*, un Arabe nommé *Kolaba*, qui cherchait sa chamelle égarée, découvrit ce merveilleux endroit; mais on ne le retrouva plus depuis, malgré les perquisitions que le *khalif*, frappé des choses étonnantes qu'il en avait entendu raconter, fit faire à ce sujet.

(3) Cette fontaine, nommée en arabe *Mâ-it-Haiat*, et en persan *Ab-Zendigani* (source de vie), est située, disent-ils, dans le *Zoulemat*, région ténébreuse, voisine du Pôle, et vers laquelle plusieurs monarques puissans ont tour-à-tour tenté des expéditions hardies sans pouvoir y parvenir.

vestigations les plus persévérantes. Tout le monde en parle, et personne ne l'a encore vue. Espérons que dans le nombre de voyageurs intrépides, qui, animés d'une noble et généreuse émulation, ont entrepris de la visiter, il s'en trouvera un assez heureux pour soulever tôt ou tard le voile mystérieux qui la dérobe aux regards de l'Europe savante.

En attendant, nous ne devons pas différer de donner quelque publicité au peu de renseignemens que nous avons pu recueillir à son sujet.

Il paraît qu'il existe une histoire détaillée de cette ville, qui a pour auteur un certain *Sidi-Ahmed-Baba*, natif d'*Araouan*, bourgade du pays des *Kentis*, histoire qui ne fait remonter sa fondation qu'à l'an 510 de l'hégire (1116 de J.-C.).

Voici comment est narrée, dans l'ouvrage précité, la circonstance qui donna lieu à la fondation de *Tin-Buktou*.

« Une femme de la horde des *Touariks*, nommée *Buktou*, s'é-
» tait établie sur les bords du Nil des Nègres, dans une cabane
» ombragée par un arbre touffu; elle possédait quelques brebis, et
» aimait à exercer l'hospitalité envers les voyageurs de sa nation
» qui passaient par là. Son humble habitation ne tarda pas à de-
» venir un asile sacré, et un lieu de repos et de délices pour les
» tribus circonvoisines, qui l'appelèrent *Tin-Buktou*, c'est-à-dire
» *propriété de Buktou* (*Tin* étant dans leur idiome un pronom pos-
» sessif à la troisième personne). Par la suite ces tribus vinrent de
» tous côtés se grouper à l'envi, et y firent un vaste camp retran-
» ché, qui fut plus tard transformé en une vaste et populeuse
» cité. » Telle est, suivant *Sidi-Ahmed-Baba*, l'étymologie du nom et l'origine de la fondation de *Tin-Buktou*, dont, après tout, la célébrité n'est peut être qu'une chimère, qui s'évanouira dès que l'on aura pu surmonter les obstacles multipliés qui en interdisent l'accès.

Nous allons terminer cette courte notice par quelques remarques sur les diverses races qui composent la population de *Tin-*

Buktou: celle des *Kohhlans* (elle est païenne) l'a d'abord possédée ; aujourd'hui ce sont les *Fellans*, sectateurs du prophète arabe, qui y règnent exclusivement. Ces derniers, dont le sultan actuel, nommé *Bello*, demeure à *Sakutou*, sont parvenus, il y a à peu près un an, par leur bravoure et leurs forces militaires, à la domination presque universelle du Soudan, en subjuguant la plupart des différentes nations qui l'habitent. Les *Touariks* forment une troisième race d'habitans à Tombouctou ; on les trouve répandus depuis les frontières méridionales du *Maroc* jusqu'au *Bournou;* ils obéissent à un prince qui porte le titre de *Mainé* (chef commandant), dont la résidence est à *Ghad* (*ghuat* des voyageurs anglais), ville située à 12 journées O. de *Morzouq*, capitale du Fezzan. Une quatrième race est celle des *Kentis*, que l'on suppose originaire du *Bambarah*, et qui, réputée étrangère, ne jouit, par cela même, de presque aucune considération dans le pays. Après les *Fellans*, on doit regarder les *Touariks* comme les plus puissantes des peuplades connues de l'Afrique centrale; ils vivent en grande partie nomades, sous des tentes et dans des huttes ; ils ne se nourrissent que de laitage, et n'ont pour moyens d'attaque que la lance et les flèches empoisonnées. Ce qui donne aux autres, que l'on dit habitués à se servir d'armes à feu, une supériorité bien décidée sur eux. — Nous terminons cette courte notice en faisant remarquer que les dialectes les plus usités à *Tin-Buktou*, sont ceux des *Fellans*, des *Touariks*, et des peuples du Bambarah qui diffèrent essentiellement entre eux.

M. Jomard communique une lettre récente qu'il a reçue de Londres, contenant les extraits suivans de deux lettres de M. Warrington consul d'Angleterre à Tripoli de Barbarie.

Tripoli, 17 juillet 1827

« Nous avons été dans un état affreux d'inquiétude, de crainte et d'incertitude : mais je ne puis me résoudre à ajouter foi au

bruit de la mort du major Laing, et chaque jour fournit de nouvelles raisons pour ne pas y croire. Ce n'était d'abord, disait-on, qu'un bruit venu de Bambarah et répété à Timbouctou; puis il fut porté à Touat, d'où il passa à quelques Arabes qui (si toutefois ils ne l'ont pas inventé) le portèrent à Ghadamès, et de là à Tripoli. Le pacha n'y croit point : pour éclaircir le fait, il a envoyé à la recherche de Laing; on a appris que le courrier était arrivé à Touat et devait poursuivre son chemin. Mockbar a écrit pour annoncer que Laing se porte bien et assure le pacha de sa protection puissante; s'il lui était arrivé quelque malheur, il me semble qu'il l'aurait écrit infailliblement.

« On n'a point reçu de lettres de Timbouctou, et je n'ai pas appris qu'il y ait eu aucune communication. Mais nous attendons incessamment l'arrivée d'une caravane.

On a lieu de croire que Laing est avec Clapperton; n'ayant point eu de nouvelles de Clapperton, comment aurions-nous pu en avoir de Laing? S'il était allé de Timbouctou vers la côte occidentale, je ne crois pas qu'il ait pu y parvenir avant le mois de mai, et s'il était arrivé quelque chose sur cette route, la nouvelle y serait parvenue tout aussi bien qu'à Tripoli; et sans doute plus promptement, puisque la distance est deux fois moindre. Si Laing a pris la route de l'occident, je ne crois pas qu'on puisse avoir de ses nouvelles en Angleterre avant le mois d'août.

J'apprends que Clapperton est en sûreté à Kano; Bello a montré beaucoup de bonté pour lui, et a fait transporter sans frais ses effets par des hommes qui les portaient sur leurs épaules, à travers le Soudan.

« Le bruit courait qu'il était arrivé à Tibboo; deux jours après avoir quitté les montagnes, mon drogman vit un homme qui venait de Morzouq et qui lui dit que quelqu'un, arrivé de Tibboo, racontait que deux Anglais y étaient parvenus. »

Fu 30 juillet 1827.

« Avant-hier une caravane est arrivée de Ghadamès. Tous contredisent la triste nouvelle. Ils disent qu'elle a été répandue par un Touarik, lequel dit à un ami qu'à son départ de Ghadamès ce bruit circulait. Le Touarik est arrivé à Ghadamès en février, et est venu de Ghaat ; il est presqu'impossible que les nouvelles aient pu, dans cet entervalle de temps, parvenir de Bambarah à Ghadamès. Le rapport imprimé dans *l'Étoile* est faux, et il est fâcheux que le correspondant de Tripoli ait propagé une nouvelle si affreuse pour les amis du major Laing.

» La caravane de Timbouctou est certainement aujourd'hui à Ghadamès. »

Le colonel Denham écrit de Sierra-Leone, 29 mai, qu'un fils de Mungo-Park est arrivé par la frégate la *Sibylle*, allant à Badagry, d'où il se propose de suivre les pas de Clapperton ; il voyage seul. On n'a pas de nouvelles de Laing ni de Clapperton à Sierra-Leone. *Signé* S.

Nota. En communiquant ces nouvelles à la commission, M. Jomard a fait remarquer qu'elles sont les plus récentes, et même les seules que l'on possède, et que la circonstance exprimée dans la dernière phrase de la lettre justifie très-bien les doutes élevés par le consul d'Angleterre, au sujet de la fin tragique du major Laing ; que par conséquent l'on doit conserver l'espérance que l'intrépide voyageur n'a pas succombé.

Découverte en Afrique.

Ce qui suit est extrait de la lettre de M. Ashmun, agent *de la Société* de colonisation américaine, adressée au bureau à Washington.

Une excursion faite par un de nos colons dans l'intérieur et à la distance d'environ 140 milles, a conduit à la découverte d'une popu-

lation nombreuse, dont la civilisation est avancée comparativement au reste de l'Afrique, et dont moi-même j'étais bien éloigné de me douter il y a quelques mois. Le même individu est maintenant absent pour un second voyage ; j'espère par la première occasion pouvoir être en mesure d'offrir au bureau de plus grands détails sur ces deux expéditions. En attendant, on n'apprendra pas sans intérêt que nous sommes à 50 lieues d'une contrée dans laquelle un grand perfectionnement d'agriculture a prévalu ; où le cheval est un animal domestique ordinaire ; où de grandes parties de terres sont encloses et défrichées ; où toutes les choses absolument nécessaires aux agrémens de la vie, sont produites par le sol, et fabriquées par l'habileté et l'industrie des habitans ; où l'arabe, employé comme langue écrite, sert à tous les besoins de la vie ; où des foires et des marchés bien fournis sont tenus régulièrement ; où les habitans enfin se distinguent par leur intelligence et un certain degré de raffinement peu compatibles avec le caractère généralement attribué aux peuples de Guinée. M. Ashmun ajoute que la politique des tribus voisines a été jusqu'à présent de repousser autant que possible les colonistes de l'intérieur, et même de leur cacher l'existence de ce peuple qui est en possession d'une contrée voisine de la côte. La raison qu'il en donne, c'est leur désir de conserver pour eux-mêmes les avantages du commerce, en cachant les sources éloignées de leur gain. Il est maintenant hors de doute que les tribus de l'intérieur désirent ardemment ouvrir une communication directe avec la colonie, attendu qu'une grande partie des exportations provient actuellement de ces régions intérieures. On pense que l'ouverture de ce nouveau débouché doublera le montant des exportations. Des arrangemens se font en conséquence pour atteindre ce but par des négociations amicales avec les tribus de la côte, et M. Ashmun se flatte qu'on peut en espérer un succès prompt et complet.

Ile de l'Ascension.

Cette île, naguère encore regardée comme un monceau de cendres volcaniques inhabitable, se trouve présentement, sous le gouvernement du colonel Nicholls, dans un état progressif d'amélioration bien remarquable sous le rapport des ressources tant naturelles qu'artificielles qu'elle est susceptible d'offrir. On y travaille à la construction de chemins qui aboutissent aux sources situées dans l'intérieur de l'île, et qui sont au nombre de 16. On pourra, par ce moyen, facilement transporter l'eau nécessaire à la consommation de la garnison. On espère, d'ailleurs, pouvoir, dans le cours d'une année, et en employant des tuyaux en fer, diriger l'eau de la principale source dans un réservoir établi près de la côte, et l'y amener en assez grande quantité pour en approvisionner toute une escadre. Déjà commencent aussi à paraître quelques pâturages propres à la nourriture du bétail. Les moutons, les coqs-d'Inde et les bestiaux de toute espèce prospèrent. On a cultivé avec succès diverses sortes d'arbres fruitiers ; entre autres, le groseiller de l'Inde, le plantain et l'ananas. Le sol donne abondamment des pommes de terre, des ognons, des carottes, des pois, des fèves, et, en général, presque tous les légumes bons à manger. Dans le cours des deux dernières années (1825 et 1826), il n'est mort, de maladie, que deux individus. Avec tous ces avantages, on pensera, sans doute, que la possession de cette île deviendra de plus en plus précieuse, et que l'on sera amplement dédommagé des dépenses faites pour sa colonisation, lorsque, surtout, on aura fait attention qu'aucun coup de vent ne s'est fait sentir dans le mouillage ; et que d'ailleurs, considérée comme rendez-vous ou comme dépôt de munitions de guerre et de bouche, elle ne peut manquer d'être, par sa position même, de la plus grande importance pour une escadre d'observation, qui serait destinée à croiser le long des côtes, soit de l'Afrique, soit du Brésil.

Spectateur Oriental, nouvelles du Levant.

La publication du *Spectateur Oriental*, qui avait été interrompue par le retard survenu dans l'arrivée d'une nouvelle imprimerie, est maintenant en pleine activité. Les numéros de ce journal que nous avons reçus jusqu'au 1 er septembre dernier donnent les nouvelles suivantes : Alexandrie en Egypte aura bientôt sa gazette; cette feuille sera rédigée par M. Bousquet Deschamps, jeune écrivain avantageusement connu par des ouvrages périodiques pleins d'esprit et d'instruction. L'Egypte et les affaires du temps lui offrent un champ bien vaste. Son journal, par la nature même des localités où il s'imprime, ne saurait être plus avantageusement placé pour transmettre les nouvelles qui intéressent la géographie et les voyages. Le vice-roi qui encourage tous les établissemens nouveaux, jugés par lui utiles ou honorables au pays qu'il gouverne, a accordé à M. Bousquet-Deschamps trois mille talaris (15,000 f.) pour les premiers frais d'exploitation de son journal.—M. le comte de la Borde, qui était arrivé du Caire à Smyrne avec M. Becker, son compagnon de voyage, s'est embarqué dans cette ville sur la corvette française la *Lionne*, pour aller visiter l'Archipel et les côtes du continent de la Grèce.—L'un des hommes qui a résidé le plus long-temps dans une des parties les plus intéressantes de la Grèce, M. Fauvel, ancien consul de France à Athènes, et qui se trouve présentement à Smyrne, a communiqué au rédacteur du *Spectateur* des notes très-étendues sur un voyage entrepris par lui dans le continent et les îles de la Grèce, en 1790. (Ce document paraîtra dans le prochain numéro du Bulletin.) — Les travaux qui ont signalé la trop courte existence de l'académie de Smyrne, ont prouvé que cette institution aurait pu rendre à la science quelques services dans un pays si riche en souvenirs de toute espèce, et font vivement regretter que les membres qui la composaient, cédant de nouveau à cette mollesse orientale, à laquelle l'honorable M. David les avait arrachés, en leur communiquant toute son ar-

deur pour ces nobles délassemens, aient attaché si peu de prix à leur ouvrage. Parmi les morceaux les plus remarquables qui ont enrichi les archives naissantes de cette académie, on a distingué l'*Essai sur la statistique de Smyrne*, par M. le docteur Ferrand. (Ce morceau, extrait du *Spectateur Oriental*, ainsi que les suivans, paraîtront dans les prochains numéros du Bulletin de la Société de géographie.)—M. Régnault, l'un des consuls les plus distingués du Levant, vient de terminer son honorable carrière en Syrie. Il avait été appelé récemment à remplacer M. Drovetti en Egypte, où son esprit conciliateur, sa longue expérience et ses connaissances variées auraient sans doute exercé une heureuse influence en faveur de ses compatriotes. Ses amis, en déplorant sa perte, regrettent qu'il n'ait pas joui de la récompense justement accordée à son mérite et à ses longs services. M. Régnault est sorti à l'âge de 18 ans de l'école polytechnique, comme ingénieur des ponts-et-chaussées, admis à l'Institut d'Egypte, et adjoint aux travaux du savant Bertholet, il a été chargé en outre du contrôle des monnaies au Caire. Depuis l'expédition d'Egypte, M. Régnault a été consul 14 ans en Chypre, 9 ans à Tripoli de Syrie, et 4 ans à Seyde. Partout il a laissé des regrets et le souvenir d'une excellente administration. Ses importantes occupations ne l'ont pas empêché de se livrer à des recherches utiles aux sciences. (M. Régnault était l'un des membres correspondans les plus distingués de la Société de géographie de Paris.) Son dernier ouvrage, traduit de l'arabe, a été inséré dans le courant de mars dernier au bulletin de cette société, par les soins de M. Jomard, son ancien condisciple et compagnon de voyage; cet écrit est intitulé : *Notice sur la religion des Druses.*

Note extraite d'un Voyage inédit, en Italie, pendant les années 1824-1827, lue à la Société de Géographie le 19 octobre 1827, par M. Ed. Gauttier.

Les fouilles faites autour des murailles de Pompeïa, démontrent que cette ville n'avait pas moins de deux milles d'étendue; à peine a-t-on déblayé le quart de la partie comprise dans leur enceinte. Les difficultés que présente ce travail sont presque nulles, puisqu'il ne s'agit que d'enlever une cendre légère et qui n'a aucune consistance; mais les ouvriers sont en si petit nombre, qu'il faudra encore beaucoup d'années avant que Pompeïa soit entièrement connue.

Voici l'analyse succincte des travaux entrepris dans les derniers temps : c'est particulièrement dans les environs du *Forum civile* que les fouilles ont été dirigées. En septembre et octobre 1823, on déblaya la rue située au nord de cet édifice; on mit au jour un grand nombre de boutiques remarquables par les portiques qui les décoraient, et l'on trouva une quantité considérable d'antiquités en or, en argent, en verre, en terre cuite, en bronze et en fer particulièrement, beaucoup de boucles d'oreilles et de lampes. Cette rue conduisait à un arc de triomphe. A droite de cet arc, on découvrit un temple à la *Fortune Auguste*, élevé aux frais d'un certain Marcus Tullius, ainsi que l'indique l'inscription suivante:

M. Tullius M.F. D. vi. dier. quinq.
Augur. tri miLiTa pop. aedem.
Fortunae. August. solo et P. AE. C.
Sua.

Ce temple, quoique petit, est un des édifices les plus remarquables de Pompeïa; l'on monte par deux escaliers en *travertin*, à un vestibule orné d'un péristyle tétrastyle. La *cella* ne contient plus la statue de la divinité principale, mais sa base subsiste encore. Quatre niches sont fabriquées dans les murailles; on y a

retrouvé deux statues, celle d'un consul et celle d'une prêtresse.

En face de ce temple se présentait une rue ; on a commencé à la déblayer en 1824. Les murailles de cette rue offraient cette particularité, qu'elles étaient couvertes des votes électoraux des citoyens pour l'élection de leurs magistrats. Ces votes étaient tracés en rouge, et en lettres d'une assez grande dimension. A son extrémité l'on a reconnu, sur la gauche, un établissement thermal d'une rare magnificence ; un péristyle du meilleur goût décore un assez vaste vestibule ; les salles sont pavées de mosaïques élégantes, et deux d'entre elles, étant voûtées, ont pu conserver leurs plafonds, qui sont couverts de stucs en reliefs ; on y remarque aussi une corniche soutenue par des Sylènes en caryatides ; le pavé creusé est traversé par des canaux destinés à la circulation de la vapeur, et offre un antique modèle des essais récemment tentés à Londres et à Paris ; un vaste bassin en marbre, de 9 palmes de diamètre, est couvert d'une inscription dans laquelle on lit les noms de Rufus et de Melissœus. Vis-à-vis de ce bassin est une vaste baignoire en marbre blanc. La salle voisine où l'on se parfumait d'essences, renferme un magnifique brasier en bronze, de huit palmes de longueur ; il est accompagné de tabourets de même métal, sur lesquels on lit :

M. NIGIDIUS. VACULA. P. S.

Le commencement de l'année 1825 a été signalé par l'une des plus belles découvertes faites à Pompeïa ; c'est celle d'une maison particulière, ornée de tableaux, de stucs, de colonnades et de mosaïques. J'ai l'honneur de mettre sous les yeux de la Société un croquis de la vue de ce charmant bâtiment. On trouve d'abord dans le vestibule, qui est précédé d'un petit ædicule dont on retrouve les formes dans le dessin ci-joint, un chien exécuté en mosaïque. Il est retenu par une chaîne, et paraît cependant vouloir se jeter sur les passans. Au-dessous est écrit :

CAVE CANEM.

Plus loin, une jolie fresque représente des acteurs se préparant pour le théâtre; et le travail de cette peinture est d'un fini admirable; une autre offre, je crois, *l'Enlèvement de Briséis*, et les antiquaires ne craignent pas de la mettre à côté de ce que le pinceau a créé de plus parfait. Elle s'est malheureusement beaucoup détériorée dans le courant de 1826 et 1827 Je la vis au moment où l'on venait de la dégager des cendres : rien n'égalait sa fraîcheur.

Derrière cette maison si remarquable, on a déblayé l'établissement d'un foulon; les murs d'une fontaine qui s'y trouve étaient revêtus de fresques analogues à l'état du propriétaire, et les appartemens contenaient les ustensiles nécessaires à sa profession.

On a continué jusqu'à présent les fouilles, dans cette direction et dans celle qui se prolonge au-delà de l'arc de triomphe dans la direction du grand *Forum civile*. Ces travaux ont conduit plus récemment à la découverte d'un Panthéon ayant la forme d'un parallélogramme régulier, renfermant des fresques ou des statues, au nombre desquelles on reconnaît, avec un sentiment pénible, celle de l'infâme Tibère et celle de Livie.

Fouilles faites sur l'emplacement de Veïes.

Le gouvernement pontifical fit en 1824 l'acquisition de tous les monumens qui ont été découverts dans les ruines supposées de l'antique et célèbre ville étrusque de *Veïes*, attaquée l'an de Rome 360, par Furius Camillus, déclarée *colonie romaine* par Jules César, *municipe* par Auguste, et détruite par les Goths et les Lombards au 5e ou au 6e siècle de l'ère chrétienne. M. *André Giorgi* ne doutant pas que ce ne fût là réellement la position de la ville, y a entrepris des fouilles qui ont été très productives; il en a retiré non seulement beaucoup de monumens curieux, mais on a encore acquis la certitude que c'était bien sur cet emplacement qu'existait Veïes, dont on a reconnu les murs, dans le voisinage de la rivière

de *Cremera* dont parle l'histoire. Quelques statues et une variété infinie d'objets composent la collection des monumens découverts; ils sont tous romains; le nombre des inscriptions toutes en latin, est assez considérable, et quelques-unes, qui rapportent les honneurs accordés à des citoyens, nomment formellement les fonctionnaires municipaux de Veïes.

Population du Tyrol à la fin de 1824.

NOMS DES CERCLES.	CHEFS-LIEUX.	Superficie en milles carrés géographiq	NOMBRE DES HABITANS dans les cercles.	dans les chefs-lieux.	Judicatures.
Unterrinnthal.	Schwatz. . .	91,76	121,604	[illegible].569	15
Oberinnthal. .	Imst. . . .	106,34	80,070	1,947	9
Pusterthal. . .	Brunecken. . .	103,75	97,058	1,351	14
An der Etsch. .	Bolzano . . .	60,72	103,714	6,863	20
Welsch-Kouf	Roveredo. . .	34,24	95,928	7,205	12
Trente.	Trente . . .	78,00	161,066	10,705	14
Vorarlberg. . .	Bregentz. . .	44,33	84,923	2,003	7
		518,99	752,363		91

Parmi les autres villes, *Inspruck*, capitale du Tyrol, compte 9,026 habitans; *Hall* 4,375; vingt-deux ont une population de 3,000 âmes chacune, et trente villages comptent chacun 1,500 âmes. (*Annali univ. di statistica*, etc.)

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO 55. — NOVEMBRE.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS ET ANALYSES.

Notes on Colombia, taken in the years 1822-3, *with an itinerary of the route from Caracas to Bogota;* by an officer of the United States army. 303 pages in-8°, Philadelphia, 1827; ou *Notes sur la Colombie, prises dans les années* 1822 *et* 1823, *avec un itinéraire de la route de Caracas à Bogota;* par un officier de l'armée des Etats-Unis.

Dans cet intéressant ouvrage, composé de 303 pages in-8°, imprimé à Philadelphie en 1827, se trouvent une petite carte de la Colombie, un plan de la cité de Bogota, capitale de la république de Colombia, et un plan figuratif des maisons de ce pays.

L'auteur, le lieutenant Bache, qui a accompagné le colonel Duane, reconnaît les obligations qu'il a à M. de Humboldt, pour la connaissance physique des lieux, et à M. Depons, pour les renseignemens historiques et économiques.

Le chap. VI fait connaître le mode de construction des villes, des villages, des églises et des maisons de campagne.

Nous nous bornerons à citer quelques observations de l'auteur sur la situation, la température et la population des principales villes en 1823.

« La Guayra est située par le 10° 36′ de lat. N., et le 3° 53′ de long. E. de Washington; sa température moyenne, pendant l'année, est de 82 (27° 77 centigrades) de Fahr. La plus grande chaleur est de 84° (28° 85 centig.); le plus grand froid, de 74°; quelquefois le thermomètre s'élève à 95° (35 centig.), et tombe à 70 (21° 11 cent.).

La population est maintenant réduite à 4.500 habitans, par suite des tremblemens de terre, de la famine, des maladies, et d'une guerre d'extermination de douze années, fléaux qui, depuis 1810, ont pesé sur elle ainsi que sur les autres villes de son voisinage.

Caracas, située par le 10° 30′ lat. N., et le 9° 56′ de long. E. de Washington, est élevée de 2906 pieds au-dessus du niveau de la mer. Pendant la saison des chaleurs, la température moyenne est de 75° Fahr. (23° 88 cent.), et celle de la saison froide de 66° (18° 88 c.). Le thermomètre ne monte jamais au-dessus de 84° (28° 88 c.), et ne tombe jamais au-dessous de 52° (11° 11 cent.).

La population qui, selon M. de Humboldt, montait, en 1822, à 41,000 habitans, n'était plus que d'environ 27,000 en 1823.

La cité de Valencia, lat. N. 10° 9′, et 8° 30′ long. E. de W., est élevée de 1530 pieds au-dessus de la mer. La température moyenne de l'année est de 77° (25° cent.). Fahr.

La population, en 1823, était de 12,000 habitans.

Tocuyo, située au 9° 35′ de lat. N. et au 6° 35′ long. E. de Washington, contenait 2,500 habitans.

Truxillo, au 8° 40′ de latitude N., peut avoir d'un à 2,000 habitans.

Mérida, par le 8° 10′ latitude N. et le 3° 10′ long. E., a une population de 10,000 habitans.

L'auteur raconte qu'à une fête donnée à Bogota, il rencontra M. Perez, celui qui entreprit de dessécher le lac de Guatavita, situé au nord de Bogota, dans les montagnes de Zipaquira, à une élévation de 8,946 pieds. On croit que les eaux de ce lac étaient employées, par les Indiens, à des cérémonies religieuses, et qu'au temps de la conquête ils y jetèrent des objets qu'ils regardaient comme précieux, et que les Espagnols supposaient être de l'or (1). Notre voyageur a visité la cascade nommée *Salto de Tequendama*, si bien décrite par M. de Humboldt. La chute est de 574 pieds (2).

Les rochers qui dominent cette chute sont à 8,094 pieds au-dessus du niveau de la mer. La rivière Bogota ou Funza, partant de ce point pour arriver à sa jonction avec la Magdalena, a une descente de 6,890 pieds; ce qui donne 153 pieds par mille. On évalue la portion navigable de la Magdalena à 700 milles; et, d'après ces données, sa descente doit être d'un pied huit pouces et demi par mille.

Le lieutenant Bache fut reçu amicalement par le colonel Acosta, gouverneur du village de Guaduas, et propriétaire de trente lieues carrées d'un terrain montagneux, mais fertile.

Guaduas est situé à 3,772 pieds au-dessus de la mer; la descente de la capitale à ce lieu est de 4,949 pieds. La distance étant de 45 milles, la descente moyenne est de 110 pieds par mille. La température moyenne de Guaduas est de 67° 5, de Fahr., 10° au-dessous de celle de Bogota.

La distance de Bogota à Honda, où commence la navigation de la Magdalena, est de 22 lieues; il a fallu quatre jours au voya-

---

(1) Vue des Cordillères et monumens de l'Amérique, par M. de Humboldt, vue du lac de Guatavita, planche LXVII.

(2) Vue des Cordillères, planche VI, chute du Tequendama.

geur pour les faire, tant les chemins étaient mauvais. Les marchandises destinées pour la capitale sont transportées par cette route, après avoir été amenées, par la Magdalena, dans des canots nommés *champans*, de 10 à 12 tonneaux, et après avoir fait, contre le courant, une pénible navigation de 90 jours. On fait observer qu'au moyen de la construction d'une bonne route et de l'établissement d'un bateau à vapeur, la capitale recevrait, en 12 jours, la quantité de marchandises dont l'arrivage exige maintenant une année entière. La rapidité du cours de la Magdalena n'excède pas 3 milles par heure, et la rivière Meta, grand affluent de l'Orinoco, devient navigable à 45 milles de la capitale. Ces deux rivières sont donc favorables à l'établissement des bateaux à vapeur.

Pamplona, située dans une vallée étroite, au 6° 30′ de lat. N., et au 5° 19′ de long. E. de Washington, est à 8,016 pieds au-dessus de la mer; sa température moyenne est de 61° de Fahr.

Tunja, au 5° 5′ de lat. N. et au 3° 59′ long. E., est à 9,522 pieds au-dessus de la mer; sa température moyenne est de 56° 6 Fahr.

Bogota, capitale de la Colombie, située dans un vallée, au 4° 36′ de lat. N., et au 2° 47′ de long. E. de Washington, est élevée de 8,721 pieds au-dessus de la mer : sa température moyenne est de 57° 44 de Fahr. selon M. Mutis, qui observe que la variation du thermomètre ne dépasse pas un petit nombre de degrés.

La population est de 20,000 habitans.

La ville de Turbaco est élevée de 1,000 pieds au-dessus de la mer. Les habitans de Carthagène y viennent passer l'été. A un mille environ, à l'est de Turbaco, notre voyageur visita les élévations coniques, au nombre de 18 à 20. Elles ont une ouverture au sommet rempli d'eau, d'où se dégage un gaz azotique, avec un bruit considérable, à chaque demi-minute.

Cartagena, à 10° 26′ de lat. N. et à 1° 28′ de long. E. de Washington, ne compte que 15,000 habitans. Pendant le siége

qu'elle a souffert, et depuis sa reddition, environ la moitié de ses maisons sont en ruines ou inhabitées. La moitié des faubourgs, enfermée dans sa demi-lune, a été détruite, ainsi que les jolies maisons de campagne situées sur la route qui mène à la Popa.

Dans un appendice faisant suite à cet ouvrage, on trouve, 1° des réglemens de commerce de la république de Colombie; 2° un tableau de ses exportations; 3° les prix de plusieurs de ses productions.

Le cuivre des mines de Mouiquira, province de Socorro, se vend 24 dollars le quintal; la poudre d'or du choco, 200 dollars la livre; le platine brut, de 4 à 5 dollars la livre.

Le sel se trouve en grande quantité dans le voisinage de Valencia, et il y en a une montagne à Zipaquira, située à cinq lieues de Bogota.

Les graines d'un arbrisseau qui croît dans les hautes terres de la province de Socorro, et sur le Rio Negro (19° 44 à 25° cent.), dont la température est de 67° à 77° de Fahr., servent à former des chandelles qui sont principalement en usage dans les églises de campagne.

Les fibres du *maguei* ou *pita* (1) et de l'arbre *moriche* (2) ressemblant au chanvre, paraissent, selon notre auteur, devoir devenir l'objet d'un grand commerce.

Le prix des bêtes à cornes, dans l'intérieur du pays, est de deux piastres par tête. On paie des mulets de selle de 150 à 300 piastres, et ceux de transport 50 seulement. WARDEN.

Tableau des distances et lieux de relais de Caracas à Bogota.

1822.		Milles.
Nov. 12.	Antimano, 5 — Ajuntas, 4. — Montagnes de Buenavista, San-Pedro, 12.	21

(1) *Agave Americana*, L.
(2) *Mauritia*.

	13.	Montagnes de Coquisas, Consejo, Victoria.	25 milles.
	14.	San-Mateo, Turinero, Maracay.	20
	15.	San-Joaquin, fort Cabrara, Guacara Guaro, Valencia	35
			—— 101
	28.	Tocuyito, 8. — Carabobo, 12..	20
	29.	Chirgua, montagnes d'Hermanas, Tinaquillo.	20
	30.	Las Palmas, Tinaco. . . , ...	20
Déc.	1.	San-Carlos, 12. — San-José, 3.	15
	2.	Camaruco, Caramacate.	30
	3.	Montagne Altar, Cuyisita	25
	4.	Cabudara, 26. — Barquisemeto, 6. . . .	32
			—— 162
	10.	Cerros-Blancos, 6. — Quibor, 24. . . .	30
	11.	Tocuyo.	24
	13.	Humaracara-bajo.	18
	14.	Peña, Agua Obispos.	36
	16.	Carache.	14
	17.	Santa-Ana.	20
	18.	Truxillo.	21
			—— 163
	23.	Maison sur la Sabana Larga.	15
	24.	Valeria, 13. — Mendoza, 12.	25
	25.	Timothes	24
	26.	La Puerta.	12
	27.	Mucuchies, sur un *paramo*, où il fait très-froid.	15
	28.	Mucuraba, Fabay, Merida.	28
			—— 119
	30.	Egedo..	10
	31.	San-Juan	12

1823.			milles.	
Jan.	1.	Hacienda de Estanques	20	
	2.	Bailadores, village indien	26	
	4.	Bailadores, proprement dit, 7. — Dernière maison, 6.	13	
	5.	La Grita	17	
	6.	Maison de Poste, El Cobre.	18	
	7.	Première maison sur le *Paramo Lumbador.*	20	
	8.	Tariba.	12	
	9.	San-Cristoval, 4. — Capacho, 16. . . .	20	
	10.	San-Antonio de Cucuta, 17. — San-Rosario, 1.	18	
	14.	Une Hacienda.	10	
	15.	Poste	22	
	16.	Chopo, 12. — Pamplona, 12	24	
			——	242
	20.	Une lieue en-deçà de Cacota	14	
	21.	Chitaga, sur un *Paramo.*	15	
	22.	Cerreto.	27	
	23.	Concepcion, Enciso	15	
	24.	Capitanejo.	22	
	25.	Suata	15	
	27.	Susacon, 9. — Satiba, 12.	21	
	28.	Serinza.	28	
	29.	Santa-Rosa, 12. — Paypa, 20.	32	
	30.	Tunja.	20	
			——	209
	31.	Hata Vieja.	30	
Feb.	1.	Choconta.	24	
	2.	Caxita, et petit village à 5 milles de Bogota.	25	
	3.	BOGOTA	5	
			——	84
		Milles.		1080

Une visite en Colombie, dans les années 1822 et 1823, par le colonel Duane, in-8°, Philadelphie, 1827.

L'ouvrage dont nous sommes aujourd'hui chargé de rendre compte à la Société est de tous ceux qui ont paru jusqu'à présent sur la Colombie, celui qui nous a paru contenir un plus grand nombre de faits, d'observations, de détails curieux et utiles.

L'auteur, déjà connu dans les États-Unis par quelques écrits estimés sur l'art militaire, et surtout comme l'un des plus anciens rédacteurs de l'Aurore de Philadelphie, s'embarqua le 2 octobre 1822 à New-York sur la corvette de guerre colombienne l'*Hercule*. Arrivé à la Guaira le 18 du même mois, il traversa dans la direction du N. E. au S. O., les départemens de Venezuela, Zulia, Boyaca et Cundinamarca, et descendit ensuite la rivière de la Magdeleine jusqu'à la ville de Carthagène.

N'ayant pas eu l'intention d'entreprendre un voyage scientifique, il avait négligé de se pourvoir d'instrumens, et l'on doit regretter qu'il n'ait pu tirer parti de son séjour sur les Cordillères pour y faire des observations au profit des sciences physiques. Son ouvrage sous d'autres rapports n'en est pas moins remarquable. On y trouve plusieurs descriptions intéressantes sur l'aspect et la direction des diverses branches des Andes entre Caracas et Bogota; il l'a enrichi même de quelques considérations sur la botanique et la géologie. Mais la partie la plus importante de ce voyage est bien certainement celle relative aux mœurs et aux usages des habitans de la Colombie. Le colonel Duane était dans une position favorable pour les observer, et personne autre que lui ne pouvait le faire avec succès.

On se souvient qu'à une certaine époque le congrès constituant de la Colombie vota au nom du peuple colombien de solennelles actions de grâces aux hommes qui, en Europe et ailleurs, avaient le plus contribué par leurs efforts à déterminer la reconnaissance des états américains, comme états indépendans. Lord Holland, M. de Pradt, M. Clay et le colonel Duane furent déclarés dignes

de cet honneur ; il en rejaillit dans toutes ces contrées sur le colonel un grand éclat de considération ; on l'admirait, on l'accueillait partout avec une entière confiance ; il voyageait d'ailleurs accompagné de sa famille, et cette circonstance l'avait mis en point de contact avec un grand nombre d'individus de toutes les conditions.

Le colonel Duane, dans le cours de sa relation, se montre partout écrivain judicieux, éclairé, impartial ; il relève ce qu'il trouve inexact dans le voyage de Mollien, dont il attaque les assertions. Il accuse de fausseté ce qu'a écrit ce dernier voyageur, tant sur le caractère moral que sur l'esprit politique des peuples de la Colombie, et il s'attache d'autant plus à signaler ces erreurs qu'il se croit obligé d'en guérir ceux qu'elles pourraient avoir abusés.

L'ouvrage du colonel contient beaucoup de notices sur la géographie de ces contrées. Il indique exactement la date de la fondation des villes qu'il a visitées, leur population, leur industrie, leur prospérité, etc. ; il compare les usages des classes inférieures de la Colombie, avec ceux des mêmes classes qu'il a observés dans les Indes occidentales, et rencontre à chaque instant l'occasion d'en constater la similitude. L'auteur, dans les derniers chapitres, trace les limites de cette république, les anciennes et nouvelles divisions de son territoire ; il donne la statistique du commerce, de la navigation, des finances, de la milice, de l'instruction publique, etc., d'après les documens officiels du gouvernement. Quelques itinéraires de voyages dans l'intérieur, forment la matière d'un appendix.

L'auteur plein de son sujet ne le quitte pas sans nous rappeler qu'il appartenait à la Colombie plus qu'à aucun autre des nouveaux états de réparer l'injustice de nos pères qui ont donné le nom d'Amérique à l'hémisphère dont la découverte est due au génie de Colomb, injustice d'autant plus évidente que les deux premiers points aperçus par le grand navigateur appartiennent à ce vaste continent.

Nous avons glissé sur quelques erreurs peu importantes, dans

les noms surtout; mais il en est échappé à l'auteur une très-considérable dans l'évaluation de l'étendue de la Colombie. Il a fait du maximum de cette étendue la moyenne de sa largeur depuis le cap de la Véla jusqu'au haut Maragnon. Ce calcul fautif lui a donné 363,333 lieues carrées, superficie presque égale à celle de toutes les anciennes possessions espagnoles en Amérique.

Nous terminons en recommandant à la Société l'ouvrage dont il s'agit comme le meilleur guide à proposer aux personnes qui voudront parcourir la Colombie. Les voyageurs français liront avec plaisir ce que le colonel Duane se plaît à répéter en plusieurs endroits de son livre, que dans les contrées qu'il a visitées, aucun peuple d'Europe n'est préféré aux Français, que leur langue y a été soigneusement cultivée par les trois quarts de la population; que leurs écrits introduits en contrebande dans le temps de la domination espagnole, y ont été un objet d'étude favorite, qu'aujourd'hui leur idiôme est compris et même parlé par presque tous les Colombiens qui ont reçu de l'éducation. ACOSTA.

Itinéraire de la route de Caracas à Bogota.

	lieues.
De Caracas à St-Pédro.	6 ½
A Victoria par Bonsejo.	11 »
A Maraccup par St-Matero..	7 »
Par Guacave é Valencia.	10 »
La route jusqu'ici est excellente.	
Par Fucuita à Tinaquillo.	10 »
A Tinaco.	9 ½
A St-Carlos.	4 ½
Bonne route à l'exception des hauteurs de Palmas et Hermanas	
A Onoto.	8 »
A Babuyao par l'Altar. .	13 »
A Barquisimeto.	1 ½
La route est assez bonne si ce n'est sur la montagne de l'Altar.	
A Guibor.	10 »
A Tocuyo.	6 »
On doit voyager la nuit à cause de la chaleur; la route est assez bonne.	
A Humacaxo Bajo. . . .	6 »
A Obispos.	6 ½

	lieues.
A Carache.	5 »
A Sta-Anna.	6 ½
A Truxillo.	5 ½
A Mendoza.	11 »
Par Puerte à Fimothes.	8 »

La route n'est pas bonne; le Paramo commence.

Mucuchies (froid). . . .	5 ½
Par Mucurabo à Mérida.	7 »
Par St-Juan à Egido. .	6 ½
A la ferme d'Estanques.	6 »

Route mauvaise et quelquefois dangereuse à cause de la pente rapide du terrain.

A Bailadones (village). .	6 ½
A Bailadones (ville). . .	2 ½
A la Grita.	6 ½
A la maison de Porte-Cobre.	5 »
Ahillamar.	5 »
A Taribe.	4 »
A St-Cristobal.	1 »

Ici termine le désert qu'on traverse en deux journées, il faut porter ses provisions avec soi.

A Capacho.	4 ½
A Cucuta (St-Antonio).	4 ½

Ce village est le dernier de l'ancienne Venezuele; un quart de lieue plus loin commence la Nouvelle-Grenade.

A St-Joseph.	2 ¼
A Chopo.	10 »
A Pamplona.	8 »
A Chitaga.	6 »

Ici commence le désert de Chitaga; la route de la montagne est mauvaise.

A Berrito.	6 »
A Capitanyo par Enciso.	10 »
A Zoata.	4 »
A Susacon.	3 »
A Satiba.	3 ½
A la paroisse de Serinza.	7 »
A Sta-Rosa.	3 ¾
A Paypa.	5 ½
A Tunja.	5 »
A Albarrazzin.	8 ½
A Choconta.	6 »
A Zepaquira.	8 »
Ici commence le plateau de Bogota.	7 »

De Bogota à Cartagena.

Facatatiba.	6 »
A Villeta.	5 »
A Guaduas.	4 »
A Honda.	7 »

La route est mauvaise; ici on s'embarque sur le fleuve de la Madelaine.

A Nare.	43 ½
A St-Bartolome.	26 ½
A St-Pablo.	38 »
Au port d'Ocaña.	32 »

	lieues.		lieues.
A Mompox.	37 »	Embouchure de la Madelaine	
A Barangeaila.	59 »	dans la mer où passe Carta-	
A Sabanilla.	7 »	gena.	

Rapport sur la *Relation d'un voyage dans la Marmarique, la Cyrénaïque* et les *Oasis d'Adujelah et de Maradèh;* accompagnée de cartes géographiques et topographiques, et de planches représentant les monumens de ces contrées, par M. J. R. *Pacho.* Ouvrage dédié au Roi. Première partie : Marmarique. Paris, Firmin-Didot; texte in-4°, planches in-f°.

Cette publication, dont la Société de Géographie a pu apprécier les élémens, et à laquelle elle a déjà accordé ses suffrages, ne forme qu'une partie de l'ouvrage de M. Pacho; mais seule, elle offre cependant un résultat assez complet pour être l'objet d'un examen particulier. Elle se compose d'une livraison de texte, format in-4°, renfermant un *avant-propos*, une *introduction* à l'histoire de la Cyrénaïque brillamment écrite, et la *description complète de l'aride Marmarique*, sur laquelle l'auteur a, par un récit varié et animé, répandu un grand intérêt, et d'une livraison de 10 planches in-f°. sur les 100 que doit renfermer l'ouvrage (1).

Depuis la célèbre expédition d'Égypte et les travaux qui en ont été le résultat glorieux, l'Europe a porté une vive attention sur le sol de l'Afrique. Heureuse de ne la conquérir, pour ainsi dire, que par parcelles, elle n'a cessé depuis lors de renouveler ses tentatives, soit pour éclaircir ce qui avait été vu, soit pour connaître ce qui était tout-à-fait ignoré. Sous l'égide, tour à tour de la science, du commerce, et de la philantropie, la persévérance européenne, si souvent frappée des coups les plus terribles, a pu non

---

(1) Depuis l'émission de ces deux premières livraisons, l'une de texte et

seulement parcourir le sol classique de l'Egypte, énumérer sur chacun de ses monumens ses nombreux titres de gloire, explorer la Nubie, visiter une partie de l'Éthiopie, rechercher l'emplacement de l'antique Méroé, remonter le cours du fleuve majestueux aux bienfaits duquel ces contrées sont redevables de leur fertilité; mais, attaquant encore l'Afrique à l'ouest et au nord, arriver jusqu'à son centre et nous révéler la connaissance de contrées toutes nouvelles. En vain l'on avait pensé qu'une température sans cesse échauffée par les rayons d'un soleil brûlant et par la reverbération continuelle des sables, que la disette des choses les plus nécessaires à la vie, que des fatigues, des souffrances inouïes, que la mort même, étaient des sauvegardes non moins sûres que le caractère des peuples : les Européens ont triomphé de tous les obstacles, ils en sont en quelque sorte devenus les maîtres.

Dans l'excès de cet enthousiasme qui emportait au loin, vers des pays qu'il s'agissait de voir pour la première fois, ou bien de rendre à leur célébrité passée, on semblait oublier Cyrène, ses temples, ses grottes, ses bois délicieux, ses fontaines, ses grands hommes, sa renommée, tout, jusqu'à ses malheurs. Cependant, quelques tentatives isolées, quelques aperçus superficiels offraient des preuves d'intérêt; mais cet intérêt avait besoin d'être soutenu, alimenté, et il ne l'était point. Il était, pour ainsi dire, réservé à l'heureux voyageur dont la société a couronné les travaux, de la tirer de l'espèce d'oubli où elle était restée. Mais, s'il est des dangers à courir dans les contrées lointaines de l'Afrique, il est des épreuves non moins rudes à subir pour arriver dans la séduisante Cyrénaïque, quoiqu'elle soit plus rapprochée de nous. Une volonté ferme et constante a suffi pour en triompher, et la gloire

---

l'autre de planches, il en a paru deux autres de dix planches chacune. Ces deux dernières livraisons de planches sont surtout remarquables par la représentation de peintures trouvées dans un état presque parfait de conservation au fond d'une grotte sépulcrale de Cyrène. Ces peintures paraissent représenter la célébration de jeux funéraires.

en est d'autant plus grande que d'autres venaient d'échouer dans cette périlleuse entreprise (1).

Dans les travaux de M. Pacho, deux choses sont donc à considérer, d'une part son courage, sa persévérance, son talent d'observation; de l'autre la manière dont il a décrit ce qu'il a vu, et les inductions heureuses qu'il en a tirées.

On n'attendra pas de nous, sans doute, que nous parlions ici des difficultés de l'entreprise, des fatigues qu'a essuyées M. Pacho, des dangers qu'il a courus, du refus formel qu'il lui fut fait de le laisser franchir le Grand-Catabathmus, de toutes les circonstances enfin qui lui sont personnelles, circonstances parmi lesquelles il en est peu d'ailleurs qu'il ait songé à intercaler dans son livre. L'examen des faits qu'il a observés et des résultats qu'il a obtenus, voilà ce dont nous devons spécialement nous occuper.

Rien de plus surprenant que le sort qui semble s'être appesanti sur Cyrène. Fille de la Grèce, elle a goûté les doux fruits de la civilisation; donnant l'essor à son génie, elle a, ainsi que l'attestent les dessins des monumens rapportés par M. Pacho, cultivé les arts comme on les cultivait dans la Grèce aux beaux temps de Périclès; parlant une langue devenue presqu'universelle chez les autres nations policées, elle a pu fournir instantanément de précieux documens sur ses mœurs, ses usages, ses institutions, ses lois, en un mot, sur son histoire; patrie de poëtes ingénieux, de grands philosophes, d'hommes qu'ont illustrés de profondes connaissances, elle a pu avoir des interprètes qui fissent connaître ce qu'elle pouvait être et avoir été; mais rien de tout cela ne semble lui avoir servi. Presque délaissée par les écrivains de l'antiquité, même par ceux de sa nation, elle a péri, pour ainsi dire, inaperçue; à peine dans ses derniers momens, est-il mention d'elle dans l'histoire. Ce n'est en effet que dans des écrits épars, noyés

(1) L'expédition qui échoua est celle du général prussien Minutoli. Elle eut lieu en 1820. Quoiqu'il se présentât dans un but purement scientifique, ce général ne put dépasser le Grand-Catabathmus.

au milieu d'une foule d'autres, qui souvent lui sont étrangers, que se trouvent consignés comme à la dérobée, la plupart des faits qui la concernent. C'est là que l'érudit doit aller étudier Cyrène; et cependant c'était avec une sorte de raison que la fable avait environné cette région de son prestige, qu'elle l'avait placée sous la protection de la nymphe à laquelle, d'après les rapprochemens de M. Pacho, Justin et le poëte de Mantoue font allusion sous le même nom; et cependant, ses monumens, ses grottes sépulcrales, ses statues, ses inscriptions attestent sa grandeur. Mais pourquoi faut-il qu'au milieu de preuves, l'on manque pour ainsi dire de faits, ou qu'ils se soient passés sans être recueillis? Pourquoi faut-il que Cyrène au temps des Ptolémées ne nous ait même presque rien laissé sur le sol où gisent encore tant de débris!

C'est ici surtout que nous devons déplorer, comme le fait l'auteur, que l'histoire ne consacre ses pinceaux qu'aux grands événemens, aux grandes catastrophes qui se déploient comme de longs drames, et qu'elle dédaigne tout ce qui ne se présente point sous des couleurs vives et tranchantes. Qu'il eût été intéressant, dit M. Pacho, de connaître les relations que les Cyrénéens durent conserver avec la mère-patrie, à laquelle un poëte nous apprend qu'ils envoyaient annuellement des théores pour lui offrir les prémices de leurs fruits; et ces liaisons que l'analogie de position et des intérêts réciproques durent occasionner entre eux et les autres Doriens également isolés sur des terres étrangères! « L'histoire aurait dû surtout nous donner quelques notions sur le commerce de Cyrène dans l'intérieur de l'Ethiopie. L'Oasis d'Aminon, cette colonie de prêtres marchands, établie au milieu des déserts, présentait un point d'entrepôt très-avantageux pour le commerce. Ses relations avec la Pentapole ne sont point douteuses, les colonnes élevées en l'honneur des théores cyrénéens et d'autres traditions historiques en sont des preuves irrécusables. Cyrène se serait-elle bornée à ce boulevard de la Libye intérieure? Moins industrieuse que Carthage, n'aurait-elle pas fait pénétrer ses ca-

ravanes dans les régions les plus lointaines? Si les Nasamous servaient les intérêts de sa rivale, les Asbytes et les Auchises ne devaient-ils pas lui offrir les mêmes secours? »

Dans une position presqu'isolée, puisque là où les déserts manquent autour d'elle, se présente la Méditerranée, Cyrène fut comme Carthage, avec qui elle partageait la côte maritime du nord de l'Afrique, un Etat florissant par son commerce. De grandes et immenses plages sablonneuses la distinguaient, elle et toute la Pentapole, du reste de l'Afrique. « Cette région, comprise entre les montagnes Atlantiques et la vallée du Nil, dit M. Pacho, forme une plaine immense et aride, affreux séjour qui serait resté inconnu des hommes ainsi qu'il fut oublié de la nature, si, parmi ses continuelles ondulations de rochers nus et de plaines de sable, l'on ne rencontrait de petits cantons fertiles où les habitans se trouvent sur la terre comme des insulaires au milieu des mers. Mais si l'on se dirige vers la partie septentrionale, là où la côte forme un grand promontoire, l'on trouvera, par une espèce de prodige, ces tristes déserts changés tout-à-coup en montagnes boisées, en riantes prairies, l'on verra des sources jaillir en nappe du sein des rochers moussus, serpenter en ruisseaux dans les plaines, et tomber en cascades dans les ravins; pour achever ces contrastes, on verra les brises marines en se jouant dans le feuillage des forêts, ou bien en glissant sur les pelouses fleuries, venir protéger ces collines toujours vertes contre le souffle dévastateur des vents du désert. »

On n'ignore point que dès le VIe siècle avant notre ère, trois cents ans environ après la fondation de Carthage, des colons grecs, sortis de Thera, vinrent s'y établir; que l'île de Platée, puis la contrée d'Aziris, furent successivement leur premier séjour; que Cyrène, si justement appelée la *racine des villes*, leur succéda, et devint le berceau d'un état célèbre où fleurirent les arts, et qu'illustrèrent de grands hommes; que bientôt s'élevèrent quatre autres villes qui, avec la métropole, formèrent la Pentapole, sans

compter un grand nombre de bourgs et de villages qui n'ont eu qu'une faible importance. Sans doute que l'on n'ignore pas non plus son passage de l'État monarchique à l'État républicain, son alliance avec Alexandre, sa soumission à ses successeurs, et son assujétissement au peuple romain; mais beaucoup de circonstances particulières qui ont lié ces événemens les uns aux autres, qui ont dû produire un enchaînement dans l'histoire de Cyrène, étaient inconnues, ou du moins disséminées dans une foule d'auteurs de l'antiquité. Exhumer ces faits, les réunir, les confronter entre eux, c'était un travail de la plus haute importance pour les études historiques; et c'est à ce travail que M. Pacho s'est livré avec autant de persévérance que de succès.

C'est, d'après les historiens, à l'oracle de Delphes qu'il faudrait attribuer la colonisation de cette contrée; et l'île grecque de *Thera* qui, sous le nom actuel de *Santorin*, paraît encore recéler des feux souterrains, semblables à ceux qui lui ont donné naissance, serait la mère-patrie des Cyrénéens. Affligée par plusieurs années de sécheresse, Théra voyait ses habitans languir dans la disette: l'oracle fut consulté, et instruit peut-être par l'expédition des Argonautes de la grande fertilité d'un canton de la Libye où les vents les avaient poussés, il ordonna à l'un de leurs descendans d'aller sur cette terre hospitalière jouir des biens que refusait le sol natal. Battus fut le fondateur de la nouvelle colonie. Il donna, dans son naissant royaume, la plus grande majesté au culte des dieux, il fit planter auprès de la ville, des bois qui leur furent consacrés. Un temple magnifique fut élevé devant la grotte de la nymphe Cyrène; ce temple fut dédié à Apollon, et tandis que l'on conservait dans l'intérieur le feu éternel, les ondes de la fontaine traversaient, en murmurant, son sanctuaire. A ces pompes religieuses, Battus joignit de sages institutions politiques pour cimenter l'union entre ses sujets et leur rappeler le souvenir de leur mère-patrie; il établit à Cyrène les fêtes carnéennes que l'on célébrait à Sparte le septième jour du mois *carneus*. A cette époque,

le peuple quittait ses travaux, il se répandait dans une plaine spacieuse, à l'ombre des thyons odorans et des noueux siliquiers ; et là, après avoir imploré la clémence des dieux par des sacrifices solennels, on se livrait à la joie dans des banquets publics, et l'on exécutait des danses militaires. Reconnaissans de tant de bienfaits, les Cyrénéens à la mort de Battus, lui rendirent les honneurs héroïques, et cherchèrent, par des emblèmes ingénieux, à perpétuer le souvenir de la paix intérieure et de la prospérité dont cette colonie avait joui sous son gouvernement. Ils lui consacrèrent le *Sylphium*, symbole de leurs richesses, et lui érigèrent un tombeau à l'extrémité du marché de la ville, afin que son ombre jouît du spectacle journalier des assemblées du peuple, et que le peuple eût toujours présent le souvenir de ses vertus. « Mais sa conduite ne fut point imitée par ses successeurs qui, tous au contraire, assure Pindare, furent despotes, impies et malheureux : témoignage qui concorde avec celui des historiens. Le règne des Battiades dura néanmoins pendant deux cents ans environ. Que devint ensuite Cyrène dont le gouvernement prit la forme républicaine ? Quelle fut sa situation intérieure ? Ce sont ces temps éloignés de son histoire que la nuit couvre de son voile. Et cependant, l'on sait qu'après la conquête de l'Égypte, lorsqu'Alexandre voulut visiter le temple d'Ammon et consulter l'oracle, les Cyrénéens s'empressèrent de lui députer des ambassadeurs avec des présens, et que ces ambassadeurs accompagnèrent le jeune héros jusque dans le temple. D'un autre côté, les démêlés que Cyrène eut avec Carthage au sujet des *limites des deux États*, terminés et illustrés par le dévouement des frères Philœnes, relevèrent encore son existence politique ; mais plus tard ce ne fut que troubles et dissentions intérieures. Tombée sous le joug des Ptolémées, on voit la Pentapole libyque tantôt réunie à l'empire égyptien, et tantôt concédée comme apanage à des princes de la famille royale, jusqu'à ce qu'enfin donnée à Apion, elle eut de nouveau acquis son indépendance ; mais Apion, sans enfans, la légua vers l'an 96 avant

notre ère au peuple romain qui ne dédaigna pas de la recevoir par testament.

Le commerce de Cyrène était considérable, et alimenté par deux causes également puissantes, d'une part sa situation et de l'autre la fertilité du sol et son heureuse disposition. « Les récoltes s'y succédaient pendant huit mois de l'année, et des plantes précieuses qui lui étaient particulières et qu'on y voyait répandues avec profusion en augmentaient singulièrement les produits. La campagne de Cyrène était divisée en trois parties également fécondes; à peine avait-on fini la moisson et les vendanges sur le bord de la mer, que l'on passait aux collines où les fruits se trouvaient en pleine maturité; et de là, on arrivait sur le sommet des montagnes où la nature présentait les mêmes avantages dans sa troisième phase de fertilité. D'épaisses forêts de *thyons*, distribuées sur les flancs septentrionaux des monts de la Pentapole, offraient leurs bois odorans pour les meubles des Cyrénéens, tandis que le *sylphium*, dont la valeur égalait celle de l'argent, et que les Césars renfermaient dans leurs trésors, croissait en abondance dans les lieux les plus incultes de cette heureuse contrée. »

De si grands avantages durent influer sur les habitudes des Cyrénéens. Ils acquirent des richesses immenses, et bientôt le goût du luxe et des plaisirs vint à la suite. Ce fut même la cause de la plupart des dissentions intérieures qu'ils éprouvèrent, et que dans leur aveuglement ils attribuaient à la mauvaise organisation de leur gouvernement plutôt qu'à leurs propres vices. Platon consulté par eux sur le changement à introduire dans leurs institutions, ne leur répondait-il pas que *leurs divisions provenaient de leurs richesses, et qu'ils avaient besoin d'être préparés par l'adversité au changement qu'ils demandaient.*

Dans une position aussi favorable que l'était la leur, ces Grecs déjà dégénérés, auraient pu jouir d'un repos plus certain et de triomphes plus éclatans. « Les Cyrénéens avaient à choisir entre une haute existence politique et les douceurs d'une oisive retraite,

entre une gloire durable et des jouissances passagères, et les Cyrénéens dédaignèrent la gloire et s'abandonnèrent aux plaisirs. Les courses de char, les repas somptueux, la mélodie des chants, les danses et les fêtes remplirent le cours de leur existence. Cyrène était déchirée par des factions, elle était envahie par des armées étrangères; mais les cris joyeux des bacchantes étouffaient les clameurs politiques, et leurs danses lascives s'animaient au bruit des chaînes qui pesaient sur la patrie.... La volupté reçut le nom spécial de cette contrée, et fut même érigée en secte par le philosophe Aristippe qui, par un singulier contraste, était disciple de Socrate. *Opposer une stoïque résignation aux rigueurs de l'infortune, et sacrifier son bien-être particulier au bien public, étaient des chimères que l'on avait follement décorées du nom de vertus; saisir avec empressement le plaisir fugitif; ne s'occuper que du moment présent sans s'inquiéter ni de l'avenir ni du passé; en un mot, concentrer toutes les jouissances en l'amour de soi-même et entourer la vie de roses dont on devait respirer le parfum sans toucher aux épines:* tels étaient les principes fondamentaux de la *secte cyrénaïque*.... Des philosophes postérieurs à Aristippe, les Carnéades et les Eratosthènes firent entendre, sous les portiques de Cyrène, une morale plus pure; mais, quelle influence pouvaient exercer les hautes spéculations des sciences, ou les sublimes préceptes de la philosophie, sur des esprits énervés, et sur des hommes avides de jouir? L'impulsion était donnée, et les sages illustrèrent leur patrie sans avoir influé sur ses mœurs. Nous cesserons donc d'être surpris que les Cyrénéens livrés à une doctrine voluptueuse, et regorgeant de richesses, n'aient jamais pu supporter le poids de la liberté qui s'offrit si souvent à eux: pareils à des enfans capricieux, s'ils mordaient le frein qu'on leur imposait, c'était parce qu'il gênait leurs fantaisies, mais ils trébuchaient lorsqu'ils parvenaient à le rompre.»

Peut-être fera-t-on à M. Pacho le reproche d'avoir peint dans ce tableau, sous des couleurs un peu prononcées, le dogme de la philosophie d'Aristippe. Sans doute que, d'après Xénophon, les

principes de ce philosophe déplurent à son maître ; que suivant plusieurs auteurs de l'antiquité, et surtout d'après Thrige et Wieland parmi les modernes, on peut lui attribuer un système appuyé sur des bases un peu étendues ; mais il est à craindre cependant que l'on n'en ait pas même dans l'antiquité exagéré les conséquences. Le renom de gens livrés au luxe et à la volupté que l'on a fait aux Cyrénéens, peut fort bien n'être que la suite de l'opulence extrême dans laquelle ils vivaient, et des biens dont ils jouissaient avec calme et sécurité, plutôt que l'effet des doctrines d'Aristippe ; et si Arété, sa fille, fut contrainte de quitter Cyrène, où elle propageait la doctrine de son père, ce fut surtout à cause de l'athéisme qu'on lui reprochait. D'un autre côté, si un passage de Synésius a pu donner à M. Pacho lieu de supposer que Carnéades avait fait retentir sa voix sous les portiques de Cyrène, rien ne paraît moins prouvé quant à Eratosthènes. Se sont-ils trouvés l'un et l'autre en position de le faire ?

Quoi qu'il en soit, de ces faits abandonnés au domaine de la critique, il résulte que les mœurs des Cyrénéens furent de bonne heure relâchées, et à la vive peinture qu'en a tracée M. Pacho, on pourrait ajouter cet abandon de toute pudeur que l'on voit plus tard érigée en principe par la secte des *carpocratiens*, l'une des plus nombreuses qui se soient montrées vers le temps d'Adrien, et d'après laquelle l'austère morale de l'Evangile fut, dit l'auteur, changée en un Code monstrueux, qui établit en dogme comme seule source de paix et de bonheur, la libre communauté des femmes et de toutes sortes de propriétés. Ces principes furent même consacrés par des monumens. Ce sont des faits que l'on mettrait presque en doute, si l'on ne savait que de pareils usages existèrent chez les Nabathéens, cités cependant comme exemples de concorde et d'union, et que Platon lui-même en fit une des bases de son Utopie républicaine.

C'est avec un grand intérêt que, dans le cours de son introduction, M. Pacho signale l'arrivée des Juifs dans cette Grèce afri-

caine, où ils ne cessèrent de montrer le caractère le plus turbulent, et où ils causèrent à la province des maux tellement effroyables, qu'Adrien fut obligé de la repeupler de colonies nouvelles; ou bien qu'il trace la marche miraculeuse du christianisme à travers les sables de la Libye. Il entraîne avec lui son lecteur jusque dans le temple mystérieux d'Ammon, où la foi a pénétré. « A son aspect, dit-il, le corps sacré des *Hiérodules* abjura ses erreurs, l'oracle qui avait déifié le monde se tut, et l'enceinte que la flatterie avait élevée au même héros, fut consacrée à la mère du Sauveur et ne retentit plus dès-lors que des louanges adressées au seul et vrai Dieu de l'univers. »

La décadence de Cyrène, l'abandon où les empereurs la laissent languir, les secours que son évêque, le célèbre Synésius dont le caractère rappelle les anciens philosophes, sollicite auprès du chef de l'empire, la présence de quelques hommes que les Romains envoient dans la Pentapole, et qui suffisent pour en chasser les hordes nomades et sauvages qui l'assiégent ou l'envahissent, la Pentapole expirante, sa conquête par les Arabes dans le septième siècle, le pouvoir des Mamelucks dans le douzième, et enfin sa prise de possession par les Ottomans en 1517, et son adjonction au territoire de Tripoli trente-trois ans après, sont les traits saillans du tableau, par lequel M. Pacho termine l'exposition des principales phases de la civilisation de cette contrée de la Libye et des catastrophes qui l'anéantirent.

Quel est aujourd'hui l'aspect que présentent Cyrène et les pays qui l'entourent? « Livrée à des hordes barbares, dit M. Pacho, Cyrène gît maintenant ignorée. Le temps qui rassembla tour-à-tour plusieurs peuples dans son enceinte en a confondu les traces; il en a dispersé les ruines. Les monumens des arts ont disparu; témoins et asyles souillés des races passées, quelques tombeaux épars dans la plaine, indiquent seuls au voyageur le lieu où s'élevait jadis la *ville au trône d'or*. Mais si les travaux des hommes sont anéantis, la nature est toujours la même. Le soleil n'éclaire plus

que le deuil de l'antique cité ; les pluies bienfaisantes ne tombent plus que sur des déserts, mais ce soleil émaille encore des prairies toujours vertes, ces pluies fécondent des champs toujours fertiles, les forêts sont toujours ombreuses, les bocages toujours riants, les myrtes et les lauriers croissent dans les vallons solitaires sans amours pour les cueillir, sans héros pour les recevoir. Cette fontaine qui vit s'élever autour d'elle les murs de Cyrène, jaillit encore dans toute sa force, elle coule dans toute sa fraîcheur, et son onde seule interrompait le calme de ces solitudes, si la voix rauque des pâtres ou le bêlement des troupeaux errans parmi les ruines ne se confondaient parfois avec son murmure. »

Ici se termine la première partie du travail de M. Pacho, c'est-à-dire, de son introduction à l'histoire de la Cyrénaïque. Nous nous occuperons, dans le prochain numéro, de la description de la Marmarique.

SITUATION, *étendue, établissement civil et militaire et population des îles et îlots formant les dépendances de l'île Maurice* (*Ile-de-France*); par M. C. MOREAU.

S. Ex. le comte *Bathurst*, membre du conseil privé de S. M. britannique et son ministre des colonies, avait, par une dépêche n° 33, en date du 2 avril 1826, invité les autorités de l'île Maurice à recueillir et à lui transmettre des états qui indiqueraient d'une manière authentique le nombre des îles et îlots connus sous le nom de *Dépendances de l'île Maurice*, ayant soin d'énoncer leur position géographique, l'étendue de leur territoire, leur population, leur établissement civil et militaire, etc., etc., etc. C'est le 18 août 1826 que le travail a été terminé. Par une dépêche, n° 69, du 19 septembre, S. Exc. sir *G. Lowry-Cole*, gouverneur de l'île Maurice, a transmis au comte Bathurst vingt-cinq états contenant les renseignemens demandés; l'architecte colonial, baron d'Unionville, les a certifiés conformes aux différens rapports des autorités ou principaux habitans de ces îles ou îlots.

Nous extrayons de ces renseignemens les passages suivans.

Ile Rodrigues.—Cette île, située par 19° 40′ 40″ de latitude sud, et par 63° 11′ 20″ de longitude à l'ouest du méridien de Greenwich (1), est à 100 lieues dans l'est, demi-nord de l'île Maurice. Sur une longueur d'environ 18 milles de l'est à l'ouest, et une largeur de 3 à 4 milles du nord au sud, elle ne renferme, principalement dans la partie occidentale presque toute couverte de sable et même dénuée d'eau potable, qu'environ 9,000 arpens de terre cultivable. Elle possède deux mouillages, l'un offrant un port sûr et commode dans sa partie nord, et l'autre qui, dans sa partie sud, n'est qu'un barachois dont l'entrée tortueuse est fort étroite. Jusqu'à ce moment, cette île n'a été habitée que par 123 individus, savoir :

	hommes.	femmes.	garçons.	filles.
Blancs.	7	5	2	»
Libres.	2	1	»	»
Esclaves.	49	28	12	11

Plusieurs demandes en concession de terre ont été formées par des personnes de l'île Maurice qui désirent s'y établir avec le peu d'esclaves qu'elles possèdent. Il y avait autrefois à Rodrigues un agent du gouvernement; mais depuis 1824, il n'y existe aucun établissement civil ou militaire. Cependant, si la population augmentait, il serait indispensable d'y envoyer un agent quelconque pour veiller au maintien de l'ordre et à la tenue des actes civils. Aucune force navale n'a stationné dans cette île depuis sa conquête.

Saint-Brandon ou *Cargados-Carayos.*—Sur le *banc de Saint-Brandon* qui a 27 milles environ de longueur de l'est à l'ouest, 12 milles de largeur du nord au sud, et 72 milles de tour, se trouvent douze îlots qui forment cinq groupes séparés les uns des autres d'une à deux lieues. Ce banc, situé par 16° 27′ de latitude sud,

---

(1) Ce méridien est à 2° 20′ 24″ ouest de celui de Paris.

et par 59° 34′ de longitude orientale, à sa partie la plus méridionale à 246 milles environ, dans le N.-E. 1/4 N., quelques degrés au nord du port Louis (île Maurice). Tous les îlots de ce banc ne sont que des pâtés de coraux plus ou moins élevés au-dessus de l'eau, et ne sont propres qu'à servir de réfuge aux équipages des petits navires employés à la pêche très-abondante qui se fait sur toute l'étendue du banc. Le gouvernement de l'île Maurice a accordé une jouissance particulière de ces îlots à cinq personnes qui ne paraissent pas encore avoir songé à y former aucun établissement permanent. Le 19 mars 1824, dans un ouragan qui a duré dix-huit heures, et qui ne s'est cependant pas fait sentir à Maurice, quatre de ces îlots ont disparu. Un cinquième, nommé *l'île aux Cocos*, a été séparé en deux parties et submergé. Deux bateaux qui s'y trouvaient ont été perdus, et les équipages n'ont trouvé de salut qu'en se réfugiant sur des cocotiers.

Diego-Garcia. — Située par les 7° 15′ latitude sud, et par 72° 32′ longitude orientale, à 1772 milles dans le N.-E., 5° E. de l'île Maurice, l'île *Diego-Garcia* a la forme d'un fer à cheval, embrassant 12 milles du nord au sud, et 6 milles dans sa plus grande largeur. La baie en est assez vaste pour contenir en sûreté un grand nombre de vaisseaux. L'île produit beaucoup de cocos, et ne manque pas de bois à brûler; mais elle n'a que de l'eau saumâtre que l'on se procure au moyen de puits creusés dans le sable, heureusement, elle n'est pas malfaisante. La jouissance en a été concédée à trois habitans de Maurice par un arrêté du 2 mai 1809, mais à la charge d'y recevoir les individus attaqués de la lèpre qui y seraient envoyés par le gouvernement. La population totale se monte à 275 individus dont 37 lépreux, savoir :

	hommes.	femmes.	garçons.	filles.
Blancs.	5	1	»	»
Libres.	1	4	6	3
Esclaves.	168	37	3	10
Lépreux.	36	5	»	2

Depuis 1825, le gouvernement a chargé l'un de ces régisseurs du maintien de l'ordre, tant à terre que dans la rade. Aucune force navale n'a été stationnée dans cette île, qui a seulement été visitée de temps à autre par les vaisseaux de S. M. comme toutes les îles de cet Archipel.

Les Six-Iles. — Ces îles, ainsi nommées à cause de leur nombre, sont situées par les 6° 35′ de latitude sud, et par 71° 25′ de longitude est, à 72 milles dans le N.-O à peu-près de Diégo-Garcia, et à 1188 dans le N.-E., quelques degrés E. de Maurice. Disposées en fer à cheval, elles forment un mouillage de 8 à 9 milles de tour, dont l'entrée fait face au nord, et qui n'a que deux brasses et demie de fond. Il s'y trouve des cocotiers; la pêche y est abondante. Un habitant de l'île Maurice, M. Duperrel, s'y est établi depuis environ vingt ans avec quelques noirs, sans qu'il apparaisse qu'aucun titre lui ait été délivré à ce sujet.

Les Trois-Frères. — Entre les Six-Iles et les Trois-Frères dont la longueur est d'environ 18 milles, se trouvent un peu dans l'ouest deux petits îlots qui ne sont point encore nommés. Le plus méridional des deux est fort dangereux à cause du rescif qui le forme. Celui du nord n'est abordable que dans la partie du N.-O. ainsi que les Six-Iles. Les Trois-Frères ont pris leur nom de leur nombre. Leur situation est par les 6° 10′ de latitude S., et par 71° 28′ de longitude E. Celui du milieu a un petit barachois. On y trouve des cocotiers, du poisson et des tortues, mais on ne s'y procure l'eau dont on a besoin que comme aux Six-Iles. Par acte du 18 mai 1823, un habitant de l'île Saint-Maurice, M. Maure, a obtenu la confirmation de la jouissance de ces îles, où il a établi une manufacture d'huile de cocos; il y emploie 43 individus, savoir :

	hommes.	femmes.	garçons.	filles.
Blancs.	1	»	»	»
Libres.	2	»	»	»
Esclaves.	19	12	3	1
Lépreux.	5	»	»	»

Iles Salomon. — Ces îles, en raison de leur nombre, avaient été nommés primitivement par les Français les onze îles. Elles gisent par les 5° 23′ latitude sud, et 72° 35′ longitude orientale. Leur sol est en général supérieur à celui de tout le reste de cet Archipel; et de plus, elles n'éprouvent pas l'inconvénient d'avoir des rats qui fourmillent sur les autres îlots. Outre les cocotiers, il y croît une sorte d'arbre d'un très-bon bois qui s'élève à plus de 40 pieds. L'une d'elles a 7 ½ milles de tour, une autre 4 milles, deux 3 milles, six 2 milles, et une, 1 ½ mille. Elles imitent un bassin arrondi qui forme un bon mouillage pour des bâtimens de moyenne grandeur. Deux habitans de l'île Maurice, MM. Williams Stone et Allain, jouissent, le premier de quatre de ces îles, et le second du reste, en vertu d'un acte du 7 septembre 1823. Ils y emploient 10 individus, savoir :

	hommes.	femmes.
Blancs.	1	»
Libres.	»	»
Esclaves.	4	5

Peros-Banhios. — Amas de vingt-deux petits îlots, situés par 5° 23′ 30″ latit. sud, et par 72° 3′ longit. orientale. Les Peros-Banhios, dont le plus grand n'a pas 2 milles de longueur, forment un bassin de 18 milles de longueur sur 12 milles de largeur, ayant au N. deux passes, l'une assez étroite et l'autre fort dangereuse, et une autre assez belle au S. Un habitant de l'île Maurice, M. Magastre, à qui la jouissance de ces îlots a été concédée par un acte du 18 mai 1823, y a formé un assez bel établissement d'huile et de pêcherie où sont employés 120 individus, savoir :

	hommes.	femmes.	garçons.	filles.
Blancs.	1	»	»	»
Libres.	3	1	1	1
Esclaves.	58	33	12	10

Ile Legour. — Cette île, découverte en 1820 par le sieur Le-

gour dont elle a reçu le nom, est située par les 5° 59′ latitude sud, et 72° 37′ longitude est. Elle a environ 2 milles de longueur sur 2/3 de mille de largeur. Un petit canal d'un abord très-difficile, en fait, pour ainsi dire, deux îles distinctes. Sans mouillage, elle n'offre d'ailleurs aucune ressource ; aussi, M. Legour, à qui la jouissance en avait été accordée, n'y a-t-il formé aucun établissement. Elle sert de retraite à un grand nombre de tortues et de vaches marines.

Iles George et Roquepiz. — Ces îles, placées, dit-on, par 6° 20′ — 7 10′ et 7° 15′ de latitude sud, et 60° 4′ — 6° 45′ et 63° 8′ de longitude E., sont fort douteuses. Au surplus, qu'elles existent ou qu'elles n'existent pas, elles ne peuvent être d'une grande importance ; et tout porte à croire que ce sont quelques portions du banc Taya de Malha qui ont donné lieu à des navigateurs de croire à l'existence de deux îles qu'ils ont alors nommées Georges et Roquepiz.

Agalega. — Cette île, située par les 10° 29′ 50″ latitude sud, et 56° 55′ longitude est, à 561 milles dans le nord 1 4 N. O., quelques degrés O. de l'île Maurice, est partagée en deux par un canal d'environ 500 toises de largeur, guéable à mer basse. Elle a environ 11 milles de largeur du nord au sud, et est couverte de cocotiers ; mais on n'y trouve ni eau, ni terre végétale. Elle est fort basse, et n'a point de mouillage. Cependant, un négociant de l'île Maurice, M. Barbé, auquel elle a été accordée en jouissance, y a formé deux belles manufactures d'huile qui occupent 199 individus, savoir :

	hommes	femmes.	garçons.	filles.
Blancs.	1	»	»	»
Libres.	2	»	»	»
Esclaves.	105	53	24	14

Coëtivi. — Située par les 7° 15′ latitude sud et 56° 23′ longit. E., cette île, de 9 milles environ de circonférence, possède dans sa partie N. O. un mouillage pour de petits bateaux de 25 à 30 ton-

neaux, mais l'ancrage est très-mauvais pour de plus grands navires. Le sol léger et de sable repose sur le corail. Il est mêlé de quelques parties de terre propres à la culture du maïs qui vient assez bien dans les 600 arpens de terrain qui lui sont consacrés. L'eau y est saumâtre. Un capitaine de navire marchand, M. Laconsorague, qui en a obtenu la concession en 1814, en tire du maïs, des tortues et de l'huile de cocos. Il y a un petit établissement où sont employés cent individus.

	hommes.	femmes.	garçons.	filles.
Blancs.	1	»	»	»
Libres.	4	4	5	6
Esclaves.	40	25	7	8

Iles Seychelles. — Ces îles, au nombre de trente, dont plusieurs ne sont que des îlots, forment l'Archipel le plus considérable qui dépende de l'île Maurice. Cet Archipel est compris entre les 3° 38′, et 5° 45′ latitude S., et les 55° 15′ et 56° 10′ de longitude E.

Ile Mahé. — Cette île, de 75 à 76 milles de tour, et de 72,768 arpens de terre concédés, est montueuse, mais coupée de ravines et parsemée de rochers. Son sol peu varié a en général peu de profondeur; il est assez bien arrosé. Dans sa partie orientale, où se trouve le bourg de *Mahé*, est une rade pouvant contenir une trentaine de navires de toute grandeur. La population totale de cette île est de 5,834 individus.

	hommes.	femmes.	garçons.	filles.
Blancs.	208	142	113	110
Libres de couleur.	112	104	59	55
Esclaves.	2,722	1,364	540	533

Le gouvernement de Mahé se compose d'un agent de gouvernement, dont l'autorité s'étend sur toutes les îles de cet Archipel, d'un sous-agent qui est en même temps collecteur des revenus, d'un greffier de l'enregistrement des esclaves, d'un juge de paix avec deux assesseurs et un greffier, d'un commissaire de police,

d'un arpenteur juré, et de quinze gendarmes qui composent toute la force militaire, sous les ordres de l'agent du gouvernement. Aucune force navale n'a cependant été stationnée dans cet Archipel, mais il est cependant visité fort souvent par les bâtimens de la station de l'île Maurice.

Ile Sainte-Anne. — La plus considérable des îles qui forment la rade des Seychelles, l'île Sainte-Anne est à environ une lieue dans l'est de Mahé. Elle offre un assez bon sol, et 1,200 arpens environ de terre cultivable. Elle est habitée par 246 individus, savoir:

	hommes.	femmes.	garçons.	filles.
Blancs.	3	2	1	3
Libres.	1	»	»	»
Esclaves.	133	65	21	17

Ile-aux-Cerfs.—Cette île à la suite et au S. de la précédente est beaucoup plus petite; elle n'est habitée que par 33 individus, savoir:

	hommes.	femmes.	garçons.	filles.
Blancs.	1	1	1	3
Esclaves.	7	5	7	8

Iles Anonymes et du Sud-Est.— Ces trois petites îles à la suite et encore au S. des précédentes, ne sont ni habitées ni susceptibles de l'être.

Ile-Longue.—Cette île que l'on nomme avec les précédentes les *îles Ronde et Mayonne* est un peu à l'est des îles Sainte-Anne et aux Cerfs. Le tout ne forme qu'une seule et même propriété peu considérable, et habitée par 22 individus, savoir:

	hommes.	femmes.	garçons.	filles.
Blancs.	3	2	1	2
Esclaves.	8	5	»	1

Iles Thérèse et de la Conception. — Ce sont des îlots dans l'O. et fort près de l'île Mahé. Ils ne sont pas encore habités.

Ile-aux-Frégates. — L'île la plus à l'est de cet Archipel n'est pas habitée, et paraît peu propre à l'être.

Ile de la Digue. — Cette petite île, de 3 milles de longueur sur 1/2 mille de largeur, n'a pas plus de 2,000 arpens de terre cultivable, dont 1,454 ont été cédés, et sont habités par 364 individus.

	hommes.	femmes.	garçons.	filles.
Blancs.	20	13	23	18
Libres.	4	10	7	9
Esclaves.	114	56	41	29

Un délégué de l'agent civil réside à Mahé, et y maintient le bon ordre, sous le titre honorifique de commandant de quartier.

Ile Praslin. — La plus considérable de cet Archipel, après l'île Mahé, l'île Praslin n'a guères que 1/3 de son sol qui soit cultivable. Ses recensemens portent 2,514 arpens de terre concédés; elle a un assez bon mouillage dans le nord. La population est de 408 individus.

	hommes.	femmes.	garçons.	enfans.
Blancs.	16	10	13	14
Libres.	12	13	16	4
Esclaves.	151	87	41	31

La police de cette île est confiée à un commandant de quartier, choisi parmi les habitans par l'agent du gouvernement, auquel il est subordonné.

Les Cousins et *Cousines.* — Ce sont deux îlots inhabités.

Les Sœurs. — Les Sœurs sont trois îlots de peu d'étendue, sur lesquels demeure une population de 15 individus seulement, savoir:

	hommes.	femmes.	garçons.	filles.
Blancs.	3	2	»	1
Esclaves.	3	»	1	2

Iles Ronde et île Aride. — Ces deux îlots inhabités, touchent l'île Praslin.

Ile Félicité. — Petite île de peu d'étendue; elle ne renferme que 34 arpens de terre mis en culture, et une population de 52 individus.

	hommes.	femmes.	garçons.	filles.
Blancs.	3	1	2	5
Libres.	1	»	»	1
Esclaves.	13	14	5	7

Iles Marianne aux rescifs du nord. — Ces îles sont toutes de peu d'importance, et sans population.

Les deux îles *Denis* et *Curieuse* sont les plus considérables. La première avait été donnée en jouissance au capitaine Lesage, et la seconde à un habitant de Maurice, M. Séries. Celle-ci, d'environ 3 milles de longueur, sur 1 1/2 de large, présente 5 à 600 arpens de terre cultivable; l'autre n'a que 2 milles de longueur sur 1 de largeur; on n'y trouve pas plus de 150 arpens de terre susceptibles d'être mis en rapport.

Ile Sylhouette. — Cette île, fort peu élevée, a environ 9 milles de tour. Il s'y trouve 1,515 arpens de terre, partagés entre six propriétaires. La population est de 136 individus, savoir :

	hommes.	femmes.	garçons.	filles.
Blancs.	7	8	2	6
Libres.	1	»	»	»
Esclaves.	74	26	6	6

Ile Plate. — Inhabitée, cette île, de peu d'étendue a été jusqu'ici destinée aux quarantaines des bâtimens qui ont eu des maladies contagieuses à bord.

Les Amirantes. — L'Archipel des Amirantes présente une réunion de onze petites îles ou îlots, liés seulement par un banc de sable et de corail.

Ces îles qui ne sont que des pâtés de corail mêlés de sable, fort peu élevés au-dessus du niveau de la mer, sont : l'*îlot Africain*, situé par 4° 59′ de latitude sud, et 53° 32′ de longitude orientale. La plus au S., l'*île des Neuf*, est située par 6° 12′ de latitude sud, et 53° 14′ longitude est. La plus à l'est, l'*île Lampériaire*, est située par 5° 15′ de latitude sud, et 53° 46′ de longitude est.

La plus à l'ouest, l'*île de la Boudeuse*, est située par 6° 12′ latitude sud-est, 53° 4′ de longitude est. La latitude moyenne de cet Archipel, distant de 840 milles environ dans le N. 1/4 N. O. 1/2 ouest de l'île Maurice, est donc de 5° 35′ 30″ S., et sa longitude de 53° 25′. Toutes ces îles qui sont privées d'eau, et qui ne sont guères propres qu'à la pêche des tortues et des carets, sont inhabitées. Elles ne sont fréquentées dans la saison de la pêche que par quelques habitans des Seychelles, auxquels la jouissance en a été accordée.

Ile Alphonse. — Cette île, à 36 milles dans le sud des Amirantes, est située par 7° latitude sud, et 53° longitude est, à 804 milles de Maurice; un peu plus grande qu'aucune des îles Amirantes, elle offre une pêche abondante. Elle n'est pas encore habitée.

Ile de la Providence. — Située par 9° 12′ latitude sud, et 52° 17′ longitude est, cette île, de 8 milles de longueur sur 1 de largeur, n'a pas de mouillage. Il s'y trouve des cocotiers; et plusieurs parties de sa surface offrent un sol assez bon, mais elle n'a pas d'eau. La jouissance en a été cédée à un officier de santé de l'île Maurice qui s'est engagé à y recevoir et à y traiter les personnes attaquées de la lèpre. Il y a en conséquence formé un établissement où se trouvent 35 individus.

	hommes.	femmes.	garçons.	filles.
Blancs.	1	»	»	»
Libres.	4	2	1	»
Esclaves.	16	7	1	1
Lépreux.	2	»	»	»

Iles Jean de Nove. — Ces îlots, au nombre de cinq situés par 10° 12′ de latitude sud, et 15° 56′ de longitude est, et de très-peu d'étendue, sont partout entourés de recifs, si ce n'est dans la partie nord où se trouve une passe qui conduit à un assez bon mouillage de 5 à 6 brasses près de terre. Leur sol est le même que celui de la Providence; quelques cocotiers épars indiquent qu'avec un peu de soin, cet arbre précieux pourrait y réussir. Ils ont

été accordés à M. Morgeot, comme nécessaires à l'île de la Providence, en raison du mouillage qu'ils présentent aux bateaux qui naviguent de Maurice à cette île.

	hommes.	femmes.
Blancs.	»	»
Libres.	1	»
Esclaves.	5	1

Ile Saint-Pierre. — Cette île inhabitée est située par 9° 15′ latitude sud, et 50° 55′ longitude est. Elle a 6 milles de longueur sur 1 1/2 de largeur. Elle est presqu'inabordable; ses côtes, vers le N.-O. où se trouve une petite plage de sable, ne présentent que de gros blocs de corail contre lesquels la mer vient se briser avec violence. Elle nourrit une grande quantité de pigeons d'une espèce dont la couleur est brune.

Ile Saint-Laurent. — L'existence de cette île, placée sur la carte de l'Islet Geoffroy par 9° 44′ latitude sud, et 51° 25′ longitude E., n'est pas certaine; plusieurs capitaines assurent avoir passé plusieurs fois sur la position indiquée sans en avoir eu connaissance.

Ile Astove. — Située dans le N.-N.-O. environ de Madagascar par 10° 10′ de latitude sud et 47° 50′ de longitude est, cette île a peu d'importance, elle n'offre que quelques ressources pour la pêche. La jouissance en a été concédée à deux créoles de Maurice qui n'en ont pas encore pris possession.

Ile de l'Assomption. — Située par 9° 44′ latitude sud, et par 46° 40′ longitude est, cette île est inhabitée, et paraît être de peu de valeur. Elle est comme la précédente, entourée de rescifs, excepté dans la partie N.-O., le seul côté où elle soit abordable.

Ile Aldabra. — Aldabra, par 9° 22′ latitude sud, et par 56° 50′ longitude est, n'est qu'une masse de gros blocs de corail coupée de canaux, et d'environ 24 milles de tour. Cet assemblage de petits îlots de corail est inhabité et inhabitable, n'étant recouvert d'aucune terre et n'ayant pas d'eau.

Ile Natal. — Petit îlot de fort peu de valeur, situé par 8° 27′ de latitude sud, et 46° 32′ de longitude est.

Iles Saint-Paul et Amsterdam. — Par les 37° 45′ de longitude est, et 38° 15′ de latitude sud, ces îles, d'un accès difficile, offrent peu de ressources pour la pêche. Elles sont très-exposées au froid et aux tempêtes, en sorte qu'elles ne sont fréquentées que par des navires qui vont y faire la chasse aux vaches marines que l'on y trouve en abondance.

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

§ Ier. *Procès-Verbaux des Séances.*

Séance du 2 novembre 1827.

La Société medico-botanique de Londres remercie la Société de Géographie de l'envoi qu'elle lui a fait des deux premiers volumes de ses Mémoires.

M. Yosy, secrétaire de la même Société, annonce que MM. Bertero, Choris, Peyrounenc et Taillefer sont placés sur les rangs comme candidats pour le titre de *membres correspondans.*

M. le vicomte Ernest de Blosseville, conseiller de préfecture à Versailles, transmet à la Société plusieurs notes qu'il a reçues de Sydney, Nouvelle-Galles du sud, à l'adresse de son frère, actuellement en mission à Pondichéry. Ces notes relatives à la découverte faite de plusieurs îles et rescifs, depuis le passage de la corvette *la Coquille*, sont renvoyées à M. de Freycinet qui les croit dignes d'un grand intérêt, et veut bien se charger d'en rendre compte à la prochaine séance.

M. Ch.-Ed. Guys, vice-consul de France à Tripoli de Syrie, informe la Société de son projet de voyage au Liban; il visitera Biblos et Balbeck où l'a dévancé M. le comte Alex. de Laborde. Il

annonce la mort de M. le chev. Regnault, consul de France à Saint-Jean-d'Acre, l'un des correspondans les plus zélés de la Société.

M. C. Moreau transmet de nouveaux détails sur les résultats obtenus dans la dernière expédition anglaise au pôle arctique, et annonce l'arrivée à Portsmouth de MM. Back et Kendall, officiers de la marine royale, compagnons du capitaine Franklin et du docteur Richardson. Renvoi au comité provisoire du Bulletin. (Voir page 229.)

M. Cadet de Metz observe à cette occasion que, sans avoir changé d'opinion, ni sur l'époque trop tardive du départ des expéditions pour le pôle nord, ni sur ses autres assertions, il croit devoir attendre pour s'expliquer sur les obstacles qu'a rencontrés le capitaine Parry, que cet officier en ait fait connaître lui-même les détails; ceux qui sont parvenus jusqu'ici ne sont pas assez d'accord entre eux, et laissent des doutes sur plusieurs des questions qui sont encore à résoudre.

M. C. Moreau adresse de nouveaux documens statistiques présentés au parlement britannique sur la colonie de Sierra-Leone, et annonce une carte de cette colonie, dressée sur les lieux par l'ingénieur W. Spencer. (Voir page 233.)

Le même correspondant fait hommage à la Société d'un ouvrage qu'il vient de publier sur la statistique de l'Irlande, et dans lequel il a essayé de faire connaître ce pays à l'aide d'une série de tableaux dressés sur un grand nombre de documens officiels présentés au parlement britannique, depuis le 13e siècle jusqu'à la dernière session, en août 1827. Il adresse également un état indiquant le nom et la hauteur des 126 montagnes de l'Ecosse, dont 20 ont moins de 1,000 pieds anglais, et 103 ont de 1,000 à 4,380 pieds au-dessus du niveau de la mer. A ce dernier envoi est jointe une table des positions géographiques des lieux les plus remarquables de l'Ecosse, tels que villes, phares, etc., rapportés au méridien de Greenwich. Remercîmens à M. C. Moreau.

M. Jomard communique une lettre de M. Corabœuf, relative aux opérations géodésiques que cet officier supérieur vient de terminer dans les Pyrénées pour le service de la nouvelle carte de France, ainsi que le récit de son ascension au sommet du Montcall, à 1,570 toises. (Voir page 239.)

On lit un rapport de M. Jodot sur le niveau réflecteur de M. Burel et sur l'octant-hydrostatique de M. W. Barclay. Ce rapport contient des expériences faites par M. Jodot avec le premier de ces instrumens, comparé au niveau d'eau et au niveau-cercle.

Après diverses observations sur la nature de ce rapport, la commission arrête que le niveau de M. Burel sera annoncé dans le Bulletin.

M. Brué rappelle la proposition qu'il a déjà faite d'annoncer sur la couverture du Bulletin que la Société ne répond point de l'exactitude des faits contenus dans les documens que lui adressent ses correspondans.

M. Eyriès ne pense pas que le moyen proposé par M. Brue doive dispenser la Société de soumettre à l'examen les documens avant leur insertion.

La commission, prenant en considération la proposition de M. Brué et l'observation de M. Eyriès, les renvoie au comité du Bulletin.

M. Sueur-Merlin est invité à rendre compte de l'Essai statistique sur la frontière N.-E. de la France, adressé à la Société par M. Audenelle.

Séance du 16 *novembre* 1827.

L'académie royale des sciences de Berlin offre à la Société le volume de ses Mémoires pour l'année 1824. Renvoi à M. le baron Coquebert-Montbret pour en rendre compte.

M. Puissant fait hommage d'un supplément à son traité de géodésie, dans lequel il s'est efforcé de résoudre, d'une manière simple et rigoureuse, quelques-unes des questions de haute géo-

désie qui servent de fondement à la géographie mathématique. Il fait connaître en même temps les conséquences importantes que l'on peut tirer de la nouvelle description géométrique de la France.

M. Coueffin adresse une notice sur la base trigonométrique du Var, mesurée par lui et par le capitaine Albert, dans les environs de Nice. Renvoi à M. le colonel Bonne.

M. Warden dépose sur le bureau, au nom de M. le capitaine américain Skiddy, plusieurs plans manuscrits des côtes et des rades de l'Amérique méridionale, que ce navigateur a explorées pendant trois ans. M. Skiddy consent à ce que la Société fasse graver ces plans. Renvoi à la section de publication. (Voir p. 229.

M. Vander Maelen, de Bruxelles, offre les quinze dernières livraisons de son atlas universel en quatre cents feuilles. Des remercîmens seront adressés à l'auteur. M. de Férussac propose que la commission invite un de ses membres à lui rendre compte de cet ouvrage.

M. le docteur Mease, de Philadelphie, remercie la Société du titre de correspondant étranger qu'elle a bien voulu lui accorder, et promet de faire tous ses efforts pour contribuer au succès de ses travaux.

M. le colonel Giraldes annonce l'envoi de la statistique des îles du Cap-Vert, Açores et Madère, pour l'année 1826.

M. C. Moreau, déjà correspondant étranger, sollicite le titre de membre souscripteur de la Société. Cette demande étant appuyée par deux membres, la nomination est mise aux voix et adoptée.

M. Brué fait un rapport sur le nouvel Atlas du royaume de Danemarck, par bailliages, publié par M. le chevalier d'Abrahamson, aide-de-camp de S. M. le roi de Danemarck.

D'après les conclusions de ce rapport qui est renvoyé au comité du Bulletin, la Société accorde à M. le chevalier d'Abrahamson le titre de correspondant étranger.

M. de Férussac annonce que M. Dussumier, armateur de Bor-

deaux, est sur le point d'entreprendre un nouveau voyage à la côte de Malabar. Il observe, à ce sujet, que M. Dussumier a déjà fait de grands sacrifices pour les découvertes scientifiques, et demande qu'on lui adresse une série de questions sur les points qu'il se propose de visiter.

M. Pacho lit un fragment de son ouvrage sur la Cyrénaïque, pour faire partie des lectures qui auront lieu à l'assemblée générale.

Le président fait observer que beaucoup de membres seront absens à la fin de novembre, à cause des élections, et la commission arrête que la séance générale annuelle aura lieu le 14 décembre.

§. 2. *Admissions, Offrandes, etc.*

MEMBRES NOUVELLEMENT ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 2 novembre.

M. Dedaux, architecte.

M. Lair (P.-A.), secrétaire de la Société royale d'agriculture et de commerce de Caen.

Séance du 16 novembre.

M. Dussumier, correspondant du Muséum d'histoire naturelle de Paris, armateur à Bordeaux.

M. Girod (Joseph), professeur au collège royal de Bourbon.

M. Moreau (César), vice-consul de France, membre de la Société royale de Londres.

M. Skiddy, capitaine de la marine américaine.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 2 novembre.

Par S. Exc. le ministre des affaires étrangères : *Collection des auteurs classiques latins*, tomes 89 et 90. Paris, 1827, in-8°.

Par M. le comte d'Hauterive : *Quelques conseils à un jeune voyageur.* 1 brochure in-8°.

Par M. Audenelle : *Essai statistique sur les frontières nord-est de la France.* Paris, 1827.

Par M. Morse : *A new system of modern geography, or a view of the present state of the world*, 1 *vol. in-8°.*

Par M. Jullien : *Revue encyclopédique, cahier de septembre.*

Par M. de Leuven : *Journal des voyages, cahier de septembre.*

Par la Société royale d'agriculture de Caen : *Mémoires de cette Société, Caen*, 1827, *tomes* 1 *et* 2, *in-8°.*

Par M. Lair : *Plusieurs rapports faits à la Société royale d'agriculture de Caen.*

Par M. A. Lemaire : *l'Affranchissement des Grecs, pièce qui a remporté le prix de poésie, décerné par l'académie française dans sa séance du* 25 *août* 1827.

Par le directeur du Globe : *Plusieurs numéros de ce journal.*

Séance du 16 *novembre.*

Par M. Vander Maelen : *Atlas universel de la géographie physique, etc., Bruxelles*, 1827, 15 *livraisons in-folio.*

Par l'Académie royale de Berlin : *Abhandlungen der Koniglichen akademie der Wissenschaften zu Berlin. Aus dem Jahre* 1824. *Berlin*, 1826, 1 *vol. in-4°.* — *Bericht über die naturhistorischen Reisen der Herren Ehreuberg und Hemprich, etc, von Humboldt. Berlin*, 1826, *in-4°.* — *Preisschrist über genaue Messung der Winkel an Krystallen, von Kupffer. Berlin*, 1825, *in-4°.*

Par la Société philosophique de Philadelphie : *Transactions of the American philosophical Society. Philadelphia*, 1827, *vol.* 3, *part.* 1, *new series.*

Par M. Puissant : *Supplément au traité de géodésie, etc., Paris*, 1827, *in-4°.*

Par MM. Eyriès et de Larenaudière : *Nouvelles Annales des voyages, cahier d'octobre.*

Par M. de Férussac : *Bulletin des sciences géographiques*, *cahier d'octobre.*

Par M. Jullien : *Revue encyclopédique*, *cahier d'octobre.*

Par la Société asiatique : *N° 62 de son journal.*

Par le directeur du Globe : *Plusieurs numéros de ce journal.*

Par le directeur du Spectateur oriental : *Plusieurs numéros de ce journal.*

Documens et Communications.

Paris, 16 novembre 1827.

Monsieur le Président,

M. Skiddy, capitaine du paquebot américain, le *Henri* IV, m'a autorisé à présenter à la Société plusieurs plans des côtes et des rades de l'Amérique méridionale qu'il a explorées pendant trois ans; ces plans sont ceux 1° de la côte du Pérou, en deux feuilles levées par ordre de M. Pezuela, dernier vice-roi, et rectifiées par M. Skiddy; 2° de la rade d'Acapulco, levée par ce capitaine; 3° du port de Guayaquil; 4° du port de Mazatlan; 5° de la rade de San-Blas; 6° huit feuilles contenant les plans de différentes îles et rades; en tout quatorze feuilles.

Le capitaine Skiddy offre ces plans à la Société si elle veut bien les faire graver à ses frais, et lui en donner ensuite quelques exemplaires.

Agréez, etc. D. B. WARDEN.

Retour à Portsmouth de l'expédition du capitaine Franklin.

Le capitaine *Back* et le lieutenant *Kendall* de la marine royale, qui, l'un et l'autre, faisaient partie de l'expédition aux terres arctiques, placée sous la conduite du capitaine *Franklin*, sont arrivés le 12 du mois dernier à Portsmouth à bord du navire le

Prince de Galles. Ce bâtiment est le dernier qui ait quitté la factorerie d'York, baie d'Hudson, d'où il mit à la voile le 15 septembre. Ces intrépides officiers, aussi bien que leur chef, sont en parfaite santé. Tandis que M. Back partageait les efforts et les fatigues du capitaine Franklin, M. Kendall accompagnait le docteur Richardson, et multipliait les observations dans l'exploration de la côte orientale, intermédiaire entre la Mackenzie et la rivière Coppermine. Bien qu'aucune partie de l'expédition n'ait encore tracé la navigation du passage nord-ouest, chacun des officiers est néanmoins très-satisfait de l'issue de l'entreprise. Ils sont convaincus qu'un passage est ouvert du détroit de Davis au détroit de Behring. Ainsi, malgré les énormes barrières de glace qui, dans ces parages, s'opposent à la navigation, ce problème, le *continent de l'Amérique forme-t-il une île?* semble aujourd'hui entièrement résolu.

(Communiqué par M. C. Moreau.)

Tremblement de terre à la Martinique.

On écrit de la Martinique, en date du 30 novembre, que dans la nuit du 29 on a ressenti dans cette île une violente secousse de tremblement de terre qui a duré 30 à 70 secondes. Elle se dirigeait de l'Est à l'Ouest. C'est la plus forte que l'on y ait éprouvée de mémoire d'homme.

Note *sur quelques îles et bancs découverts par des navires baleiniers anglais.*

1° Le capitaine D. Salmon de la goëlette *the Prince Regent*, étant à l'Est de la Nouvelle-Hollande, le 2 septembre 1825, par la latitude 23°.29′ 0″ Sud et la longit. 149° 0′ Est de Paris, d'après un bon chronomètre, aperçut du haut des mâts, une île sous le vent; plusieurs autres îles se montrèrent encore successivement.

La position géographique de ces îles fut déterminée ainsi qu'il suit :

	Latitude sud.	*Longitude Est de Paris.*
La 1ère par.	23° 28′	149° 20′
La 2e.	23° 27′ 30″	149° 24′
La 3e.	23° 22′	149° 25′
La 4e.	23° 24′	149° 27′
La 5e.	23° 24′	149° 31′
La 6e.	23° 18′	149° 36′
La 7e.	23° 18′	149° 31′

Toutes ces îles sont environnées de récifs ; l'un d'eux, long et très-étendu, offre plusieurs passages ou coupures qui se dirigent en suivant une direction Sud-Est, vers les *îles Bunker*, pendant l'espace de 8 ou 9 lieues.

2° Peu de temps après on découvrit à bord du même navire, une autre île gisant par rapport à l'extrémité du *Break-Sea-Spit*, Ouest 17° Nord du compas. Sa position fut déterminée par 24° 12′ de latitude Sud et 150° 25′ de longitude à l'Est de Paris, d'après le chronomètre.

3° Ile découverte par la latitude 21° 12′ Sud, et la longitude 162° 2′ Ouest de Paris.

4° Groupe d'îles découvert par le navire *the Abgarris*, allant de Calcutta au Port-Jackson, par la latitude 3° 18′ Sud, et la longitude 150° 2′ Est de Paris.

Ces îles s'étendent sensiblement Nord-Ouest et Sud-Est pendant l'espace de 8 lieues ; à 6 milles de leur partie Sud-Est se trouve un récif. La situation du groupe fut déterminée par des observations lunaires, prises des deux côtés de la lune et s'accordant, à un petit nombre de minutes près, avec un bon chronomètre.

5° En 1806 le navire baleinier *the Pocklington*, capitaine Jones, découvrit une bâture dangereuse se dirigeant de l'Est à l'Ouest, pendant l'espace de 9 ou 10 lieues. Elle gît par 10° 53′ de latitude

Sud et 153° 10′ de longitude Est de Paris par le chronomètre. Sur cette bâture furent vues plusieurs têtes de rochers.

6° Le navire baleinier *the Favourite*, de Londres, découvrit un banc de sable par la latitude Sud 23° 45′, et la longitude 161° 52′ Est de Paris. Un autre banc fut découvert par le même navire par la latit. 26° 6′ Sud, et la longit. 157° 40′ Est de Paris (douteuse).

7° Le navire *the Thames*, de Londres, capitaine Fraizer, découvrit le 3 avril 1826 une roche sous-marine dangereuse, dans le détroit de Bass. Il jugea qu'il pouvait y avoir environ 6 pieds d'eau sur cette roche. On relevait alors le rocher *Crocodile* au Sud-Sud-Est à la distance de 4 milles.

8° Dans l'Est du détroit de Torres, se trouve le récif sur lequel le navire *the Royal Charlote* fut naufragé; il gît par 20° 47′ de latitude Sud, et la longitude 152° 3′ Est de Paris.

9° Le navire *the Caroline* revenant de l'île Macquarie, située par 54° 24′ de latitude Sud, et 157° 36′ de longitude Est de Paris, découvrit un récif gisant Nord-Ouest quart de Nord du compas. De l'extrémité Nord de l'île et à la distance d'environ 11 ou 12 lieues, quelques roches furent vues au-dessus de l'eau; la mer y brisait fortement. L'étendue de ce récif, prise du Nord au Sud, est d'environ deux milles.

10° Ile découverte par le navire *the Mary*, de Londres. Elle a 20 lieues de circonférence; au centre est un vaste *lagon*, dans lequel un petit bâtiment pourrait mettre à l'ancre; la profondeur y est de 2 à 5 brasses et le fond de corail. Sa latitude est de 2° 48′ Sud, et sa longitude de 174° 30′ Ouest de Paris.

11° L'île Sydney est par la latitude 4° 28′ Sud, et la longitude 179° 20′ Est de Paris. On trouve sur cette île beaucoup de bois, mais point d'eau douce.

12° Ile Simpsons: latitude Sud 0° 25′ Nord et longitude 176° 20′ Ouest de Paris. Le navire *the Francis* a trouvé un bon port sur cette île avec des aiguades abondantes. Il n'y a pas de doute que cette information ne soit d'une grande importance pour les navires qui vi-

siteront le Grand-Océan. Les sondes dans ce port sont de 4 à 10 brasses d'eau, fond de sable; l'entrée a environ ¾ de mille de largeur entre les récifs; l'aiguade est facile et peut se faire sur une plage de sable; *le Francis* y remplit 15 bariques en 5 heures. On peut aussi se procurer sur cette île un peu de bois à brûler, et quelques noix de coco. Ces fruits et le poisson semblent être la principale nourriture des habitans, qui se sont montrés d'ailleurs tout-à-fait inoffensifs.

13° Iles Bernies: lat. { 3° 14′ S. / 3° 39′ S. } longit. { 173° 10′ O. Paris. / 173° 50′ O. Paris.

14° Ile Sarbuck : latitude 6° 30′ Sud, longitude 158° 20′ à l'Ouest de Paris.

15 Un autre groupe d'îles a encore été découvert par le navire *the Francis;* il s'étend depuis 1° 30′, jusqu'à 1° 50′ Sud; sa longitude est de 173° 12′ Est de Paris.

16 Ile découverte par le navire *the Swallow* dans sa route de Manille au Port-Jackson; le vaisseau fut poussé pendant la nuit sur un récif situé à 9 ou 10 milles de distance de cette île, qui gît par 7° 37′ de latitude Nord, et 152° 18′ de longitude à l'Est de Paris.

(*Communiqué par* M. DE BLOSSEVILLE.)

Renseignemens sur Sierra-Leone.

Comme le point essentiel, pour former un établissement général, est de choisir un sol et un climat supportable, il paraîtrait que jusqu'à ce qu'on l'ait rencontré, rien ne sera officiellement arrêté à cet égard; mais comme le capitaine Clapperton assure, dit-on, que le Niger doit traverser la presque totalité du continent d'Afrique, avant de se jeter dans l'Océan à *l'anse de Benin*, il paraît probable que ce sera près de l'embouchure que l'établissement central aura lieu, puisqu'on dit aussi que ce fleuve est navigable jusqu'à plus de quatre cents lieues de son embouchure. L'île Fernando-Pô

servirait pour entreposer la masse des produits qui seraient dirigés ensuite dans tous les comptoirs et établissemens anglais en Afrique, au fur et à mesure qu'on en aurait besoin pour les expédier dans l'intérieur. Le climat de cette île est, dit-on, très-sain, et plusieurs points sont susceptibles d'être bien fortifiés; et, comme elle se trouve à l'embouchure de l'anse de Benin, il serait possible qu'elle fût choisie pour servir de point central et d'entrepôt général; mais rien, je le répète, n'étant encore définitivement arrêté à cet égard, je ne puis que vous faire part des *on-dit*. Cependant comme ces *on-dit* sont de nature à intéresser la Société de géographie, je crois devoir vous les communiquer, en ajoutant, comme vous aurez pu le voir dans l'extrait que je vous ai fait passer d'une lettre insérée dans *l'Advertiser de New-York* du 7 septembre dernier, que ce ne sont pas seulement les Anglais qui cherchent à établir des relations commerciales avec l'intérieur de l'Afrique, mais qu'aux Etats-Unis, on s'en occupe beaucoup aussi. Des agens américains ont reçu l'ordre, dit-on à Londres, d'examiner plusieurs parties des côtes d'Afrique pour y former des comptoirs. Le nombre des missionnaires qui partent depuis quelque temps des Etats-Unis et d'Angleterre est remarquable : des sommes considérables sont mises à leur disposition, la Société de géographie ne peut que gagner à toutes les découvertes qui se feront en Afrique.

(Communiqué par M. C. Moreau.)

Voyage de M. Fauvel dans le continent et les îles de la Grèce.

Les circonstances actuelles donnent un intérêt nouveau à tout ce qui se rattache à la Grèce moderne. On cherche vainement aujourd'hui des renseignemens complets sur ce pays, oublié depuis plusieurs siècles; il faut se contenter de quelques notes éparses, de quelques rapports de voyageurs qui, pour la plupart, n'ont vu qu'en passant. L'un des hommes qui a résidé le plus long-temps

dans une des parties les plus intéressantes de la Grèce, M. Fauvel, a bien voulu nous communiquer des notes assez étendues sur un voyage dans le continent et les îles de la Grèce, entrepris par lui en 1780, d'après les ordres de M. Choiseul-Gouffier, et dont il a été fait, quelques années plus tard, un rapport à l'Institut de Paris.

Les cinquante années qui nous séparent de cette époque, n'ôtent rien de leur fraîcheur et de leur exactitude aux descriptions du pays et des hommes; cette période de temps, qui serait immense pour tout autre pays, est insignifiante pour la Grèce. Soumise à la même domination, elle n'a changé d'aspect sous aucun rapport; elle n'a fait un pas ni en avant ni en arrière; elle est restée complètement stationnaire jusqu'à la révolution de 1821, et depuis lors, personne de ceux qui l'ont parcourue ne l'ont vue assez froidement pour que leurs tableaux puissent présenter quelque vérité. Nous croyons donc que les notes de notre savant et modeste voyageur retrouvent aujourd'hui tout le piquant de la nouveauté, et que la date à laquelle elles ont été rédigées ne diminuera en rien l'intérêt qu'elles pourront offrir à nos lecteurs.

M. Fauvel expose les motifs de son voyage, et décrit son passage par les divers pays qu'il a traversés. Nous n'avons pas cru devoir retrancher ces détails, assez agréables pour trouver place ici.

« Le premier volume du Voyage pittoresque de la Grèce avait déjà paru; on s'occupait du second, qui devait offrir le Péloponèse, l'Attique, la Béotie, la Phocide, l'Étolie, la Thessalie, une partie de l'Épire, la Macédoine, l'Acarnanie, et les îles Ioniennes. M. de Choiseul-Gouffier n'avait fait que traverser rapidement quelques-unes de ces contrées célèbres, en se rendant par la Bosnie sur les bords du golfe Adriatique. M. Foucherot, architecte, était le seul artiste qui l'eût accompagné dans ce voyage.

» M. de Choiseul-Gouffier avait besoin, pour le second volume de son ouvrage, des vues et des plans qu'il se proposait de décrire,

et surtout des dessins des statues et des bas-reliefs qui ornent les superbes ruines d'Athènes.

» Une contestation survenue entre lui et le célèbre géographe d'Anville, au sujet du cours du fleuve Pénée, détermina notre voyage. M. Foucherot dut retourner en Thessalie jusqu'à cette vallée qui sépare l'Olympe et l'Ossa, connue sous le nom de Tempé, et tant de fois chantée par les poètes, pour y observer le cours du Pénée depuis Larisse. Il me choisit pour l'accompagner en qualité de dessinateur; je considérai cette mission comme une insigne faveur, tant était vif l'enthousiasme que m'avait causé la lecture du voyage de la Grèce. Après avoir tracé la route la plus courte pour nous rendre à Venise où nous devions nous embarquer, nous partîmes en mai 1780, nous passâmes la Bresse, le Valais, nous suivîmes le Rhône jusqu'à Brig, nous traversâmes les Alpes au mont Simplon, célèbre par le passage du héros de Carthage, et plus encore par celui du vainqueur de Marengo. En traversant le lac Majeur du N. au S., nous arrivâmes à l'Isola Bella, renommée pour ses jardins remplis d'oliviers, de citronniers, et la maison de plaisance des Boromées; on aperçoit de loin la statue colossale en bronze du saint de ce nom.

» Je ne m'arrêterai pas à décrire ce que j'ai vu à Milan et à Vérone; les antiquités de cette dernière ville, son amphithéâtre, sa collection d'inscriptions grecques et romaines sont connus de tout le monde; je ne parlerai point de Vicence, ni des productions de Palladio, ni des rives de la Brenta depuis Padoue jusqu'à Fusine, où cette rivière se jette à la mer; Venise, vue de ce point, semble sortir du sein des eaux; lorsque nous y arrivâmes, tout y était en proie à la méfiance et à la crainte; une conspiration, dont nous avons vu condamner à Vérone les auteurs, Contarini et Pisani, venait d'être découverte. Venise était sans spectacles; les folies de cette ville singulière étaient suspendues. J'admirais ces beaux chevaux de bronze, qui s'y trouvaient alors sur le portail de Saint-Marc; je réfléchissais aux voyages qu'ils avaient déjà faits,

mais j'étais loin de prévoir celui qui leur restait à faire ; leur sort a été d'être toujours attachés au char de la Victoire.

» Quelle fut ma surprise en voyant à la porte de l'arsenal de Venise, ces lions du Pirée, seuls trophées de la prise d'Athènes par Morosini! Combien d'autres chefs-d'œuvre ce conquérant ne pouvait-il pas sauver de la destruction pour en enrichir sa patrie! Une bombe avait renversé en un instant le superbe temple de Minerve, conservé intact depuis tant de siècles. On voyait parmi ses débris des statues et des bas-reliefs entassés, qui ont disparu sous la main de l'iconoclaste Musulman, bien moins acharné cependant à la destruction des statues, que ne l'avaient été avant lui les Constantin, les Théodose, dont le fanatisme fit casser à coups de masse toutes les figures qui ornaient les métopes du Parthénon, à l'exception de celles du midi qui échappèrent, on ne sait comment, à la fureur de ces barbares, de même que les beaux groupes qu'on admire encore dans le fronton oriental de temple. A la honte de nos jours, lord Elgin, non moins barbare que ceux du Bas-Empire, a achevé de dévaster ce temple en 1803. Au reste, si les lions du Pirée ont attiré l'attention des Vénitiens, alors plus guerriers que curieux, c'est que le lion est l'attribut de Saint-Marc, leur patron, avec lequel il partage les honneurs de l'apothéose.»

(*Spectateur Oriental.*)

État présent de la ville d'Athènes.

On écrit d'Egine, en date du 28 août, que la ville d'Athènes n'était plus, à cette époque, qu'un monceau de ruines. Ses maisons, ses jardins, et ses belles campagnes qui faisaient les délices de ses habitans, ont cessé d'exister. Prise et reprise alternativement depuis plusieurs années par les Grecs et les Turcs, elle a été dévastée avec une égale fureur par les uns et par les autres. Quant à l'Acropolis, il est encore dans le même état où il a été laissé par la garnison grecque.

M. le comte de la Borde, et M. Becher, son compagnon de voyage, étaient de retour à Smyrne, de leur tournée dans l'Archipel. M. le comte de la Borde a visité Athènes dans tous ses détails, et pénétré dans l'Acropolis malgré d'assez grandes difficultés, et le refus précédemment fait par les autorités turques à d'autres voyageurs.

Voyage en Asie, dans l'Archipel, en Egypte et en Nubie.

M. le baron Théodore Renouard de Bussière, secrétaire d'ambassade de France en Autriche, a quitté Vienne dans le mois de juin, chargé de dépêches pour Odessa et Constantinople. Après s'être acquitté de cette mission, et avoir séjourné près d'un mois à Constantinople, il a passé dans l'Asie-Mineure, a traversé la Bithynie, la Troade, la Mysie, et rejoint à Smyrne une partie de la flotte de M. de Rigny. Sous les auspices de cet amiral, il a parcouru tout l'Archipel et est allé débarquer en Egypte. Il s'est arrêté quelques jours au Caire et dans les environs; puis il a continué à remonter le cours du Nil. Il a visité Siouth, les ruines de Denderah, de Thèbes, et l'île Éléphantine, près de Sienne. Dépassant ensuite les premières cataractes du Nil, et les frontières de l'Égypte, il est entré dans la Nubie, dont il a vu la capitale, et dont les habitans l'ont généralement reçu avec une parfaite hospitalité. Il parle beaucoup des ruines du temple d'Epsamboul qu'il a vu dans la Nubie. D'après les détails qu'il en donne, ce monument surpasse en beauté ce que la Haute-Égypte offre de plus curieux, et peut rivaliser avec tout ce que les Romains et les Grecs nous ont laissé de plus imposant. Le temple, situé près du Nil, est taillé dans le roc; l'entrée en est formée par quatre statues assises, d'une conservation parfaite, et qui ont chacune quatre-vingt-six pieds de haut. Tout le reste se trouve dans la même proportion.

A son retour de Nubie, M. Renouard de Bussière a traversé le désert de Mohatam et a revu le Caire, après une absence de deux mois. Il rapporte un journal détaillé de ses voyages, ainsi qu'une riche collection de dessins et plusieurs objets d'antiquité recueillis en Egypte et en Nubie, et précieux pour les arts.

Nouvelle carte de Géorgie.

On vient de faire paraître au bureau topographique de l'état-major-général de S. M. l'Empereur de Russie, une nouvelle carte générale de la province de Géorgie et des parties limitrophes de la Perse. Cette carte, qui est en 50 feuilles grand in-folio, a été dressée par M. le général major Chakow.

Levée de la Carte de France. (Extrait d'une lettre de M. Corabœuf, Membre de la Commission Centrale de la Société.)

Dax, le 20 octobre 1827.

Nos opérations géodésiques sont complètement terminées depuis la base de Perpignan jusqu'à celle de Gambera. Il ne me reste, pour remplir la tâche qui m'a été imposée pendant cette campagne, que de déterminer par des observations astronomiques la latitude d'une de nos stations sur l'extrémité occidentale de la chaîne de nos triangles. Tous mes instrumens sont placés dans mon observatoire que j'ai établi dans la tour de Borda près Dax; et je n'attends pour commencer qu'une disposition favorable du temps.

J'ai beaucoup souffert dans ma station sur le Montcal; c'est le 14 août que je suis parvenu sur cette sommité : mes tentes ont été dressées à 1,570 toises au-dessus de la mer, sur une pente d'ébaudis qui n'était éloignée du signal que d'une dixaine de

minutes de marche. Depuis le 15 jusqu'au 28 inclusivement, la neige ne m'a donné de relâche que pendant quatre journées que j'ai pu mettre à profit pour mes observations. Il m'est arrivé d'observer dans un moment où la température de l'air n'était qu'à deux degrés de Réaumur au-dessous de zéro : je ne pouvais pas demeurer en place près de l'instrument au-delà d'une minute. Cependant, j'ai fait sur cette station tout ce qui était indispensablement nécessaire pour les observations du premier ordre. Quant aux observations secondaires, je voulais les compléter; et, pour cela, je suis resté sur place tant que mes forces ont pu me le permettre; mais, épuisés par la fatigue et le froid, mon agent et moi, nous sommes descendus à Viedessos où j'ai gardé le lit pendant deux jours. L'emplacement de nos tentes ainsi que tout le sommet du Monteal étaient couverts de neige, sur une épaisseur de 6 à 7 décimètres; et cette neige, au moment de notre descente, couvrait le Monteal jusqu'à une profondeur de 5 à 600 toises, à partir du sommet. J'ai regretté de n'avoir pas avec moi un thermomètre *à minimâ* pour savoir jusqu'où la température de l'air est descendue : car il ne m'a pas toujours été possible d'observer le thermomètre ordinaire, parce que les glaçons que les vapeurs déposaient sur lui couvraient les divisions. J'ai observé une fois le thermomètre à 4 degrés au-dessous de zéro; c'était à trois heures de l'après-midi. Quoique nos tentes fussent bien closes et à double toile, l'eau gelait toutes les nuits dans un bassin que je plaçais près de mon lit. Des pâtres m'ont apporté, dans les premiers jours, une certaine quantité de lait qui a suffi à ma consommation pendant neuf jours consécutifs, grâce à l'abaissement de la température qui l'a fait geler. Dans cette température, le lait s'est conservé bon jusqu'au dernier jour.

Éverat, Imprimeur, rue du Cadran, N° 16.

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO 56. — DÉCEMBRE.

ORDONNANCE DU ROI.

CHARLES, par la grâce de Dieu, Roi de France et de Navarre;

A tous ceux qui ces présentes verront, salut.

Vu l'article 910 du Code civil,

Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

Art. Ier.

Sont approuvés les statuts de la Société géographique annexés à la présente ordonnance.

Art. II.

Notre ministre secrétaire d'État au département de l'intérieur est chargé de l'exécution de la présente ordonnance.

Donné en notre château des Tuileries, le quator-

zième jour du mois de décembre de l'an de grâce mil huit cent vingt-sept, et de notre règne le quatrième.

Signé CHARLES.

Par le Roi,

Le président du conseil des ministres chargé provisoirement du portefeuille de l'intérieur.

Signé Jh DE VILLÈLE.

Pour ampliation :

Le conseiller d'État secrétaire général du ministère de l'intérieur.

Signé baron CAPELLE.

DISCOURS

DE

S. Ex. le Comte Chabrol de Crouzol,

Président de la Société,

A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 14 DÉCEMBRE 1827.

MESSIEURS,

Je n'attendais pas sans impatience le moment où il me serait permis de vous remercier d'avoir porté sur moi vos honorables suffrages pour la présidence de la Société de Géographie. Ce choix était à mes yeux une preuve trop flatteuse de votre estime pour que je ne fusse point empressé de vous en exprimer toute ma reconnaissance.

Les bontés du roi, Messieurs, m'ont placé à la tête d'un département qui concourt le plus puissamment aux

progrès de la géographie, et, dans tous les temps, le corps royal de la marine a compté dans ses rangs des hommes renommés par les travaux qui font l'objet de votre belle institution. On retracerait sans doute la plus grande et la plus utile partie de l'histoire géographique, en rappelant les courses des fameux navigateurs des quatre derniers siècles ; mais combien de fois cette enceinte n'a-t-elle pas déjà retenti des éloges dus à leur incroyable persévérance, à leurs courageux efforts et aux admirables résultats que le monde en a obtenus. Après eux, le globe se trouvait conquis par la science, mais il n'était pas suffisamment exploré, et c'est pour acquérir ces notions si diverses, et dont le cercle s'étend si loin, que vous vous êtes réunis en société. C'est pour atteindre ce but si utile au commerce, aux sciences et à la civilisation que, d'un côté, vous encouragez par la vue de nobles récompenses, et surtout de la considération universelle, des hommes savans et laborieux à méditer dans le silence du cabinet sur des questions dont la solution importe le plus aux développemens de la science, et que, de l'autre, vous envoyez dans les terres les plus éloignées ou les moins connues, des voyageurs pleins de zèle, d'ardeur et de talent. Plusieurs en ce moment, munis de vos instructions, parcourent diverses parties du monde pour rapporter au centre commun les documens qu'ils auront recueillis. D'autres voyageurs non moins recommandables les avaient précédés dans cette glorieuse carrière : c'est ainsi que les hautes contrées de l'Égypte ont été visitées par MM. Cailliaud et Le Torzec, la Marmarique et la Cyrénaïque par M. Pa-

cho, les régions voisines du Sénégal par M. Mollien, et cette mystérieuse partie de l'Afrique, qui dévore ses explorateurs, par les infortunés Rouzée et Beaufort, qui ont péri, à la fleur de leur âge, victimes de leur dévouement aux progrès de la géographie.

Chaque jour, Messieurs, vos travaux vous donnent de nouveaux titres à la reconnaissance publique; chaque jour vous rendez de nouveaux services à votre pays, et, par de tels efforts, vous vous associez aux pensées généreuses d'un monarque qui ne se borne pas à faire respecter son pavillon sur toutes les mers, mais qui veut encore que les officiers de sa marine contribuent, de toute l'étendue de leur expérience et de leur savoir, à la reconnaissance du globe.

Vous jouissez déjà en partie des brillans résultats des deux expéditions autour du monde, ordonnées et achevées successivement, depuis la paix : la première sur les corvettes *l'Uranie* et *la Physicienne*, commandées par M. le capitaine de vaisseau de Freycinet; l'autre, sur la corvette *la Coquille*, sous les ordres de M. le capitaine de frégate Duperrey, tous deux membres de votre Société.

Le but principal de l'expédition de *l'Uranie*, était de faire des observations propres à déterminer la configuration de la terre et l'intensité des forces magnétiques, en même temps que d'augmenter la richesse de nos collections d'histoire naturelle et d'ajouter de nouveaux documens hydrographiques à ceux que possède le dépôt des cartes et plans de la marine. Ce but a été atteint à la satisfaction du roi, dans l'espace de près de quatre années.

M. de Freycinet était rentré au Hâvre le 13 novembre 1820. Le 22 août 1822, M. Duperrey appareilla de Toulon : après avoir visité les îles Malouines, les côtes du Chili et du Pérou, l'Archipel dangereux, et divers autres groupes disséminés dans la vaste étendue de l'Océan pacifique, la Nouvelle-Irlande, les Moluques, la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Zélande, l'archipel des Carolines, Java, les îles de France et de Bourbon, il opéra son retour à Marseille, le 24 avril 1825, ayant accompli un voyage de circumnavigation qui aura éminemment contribué au perfectionnement de la géographie et des sciences physiques et naturelles.

Ce dernier voyage n'était pas terminé que déjà, le 2 mars 1824, M. le baron de Bougainville, capitaine de vaisseau, fils du célèbre navigateur de ce nom, part de Brest, arrive à l'Ile-Bourbon le 19 mai, parcourt successivement l'Inde, les Philippines, la Chine, la Cochinchine, les îles de la Sonde, la Nouvelle-Hollande, le Chili et le Brésil; vérifie les positions d'un grand nombre de points intéressans; explore, dans les mers de Chine, de grandes îles qui n'avaient pas encore été visitées, et rentre à Brest, le 23 juin 1826, avec de riches collections d'objets d'histoire naturelle, destinés pour le Muséum.

Tandis que ces savans marins soumettaient à leurs investigations les parages les plus éloignés, d'autres, non moins habiles, se livraient avec le même zèle et le même dévouement à des opérations semblables dans des mers plus rapprochées et, pour ainsi dire, sous nos yeux.

En 1826, les ingénieurs hydrographes de la marine terminaient, sous les ordres de M. Beautemps-Beaupré, membre de l'Académie des sciences et de la Société de Géographie, la reconnaissance des côtes de France, commencée en 1816, depuis l'entrée de la Manche jusqu'au fond du golfe de Gascogne. Cette grande opération dont l'exécution a nécessité dix campagnes, et dont les premiers résultats sont déjà publiés, peut être considérée comme un véritable monument de la science hydrographique.

M. Gauttier, capitaine de vaisseau, qui avait commencé en 1818 le relèvement des côtes de la Méditerranée, de l'Adriatique, de la mer de Marmara et de la Mer-Noire, a terminé en 1820 ce travail, l'un des plus remarquables que la marine française ait jamais entrepris.

A cette dernière époque, M. le capitaine de vaisseau de Hell commençait, et il a terminé depuis, avec le même succès pour les côtes de la Corse, ce que M. Gauttier avait exécuté dans la Méditerranée.

M. le contre-amiral, baron Roussin, a lui-même, il y a quelques mois, fait hommage à la Société de son magnifique ouvrage intitulé : *Le Pilote du Brésil* ou *Description des côtes de l'Amérique méridionale,* depuis l'île de Santa-Catarina jusqu'à celle de Maranhaô. Cette exploration, qui a eu lieu en 1819 et 1820, avait été précédée en 1817 et 1818 de celle des côtes occidentales d'Afrique, par le même officier-général, depuis le cap Bojador jusqu'au mont Souzos. De semblables travaux se recommandent par eux-mêmes, et il est inutile d'ajouter qu'ils ont été

accueillis avec une gratitude égale à leur importance par les nations maritimes et commerçantes.

Toutes ces richesses géographiques, rassemblées des différentes parties du monde, viennent chaque jour grossir la masse de celles qui existent déjà au dépôt des cartes et plans de la marine, à la tête duquel se trouve un officier-général, l'un des vice-présidens de votre commission centrale, et qui a précédé, dans la carrière, les navigateurs et les savans dont je viens de vous entretenir. Par un rapprochement remarquable, il était un des officiers de l'expédition de d'Entrecasteaux, envoyé, en 1791, à la recherche de La Pérouse, que nous cherchons encore; de La Pérouse, dont les traces ne semblent pas entièrement perdues, et que peut-être M. Dumont-d'Urville, capitaine de frégate, qui accomplit en ce moment, par ordre du roi, sur un autre Astrolabe, un voyage semblable à ceux de MM. de Rossel, de Freycinet et Duperrey, est appelé à retrouver. Quelles touchantes émotions n'éprouverions-nous pas, et comme Français et comme membres de cette Société, en apprenant au moins comment s'est interrompue cette grande entreprise nautique dont l'Europe attentive desire encore, après quarante ans, de connaître l'issue! Heureux s'il nous était donné de l'apprendre de la bouche même de quelques-uns de ceux qui auraient survécu à cette cruelle catastrophe; d'écouter leurs récits, de les voir, après un si long exil, rendus à leur patrie, à leur roi, ce digne frère de Louis XVI qui traça de sa main auguste les instructions de La Pérouse; de ce roi dont toutes les pensées ont pour objet le bonheur de son peuple et la gloire de la

France, qui honore et protège les sciences, et qui vient d'acquérir de nouveaux droits à notre profonde reconnaissance, en consacrant par une ordonnance en date de ce jour, dont je suis heureux de vous apporter ampliation, l'existence de la Société de Géographie, et en donnant à ses statuts la sanction royale, à laquelle vous attachiez tant de prix.

Poursuivez, Messieurs, la carrière que vous avez ouverte devant vous avec un si noble désintéressement. Vos premiers pas ont été marqués par d'encourageans succès: de plus brillans vous attendent encore: et votre belle institution, reposant désormais sur des bases solides et durables, deviendra l'un des plus utiles établissemens dont la France puisse s'énorgueillir.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS ET ANALYSES.

RAPPORT *sur la Relation d'un voyage dans la Marmarique, la Cyrénaïque et les Oasis d'Audjelah et de Maradèh; accompagnée de cartes géographiques et topographiques, et de planches représentant les monumens de ces contrées, par M. J. R. Pacho*, ouvrage dédié au Roi. — 1re *partie*, *Marmarique*. Paris, Firmin Didot, texte in-4°, planches in-folio (1).

La *Marmarique*, qui comprend tout le pays entre Alexandrie et le golfe de Bomba, et qui embrasse une étendue de 156 lieues de l'E. à l'O. (27° 34′ 30″ — 20° 49′ longitude orientale de Paris), est loin de présenter un aspect aussi séduisant que la Cyrénaïque. C'est à peine si une lisière de terres cultivables situées le long de la mer s'avance dans le Sud au-delà de 15 et de 10 lieues; passé ce terme, ce ne sont plus que d'immenses déserts de sable, où l'on rencontre quelques îlots de terre salée. Des collines qui s'élèvent progressivement, se croisent en tout sens sur cette lisière de terre, et alternant avec les plaines, donnent quelquefois passage à des torrens qui s'écoulent de leur sein en hiver, et se rendent à la mer. La côte présente, en partie, des bancs de sable qui se prolongent très-loin sous les eaux, et en partie des flancs escarpés, contre lesquels viennent se briser les flots de la mer. Quelques enfoncemens paraissent avoir autrefois servi de ports ou de simples abris aux navires, mais aujourd'hui les sables dont ils sont comblés, ou les

(1) Voir N° 55, *suprà*, p. 211.

envahissemens de la mer les ont privés en grande partie de leur utilité, si ce n'est dans les endroits rocailleux qui ont conservé des vestiges de leur ancienne forme. « Partout le sol annonce de grandes révolutions physiques ; les coquillages marins incrustés dans le roc, les madrépores épars sur les collines, les basaltes et les granits roulés sur des terrains secondaires ; enfin l'assemblage de minérais de différente nature et le désordre de leur disposition : tel est le caractère général que présente cette contrée. »

Cette physionomie d'une contrée nue et aride, dépourvue de villes et pour ainsi dire d'habitans, suffit pour expliquer l'espèce d'abandon dans lequel l'Europe savante a laissé la Pentapole libyque, malgré tout le charme qui s'attachait à ses souvenirs. Et cependant sur cette terre ingrate en elle-même demeurent les Arabes les plus doux et les plus paisibles du désert ; ceux qui non-seulement sont les plus bienveillans envers les étrangers, mais aussi les plus empressés, sans aucune autre idée que celle d'avoir aidé, si ce n'est un frère, puisqu'il n'est pas vrai-croyant, du moins un semblable ; mais comme si le naturel de l'homme devait s'altérer d'autant plus que le sol qu'il foule aux pieds est plus favorisé de la nature, les Arabes de l'Ouest se montrent méchans, fanatiques, emportés, et n'affectent que dédain et mépris envers l'étranger assez impie pour ne pas professer les dogmes du Koran. Tels sont dans la Marmarique les *Aoulad-Aly*, et dans la Cyrénaïque les *Harabi*.

Les sables ont pu couvrir toute la Marmarique ; amoncelés en dunes autour des lieux anciennement habités, ils ont pu en grande partie les dérober aux regards des hommes ; mais ils n'ont cependant point empêché M. Pacho d'y apercevoir des vestiges d'une population nombreuse et civilisée. En effet, dans la partie de pays qu'il a le plus particulièrement parcourue, le long de la côte, régnait autrefois un commerce actif, vivait une population agricole et industrieuse que le temps a anéantie ou que les révolutions ont peut-être forcée à se répandre dans les oasis parsemés au milieu de l'immense océan de sable qui s'étend indéfiniment

dans le Sud. Là se fixèrent aussi quelques colonies grecques qui repoussèrent dans l'intérieur des terres les *Marmarides* et les *Adyrmachides*, et qui elles-mêmes, après avoir subi avec l'Egypte le joug des Romains, éprouvèrent, lors des conquêtes de l'islamisme, le même sort que les contrées voisines, et se dépeuplèrent de plus en plus. Aujourd'hui privée pour ainsi dire d'habitans, dépouillée des arbres de toute espèce dont elle était jadis couverte, sans collines qui puissent opposer une barrière à l'invasion des sables, cette malheureuse contrée est exposée à voir disparaître sous les empiétemens du désert le peu de terres cultivables qui restent encore. Il est même probable que ces sables, sans cesse poussés par les vents du midi, continuant leur envahissement, finiront par couvrir les terres pour aller s'unir aux flots de la mer; chaque jour, comme M. Pacho ne l'a que trop observé, s'effaceront ainsi les nombreuses traces d'habitations que l'on rencontre encore. En vain l'indolent sectateur de Mahomet foule-t-il ces restes d'une industrieuse activité; content de trouver quelques bandes de terres à cultiver, ou de mesquins pâturages pour ses troupeaux, il préfère errer tristement dans la contrée, plutôt que de la rendre à sa fertilité première, en imitant l'exemple qu'il a sous les yeux.

Ptolémée place la limite occidentale de la Marmarique à Darnis, et divise, comme le fait observer Mannert, tout l'espace compris entre cette borne et la frontière de l'Égypte, en trois nômes : le *Maréotide*, le *Libyque* et le *Marmarique*, réservant toutefois cette dernière dénomination à la partie la plus occidentale. Quelque positive que soit la manière dont il s'exprime, il est cependant impossible de ne point le trouver en contradiction avec les auteurs qui l'ont précédé ou suivi; et de plus, en examinant la carte que M. Pacho a lui-même dressée, on le voit sortir de la ligne de démarcation que la nature semble avoir posée. Mais, hâtons-nous de le dire, les écrivains anciens sont peu d'accord entr'eux sur ces limites. Hérodote ne cite pas même le nom de Marmarique; le

Périple de Scylax place les Marmarides entre le bourg d'Apis et les Hespérides; Pline leur donne plus d'étendue, et les met entre Parœtonium et la Grande-Syrte, et Strabon les désigne entre la partie méridionale de Cyrène et l'Oasis d'Ammon. Il était difficile, au milieu de ce conflit de récits divers, de prendre une décision, si l'on n'eût pas connu les lieux. Cette décision, M. Pacho l'a prise, en fixant la limite occidentale de la Marmarique aux montagnes de la Grande-Chersonèse, *Ras-el-Tyn*. En cela, il est d'accord avec Agathémère; et, de plus, il en étend la limite orientale jusqu'à la frontière de l'Égypte, comprenant ainsi dans toute cette contrée les trois nômes indiqués par Ptolémée. Cette limite occidentale, basée sur la nature même des lieux, nous semble convenir beaucoup mieux que toute autre.

Mais quelles étaient vers l'Ouest les bornes même de l'Égypte? Leur fixation servirait peut-être à déterminer exactement la limite orientale de la Marmarique. Faut-il les placer avec le Périple de Scylax, au bourg d'*Apis*, ou bien les étendre jusqu'au *Catabathmus magnus*, limite indiquée par plusieurs auteurs, non pas seulement comme la frontière de l'Égypte et de la Cyrénaïque, mais encore comme le point de séparation entre l'Afrique et l'Asie, puisque l'Egypte était, dans cette opinion, placée en Asie? Si l'on espérait trouver dans les confins des dépendances de l'Egypte moderne la solution de cette difficulté, ce serait inutilement; car, un fait bien surprenant, c'est la concordance qui existe dans les rapports des Arabes et le récit des anciens sur la fixation de ces limites à des époques assurément bien différentes. Lorsque M. Scholz voyageait dans la Marmarique, quelque temps avant M. Pacho, les habitans lui citèrent l'*Akabah-el-Kebir-el-Soloum*, le *Grand Catabathmus*, comme le point de séparation entre le gouvernement d'Egypte et celui de Tripoli, tandis que plus tard ils dirent à M. Pacho que ce point de séparation était à *Boun-Adjoubah*, l'ancien bourg d'*Apis*, de Scylax: même ambiguïté, même indécision, par conséquent, chez les modernes que chez les anciens. Dans ces deux cas, au sur-

plus, ce qui compose le *nôme Marmarique* de Ptolémée ne serait compris ni dans les dépendances de l'ancienne Egypte, ni dans celles de la moderne. Cependant, il paraît impossible d'admettre que, vivant à Alexandrie, et occupé à recueillir tous les documens qui pouvaient venir à sa connaissance, Ptolémée ait pu errer dans cette énonciation, d'autant plus que sur la côte se trouvaient plusieurs lieux assez importans, et que d'ailleurs, comme le fait observer Mannert, la contrée d'Aziris formait du temps des Romains la limite entre l'Egypte et la Cyrénaïque. Quant à la différence entre les deux points assignés comme frontières par les modernes, il est à remarquer qu'elle laisse libre un assez grand espace, que l'on ne saurait mieux comparer qu'aux *fines* des anciens peuples, qui n'étaient, à proprement parler, sous la dépendance d'aucun d'eux. Aujourd'hui c'est là, et la nature du pays, plus abondante et plus variée qu'ailleurs, semble y prêter singulièrement, le repaire des vagabonds qui ont déserté leurs tribus, et des gens sans aveu qui viennent de toutes les parties de l'Afrique septentrionale pour voler, piller et faire pis encore, s'ils sont les plus forts. Sous le nom de *hedjadjs*, dont ils se couvrent comme d'une égide, ils parcourent les contrées voisines et obtiennent, sous la tente du pieux musulman, l'accueil hospitalier que celui-ci croit accorder aux véritables *hedjadjs*, ou pélerins qui se rendent à la *Mecque*. Quoi qu'il en soit, la souveraineté du vice-roi d'Egypte, dans toute la partie de son gouvernement qui avoisine ce canton, est loin d'être réelle; elle est purement nominale. Il en est de même de celle du dey de Tripoli sur toute la Cyrénaïque; il lui faut des armées pour lever ses tributs.

Il est peu de ruines vues par M. Pacho, dont cet estimable auteur n'ait cherché à pénétrer l'origine, et à déterminer la correspondance avec les lieux et les monumens anciens. C'est ainsi qu'après une discussion réfléchie, dans laquelle il se montre souvent heureux interprète de l'antiquité, il rétablit la position des villes anciennes, assigne leur âge, et replace à côté des châteaux

forts, élevés par les Sarrasins pour s'opposer à la descente de Saint-Louis sur les côtes d'Afrique, les villes et les monumens des Grecs et des Romains. *Taposiris*, *Deris*, les deux *Catabathmus*, *Gyzis*, *Parætonium*, *Apis*, le *port Panorme*, le *golfe de Bomba*, et surtout les *îles Ædonia* et *Platée*, et enfin *Aziris*, sont les lieux sur lesquels il porte principalement son attention. La carte qui accompagne son ouvrage, quelles que soient les différences qui à certains égards existent entre elle et le relevé de la côte fait par le capitaine Smith de la marine anglaise, donne les moyens de le suivre dans ses descriptions, d'autant mieux que sa route s'y trouve indiquée (1).

Les ruines d'*Abousir*, l'ancienne *Taposiris*, se montrent encore à l'extrémité du lac Maréotis, sur la pente de la colline sur laquelle la ville était assise, et dont les profondes excavations laissent voir les carrières d'où l'on tirait autrefois les pierres qui ont servi à la bâtir. Si les parois de ces carrières sont tapissées de verdure, c'est en vain que l'œil cherche partout aux environs les vignobles de cette vallée Maréotis, qui étaient si vantés chez les anciens, ou les beaux jardins qui existaient encore au temps de Macrizi; ce n'est plus qu'un désert nu et aride. Aussi rapprochée de l'Egypte que l'était Taposiris, il semble que le style de l'Egypte ait dû régner dans la construction de ses monumens; et cependant son temple, dont quelques parties seulement sont debout, et la seule de ses ruines qui en présente des indices, n'en est lui-

---

(1) L'un des travaux les plus importans que les modernes aient fait sur la côte libyenne est celui qui fut entrepris par M. Jomard en 1825, dans le but de faire concorder les données des différens auteurs de l'antiquité, et entr'autres celles de Scylax, avec la configuration même de cette côte, et d'établir surtout, d'après ces données, la position du célèbre Oasis d'Ammon, par rapport à la Méditerranée, à l'Egypte, à la Libye, et aux régions voisines. Des ouvrages plus récens de MM. Pacho et Smith modifient nécessairement quelques parties de la carte de M. Jomard, mais ils ne sauraient lui enlever tout son intérêt.

même qu'une imitation imparfaite. Le caractère de sa construction doit plutôt en effet le faire considérer comme un monument du temps des Lagides que comme un monument des anciens Égyptiens.

M. Pacho ne pense point que *Dresieh*, où il a vu les ruines d'une ancienne ville, et qu'il place sur la côte dans la partie la plus enfoncée du golfe de Plinthines ou des Arabes, convienne à la position de *Deris*, malgré l'analogie du nom. Surnommée *extrema* sur la carte de Ptolémée, Deris semble n'avoir dû exister que sur une pointe avancée, qui elle-même aurait formé l'extrémité occidentale du golfe. Ce serait, suivant lui, une transposition dans la dénomination des lieux, comme il arrive souvent aux Arabes d'en faire : aussi, n'hésite-t-il point à la croire ailleurs ; c'est en conséquence à la pointe d'*el-Heyf*, beaucoup plus reculée vers l'Occident, qu'il l'indique. S'il en était ainsi, il faudrait chercher encore plus à l'Occident la position de la *Leuce Acte* de Scylax, qui cependant semble correspondre parfaitement avec celle d'el-Heyf.

Berek-Marsah, le *Baretoun* d'Aly-Ghaouy et le *Parætonium* des anciens, fut la capitale du nôme libyque; c'était l'un des boulevards de l'Egypte à l'Occident, comme Peluse l'était à l'Orient. Il paraît cependant que sous l'empire on la laissa dépérir, et que Justinien fut obligé, pour la mettre à l'abri d'un coup de main de la part des Maures qui en étaient voisins, d'y élever une forteresse dont il n'existe plus de débris, puisque M. Pacho n'y a remarqué, en quelque sorte, que la solitude et le silence qui l'entouraient (1). Non loin de là était le bourg d'*Apis*, dont Scylax

(1) De tous les anciens ports de la Marmarique, celui de *Berek* est le plus spacieux, quoiqu'envahi en partie par les sables. C'était le seul qui attirât encore quelques *djermès* arabes et qui occasionnât un peu d'activité et d'abondance au milieu de la tristesse et de l'isolement de la contrée; mais, en 1819, soit par la ruse, soit par la force, les principaux *cheicks* qui l'habi-

a fait la limite de l'Egypte. Lorsqu'il a dépassé le *Grand Catabathmus*, qu'il estime élevé de 900 pieds, M. Pacho arrive à *Marsah-Soleum*, qui représente *Panormus* avec son port spacieux, et après la pointe basse d'*Ardanaxes* au port *Ménélas*, et plus loin à *Toubrouk*, dont les ruines, assez bien conservées, lui ont paru, avec quelque vraisemblance, se rapporter à l'ancien bourg d'*Antipyrgus*, placé par Scylax à un jour et demi de navigation de Ménélas. On chercherait vainement dans ce lieu les débris du château fort élevé par Justinien. Peut-être sont-ils mêlés aux matériaux qui ont servi à construire celui dont on voit les ruines, et dont l'origine est commune avec celle des châteaux de *Ladjedabiah* et de *Lamaüd*, que les Sarrasins bâtirent pour protéger la côte contre la descente de Saint-Louis.

L'observation faite par M. Pacho, à l'occasion de Taposiris, qu'il n'existe dans la Marmarique aucune ruine qui appartienne à l'ancienne Égypte, et que tout au contraire s'y annonce comme construit par les Grecs, les Romains ou les Sarrasins, puise une nouvelle force dans celle qu'il a faite depuis, au sujet des grottes ou catacombes situées proche du golfe de Bomba, appelées par les Arabes, *Magharat-el-Heabes*, c'est-à-dire, *Grottes des Prisons*, qui ne présentent elles-mêmes qu'une imitation du style égyptien. « Ces grottes, dit-il, offrent des particularités remarquables, à cause de leur style græco-égyptien. Devant leur entrée, on voit ordinairement une cour découverte, ceinte d'un mur dont la base est taillée dans le roc, et la partie supérieure construite en assises : intérieurement, elles sont subdivisées en plusieurs pièces

---

taient ou qui demeuraient dans son voisinage ont été attirés à la cour du pacha d'Egypte ; leurs fortifications ont été détruites, et dès-lors les *Aoulad-Aly* se sont vus contraints d'échanger le séjour de *Berek* pour *Damanhour* et *Alexandrie*. Depuis, les vents des déserts recouvrent continuellement de sable les restes de culture et d'habitations qui seuls, sur cette côte, n'étaient point encore devenus leur proie.

à angles droits, mais avec une ou plusieurs ouvertures pratiquées aux plafonds, ainsi qu'aux catacombes des anciens Égyptiens. »

M. Pacho en donne ensuite une description détaillée, et il ajoute : « Ces différens traits de rapprochement avec les catacombes égyptiennes, et surtout leur proximité de situation du golfe de Bomba, rappellent singulièrement ce qu'écrivait Synésius de Cyrène, sur le Mont Bombæa. *Lieu sauvage*, disait-il, *fortifié par l'art et la nature, que quelques uns comparaient aux* HYPOGÉES DES ÉGYPTIENS, *et qui avaient pendant long-temps caché la fuite de Jean, dans ses cavernes sinueuses.* Si l'on observe que de toutes les grottes que l'on voit depuis Alexandrie jusqu'à la Syrte, celles-ci sont les seules qui puissent être comparées avec quelque certitude aux souterrains des anciens Égyptiens; si l'on ajoute à cette remarque le nom et la description du lieu que l'on trouve dans le passage de Synésius, on conviendra que ces différens traits offrent des rapprochemens qui vont jusqu'à l'évidence. »

A la description que donne M. Pacho de ces grottes, aussi bien que du temple de Taposiris, et à l'absence de tout autre monument du même genre, il est permis de penser que les Égyptiens n'ont formé dans cette contrée aucun établissement qui du moins fût stable; le caractère imprimé à toutes leurs constructions, se serait assurément reproduit dans celles qu'ils auraient élevées sur le sol de la Marmarique.

Mais de l'importante observation relative aux *grottes des Prisons*, résulte la rectification d'une erreur géographique commise par Mannert. Ce savant géographe perdu dans le vague où Synésius nous laisse quant à la position des souterrains de Bombæa, les plaçait au midi de la Pentapole, tandis qu'ils sont à l'orient de cette riche contrée.

En examinant la côte qui entoure le golfe de Bomba, on voit sur la carte anglaise de M. le capitaine Smith deux espèces d'embouchures de torrens ou de rivières désignées sous les noms de *Garra* et de *Hassan*. La première nous paraît être celle que M. Pacho

indique comme allant en s'élargissant vers la mer et qu'il nomme Temmimèh. Il remonta le lit de ce torrent qu'il conjecture n'être autre que le *Paliurus;* il était alors à sec, mais large de trente à quarante mètres. Ses bords très-exhaussés étaient couverts d'une forêt de tamarix qui atteignaient quinze à vingt pieds de hauteur ; autour de ces arbres se groupaient une multitude de plantes et d'arbustes parmi lesquels il distingua des soudes frutescentes, des éphèdres et plusieurs sous-arbrisseaux, presque tous propres aux terres salées. Si dans l'examen qu'il fit de cette partie du pays parcourue par le Temmimèh, le voyageur n'a pu aller explorer toute la vallée pour reconnaître le *temple d'Hercule* cité par Strabon, l'ancien bourg *Paliurus* qui, suivant Mannert, aurait partagé avec le port Ménélas l'honneur d'être le chef-lieu du troisième nôme Libyque, et le *lac* dans lequel les anciens lui font puiser ses eaux, il faut avouer cependant qu'il a heureusement retrouvé dans cette riante vallée, l'ancienne contrée d'*Aziris*. *Aziris* indiqué par Hérodote sur la côte opposée à l'île de Platée que M. Pacho place dans le golfe de Bomba, est, dit le père de l'histoire, *entourée d'une chaîne de collines charmantes, couvertes de bois qui l'enveloppent de deux côtés et arrosée par un fleuve qui lui sert de limite sur le troisième.* Ce fut sur cet heureux site, que les Théréens élevèrent une ville dans laquelle ils séjournèrent pendant six années, après lesquelles ils se laissèrent conduire à l'Occident par les Libyens eux-mêmes, dans une contrée que ceux-ci leur dirent être encore plus fertile que celle qu'ils occupaient. Mais, afin de leur dérober la vue du beau pays d'*Irasa* qu'il fallait traverser pour se rendre à la fontaine d'Apollon, les Libyens le leur firent passer de nuit. Cette rivière, ces collines, ces bois au-delà desquels se trouve *Ain-Erzen* dont le nom même offre de l'analogie avec celui d'*Irasa*, M. Pacho les a retrouvés dans le sol arrosé par le Temmimèh, et dans le Temmimèh lui-même, qui d'un côté borderait encore l'ancien territoire d'Aziris, tandis que de l'autre ce territoire serait limité par les premiers échelons boisés des Monts Cyrénéens. Bien plus, comme il le fait remarquer, ce torrent par

son lit spacieux rappelle la rivière considérable que le Périple Anonyme place auprès de *Nazaris*, nom qui n'est évidemment qu'une corruption de celui d'*Aziris*. Une nouvelle preuve enfin de cet accord dans la position d'Aziris et de la vallée du Temmimèh, ressort d'un renseignement de topographie végétale encore transmis par Hérodote et confirmé par Scylax, et d'après lequel le sylphium ne commençait à se montrer qu'au-delà de l'île de Platée; Hérodote va même jusqu'à déterminer les limites occidentales des lieux où croît ce végétal (1).

Il est vrai que ce sentiment de M. Pacho sur Aziris est contredit par Ptolémée, qui place *Axilis*, évidemment le même lieu qu'Aziris, à l'occident de la Grande-Chersonèse, ce qui sans doute a déterminé d'Anville à l'y placer aussi; mais alors où retrouver Platée citée par Hérodote? Où rencontrer toutes les circonstances du récit de cet écrivain, et surtout celle de la marche des Grecs vers la fontaine d'Apollon, au travers de l'Irasa, si ce n'est là où, à l'inspection des localités, M. Pacho a pu reconnaître l'exactitude de l'historien?

D'un autre côté cette île de *Platée*, où les Théréens abordèrent d'abord, et où ils formèrent leur premier établissement, était voisine de celle d'*Ædonia*. Or M. Pacho paraît avoir vu l'une et l'autre dans le golfe de Bomba. Là effectivement gisent deux îles qui

---

(1) « J'aurai, dit M. Pacho, l'occasion de prouver l'exactitude de cette autre indication. Je dois maintenant me borner à faire remarquer que dans toute la Marmarique je n'avais trouvé aucune plante qui offrît la moindre ressemblance avec les descriptions que les anciens nous ont laissées du *sylphium*, tandis que dès que j'eus franchi les sommités qui dominent le *Ras-el-Tyn*, la Grande-Chersonèse des anciens, je vis fréquemment une espèce d'ombellifère, le *laserpitium derias* dont l'identité avec le *sylphium* a déjà été appréciée. » (Voy. Bull. de la Soc. de Géogr., t. v, n° 35 et 36, p. 558. Rapport fait à la Société sur ce voyage.) C'est un fait sur lequel Della Cella avait déjà porté son attention, mais qui a été observé de nouveau et avec fruit par M. Pacho, dont plusieurs savans ont adopté l'opinion.

portent l'une le nom de *Bomba*, et l'autre celui de *Aïn-el-Ghazal*. Plusieurs géographes anciens, et parmi les modernes d'Anville, placent *Ædonia* à l'île de *Bomba*, sans parler de l'île de *Platée;* mais M. Pacho fait correspondre Bomba elle-même à Platée, et c'est avec raison ; car, comme il le fait observer, contre l'autorité de d'Anville, déjà combattue par MM. Mannert et Barbié du Bocage, *Bomba* est la seule île à l'orient de Cyrène, qui paraisse susceptible d'être long-temps habitée. Il n'en est pas de même, dit-il, d'*Aïn-el-Ghazal*.

Au milieu de ces différens détails géographiques M. Pacho a parsemé quelques données relatives à la construction des diverses ruines de monumens ou de citernes qu'il a rencontrés disséminés sur sa route, et déterminé avec une grande précision, d'après leur construction même, leur origine grecque, romaine ou sarrasine. Quelques-unes, celles entr'autres des Sarrasins, semblent, suivant lui, avoir eu moins pour but de fertiliser les terres que d'assurer les communications par le littoral et d'en favoriser la défense. Ces anciennes citernes sont au surplus encore nombreuses. Il a aperçu aussi çà et là quelques restes de canaux d'irrigation ; indice certain d'une culture bien entendue dans ces différens cantons, où la population paraît avoir été autrefois plus considérable qu'on ne serait au premier abord porté à l'admettre.

Il est aisé de juger, d'après l'exposition que nous venons de faire, du soin et du scrupule apportés par M. Pacho dans la composition et la rédaction de son important ouvrage. L'histoire de la Cyrénaïque, la reconnaissance de plusieurs lieux de la Marmarique, l'identité du *laserpitium derias* avec le *sylphium* des anciens, que l'on voyait même représenté sur les médailles de Cyrène, comme le type caractéristique de la contrée; l'absence de monumens réellement égyptiens, et les débris d'une civilisation ancienne, sont jusqu'à présent les principaux résultats sur lesquels nous avons appelé votre attention. Voici une observation qui mérite d'y être réunie. Elle pourra paraître en elle-même de la plus grande sim-

plicité ; elle n'en a cependant pas moins donné lieu à des interprétations bizarres, pour ne rien dire de plus. Elle tient aux *signes* que M. Pacho a remarqués sur plusieurs monumens de la Marmarique, et dans lesquels son prédécesseur dans ce pays, M. Scholz, a cru reconnaître les traces précieuses, quoique très-obscures, d'un langage perdu. Différant essentiellement des lettres grecques, ne paraissant appartenir à aucun alphabet connu, ces signes ont fait naître une haute question de philologie que M. Pacho réduit cependant à toute sa simplicité. Son explication satisfera sans doute l'érudit, et l'empêchera désormais de leur chercher des rapports, de leur créer une analogie peut-être, avec l'ancien langage des Phéniciens, comme l'ont déjà fait quelques personnes trop favorablement disposées pour tout ce qui appartient à une époque reculée ; ils ne courront plus le risque de s'égarer, comme le savant Court de Gebelin, qui depuis long-temps cherchait le sens de figures tracées sur des rochers du Mont-Liban, lorsque MM. Montaigue et Volney reconnurent que ces figures avaient été faites par les Grecs qui se rendent annuellement en pélerinage au couvent situé sur la montagne. Ces signes, rencontrés fort souvent par M. Pacho dans la Marmarique, ne sont autre chose que des moyens de reconnaissance adoptés par les Arabes qui occupent ces déserts, afin de distinguer leurs tribus. Ils les placent quelquefois dans les lieux qu'ils visitent, comme un témoignage de leur passage. Ce que nous venons de dire des signes vus par M. Pacho dans la Marmarique s'applique, comme il le démontre parfaitement, à ceux qu'ont reconnus chez les *Touaricks* MM. Oudney, Denham et Clapperton. Cessons donc de rechercher dans le merveilleux une interprétation que la nature même des choses nous présente, et de nous livrer à des conjectures à perte de vue, lorsqu'il suffit le plus souvent de la plus légère observation pour renverser les hypothèses le plus ingénieusement conçues. Les voyageurs anglais confirment d'ailleurs les observations de M. Pacho lorsqu'ils disent, de même que lui,

que si plusieurs de ces signes paraissent très-anciens, d'autres sont très-nouveaux.

Dans la vallée Maréotide, le grès se voit plus souvent que le calcaire; plus loin, jusqu'à *l'Akabah-el-soloum*, le calcaire domine et devient souvent coquiller, ou bien il est uni avec le grès. De là au *golfe de Bomba*, le terrain s'élève; mais quant à sa nature, il diffère très-peu de celui qui le précède. Généralement argileuses, les terres ne sont pas défavorables à la culture; cependant on a toujours à redouter les invasions des sables, si ce n'est dans les bas-fonds abrités par des hauteurs, ou sur des plateaux trop élevés pour qu'ils puissent les atteindre; aussi, ces parties du pays sont-elles les plus fertiles, les bas-fonds surtout, qui conservent le plus long-temps l'eau des pluies.

Au surplus, l'uniformité qui règne dans la nature comme dans l'aspect du sol, donne peu de variété à la végétation. Les mêmes espèces de plantes se trouvent à quelques unes près, dans toute la Marmarique. Vers la partie méridionale des terres cultivables, depuis la petite Akabah jusqu'à la Syrte, on remarque une espèce ligneuse du genre arthémise, nommée *cheah;* mais sur les bords de la mer et aux environs des lacs d'eau salée, se montrent l'*ephedra*, la *salsola vermiculata*, qui s'élève en arbrisseau; la *scilla maritima*, qui verte, récrée la vue par ses fleurs blanches et disposées en grappes terminales, et sèche, sert de combustible aux habitans, et une espèce de *rubia*, dont la tige est peu rameuse, mais très-frutescente. « Ces deux plantes rappellent, dit M. Pacho, ce que nous apprend Hérodote, sur les logemens portatifs des Libyens, qui étaient faits en asphodèles entrelacés avec des joncs, et sur l'usage qu'avaient leurs femmes, de teindre en rouge de garance, les peaux de chèvres qui leur servaient de vêtemens. »

Quelques autres plantes peu nombreuses, quelques cryptogames, une foule de graminées, sont encore désignés par M. Pacho. S'il fait mention de quelques arbustes, c'est sur les contre-forts des collines, ou dans les crevasses des rochers qu'il les indique. Quant

aux arbres, à l'exception des palmiers de *Bou-Adjoubah* et de *Berek-Marsah*, loin d'interrompre la triste uniformité que présente l'aspect du sol, ils se dérobent à la vue; c'est dans les citernes ruinées, ou bien dans les carrières abandonnées, qu'il faut en effet chercher le *figuier sauvage* et le *caroubier*, qui n'élevant que très-peu leur cime au-dessus du sol, paraissent comme enfouis dans les entrailles de la terre : à moins que l'on en soit très-près, on les confond avec les petits végétaux qui les entourent.

La zoologie se borne aussi à un très-petit nombre d'animaux. Le *soulouk*, espèce de levrier, originaire de la Barbarie occidentale, et dressée par les Arabes, pour la chasse du *lièvre* et de la *gazelle*, que l'on voit errer par troupes dans les sinuosités des vallées, mais s'avancer rarement jusques sur les bords de la mer; le *loup* de petite espèce, le *chacal*, l'*hyène*, le *hérisson*, le *rat*, la *gerboise*, sont les quadrupèdes que cite le voyageur. Si la *tortue* s'y montre comme partout ailleurs le plus inoffensif de tous les reptiles, il n'en est pas de même du venimeux *scorpion*, ni de la *sauterelle*, dont les bandes commettent très-souvent sur les terres cultivables, les dégâts les plus effroyables, mais qui, après avoir subi une certaine préparation, deviennent une ressource précieuse pour la nourriture de l'Arabe, qu'elles ont privé de l'espoir qu'il fondait si justement sur le produit de sa récolte.

On ne doit pas s'attendre à rencontrer, dans un pays dépourvu de forêts, et où la vue d'un arbre est un phénomène, ces jolis oiseaux qui nous charment par leur mélodie, et par la variété de leur plumage. Les seuls qui fréquentent la Marmarique, sont bien en rapport avec la tristesse générale de la contrée; leurs chants ne sont que des cris sinistres; et s'ils se meuvent, c'est pour chercher une proie. Ces oiseaux sont : l'*aigle*, le *milan*, le *vautour*, le *corbeau*, le *hibou*, la *chouette*. Les bords de la mer n'offrent point un spectacle plus riant : l'*alcyon*, la *cicogne*, l'*oubara*, et d'autres oiseaux aquatiques, sont les seuls que l'on y rencontre. Toutefois à la fin de décembre, lorsque la verdure renaît, on y

voit des *alouettes*, des *cailles*, des *faisans*, en un mot, un grand nombre d'oiseaux voyageurs qui viennent se reposer, et poursuivre ensuite leur périodique migration.

Les habitans de la Marmarique forment, par leur caractère, leurs mœurs, leurs usages, deux divisions distinctes, les *Aoulad-Aly* et les *Harabi*. Les Aoulad-Aly s'étendent depuis Alexandrie jusqu'à *l'Akabah-el-Soloum*. Le plateau de *Za'rah* qui vient ensuite est occupé par les uns et par les autres à la fois; mais depuis son revers occidental, tout le reste de la Marmarique est exclusivement au pouvoir des Harabi. La nombreuse tribu des Aoulad-Aly se divise en quatre corps ou *Bednats*, qui ont chacun leur canton respectif, et sont eux-mêmes subdivisés en familles. Outre ces Arabes, on en trouve encore d'autres qui appartiennent au grand corps des *Maraboutins*, espèce d'ordre religieux réparti dans toutes les tribus et qui se renouvelle lui-même dans ses propres descendans. Les Aoulad-Aly, les Harabi et les Maraboutins, s'élèveraient, suivant M. Pacho, au nombre de 38,000 individus au plus; la moitié seulement serait armée et sur cette moitié, c'est à peine si un cinquième possèderait des chevaux.

Dans cette première partie de son ouvrage, l'auteur porte plus plus particulièrement son attention sur les Aoulad-Aly, se réservant de parler des Harabi, en traitant de la Cyrénaïque dont ils forment la majeure partie de la population actuelle. Il décrit successivement leur manière de vivre, leurs mœurs, leurs usages, leur constitution physique, et leurs goûts simples et paisibles. Nous extrairons de sa description le tableau suivant, qui nous a semblé plein de charme; c'est le moment de l'arrivée de l'auteur au *Catabathmus parvus*.

« Les deux rives du torrent étaient couvertes de camps arabes, la couleur foncée de leurs tentes contrastait avec le vert pâle d'une végétation naissante; la nature commençait à sortir de l'état de langueur auquel elle est réduite dans ces cantons pendant neuf mois de l'année; les pluies pénétraient dans les crevasses de la

terre endurcie par les rayons brûlans du soleil d'Afrique; ces pluies bienfaisantes étaient attendues avec impatience, et leur arrivée était célébrée avec des transports de joie, par ces Arabes, errans dans des contrées où ne coule aucune rivière, où ne jaillit aucun ruisseau. Qu'il est intéressant le spectacle qu'offrent ces habitans à cette heureuse époque de l'année! Toutes les familles dispersées sur la lisière des terres qui s'étendent depuis Alexandrie jusqu'au golfe de Bomba, se mettent alors en mouvement; on se demande quels sont les lieux les premiers favorisés par les soins de la Providence: tel endroit est-il désigné, on s'empresse de s'y rendre; chameaux et jumens sont indistinctement employés à la charrue; la terre est bientôt sillonnée, et reçoit le grain, qui doit, avec le lait, composer la principale nourriture de ces peuples, barbares il est vrai, mais dont les mœurs sont hospitalières et simples.

» Les eaux du torrent avaient attiré ce grand nombre d'Arabes que nous trouvâmes sur ses bords. Il régnait un tel contentement parmi eux, qu'il se manifestait même dans leurs travaux. Si on préparait les instrumens aratoires, plus loin on mesurait le grain que l'on allait ensemencer, et ces apprêts se faisaient avec une vivacité et une joie extraordinaires chez des hommes naturellement graves et silencieux. Les troupeaux surtout paraissaient avoir pris une nouvelle vie; on voyait le menu-bétail bondir autour du torrent, se grouper autour des arbustes, tandis que le patient chameau, qui sentait ses flancs rafraîchis, oubliant sa masse et ses habitudes, gambadait lourdement dans la plaine. Et ce contentement des hommes, ce bien-être des animaux, étaient causés par un spectacle si commun dans nos contrées, par un peu de verdure naissante, par une nappe d'eau roulant dans ce canton aride! La satisfaction même chez les peuples sauvages dispose à la bienveillance: aussi fûmes-nous accueillis favorablement par ces pasteurs. Mon titre de chrétien ne produisit aucun mauvais effet. Je leur dis que nous nous rendions à Derne pour des affaires de commerce, et ils parurent le croire. Le cheick du camp

voulut même célébrer notre arrivée par un repas splendide. Selon l'usage antique, et toujours pratiqué par ces nomades, il fit immoler un mouton pour être servi en entier aux convives. Ibrahim, c'était le nom du cheick, me témoigna des égards et une franchise auxquels les Arabes ne m'avaient pas encore habitué. J'eus de nouveau l'occasion de remarquer que les idées de ces hommes gagnent souvent en justesse, ce que l'éducation et la manière de vivre leur font perdre en étendue.

» Les projets de *Mohamed-Aly*, et surtout son organisation des Nizam-el-Djedid (troupes à l'européenne), étaient le sujet des entretiens des habitans de la contrée. Ibrahim me faisait quelques remarques judicieuses sur les événemens qui se passaient en Egypte, et sur les suites qu'ils pourraient entraîner, lorsque des objets, plus intéressans que les discours politiques du cheick, attirèrent toute mon attention. Tandis que les femmes plus âgées faisaient les préparatifs du repas hospitalier, et qu'elles étendaient les tapis dans la tente, les jeunes filles, après avoir relevé les plis ondoyans de leur draperie, se dispersèrent dans les environs pour cueillir des herbes sèches et des broussailles, seul combustible dans un pays dépourvu d'arbres. Je suivais les mouvemens rapides de leur taille svelte, la gaucherie pleine de grâce de leur démarche, ou plutôt de leur course; j'écoutais avec plaisir leurs chants, dont les fortes intonations contrastaient avec des voix virginales. Selon l'usage constant une d'entr'elles récitait toute la chanson; ses compagnes ne répétaient que le refrain; et tandis que celle ci racontait sur un air simple et peu varié, l'amour infortuné du jeune guerrier pour *Fatmèh*, *la plus belle des fleurs du désert*, mais appartenant à une tribu ennemie; tandis qu'elle représentait l'amour solitaire dans sa tente, devenue insensible à la vengeance, infidèle à la *loi du sang*, et laissant sa jument errer sans soin dans la vallée, les autres interrompaient de temps en temps ce récit, en répétant toutes ensemble *hia alem! hia alem!* ô amour! Les chants avaient cessé, et la nuit avait succédé au riant tableau qui s'offrait à mes yeux. La sim-

plicité, je dirai même le bonheur de la vie arabe ne m'avait jamais autant frappé; et j'étais absorbé dans une foule d'idées dont je ne ferai pas l'inutile confidence au lecteur. La voix d'Ibrahim vint me distraire de mes réflexions, et le *bismillah* (1) nous invita à commencer le repas. Tous les notables du camp assistaient à ce festin; et pendant qu'à la lueur du feu le cheick en faisait gravement les honneurs, les jeunes filles, drapées comme des cariatides, nous offraient le grand vase de lait, dans lequel nous buvions tous à la ronde. »

Tels sont, Messieurs, les résultats obtenus par M. Pacho, ceux du moins qu'il a consignés dans la seule partie de son ouvrage qu'il ait encore publiée. Peut-être les ai-je exposés un peu longuement; j'ai pensé trouver des motifs suffisans d'excuse, et dans l'intérêt du sujet, qui est entièrement neuf, et que cependant son auteur a presque totalement épuisé, et dans la manière facile et brillante dont il l'a traité. Vous avez, Messieurs, pris à une autre époque, connaissance des nombreux matériaux que M. Pacho avait rapportés, vous avez alors reconnu tout le discernement dont il avait fait preuve dans ses observations; aujourd'hui la publication qu'il a faite, en est le plus sûr témoignage : vous jugerez sans doute qu'aux précieuses qualités qui distinguent un voyageur habile, M. Pacho a su réunir celles qui honorent un docte et élégant écrivain, et que les espérances qu'il avait si justement fait concevoir, ont été entièrement réalisées.

ALEX. BARBIÉ DU BOCAGE.

---

(1) Premiers mots de la prière que font les musulmans avant leurs repas.

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

§ Ier. *Procès-Verbaux des Séances.*

Séance du 7 décembre 1827.

La Société Médico-Botanique de Londres annonce qu'elle vient d'admettre, au nombre de ses membres correspondans, MM. Bertero, Choris, Peyrounenc et Taillefer, qui voyagent sous les auspices de la Société de Géographie.

M. le professeur Berghaus, membre de l'Académie de Berlin, adresse à la Société un résumé des opérations barométriques relatives à la haute plaine Thuringienne et à ses bornes montagneuses, le *Harz* et le *Thuringerwald*, dressé, d'après les observations de MM. l'ingénieur en chef des mines de Veltheim et les docteurs Hoffmann, Berghaus et Laikmann. A cet envoi, sont joints des renseignemens sur les travaux géo-topographiques exécutés en Russie par les officiers de l'état-major impérial.

M. le Président fait remarquer toute l'importance du travail adressé par M. Berghaus : il propose de le renvoyer à l'examen de M. Girard, pour son insertion dans le Recueil des Mémoires, et de le communiquer ensuite à la commission pour la carte hydrographique de la France.

Les renseignemens sur les travaux de l'état-major russe sont renvoyés au comité du Bulletin.

M. de Hammer, de Vienne, adresse deux exemplaires de la carte qui accompagne le second volume de son Histoire ottomane; d'après son desir, la Société renvoie cette carte à l'examen d'une commission spéciale.

M. Van Wyk Roelandszoon, de Hattem, fait hommage de son

Dictionnaire géographique hollandais, en 7 volumes, ainsi que d'un Mémoire qu'il a publié avec M. Bennet sur les découvertes des marins hollandais. Renvoi de ce dernier ouvrage à M. Eyriès pour en rendre compte.

M. Fix, membre de la Société, adresse un Mémoire manuscrit sur le cadastre et sa conservation. L'auteur, persuadé que le cadastre présente des élémens précieux pour la rédaction des cartes géographiques et topographiques, ainsi que pour les cahiers statistiques, traite dans son travail la question relative à la conservation de ces documens, en leur faisant suivre les variations que subit le terrain. Renvoi de ce Mémoire à M. Cadet de Metz pour en rendre compte.

M Puillon-Boblaye offre un Essai qu'il vient de publier sur la Géographie physique de la Bretagne. L'auteur a eu pour but, dans son travail presque entièrement consacré à la géognosie, d'éclaircir la topographie descriptive et figurative, ainsi que la géognosie par la recherche des rapports qui unissent ces deux sciences. Il espère communiquer incessamment à la Société ses premiers travaux sur ce sujet. Renvoi de cet ouvrage à M. Cadet de Metz

M Bianchi présente un rapport sur une traduction des relations du Khata (la Chine septentrionale), de l'Indostan et du Cachemir, faite par M. de Hammer. A la suite de ce rapport, et, après avoir entendu l'observation de M. Jaubert, la commission arrête que M. Bianchi se concertera avec la section de publication pour les additions et les modifications à faire au travail de M de Hammer.

M. E. Gauttier lit un fragment d'un voyage fait dans le but de déterminer la position du château des Tancrède de Hauteville, près Coutances.

M. le Président annonce le départ de M Prosper Gérardin pour le Sénégal, où il est envoyé en mission par le gouvernement; sa position le mettra à portée de rendre des services à la géographie de cette partie de l'Afrique.

M. Jullien demande que la Société nomme des commissaires

pour examiner le plan en relief de Saint-Pétersbourg, exposé à Paris par M. Rossi. Après diverses observations, la commission centrale arrête qu'on se bornera à autoriser l'insertion au Bulletin d'un article d'annonce au sujet de ce plan, ainsi qu'il a été décidé à l'égard du Géorama.

M. le Président communique, au nom du Bureau et de la Section de comptabilité, un 7e article supplémentaire à ajouter au Réglement. Cet article sera soumis à la sanction de l'assemblée générale.

M. le Professeur Schumacher, astronome à Altona, est élu correspondant étranger de la Société.

Séance du 21 *décembre* 1827.

M. le professeur Lelewel, de Varsovie, remercie la Société du titre de membre qu'elle a bien voulu lui accorder; il offre de contribuer à ses travaux, et fait hommage de plusieurs ouvrages dont il est auteur.

M. Frédéric Degeorge adresse, de Londres, une Analyse du voyage de Buénos-Ayres à Potosi par le capitaine Andrews. Remercîmens et renvoi au comité du Bulletin.

M. C. Moreau adresse aussi, de Londres, un Plan du port de Navarin, dressé d'après les documens les plus authentiques.

M. Frédéric Cailliaud, membre de la Société, écrit de Nantes pour demander un diplôme de correspondant. La commission, aux termes de l'article 6 du Réglement supplémentaire, décide que ce diplôme ne peut être accordé qu'aux étrangers.

M. Jomard annonce que M. Prosper Gérardin, chargé d'une nouvelle mission dans le Sénégal, vient de partir de Brest, et promet d'envoyer bientôt une relation de son premier voyage en Sénégambie.

M. le colonel Bonne, au nom des sections de comptabilité et de correspondance réunies, fait un rapport sur la proposition de faire traduire en anglais un extrait succinct des réglemens, circulaires et programmes des prix de la Société, pour être insérés dans

les principaux journaux littéraires de la Grande-Bretagne. La Commission, prenant en considération les avantages qui doivent résulter de cette mesure, et après avoir entendu diverses observations, adopte les conclusions du rapport.

Le même membre propose, au nom du Bureau et de la Section de comptabilité, que le prix du Tome II (2e partie) du Recueil des Mémoires soit fixé à 8 fr. pour le public, et à 4 fr. pour les membres de la Société. Cette proposition est adoptée.

L'ordre du jour appelle le renouvellement du Bureau. Au moment de quitter les fonctions de Président, M. Jomard rend compte de sa gestion et des principaux travaux de la Société. La Commission ordonne l'insertion de ce discours au Bulletin (voir page 333).

La Commission centrale procède au renouvellement de son bureau. Après le dépouillement du scrutin, les nominations suivantes sont proclamées :

Président, M. Girard, membre de l'Institut.

Vice-Présidens, MM. le général, comte Andréossy et Jomard, membres de l'Institut.

Secrétaire-général, M. de Larenaudière.

M. de la Roquette demande qu'il soit pris des mesures pour la publication du Bulletin. La commission arrête qu'il sera fait un rapport à ce sujet, à la prochaine séance, par le comité provisoire.

La Commission centrale invite M. Sueur-Merlin à lui rendre compte d'une géographie méthodique avec un Atlas, offerte à la Société par les auteurs, MM. Meissas, Michelot et Charle.

---

§ 2. *Admissions, Offrandes, etc.*

MEMBRES NOUVELLEMENT ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 7 décembre 1827.

M. Alfred Dumeril, substitut au tribunal civil de Coutances.

M. de Lewchine, conseiller de cour de S. M. l'empereur de Russie.

Séance du 21 décembre.

M. le chevalier Loaisel de Tréogate, ingénieur géomètre de la préfecture de la Seine.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 7 décembre.

Par M. Van Wyk Roelandszoon : *Algemeen Aardrijkskundig Woordenboek*, etc. *Dictionnaire de géographie*, etc.; *Dordrecht*, 1821. 7 vol. in-8°. — Bennet en van Wyk *Verhandeling over de Nederlandsch ont de kkingent*, etc. *Notice sur les Découvertes des marins hollandais*, etc.

Par M. Bouvard : *Mémoire sur les Observations météorologiques faites à l'Observatoire royal de Paris.* 1 vol. in-4°.

Par M. E. Gauttier : *Voyage de Naples à Amalfi, par Castellamare et Pompeïa* (*Extrait d'un Voyage inédit en Italie*, *de* 1824 *à* 1827); 1 brochure in-8°.

Par M. Éverat : *Notices historiques sur les bibliothèques anciennes et modernes*, par J.-L.-A. Bailly; 1 vol. in-8°.

Par M. Puillon-Boblaye : *Essai sur la configuration et la constitution géologique de la Bretagne.* Paris, 1827; 1 vol. in-4°.

Par M. Spencer Smith : *Précis d'une dissertation sur un monument arabe du moyen âge, en Normandie. — Le Festin d'Alexandre, ou le Pouvoir de la musique.*

Par M. Frost : *An Oration delivered before the medico-botanical of London*, 1827; in 4°.

Par M. de Férussac : *Bulletin des sciences géographiques*, cahier de novembre.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cah. d'octobre et de novembre.

Par M. Toulouzan : l'*Ami du bien* (2e cahier, 2e année).

Par la Société d'agriculture de la Seine-Inférieure : *Extrait de ses travaux.*

Par la Société asiatique : *N° 63 de son journal.*

Séance du 21 décembre.

Par M. Duperrey : *Mémoire sur les opérations géographiques, faites dans la campagne de la corvette de S. M.*, la Coquille, *pendant les années* 1822 à 1825, Paris, 1827 ; une broch. in-8°.

Par M. Jomard : Lettre à M. Abel Remusat *sur une nouvelle mesure de coudée, trouvée à Memphis par* M. le chevalier Drovetti ; Paris, 1827. 1 broch. in-4°.

Par M. Toulouzan : l'*Ami du bien* (3e cahier, 2e année).

Par M. Dannery : *Anales de ciencias, agricultura, commercio y artes*, cahiers d'août et de septembre.

Par la Société de la Charente : *Annales de cette société*, cahiers de septembre et d'octobre.

Par les auteurs : *Plusieurs numéros du Globe.*

DOCUMENS ET COMMUNICATIONS.

Empire Birman.

Des détails géographiques fort curieux viennent d'être donnés sur ce pays par M. Crawfurd, envoyé l'année dernière à la cour d'Ava, pour négocier un traité de commerce entre le gouvernement de l'Inde britannique et celui des Birmans.

La légation anglaise ayant remonté le fleuve Irawadi depuis son embouchure jusqu'à la capitale, dans une étendue de 184 lieues, elle a pu juger qu'on avait singulièrement exagéré la population de cette partie de l'Asie orientale, qui, dans plusieurs récits, est élevée de 17 à 19 millions, et même portée jusqu'à 33 millions. Les villes d'Ava, Amérapura et Sakaing forment, avec les territoires qui en dépendent, la province la plus peuplée et la mieux cultivée de l'empire ; cependant le nombre des habitants déduit

de celui des maisons, qui est attesté par des documens publics, n'excède pas 354,000. La capitale ne renferme guère que 30,000 personnes, et il n'y a pas dans tout l'empire plus de 13 grandes villes qui possèdent une population de 10,000 habitans.

Les terrains d'alluvions s'étendent jusqu'à 100 lieues du littoral. Le delta de l'Irawadi a 87 lieues de long; le fleuve a communément une largeur de 600 mètres, qui dans quelques endroits est réduite à 60; ses eaux sont élevées de 20 à 30 pieds par les pluies périodiques; ses diverses embouchures sont navigables pour les grands bâtimens. L'un de ses affluens, qui est appelé l'Ataran, peut être remonté, dans un espace de 17 lieues, par les navires de 400 tonneaux. D'immenses forêts de bois de tek, propres aux meilleures constructions navales, ne sont éloignées de ses bords que de 25 lieues.

La région montagneuse commence immédiatement au-delà du delta, et continue jusqu'à la ville d'Ava, par 21° 50′ de latitude. En la traversant dans un espace de 83 lieues, en ligne droite, le fleuve est bordé par des collines de 300 à 500 pieds de haut. La base de ces reliefs est formée de brèches, de grès calcaires, d'argile cellulaire et de grandes stratifications de sable et d'argile. Les parties supérieures sont formées de pierre calcaire bleue et dans quelques endroits de marbre blanc d'une grande beauté; mais ce sont les couches alluviales de gravier les plus basses qui offrent au géologue les plus intéressantes découvertes. Elles contiennent, outre une multitude de coquilles pélagiques, des bois et des ossemens fossiles. Les savans voyageurs qui composaient la légation anglaise ont trouvé dans ces couches et ont recueilli des ossemens de mammouth, de rhinocéros, d'animaux ruminans, de crocodiles et de tortues. Parmi ces os, il y en a d'une grande dimension et complètement pétrifiés; leur grande dureté, ou peut être le peu de temps pendant lequel ils ont été roulés, a permis qu'ils conservassent généralement leur forme entière: et des parties considérables de squelettes, jointes à des dents, donnent l'espoir de déterminer leurs genres

et leurs espèces. Ces ossemens, ainsi que les bois fossiles, ont été trouvés à la superficie des couches de gravier ; les mieux conservés sont ceux recueillis aux environs de puits de pétrole, épars sur une aire de 16 milles carrés, et si abondans, qu'on obtient chaque jour cinq à sept hectolitres de ce liquide, qui se vendent 10 à 15 sous le quintal, pour servir d'huile à brûler.

Il y a lieu de croire que les grandes chaînes de montagnes qui séparent d'un côté l'empire birman du royaume d'Arracan, et de l'autre du royaume de Siam, sont de formation primitive ; et l'on a trouvé du granite, des quartz et des schistes micacés, dans leurs ramifications, qui s'étendent jusqu'à la nouvelle ville d'Amherst. Dans la province de Martaban, des collines sont entièrement formées de quartz. On y emploie, pour faire de la chaux très-pure, de la pierre calcaire bleue des montagnes, qui constitue d'immenses rochers isolés au milieu des plaines, et s'élevant brusquement à une hauteur verticale de 300 à 500 pieds, et même, dans un endroit, jusqu'à 1500. L'un de ces rocs, qui borde pendant plusieurs centaines de mètres le cours de l'Ataran par un mur perpendiculaire, s'ouvre au milieu pour donner passage à une branche de la rivière qui coule avec tranquillité sous une arche naturelle de l'aspect le plus pittoresque.

Les mines principales du pays sont celles de fer, d'étain et d'antimoine. Cependant il y a des mines d'argent vers la frontière de la Chine, qu'on dit être exploitées avec de grands avantages par l'industrie persévérante des habitans de cet empire voisin. Les mines célèbres de saphirs et de rubis, qui fournissent les plus belles de ces pierres précieuses, sont situées à cinq journées de marche d'Ava, à l'est-sud-est de cette ville. Les principales espèces qu'on en obtient en grande quantité sont : le rubis oriental, qui est rare et d'un haut prix ; le saphir bleu, qui est plus commun et dont les échantillons pèsent jusqu'à 950 carats ; le saphir rouge, le rubis spinelle, le blanc, le jaune, le vert, l'opale, l'améthyste, la saphir girasol, le bleu avec des reflets pourpres, etc.

L'exploration botanique, confiée aux soins du docteur Wallich, a surpassé par ses succès l'attente qu'on en avait conçue. Seize mille plantes, dont 500 espèces nouvelles, ont été recueillies par ce botaniste, qui avait obtenu du gouvernement birman la permission de pousser ses recherches jusqu'aux montagnes situées à sept lieues d'Ava. On compte parmi les acquisitions importantes plusieurs espèces inconnues de végétaux utiles ou agréables : sept espèces de chênes, deux de noyers, deux de saules, un rosier, un poirier et un framboisier nouveaux pour l'Europe. Les différentes mimosas qui fournissent le catéchu ont été reconnues, et les moyens d'en extraire ce produit ont été observés, ainsi que ceux par lesquels on obtient le vernis d'un arbre qu'on a découvert et décrit. Les montagnes, qui ont jusqu'à 4000 pieds d'élévation, ont offert plusieurs plantes de l'Himalaya; mais la plus grande partie de leur flore est rare et précieuse. Dans les parties basses du pays, les végétaux ont des rapports avec la flore de l'Indostan; mais un grand nombre d'entre eux sont nouveaux et du plus grand intérêt pour la science botanique et l'économie domestique. Les forêts de bois de tek ont été reconnues, et les moyens de les explorer ont été appréciés. On en a trouvé deux vers les sources d'Ataran : l'une, qui a cinq milles de large, contient beaucoup d'arbres dont la circonférence est de 18 à 19 pieds.

La zoologie n'a pas donné des acquisitions aussi remarquables que la botanique. Les seules espèces qu'on ait découvertes et qu'on croit nouvelles sont : deux ou trois animaux de la famille du tigre, mais de dimensions inférieures; une taupe, un chien, et deux faisans. Plusieurs singularités dignes d'observation ont été soigneusement décrites. De ce nombre est le célèbre éléphant blanc, qui semble un apanage nécessaire de l'autorité souveraine parmi les peuples indous-chinois. Celui existant maintenant à Ava est un albinos mâle âgé de 25 ans. On doit mentionner encore un homme chevelu de la tête aux pieds, y compris la face et les oreilles, qui sont couvertes de poils longs de huit pouces. Le plus jeune des enfans de cet homme offre le même phénomène.

Les recherches historiques n'ont pas été sans quelques succès. On s'est procuré des tables chronologiques contenant les principaux événemens de l'histoire birmane, qui remonte jusqu'à l'an 543 avant notre ère. Les premiers monarques qui vinrent, dit-on, de l'Inde, fixèrent le siége de leur gouvernement à Prome, où il subsista 336 ans. L'an 107 de J.-C., Pugan devint la résidence royale, et elle a continué à l'être pendant douze siècles. En 1322, Sakaing devint capitale de l'empire; en 1364, ce titre fut transféré à Ava, qui l'a conservé pendant 369 ans, et qui l'a recouvré en 1822, après une suite de changemens, sans autre motif que la volonté capricieuse du monarque. Chacune de ces mutations est attestée par de vastes ruines, attendu qu'en perdant le titre de capitale, la ville qui le possédait perd ses priviléges et sa population. Les Birmans comptent 128 rois depuis la fondation de leur monarchie, ce qui donne un peu plus de dix-sept ans à chacun de leurs règnes. C'est trois fois la durée de ceux des empereurs romains.

Débordement extraordinaire dans les environs de Smyrne.

Les pluies qui sont tombées sans discontinuation du 30 novembre au 2 décembre, ayant occasionné la fonte des neiges sur les montagnes environnantes, firent descendre une quantité d'eau prodigieuse et dont on n'a pas eu d'exemple depuis quinze ans dans ce pays. Le village de Bournabat, situé au pied d'une montagne à deux lieues N.-E. de Smyrne, habité en partie par des négocians français, a été menacé, le 30 novembre, d'une ruine complète. La digue du torrent (le Meles) qui roule à l'ouest de ce village se rompit, et déjà les rues étaient inondées; l'eau s'y précipitait à une profondeur d'un pied et demi, lorsque l'agha fit un appel aux habitans qui dans un moment furent réunis au nombre de plus de 300, réparèrent en moins de deux heures la digue rompue, et sauvèrent ainsi leurs habitations et les charmantes maisons de campagne des Européens établis à Smyrne.

OBSERVATIONS *sur la navigation de la mer Noire, et projet d'établissement de nouveaux phares sur le Bosphore de Thrace, extrait d'une lettre d'un capitaine de la marine marchande, adressée au rédacteur du Spectateur Oriental, à Smyrne.*

Constantinople, le 7 décembre 1827.

Les terres qui avoisinent le Boghaz ou détroit de la mer Noire, n'offrent aucun signe de reconnaissance bien saillant, les phares qui l'éclairent ne sont pas visibles à six milles en mer, et malheureusement encore pour les navigateurs, il y a du côté de la Romélie un faux détroit qui, par un temps brumeux et lorsqu'après une route souvent interrompue, on se trouve sans le savoir, dans une fausse direction, peut tromper, et trompe souvent les pilotes les plus expérimentés. Joignez à cela les violentes et fréquentes tempêtes qui se font sentir dans ces parages, et vous ne serez plus étonné des nombreux naufrages qui viennent chaque année augmenter la crainte des marins, et ajouter à la terrible renommée de cette mer inhospitalière.

Il est positif que le manque de reconnaissances sur la côte aux approches du détroit, et le peu d'effet des phares qui l'éclairent, sont des causes certaines de la perte d'une infinité de navires. Les bâtimens qui partent de Tangarock, d'Odessa ou du Danube, profitent presque toujours d'un vent favorable qui les pousse avec rapidité vers le Boghaz, et qui dans une route directe, ne pouvant leur donner qu'une différence insensible entre leur position réelle et leur position estimée, les conduirait nécessairement à bon port, s'ils étaient assurés d'apercevoir à l'approche de la côte, une reconnaissance positive soit de jour, soit de nuit. Mais la crainte bien fondée de ne rien reconnaître de jour par le brouillard, ou la pluie qui accompagne presque toujours le vent du nord dans ces parages, la crainte plus grande encore de ne rien apercevoir de nuit, forcent les capitaines de se tenir à la cape à une distance plus ou moins grande de la côte, pour attendre la fin de la tempête ou

un ciel moins obscur ; mais souvent trompés dans leur attente, ils sont obligés de prendre la détermination désespérée de faire route pour l'entrée du détroit. Or, après plusieurs jours de cape sur une mer agitée par des vents d'une violence extrême, lorsque le ciel, toujours obscurci par les nuages, ne permet aucune observation astronomique, et laisse sans effet l'excellent usage des montres marines, lorsque de plus le navire est maîtrisé par les courans, comment un capitaine peut-il connaître sa position, et sans la connaître comment peut-il déterminer avec précision la direction qu'il doit suivre ? Dans un espace très-resserré, où une différence tant soit peu importante peut devenir funeste, il faut un bonheur inespéré pour rencontrer juste l'entrée du détroit, et si on la manque, on se trouve dans la nécessité absolue de faire côte, et il faut le dire, cette nécessité est encore augmentée par l'habitude de charger les bâtimens au point de leur ôter souvent toute espèce de possibilité de s'élever de la côte, quand une fois ils y sont affalés.

Les intérêts du commerce et de l'humanité, compromis presque chaque jour dans une navigation aussi importante que celle de la mer Noire, réclament instamment l'établissement sur l'un et l'autre bord du Boghaz, et dans des positions favorables, de deux grands phares, comme ceux qu'on voit sur les côtes de France et d'Angleterre, et qui s'aperçoivent à trente milles en mer. Il serait même nécessaire que l'un des deux phares fût double, afin d'éviter les méprises que peuvent produire des feux étrangers qui se font apercevoir quelquefois sur la côte. Il serait presque aussi important qu'on pût obtenir la construction d'un obélisque, ou de tout autre ouvrage placé sur la crête d'une des montagnes qui entourent le Boghaz, ce serait une reconnaissance nécessaire pour un temps clair, et encore avantageuse dans les temps de brouillard et de pluie, lorsque quelques éclaircis laissent apercevoir par intervalles des parties de la côte. Il suffirait donc au pilote qu'un de ces instans lui permît de saisir cette remarque qui le guiderait invariablement vers son but.

La construction de ces ouvrages exigerait la réunion des lumières de quelques marins expérimentés dans cette navigation.

Dans un temps où le gouvernement ottoman recherche avec une sollicitude qui ne se dément pas toutes les améliorations que peuvent exiger les intérêts de ses peuples, il serait facile de lui faire comprendre combien serait importante celle qui aurait pour résultat de sauver chaque année une foule de marins, de navires et de cargaisons. Nul doute qu'il ne se prêtât à l'opérer, si quelqu'un des personnages influens qui résident à Constantinople, entreprenait la noble tâche de lui présenter un travail tout fait et d'en solliciter l'exécution avec le zèle d'un ami de l'humanité. Quant à la dépense, elle serait facilement couverte par le droit, dit de phare, auquel on pourrait imposer chaque navire à l'entrée dans la mer Noire; droit que les capitaines acquitteraient non seulement sans murmurer, mais même avec reconnaissance pour le gouvernement qui aurait ainsi établi l'impôt le plus profitable à la navigation et au commerce.

Tempête sur Bakou. — Eruption d'un volcan.

Le 15 décembre une tempête du N.-O. extrêmement violente éclata sur Bakou. Le lendemain vers 5 heures de l'après-midi, on entendit à 4 werstes (1), au nord du village de Jokmali, situé à 15 werstes au N.-O. de cette ville, un bruit semblable à de fortes détonations d'armes à feu, suivi de l'apparition d'une colonne de feu d'une hauteur extraordinaire qui brûla pendant trois heures consécutives, se réduisit progressivement jusqu'à n'avoir plus qu'une archine (2) de haut, et continua de brûler ainsi

(1) Le *werste* répond à très-peu près à un kilomètre ou un quart de notre petite lieue de 2,000 toises.

(2) L'*archine* vaut un peu plus de deux pieds de roi.

pendant 24 heures environ. Ce foyer occupait un espace de plus de 200 sajènes (1) de long sur 150 de large. Dès le commencement de son éruption qu'accompagnaient des commotions souterraines, imitant le fracas du tonnerre, ce volcan a lancé des pierres calcinées de différentes espèces et des colonnes d'eau qui s'en dégagent encore, mais dont l'élévation est devenue beaucoup moindre.

L'emplacement de cette éruption se trouve sur un plateau d'environ 2 werstes de circonférence, de niveau avec les sommets des montagnes qui nous entourent au S., au N. et à l'O., ainsi que quelques autres très-élevées; ce plateau descend vers la mer Caspienne, à l'E. par une déclivité de 20 werstes de long qui commence à sa partie septentrionale. On n'y a point trouvé de cratère, comme il arrive ordinairement en pareil cas: au contraire, l'emplacement d'où s'échappa la colonne de feu, s'est soulevé de plus d'une archine, et dans quelques endroits d'un peu moins : il offre l'aspect d'un terrain qui aurait été fouillé de main d'homme, et dont le sol est formé de pierres calcinées, d'une vase argileuse assez épaisse, et d'autres matières brûlées qu'il n'a pas encore été possible de reconnaître en détail, par la raison que jusqu'à présent on peut à peine y marcher, même avec les plus grandes précautions. L'on y voit encore du feu, et dans tout l'emplacement de l'éruption les flammes s'échappent aussitôt que l'on y remue la terre. Ce feu diffère en tout de celui qui brûle à 30 werstes de là, près du temple des Indiens; sa couleur est rouge. Il ne s'en exhale aucune odeur, et l'atmosphère qui l'entoure n'est point altérée, tandis que le feu du temple est d'une couleur pâle, dégage beaucoup de gaz acide sulphurique, et rend l'air du voisinage pénible pour la respiration. Vers la partie méridionale de l'emplacement circulaire de la nouvelle éruption, l'on aperçoit une espèce de source bourbeuse, dont il s'élève sans interruption des boursouflures d'un demi-pied de haut et d'un pied et demi de circonférence ; les colonnes de

(1) La *sajène* égale trois archines.

cette substance fangeuse s'élancent parfois à une archine et plus; la source a environ 15 archines de périphérie.

On a reçu à Tiflis quelques échantillons des laves de ce volcan; elles ont paru composées de pierres calcaires lamellées, entremêlées de particules très-menues et de petites lames de talc; d'un côté elles offrent des cristaux rhomboïdes de spath calcaire, et sont imprégnées de vapeur de naphte dont l'inflammation a probablement nourri cette éruption incandescente. Un employé des mines a été envoyé sur les lieux pour examiner avec le plus grand soin l'état actuel des choses et chercher tous les détails relatifs à ce phénomène remarquable.

Accroissemens de la puissance russe en Asie.

M. *Klaproth* a récemment communiqué à la Société asiatique, dont les utiles travaux sont aujourd'hui si justement appréciés, une carte de la Russie d'Asie, sur laquelle il a marqué les *Nouvelles frontières de l'empire russe* dans cette partie du monde. Le travail de ce savant orientaliste nous a paru d'un assez grand intérêt pour faire connaître ici le compte qu'il en a lui-même rendu.

« Ce n'est, dit-il, que par la force des armes que les Russes ont étendu leur puissance sur ces vastes contrées, habitées par des *Kirghiz-Khaïsaks* et d'autres tribus nomades; c'est par l'appât du gain qu'elle a laissé entrevoir aux chefs de ces peuples, que la cour de Saint-Pétersbourg est parvenue à les soumettre à ses lois, et à les disposer à ne plus gêner le commerce des caravanes qui vont annuellement d'Orenbourg et de la frontière russe de Sibérie à *Bokhara* et dans d'autres villes de l'Asie-majeure.

» A peine les princes Kirghiz étaient-ils entrés en négociations avec les agens du gouvernement russe, qu'on eut soin d'entourer le pays du côté de l'Ouest, d'une ligne de postes militaires, destinés à les tenir en respect, et à les empêcher de changer de dispositions. Cette ligne est gardée par des Cosaques et par d'autres troupes.

Comme ces postes ne sont pas indiqués sur nos cartes, je donnerai ici une courte description de cette limite. Elle commence au fort *Zverinogolovska*, suit la rive gauche de l'*Abouya*, et va jusqu'au lac *Dengliz-Koul;* de là, elle se dirige au Sud, puis au Sud-Est par les redoutes d'*Aclikoulskaya*, *Tchiyanli*, *Danabika*, *Gipsovoï*, *Naourvoumskaya*, *Kabanoï*, *Kaïkoupa*, *Sari-Touraï* ou *Tchernaya*, *Moukourkoupa*, *Alebastrovoï* et *Yalamiuskoï*, nouvellement construites. Cette dernière est située sur la rive droite du *Yalama-Tourgaï* qui coule à l'Ouest et va se réunir au *Tourgaï*. La nouvelle frontière se dirige de là au Sud-Est, et atteint les montagnes, qu'elle suit dans une étendue considérable. Plus loin, elle entoure la partie supérieure du *Yao-Yakhchi* et ses affluens, continue à filer au Sud-Est, jusqu'aux montagnes *Khaltaï*, et aux sources de l'*Akbouta;* se dirige de là au Sud vers le grand lac *Balkhach* qu'elle coupe vers le milieu, passe au Sud des lacs *Alak-tou-goul* et *Ala-koul*, tourne au Nord vers le *Saïsan*, touche presque à sa pointe occidentale, et finit au Nord-Est vis-à-vis de *Boukhtarminsk*, à la gauche de l'*Irtyche*, qui faisait auparavant la frontière entre la Sibérie et le pays des *Kirghiz*.

» Outre les redoutes situées le long de cette nouvelle limite, la Russie a aussi construit trois forts dans le milieu des pays nouvellement acquis; *Alexandrovskaya* sur la *Noura*, *St-Nicolas* au Nord du lac *Karaya* et *Saint-Constantin* auprès du mont *Yakhchi-yanghistou*. Ces forts protègent les riches mines de cuivre et de plomb qu'on a commencé à exploiter; celles d'*Anninskoï* et de *Saint-Constantin*, dans le voisinage du lac *Aïr-tau; Gourievskoï* sur les bords de l'*Ichim;* celles de *Baganou* et d'*Araktcheevskoï*, sur les rives du *Tersekan;* celles de *Mys-tau* et d'*Alexandrovskoï*, dans les monts *Oulou-tau;* celles de *Kart* et de *Blagodatny* sur la *Nouru;* celles de *Mikhaïlovskoï*, *Netchayannost*, *Marinskoï*, *Wolkonskoï* et *Iélisavétinskoï*, dans les montagnes desquelles sortent les rivières qui forment l'*Yar-Yakhchi;* enfin les mines de cuivre de la montagne *Kea-Koslan* et celles de *Kambaou*, qui se trouvent à peu de distance au Sud-Ouest du fort *Yamychevskaya*, sur l'*Irtyche*.

» Par cette nouvelle extension, la frontière russe n'est plus éloignée que de 280 lieues d'*Atok* sur l'Indus, et l'est beaucoup moins de *Bokhara*.

» Une partie des Kirghiz, enclavés par cette nouvelle démarcation dans le territoire russe, dépendait autrefois de la Chine, c'est-à-dire que ces Kirghiz envoyaient tous les trois ans à *Peking* des présens, en échange desquels le gouvernement chinois leur en faisait qui valaient cent fois plus; mais c'étaient des voisins très-remuans et très-incommodes : il est donc probable que les Chinois ont consenti sans peine à les voir ranger sous la domination des Russes qui sauront les tenir en respect.

» Il est également permis de présumer que les Russes n'en resteront pas là. La facilité avec laquelle ils se sont emparés d'une partie du *Turkestân*, nommé vulgairement *indépendant* leur donnera envie d'occuper de la même manière tout le pays des Kirghiz jusqu'à la frontière du Khanat de *Bokhara :* ils le feront avec d'autant plus de facilité, que de pareils agrandissemens sont toujours ignorés, et ne sont jamais contestés par les puissances de l'Europe.

» Une fois établis dans le pays des Kirghiz, qui n'est pas partout une steppe aride, et qui renferme des terres et des prairies très-fertiles, des forêts touffues et des montagnes, les Russes peuvent y envoyer des colonies militaires, y établir des fonderies près des mines de cuivre; préparer tout l'attirail militaire nécessaire pour une campagne; et compléter leur cavalerie avec les excellens chevaux de l'Asie moyenne pour l'achat desquels feu M. Morcroft fut expédié en Boukharie par le gouvernement anglais de l'Inde. Ils peuvent aussi faire des routes commodes, et en peu d'années, se préparer à des conquêtes ultérieures. Elles commenceront vraisemblablement par *Kokand*, *Samarkand*, *Bokhara* et autres petits *Khanats* qui séparent la Russie de la Perse et de l'Inde. »

(*Journal de la Société Asiatique.*)

Colonie anglaise de l'île Melville.

Par sa position, l'établissement que les Anglais avaient formé dans l'île Melville, semblait appelé à jouir d'une prospérité toujours croissante; on avait conçu de grandes espérances. On croyait que plus favorisé encore que Singapore, Melville deviendrait le centre de relations importantes, surtout avec les naturels des grandes îles de l'Archipel indien, et les Chinois; mais loin d'être couronnées du succès que l'on avait tout lieu d'attendre, les tentatives que l'on a faites, ont pour ainsi dire échoué. A la défiance, ou à l'indifférence qu'ont montrée les Malais, et qui les a tenus constamment éloignés du port où on les appelait, se sont réunies d'autres causes qui ont puissamment influé sur le sort de cette colonie. Il a fallu s'occuper de sa propre défense; car les indigènes du golfe de Carpentarie plus féroces encore, s'il est possible, que ceux du midi de l'Australasie, n'ont cessé de jeter l'alarme parmi les nouveaux colons, contre lesquels ils ont commis de nombreux actes d'hostilité. On a en vain essayé, soit d'obtenir leur amitié, soit de se faire craindre d'eux, en sorte que la seconde année écoulée, on désespérait encore de pouvoir même reconnaître l'intérieur de l'île. Dans la réalité, c'est à peine si l'on est parvenu à cinq ou six lieues au-delà de la côte.

Excursion faite dans l'Amérique septentrionale.

M. G. B. *Basch*, qui fit en 1825 cette excursion, est le pasteur de la commune protestante de *Curaçao*. Se trouvant amené par les circonstances, à New-York, il en a profité pour faire une *excursion sur la rivière d'Hudson*. A l'exemple de tant d'autres voyageurs, il est monté sur un bateau à vapeur pour aller visiter les cataractes du Niagara, et les eaux thermales et minérales de Libanon, de

Balston et de Saragota. Ce qui le frappa, surtout, à sa sortie du port de New-York, ce fut la beauté du paysage qu'il avait de tout côté devant lui. La navigation par la vapeur est tellement en usage aux Etats-Unis, qu'il y vit, à la fête que l'on célébra à l'occasion de l'ouverture du *canal de l'Erié*, jusqu'à 22 bateaux du même genre de celui sur lequel il naviguait. Plusieurs de ces bateaux traînaient après eux des barques de sûreté. Sur les monts Catskile, on aperçoit dans le voisinage de deux belles cascades, et à 3000 pieds au - dessus du niveau de la mer, une grande auberge qui paraît être très-fréquentée dans la belle saison. On arrive en 24 heures de New-York à *Albany;* c'est là que la rivière d'Hudson cesse d'être navigable. Albany est une ancienne colonie hollandaise. La langue mère est encore très-répandue sur les bords de l'Hudson; cependant, l'anglais prédomine, et éteint peu à peu le langage primitif. Les descendans des Hollandais conservent encore la foi de leurs pères; ils ont continué de rester fidèles à l'église réformée hollandaise. Tous les ans ils tiennent un synode, tantôt à Albany, tantôt à New-Brunswick, où ils possèdent aussi un collége, ou à New-York, où ils comptent sept églises. La ville d'Albany, siége du sénat et de toutes les autorités supérieures de l'état de New-York, n'a de remarquable que le grand bassin que l'on a creusé dans l'Hudson, pour servir de canal à l'Erié. Les bateaux du canal s'y réunissent, et on les y décharge pour mettre les marchandises dans de plus gros bateaux destinés à les transporter par l'Hudson, à New-York. On en voit quelquefois partir d'Albany, trente ou quarante à la fois.

Vingt-cinq milles à l'est d'Albany, se trouvent les eaux du *Libanon.* Les eaux thermales jaillissent des montagnes qui séparent les états de New-York et de Massachusetts; de là, on jouit de vues charmantes. Une communauté de quakers trembleurs s'est établie à Libanon même. Les sources de *Balston* et de *Saragota* sont situées à 26 et à 33 milles au nord d'Albany; elles attirent des milliers de voyageurs, on s'y croirait à Spa ou à Plombières. Les eaux, quant

à leur nature, se rapprochent de celles de Spa et de Seltz ; mais le pays ne peut être comparé à l'admirable scène du Libanon.

Relevé des côtes des anciennes possessions espagnoles et des Antilles.

M. Cortes, ancien capitaine de vaisseau au service d'Espagne, fut chargé par cette puissance de faire le relevé de toutes les côtes des anciennes possessions et des îles espagnoles dans l'Amérique et dans les Antilles. Cette opération a été faite avec tout le soin et toute l'exactitude que l'on devait attendre de l'habileté du capitaine Cortes, un des meilleurs officiers de la marine espagnole. Aujourd'hui cet important travail se publie sous la direction même de M. Cortes, ancien contre-amiral du Mexique. La gravure n'ayant pu s'effectuer au Mexique, le contre-amiral a été envoyé à Philadelphie en 1824, pour en suivre la publication. Déjà la première partie de cet important ouvrage pour la marine et pour la géographie a vu le jour. Elle se compose de 42 planches, format petit in-folio.

Découverte de perles fines dans la province de Goyas, au Brésil.

On vient de découvrir dans la province de Goyas, au Brésil, et par les soins du président de cette province, un produit nouveau qui contribuera sans doute à la prospérité du pays. Personne n'avait encore pensé que les coquillages qui abondent dans les *lacs des salines*, contenaient des *perles fines* qui forment une des branches principales des richesses de l'Orient. Le président, M. *Gaëtano Lopes Gama*, a fait procéder à l'examen de ces coquillages, et l'on a trouvé dans le petit nombre de ceux que l'on a examinés, quatre perles parfaites, dont une grande, du poids de 5 grains, et trois petites, toutes d'une forme ronde et d'une belle eau.

Accroissement progressif des revenus du Brésil.

Les revenus du Brésil sont évalués, terme moyen, à 3,000,000 liv. st. (75,000,000 fr.) Ils sont montés, en 1824, à près de 4,000,000 liv. st. Dans les années antérieures ils n'avaient point atteint cette somme, comme on en peut juger d'après les renseignemens qui suivent :

En 1808.....	546,284 liv. st.
En 1818.....	2,043,885
En 1819.....	2,451,504
En 1820.....	2,748,142

Cette amélioration sensible dans les revenus du Brésil, est due surtout aux nouvelles institutions, qui ont eu déjà une grande influence sur le sort du pays.

ERRATA DU N° 55.

Pag. 198, ligne 13, *au lieu de* trois quarts de la population, *lisez* un grand nombre de personnes.

Ibid., lign. 21, 1re col., *au lieu de* Bonsejo, *lisez* Consejo.

Ibid., lign. 24, *ibid.*, *au lieu de* par Guacave é Valencia, *lisez* par Guacave a Valencia.

Ibid., lign. 21, 2e col., *au lieu de* Babuyao, *lisez* Cabuyao.

Ibid., lign. 25, *ibid.*, *au lieu de* Guibor, *lisez* Quibor.

Pag. 199, lign. 3, 1re col., *au lieu de* Truxillo, *lisez* Trusillo.

Ibid., lign. 7, 2.e col., *au lieu de* Berrito, *lisez* Cervito.

Ibid., lign. 8, *ibid.*, *au lieu de* Capitanyo, *lisez* Capitanejo.

Ibid., lign. 12, *ibid.*, *au lieu de* Serinza, *lisez* Sevinza.

Pag. 200, lign. 3, 2e col., *au lieu de* Barangeailla, *lisez* Baranquilla.

Ibid., lign. 3, 2e col., *au lieu de* dans la mer où passe Cartagena, *lisez* où l'on passe à Cartagena.

Ibid., lign. 7, *au lieu de* Adujelah, *lisez* Audjelah.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

ANNUELLE

Tenue dans l'une des Salles de l'Hôtel-de-Ville, le 14 Décembre 1827,

SOUS LA PRÉSIDENCE

DE

S. Ex. le Comte CHABROL DE CROUSOL,

Pair de France, Ministre de la Marine et des Colonies.

Procès-Verbal *de l'Assemblée générale du* 14 *décembre* 1827.

La dernière assemblée générale de la Société de géographie, pour l'année 1827, ayant été fixée au 14 décembre, les membres qui la composent se sont réunis à cet effet, dans une des salles de l'Hôtel-de-ville.

Son Excellence le comte Chabrol de Crousol, ministre de la marine et des colonies, président titulaire de la Société, occupe le fauteuil, et ouvre la séance à huit heures du soir.

Dans un discours, écouté avec intérêt par un auditoire nombreux et choisi, Son Exc., après avoir payé un juste tribut de louanges aux savans voyageurs des quatre derniers siècles, retrace d'une manière rapide les services plus modernes rendus par le corps des officiers de la marine, à la géographie, au commerce et aux sciences; il rappelle les principaux résultats obtenus pendant les voyages de circumnavigation des corvettes du roi, *l'Uranie* et

la Physicienne, *la Coquille*, *la Thétis* et *l'Espérance*, enfin ceux que mettent en droit d'attendre les talens, déjà éprouvés, des navigateurs qui sillonnent en ce moment les mers sur la corvette *l'Astrolabe*.

L'important travail exécuté sous la direction de M. Beautemps-Beaupré pour la levée et la publication de la carte hydrographique de France; celui de M. le capitaine de vaisseau Gauttier, sur le littoral de la Méditerranée, de la mer de Marmara et de la mer Noire; de M. de Hell sur les côtes de Corse; de M. l'amiral Roussin sur celles de l'Afrique occidentale et du Brésil, sont tour à-tour passés en revue.

Son Exc. annonce en finissant que S. M. venait, par sa sanction royale, de consacrer l'existence de la Société de géographie, dont elle avait homologué les statuts. Cette nouvelle, accueillie par de vifs applaudissemens, prouve à quel point la Société sait apprécier un témoignage aussi honorable de la bienveillance et de la protection du souverain. Une ampliation de l'ordonnance de S. M. est déposée sur le bureau (*Voyez* pag. 241).

Au discours de M. le président succède la lecture du dernier procès-verbal, puis celle de la correspondance. MM. Quoy et Gaimard, par une lettre adressée à M. le capitaine de vaisseau Louis de Freycinet, font connaître les principales circonstances de la navigation de *l'Astrolabe* depuis son départ de France jusqu'à son arrivée à la *Baie-des-Iles* de la Nouvelle-Zélande. (*Voy.* p. 294).

M. le conseiller-d'état, directeur-général des ponts et chaussées et des mines, écrit à la Société pour lui annoncer l'envoi d'un mémoire, ou tableau détaillé du nivellement du département du Gard, et d'un relevé de la hauteur de quelques points du département de la Meuse, au-dessus du niveau moyen des eaux de l'Océan; M. le directeur-général promet d'envoyer incessamment la suite de ce dernier travail.

M. le président fait connaître les noms ci-après des membres nouvellement admis dans la société (*Voyez* page 342).

La Société reçoit l'hommage de divers ouvrages qui lui sont offerts par leurs auteurs. (*Voyez* page 293.)

Au nom de la commission centrale, M. Jomard, son président, met sous les yeux de l'assemblée le tome II du Recueil des Mémoires de la Société. Il annonce que plusieurs savans étrangers commencent à concourir à la formation de ce recueil par la communication d'ouvrages inédits; que d'utiles mesures vont être prises pour répandre au loin les programmes et les réglemens de la Société, d'où résultera nécessairement une augmentation dans le nombre de ses membres, et par suite dans ses ressources pécuniaires; dès lors on pourra donner plus de développement aux encouragemens accordés aux voyageurs et à la distribution qu'on a commencé de leur faire d'instrumens propres aux observations scientifiques.

Dans l'espoir de concourir efficacement à la prospérité de la Société, la commission centrale fait connaître, par le même organe, le texte d'un article supplémentaire à ajouter aux statuts et d'après lequel on pourra recevoir, sous le titre de *membres donateurs*, les étrangers et les régnicoles qui s'engageront à payer, lors de leur admission et une fois pour toutes, une somme dont le *minimum* est fixé à 300 francs. Ce don tiendra lieu de souscription annuelle. (*Voyez* page 333.)

Après ces communications intéressantes, la parole est donnée à M. de Larenaudière, secrétaire-général de la commission centrale, qui, dans un écrit élégant et riche de faits, rend à la Société un compte méthodique de ses travaux pendant le dernier semestre. Il montre les progrès de la géographie durant cette période, les pertes qu'elle a eu à déplorer, ce qui le conduit à rappeler les services qu'ont rendus à la science, dans des degrés divers, feu MM. de Laplace, Malte-Brun et Jacotin. Un coup d'œil jeté sur les entreprises géographiques qui s'exécutent en ce moment dans les différentes parties du globe, complète le rapport de M. le secrétaire-général.

L'heure avancée ne permettant pas de s'occuper des communi-

cations qu'on avait eu l'espoir d'entendre de la bouche de MM. le baron Roger et Pacho, on passe à la lecture du compte des recettes et des dépenses de l'exercice 1826-1827, rendu par M. le trésorier. Il résulte de cette pièce qu'au 14 décembre 1827, la Société possédait un actif de 23,803 f. 23 c. (*Voyez* page 348.)

La séance est terminée par le dépouillement du scrutin pour la nomination à une place vacante dans le sein de la commission centrale. M. Pacho ayant réuni la presqu'unanimité des suffrages, son nom est proclamé par M. le président, et la séance levée à onze heures du soir.

NOUVEAUX MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Antoine-Dominique Berlingeri, négociant à Bastia.

Boucher, correspondant de l'Académie des Sciences de l'Institut, et ancien directeur des Douanes Royales.

De Chantereyne, conseiller à la Cour de cassation.

Léonard Chodzko, candidat en philosophie de l'université de Wilna.

Favier, professeur au collége royal de Charlemagne.

Gargin de Tassy, orientaliste.

Prosper Gérardin, chargé d'une mission dans le Sénégal.

Jubelin, commissaire principal de la marine, gouverneur du Sénégal.

Mauguin, avocat

Michaux, botaniste voyageur.

Molinos, architecte de la préfecture de la Seine.

De la Pylaie, naturaliste.

Louis Rembielinski, de Warsovie.

Henri Ternaux.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Par M. le comte de Villeneuve : *Statistique du département des Bouches du Rhône.* (1re livraison de l'Atlas.)

Par M. Brué : *Carte de l'Allemagne comprenant les états de la confédération germanique. — Carte générale, physique et routière de la monarchie autrichienne. — Carte de la Russie occidentale et du royaume de Pologne.* Paris, 1827. 3 feuilles.

Par M. le chevalier Lapie : *Carte générale de la Turquie d'Europe et de la Grèce.* Paris, 1827.

Par MM. Perrot et Aupick : *Nouvel Atlas de la France* (26e à 34e livraisons).

Par MM. Meissas, Michelot et Charle : *Nouvelle Géographie méthodique destinée à l'enseignement,* avec un atlas.

Par M. Podczazynski, au nom de M. Lelewel : *Découvertes des Grecs et des Carthaginois. — Recherches de l'Antiquité par rapport à la géographie,* avec un atlas. — *Histoire de la Géographie. — Notice historique sur les mesures de longueur chez les anciens. — Notice sur les Nations qui ont habité l'intérieur de l'Europe jusqu'au* 10e *siècle — Relations Commerciales entre les Phénicieus, les Carthaginois et les Grecs. — Description de la Scythie d'après Hérodote.*

Par M. Dezoz de la Roquette : *Histoire de l'Amérique par* W. Robertson, *traduite de l'anglais par* MM. Suard et Morellet, *revue, corrigée et accompagnée de notes, par* M. de la Roquette, 4e *édition, Paris,* 1828.

Par M. Warden : *L'art de vérifier les dates, depuis l'année* 1770 *jusqu'à nos jours, Paris,* 1826. (Tomes 9 et 10.)

Par M. E. Gauttier : *Carte des possessions arabes, grecques et lombardes, au* 10e *siècle, en Italie et en Sicile, avec la synonymie arabe d'après les historiens et les géographes orientaux.*

Par le même, au nom de M. le chevalier de Monticelli : *Dissertation sur les environs de Pouzzoles, et sur les champs Phlégréens.*

Par M. de Buch : *Carte physique de l'île de Palma.*

COPIE *d'une lettre écrite à M. le capitaine de vaisseau Louis de Freycinet, par MM. Quoy et Gaimard, à bord de la corvette de S. M.* l'Astrolabe, *baie of Islands* (*Baie-des-Iles à la Nouvelle-Zélande*).

Le 16 mars 1827.

Très-cher commandant, nous hasardons de vous donner de nos nouvelles par la voie des missions anglaises établies ici. Depuis deux mois, nous sommes sur les côtes de la Nouvelle-Zélande, et nous venons de terminer la Géographie de la moitié des deux îles qui forment cette terre, en décrivant une des branches d'un 8 de chiffre, c'est-à-dire qu'attéris au cap Foulwind (du vent contraire), nous avons suivi la partie Sud du détroit de Cook et côtoyé la partie Est de l'île septentrionale jusqu'au cap Nord. Ce qui, en y comprenant la baie Tasman et la rivière Tamise, forme un développement de côtes de trois cent soixante lieues, dont la géographie a été faite à la distance de quatre milles et souvent plus près.

Ce n'est réellement que d'à présent que la campagne de *l'Astrolabe* a commencé, au milieu des plus grands périls qui, trois fois, ont failli entraîner notre perte complète, tant la navigation est difficile dans ces parages, sujets à de si fréquens coups de vent, même dans la saison la plus favorable.

Le mauvais temps empêcha M. d'Urville de commencer la géographie à la baie Dusky; elle ne fut prise qu'au cap Foulwind, et de là jusqu'au détroit de Cook; nous ne vîmes que des montagnes escarpées et sans port. La baie Tasman, seulement indiquée sur les cartes, est une espèce de golfe, sain partout, d'une quarantaine de lieues de tour, renfermant une foule d'excellens mouillages, dont un a reçu le nom d'*Anse de l'Astrolabe*. M. d'Urville, supposant que ce golfe communiquait avec la baie de l'Amirauté, a cherché le passage et l'a trouvé. On mouilla le soir. Deux embarcations, envoyées pour connaître ce passage, furent entraînées vers le fond, avec une extrême rapidité, par un courant qui allait les briser sur

des récifs ; elles ne durent leur salut qu'au vent qui leur permit de se servir de leurs voiles. Dans cette circonstance, MM. Lottin et Gressien, qui les commandaient, faillirent renouveler la catastrophe arrivée à La Pérouse, au Port-des-Français. Cependant, dans la nuit, la position de la corvette devint très-critique, par l'effet d'une grosse mer, et sous une côte qu'on ne pouvait éviter en cas d'appareillage. Un des câbles rompit ; une seule chaîne nous retint, encore vit-on le lendemain que la patte de son ancre avait été brisée, et que par son seul moignon nous avions soutenu les efforts de la mer, qui, embarquant par l'avant, arrivait jusqu'à l'arrière.

Nous pûmes entrer dans la baie, au fond de laquelle se trouvait la passe ; nous y fûmes pris de calme et à la merci des courans qui entraînèrent *l'Astrolabe* avec son ancre, et la firent pirouetter dans tous les sens sur les rochers de la côte, comme il est difficile de s'en faire une idée. Nous ignorons comment il nous fut possible de les effleurer ainsi sans les heurter; car on en voyait, sous le beaupré, qui n'étaient pas recouverts de plus de trois à quatre pieds d'eau. De promptes manœuvres nous tirèrent de ce pas difficile; et, une heure après, nos géographes étaient sur le sommet des montagnes à reconnaître les environs, pendant que nous nous occupions de nos recherches d'histoire naturelle.

Cependant la passe fut reconnue : elle est hérissée de rochers à fleur d'eau, entre lesquels passent de rapides courans; sa largeur n'est que d'une demi-encablure; et les marées renversent si promptement qu'il n'y a qu'un quart d'heure où la mer y soit calme. Le soir, la corvette fut mise en appareillage dans le fil du courant, à un demi-mille de la passe; une mauvaise tenue et de très-fortes rafales nous firent craindre d'être entraînés la nuit, dans le lieu que nous devions franchir; et, le lendemain 28 janvier, à huit heures un quart du matin, nous nous y engageâmes, aidés d'un vent léger. Nous fûmes promptement au milieu du plus violent courant que nous ayons jamais vu, ayant à notre gauche les rochers que la mer blanchissait d'écume. La brise manqua, et *l'Astrolabe*

toucha deux fois, en inclinant même assez fortement. Néanmoins elle descendit majestueusement dans une vraie cascade de remous et de tourbillons d'eau. La manœuvre de M. d'Urville fut une manœuvre intrépide; et, dans l'instant où elle s'exécuta, il n'était pas sans intérêt de voir, sur des figures brûlées par le soleil, cette sorte d'anxiété que comportait la circonstance. Ce passage, qui a été nommé *Passe des Français*, établit une communication entre la baie Tasman et celle de l'Amirauté, et fait une île de toute la terre qui se prolonge, Nord et Sud, à peu près pendant l'espace de cinq lieues, dans le détroit de Cook.

En continuant la géographie de la côte, un coup de vent nous en écarta pendant quatre jours, après lesquels nous revînmes au point que nous avions laissé. Bientôt nous nous enfonçâmes dans la baie d'Abondance, golfe profond, parsemé d'ifs et de récifs. Nous y reçûmes, de nuit, un coup de vent absolument semblable à celui que nous éprouvâmes avec vous dans le détroit de Lemaire. Comme il nous portait sur la terre, nous étions obligés de prêter le côté, n'ayant que la voile de grand étai, qu'on n'avait pu complètement hisser. La tempête, mêlée de pluie, dura jusqu'à onze heures du lendemain matin : on ne voyait pas à une longueur de navire. Tout-à-coup le ciel s'éclaircit pour nous montrer devant nous; à moins d'un mille sous le vent, une chaîne d'effroyables brisans sur lesquels le vent et une mer d'une grosseur prodigieuse nous jetaient. Jamais navire ne s'est trouvé dans une position plus difficile. Aussitôt *l'Astrolabe* fut couverte de toute la voilure qu'elle pouvait porter, et pendant vingt minutes que nous mîmes à doubler ces dangers, nous eûmes sous les yeux le spectacle de notre destruction la plus complète, et sans que jamais on eût su ce que nous serions devenus; car ces rochers se trouvaient à six lieues de terre. C'est probablement dans de pareilles circonstances qu'auront péri les navires de La Pérouse.

Nous avions encore à craindre la côte sur laquelle nous étions portés; mais le vent étant devenu plus favorable, nous nous en

éloignâmes et nous sortîmes de ce golfe, pour y revenir bientôt toutefois, reprendre avec constance nos travaux de géographie, à peu près au point où nous avions été forcés de les abandonner.

M. d'Urville explora ensuite la rivière Tamise, et découvrit, avant que d'y entrer, plusieurs grandes îles formant entre elles des ports magnifiques et bien fermés, où les eaux sont toujours calmes. Malheureusement le temps, qui nous pressait, ne permit pas de reconnaître avec détails plusieurs de ces enfoncemens qui doivent singulièrement modifier l'aspect de cette partie de la Nouvelle-Zélande, telle qu'elle est figurée sur nos cartes. Toutefois plusieurs d'entre nous ont constaté par terre, en traversant un espace de deux milles, que la Nouvelle-Zélande forme, en ce lieu, une vaste péninsule dans laquelle la baie of Islands se trouve comprise, ainsi que plusieurs navires baleiniers l'avaient antérieurement indiqué à M. de Blosseville.

Partout nous avons communiqué avec les indigènes, qui nous ont fourni des vivres frais assez abondamment. Leur naturel belliqueux est toujours le même, et semble s'accroître dans quelques tribus par la malheureuse facilité qu'ils ont de se procurer des armes à feu. Au moment où nous passions en vue du cap Bret, une armée de plus de vingt grandes pirogues, ayant chacune de vingt à quarante hommes, prolongeait la côte et allait porter chez ses ennemis le ravage et la désolation. Pomaré, un des chefs les plus entreprenans de la baie of Islands, dévastait depuis plusieurs années les environs de la rivière Tamise : il a été combattu, tué et mangé par *Térangui*, qui, lui-même, nous racontait ses exploits, en nous montrant les dépouilles de Pomaré, qu'il portait avec lui.

Nous allons maintenant visiter successivement les îles des Amis, les Fidji, les Archipels de Santa-Cruz, de la Louisiade, etc., et la Nouvelle-Guinée : d'Amboine, nous vous ferons connaître les travaux qui auront eu lieu. Nous espérons y trouver une de vos lettres ; et plus tard, une seconde à l'Ile-de-France ou à Bourbon.

Nous avons adressé, du Port-Jackson, à l'Académie, cinq cent cinquante-cinq dessins d'histoire naturelle, accompagnés d'un texte. Quoique les dangers que nous avons courus soient bien faits pour nous décider à envoyer un double de nos travaux, l'occasion qui se présente aujourd'hui est tellement incertaine, que nous n'osons hasarder une vingtaine de plantes que nous devons à la Nouvelle-Zélande.

Notice annuelle des travaux de la Société de Géographie, par M. DE LARENAUDIÈRE, *secrétaire général de la Commission centrale.*

MESSIEURS,

L'année qui vient de s'écouler a commencé pour vous une ère nouvelle. Les oscillations de l'inexpérience n'existent plus. Vous marchez d'un pas ferme dans la route tracée par vos fondateurs; ils avaient entrevu vos destinées, vous les accomplissez; et si vous croissez chaque jour en considération dans l'esprit des hommes à idées généreuses, c'est que vous bornez votre gloire à être utiles sans rien sacrifier aux caprices de la vanité personnelle. Diriger le talent des autres, l'enrichir du fruit de vos recherches, et récompenser les découvertes dont vous avez indiqué la route, voilà toute votre existence : elle est belle, et il y aurait du mécompte à poursuivre un autre avenir.

Vous avez laissé au temps seul à vous indiquer les imperfections et les lacunes de votre réglement; après cinq années d'expérience, vous avez ajouté à vos statuts ce qui vous paraissait y manquer. Inspirés par la reconnaissance,

vous avez décerné à vos anciens présidens le titre d'*honoraires;* vous l'avez également accordé à M. le baron de Humboldt, dont le nom seul rappelle le plus célèbre voyageur des temps modernes et le savant le plus universel et le plus obligeant. Pour la première fois, vous avez fait usage de l'un de vos droits les plus précieux : le renouvellement de votre Commission a prouvé que le zèle pour la science était le seul titre à vos suffrages. C'est une autre obligation de dévouement que vous avez imposée à vos délégués ; ils en comprennent l'étendue, et leurs nouveaux efforts ont déjà répondu à votre nouvelle confiance.

Nous avons eu le sort de toutes les institutions humaines; on nous a quelque temps observés avant de s'unir à nous. Le but de nos travaux commandait la confiance : nous l'avons obtenue. Nous ne sommes plus isolés dans le monde savant. Les Académies de Berlin, de Saint-Pétersbourg, de Turin, les Sociétés asiatiques de la Grande-Bretagne, du Bengale, et médico-botanique de Londres, la Société royale de Gottingue, les Sociétés philosophiques de New-York et de Philadelphie, plusieurs Associations américaines et Sociétés savantes françaises et étrangères, sont en correspondance avec nous, nous enrichissent de leurs recueils, et appuient de leur noble patronage les voyageurs qui partent sous nos auspices.

Le concours de 1826 était une de ces bonnes fortunes scientifiques qui ne se reproduisent qu'à de longs intervalles. Moins heureux en 1827, vous n'avez pas eu de couronnes à donner. Le rapport de M. le comte Andréossy

a jeté un jour nouveau sur la question proposée, dont il a fait ressortir des difficultés imprévues.

Le projet d'un barrage à l'embouchure de la Seine pouvait avoir des conséquences trop graves sur la hauteur des marées et la durée du plein, aux différens points de la côte méridionale de la Manche, et notamment dans les ports du Hâvre et d'Honfleur, pour que la Société ne mît pas au concours cette importante question. Un seul mémoire a été envoyé : il n'effleurait qu'à peine les détails du programme. On s'est d'ailleurs convaincu que la question principale, à laquelle se rattachaient les questions subsidiaires, était encore en discussion parmi les gens de l'art habiles et d'une expérience consommée. Dans cet état de choses, vous avez cru convenable de retirer le prix proposé

Vous avez laissé au concours la plupart des autres sujets. Des explorations d'une utilité plus ou moins évidente ont été indiquées. Parmi ces dernières, nous croyons devoir signaler à l'attention des amis de la science, la proposition d'un *voyage à l'ouest du Dar-four.* Dans l'itinéraire tracé, soit qu'on parte de points visités par Browne, pour pénétrer sur les bords du Misselad, soit qu'on quitte ses rivages ou la capitale du Bargou, pour atteindre le lac Tchâd, tout est découverte. Il s'agit non-seulement ici de la reconnaissance de lignes nouvelles, mais de la solution d'une partie du problème hydrographique de l'Afrique centrale. Ce périlleux voyage achèverait la géographie du Tchâd, il lèverait les doutes qui existent sur la marche et la direction des affluens du Sharry, sur la pente des

eaux, sur le mouvement et l'élévation des hauteurs, et sur le relief du sol dans l'espace indiqué. Quelle moisson de gloire réservée au succès d'une telle entreprise! et quelle gloire pour la patrie si l'heureux explorateur sortait un jour de son sein; si un nom français venait se placer à côté des noms des Denham et des Clapperton!

Le projet d'une exploration de l'ancienne Babylonie et de l'ancienne Chaldée se présentait avec trop de séductions scientifiques, et au milieu d'un cortège de souvenirs trop imposans pour n'avoir pas été admis au concours avec un empressement légitime. Toutefois la vérité nous oblige à reconnaître aujourd'hui que les travaux des Niebhur, des Rennell, des Rich, et dernièrement des Keppel et des Buckingham, ont en grande partie épuisé de telles recherches; que, si elles n'ont rien perdu de leur attrait, elles ont vu s'éloigner l'intérêt de la nouveauté et le prestige qui s'attache au caractère de découverte. Cette réflexion nous conduit à un autre aveu; c'est que la Société doit se montrer d'autant plus exigeante que les observations sont plus nombreuses, que l'état des ruines de cette partie de la Mésopotamie est mieux connu, et que la contrée inférieure du cours de l'Euphrate et du Tigre est aujourd'hui mieux décrite.

Loin de nous cependant la pensée de refroidir le zèle de l'intrépide voyageur qui médite peut-être en ce moment une nouvelle excursion sur le sol qui portait les immenses murailles, et les palais enrichis des dépouilles de l'Asie, et les jardins enchantés de la ville de Sémiramis.

Sous le tertre de gazon qui remplace tant de magnificence, il est, n'en doutons pas, des traces à interroger et des identités à reconnaître. Le Modjellibeh, la plus haute agglomération de ces masses d'argile et de bitume, restes de la grande cité, recèle une immense quantité de briques cuites au soleil, couvertes de caractères inconnus imitant des pointes de flèches, caractères qui semblent tracés d'hier, tant ils sont purs et bien conservés. L'emplacement où fut Ninive a fourni des pierres antiques couvertes d'inscriptions hiéroglyphiques. Des fouilles, conduites avec méthode, amèneraient sans doute des résultats plus importans. Un Hérodote à la main, la mémoire remplie des descriptions des Diodore, des Strabon, des Pline et des Quint-Curce, un explorateur érudit pourra compléter la reconnaissance des murailles de Babylone, reconnaissance que Rich et Buckingham ont conduite assez loin et presque toujours avec bonheur. En descendant le fleuve, des ruines arabes arrêteront l'observateur; elles ont été identifiées avec des villes anciennes; c'était un effet habituel de la prédilection de d'Anville pour la géographie classique: un examen plus réfléchi conduira peut-être à voir une cité musulmane dans les riches et légères colonnades qui sont encore debout près de *Zobéir*, et à placer ailleurs la capitale des *Orchœni*, indiquée dans cette partie par le grand géographe français.

La Société, dirigée par les vues généreuses qui l'ont réunie, n'a pas cru devoir se borner à faire les fonds d'un assez grand nombre de prix; elle a voulu, par tous les moyens qui sont en son pouvoir, servir encore les intérêts

des branches accessoires de la géographie. Pour arriver à un tel résultat, elle a décidé que des instrumens seraient distribués aux voyageurs, soit pour des mesures barométriques et géodésiques, soit pour des observations de climatologie ou des recherches sur les courbes magnétiques. De jeunes voyageurs ont obtenu déjà ces moyens d'exécution. MM. Bertero, Choris, Peyrounenc et Taillefer, vont se livrer, sous les auspices de la Société, à l'exploration de diverses contrées de l'Amérique du Sud. C'est pour eux que notre collègue, M. Brué, a rédigé une série de questions qui faciliteront leurs travaux, éclairciront leurs incertitudes et dirigeront leurs recherches sur les points qu'il importe de rectifier ou de connaître. C'est encore pour eux que la Société a réclamé la puissante protection de votre Président. S. Exc. porte un nom trop cher à la science, et tout ce qui se rattache à l'honneur français l'intéresse trop vivement pour que l'heureux résultat de votre demande ne fût pas facile à prévoir. M. le comte de Chabrol a bien voulu nous donner l'assurance que ces jeunes voyageurs trouveraient tous les bons offices dont ils pourraient avoir besoin auprès des commandans des forces navales de S. M. et des consuls établis au Chili, au Pérou, à Mexico et dans la Colombie. Ils obtiendront dans cette dernière contrée une protection toute spéciale; il est doux de penser qu'ils vous la devront encore. M. Hurtado, ministre plénipotentiaire de la Colombie, à Londres, et M. le capitaine d'Acosta, ont remis pour eux à la Commission centrale des lettres de recommandation adressées aux autorités et aux personnes notables de leur

patrie. Ils font plus, ils veulent bien coopérer eux-mêmes à nos travaux : ils ont promis de nous transmettre les renseignemens qui pourraient être demandés sur une contrée dans laquelle la géographie positive, l'ethnographie et l'histoire naturelle ont encore tant de conquêtes à faire, tant de moissons vierges à recueillir.

Le zèle de vos correspondans ne s'est pas ralenti : M. Berghaus vous a donné sur le nivellement de l'Oder, des détails curieux, et promis de vous tenir au courant des opérations relatives à la mesure trigonométrique des états prussiens. M. de Humboldt nous a transmis un rapport sur les voyages et les travaux de deux naturalistes, MM. Ehremberg et Hemprich, dans le nord de l'Afrique et dans l'ouest de l'Asie. M. Moreau, vice-consul à Londres, qui semble s'attacher à la Société, en proportion des services qu'il lui rend, vous a communiqué une foule de documens officiels que votre Bulletin s'est empressé de vous faire connaître. M. l'abbé Anduze, qui a passé deux années dans l'Amérique du Nord, où il se propose de retourner, vous a demandé des instructions, en promettant de répondre aux questions qui lui seraient adressées. M. de Hammer, que vous vous honorez de compter parmi vous, vous a donné une preuve de l'importance qu'il attache à vos conseils, en appelant votre attention sur les cartes qui accompagnent les 1er et 2e volumes de son Histoire de l'empire ottoman. M. Moris vous a soumis un plan de recherches sur la statistique générale, en vous présentant le tableau comparatif de la population et de la superficie de la France.

Le projet d'une correspondance destinée à l'avancement de la météorologie, par M. Morin, vous a paru devoir contribuer à celui de la géographie, sous le rapport des observations barométriques; vous l'avez encouragé.

C'est encore dans l'intérêt de la mesure exacte des hauteurs, que vous vous êtes fait rendre compte du niveau réflecteur de M. le lieutenant-colonel Burel, dont on s'est servi avec succès pour le nivellement du cours de la Meuse. Cet instrument paraît devoir contribuer à la rigoureuse précision de ces sortes d'opérations, d'où dépend la perfection de cette carte hydrographique de la France, l'un des projets les plus utiles sortis de votre sein.

Vous avez suivi avec intérêt les nouvelles opérations de M. le lieutenant-colonel Corabœuf, dans les Pyrénées. Il a terminé les travaux géodésiques depuis la base de Perpignan jusqu'à celle de Gourbera. A 1570 toises au-dessus de la mer, sur le sommet du Monteal, une neige abondante et un froid rigoureux lui ont opposé des obstacles sans cesse renaissans. Les opérations du premier ordre sont achevées. Pour compléter les déterminations secondaires, il a fallu que son zèle vînt au secours de ses forces. Notre collègue se propose de communiquer à la Société le résultat de ses travaux, et d'en enrichir nos Mémoires.

De nouveaux manuscrits d'Ebn-Batouta et d'Ebn-Khaldoun, annoncés par M. Rousseau, sont attendus avec impatience. Le récit du premier de ces voyageurs, dont jusqu'à présent nous ne possédions qu'un extrait

éclairci par les remarques de Kosegarten, est d'une haute importance pour la géographie africaine du moyen âge. C'est le premier voyageur qui ait pénétré dans le centre de l'Afrique, parmi ceux dont les relations sont venues jusqu'à nous. Il forme la liaison entre les cosmographes du 14e siècle, et Léon l'Africain, qui n'a écrit que dans le 16e. Ebn-Batouta a traversé l'Afrique dans deux sens différens, du nord au sud, et de l'est au nord-ouest. Les notions qu'il nous donne s'accordent sur presque tous les points avec les relations les plus récentes des voyageurs modernes, et la lecture réfléchie de Léon prouve qu'il n'a pas négligé de mettre à contribution les renseignemens fournis par son habile prédécesseur. Le manuscrit annoncé serait-il semblable à la copie complète qu'on dit exister au Caire, et dont la transcription était si vivement desirée par notre collègue M. Walckenaer? Ce serait une bonne fortune géographique, et la Société se hâterait sans doute d'en faire jouir le monde savant.

Les séances de votre Commission se sont animées par des rapports verbaux et des lectures faites par MM. Jomard, Eyriès, Girard, Barbié du Bocage, de La Roquette, Bianchi, Cadet de Metz, et plusieurs autres Membres. Parmi ceux qui se distinguent par un zèle soutenu, M. Warden ne doit pas être oublié; il nous entretient souvent de tout ce qui concerne l'Amérique du Nord. On lui doit, dans le dernier volume de nos Mémoires, un grand travail sur les antiquités américaines, et les ruines de Palanquè. Nous croyons savoir qu'il a mé-

rité les suffrages de M. de Humboldt : il est permis de les ambitionner quand on traite un tel sujet.

Votre bibliothèque, ouverte tous les jours, s'enrichit des présens des amis de la science, de ceux qui la cultivent, comme de ceux qui la protègent. LL. EE. les Ministres de la Marine, de la Guerre, des Affaires étrangères et de l'Intérieur, M. Becquey, directeur-général des ponts et chaussées et des mines, vous continuent une bienveillance d'autant plus précieuse, qu'elle est plus éclairée ; des étrangers et des Français distingués suivent un si noble exemple. Leurs offrandes sont consignées dans votre Bulletin, avec l'expression de votre reconnaissance.

Les travaux individuels de vos Membres sont nombreux ; j'en rappellerai quelques uns.

M. Dupin, qui avait instruit l'Angleterre des merveilles de ses forces productives et commerciales, rend aujourd'hui le même service à la France ; il lui apprend tout ce qu'elle est, tout ce qu'elle vaut et tout ce qu'elle pourra valoir. A l'aide de la puissance des chiffres, il montre le présent en regard du passé, et l'on s'étonne des importantes révélations faites par des calculs de statistique, et de la fécondité de ces deux idées, *forces productives* et *commerciales*. C'est en procédant ainsi, que les formules mathématiques dépouillent leur sécheresse, s'emparent de la pensée, et conduisent à ces méditations profondes, d'où sortent d'utiles projets pour la direction et la prospérité des empires.

A cette branche de la géographie se rattache l'introduction que M. Girard a placée en tête du Mémoire

de Gerstner, sur les grandes routes, les chemins de fer et les canaux de navigation, dont M. Terquem a donné la traduction. Le travail de M. Girard est complet dans sa brièveté. C'est à-la-fois l'historique de l'art depuis ses plus anciens jours, sa théorie progressive, et sa partie politico-industrielle et financière, traitée sans prévention et sans engouement systématique.

Des hommes auxquels il est permis d'avoir une opinion en géographie, reconnaissent le besoin d'une direction philosophique dans l'étude de cette belle science. Comme eux, M. Denaix a été frappé de l'imperfection de nos méthodes élémentaires. Il est entré dans la route ouverte par les Kunz, les Hanzog, les Hoffmann, et s'est fait disciple de cette nouvelle école, à la tête de laquelle marchent les Lacroix, les Zeune, les Ritter. Ses *Essais* ont pour but d'élever tout l'édifice sur les deux bases fondamentales de la géographie naturelle et comparative. Son introduction à la géographie physique et politique de l'Europe est rédigée d'après cette nouvelle méthode qui s'appuie sur l'esprit d'analyse qui domine toutes les branches des connaissances humaines.

C'est ce même esprit d'analyse qui fait de la géologie bien comprise, l'auxiliaire des textes sacrés, sagement interprétés. Dans des jours de frivolité, l'ignorance légère et spirituelle s'était jouée du récit de la création de Moïse. Les travaux sérieux des Deluc, des Cuvier, des Buckland, des Webster, ont mis l'épigramme aux prises avec l'observation; et l'épigramme a eu tort. La géologie, à son tour, s'est présentée avec ses découvertes; et l'on

sait qu'elle n'a pas été récusée par un noble prélat, dans des réflexions de l'ordre le plus élevé, sur *Moïse considéré comme historien des temps primitifs*. L'examen de cette partie des conférences de M. d'Hermopolis, publié dernièrement par M. de Férussac, est digne de l'ouvrage sur lequel il s'exerce et du grand sujet qu'il traite.

Si l'étude du sol terrestre a tant d'attraits, celle de la classification des peuples, ou l'ethnographie, n'a pas un charme moins puissant et une moins grande utilité. La langue est le caractère principal à l'aide duquel le géographe et l'historien peuvent et doivent distinguer les races différentes. La permanence des langues survit aux révolutions politiques; et lors même qu'un peuple a perdu son idiome, en s'amalgamant à un autre peuple d'origine différente, le nouveau produit qui résulte de ce mélange signale encore dans sa prononciation et dans la masse de ses mots les élémens divers dont il a été formé. Nous ne nous attachons ici qu'à ce seul côté de la linguistique, parce qu'il est le seul qui lie intimement l'ethnographie à la géographie. C'est sous ce point de vue aussi que nous appelons l'attention de la Société sur l'Atlas ethnographique du globe de notre ancien collègue M. Balbi, travail qui remplit une des lacunes de la littérature géographique.

Les Voyages de MM. les capitaines de Freycinet, Duperrey et Bougainville, qui tiendront une place distinguée dans l'histoire des découvertes maritimes, se publient aussi rapidement que le permettent les parties nombreu-

ses, les divisions scientifiques dont ils se composent, et les grands Atlas qui les accompagnent.

Un autre Voyage, qui vous intéresse à plus d'un titre, est également en pleine publication. Dans quelques mois, M. Pacho aura fait entièrement passer sous nos yeux la Marmarique et la Cyrénaïque, telles que le temps et la barbarie les ont faites, et telles qu'elles furent dans les anciens jours, c'est-à-dire, que nous connaîtrons en entier les découvertes locales et les recherches d'érudition de ce voyageur.

M. Walckenaer continue son Histoire générale des Voyages dont les onze premiers volumes ont paru. Elle se distingue par une révision des anciennes relations sur les textes mêmes, et par le choix des matériaux destinés à compléter l'ancienne collection. Une synonymie étendue, des discussions rapides sur les longitudes et les latitudes de points douteux ou non déterminés, des détails d'histoire naturelle et biographiques, trouvent place dans des notes multipliées. Les résumés qui terminent chaque division et souvent chaque voyage, se font remarquer par la réunion des faits et l'élagage des redites. On voit que M. Walckenaer s'est préparé de longue main à l'entreprise qu'il exécute aujourd'hui avec une persévérance digne d'éloges.

Le Pilote du Brésil, de M. le capitaine Roussin, publié par ordre de S. Ex. M. le comte de Chabrol de Crousol, remplit une grande lacune hydrographique. Malgré tous les travaux dont ces côtes ont été l'objet, surtout en Angleterre, on n'en pouvait citer aucun de fondé sur un système d'opé-

rations tel que les méthodes actuelles peuvent en produire. En dix mois le navigateur français a levé toute la côte de l'Amérique méridionale, entre l'île Santa-Catarina, et celle de Maranhaô. Les points remarquables en ont été liés par des relèvemens, et embrassés dans un réseau continu de triangles en même temps qu'assujétis aux meilleures observations astronomiques. Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que l'exécution des cartes est digne de la réputation que s'est acquise le dépôt de la marine. Nous ajouterons seulement que les détails géographiques et statistiques contenus dans la première partie de cet ouvrage, seront d'un grand secours pour compléter une bonne description du Brésil. Saisissons cette occasion de rendre justice à un autre travail sur l'une des provinces les plus considérables de ce grand empire, au tableau historique et géographique de la province de Rio Janeiro, qui remplit les chapitres 5 à 9 du Voyage de M. le capitaine Freycinet. Nous l'avons examiné en détail, et nous ne craignons pas d'affirmer qu'il n'existe aucune description plus complète de cette province si remarquable par sa constitution physique, ses produits, ses ressources et les races civilisées ou sauvages qui vivent sur son territoire. La partie statistique et politique de ce tableau suppose des recherches que les circonstances particulières où s'est trouvé M. de Freycinet pouvaient seules favoriser.

Nous comptions avoir à vous entretenir cette année de la collection des Navigateurs espagnols. Des motifs que vous approuverez en retardent de quelques mois la publication. Il s'agit de rendre la traduction française plus di-

gne du grand nom de Colomb. M. de la Roquette publie dans ce moment une autre traduction de l'Histoire de l'Amérique de Robertson, plus complète et plus fidèle que l'ancienne, travail que nous ne rappellerions pas ici sans les notes géographiques qui éclaircissent plusieurs passages de cet ouvrage classique.

Un jeune orientaliste, M. Gauttier-d'Arc, va bientôt ajouter à nos connaissances géographiques sur la Sicile et l'Italie méridionale du moyen âge. Il nous présentera ces contrées à l'époque la plus extraordinaire de leurs annales, au moment de la conquête des Normands dont il va rappeler les grandes journées. Là paraîtront Tancrède de Hauteville, ses frères et ses compagnons d'armes qui donnèrent à l'histoire les couleurs de la fable. Narrateur consciencieux de ces miracles du courage, M. Ed. Gauttier a visité les lieux qui les virent s'accomplir, et ceux où fut le berceau du héros normand. Dans une de vos dernières séances, il vous a entretenus de sa visite aux ruines du vieux château de Tancrède et de Robert Guiscard, et vous avez remarqué avec quel soin il s'entoure de l'appui des traditions locales qui répandent la vie sur les récits des vieux jours.

La grande carte de la Turquie d'Europe par M. Lapie, premier géographe du Roi, faisait desirer qu'il continuât ses travaux sur l'Orient. Il les poursuit avec activité, il est sur le point de terminer la carte comparée des pays compris entre Constantinople, Teheran, le Caucase et Bagdad, en six feuilles. La Syrie, et les régences d'Alger et de Tunis seront bientôt livrées à la gravure. Le même

géographe doit publier sous peu de temps les cartes de l'île de Chypre, de la Grèce jusqu'à l'Hémus, comprenant la Macédoine et l'Épire, enfin une carte de l'Égypte en deux feuilles, faisant suite au travail de la Turquie d'Asie, et pour laquelle M. Lapie s'est aidé des travaux de la commission d'Égypte, et d'un grand nombre d'itinéraires dont plusieurs lui ont été communiqués par notre collègue M. Pacho. Ces nouvelles productions sont attendues avec impatience.

De son côté, M. Brué poursuit la publication de son Atlas. Il a publié, en 1827, les cartes d'Angleterre, de la monarchie autrichienne, de la confédération germanique, de la Russie occidentale, de la partie nord de l'Afrique, de l'Océanie et de la France, en deux feuilles. Il a également fait paraître plusieurs cartes de géographie ancienne, la Germanie, les îles Britanniques, la Grèce, etc. Dans les premières on remarque une réunion d'indications qui nous ont paru généralement exactes, telles que divisions politiques et militaires, lignes de partage des eaux, plateaux, points culminans, chaînes principales de montagnes, etc. La carte de l'Afrique septentrionale dans laquelle M. Brué a fait usage des recherches sur la Cyrénaïque et les Oasis de M. Pacho, et des détails fournis par le capitaine Lyon, a pour but de mettre en regard le nord de ce continent et le midi de l'Europe. Dans la carte générale de la même partie du monde dont nous avons eu communication, nous avons remarqué d'importantes améliorations introduites dans les états barbaresques. L'Atlas de M. Brué, conçu dans des vues désintéressées, aura le

mérite d'une utilité permanente. C'est un avantage qu'il convient de signaler.

Dans cet aperçu, vous cherchez des noms habitués chaque année au tribut de nos éloges. Ceux qui les portaient ont disparu pour toujours : ils ne vivent plus que dans notre souvenir. Je n'ai à vous entretenir que de leur gloire; car les pertes que vous avez faites ne sont pas vulgaires. C'est à MM. de Laplace, Jacotin et Malte-Brun que s'adressent nos regrets.

Le dernier commence cette liste de deuil. En lisant ses ouvrages, on se refuse à croire qu'il était étranger, tant son style est français. Né dans la péninsule du Jutland, appartenant à l'une des premières familles du pays, Malte Conrad Brun, fut destiné par son père à l'état ecclésiastique. Son goût l'entraîna vers la culture des lettres. Les Muses reçurent ses premiers hommages. Une imagination vive et brillante colore et anime ses premiers essais. Il promettait à sa patrie un grand poète et un grand littérateur. La renommée lui réservait ses faveurs dans une autre route, sous un autre ciel et dans une autre langue. Mais il avait à traverser de mauvais jours avant d'arriver jusqu'à nous. Il les supporta avec fermeté; et le malheur nous le donna.

Nous n'entendons nous occuper ici que de la vie scientifique de M. Malte-Brun. C'est le seul côté de cette vie, si pleine et si rapide, qui appartienne à la Société.

A l'époque où le jeune savant vint en France, la géographie générale, comme science déterminée, n'existait pas encore. L'Allemagne, qui depuis s'est élevée si haut,

était à la recherche de ces théories rationnelles et philosophiques, qui depuis ont illustré l'école de Ritter. Déjà la géographie positive et de détail y était en honneur. Les Bruns, les Wahl, les Sprengel, les Ehrmann y multipliaient l'érudition sous toutes les formes, et préparaient, dans des descriptions partielles, de nombreux matériaux pour un tableau méthodique de la terre. D'autres hommes laborieux, suivant les traces de Busching, perfectionnaient la partie statistique de la géographie. Mais dans le mouvement des esprits, l'observateur attentif entrevoyait les futurs progrès de la science, et lui découvrait déjà un côté vivant et littéraire.

Appartenant à l'Allemagne savante par ses études profondes, par la variété de ses connaissances, riche des travaux de ses érudits et des trésors de la littérature classique, réunissant à l'imagination qui crée le goût qui la dirige, à une clarté d'idées peu commune le don précieux de les exprimer rapidement, plein de cette double ardeur que donnent la conscience de ses forces et la vie surabondante de la jeunesse, M. Malte-Brun tourna ses regards vers les sciences géographiques, et les vit comme une terre qu'il se sentait appelé à féconder.

Mais à ce début de sa carrière, seul, sans patrie, sans protecteurs, sans fortune, parlant difficilement cette belle langue française, qu'il devait manier plus tard avec tant de supériorité, il sentait le besoin de s'étayer d'un nom connu. M. Mentelle l'accueillit avec empressement, s'en servit avec adresse; et d'une association dans laquelle les forces n'étaient pas égales, sortit cette Géographie en

seize volumes, où le talent de M. Malte-Brun se montra pour la première fois, mais enchaîné par les habitudes de son collaborateur. Dès ce moment, sa réputation se répandit en France. Elle était déjà faite en Allemagne, où il était en correspondance avec les savans de cette studieuse contrée. Un journal célèbre l'admit alors au nombre de ses habiles rédacteurs; et sa position améliorée lui permit de se livrer, sans crainte de l'avenir, à ces recherches multipliées, que le grand travail qu'il méditait rendait indispensables.

Toutefois un événement imprévu les dirigea momentanément vers un seul point. La victoire avait conduit les drapeaux français sur les bords de la Vistule. Tous les regards se tournaient vers le royaume de Sobieski. On pensait que la prudence allait lui rendre la vie, pour le poser comme une barrière entre le nord et le midi. Un tableau de la Pologne était un ouvrage de circonstance : il fut demandé à M. Malte-Brun; et six mois d'un travail opiniâtre lui suffirent pour le terminer.

L'ensemble de cette vaste contrée n'avait point encore tenté parmi nous la plume d'un littérateur géographe. M. Malte-Brun entreprit une espèce de voyage de découvertes dans un pays demeuré presque inconnu au reste de l'Europe. Rien n'échappa à l'étendue de son coup-d'œil. La Pologne de tous les âges, depuis Piast jusqu'à nos jours, sa géographie naturelle, ses races diverses, ses origines, sa langue, sa littérature, les révolutions de son état social, sa vie orageuse, sa longue agonie et sa mort politique, se reproduisent successivement sous

une plume vigoureuse, qui trouva moyen d'aborder encore, dans le cours d'un récit rapide, plusieurs questions d'antiquités d'un haut intérêt, parmi lesquelles l'origine des Slavons et des Sarmates n'est ni la moins embrouillée ni la moins importante. Cette partie obscure de la géographie ancienne, qui avait occupé les recherches du professeur Gatterer de Gottingue et de M. Niemczewky de Wilna, demeura parfaitement éclaircie. M. Malte-Brun reporta l'honneur du succès sur les deux savans qui l'avaient éclairé de leurs travaux.

Il n'est personne un peu au courant de l'histoire des sciences qui ne reconnaisse aujourd'hui l'influence que les ouvrages périodiques spéciaux exercent sur leurs progrès. C'est à l'absence de ces moyens de communication qu'il faut attribuer leur longue enfance, soit dans l'antiquité, soit dans les temps modernes. Sans ce point central, les découvertes d'un siècle ne passent pas en héritage aux siècles suivans; et la critique, réduite aux traditions ou à quelques grands ouvrages publiés à de longs intervalles, reste sans objet habituel de comparaison.

Ces vérités, présentes à la pensée de M. Malte-Brun, servaient à lui expliquer pourquoi les études géographiques étaient moins avancées en France qu'en Allemagne, où l'on trouvait depuis long-temps des recueils spécialement destinés à cette branche des connaissances humaines. Convaincu de cette cause d'infériorité, il ne voulut pas que le pays qui lui donnait asyle restât plus long-temps en arrière. Les *Annales des voyages de la géographie et de l'histoire* parurent, et s'enrichirent en

peu de temps des communications d'un grand nombre de Français et d'étrangers de haute renommée.

S'il m'était permis de parcourir ce vaste dépôt, je montrerais M. Malte-Brun comme un athlète infatigable, prenant part à toutes les discussions scientifiques des vingt dernières années, se multipliant pour ne rester étranger à aucun genre de combat, et je ferais de son histoire l'histoire de la science même, pendant cette longue et remarquable période. Narrateur sincère, je ne trahirais aucune vérité, et vous m'entendriez regretter que la froide impartialité, et le tact mesuré des convenances aient quelquefois abandonné le savant dans les rigueurs de la critique. Mais le temps presse, et j'ai hâte d'arriver à l'époque la plus brillante de la vie rapide du géographe, à ce moment où il justifia toutes les espérances des amis de la science par la publication de son *Précis de la géographie.*

Ne cherchons pas à comparer cette composition tout-à-la-fois littéraire et géographique avec ce qui a précédé. Les identités manquent, elle est neuve par la forme, par le style et par la pensée ; c'est dans une suite de discours l'image de la terre vivante et animée, couverte de ses cités, de ses produits, et de ses souvenirs historiques. Jetons un coup-d'œil rapide sur cet œuvre d'un beau talent, et arrêtons-nous un moment sous le portique de ce grand édifice.

On avait essayé déjà de retracer les différentes époques de l'histoire de la géographie. Ce n'est plus une sèche nomenclature qui sort de la plume de M. Malte-Brun; c'est

un tableau philosophique de l'origine et des progrès de la science. Il la prend à son berceau sous la tente de Moïse, il la remet ensuite aux mains d'Homère qui se charge de lui donner les couleurs poétiques des premiers âges, couleurs que les anciens conservèrent long-temps par respect pour le chantre d'Achille. Il lui fait écouter les récits d'Hérodote qui ne raconte bien que ce qu'il a vu. Il la place sur les vaisseaux de Tyr et de Carthage, essayant de deviner quelque chose des connaissances de ces discrets navigateurs. Il la montre à la suite de l'armée d'Alexandre s'éclairant de toutes les lumières de l'Orient. Il la confie successivement aux méditations des Ératosthène, des Strabon, des Pline, des Ptolémée, et lorsqu'ils l'ont élevée à la hauteur de leur génie, arrivent des extrémités de la terre des Barbares qu'ils ne connaissaient pas, et qui s'efforcent d'anéantir l'édifice inachevé. Puis les ténèbres du moyen âge s'étendent sur l'ancienne civilisation, et lorsqu'un nouveau jour s'élève et découvre une nouvelle Europe, l'historien retrouve la géographie dans les camps des Arabes et sur les barques des Scandinaves. Il la voit marcher avec la Victoire, aventureuse comme avec Alexandre, défigurée par le merveilleux, comme aux jours d'Homère. Plus tard, il nous la montre fatiguée du bruit des armes, suivant le commerce paisible dans ses courses lointaines, et s'instruisant lentement avec un compagnon de voyage qui n'est en quête que de la fortune. Enfin l'aiguille aimantée guide ses pas, elle s'enhardit sur la haute mer, s'élance avec Colomb vers un Occident inconnu, et s'abandonnant tour-à-

tour à l'audace persévérante et réfléchie des nations modernes, elle arrive jusqu'à nous, ajoutant chaque année un fleuron à sa couronne, étudiant ses conquêtes et promenant sur toutes les parties de son vaste empire des yeux qui ne sont plus trompés.

La description de la terre est une œuvre vulgaire si l'on se borne au seul classement des faits observés. Ce n'est pas la géographie selon la pensée de Strabon, ce n'est pas celle de M. Malte-Brun. Il sent que la sécheresse est fille des méthodes abstraites, il l'évite même dans la théorie du globe dont elle semblait jusqu'alors inséparable. Il triomphe des difficultés qui l'attendent dans les descriptions partielles, et ce triomphe est une victoire de la réflexion sur la routine. Combinant avec adresse les méthodes naturelles et les divisions politiques, il réunit sous un seul point de vue les peuples d'origine commune, et quand ce lien n'existe pas, il renferme les provinces et les empires dans les bornes posées par la nature. Comme elle sa marche est pittoresque et variée. Il ne connaît rien d'absolu, et son cadre même change avec son sujet. S'il s'avance dans un pays bien cultivé, il décrit avec soin les produits d'une terre féconde. Entre-t-il dans le désert ou dans les régions montagneuses, il s'attache aux grands traits physiques de la contrée. Il sait l'art de donner du charme à la sèche topographie, en mêlant à l'énumération des villes dans l'ordre de leur importance quelques traits d'histoire et quelques scènes de la vie intérieure. D'autres fois il navigue de rivage en rivage et ne marque son repos que par des discussions profondes sur

des points controversés de géographie comparée. Il ne passe pas au milieu des nations puissantes sans faire ressortir les causes de leur prospérité, les phases de leur grandeur, leurs ressources et la nature de leurs intérêts politiques, et lorsqu'il porte ses pas chez les peuples sauvages, ses habiles pinceaux, s'emparant des sujets de mœurs, rendent avec une étonnante vérité les costumes, la physionomie et les habitudes des hommes de la nature. Partout en parlant à la pensée, à l'imagination, il replace sur des bases philosophiques une science trop longtemps dépouillée de son véritable caractère et de ses charmes naturels. Voilà, non l'esquisse du *Précis*, mais son esprit, sa pensée dominante, les grands traits qui le distinguent, et qui expliquent le succès d'une telle composition, et son influence sur la manière de traiter la géographie.

C'est le propre des ouvrages scientifiques de vieillir rapidement; les chiffres des statistiques vieillissent plus vite encore; à peine sont-il écrits qu'ils ne sont plus exacts. Il n'en est pas ainsi des travaux où l'étendue des aperçus, la généralité des vues et les hautes spéculations protégées par le style ou l'homme même, s'unissent aux détails variables. De telles productions bravent les outrages du temps, les progrès de la science, et restent comme des monumens littéraires de leur époque. Ce sera le sort du *Précis* de M. Malte-Brun.

Je n'agrandirai pas le cadre que je me suis tracé en suivant le géographe littérateur dans le labyrinthe de la critique politique, où son indépendance sans fortune né-

gligeait les calculs de l'intérêt et les prévoyances de l'avenir, comme il les dédaignait dans la noble carrière des sciences; celles-ci regretteront toujours le temps qu'il ne leur a pas consacré; et nous, nous regretterons qu'il ait suivi trop souvent les impulsions de son zèle. C'est lui qui le portait à multiplier ses occupations, à céder facilement aux importunités d'hommes qui savaient habilement exploiter son obligeance, en mettant en avant l'honneur de la géographie. C'était l'invoquer au nom de la reine de ses pensées et de la divinité de son choix, et pour de telles prières il n'avait pas de refus; il prenait son sommeil sur des distractions nécessaires, et se consumait en travaux uniquement destinés à élever la renommée des autres. Toutefois le soin de la sienne lui ordonnait de mettre la dernière main à l'ouvrage de sa vie. Il y travaillait sans relâche. Le sixième volume du *Précis* parut en 1825; il s'occupait avec ardeur de la rédaction du septième; et bien que cette tâche fût immense, il menait encore de front une foule d'autres travaux dont il s'était imprudemment chargé. Depuis long-temps sa santé donnait de sérieuses inquiétudes; elles n'étaient que trop fondées. Dans la dernière année ses forces s'épuisèrent sensiblement; le repos les aurait peut-être rétablies; il négligea les avis de la prudence; le mal fit de rapides progrès, et dans un état presque désespéré il s'abandonnait cependant encore à cette passion de la science qui le dévorait. Sa dernière pensée fut pour elle : le 14 décembre, deux heures avant d'expirer, il traçait encore pour le Journal des Débats, d'une main ferme et avec une grande liberté d'esprit,

un article destiné à faire connaître le travail de M. Balbi. Une attaque d'aploplexie l'enleva subitement à sa famille éplorée, à laquelle il ne laissait d'autre héritage qu'un nom célèbre en Europe. A la nouvelle de sa mort les hommes supérieurs, ceux même dont il avait pu blesser l'amour-propre, payèrent à sa mémoire un juste tribut d'hommages. L'expression de vos regrets, Messieurs, ne se fit pas attendre; elle se distingua, au milieu de la douleur générale des hommes éclairés, par un honorable empressement à aller au-devant d'une veuve et d'enfans sans appui, et si les formes délicates ajoutent du prix aux services, les vòtres eurent encore un mérite de plus. Votre mémoire n'a pas été oublieuse; le temps qui entraîne tout n'a rien fait sur votre souvenir. Vous n'avez cessé de réclamer auprès des hommes puissans en faveur d'une honorable infortune; poursuivez, il y a de la gloire dans la reconnaissance, et les bonnes actions valent mieux que les bons ouvrages.

L'intervalle qui sépare l'homme de talent de l'homme de génie est immense, et cependant il le faut franchir pour arriver en présence d'une des plus hautes renommées scientifiques des temps modernes. Dans une grande solennité littéraire, un orateur puissant par la parole et par la pensée, payant à M. de Laplace un tribut d'hommages dignes de lui, demandait encore un autre panégyriste à l'académie qui fut pendant 50 ans le théâtre des travaux du grand astronome géomètre. Ce désir ou plutòt ce doute d'un admirable talent était une erreur de la modestie, car les intelligences supérieures, quel que soit le cercle habituel de leurs méditations, ont reçu du créateur le don de s'apprécier réci-

proquement, et M. Royer-Collard l'a prouvé en découvrant le côté moral et philosophique de l'Exposition du système du monde. Je ne trouve rien dans mes études qui puisse m'élever à comprendre les immortels travaux de M. de Laplace, moins encore à les analyser. Dans mon impuissance, je ne hasarderai pas même les expressions de l'admiration, elles sont sans prix dans la bouche d'un inconnu sans mission : c'est, prononcées par plusieurs d'entre vous, qu'elles pourraient flatter l'ombre illustre du continuateur de Newton.

Toutefois, écho du monde savant, je répéterai que ces deux puissans génies sont désormais inséparables; tous deux semblent chargés par l'intelligence divine de découvrir aux yeux vulgaires les mystères du système de l'univers, les lois immuables qui le gouvernent. Le premier les comprend par des procédés mathématiques; le second les démontre par la puissance de l'analyse, puissance indépendante qui semble quelquefois se perdre dans les généralités, comme une magicienne dans le vague des airs, mais qui se retrouve tout à coup tenant en main des résultats inattendus, et des vérités dont on ne soupçonnait pas l'existence ou qu'on regardait comme inaccessibles. C'était sur les pas de cette savante conductrice que M. de Laplace réduisait l'astronomie à un problème de mécanique, retrouvait le phénomène de la réfraction, travail perdu du savant Borda, s'avançait plus loin que Newton dans l'examen de la densité moyenne et de la figure de la terre, plus loin que Deluc et Tremblay dans la rigoureuse précision de la mesure des hauteurs.

N'oublions pas que ses savantes formules ont simplifié

les calculs de la trigonométrie, base de la géographie positive, et que les grandes opérations géodésiques qui ont illustré la fin du dix-huitième siècle et le nôtre n'eurent pas de protecteur plus zélé. C'était M. de Laplace qui en 1811 obtenait du gouvernement que la triangulation qui couvrait une partie de l'Italie, le Piémont et la Savoie, s'étendît en traversant la France jusqu'aux rivages de l'Atlantique; et lorsque le changement de fortune eut séparé ces contrées de notre territoire, c'était encore lui qui sollicitait l'intervention de l'académie de Turin pour obtenir qu'une autre triangulation à travers les Alpes réunît les opérations terminées en France et en Italie. Ajoutons que M. de Laplace fut le premier à provoquer une nouvelle carte générale du royaume, destinée à remplacer celle de Cassini, et que, placé à la tête de la commission chargée de diriger cette grande entreprise, il n'a cessé d'en presser les travaux avec un zèle que les difficultés d'exécution semblaient accroître encore.

Les beaux résultats des travaux de M. de Laplace eussent été inaccessibles aux intelligences étrangères à la sphère élevée du calcul et des combinaisons analytiques, si lui-même, dont l'esprit était trop étendu pour faire un privilége de ses conquêtes, n'eût pris la peine de les dépouiller de leur appareil scientifique, et de les présenter sous une forme moins imposante à l'admiration des hommes éclairés. C'est à ce point de vue philosophique que nous devons l'*Exposition du système du monde*, espèce de traduction en langue vulgaire des théories aussi neuves que sublimes, qui font de la mécanique céleste le plus beau présent dont le dix-huitième siècle ait honoré les sciences.

Ici M. de Laplace révèle un autre talent. Le grand écrivain se montre à côté du grand philosophe géomètre. C'est le propre des hommes supérieurs de regarder le mérite du style comme l'ornement nécessaire des sciences. Leur philosophie éclairée les porte à s'introduire dans le sanctuaire des lettres dont le culte agrandit l'ame et donne la vie à la pensée et l'avenir aux travaux de la méditation. Buffon, Bailly, Condorcet, d'Alembert le croyaient aussi, et Platon l'avait dit avant eux. Ne soyons donc pas surpris du soin que prenait M. de Laplace de réunir la justesse à la clarté, l'élégance à la simplicité de l'expression. Chez lui l'idée et le mot se montrent comme un tout qui lui est propre et le beau comme une dépendance de l'élévation du sujet. Son style a la pureté du style antique et le mérite si rare de n'être pas cherché : sa précision est sans sécheresse, son naturel n'a rien de vulgaire, et sa composition, parfaitement liée dans toutes ses parties, reste l'admirable modèle de l'art d'écrire appliqué à l'exposition des hautes sciences. C'est à ceux qui ont la noble ambition d'en répandre le goût et de les faire aimer qu'il convient de méditer le chef-d'œuvre de M. de Laplace, parlons le langage de la postérité, du grand homme dont nous déplorons la perte.

Au-dessous et loin de ces hautes renommées, il est d'utiles savans dont la vie tout entière, consacrée à l'exploration d'une branche spéciale des connaissances humaines, se lie intimement à ses progrès. Cette destinée qui n'est pas sans gloire fut celle du colonel Jacotin. En lui payant dans notre dernière réunion un tribut d'estime dont les convenances seules nous imposaient la mesure,

nous étions loin de penser que le géographe distingué dont la modestie semblait souffrir de nos éloges, les écoutait pour la dernière fois, et que dans quelques mois nous n'aurions à faire entendre, en prononçant son nom, que les expressions de la douleur. Une bouche amie, parlant sur sa tombe, s'est déjà faite l'interprète de vos regrets (1). Je dois les reproduire ici sans craindre de les épuiser. Le colonel Jacotin est du petit nombre de ceux qui laissent des souvenirs durables aussi chers à l'amitié qu'à la science. Quelle que soit la contrée où le devoir l'appelle, nous le trouvons toujours animé du même zèle et de la même persévérance. Ces qualités chez lui s'annoncent aux premiers jours de la jeunesse; il les développe en Corse sous les yeux de son oncle, pendant treize ans employés aux opérations du cadastre. Un autre théâtre met ses talens, son courage, la fermeté de son caractère à une autre épreuve. Il débarque en Égypte avec cette expédition célèbre qui portait à la fois les hommes de la guerre chargés de conquérir, et les hommes de la science chargés de civiliser. Il marche avec les uns et avec les autres. Il a bientôt à pleurer la mort de ce même oncle qui avait pris soin de sa jeunesse, et sous les ordres duquel il servait. On le juge digne de lui succéder. Nommé directeur du corps des ingénieurs géographes, M. le colonel Jacotin voit une nouvelle carrière de gloire s'ouvrir devant lui. Son zèle l'emporte au-delà de ses obligations rigoureuses. Chargé du travail de la carte d'Égypte, il ne se borne pas à donner ses ordres du

(1) M. Jomard.

Caire; il provoque, il rassemble, il coordonne les travaux des ingénieurs; il fait plus, il parcourt les provinces et se livre lui-même à des opérations topographiques d'autant plus difficiles que, pour me servir d'une expression trop heureuse pour être remplacée, il fallait sans cesse disputer les armes à la main le terrain qu'on allait mesurer. La France revit M. le colonel Jacotin, et personne ne tenta de lui disputer l'honneur de diriger l'emploi et la rédaction des nombreux matériaux qui lui appartenaient en partie, et dont le reste était dû à plus de cinquante ingénieurs ou officiers de l'armée. Ceux qui peuvent juger l'Atlas d'Égypte, savent avec quelle laborieuse persévérance M. le colonel Jacotin en a suivi tous les détails et surveillé l'exécution.

La grande carte de la Corse, réduction des feuilles du cadastre auquel il avait coopéré dans sa jeunesse, lui assurerait seule une réputation durable. C'est un travail d'autant plus important qu'il comprend les détails d'une contrée moins bien connue que certaines îles du grand Océan, et appelée à grandir en industrie et en civilisation. Le colonel Jacotin avait encore rassemblé les matériaux d'une carte d'Espagne et préparé les cartes nécessaires aux campagnes de M. le maréchal Gouvion-Saint-Cyr. Son zèle et sa robuste constitution suffisaient à tout. Hâtons-nous d'ajouter que rien d'étranger à la science, à ses devoirs, à son état ne l'occupait. Il passait loin de l'intrigue et des mouvemens de l'ambition le peu de temps qu'il ne donnait pas au travail. Modèle de l'homme studieux dans son cabinet, il l'était de l'homme d'honneur dans la société où

il portait l'obligeance et la franchise des camps et le désintéressement du sage. Son zèle pour la science l'a conduit dans la tombe avant les jours de la vieillesse. Sa vie s'est écoulée au milieu de travaux utiles et dans les pratiques de toutes les vertus. Il a inscrit son nom en tête d'un des plus beaux monumens géographiques du siècle. Il a tendu la main à de jeunes talens sans appui; il les a protégés, il a été pleuré de sa famille et de ses nombreux amis. Que manque-t-il à sa mémoire ?

Ces hommages sont rapides et incomplets, je le sais ; c'était à des maîtres à les faire entendre : alors ils eussent été dignes de ceux auxquels ils sont adressés. Le vide que laissent les pertes que vous avez faites est immense. Pour consoler nos regards par un autre spectacle, jetons les yeux sur cette terre dont M. de Laplace a déterminé la forme, que M. Malte-Brun a décrite avec tant de charmes, et que M. Jacotin a tracée avec tant de précision. Consolons ces ombres chères à notre souvenir par le tableau des progrès de la géographie dans ces derniers temps. Ces progrès furent l'objet habituel de leur pensée et de leurs efforts. Du séjour qu'ils habitent ils s'intéressent encore, n'en doutons pas, à la science qu'ils ont agrandie.

Elle a marché sur tous les points du globe; elle y poursuit encore des conquêtes. L'intérieur de l'Afrique s'est ouvert à l'intrépide persévérance de l'Européen. Encore un peu de temps, et le voile, en partie déchiré, tombera tout-à-fait. Une ligne non interrompue liera, à travers le continent, la Méditerranée aux rivages du Benin. Le capitaine Owen, au prix de nombreuses funérailles, a com-

plété la reconnaissance des côtes méridionales africaines, comme le capitaine Beechey a déterminé dans le nord le tracé de ses rivages. Grâces à M. Pacho, il n'y a plus de lacune importante entre l'Égypte et Tripoli; et plusieurs Oasis mieux déterminées indiqueront au voyageur le sol où il pourra trouver un abri contre le soleil du désert. MM. Cailliaud et Ruppell ont été plus loin que leurs prédécesseurs dans la recherche des sources du Nil et dans la reconnaissance des affluens de son cours supérieur. Les Steppes des Kirghiz et la Boukharie de Meyendorff, le Khoraçan de Fraser, la Mongolie de Timkowski, les contrées entre la mer Noire et la Caspienne de Gamba, la Mésopotamie de Keppel et de Buckingham, s'offrent sous un jour plus vrai. Les ombres qui se mêlent encore à ces nouvelles lumières disparaissent successivement par des découvertes partielles et par les grands travaux de MM. Klaproth et Abel-Remusat sur l'Asie moyenne. Ces derniers tracent en ce moment la Chine, à l'aide des écrivains nationaux. L'Hymalaya, si imparfaitement connu il y a moins de dix ans, a vu les Webb, les Herbert, les Fraser, les Gérard mesurer ses pics orgueilleux, points les plus élevés du globe; sonder la profondeur de ses vallées, indiquer les limites de la végétation, et dessiner les contours et les branches de ses chaînes immenses, qui s'abaissent en gradins jusqu'aux plaines de l'Hindoustan. Les ingénieurs anglais couvrent l'Assam conquise, et vont en quête des sources du Bourampoutre, dont les nombreux affluens trompent l'œil de l'observateur, incertain quel est le courant principal. L'empire Birman se laisse visiter par

l'Anglais victorieux; et l'Aracan voit les instrumens de la science déterminer mathématiquement ses rivages et les points incertains ou les lieux infréquentés de son territoire.

Le littoral de la Sibérie a pris une forme nouvelle sur les dernières cartes russes : une partie de ses côtes a été rejetée de plus d'un degré vers le sud. Les noms de Cornwallis, Bathurst, Melville, inscrits sur des îles nouvelles de la mer polaire, disent les succès de Parry; la baie de Baffin s'est ouverte à ses voiles entreprenantes; les glaces moins dociles lui ont opposé leurs brillantes murailles, et le génie des naufrages encore une fois a triomphé du génie des découvertes. Franklin et Richardson plus heureux ont continué les travaux de Hearne et de Mackenzie. Ni le froid des hivers, ni les obstacles du sol n'ont pu arrêter leur zèle : encore quelques degrés, et Franklin atteignait, en suivant les côtes de l'Amérique du Nord, le détroit de Behring. Bientôt nous pourrons suivre, sur les pas de Douglas, le cours et les rivages de la Colombia, et examiner en naturalistes quelques unes des contrées les moins connues de cette partie de la côte nord-ouest. Au sud du même continent américain nous avons vu le capitaine Weddel s'élancer vers le pôle antarctique, atteindre plus au sud que Cook, et essayer de démontrer que ce pôle est plus accessible que le pôle Nord. Mais qui peut dire les obstacles qui existent entre le pôle et le point où l'intrépide marin est parvenu? Un autre navigateur anglais, King, après avoir exploré tout le détroit de Magellan, continue d'examiner la Terre de Feu. Il avait déjà bien mérité de

la géographie par ses explorations des côtes intertropicales de la Nouvelle-Hollande et ses découvertes dans le nord et le nord-ouest de ce grand continent, dont l'intérieur méridional se développe chaque jour aux regards de l'observateur. Les progrès de la géographie des Mariannes, de Timor, de Céram et des Moluques se rattachent aux voyages des capitaines Freycinet et Duperrey, et le dernier revendique l'honneur d'avoir mieux fait connaître les Carolines, tout en en diminuant le nombre. Le capitaine Bougainville a doté d'un beau nom français une île nouvelle des mers de la Chine. L'Archipel des Sandwich a vu les missionnaires américains étudier ses curiosités naturelles, ses volcans, sa botanique, sa minéralogie, sa langue, et nous apprendre à mieux prononcer le nom de quelques unes de ces îles. Les liens d'une civilisation nouvelle unissent déjà les Sandwich aux Fidji et à Taïti, et bientôt sortis de leur sein, des indigènes éclairés, apôtres de la noble cause de l'intelligence humaine, iront propager ses bienfaits dans les autres îles enchantées du grand Océan. Et nous, aujourd'hui, cédant à une préoccupation légitime, nous suivons le capitaine d'Urville dans ces mers reculées avec toutes les inquiétudes de l'amitié et les espérances qui s'attachent aux efforts d'un grand navigateur et d'un grand naturaliste. Déjà nous savons qu'il a visité une ligne étendue des côtes orientales de la partie nord de la Nouvelle-Zélande. Mais les triomphes de la science sont-ils les seuls qui l'attendent? Il est peut-être encore sur quelqu'île infréquentée de vivans débris du naufrage de La Pérouse. Une lueur d'espérance

est apparue dans ces derniers temps. A sa clarté douteuse deux nations qui ne sont aujourd'hui rivales que dans les routes de la civilisation et de l'humanité, ont dirigé leurs pavillons vers la rive indiquée. Puisse le capitaine d'Urville serrer le premier dans ses bras des Français partis jeunes de la terre natale et devenus vieux sur la terre de l'adversité! Puisse-t-il les ramener mourir sous le toit de leurs pères!

Compte rendu *à la Commission centrale, pour l'année* 1827, *par M.* Jomard, *à l'expiration de sa présidence.*

Messieurs,

Pour la seconde fois l'honneur de vos suffrages m'impose le devoir de vous rendre compte de la gestion qui m'a été confiée, au moment où je vais la céder à un autre plus digne de cette mission. L'intervalle que vous avez parcouru depuis trois années (1), demande à être apprécié et mesuré, pour mieux faire juger de celui qui reste à franchir dans une carrière semée d'obstacles à la vérité, mais qui promet des résultats importans, et non sans quelque gloire pour la Société, dignes enfin de l'Europe civilisée qui a les yeux sur vous. A la fin de 1825, vous aviez publié un premier volume de votre Recueil, et une première série de questions; vous comptiez 236 souscripteurs effectifs : dix voyageurs correspon-

---

(1) Voyez le Bulletin N° 20, page 268, année 1824.

daient avec vous, et votre bibliothèque commençait à se former. Enfin, vous aviez offert, avec beaucoup d'autres prix, une récompense pour le voyageur qui réussirait à pénétrer par le Sénégal jusqu'au Dioliba.

J'augurais et j'osais prédire pour les années suivantes des résultats encore plus heureux.

Vos sacrifices, Messieurs, et votre zèle infatigable se sont chargés d'accomplir cette prédiction : vous avez marché, depuis cette époque, de succès en succès, et votre établissement a prospéré presqu'au-delà des vœux qu'on pouvait former. Grâces soient rendues à l'esprit d'association qui fait tourner à l'utilité publique le concours de toutes les ressources morales, matérielles et intellectuelles, et qui produit des effets bien au-dessus de la puissance des efforts privés; surtout quand, ainsi que dans cette Société, un but d'intérêt général, un dessein éminemment patriotique et philantropique, sert seul de lien à tous les efforts, sans aucun mélange de vues personnelles. Voici le tableau de notre situation à la fin de 1827.

Aujourd'hui, la liste des Membres est de 378, défalcation faite des décès et de ceux qui n'ont pas renouvelé la souscription : cette seule année en a fourni 59. Indépendamment des sociétaires, vous comptez des Membres correspondans étrangers du premier mérite, tels que le capitaine Sabine, M. Schumacher, le colonel Poinsett, etc. Vingt-deux voyageurs, indépendamment des consuls, considérés comme résidens, et des correspondans qui ne sont pas Membres de la So-

ciété, explorent en ce moment presque toutes les parties du globe, avec vos instructions ou sous vos auspices, et plusieurs sont pourvus par vous d'instrumens; ils parcourent, dans l'*Amérique méridionale*, le Pérou, la Colombie, le Chili; dans l'*Asie*, la Perse, l'Inde, le Thibet, l'Arabie, la Géorgie, l'Arménie, le Caucase, le Levant, l'archipel Indien; dans l'*Afrique*, l'Égypte, la Nubie, l'Abyssinie, l'île Bourbon, la Sénégambie, etc., sans parler des Antilles, et du voyage autour du monde de M. Dumont d'Urville, aussi Membre de la Société..

Votre bibliothèque renferme 345 volumes, 60 atlas, 110 cartes, plans ou tableaux détachés, sans parler des recueils périodiques. Elle commence à être appréciée et fréquentée tous les jours, et elle exige déjà un réglement spécial.

Je ne parle pas de votre Bulletin ou recueil périodique, qui, confié à une main habile, a long-temps satisfait aux besoins de la Société, et que sans doute vous continuerez à améliorer; sans perdre de vue qu'il ne doit pas trop absorber vos ressources, parce qu'il ne vient qu'en quatrième ligne dans le plan de vos travaux. En effet, la Société a cinq principaux moyens d'action, par lesquels elle doit influer sur le perfectionnement de la science : les Prix offerts, les Voyages encouragés, la Publication des relations inédites, le Recueil périodique, et la Bibliothèque ouverte aux Sociétaires.

Le 2e volume du Recueil des Relations et Mémoires géographiques inédits, a été achevé dans le cours de cette année. Cette publication est maintenant assurée; le 3e vo-

lume pourrait paraître en 1828, et le 4e marcher en même temps, puisque nous avons déjà, pour le commencer, trois Mémoires importans, indépendamment de six vocabulaires inédits de langues africaines, dont j'ai fait hommage à la Société, et des matériaux que fournira la Commission du nivellement de la France. J'aurais pu soumettre moi-même, pour le volume II, quelques recherches sur l'Afrique intérieure, qui ont du rapport avec les matières de ce volume; et encore, quelques rapprochemens relatifs aux antiquités de l'Amérique centrale, pour l'exploration desquelles vous avez, sur ma proposition, offert un prix d'encouragement; mais il suffisait que votre Président eût été chargé de diriger l'impression du second volume, pour qu'il s'abstînt d'y introduire aucun travail personnel.

L'année 1827 présente une autre circonstance qui, je l'espère, ne sera pas stérile pour la Société ni pour les découvertes géographiques. Cette année est la première où il vous ait été permis de contribuer d'une manière directe aux expéditions d'exploration. Quatre voyageurs, Membres de votre Société, se sont présentés à-la-fois, avec le projet de voyager, les uns dans la Colombie, un autre au Chili, le dernier au Mexique et à Guatemala; les premiers doivent suivre le cours entier de l'Orénoque. Ils ont sollicité vos instructions, et ils ont reçu chacun une série de questions. Mais vous n'avez pas borné là vos soins, et il est nécessaire que j'expose ici ce qui a été fait, parce que ces mesures pourront être adoptées pour les voyageurs à venir, si l'expérience en démontre l'efficacité.

Les quatre voyageurs partis sous vos auspices, en 1827, ont emporté : 1° des questions générales et particulières, rédigées par divers Membres de la Commission centrale; 2° un baromètre de Bunten, avec un modèle pour les observations; 3° des instructions du Ministre de la Marine, sur les végétaux à naturaliser; 4° des lettres de recommandation du même ministre, pour les commandans des stations navales dans les mers d'Amérique, et d'autres pour les agens français dans ces contrées; 5° des lettres semblables de la Société médico-botanique de Londres, pour les consuls et résidens britanniques; vous savez que cette Société est nombreuse et accréditée en Angleterre, en Asie et en Amérique; 6° des lettres de M. Hurtado, Ministre plénipotentiaire de la Colombie, et de M. d'Acosta, pour le vice-président de Colombie, et pour des personnages marquans du Mexique et de Guatemala; 7° un procédé prompt, simple et commode pour relever exactement les inscriptions en creux et en relief qu'on pourrait rencontrer; 8° enfin des notes sur les cartes et les manuscrits à recueillir; les collections des programmes et autres imprimés de la Société, et des lettres d'envoi de votre Président. Le tableau des instructions dressées, et des pièces réunies pour chacune de ces trois expéditions, est annexé au présent compte rendu. En sollicitant de S. E. le Ministre de la Marine les recommandations qu'il a bien voulu accorder, votre Président a reçu le secours et l'appui le plus zélé de deux de nos collègues, M. Vauvilliers et M. Bajot, et il est de son devoir de les signaler à votre reconnaissance.

Cette année a vu la correspondance marcher avec une grande activité ; on a ouvert avec l'Angleterre des relations importantes : par elles, la Société de Géographie va entrer en communication avec toutes les parties du globe civilisé. Naguère une association savante de la Grande-Bretagne a fait retentir votre nom et votre éloge à l'assemblée générale qu'elle a tenue, et une autre société du même pays a offert de répandre elle-même vos publications en Asie, en Amérique et dans tous les lieux du globe où elle a des relations. La première a donné à vos explorateurs des lettres de recommandation, et même des diplômes de membres correspondans. En échange des questions qu'elle leur a proposées, elle vous demande à vous-mêmes, Messieurs, des instructions pour un de ses principaux membres, qui va se rendre au Brésil sous peu de temps.

Il est un homme qui vous a mis en rapport avec les institutions littéraires et scientifiques de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande; qui, non content de leur remettre vos programmes et vos réglemens, leur a adressé, de sa propre main, des lettres et des notes pressantes, où respire le zèle le plus louable pour l'avancement de la science et la cause de la civilisation. Il en a fait parvenir par toutes les occasions dans les possessions britanniques. L'activité de ce correspondant est à peine croyable ; pendant long-temps il vous a expédié deux à trois lettres et documens par semaine. M. César Moreau, vice-consul de France à Londres, mérite notre vive et profonde reconnaissance pour les services qu'il a rendus à notre établissement dans le cours de cette année, et votre Pré-

sident croit pouvoir s'applaudir d'avoir fait un appel à son zèle pour les sciences géographiques et pour les intérêts de la Société.

Des savans distingués de l'Allemagne, appartenant aux académies de Berlin et de Vienne, vous soumettent leurs ouvrages manuscrits, qu'ils destinent à entrer dans votre Recueil, et l'un d'eux sollicite le secours de vos lumières et votre jugement sur les cartes qu'il a publiées.

Si des opérations extérieures de la Commission centrale, je reviens à ses travaux intérieurs, je vois un égal sujet de vous féliciter. Un ordre parfait règne dans vos finances; la preuve en est que vous avez pu supporter cette année, sans aucun embarras, les frais assez considérables d'une translation, mesure nécessaire à la tenue de vos assemblées, et surtout de votre bibliothèque. Toutes les dépenses sont calculées et connues à chaque séance; vos registres de comptes, de procès-verbaux, de correspondance, sont tenus constamment à jour par un agent général digne des plus grands éloges et de toute votre bienveillance. Vos séances sont fréquentées avec assiduité, et vous n'avez pas à vous repentir de la mesure que vous avez prise au 1er avril. La protection et le concours de l'administration vous sont assurés, et vous en avez un exemple signalé dans la coopération bienveillante du directeur général des ponts et chaussées et des mines, à l'utile dessein que vous avez conçu d'une nouvelle carte hydrographique, et d'un nivellement général de la France.

En résumé, vous avez, dans le cours de 1827, provoqué et obtenu la construction d'un baromètre perfectionné,

propre à la mesure des hauteurs, et que vous pourrez mettre aux mains des explorateurs voyageant sous vos auspices.

Vous avez complété vos réglemens par des mesures qui feront prospérer la Société au dedans et au dehors.

Vous avez jeté les bases d'un travail de la plus haute importance pour la prospérité du royaume.

Vous allez faire connaître votre existence dans tout le monde civilisé par la réimpression des réglemens et des sujets de prix en langue anglaise.

Ainsi, vous avez, pendant cette année, accompli votre tâche, dans toute son étendue ; puissiez-vous dire aussi, Messieurs, que votre Président s'est acquitté de la sienne !

Il s'applaudira dans tous les temps, de ce que votre vœu le plus ancien et le plus cher a été exaucé, pendant qu'il exerçait les fonctions dont vous l'avez honoré. Aujourd'hui, Messieurs, que sur la demande d'un ministre éclairé, qui s'est déclaré protecteur des sciences géographiques, et qui s'est rendu à nos vives instances, le Roi a daigné approuver vos statuts par son ordonnance du 14 décembre ; aujourd'hui que vos réglemens sont homologués et revêtus de la sanction royale, votre existence est consolidée pour toujours, et la Société de Géographie est désormais impérissable. Cette glorieuse récompense, accordée à la Société de l'Industrie nationale après 24 ans de sacrifices, de travaux et de services rendus, vous l'avez obtenue à votre tour, et vous la méritiez par un zèle non moins honorable et généreux, et qui, j'en suis certain, ne sera pas moins persévérant.

Il me reste un seul mot à vous adresser, Messieurs, sur la carrière qui s'ouvre devant vous pour l'année où nous allons entrer. Le travail des *Questions Générales* est digne de toute votre attention, il importe de l'accélérer; vous devez même le considérer comme urgent, parce qu'à tout moment, des instructions vous sont demandées.

Un ou plusieurs prix à accorder pour les découvertes géographiques les plus importantes de l'année, sont encore une affaire qui est urgente, et il ne faudrait pas la reculer à l'assemblée générale de 1828; car on ne doit pas perdre de vue, que c'est au mois de mars que partent de Londres les instructions destinées aux explorateurs répandus sur tout le globe. Ces prix seraient offerts aux missionnaires ou à tous autres voyageurs qui communiqueraient à la Société des découvertes ou des faits inconnus, des copies de manuscrits géographiques importans et de cartes inédites, telles que celles qui existent au Brésil et en d'autres contrées de l'Amérique. Les programmes de ces prix et tous les autres, devraient porter que « les mémoires écrits en anglais, en espagnol et en latin seront reçus au concours. »

Il faudrait par le même motif expédier en Angleterre, d'ici à un mois, vos réglemens et circulaires traduits en anglais; je le répète, ces envois sont urgens : autrement, on perd une année.

Je crois encore qu'il faudrait écrire aux vingt-deux voyageurs qui sont répandus en divers lieux du globe, ainsi qu'aux consuls de France et autres correspondans avec

lesquels vous êtes en relation, une lettre circulaire, afin de les presser de profiter de toutes les occasions, pour communiquer leurs observations et leurs découvertes.

Un réglement est nécessaire pour la bibliothèque, et il y a des mesures à prendre pour le placement de vos volumes de mémoires.

La section de publication doit accélérer l'émission des IIIe et IVe volumes du recueil.

Je propose enfin que le nombre des correspondans soit limité, pour que ce titre acquière du prix par la suite.

Je rappelle ici, Messieurs, le tableau des mesures qui ont été prises par votre bureau, lors du départ de MM. Peyronnenc, Taillefer, Choris et Bertero, pour qu'on puisse le consulter, lorsque des expéditions du même genre seront entreprises sous les auspices de la Société. On s'est efforcé de procurer à ces voyageurs toutes les facilités qui étaient au pouvoir de la Société. Cette occasion était trop importante pour qu'on ne la saisît pas avec empressement.

Je joins aussi la liste des voyageurs, des consuls, des correspondans étrangers avec lesquels nous sommes en relation.

Liste des voyageurs qui parcourent les diverses parties du globe, avec les instructions ou sous les auspices de la Société (1827).

MM.

Le docteur Bertero, membre de l'Académie de Turin, parti pour le Chili.

Jules de Blosseville, — l'Inde.

Buisson-d'Armandy, — l'Arabie et l'Abyssinie.

Chaumette-des-Fossés, — Lima.
Le capitaine Chemisard, — l'Archipel indien.
Louis Choris, — le Mexique, Guatemala, etc.
Cirbied, professeur d'arménien, — la Géorgie et l'Arménie.
Desbassayns-de-Richemont, — la Perse, l'Inde, etc.
Didelot-de-la-Ferté, — la Géorgie.
Douville, — l'Amérique méridionale.
Dubois-de-Beauchene, — l'Inde et le Thibet.
Dumont-d'Urville, — un voyage autour du monde.
Fontanier, — la Perse.
Le chevalier de Gamba, — le Caucase.
Prosper Gérardin, — la Sénégambie.
Guillaume de Kochański, — la Colombie.
Kœnig, — l'Egypte et la Nubie.
Mollien, — Haïti.
Baron de Nerciat, — le Levant.
Patu de Rosemont, — l'île Bourbon.
Peyrounenc et Taillefer (*ensemble*), — la Colombie et les rives de l'Orénoque.

La Société a reçu précédemment des communications de la part de plusieurs autres voyageurs, MM. Bowdich, de Beaufort et Leschenault-de-la-Tour, décédés, ainsi que de MM. Cailliaud, Duperrey, Pacho, Adrien Partarrieu, etc.

Indépendamment des personnes dont les noms précèdent, la Société entretient des relations avec plusieurs consuls français et étrangers, et autres correspondans au dehors du royaume, savoir :

MM.

Le chevalier d'Abrahamson, aide-de-camp de S. M. le roi de Danemarck; *l'un des membres correspondans étrangers.*
Amat (don Félix Torres), à Barcelone.

L'abbé Anduze, a Saint-Louis des États-Unis.

Berghaus, membre de l'Académie royale de Berlin.

Bresson, secrétaire de la légation française à Washington.

Brisbane (sir Thomas), à Londres.

Le baron de Capellen, ancien gouverneur général des Indes orientales, à Utrecht.

Casas, vice-consul de France à Rhodes.

Cottard, inspecteur de l'Université, faisant les fonctions de recteur en Corse.

Dannery, consul-général de France à la Havanne.

Frédéric Degeorge, à Londres.

Delaporte, vice-consul de France à Tanger.

Baron de Derfelden-de-Hinderstein, à Utrecht.

Drovetti, consul-général de France à Alexandrie.

Dupré, consul de France à Salonique.

Everett, à Cambridge.

Fauvel, ancien consul de France à Athènes, aujourd'hui à Smyrne.

Frost, directeur de la Société médico-botanique de Londres.

Giraldès, consul général de Portugal au Hâvre.

Gonzalez, secrétaire perpétuel de l'Académie royale espagnole à Madrid.

Graberg de Hemso, consul général de Suède et de Norvège à Tripoli de Barbarie.

Guillemin, consul général de France à la Nouvelle-Orléans.

Guys, vice-consul de France à Lattaquié.

Baron de Hammer, à Vienne.

Hoffmann, professeur à Stutigardt.

De Horner, à Zurich.

Hurtado, ministre plénipotentaire de la Colombie à Londres.

William Huttmann, secrétaire de la Société royale asiatique de la Grande-Bretagne et d'Irlande.

Knudsen, consul général de Danemarck, à Tripoli de Barbarie.

Krug, membre de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg.
L'amiral de Krusenstern, *idem.*
Le professeur Lelewel, à Varsovie.
De Lessers, consul de France à Alep.
De Lindenberg, consul général à Lisbonne.
Marcescheau, vice-consul de France à Tunis.
Le docteur Mease, à Philadelphie, *l'un des membres correspondans étrangers.*
Mimault, consul général de France à Venise.
Le Dr Minano, membre de l'Académie royale d'Histoire de Madrid.
Le Dr Mitchill, à New-York, *l'un des membres correspondans étrangers.*
William Monteith, ingénieur géographe attaché à la Compagnie des Indes de la Grande-Bretagne.
César Moreau, vice-consul de France à Londres.
Navarette, directeur du dépôt hydrographique, etc., à Madrid.
Le colonel Poinsett, ministre plénipotentiaire des États-Unis à Mexico, *l'un des membres correspondans étrangers.*
Le comte de Raczynski, à Posen.
Le docteur Reinganum, inspecteur des élèves au collège royal de Joachin à Berlin.
Le baron Roger, ancien gouverneur du Sénégal.
Romain, consul général de France à Dublin.
Rousseau, consul général de France à Tripoli de Barbarie.
Roux de Rochelle, ministre plénipotentiaire de France à Hambourg.
Le Cap. Sabine, à Londres, *l'un des membres correspondans étrangers.*
Schœrer, lieutenant colonel à Saint-Gall.
Le général Schubert, à Saint-Pétersbourg.
Le professeur Schumacher, à Altona, *l'un des membres correspondans étrangers.*
Le professeur Simonoff, à Casan.
Le capitaine Skiddy, à New-York.

TANNER, géographe, à Philadelphie, *l'un des membres correspondans étrangers.*

VIDAL, interprète du consulat de France à Bagdad.

Le chevalier DE VERNEUIL, membre des Académies royales espagnole et d'histoire, à Madrid.

WOODBRIDGE, en Amérique, *l'un des membres correspondans étrangers.*

J. YOSY, secrétaire de la Société médico-botanique de Londres.

PRÉSENTATION *du tome II du Recueil des Mémoires, et* PROPOSITION *d'un nouvel article réglementaire, par le Président et au nom de la Commission centrale.*

La Commission centrale a l'honneur de mettre sous les yeux de l'assemblée le second volume du *Recueil des Mémoires et relations inédites,* complètement terminé et accompagné de dix-huit cartes, plans et autres planches. Le 3e volume et le 4e sont commencés. L'assemblée apprendra avec intérêt que les savans étrangers, membres de la Société de Géographie, concourent à la formation de ce recueil par la communication bienveillante de leurs ouvrages inédits. Nous pouvons nous féliciter aussi du concours de plusieurs associations scientifiques et littéraires de la Grande-Bretagne, qui ont reçu et transmis à leurs correspondans, nos réglemens, nos programmes de prix et nos circulaires. On sollicite aujourd'hui en Angleterre une mesure qui est propre à répandre encore davantage, l'existence et le but de la Société de Géographie, et qui consiste à joindre un extrait des programmes et des réglemens aux journaux les plus estimés de Londres et d'Édimbourg, mesure qui les ferait parvenir avec ces journaux dans toutes les parties de l'Asie et des deux Amériques. Cette utile mesure a fixé l'attention de la Commission centrale, et il en est de même de la suivante qui a pour objet d'augmenter les ressources pécuniaires de

la Société. Aujourd'hui le défaut de fonds suffisans pourrait seul arrêter son essor, puisqu'elle jouit partout d'une considération méritée, puisqu'une société anglaise lui demande des instructions pour ses propres voyageurs, et adresse à ceux qui voyagent sous nos auspices des secours et des recommandations de toute espèce; puisque enfin des savans distingués de l'Allemagne sollicitent le jugement de la Société sur leurs cartes et sur leurs ouvrages. Déjà, au surplus, les ressources croissantes de la Société de Géographie lui ont permis de réaliser un vœu qu'elle formait dès son berceau, et qu'appuyait de toute l'autorité de son suffrage, l'un de ses plus illustres fondateurs, le baron de Humboldt, président honoraire; elle commence à distribuer aux voyageurs des instrumens, en même temps que des instructions et des encouragemens.

Voici la mesure que la Commission centrale, dans le même but, vient d'adopter, pour être ajoutée au réglement supplémentaire.

Art. 7. La Société admet sous le titre de *membres donateurs*, les étrangers et les régnicoles qui s'engagent à payer, lors de leur admission, et une fois pour toutes, une somme dont le *minimum* est fixé à trois cents francs. Ce don tiendra lieu de la souscription annuelle. La présentation des candidats sera faite par deux membres de la Commission centrale. Les membres donateurs jouiront de tous les avantages qui appartiennent aux membres souscripteurs.

Compte *des Recettes et des Dépenses de la Société, présentés par* M. Chapellier, *Trésorier.*

RECETTE.

Reliquat du compte de 1826. . . .	1,124	92	16,971	92
Reçu pour souscriptions.	10,912	»		
Idem pour diplômes.	1,050	«		
Idem pour dons spéciaux..	500	»		
Vente du Recueil des Mémoires. . .	1,941	30		
Idem du Bulletin.	523	70		
Intérêts des fonds placés	920	»		

DÉPENSE.

Traitement de l'agent.	1,425	»	16,168	69
Droits de recette.	299	»		
Loyer du local de la Société (*payé six mois d'avance*).	1,925	»		
Chauffage, éclairage, et service des salles.	427	20		
Bibliothèque (*frais de reliûre*). . . .	150	50		
Montant des prix décernés.	114	30		
Impression du Recueil des Mémoires.	2,553	»		
Bulletin. . { Frais de rédaction. . . .	2,000	»		
Bulletin. . { Frais d'impression. . .	3,301	35		
Impressions diverses.	419	30		
Achat d'un mobilier et de plusieurs baromètres, fournitures de bureau, ports du Bulletin, de lettres et dépenses diverses	2,553	74		
Don autorisé par la Commission centrale.	1,000	»		
En caisse, le 14 décembre 1827.			803	23
Plus un placement représentant un capital de. . . .			23,000	»
Total de l'actif.			23,803	23

Certifié par le Trésorier de la Société.

Signé Chapellier.

NOTICE *sur le gouvernement, les mœurs et les superstitions des Nègres du pays de Walo* (1), *par M. le baron* ROGER, *ancien gouverneur de la colonie française du Sénégal.*

Le pays de Walo est situé sur la rive gauche et vers l'embouchure du Sénégal. Peu connu jusqu'à présent, il doit exciter plus particulièrement l'attention, depuis que les Français viennent d'y fonder des établissemens de cultures coloniales libres, dont l'extension et les résultats incalculables peuvent exercer une si grande influence sur toute cette partie de l'Afrique.

La population composée de Nègres-Ghiolofs est peu nombreuse; elle a été détruite ou dispersée par de longues guerres civiles, et surtout par d'anciennes invasions des Mores, que secondait une fausse politique des Anglais, alors maîtres du Sénégal.

Des détails topographiques sur cette contrée trouvent leur place ailleurs. Je me propose seulement de consigner ici quelques observations sur le gouvernement et l'organisation politique du pays, sur les usages, les mœurs et les superstitions des habitans.

Le Walo est gouverné par un roi, qui porte le titre de *Brak*. Le Père Labat avait dit que ce mot signifiait *empereur des rois*. Tous les écrivains n'ont pas manqué depuis de reproduire cette erreur avec beaucoup d'autres. Les Walos ne se doutent pas du beau titre qu'en Europe on donne à leur chef. Suivant eux, *Brak* était le nom du premier de leurs rois, et ses successeurs se sont fait honneur de le porter. C'est ainsi que les empereurs romains se faisaient appeler César et Auguste.

On a répété souvent aussi que la couronne, au lieu d'appartenir aux enfans du roi, passait toujours à ceux de sa sœur, moyen très-

(1) Cette Notice est extraite d'un ouvrage qui doit être publié prochainement sous le titre de *Mémoires philosophiques et politiques sur la Sénégambie.*

bien imaginé, disait-on, pour être sûr d'avoir des princes du même sang. Je ne nie pas l'efficacité du moyen; mais rien ne prouve que les Walos poussent si loin l'amour des races et les précautions pour en conserver la pureté. Avec une prévoyance qui mérite l'attention de nos publicistes, ils semblent avoir cherché seulement à se préserver des malheurs qu'entraînent les minorités et les régences; or voici l'ordre qu'ils ont établi : à la mort d'un roi, ses frères lui succèdent par rang de naissance; quand cette première série est épuisée, on retourne au fils aîné du premier, puis à celui du second, et ainsi de suite. De cette manière, qui n'est pas non plus sans inconvénient, on est du moins à peu près certain d'avoir des rois qui ont dépassé l'enfance. Il faut remarquer que les princes issus des femmes du sang royal sont les seuls qui puissent prétendre au trône; les enfans des autres femmes et des concubines en sont exclus. Dans ces derniers temps, deux familles qui se disputaient la couronne, après de longues guerres civiles, sont convenues que les hommes de l'une épouseraient toujours les femmes de l'autre, et réciproquement; que les maris des sœurs succéderaient concurremment avec les frères; qu'enfin les enfans nés de ces sortes d'alliances auraient seuls droit de régner. Les femmes ne peuvent pas personnellement gouverner; mais elles influent souvent très-efficacement sur les affaires publiques, comme épouses et surtout comme mères des rois.

Au surplus, l'ordre d'hérédité n'est pas tellement rigoureux qu'on n'y déroge quelquefois. Les principaux chefs sont chargés de vérifier si l'héritier légitime est capable de régir l'État. Est-il aveugle, infirme, enfant; ne peut-il pas monter à cheval, tirer un coup de fusil, son droit est dévolu à un autre. De là vient que le *prétendant* est obligé de faire des présens à ces électeurs; mais il prend bien sa revanche; car, dès qu'il est proclamé, il a soin de se faire payer chèrement, à son tour, pour renouveler ou maintenir le plus grand nombre des dignitaires.

Le couronnement du Brak donne lieu à beaucoup de cérémonies qui paraissent d'abord ridicules, mais elles sont allégoriques et doi-

vent avoir des origines curieuses. Il faut que le nouveau roi passe, pour ainsi dire, par les divers états de la société, comme pour lui indiquer qu'il doit tous les connaître et les protéger. Ainsi, par exemple, quoique les pêcheurs forment, dans ce pays, une espèce de caste méprisée, le Brak doit cependant se mettre avec eux dans l'eau, au milieu d'une petite rivière désignée, et n'en sortir qu'en tenant un poisson, qu'il paraît avoir pris à la main, mais qu'on a soin de lui remettre secrètement. Tous ces exercices se font en présence d'un grand concours de peuple.

Les Walos ont pour leur Brak un respect d'habitude et de superstition, d'autant plus remarquable, que ce souverain vêtu, logé presque aussi simplement que ses sujets, n'en est pas séparé, comme en Europe, par les prestiges du faste et de la magnificence. Chacun peut l'approcher librement; l'usage est alors d'ôter ses sandales, de mettre un genou en terre, et de porter la main à sa tête qu'on incline profondément.

La confiance qu'a ce peuple dans la famille royale va jusqu'à lui supposer le don de guérir. J'ai vu des mères apporter leurs enfans malades devant la reine : celle-ci les touchait solennellement du bout de son pied, aux reins, à l'estomac, à la tête et aux jambes; les pauvres négresses s'en allaient croyant leurs enfans sauvés. Nous avions en France quelque chose d'analogue.

Par opposition à la coutume de nos *grands couverts de cour*, le Brak et sa famille ne prennent jamais leurs repas en public; il est expressément défendu de les voir manger. Ils se cachent alors comme s'ils étaient honteux d'avoir, de commun avec tous les autres hommes, un besoin matériel et des fonctions de pure animalité.

La suite du Brak se compose ordinairement d'une vingtaine de nègres qui se prétendent nobles et qui sont guerriers de profession; ces gens vivent aux dépens du public et regardent toute espèce de travail comme avilissant.

Dans leurs voyages, le Brak et ses gens sont nourris aux frais des villages par lesquels ils passent. Tandis qu'on dévalise les pau-

vres habitans, les *griots*, qui sont les musiciens, les bouffons du pays, frappent à coups redoublés sur leurs bruyans tambours, en chantant les louanges de leurs maîtres. « Voici, disent-ils, la bonne famille! il n'y en a pas de plus noble au monde! Voici les descendans de tous nos rois! Venez, voyez, réjouissez-vous! » Cependant, on enlève, de toutes parts, les poules, les moutons, les chèvres, le lait et les provisions des pauvres habitans. — On procédait de la même manière dans notre Europe, avant l'établissement des impôts réguliers payables en argent.

Le gouvernement du Walo a beaucoup d'autres rapports avec celui qui régissait la France, à l'époque où les provinces et les grands fiefs commençaient à devenir héréditaires.

Une des principales fonctions est celle de *boukanèk*, c'est-à-dire, domestique de confiance, chef de la maison et par suite premier ministre. C'est l'équivalent de nos maires du palais. Cette haute charge est exclusivement réservée à une famille, dans l'origine esclave du Brak, et qui prétend elle-même l'être encore.

Les grandes dignités ne sont pas précisément héréditaires d'après des règles fixes, mais elles sortent rarement de la famille qui les possède. Chaque chef porte, comme autrefois chez nous, le nom de la province qu'il gouverne; on dit *Berti*, *Bèkio*, de même que le duc de Bourgogne ou de Normandie. Ces chefs cèdent une partie de leur territoire à des vassaux qui leur payent des redevances annuelles; ceux-ci tirent une contribution des chefs de villages, qui, souvent, en perçoivent une à leur tour sur les habitans. Une chaîne féodale et fiscale descend ainsi, d'anneau en anneau, depuis le Brak jusqu'au dernier captif.

On peut distinguer deux espèces de villages: les uns, et remarquons que ce sont les plus petits, sont soumis à des seigneurs dont l'ordre de succession est le même que pour la couronne. Les autres, en moins grand nombre, mais plus peuplés, forment de véritables *communes*, qui ont leurs officiers civils chargés de la mesure des terres, de la perception de l'impôt, de la police et du jugement

des procès. Dans quelques unes de ces bourgades on trouve, à la tête de cette magistrature municipale, un marabout, qui prend le titre de *sérign* ou *prêtre,* auquel il ajoute le nom de son village. Là, ordinairement, les habitans sont obligés de payer le dixième de leurs récoltes; et cette dîme, qu'on voit partout à côté de la féodalité, se partage entre le *prêtre* et un chef à la nomination du Brak; les fonctions de ce chef sont de conduire les hommes à la guerre, et de régler les affaires politiques.

Le principe général du gouvernement du Walo, c'est que tous les hommes et toutes les terres appartiennent au Brak, pour en disposer à sa volonté. Mais il ne peut pas plus user de ce droit que ne le pouvaient les rois de France auxquels, dans des temps très-anciens, on en attribuait un à peu près du même genre. *Les grands* ne le souffriraient pas, non plus que les *communes* qui commencent à se former, comme on l'a vu plus haut. La seconde maxime est celle de notre ancien droit coutumier: *Pas de terre sans seigneur.* Celle-ci est mieux observée, parce que toutes les familles puissantes y ont intérêt.

A la possession du sol est attaché le pouvoir de rendre la justice, ce qui représente complètement nos *juridictions seigneuriales.* Les droits de péage, d'aubaine en dépendent, ainsi que les amendes et les confiscations.

Trouver, dans cette partie de l'Afrique, le régime féodal qui a dominé long-temps la France et l'Europe entière, le même régime qu'on a reconnu aussi sur plus d'un point du continent et dans les îles de l'Inde, quel sujet de méditations! Les peuples doivent-ils partout faire de la même manière leurs premiers pas vers la civilisation?

Quelques philosophes ont pensé qu'à l'examen de la législation criminelle d'un peuple, on peut prendre une juste idée de la nature de son caractère et du degré de sa dépravation. Cette épreuve serait favorable aux Walos, car chez eux les châtimens sont légers et rares. Le voleur n'est guère puni que par la restitution de l'objet

volé, quelquefois par une amende, et toujours par une vive réprimande. Il est remarquable que généralement le vol ne s'exerce qu'à l'égard des étrangers. Le meurtrier peut être condamné à l'esclavage ; mais, comme dans nos anciennes lois, il peut aussi se racheter par des *compositions* proportionnées au rang de la victime. Du reste, le meurtre est extrêmement rare, quoique les habitans aient toujours un poignard à leur ceinture, et qu'ils ne sortent jamais sans être armés d'une sagaie ou d'un fusil. Les plus mauvais sujets, en cas de récidive, sont obligés de quitter le pays. Pendant près de huit ans, je n'ai entendu parler que d'un seul malfaiteur mis à mort ; on l'avait fusillé.

Sous le rapport des mœurs, on doit distinguer les Walos en deux classes : les marabouts ou *lettrés* (s'il est permis de leur appliquer un pareil titre), et ceux qui ne le sont pas. Ces derniers sont à peu près les seuls avec lesquels les Européens ont des relations ; je ne dis pas qu'elles les aient corrompus, mais elles ne sont guère non plus de nature à les avoir rendus meilleurs. Quoi qu'il en soit, les nègres de cette classe ne peuvent pas inspirer à ceux qui les fréquentent une grande estime. Ils sont, en général, violens, ivrognes, grossiers et importuns ; on ne peut leur refuser cependant beaucoup de gaieté, un bon cœur et un extérieur prévenant. Le marabout est plus grave, plus moral, plus intéressant ; il s'attache au sol, aux souvenirs de la famille et de la première jeunesse ; il tient surtout à l'emplacement de la case paternelle, aux champs qu'ont cultivés ses ancêtres. Entouré de ses femmes, de ses enfans, possesseur indolent et paisible d'un cheval et d'un petit troupeau, le chef de famille développe un caractère ferme, indépendant, et qui n'est pas sans dignité. Peu avancé dans les habitudes de notre genre de civilisation, il est néanmoins plus loin de l'état sauvage qu'on ne le croirait ; il aime à raisonner, il voudrait s'instruire ; et pour montrer qu'il est déjà dans la voie des perfectionnemens, une observation suffira, c'est qu'on rencontre des villages dans lesquels il existe plus de nègres, sachant lire et écrire l'arabe,

qui est pour eux une langue morte et savante, qu'on ne trouverait encore aujourd'hui dans beaucoup de campagnes de France de paysans sachant lire et écrire le français.

Il n'est pas inutile de remarquer que le Brak et les autres chefs ne participent pas aux développemens intellectuels et moraux d'une partie de la population. Ils se livrent à l'ivrognerie, que les marabouts ont en horreur, et se font gloire de ne pas savoir écrire. Ce pays en est, sous ce rapport, au même point que la France à l'époque où les communes s'affranchissaient, lorsqu'une classe de citoyens se distinguait par sa bonne conduite, par son goût pour l'étude presque exclusive d'une langue savante, tandis que la noblesse faisait parade de son ignorance et du désordre de ses mœurs.

Ces nègres, qu'on est tenté trop souvent en France de considérer comme des sauvages, ont cependant leur genre de politesse, qui comporte même plus de pratiques et de formules qu'une longue civilisation n'en a introduit dans nos propres usages. Ainsi, quand ils se rencontrent, ou quand ils s'abordent, outre le *salam-aléikoum*, qu'ils ont emprunté des Mores, ils ne manquent pas de se demander trois fois s'ils sont dans un *état de paix, de bien-être;* mais ce qui est fort curieux, c'est que ce n'est qu'à la troisième fois, après s'être bien assurés de la position morale de l'individu, qu'ils s'occupent de son état sanitaire physique. On voit qu'en cela la comparaison n'est pas à notre honneur, et que ces noirs ne doivent envier ni notre *comment vous portez-vous?* ni le *comment faites-vous* des Anglais?

Ils ont l'équivalent de nos *bonjour, bonsoir, bonne nuit;* mais ils poussent plus loin que les Français les recherches de la civilité, car ils ont aussi une formule intermédiaire, qu'on pourrait traduire par *bon midi* ou *bon milieu du jour.* Certes, voilà des gens passablement policés, pour des sauvages qu'on ne croyait bons qu'à faire des esclaves.

Les Walos sont naturellement gais, démonstratifs, et grands parleurs. Ils se plaisent dans de longues conversations; ils aiment

à rappeler les traditions de leur pays, à faire des récits de voyages et de combats, à débiter des contes souvent intéressans ; ils composent surtout des fables qui m'ont paru très-remarquables, et dont je me propose de publier un recueil. Ils s'exercent aussi, dans leurs réunions de clair de lune, à des jeux d'esprit, qui tiennent un peu de nos énigmes, mais plus encore du genre de récréations intellectuelles que paraissent affectionner les Chinois.

La vertu qui distingue particulièrement ce peuple est l'hospitalité. On sort ordinairement à la porte des cases pour manger ; dès que le repas est servi, chacun peut en venir prendre sa part. L'étranger, le voyageur met sa main au plat comme les autres ; on ne lui demande pas qui il est, et il peut s'en aller sans avoir dit une parole. Les dispositions naturelles des Walos, à cet égard, ont été fortifiées par les préceptes de la religion de Mahomet, qu'ils ont généralement adoptée.

Ceux d'entre eux qui la suivent avec quelque exactitude, et c'est le petit nombre, prient cinq fois par jour, et même plus souvent. Ils attachent la plus grande importance aux pratiques extérieures, aux gestes, aux génuflexions : du reste, les prières qu'ils font en arabe sont inintelligibles pour la plupart d'entre eux ; ils n'ont aucune connaissance des dogmes, et encore moins de l'histoire de l'islamisme.

Comme tous les peuples ignorans, plus superstitieux que réellement religieux, ces nègres ont une grande confiance dans des amulettes qu'on appelle ordinairement *gris-gris;* ce sont des morceaux de papier sur lesquels sont tracés des caractères arabes, qu'ils supposent être des versets sacrés du Koran. Ils leur croient une telle vertu que des individus, pour prouver leur efficacité contre les blessures, n'ont pas craint de se frapper eux-mêmes de leur poignard. En voyant couler leur sang, à peine consentaient-ils à reconnaître leur erreur.

Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que les marabouts qui font et qui vendent les *gris-gris*, eux dont le maintien austère, le

chapelet en permanence et la tache de terre au front, sembleraient indiquer de l'hypocrisie, sont souvent eux-mêmes pleins de foi dans le mérite et l'efficacité de leurs œuvres. J'en puis citer un exemple singulier.

Un lion qui rôdait autour d'un village, avait déjà dévoré plusieurs vaches ; les habitans eurent recours à un marabout qui leur vendit un *gris-gris* contre les lions, et qui fit prendre au troupeau un breuvage pour en écarter les animaux féroces. Ce marabout fut assez heureux pour que le lion quittât très-à-propos la contrée. Aussi sa renommée et son orgueil croissaient tous les jours. Mais il arriva qu'un vol ayant été commis, on le consulta pour découvrir le voleur. Il ne trouva rien de mieux que de soumettre tous les nègres à l'épreuve de l'eau bouillante. Dieu aidant, il était clair, suivant lui, que le voleur seul devait être échaudé. Notre homme voulut donner l'exemple ; il plongea hardiment sa main ; plusieurs autres en firent autant avec précipitation, avant qu'on se fût convaincu que l'eau bouillante brûlait les innocens comme les coupables. Le pauvre marabout, que je vis peu de temps après, paraissait moins sensible à sa blessure qu'à l'atteinte portée à sa réputation.—Outre l'épreuve par l'eau bouillante, on pratique aussi dans le pays les *épreuves par le feu et par le poison.* Ces gens sont donc assez abondamment pourvus, dès à présent, de nos vieilles sottises ; mais, s'il est vrai que toutes soient destinées à faire le tour du monde, combien n'en avons-nous pas encore à léguer aux pauvres Africains ?

Cependant, sous le rapport des préjugés et des superstitions, on peut dire que les noirs ne le cèdent déjà guère aux blancs. — Si les Walos trouvent un poisson sur les bords du fleuve ou de la mer, chacun d'eux s'empresse d'en prendre une écaille et de la coller à son front. *Cela porte bonheur*, disent-ils. — Ce mot-là est de notre connaissance.

Les Walos ont beaucoup de vénération pour une espèce de *gui*, qu'ils nomment *tob ;* ils en portent des feuilles sur eux, lors-

qu'ils vont à la guerre, comme préservatifs de blessures, comme de vrais *gris-gris*. N'est-il pas très-curieux que le *gui* soit dans les croyances de cette partie de l'Afrique ce qu'il était dans les superstitions des Gaules? Ce préjugé, commun aux deux pays, peut avoir une même origine; noirs et blancs auront vu sans doute, chacun de leur côté, quelque chose de surnaturel dans une plante qui végète et fleurit sans avoir de racines en terre. N'ont-ils pas pu croire, en effet, que c'était une plante tombée du ciel, un don de la divinité?

Nos nègres ont leurs bons et leurs mauvais jours, leurs signes d'heureux augure ou de sinistre présage; ils croient aux mauvais esprits, aux revenans et aux sorciers, absolument de même que s'ils étaient nés en Europe. Les sorciers sont poursuivis et punis sévèrement dans ces contrées, comme ils l'étaient jadis chez nous. Il est vrai cependant que les Africains sont trop doux et déjà trop civilisés pour les brûler. On les vend seulement comme esclaves, et c'était autrefois pour la *traite des noirs*, et pour le trésor des princes, une source très-abondante. Les sorciers fourmillaient alors. Mais, depuis que la traite est prohibée, ils sont devenus beaucoup plus rares. Qu'en feraient les rois du pays? Les sorciers *sont démonétisés*.

Il faut dire aussi que les Walos ont peur du diable, ce qu'ils ont de commun avec tous les peuples du monde. Mais il est bon d'observer que, suivant ces Africains, le diable est de couleur blanche. On sait que chez nous il passe pour être noir; demandez plutôt à nos bonnes femmes? *Par pari refertur*. Ce serait un plaisant sujet de discussion entre les savans des deux couleurs! Peut-être en viendrait-on à lever des armées de part et d'autre. — On s'est battu pour moins!

Les préjugés et les superstitions fourniraient la matière d'un très-long chapitre, et ce n'est pas seulement chez les nègres qu'il en serait ainsi. — Mais l'heure me presse de terminer cette esquisse incomplète et décolorée, avant même que j'aie eu le temps d'y faire figurer rien de ce qui concerne les femmes. Je sens tout ce

que j'y dois perdre, puisqu'elles seules, dans un tableau de mœurs, comme dans la société même, peuvent répandre de l'intérêt, de l'agrément et de la vie.

En finissant, je crois devoir comparer les nègres, que j'ai vus de près et long-temps, avec les paysans de plus d'une province de France, et résumer en peu de mots ce que les uns et les autres me paraissent avoir de commun. J'ai souvent été surpris des nombreux traits de ressemblance que j'ai trouvés entre eux.

L'esprit d'intérêt rend les uns et les autres curieux, avides, rusés, oublieux des bienfaits, très-disposés à se satisfaire aux dépens de ceux qu'ils regardent comme riches. Ils disputent souvent, mais par vivacité et sans rancune. S'ils médisent quelquefois, ils font toujours franchement bon accueil aux présens. Naturellement gais, ils aiment la musique, la danse, et surtout la conversation; vifs pour les plaisirs, la peine leur est toujours légère; la table les console de toutes les fatigues et de tous les chagrins. Empressés, aimables auprès des femmes, ce sont surtout d'excellens pères. Ils sont soumis à l'autorité sans réflexion, par habitude plus que par crainte. Moins religieux que superstitieux, priant dans une langue qu'ils ne comprennent pas, ne s'attachant qu'à des pratiques extérieures, ayant foi aux amulettes, aux *gris-gris*, adoptant avec empressement les croyances et les terreurs les plus absurdes, ils se transmettent, de génération en génération, sans en rien laisser perdre, tous les préjugés, toutes les sottises, dont on a bercé leur enfance.

Tels sont les blancs, tels sont les noirs, pris à peu près dans un pareil état social; c'est le même caractère; ce sont les mêmes qualités, les mêmes défauts; quoi qu'on puisse dire, et sous tous les rapports intellectuels et moraux, ce sont bien les mêmes hommes.

ÉVERAT, IMPR. DU M^T-DE-PIÉTÉ ET DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

rue du Cadran, n. 16.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME HUITIÈME.

Nos 51 à 56.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS ET ANALYSES.

— NOTICE sur le Texas dans le Mexique, composée d'après des documens authentiques, par M. Mease. 1

— Essai de géographie méthodique et comparative, accompagné de tableaux historiques, faisant connaître la succession des différens états du monde, depuis les temps plus reculés jusqu'à nos jours, par M. Denaix. Introduction à la géographie physique et politique des états de l'Europe, par le même. 14

— Analyse du rapport présenté au Parlement d'Angleterre par la commission d'enquête, pour l'agriculture et le commerce de la Nouvelle-Galles du Sud, et la terre de Van-Diemen. 49

— Etat indiquant, par ordre alphabétique, le nom et la hauteur des cent principales montagnes de la Grande-Bretagne, ayant plus de mille pieds, avec l'indication des comtés où elles sont situées. 61

— Tableau renfermant la position géographique de 108 îlots et récifs, découverts depuis les dernières années dans l'Océan Pacifique. 64

— Tableau faisant connaître, d'après leur rang d'importance

les 120 principales îles du globe, avec les données les plus récentes sur leur population et leur étendue. . . . 66
— Tableau faisant connaître la population totale des possessions anglaises au Cap de Bonne-Espérance, de 1807 à 1822 inclusivement. 70
— Relevé du nombre des esclaves des deux sexes, dans les colonies anglaises. 71
— Détails sur la population de l'île Maurice et dépendances, selon le récensement fait en 1822. 72
— Tableau comparé de la population des hommes de couleur et des esclaves, dans les colonies des Indes occidentales. 72
— Memoir prepared at the request, etc. Mémoire composé sur la demande d'un comité du conseil commun de la ville de New-York, par M. Cadwallader D. Colden. . 89
— Six month's residence, etc. Six mois de séjour et de voyage dans l'Amérique centrale, à travers les états libres de Nicaragua, et particulièrement Costa-Rica. 99
— Essai sur la civilisation de l'intérieur de l'Afrique, d'après un projet de M. Drovetti, consul-général de France en Egypte, par M. Pacho. 137
— Rapport sur l'essai pittoresque, géographique, hydrographique et cadastral sur l'Egypte, par MM. Segato et Masi, de Livourne. 142
— Rapport de M. Warden, sur un ouvrage relatif à la Floride occidentale. 147
— Notes on Colombia, etc. Notes sur la Colombie, prises dans les années 1822 et 1823, avec un Itinéraire de la route de Caracas à Bogota, par un officier de l'armée des Etats-Unis. 189
— Une visite en Colombie, dans les années 1822 et 1823, par le colonel Duane 196
— Itinéraire de la route de Caracas à Bogota. 198

— Rapport sur la relation d'un voyage dans la Marmarique, la Cyrénaïque, et les Oasis d'Audjelah et de Maradèh, par M. J.-R. Pacho. Première partie ; Marmarique. . . 200
— Situation, étendue, établissement civil et militaire, et population des îles et îlots formant les dépendances de l'île Maurice, par M. C. Moreau. 211
— Suite du rapport sur la relation du voyage de M. Pacho, dans la Marmarique et la Cyrénaïque. 249
— Notice sur les nègres du pays de Walo, par M. le baron Roger. 349

MÉLANGES.

— Description du lac de Zirknitz. 20
— Note sur la communication proposée entre les Océans Atlantique et Pacifique. 111
— Renseignemens sur la glace flottante, rencontrée par le capitaine Skiddy, dans son voyage du Hâvre à New-York. 114
— Note sur une formation de sel marin, trouvée le long de la côte du Chili. 114
— Retour du baron Wrangel, d'un voyage autour du monde. 115
— Détails statistiques sur la Colombie. 116
— Commerce et population de Sincapore. 116
— Projet de canal entre Londres et Portsmouth. . . . 117
— Note sur le Rudens de Plaute, par M. Pacho. . . . 118

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

— Procès-verbaux des séances. . . 23, 74, 120, 156, 223, 268
— Liste des membres nouvellement admis. 27, 79, 123, 161, 227, 271
— Ouvrages offerts à la Société. . 27, 79, 124, 162, 227, 272

— Note sur les établissemens anglais de la côte de Sierra-Leone 28
— Nouvelles de l'expédition du capitaine Franklin. . . . 30
— Lettre du capitaine Franklin, datée du Fort-Franklin, le 21 septembre 1826. 31
— Nouveaux détails sur la dernière expédition du capitaine Franklin à la rivière Mackensie et à l'Océan glacial. . . 31
— Nouvelles de l'expédition du capitaine Beechey, commandant le Blossom. 39
— Extrait d'une lettre particulière du capitaine Beechey, datée de San-Francisco, le 4 novembre 1826. 40
— Lettre de M. Guillemain, consul de France à la Nouvelle-Orléans, datée du 29 mai 1827, relative aux Osages. . 41
— Note sur la population de la Grande-Bretagne. . . . 45
— Note sur le baromètre de M. Bunten. 46
— Lettre de M. Moreau, vice-consul de France à Londres, datée du 18 juillet 1827, sur le nombre des esclaves des colonies françaises. 80
— Lettre du même, en date du 19 juillet, sur les relations à établir entre la Société de Géographie et la Société *Medico-Botanical* de Londres. 81
— Lettre du même, en date du 10 août, sur la Nouvelle-Galles du Sud 82
— Rapport verbal fait à la Commission centrale de la Société, par M. le chevalier Bonne, sur un mémoire de M. Delanglard, relatif aux différentes projections usitées ou proposées pour le tracé des cartes géographiques. 83
— Renseignemens communiqués par M. l'abbé Anduze, sur plusieurs points de l'Amérique du Nord qu'il a visités. 85
— Nouveaux renseignemens sur le lieu où l'on suppose que le célèbre La Pérouse a péri. 87

— Lettre de S. Exc. le Ministre de la marine et des colonies, relative à plusieurs voyageurs partis avec des instructions de la Société. 125
— Lettre de M. Hurtado, ministre plénipotentiaire de la Colombie, à Londres, sur le même objet. 126
— Lettre de M. le colonel Giraldez, consul de S. M. T. F., au Hâvre, à M. de La Roquette, relative au rapport qui a été fait sur son Traité de Géographie. 127
— Observations de M. de La Roquette sur la lettre de M. le colonel Giraldez. 131
— Expédition du capitaine Parry au Pôle Arctique. . . . 163
— Voyage aux terres Arctiques, par le cap. Franklin et le docteur Richardson 166
— Grottes de Yamari, près Matanzas (île de Cuba). . . . 170
— Voyage dans l'intérieur du Brésil. 171
— Reconnaissance dans l'île de Borneo. — Mort de M. Muller. 173
— Lettre de M. Rousseau, consul-général de France à Tripoli de Barbarie, adressée à M. Barbié du Bocage. — Établissement d'un journal à Tripoli. — Expédition projetée par le Pacha, contre les Arabes révoltés du Djebel. — Origine de Tin-Buktou, d'après les auteurs arabes. . . 174
— Extraits de deux lettres de M. Warrington, consul d'Angleterre à Tripoli de Barbarie, communiquées par M. Jomard, et relatives au major Laing, au capitaine Clapperton, et au prétendu fils de Mungo Park. . . . 178
— Découverte en Afrique, à 140 milles de la côte de Guinée. 180
— Ile de l'Ascension. 182
— Spectateur oriental. Nouvelles du Levant. 180
— Note extraite d'un voyage inédit en Italie, pendant les années 1824-1827, et relative aux fouilles de Pompeia. 185
— Fouilles faites sur l'emplacement de Veïes 187

— Population du Tyrol à la fin de 1824. 188
— Lettre de M. Warden sur plusieurs plans des côtes et rades de l'Amérique méridionale, explorées par le cap Skiddy. 229
— Retour à Portsmouth de l'expédition du capitaine Franklin. 229
— Tremblement de terre à la Martinique. 230
— Note sur quelques îles et bancs découverts par des navires baleiniers anglais à l'E. de la Nouvelle Hollande . . . 230
— Renseignemens sur Sierra-Leone. 233
— Voyage de M. Fauvel dans le continent et les îles de la Grèce. 234
— Etat présent de la ville d'Athènes. 237
— Voyage en Asie, dans l'Archipel, en Egypte et en Nubie, de M. Renouard de Bussières. 238
— Nouvelle carte de Géorgie. 239
— Levée de la carte de France (extrait d'une lettre de M. Coraboeuf, membre de la Commission centrale de la Société de Géographie). 239
— Empire Birman. 273
— Débordement extraordinaire dans les environs de Smyrne 277
— Observation sur la navigation de la mer Noire . . . 278
— Tempête sur Bakou. — Eruption d'un volcan. . . . 280
— Accroissement de la puissance russe en Asie. 282
— Colonie anglaise de l'île Melville. 285
— Excursion faite dans l'Amérique septentrionale . . . *ibid.*
— Relevé des côtes des anciennes possessions espagnoles et des Antilles. 287
— Découverte de perles fines dans la province de Goyas, au Brésil. . . . . *ibid.*
— Accroissement progressif des revenus du Brésil . . . 288
— Errata du N° 55. . . . . *ibid.*

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE DU 14 DÉCEMBRE 1827.

— Procès-verbal de la Séance. 289
— Membres nouvellement admis. 292
— Ouvrages offerts à la Société 293
— Lettre de MM. Quoy et Gaimard, à bord de *l'Astrolabe*, à M. L. de Freycinet. 294
— Notice annuelle des travaux de la Société, par M. de Larenaudière, secrétaire-général. 298
— Compte rendu pour l'année 1827, par M. Jomard, à l'expiration de sa présidence 333
— Liste des voyageurs qui parcourent les diverses parties du globe. 342
— Liste des personnes qui entretiennent des relations avec la Société. . . . . .
— Présentation du t. IIe du Recueil des Mémoires.—Proposition d'un nouvel article réglementaire. 346
— Compte des recettes et des dépenses de la Société, présenté par M. Chapellier, trésorier. 348
— Notice sur les Nègres du pays de Walo, par le baron Roger. 349

FIN DE LA TABLE.